

Les Bergers

Bernard Pinon

LES BERGERS

Roman

Paris, Décembre 2008

Préambule

Paris, Juin 2004.

Le commissaire Joulain parcourut une dernière fois le dossier Kosznic.

Le gosse avait été retrouvé dans un chantier de l'est de Paris. Les photos n'étaient pas ragoûtantes. Il avait été salement mutilé et avait dû souffrir terriblement avant de rendre l'âme. Son corps nu était couvert de signes ésotériques qui évoquaient une sorte de rituel satanique. Ses cicatrices avaient été faites avec des instruments de professionnels qui excluaient l'action d'une bande de désaxés du genre de celles qui s'amuse dans les catacombes à invoquer dieu sait quel diable. Il n'avait pas de traces de sévices sexuels.

Kosznic avait dix-neuf ans. Il était déjà connu des services de police, on l'avait ramassé plusieurs fois à tapiner du côté de la porte Dauphine. Il faisait partie de tous ces nouveaux prostitués, garçons et filles, qui arrivaient des pays de l'est. Des réseaux sacrément bien organisés, furtifs et à géométrie variable. Ça devenait préoccupant. Depuis des années ses hommes avaient tenté de remonter les filières, en vain. Tous disaient qu'ils travaillaient en *free-lance*. Une fois, une fille avait craqué. Elle avait dénoncé son mac. Ils l'avaient mise sous protection, la gardant au poste le temps d'interpeller le souteneur. La fille avait fait une crise d'épilepsie carabinée, il avait fallu quatre armoires à glaces pour la maîtriser et l'emmener à l'hôpital. Elle était morte sur le trajet. On n'avait jamais retrouvé le type.

Kosznic tapinait en fille. Il était mince et avait les traits fins, il s'habillait de manière provocante mais réaliste. Il avait même travaillé sa voix. Seule sa pomme d'Adam le trahissait, du moins tant qu'il restait habillé. Il habitait seul une petite chambre de bonne dans les combles d'un immeuble du seizième arrondissement. Ses papiers étaient en règle.

Ce qui étonnait le plus Joulain, c'est que ces nouveaux clients étaient farouchement attachés à leur boulot. Il ne savait pas quel chantage on leur avait fait pour ça. Il supposait qu'on les avait menacés de s'en prendre à la famille s'ils balançaient. De plus, ils étaient de toute évidence préparés à leur gagne-pain. Leur tenue, leurs gestes, les mots qu'ils employaient indiquaient qu'il y avait eu un travail en amont.

Il n'y avait aucune chance qu'il retrouve ceux qui avaient fait ça. Personne n'avait rien vu, rien entendu. Il n'y avait pas d'empreintes identifiables à part ces signes dont il ignorait la signification. Et les mutilations, cliniques, appliquées.

En temps normal, il aurait classé le dossier en le gardant dans un coin de sa mémoire, au cas où d'autres meurtres similaires seraient signalés. Ici, il s'agissait d'un cas isolé, il n'avait rien trouvé de semblable aux archives. Mais là, il y avait quelque chose qui puait.

Tout d'abord, on avait trouvé des traces d'une substance dans les veines de Kosznic qui avait été mal identifiée, le gars du labo disait que la molécule ressemblait à certains médicaments contre l'épilepsie. Ça l'avait fait tilter.

Ensuite, sa hiérarchie lui avait suggéré de classer le dossier et de passer à autre chose.

Et ça, il n'aimait pas du tout.

PREMIERE PARTIE

LE THEOREME DE GODEL

« Le système bancaire moderne fabrique de l'argent à partir de rien. Ce processus est peut-être le tour de dextérité le plus étonnant qui fut jamais inventé. La banque fut conçue dans l'iniquité et est née dans le péché. Les banquiers possèdent la Terre. Prenez la leur, mais laissez-leur le pouvoir de créer l'argent et en un tour de mains ils créeront assez d'argent pour la racheter. Otez-leur ce pouvoir, et toutes les grandes fortunes comme la mienne disparaîtront et ce serait bénéfique car nous aurions alors un monde meilleur et plus heureux. Mais si vous voulez continuer à être les esclaves des banques et à payer le prix de votre propre esclavage laissez donc les banquiers continuer à créer l'argent et à contrôler les crédits. »

Sir Josiah Stamp, Directeur de la Banque d'Angleterre de 1928 à 1941.

« Personne n'est plus en esclavage que celui qui croit à tort qu'il est libre. »

Goethe

« Seuls les petits secrets doivent être protégés. Les grands sont gardés secrets par l'incrédulité du public. »

Marshall McLuhan

Chapitre 1

Paris, mai 2004.

*That's right, it's come to this,
yes it's come to this,
and wasn't it a long way down,
wasn't it a strange way down?*

Leonard Cohen – Dress Rehearsal Rag

- Si tu as le moindre doute, n'hésite pas à consulter le lutin.

Antoine venait de passer dans la quatrième dimension. Cela faisait à peine deux heures qu'il était arrivé à la Banque, et déjà la tête lui tournait dans ce tourbillon de sigles, d'acronymes, de tableaux, de schémas ; une orgie de ronds et de flèches, d'abréviations qui évoquaient tantôt une marque d'eau minérale, tantôt un condiment ; de flux, de chaînes de traitement, de chronologies, d'arrêtés comptables et de dates de valeur, et voilà qu'il se retrouvait maintenant avec une chef de projet qui lui proposait de consulter un lutin...

- Je ne comprends pas... quel lutin ?

Anne le regardait avec un œil sombre. Elle sortit d'un pas décidé dans le couloir, attrapa une chemise en plastique qui avait été probablement bordeaux autrefois, la lui agita sous le nez et plaqua son doigt sur une marque vaguement dorée en bas de la couverture.

- Ce lutin là

C'était la marque de la chemise, qui contenait des pochettes en plastique transparent dans lesquelles on glissait des feuilles de papier. Antoine la prit et la feuilleta avec des gestes de zombi. C'était un fourre tout, une belle collection de pense bêtes, en vrac. En cas d'urgence et si tout le reste a échoué, consulter le lutin, il doit bien y avoir ta réponse quelque part. Mais où ?

Antoine soupira. Il se sentait un peu vide. Il avait accepté cette mission comme on attrape une bouée ; on ne regarde pas qui vous la lance. Après les années noires qu'il avait vécues, un boulot de rebouteux en antiquités informatiques dans une grande banque, ce genre d'établissements où on est anonyme agent et où on peut végéter un moment sans grand effort, ça donne le temps de se refaire une petite santé et préparer des projets personnels. Mais pour l'instant, son seul projet, c'était de se poser, et là il se rendait compte que cela allait être nettement moins reposant qu'il ne l'avait imaginé.

- ... et c'est vers 18h30 qu'on déclenche la chaîne de fin de journée qui... eh tu m'écoutes ?

Il avait mécaniquement recopié le nouveau diagramme qu'Anne avait dessiné sur le tableau blanc, des ronds et des flèches encore, mais qui s'ornaient maintenant de sortes de plaques d'immatriculation, des groupes de chiffres et de lettres et il avait complètement zappé son explication sur ce qu'elles signifiaient.

- Excuse-moi, Anne, je commence un peu à saturer, je crois que je ferais bien une petite pause. Où est ce qu'on peut prendre un café et fumer une cigarette ?
- Si tu veux faire les deux en même temps il faut sortir pour aller dans un bar. Mais si tu payes ton café, ça peut se faire. Je fume aussi et ici on est des parias. Evite de parler clopes devant Romain, tu vas l'avoir sur le dos toute la journée.
- Romain, c'est lequel ?
- Je te présenterai l'équipe quand on remontera.
- Ok, on y va.

Les bureaux étaient situés au dernier étage d'un vieil immeuble dans le quartier de l'Opéra, dans les anciens greniers. Ils étaient bas de plafond, sentaient la poussière de garde, avaient des murs jaunis comme ceux d'un vieux commissariat et un sol couvert d'un linoléum qui avait supporté vaillamment les assauts de milliers de talons de toutes formes et en gardait quelques cicatrices. Ils se dirigèrent vers l'ascenseur.

- Tu as ton badge ?
- Euh non, pas encore, on m'a dit au secrétariat que cela pouvait prendre quelques jours.
- Bon alors il faudra qu'on vienne te chercher en bas.

Le petit café était situé en face de la Banque de l'autre côté de la rue, comme une invitation moqueuse. Il était minuscule avec un joli comptoir en bois patiné et des murs décorés de vieilles publicités en tôle émaillée. Ils restèrent debout ; Anne commanda un grand crème et lui un café serré avec un verre d'eau.

Anne était un peu plus jeune et petite que lui, brune, une ossature de manuelle et une élocution brouillonne ; elle avait la manie de se toucher les bras ou le visage quand elle réfléchissait. Antoine avait un a priori sympathique pour elle mais il était clair à ses yeux qu'il n'y aurait entre eux au mieux que du copinage.

- Bon, dit elle, comment tu as atterri là ?
- C'est une longue histoire, on aura le temps d'en parler...
- C'est que ton profil ne correspond pas très bien au poste, non ? Tu n'as rien trouvé d'autre ?

Antoine soupira.

- Non. Pour l'instant, c'est tout ce qu'on me propose et pour tout dire c'est très bien comme ça ; je connais bien les ordinosaires, je ne devrais pas trop mal m'en sortir, même si c'est un peu confus.
- Y'a beaucoup de trucs. Tu peux jamais avoir l'image complète. Il faut aller à la pêche, ramasser les pièces du puzzle. C'est assez frustrant.
- Il y a quand même des documents qui décrivent le système en entier, non ?
- Oh ça des documents il y en a. Trop. Pas le temps. Mal classés, pas à jour, obsolètes, parfois même illisibles avec les postes qu'on a parce que ça n'a pas été mis à jour depuis quand ? Sans compter si on a les droits et c'est pas souvent. Alors le mieux c'est de se débrouiller comme à Qui Veux Gagner des Millions : le 50/50, tu tires à pile ou face, l'avis du public, tu demandes aux collègues, et le coup de fil à un ami, reste à trouver le bon.
- Et si tu ne trouves pas, ne sait pas, qu'est ce qui se passe ?
- Evident : tu pleures, dit elle en souriant.

Je sais faire ça aussi, pensa Antoine. Il siffla son café et alluma une cigarette. Il s'était offert son premier paquet de vraies cibiches depuis des lustres et il dégusta une bouffée appuyée sur fond amer de jus noir. Caféine et nicotine, ne manquait plus qu'un petit calva par là dessus pour parfaire le tableau.

- Alors, ton parcours ? Qu'est ce qu'un brillant ingénieur en télécoms vient faire dans cette galère ?
- C'est si galère que ça ?
- Non, c'est juste fastidieux au possible, procédurier et poussiéreux ; il faut supporter les petits chefs et ne pas oublier de dire bonjour dans les ascenseurs ; il y a des astreintes, des permanences, des jours fériés à surveiller des écrans... la routine. Mais tant que ça ronronne, on nous fiche la paix. Tu m'as pas répondu.

Les Bergers

- Je sais. C'est juste que c'est un peu long. J'ai connu deux ans de galère à ne pas trouver de boulot et j'ai pris le premier qui s'est présenté. Dettes et chômedu, la potion magique du servage.
- Tu vas voir l'équipe. Ca ne vole pas toujours très haut mais il n'y a personne de méchant. Romain ou Ariel sont un peu caractériels, Florence, ben c'est Florence, tu verras.
- Je l'ai aperçue, c'est la petite brune ?
- Oui, c'est l'autre fille de l'équipe. Il y a aussi Luc, lui c'est un agent Banque estampillé. Evite de trop râler sur la Banque devant lui. Bon, tu as fini, on remonte ?

Ils traversèrent la rue et présentèrent badge et pièce d'identité à un gardien qui semblait avoir sombré dans un état catatonique. Antoine remarqua la présence d'une caméra tournée vers la cabine du gardien, et se demanda si quelqu'un interviendrait si celui-ci venait à s'endormir pour de bon. Le rituel accompli, ils reprirent l'ascenseur. Dans la cabine, il y avait une protubérance marron près du plafond qui signait la présence d'une autre caméra. Antoine se demanda si il y en avait aussi aux toilettes.

Ils regagnèrent le petit bureau d'Anne et la litanie de ronds, de flèches et de sigles abscons reprit. Il allait travailler sur un système informatique condamné ; trop vieux, trop cher, un peu comme lui, quoi. Un système de remplacement, plus beau, plus mieux, était en chantier. Sa mission consistait à pratiquer des soins palliatifs sur l'ancêtre pour le maintenir en état jusqu'au démarrage du nouveau. Un système informatique, ça a besoin de soins constants : le monde autour de lui évolue très vite, les règles de gestion changent, les informations échangées aussi et il faut constamment l'adapter, serrer des boulons ou ajouter des rustines. Et parfois ça plante et là il faut réagir très vite ; on imagine pas à quel point ça peut devenir méchant, un banquier, quand sa machine à sous a des hoquets. Et plus un système devient complexe, plus il a de chances de planter. Et là c'était complexe. Non, pas complexe mais touffu.

Le système ressemblait à une immense usine virtuelle : il y avait des machines outils qui façonnaient des pièces comptables, des chaînes de montage qui assemblaient des opérations, des tapis roulant qui transportaient des mouvements bancaires, un quai de déchargement pour les fournisseurs, un entrepôt avant expédition, des petits contremaîtres robots qui surveillaient que tout le monde était bien à son poste et des écrans de contrôle pour surveiller les surveillants. Le tout s'agitant dans quelques centimètres carrés de silicium au cœur d'une machine grande comme un réfrigérateur, au fond d'un bunker perdu en banlieue. Chacun de ces éléments n'était pas complexe en soi, la gestion comptable se contente de mathématiques très élémentaires, les quatre opérations, la règle de trois et les pourcentages constituent son pain quotidien, mais la quantité était si grande qu'il était difficile de ne pas se perdre. Surtout lorsque tous ces petits morceaux portent des noms aussi parlant que BKH020 ou ATN310.

Anne lui présenta ensuite l'équipe. Il y avait trois hommes et une femme, une proportion assez inhabituelle dans les services techniques où les femmes sont très largement minoritaires. Ariel s'occupait plus particulièrement des relations avec les utilisateurs ; Luc était le plus âgé, il était aussi celui qui connaissait le mieux le système ; Romain était plus jeune, qu'on aurait plutôt imaginé s'occupant de nouvelles technologies à bricoler des scripts hiéroglyphiques au cœur d'un serveur Web ; Florence, elle, était la spécialiste des bases de données, ces grands entrepôts électroniques où on stocke aussi bien les informations de références que celles en transit et qui sont dotées de moteurs de recherche impressionnants.

- Je vais avoir souvent besoin de tes lumières, lui dit Antoine, je ne suis pas très à l'aise avec Sequel...
- Sequel quoi ?

Il l'avait prononcé à l'américaine, alors que les Français avaient plutôt l'habitude d'épeler les initiales. SQL était un langage informatique inventé par IBM dans les années 80 pour effectuer des recherches d'information dans une base. En utilisant la prononciation américaine, il avait peu de chances d'être entendu et même une bonne probabilité de passer pour pédant. Mauvaise pioche.

- Je veux dire SQL, dans la boîte où j'étais avant tout le monde disait Sequel mais c'est vrai que c'est pas courant.
- J'avais jamais entendu. Mais bon pas de problèmes, si je peux t'aider...

En matière d'entrée en matière, Antoine avait fait largement pire dans sa vie, mais là il s'en voulait d'autant plus que Florence avait sur lui un certain charme. Sans plus, mais il y reviendrait.

Il y avait un bureau de libre à côté, un réduit avec une table métallique grise, une lampe de bureau grise, une moquette grise ; un téléphone beige et une chaise marron apportaient les seules taches de couleur.

- Reste à te trouver un PC, un écran, un clavier, une souris, un badge, un accès réseau et toutes les accréditations... Compte une bonne semaine, lui dit Anne avec un sourire en coin.
- Arrêtez de râler sur la Banque, c'est pas pire qu'ailleurs !

Luc avait pris sa grosse voix et les regardait par dessus ses lunettes. Le gardien du temple démarrait au quart de tour.

- Bon d'accord, dit Anne. Alors tu descendras en bas lui ouvrir tant qu'il n'a pas son badge.
- Je ne réponds pas aux pléonasmes.
- En attendant, Antoine, son numéro de poste c'est le 42373, note le quelque part, tu l'appelles lorsque t'es coincé en bas le matin, quand tu reviens de bouffer ou quand tu sors fumer ta clope, Luc sera ton concierge dévoué.
- Ah, encore un toxico...

Romain avait un physique de puceau attardé et une plantation dentaire en chasse buffle qui trahissait une origine modeste : tous les gosses de sa génération dont les parents avaient les moyens étaient passés par la case orthodontiste. Pas lui.

- A part ça, dit Antoine esquivant sa remarque, il est midi passé. Vous faites comment pour manger le midi ?
- Ca c'est compliqué, répondit Anne. Ariel mange casher, Romain est végétarien...
- *Vegan*, c'est comme ça qu'on dit.
- ... Florence et moi, on mange une salade dans mon bureau...
- Les filles, elles mangent pas, elles broutent !

La vanne bien macho de Luc provoqua des gloussements chez la gente masculine, et Antoine se dit que la vie des deux femmes ne devait pas toujours être rose dans cet univers de mecs. Surtout quand l'une d'entre elles est chef.

- ... Luc mange à la cantine mais c'est pas intéressant pour nous les prestataires, on paye plein pot et ils ne prennent pas les tickets restos. Et puis on doit s'arranger pour qu'il y ait toujours quelqu'un pour répondre au téléphone. Luc et Ariel mangent tôt, Florence et moi on sort juste chercher à manger quelques minutes et après on est là. Romain, c'est variable. Il y a pas mal de petits restos dans le coin, tu n'as que l'embarras du choix. En plus, pour le moment, on peut pas te confier grand chose à faire à part de la paperasse. Profites en pour découvrir le quartier, tu verras, ça motive.

Antoine se dit que, finalement, ça ne lui déplairait pas de manger seul. Quand on est avec les mêmes personnes toute la journée, ça n'est pas plus mal d'avoir un moment à soi. Ne serait-ce que pour ne plus entendre parler du boulot. Et rêver un peu.

Sortir du quotidien pour un autre quotidien. Pendant ces années ça avait été un quotidien de sous-marinier, à passer des journées entières entre quatre murs, à regarder le monde à travers les étranges lucarnes. Là, il allait se retrouver dans une mansarde à regarder passer des gros montants dans une autre lucarne. Super. Mais il fallait bien ça pour calmer messieurs les créanciers. Ca les rassurait, et ils avaient même l'obligeance de lui laisser quelque menue monnaie après s'être servi. Merci mon prince, vous êtes trop bon. Voyez, j'ai changé, je n'élève plus la voix, j'ai réintégré le troupeau, je suis un bon salarié, et merci encore de m'avoir fait confiance.

Il s'était à peine rendu compte qu'il était sorti de la Banque ; il décida de faire une petite marche. On était en mai, l'hiver n'en finissait pas de finir, mais ce jour là il y avait une jolie éclaircie, c'était un peu frais mais après quelques minutes de marche il ne le sentirait plus. Le quartier était magnifique avec nombre de petites rues à boutiques, de passages, de grands boulevards bruyants et de grands magasins tout aussi bruyants, de touristes, de badauds, de salariés pressés qui faisaient des courses et de salariés pressés qui cherchaient une table. Lorsqu'il se sentit suffisamment loin de la Banque, il se posa dans une brasserie et y commanda un demi et le plat du jour sans même se demander ce que c'était ; il n'avait de toutes façons pas très faim, mais une bière, ça...

Il commençait à voir comment sa vie allait s'organiser. Reprendre l'habitude de se lever le matin ; se raser, se doucher, nourrir le chat ; prendre le métro ; siffler un café avec les collègues en discutant de ce qui était passé à la télé la veille ; débroussailler les informations qu'il allait glaner sur le système ; lire des milliers de pages de doc, interviewer ses collègues pour recoller les morceaux ; faire un peu de tourisme gastronomique et quelques courses le midi ; rentrer en bus pour changer ; faire quelques courses alimentaires ; rentrer à la maison ; nourrir le chat ; regarder les Guignols de l'Info à la télé ; dîner avec le chat ; boire quelques bières avec le chat ; dormir seul. La belle vie, quoi, ce pour quoi il s'était battu pendant deux ans. Ca se fête, Antoine. Ca valait bien le coup de pouvoir siffler un demi le midi devant une andouillette frites nappée d'une sauce indéfinissable couleur moutarde. Il regarda autour de lui.

C'était une brasserie parisienne standard, avec comme toujours le même carrelage marron et ocre faussement irrégulier, le bar en zinc, les tables en formica, les banquettes en skaï maronnasses, les toilettes et le taxiphone en bas de l'escalier. Il avait brièvement connu la fin de l'époque des jetons de téléphone et de l'eau de Seltz ; il voyait que celle des toilettes à la turque où les bottes d'égoutier sont de mise n'était pas près de se terminer. Les serveurs étaient habillés dans l'uniforme traditionnel de pingouin, le menu comportait le steak frites et le croque-monsieur de rigueur, il y avait même une caisse séparée, souvenir d'une époque où on oubliait pas qu'il n'y a rien de plus sale que l'argent et que ceux qui rendaient la monnaie n'avaient pas à faire en cuisine ou au service. Rien de bien intéressant, sommes toutes. Ici, les serveurs étaient experts dans l'art de ne jamais regarder en direction des clients même si ceux ci agitaient les bras comme des sémaphores et les tarifs exorbitants étaient à la hauteur du quartier. Il allait falloir faire des repérages à la Routard pour se trouver quelques cantines abordables, sans tomber dans le néfaste food ou le kebab de la mort qui tue. Au moins a t-il appris à tenir un budget ; ça lui faisait mieux voir la frontière entre pauvreté et richesse : on devient riche quand l'argent n'est plus un problème. Et très riche quand on a l'impression que tout est gratuit.

Ca avait été une curieuse descente. Il avait pourtant démarré un parcours balisé : né dans une famille bourgeoise tourangelle, il avait enchaîné des études sans heurts, ni trop brillantes ni honteuses ; un bac scientifique, une prépa, une école d'ingénieur, quelques coups de pots,

pardon, opportunités qui lui avaient permis de se faire une place importante dans un grand groupe de télécommunication, l'aéropostale des services téléphoniques, le minitel, le commencement d'Internet, les premiers services vocaux, la fameuse touche étoile qu'il fallait faire presser au début de la communication pour s'assurer qu'on appelait bien avec un téléphone à touches, les premiers réseaux de téléphones cellulaires, les centres d'appels... Il avait ensuite pêché par orgueil en voulant se lancer avec un ami dans la grande aventure des start-up Internet, dans un secteur qui émergeait hélas avec lenteur, celui de la téléphonie sur le réseau des réseaux. Ce fût un fiasco complet qui l'avait laissé dans une panade noire. Et comme un malheur n'arrive jamais seul, c'est juste le moment que Fanny avait choisi pour le quitter.

Il était maintenant salarié d'une société de service et avait retrouvé avec soulagement les plaisirs simples des sous qui tombent tous les mois, d'une bonne mutuelle et des tickets-restaurants. Ca le rassurait, le carnet de tickets restos. Au moins une bonne bouffe par jour quasi garantie. Ca peut s'échanger, il existe même des échoppes qui acceptent de vous rendre discrètement la monnaie ou de vous faire un avoir. Il régla avec un ticket-resto et quelques pièces et rentra ensuite en flânant.

La Banque était située entre l'Opéra et la Bourse, une situation stratégique s'il en est. Il y avait largement de quoi explorer, de quoi se changer les yeux, se débrancher du bureau une heure par jour, à regarder passer des gens qu'on ne recroiserait plus jamais. S'entraîner à repérer ceux qu'on recroise pour s'émerveiller de la quantité d'informations inutiles que le cerveau emmagasine dans le seul but de nous permettre de dire : c'est pareil. Et en vieillissant, il en voyait de plus en plus, des trucs pareils. C'était même fou de voir à quel point tout était pareil. Ouais, rien de nouveau sous le soleil.

Il regagna les bureaux et dut attendre que quelqu'un, en l'occurrence Luc qui lui fit bien comprendre qu'il le faisait cette fois ci pour avoir la paix avec Anne mais que fallait pas que ça dure trop non plus faut pas déconner, vint lui ouvrir la porte des locaux et lui débloqua l'ascenseur avec un badge magnétique. L'équipe s'était autrefois cotisée pour s'offrir une cafetière électrique ; ça évitait de descendre six étages pour avoir le plaisir de siroter un peu d'eau chaude amère, et on l'invita à participer à son premier rituel de réunion-café. Après avoir écouté quelques considérations métaphysiques sur les bienfaits comparés de diverses marques de moulu et sur la nécessité de participer au pot commun, il se trouva un gobelet plastique usagé dans une poubelle, partit le rincer aux toilettes et se servit une rasade de lavasse chaude.

L'après midi fut consacrée aux activités archéologiques. Plongée en apnée dans la documentation imprimée faute d'écran, inhalation de poussières *vintage*, tri, notes, décoction d'information, tri, notes... Il n'arrivait pas à avoir une idée claire de la manière dont ce bastringue fonctionnait. Non pas tant sur le plan technique, ça c'était assez facile, mais il ne comprenait pas ce à quoi servait le système. Il voyait des pièces simples, des rouages, qui s'entraînaient les uns les autres, mais dans quel but ? Anne avait bien commencé par ça, mais c'était plein de termes qu'il ne comprenait pas, et il n'avait pas envie de trop passer pour un novice, alors il avait noté : compensation, règlements... et il n'y a même pas un dictionnaire dans ce service, sans parler d'un accès à Internet ; c'était visiblement trop moderne, pas assorti.

Antoine alla demander des éclaircissements à Luc qui se gratta sa barbe, méticuleusement entretenue en position négligée nouveau beau⁷ et lâcha :

- C'est de la compensation. J'ai commencé par faire ça à la Banque. Et à la main à l'époque.
- Euh oui mais ça consiste en quoi ?
- Ben à compenser répondit Luc comme s'il suffisait de savoir ça.

- Et à compenser quoi, comment ?
- Ca joue sur les différences. Quand les banques s'échangent du pognon, elles passent par nous, enfin pas forcément, on n'est pas les seuls. On fait l'intermédiaire. Dans la journée, y'a pas de fric qui circule vraiment, on prend juste note de qui envoie combien à qui. A la fin de la journée, on regarde pour chacun combien de pognon est rentré et combien est sorti au total. En fait, la différence, elle est toujours très faible, y'a à peu près autant qui rentre qui sort. C'est juste ce pognon là qui a besoin d'être échangé en vrai. Avec ça, en une journée, des milliards d'euro changent de poche alors qu'en fait il n'y a que des piécettes qui circulent vraiment. C'était fait autrefois pour pouvoir échanger de l'argent au loin en évitant les bandits de grand chemin. Aujourd'hui ça perdure...
- Ca tient du tour de passe passe...
- Les financiers sont de grands illusionnistes, dit Florence...

Elle venait de se servir un fond de café froid dans une chope décorée d'un Mickey.

- ... et l'argent une grande illusion, tadzam ! Ca va, tu t'en sors ?
- J'ai pas tout compris, loin de là... j'y travaille.
- Personne n'a tout compris. Le truc est fait pour ça, pour que seuls quelques uns aient la vue globale. Question de sécurité, moins on en sait mieux on se porte.
- Et quand ça plante, on fait comment ?

Cela provoqua un éclat de rire général.

- On appelle au secours, proposa Romain
- On prie, suggéra Ariel en joignant les mains et courbant le dos.
- On s'arrange pour tomber malade, ajouta Luc, feignant l'apoplexie.
- Plus sérieusement, dit Anne qui venait d'entrer, on fouille dans les docs. Il y a un document où on note toutes les merdes qui se sont passées et comment on s'en est sorti. Tu fouilles là dedans, y'a 99 chances sur 100 que tu retombes sur un truc qui s'est déjà passé. Après ça dépend de celui qui a rédigé le compte rendu.

Elle regarda la cafetière, constata qu'il n'y avait plus assez de café froid pour tenir compagnie aux traces du fond de sa tasse, et se décida à emporter tout ça aux toilettes pour refaire du jus.

- A première vue ça ressemble quand même à une sacrée usine à gaz, dit Antoine
- Un plat de nouilles avec des boulettes, aussi, ajouta Romain.
- C'est un peu la spécialité maison, les usines à gaz, dit Luc, on pourrait même l'écrire sur le fronton : Usines à Gaz – Gros – Détail – Tarifs Privilégiés pour les Collectivités Locales – Travail Soigné, Maison Sérieuse
- Moment rare, Mesdames, Messieurs, ajouta Ariel, je vous demande le silence, c'est quasiment un miracle qui vient de se dérouler en direct sous nos yeux : Luc vient d'émettre une critique, spirituelle en plus, sur la Banque. Nous appelons tout de suite la Bourse pour savoir où en sont les cours...

C'était la petite séance de défoulement de l'après midi. En attendant, il n'était guère avancé et cela commençait à le lasser. Il rentra dans son bureau, et s'offrit un moment de rêverie en affectant un air concentré sur un document immuable. Il repensa à Fanny, au moment où il s'était retrouvé seul et dans la dèche. Au début, il était assez remonté. Il se donnait trois mois pour retrouver un boulot stable, le temps de se refaire, d'éponger les dettes. Tu veux me quitter ? Pas de problèmes, tant qu'à tourner la page, autant faire les choses à fond. C'était juste quelques semaines délicates à passer, pas de quoi fouetter un chat ; sauf que ...

Sauf que les semaines se sont répétées avec invariablement les mêmes réponses : nous avons examiné votre candidature avec intérêt bla bla mais aucun poste ne correspond à votre profil

bla bla. Après le bug de l'an 2000 et le passage à l'Euro, tous les employeurs potentiels avaient vu leur budget informatique exploser ; il n'en restait plus grand chose, et on était revenu à la rigueur. Et il était trop cher, trop vieux, trop qualifié sur des techniques peu ou plus demandées, pas assez pointu sur le reste. Cela avait duré plus de deux ans.

Deux ans pendant lesquels il avait glissé en pente douce. Quand on a plus de fric, on est beaucoup moins intéressant. Pire même, on peut apparaître comme un vrai boulet ; on ne paye plus de tournées, on n'invite plus au resto, on a plus rien à fumer ou à sniffer, on refuse d'aller en boîte ou de faire une petite virée surprise à Deauville. Et très vite les bons copains passent aux abonnés absents. Il arrive des jours où le téléphone ne sonne pas. Et ça peut même devenir la norme.

Il était fauché comme les blés, au RMI et criblé de dettes, à parfaire l'art de cuisiner le riz, les nouilles et les pommes de terre pour boucler le mois ; lui qui avait jusque là vécu dans un confort matériel enviable, le voilà qui se retrouvait comme un con à tourner en rond dans son appartement de Montparnasse, à épilucher les annonces des sites d'emplois, à envoyer des centaines de CV par courrier électronique sans d'autre espoir, en retour, que d'avoir au mieux une réponse automatique qui lui assurait qu'on examinerait sa demande avec la plus grande attention bla bla.

Le plus étonnant était qu'il arrivait quand même à trouver assez de fric pour l'alcool et les clopes. Ca devenait de plus en plus ruineux mais c'est fou les stratégies qu'on peut développer et les sacrifices auxquels on consent pour ces béquilles vénéneuses. Le tabac à rouler avait remplacé les Benson et le cubi de chez Ed les petits vins de pays, mais il n'en manquait jamais ; c'était son réconfort, une petite anesthésie après une journée d'échecs. Il avait quand même réussi à préserver l'essentiel à ses yeux : son appartement et une apparence. Même au trente sixième dessous, on continuait à lui trouver bonne mine.

Son associé avait eu plus de chance que lui ; il s'était trouvé un job à la hauteur de ses ambitions créatrices : il faisait dans les cadeaux publicitaire, négociant au plus vil prix en Chine ou en Inde des containers d'infâmes porte-clés à l'effigie d'une marque de pétrole pour qu'ils soient ensuite offerts pour un plein dans des stations services. Ca avait l'air de lui plaire de faire des voyages de douze plombs en classe économique au milieu d'un groupe de familles en shorts et marmaille pour atterrir dans un hôtel anonyme en plein décalage horaire afin de négocier, avec le sourire ad hoc, de futurs déchets dont la seule fonction était d'inciter les gamins à pousser leurs parents pour qu'ils s'arrêtent dans cette station là parce qu'il y a un cadeau, lequel finira peut être un jour par revenir à son point de départ, dans une décharge asiatique ou d'autres enfants le recueilleront pour en récupérer des petits morceaux de métal qui serviront à leur tour à produire de nouveaux déchets.

Ces années avaient été pour Antoine une longue et douloureuse école de modestie. Lorsqu'il voyait les quelques amis proches qui le fréquentaient encore, ou qu'il parlait avec sa famille, il prenait ça avec humour, expliquait qu'il avait des projets, que cela prendrait du temps mais vous verrez bien ce que vous allez voir. En fait, des projets, il n'en avait plus. Il était prêt à accepter n'importe quoi à n'importe quel prix. Vous ne voulez pas que je vous monte un petit site web vite fait ? Réparer votre ordinateur ? Donner des cours à votre fils ? Monter vos courses ?

A un moment il avait vraiment décroché. C'est là que le chat avait pointé son museau. Un soir, alors qu'il mâchouillait un plat de pâtes, avachi devant une émission de variété bêtifiante en sirotant un verre d'un vin dont il n'aurait autrefois pas voulu comme antigel, il avait entendu des vagissements dans l'escalier de l'immeuble qu'il prit pour ceux d'un bébé en pleurs. Il avait ouvert la porte et une boule de poils sales lui était passé entre les pattes, se précipitant droit vers son assiette.

Le jeune chat était famélique, crasseux comme un rat. Il n'avait probablement pas mangé depuis pas mal de temps et n'était pas regardant sur le contenu de l'assiette ; ce serait d'ailleurs la première et la dernière fois de sa vie de chat qu'il mangerait des pâtes au gruyère. Après en avoir ingurgité une quantité qui paraissait plus importante que ce que le félin semblait pouvoir contenir - il devait être creux à l'intérieur se dit Antoine, une sorte d'estomac avec des pattes et des moustaches - le chat vint sur ses genoux, le regarda et rota avant de se plonger dans un profond sommeil, épuisé.

Antoine n'avait jamais eu d'animaux domestiques depuis qu'il avait quitté la demeure familiale ; incompatible avec le mode de vie qu'il s'était choisi. Mais avait-il vraiment choisi ? A bien y réfléchir non, il s'était surtout laissé emporter. Il avait fait très peu de vrais choix en fait. Ça s'était enquillé un peu tout seul. Le chat non plus n'avait pas choisi ce qui lui était arrivé mais pour l'instant il s'offrait ce qui constituait pour lui le nirvana, la terre promise des chats : un roudillon dans un abri avec un estomac plein. Les deux animaux avaient alors vécu comme l'aveugle et le paralytique ; le chat y trouvait un toit, de quoi manger et un grand chat qui semblait presque le respecter pour s'occuper de lui, et lui un moyen de penser à autre chose et de s'accrocher au vivant.

Il reprit contact avec la réalité des choses chez lui vers 19h30. Il avait acheté de quoi se faire un dîner tranquille chez un traiteur et s'était offert une bouteille de crémant de Loire ; pas encore de champagne, mais il avait quelques choses à fêter. Objectif no. 1 : trouver un boulot pas trop mal payé, OK ; objectif no. 2 : rassurer ses créanciers, penser à envoyer un email à ... bon, OK. C'est pas si mal, Antoine, regarde : c'est à une demi heure de métro ; tu vas apprendre quelques trucs sur la banque que tu pourras peut être recycler plus tard ; le quartier est sympa. Pense à ces gens qui font plus de trois heures de transport par jour pour un travail de merde dans un quartier pourri. Il faut po-si-ti-ver : regarde comme on t'a gâté ; des tickets resto qui te permettent d'avoir un complet baguette demi chaque midi ; un salaire qui te paye de vraies clopes, de vraies bouteilles de vin et peut être même, soyons fous, de whisky et qui te permet en prime de calmer tes créanciers ; une mutuelle pour enfin te faire refaire tes lunettes depuis un an que tu clignes des yeux et joue au monocle avec ; un comité d'entreprise pour des voyages à deux au bout du monde...

Avec qui ?

- Meowww

Le chat le rappelait à l'ordre : s'il te plaît, daigne porter ton regard sur moi, humble félin, mais y'a ma caisse qui pue et tu as encore oublié mes croquettes, alors arrête de gamberger ou je te destroye tes enceintes. Antoine se lança dans ses obligations en pilotage automatique tout en plongeant dans une exploration virtuelle du système qu'il avait découvert aujourd'hui et dont il comprenait tout juste la complexité.

Une usine absurde, c'était ça. Ça marchait pareil : le matin, la journée démarrait, on voyait les premiers robots arriver, mettre à jour la pointeuse, vérifier que les clefs ouvraient toujours les serrures, démarrer les chaînes de montage et faire un petit tour de surveillance ; la vraie journée commençait alors et on voyait une noria d'opérations et d'écritures se mettre à tourner sous la surveillance des employés robots qui additionnaient, soustrayaient, divisaient et appliquaient des taux sans logique apparente ; en fin de journée, un signal était lancé à tous les robots pour signifier qu'il était temps de ranger les outils, faire pipi et rentrer à la maison ; une fois l'équipe robot de jour partie, l'équipe de nuit prenait la suite ; c'étaient d'abord les robots comptables, qui faisaient les bilans des opérations de la journée ; puis les robots archiveurs, qui prenaient note de ce qui s'était passé pour la postérité légale ; puis les robots de ménage qui venaient nettoyer tout ce qui pouvait l'être, informations obsolètes, traces diverses...

Il essayait de trouver des grandes lignes, des images, d'assembler à sa manière des ronds et des flèches ; trouver des analogies, des tout-se-passe-comme-si pour arriver à se faire une idée intuitive du système ; un avatar virtuel dans lequel il pourrait naviguer à vue. Quand un système devient trop important, la pensée magique est plus efficace que la pensée rationnelle ; le tout est de trouver la bonne analogie, celle qui sera non seulement consistante avec la réalité mais qui permettra d'optimiser le pifomètre, de deviner où chercher en cas de problème.

Il revint sur terre ; le chat miaulait toujours et cela faisait un temps indéfini qu'Antoine était immobile avec le sac de croquettes à la main. Il lui en servit un grand bol, changea son eau et s'attaqua à l'ouverture de la bouteille de crémant. Il choisit de le boire dans une flûte en cristal ; ça donne tout de suite un meilleur goût. Allez, à la tienne, vieux. Mission accomplie.

Il n'alluma pas la télévision ; c'était réservé aux moments où il voulait arrêter de penser, mettre en pause la machine à faire du sens. Là il voulait bien se rendre compte de ce qui lui arrivait. A la fin de sa traversée du désert, les choses avaient été étonnamment vite. Il s'était résolu à diviser ses prétentions salariales par trois. Et le marché du travail en informatique redémarrait doucement après le vidage qu'il avait connu vers 2002. Mais les années fastes étaient loin.

Heureusement qu'il avait suivi les conseils de son comptable et fait des réserves. L'an 2000 lui avait rapporté un joli magot et il bénissait les programmeurs imprévoyants qui n'avaient pas imaginés que leur production serait si pérenne. Le bug de l'an 2000 n'avait pas eu lieu, ce qui avait entraîné de nombreux sarcasmes de la part de ceux qui pensaient qu'il ne s'agissait que d'une opération marketing montée de toute pièces pour vendre des correctifs et pousser les gens à se rééquiper ; lui savait que sans les corrections qui avaient été faites et qui avaient, c'est sur, permis à pas mal de monde de se faire du blé, il y aurait eu une véritable catastrophe. Le bug de l'an 2000, il l'avait vu de près dans ces vieux programmes idiots où on ne retenait que les deux derniers chiffres de l'année pour économiser de la mémoire à une époque où celle ci était rare et chère. Il avait fait des simulations pour voir ce qui se passerait si on les laissait en l'état : c'était facile, il suffisait de changer la date système et la date comptable, de lancer le bastringue et de compter les morts. Un vrai carnage.

Alors il avait passé des milliers de lignes de code à la moulinette, à traquer les dates et à les retailler. C'était fastidieux, mais il avait écrit un petit robot assistant qui dégrossissait la tâche en balayant les programmes à la recherche de tout ce qui pouvait ressembler à une date. Ça ne marchait pas à tous les coups, mais ça faisait quand même gagner pas mal de temps. Et surtout pas mal de fric : il avait facturé sur la base d'un travail complètement manuel et avait fait une belle culbute. Ça lui avait permis d'éviter le pire.

Et le bug n'avait pas eu lieu. Enfin si, mais on avait fait en sorte que cela ne se voit pas. Il restait quelques dates oubliées et des systèmes se sont mis à produire des résultats absurdes qui furent aussitôt corrigés. Cela passa inaperçu. Il y eu seulement quelques situations anecdotiques qui firent peu de lignes dans les journaux, une ville en Russie privée d'électricité, quelques feux de signalisation qui s'emmêlaient les pinceaux, mais rien de comparable au tableau apocalyptique qu'on avait dressé dans les médias. Pour le commun des mortels, tout ça c'était du pipeau ; rien ne pourra plus les faire changer d'avis comme il le constatera ensuite. Il se résignera à faire un trait là dessus comme si rien ne s'était passé, comme s'il n'avait jamais perdu des jours à pointer des lignes de code, comme s'il avait travaillé pour rien, comme s'il avait imaginé tout ça. Les gens croyaient dur comme fer que cela n'avait pas eu lieu, donc ça n'avait pas eu lieu. La réalité n'est jamais qu'un consensus auquel on s'est habitué.

Le chat ronronnait maintenant sur ses genoux ; il le caressa et se resservi un nouveau verre de crémant, alluma une nouvelle cigarette. Il se dit qu'il faudrait qu'il rappelle sa famille, peut

être même passer un coup de fil à Fanny. Elle s'était maquée avec un consultant financier, un type pété de thunes qui lui offrait de quoi compléter sa collection de chaussures et de sacs à mains. Ca attendra, rien ne presse. Il repoussa le chat qui sauta de ses genoux pour s'installer sur le canapé et le regarda d'un air de reproche alors qu'il préparait son repas et mit le couvert. Depuis un moment il se contentait de manger à même la gamelle, là il avait envie de renouer avec le cérémonial de la table.

Il prit le temps de savourer son repas. De mâcher lentement. Il avait ouvert une bouteille de rouge et remis le fond de crémant qui restait au frigo. Ca faisait un moment aussi qu'il n'avait pas eu deux boissons différentes dans une même soirée, ni même une entrée ou un dessert en plus du plat de résistance. Les choses rentraient dans l'ordre. Il nota dans son agenda qu'il devrait prendre rendez-vous avec un ophtalmo, et qu'il aurait besoin aussi d'un bilan de santé. Arrivé à la quarantaine, c'est le genre de passage obligé qu'il ne faut pas négliger. Et maintenant qu'il avait une mutuelle...

Il débarrassa la table, mit les couverts dans le lave-vaisselle et se dirigea vers les étagères où s'empilait sa collection de disques. Dans ses années noires, il écoutait beaucoup de trucs crépusculaires, Cohen, Wyatt ou Manset ; ça lui mettait du baume d'entendre ces oraisons funèbres mais là, il avait envie de quelque chose de plus festif ; après une longue hésitation, il se décida pour un vieux Zappa, mais le cynisme des textes l'écoeura vite. Il passa à Neil Young, pas vraiment un gros comique mais nettement plus reposant.

Old man look at my life...

Vers les onze heures, il décida qu'il était assez pompette pour aller se coucher. Après un dernier câlin au chat, il se mit au lit et se demanda s'il n'avait pas envie d'une dernière petite gâterie ; sa libido l'inquiétait, depuis le départ de Fanny il n'avait eu qu'une petite aventure sans lendemain, et le désir avait fini lui aussi par le quitter, au point qu'il était même surpris d'avoir ressenti un peu d'intérêt pour Florence. Si ça aussi ça pouvait revenir, ce serait un aboutissement. Le sommeil lui vint sans efforts.

Chapitre 2

La journée terminée, Florence Bruno prit l'autobus n° 85 pour se rendre chez elle à Montmartre. Elle avait salué ses collègues et fait un petit geste d'au revoir au nouvel arrivant dans son minuscule bureau depuis le couloir, qui semblait perplexe devant un manuel apparemment assez ancien et probablement obsolète. Le bus allait sûrement être bloqué dans les embouteillages de la rue La Fayette mais elle n'était pas pressée et préférait éviter le métro. Elle réussit à obtenir une place assise dans la rotonde entre une dame encombrée de sacs de courses et une petite jeune au téléphone mobile vissé sur l'oreille.

- ... je ne sais pas ce qui se passe avec Frank ; tu lui as dit quoi, parce qu'il n'a pas du tout eu l'air de comprendre ...

Elle ferma ses écoutilles et s'isola de la conversation qui semblait tant importante pour sa voisine que celle-ci tenait à en faire profiter tous les autres passagers. Savoir s'isoler, Florence avait appris à faire ça assez tôt et cela lui avait bien rendu service.

Le bus fut bien bloqué dans la cohue de la rue La Fayette, mais cela ne dura pas trop longtemps et elle fut rendue à son arrêt en un peu plus d'une demi-heure. Et dire que le matin tôt on pouvait faire le trajet en un quart d'heure à peine...

Elle fit une escale au petit super marché de la rue Clignancourt et se dirigea vers le marché Saint-Pierre au milieu d'une cohue de badauds, de chalands et de groupes de touristes. Arrivée devant son immeuble, elle récupéra son courrier et monta les deux étages à pieds. Comme d'habitude, Salem l'attendait en miaulant derrière la porte ; elle salua la vieille chatte d'une caresse et sentit qu'elle avait fait un gros effort pour se traîner jusque là. Elle se dirigea vers la minuscule petite cuisine de son deux-pièces.

Elle commença par ranger ses quelques courses, s'occupa de donner à manger et à boire à Salem, puis se dirigea vers sa chambre et ouvrit une armoire dont elle retira un peignoir. Elle se déshabilla complètement et se regarda dans le grand miroir fixé au mur : elle se plaisait nettement plus maintenant que lorsqu'elle était adolescente. Ses hanches larges qu'elle détestait tant autrefois étaient aujourd'hui un accessoire de séduction plutôt efficace, lui donnant une silhouette de violoncelle. Elle se tordit le cou pour admirer le petit pentacle protecteur qu'elle s'était fait tatouer quelques jours auparavant à la base de la nuque ; il était maintenant cicatrisé. Elle enfila le peignoir, alla dans sa salle de bain miniature où une baignoire à sabot semblait avoir été installée avec un chausse-pied, se fit couler un bain chaud et y versa quelques sels.

Pendant que le bain coulait, elle passa dans une minuscule petite pièce sans fenêtres qui ne devait pas faire plus de deux mètres carrés et dont l'entrée était cachée derrière un rideau. Dans la pièce il y avait une petite table rectangulaire sur laquelle étaient disposés des objets hétéroclites et, au dessus, des étagères remplies de livres. Tous traitaient de magie. Sur la petite table, deux bougies vertes de part et d'autre étaient éteintes et, disposé méticuleusement, un curieux bric-à-brac : des plumes, une pierre étrange percée de deux trous qui faisaient penser à des yeux, de petites fioles remplies de liquides, une coupe et un couteau. Entre la table et les étagères, sur le mur, il y avait un miroir et des objets suspendus.

Florence entama ce qui ressemblait à une prière ; elle joignit ses mains et murmura les yeux fermés une sorte de psalmodie. Puis, son rituel accompli, elle retourna vers la salle de bain, coupa l'arrivée d'eau, retira sa robe et se glissa dans le bain chaud. Elle repensait au nouveau venu de l'équipe ; il s'était passé quelque chose d'étrange ; pas seulement la petite pointe de désir qu'il avait eu pour elle, ça il pouvait toujours courir, elle avait pour principe de ne jamais avoir d'aventures avec des collègues de travail. Non, elle avait perçu quelque chose d'autre. Il ne le savait probablement pas, mais elle était sûre qu'il avait le don. Oh, certes, tellement engourdi qu'il lui faudrait du temps pour le rendre à nouveau opérationnel, mais pas

encore complètement mort ; avec du travail, il pourrait le faire revivre. Au moins cela ne devait pas trop le gêner, mais il avait dû en souffrir dans son enfance et avait comme tant d'autres appris à ne plus écouter les signaux. Si tant est qu'il les ait un jour perçus lucidement, cela pouvait se confondre si facilement avec de simples intuitions, des idées bizarres, une sensibilité trop prononcée, surtout pour un garçon, voire un simple mal de vivre. Mais ce qui l'étonnait le plus, c'est qu'il ne semblait pas avoir le sang fort. Ça faisait une combinaison plutôt rare, et ça devait lui avoir valu d'attirer pas mal de tuiles. Elle allait tâter le terrain. En attendant, un nouveau venu, cela allait lui offrir une distraction ; elle commençait à étouffer un peu entre un Romain, prosélyte de la diététique aussi amusant qu'un témoin de Jehova sous amphés, un Ariel qui portait sa judaïté comme une croix et passait son temps à guetter dans chaque réflexion une possible trace d'antisémitisme et un Luc ours mal léché qui ne ratait pas une occasion de faire une plaisanterie graveleuse. Sans compter Anne, ses problèmes de santé, ses difficultés avec la hiérarchie et ses peines de cœur. Mais pour ce soir elle avait autre chose à faire et à penser.

Elle se rinça, vida la baignoire, se sécha, enfila son peignoir et partit se préparer une petite collation. Elle mangerait peut-être un peu mieux par la suite, tout aller dépendre de la manière dont la soirée allait se présenter. Elle avait un bon pressentiment.

Après avoir mangé, elle alla dans sa chambre se choisir une tenue pour la soirée ; son armoire ne contenait que ses vêtements de ville, mais elle avait, caché derrière le grand miroir, un petit dressing discret avec des tenues plus particulières. Après avoir un peu hésité, elle choisit une combinaison *cat-suit* en vinyle violet particulièrement moulante. Elle l'enfila sans aucun sous vêtements. La combinaison dégageait à l'intérieur une odeur animale prononcée qui devint discrète lorsqu'elle referma le zip ; elle sourit : c'était un de ses effets de surprise favori, qui allait s'amplifier au fur et à mesure qu'elle transpirerait dans le vêtement étanche au cours de la soirée.

Elle revint dans la salle de bain, attacha ses cheveux et se maquilla de manière appuyée, soulignant ses yeux et sa bouche de manière théâtrale ; on pouvait tout juste la reconnaître maintenant. Puis elle salua Salem, chaussa une paire de baskets, attrapa des escarpins aux talons et à la cambrure impressionnants qu'elle glissa dans son sac, enfila un grand manteau long qui dissimulait sa tenue, mit une paire de lunettes de soleil et quitta son appartement.

Après être sortie de son immeuble, elle fit le tour de la butte Montmartre par la rue de Clignancourt et la rue Ramey, se dirigea vers la rue Marcadet et sonna à la porte d'un club privé à l'entrée discrète ; pendant que le cerbère la saluait, elle se fixa une seule limite : l'heure à laquelle elle allait rentrer chez elle.

Chapitre 3

- Vous avez un bilan de jeune homme, Antoine. Félicitations.

Le docteur Fourier contemplait les résultats de ses analyses ; rien à signaler de désagréable. Rien qui puisse expliquer sa perte de libido non plus, mais au moins l'alcool et le tabac ne l'avaient pas encore déglingué. Fourier le suivait depuis qu'il s'était installé à Paris, et il avait été bien arrangeant durant tout ce temps, lui consentant des tarifs particuliers et des facilités de paiement.

- Bon, tout va bien. Maintenant que vous avez retrouvé du travail, je suppose que vous bénéficiez d'une mutuelle, non ?
- Oui bien sûr, je peux vous payer cette fois ci.
- Une bonne mutuelle ?
- Je ne sais pas encore. Au dire des collègues, elle rembourse bien.
- Bon, je vais vous facturer le dépassement. S'il y a le moindre problème pour vous faire rembourser, dites le moi, on s'arrangera.
- Merci vraiment.

Il avait choisi ce médecin par recommandations d'un collègue alors que son cabinet, situé rue Réaumur, n'était pas bien pratique d'accès ; il s'en félicitait aujourd'hui puisque c'était sur le trajet du boulot, juste à la sortie de la station où il prenait la correspondance entre la ligne 4 et la 3. Une petite escale en rentrant du turbin pour saluer le doc. Une bonne pioche, celui-là.

Il avait maintenant de quoi s'occuper au bureau. On lui avait fourni un PC, pas dernier cri mais suffisant, avec un Windows NT pas de toute première fraîcheur qui lui offrait de temps en temps de jolis écrans bleus couverts de hiéroglyphes. Mais pas d'Internet. En 2004 ! Lui qui y avait ses habitudes, fouiller avec Google à la recherche de l'info qui sauve quand on sèche, consulter les blogs de veille technologique comme Slashdot pour se tenir au courant des dernières nouveautés et des petits potins. C'était étonnant de constater qu'un établissement comme la Banque, qui dégagait chaque année des milliards de profits, se montrait si radin sur les outils de travail. Alors qu'il existait des ateliers de développement ultra sophistiqués et gratuits sur le net, l'équipe travaillait encore comme dans les années 70, un éditeur de texte basique, pas de gestionnaire de version, pas d'aide en ligne, programmation assistée par le programmeur. Il avait proposé à Anne de ramener les outils qu'il avait sur son PC chez lui, mais la réponse avait été sans appel :

- Interdit. Tu ne dois jamais introduire un document ou pire un programme sans que cela soit approuvé. Et ça ne l'est jamais. Et pour quoi faire ? On se débrouille très bien comme ça.
- C'est quand même plus confortable de travailler les programmes sur son PC avec un bon atelier, plutôt que de se faire suer avec un éditeur préhistorique sur le système
- Et tu fais comment pour rapatrier le programme sur ton PC ?
- FTP
- Interdit. Si tu as besoin d'un fichier, il faut demander aux pilotes de te le mettre à disposition sur un partage. Tu vas vite les agacer.

Les pilotes étaient les techniciens chargés de veiller sur le système. Ils travaillaient en brigade, se relayant le jour et la nuit pour en assurer le bon fonctionnement. Ils étaient les seuls habilités à certaines opérations techniques, mais toujours en appliquant des procédures bien encadrées, et n'avaient pour la plupart aucune idée de ce que le système faisait vraiment. Et était-ce bien utile ? Il avait presque renoncé à en comprendre les subtilités. Des ordres de virement arrivaient d'on ne sait où, étaient stockés en file d'attente jusqu'à pouvoir être imputés, ce qui déclenchait d'autres ordres qui repartaient vers d'autres systèmes. Pour lui, il

n'avait qu'à se représenter ça comme des marchandises en transit dans un immense centre de tri. C'était suffisant pour ce qu'il avait à faire.

En sortant du cabinet médical, il s'offrit une escale dans un bar. Il avait marché un peu jusqu'aux rues piétonnes du quartier Montorgueil, bien que ça l'éloignait du chemin de son domicile ; il opta pour un grand café anonyme au comptoir orné de petits miroirs carrés et se commanda un Picon bière qu'il sirota en regardant passer la foule, chalands, touristes égarés à la recherche de Beaubourg – ah ce n'est pas ici, Monsieur, il va falloir marcher un peu. Il s'imaginait les histoires de chacun, cette petite dame qui devait avoir dans les soixante-dix ans et qui marchait courbée en s'appuyant sur sa poussette de courses de laquelle dépassait un poireau, cette femme avec les bras encombrés d'un bébé et de sacs qui se contorsionnait pour passer un coup de fil avec son mobile, ce type au bar les yeux vides, perdu devant un ballon de rouge, le serveur qui lisait le Parisien, un poste de télévision qui diffusait de la publicité en boucle et qu'il commençait à trouver sérieusement intrusif, une pile de journaux gratuits qui donnaient quelques dépêches d'agence de presse entre deux pages de publicité encore, les panneaux publicitaires accrochés aux portes, un présentoir de cartes postales publicitaires... Antoine se demandait combien de pubs il pouvait croiser chaque jour. Il avait lu une fois que cela se comptait en milliers. Et le cerveau mémorisait tout ça juste pour qu'on puisse dire : c'est pareil, j'ai déjà vu ça quelque part. Impossible d'y échapper. Tout ça pour vendre plus d'objets forcément superflus : s'ils étaient tant nécessaires, il n'y aurait nul besoin de leur faire de la pub. Et qui allaient finir en déchets quelque part en Asie, avec les porte-clés de son ex-associé.

Il rattrapa le métro aux Halles, rentra dans son quartier et fit une course de complément dans la petite épicerie de dépannage en bas de son immeuble. Mous était en train de discuter avec une cliente de la pluie et du beau temps ; lorsqu'Antoine entra dans la boutique à peine plus large qu'un couloir, Mous lui lança

- Ca va chef ?

Mous appelait tout le monde chef. Depuis le temps qu'il habitait ici, Mous ne l'avait jamais appelé par son prénom ; d'ailleurs il l'ignorait probablement.

- Ca va Mous, quoi de neuf ?

- Ca va, labès, comme d'habitude. Il te faut quoi ?

- Juste deux ou trois bricoles, je me sers, occupe toi de la dame.

Il attrapa de quoi se faire un repas rapide ainsi qu'une bouteille de rosé et des croquettes pour le chat. Pendant qu'il était au chômage, il évitait la boutique de Mous sauf s'il ne pouvait faire autrement ; elle était bien pratique, ouverte le matin dès que Mous se réveillait et fermée tard le soir quand il allait se coucher, mais cela coûtait le double du supermarché discount à dix minutes de marche.

La dame à la caisse se battait avec les pièces d'euro. Elle avait connu l'époque des anciens francs et là elle était perdue. Mous était en train de trier les piécettes qu'elle avait sorties de son porte-monnaie pour tenter de trouver un appoint approximatif. Elle regarda Antoine et lui dit en guise d'excuse

- Qu'est ce qu'ils nous emmerdent avec leur euro, on n'y voit rien avec leurs pièces !

- C'est vrai qu'elles ne sont pas très pratiques. Prenez votre temps.

- Voilà dit Mous, treize euro et vingt-trois centimes.

La dame fit glisser le reste des piécettes dans son porte-monnaie, salua et quitta la boutique.

- C'est dur pour les vieux l'euro. Même encore maintenant.

- Même pour moi dit Antoine, j'ai mis énormément de temps à m'y retrouver, et je confonds toujours les centimes.

Il avait pourtant fait partie des *early adopters* de la monnaie européenne lorsqu'il avait créé son entreprise, et avait surpris son banquier alors que la monnaie n'existait qu'au plan scriptural. Et avait essuyé les premiers bugs : relevés de comptes fantaisistes sur lesquels la contrepartie en francs était calculée à l'envers, en divisant au lieu de multiplier, prélèvements des ASSEDIC ou de l'URSSAF avec la valeur franc et la devise euro sans conversion, incompréhension des services divers avec lesquels il avait à faire. A l'époque il était un fédéraliste militant, il s'était même inscrit au Mouvement Européen et avait suivi les travaux de la convention chargée de rédiger le projet de Constitution Européenne. Et avait un peu déchanté devant le résultat.

Mous lui chuchota

- Tu sais, y'a mon cousin qui revient du bled. Il a ramené du très bon. La qualité.
- Je ne fume plus trop ça en ce moment
- Tu goûtes. Tu vois. Ca va partir vite.

Il lui avait glissé une micro-boulette en lui serrant la main. Antoine la porta à son nez ; elle dégageait une odeur indéfinissable d'épices et de bouse de vache. Mous lui avait déjà fait ce coup là : une boulette de chichon premier choix pour appâter, et quand on se décidait à en prendre une bonne quantité il ne restait plus, au mieux, que du chichon Canada Dry, au pire du chichon Seveso coupé au henné, à la bougie ou au cirage. Parfois même aux trois.

- Merci, je vais la fumer à ta santé.
- Tu verras, il est bien.

Il mit la boulette dans son paquet de cigarettes et se dirigea vers l'entrée de son immeuble encombré par ses courses. L'immeuble avait un joli hall, avec des moulures au plafond, qui était défigurée par une grille de sécurité à l'aspect carcéral ; après les attentats du World Trade Center, les copropriétaires avaient fait une poussée de sécuritose aiguë ; on avait trouvé une seringue dans l'entrée, avec tout ce qu'on entend à la télé, le sida et tous les terroristes, il faut bien se prémunir ; le syndic avait bien entendu approuvé des deux mains mais comme l'assemblée était d'une radinerie proportionnelle à sa parano, il avait fait une installation à bas coût : le lecteur de badge refusait de fonctionner par grande chaleur, l'interphone était intermittent et grésillant. Il s'était souvent retrouvé en bas coincé avec un badge transformé en porte-clé. Et tout ça pour rien : tous les gamins du quartier connaissaient le code de la porte d'entrée, et pour franchir la grille il suffisait de sonner au hasard jusqu'à ce qu'on vous réponde et de dire un sésame du genre :

- Bonjour, Madame, c'est Interflora. On a un bouquet pour vous. C'est à quel étage ?

Justement ce jour là le lecteur de badges était hors service. Quelqu'un avait bloqué la grille en position ouverte avec une poubelle. Super, on se sent bien en sécurité et qu'est ce que ça met bien en valeur l'immeuble ! Il appela l'ascenseur ; pour trois étages c'était presque du luxe mais il en avait plein les pattes.

Il fut accueilli par le chat ; ça l'épatait toujours de voir que le félin anticipait sa venue avec une précision exemplaire quelle que soit l'heure à laquelle il rentrait. Soit le matou l'attendait des plombs derrière la porte, soit il avait une ouïe incroyable et identifiait les bruits qu'il faisait au passage. Une sorte de sixième sens.

- Salut poilu !

C'était un des noms qu'il lui donnait, avec « minou » ou « saloperie » selon que le chat se montrait sympa ou non. Car il avait un sacré caractère, le bestiau, et une très haute idée de lui même. Si on ne lui prêtait pas assez attention, il avait le coup de griffes facile. Il avait même envoyé un de ses copains aux urgences parce que celui ci l'agaçait en le titillant avec sa main ; son pote en avait été quitte pour un bon bandage et une semaine d'antibiotiques, sans compter quelques difficultés pour écrire. Mais dans l'ensemble le matou était plutôt

affectueux et très généreux sur les poils. Avec une attirance particulière pour les vêtements sur lesquels ça se voyait le plus.

Il entra avec le chat entre les pattes et déposa ses courses. Bon, une boulette de chichon et un petit rosé, voilà de quoi fêter dignement un bilan de santé flatteur. Il avait maintenant une nouvelle paire de lunettes qui lui donnaient un air mi-bobo mi-intello, la partie santé était en règle. On pouvait bien se permettre une petite escapade chichonnée.

Il fouilla dans son bric-à-brac à la recherche de feuilles. Il avait arrêté de rouler, mais il lui en restait au fond d'un paquet de tabac à rouler presque vide. Il se servit un verre et commença à préparer un petit mélange, épluchant une cigarette pour en extraire le tabac, chauffant la boulette pour rendre le shit friable, respirant au passage la petite fumée pour en apprécier l'odeur, saupoudrant le tabac en évitant les grumeaux, roulant un petit bout de carton en cône pour faire le filtre et habillant le tout d'une feuille de Riz La Croix.

Mous ne lui avait pas menti. Dès les premières tafs il sentit une douce somnolence s'installer, comme s'il était en vacances. Comme à chaque fois qu'il n'avait pas fumé depuis longtemps, le premier tarpé lui donnait une envie de se replonger dans des plaisirs adolescent quand, étudiant, il avait fumé ses premiers joints en écoutant Coltrane ou The Cure. Il opta pour Kid A de Radiohead qu'il commençait à apprécier vraiment après un premier contact rugueux.

Tout en savourant son stick, les six kilos de barbaque du chat sur ses genoux et Thom Yorke miaulant que toute chose soit à sa juste place, il fit un rapide bilan mental de sa situation. Il a un boulot, pas très bien payé, pas très intéressant non plus, mais c'est toujours mieux que ce qu'il a connu ; la santé va bien, il faut peut être qu'il surveille l'alcool et les fumigènes ; il est propriétaire de son appartement ; rien de bien glorieux mais ça vous place quand même dans une classe privilégiée : combien en ce bas monde ont accès à l'eau courante ? A un abri ? A l'électricité ? Ont un travail ? Possèdent un ordinateur et un accès à Internet ? A vue de nez, il aurait dit moins de un pour cent à l'échelle de la planète. Il ne connaîtrait plus les mois à quatre briques, c'est sûr. Mais il aura un sacré poids en moins sur les épaules.

Il avait maintenant ses repères : les petits restaurants sympas du midi, les boutiques où faire les courses, le trajet le plus court ; il en savait suffisamment à présent pour pouvoir assurer des permanences ou des astreintes, ce qui lui permettait de mettre un peu de beurre dans le épinards car c'était rémunéré ; bref, la routine s'installait. Etape suivante : tenter de reconstruire un tissu social ; reprendre contact avec les anciens amis, pas tous, faire le tri ; et peut être même trouver une compagne ; non, ça, plus tard. Projets secondaires : partir en vacances loin et trouver une compagne. Dans cet ordre.

Malgré les brumes du hashish, ou peut être à cause de cela, il se décida à prendre le téléphone. Cela faisait longtemps qu'il ne l'avait pas utilisé pour autre chose que des offres d'emploi ou pour calmer ses créanciers. Il fouilla dans son carnet d'adresses pour retrouver le numéro de portable de Julie. C'était une des rares qui ne lui avait jamais tourné le dos ; elle était journaliste à Paris-Soir, et l'avait rencontré à l'occasion d'un reportage qu'elle faisait sur la nouvelle économie. Ils ne s'étaient pas vu depuis au moins trois mois. Le portable décrocha à la troisième sonnerie.

- Ouais Tonio, ça va ? Ca fait plaisir de t'entendre. Quoi de neuf ?
- Je te dérange pas ?
- Non, je suis dans le RER, je rentre sur Paris.
- Tu as le temps de faire un petit détour par chez moi ? J'ai une petite boulette sympa à partager et quelques trucs à grignoter, ça te tente ?
- Dac-o-dac mais je ne serai pas là avant un bon quart d'heure

Antoine convertit mentalement : un quart d'heure Julie, c'est au moins quarante minutes, disons une petite heure. Elle n'avait aucune notion du temps.

Les Bergers

- Ca me fera vachement plaisir de te revoir mais ne tarde pas trop où alors il n'y aura plus rien à fumer.
- Eh tu peux peut être m'attendre, toxico ! Bon en fait je m'en fous, j'ai plein de trucs à te raconter. Tu veux que je ramène quelque chose ?
- Oui, toi. J'ai pas mal de trucs à te raconter aussi.

Comme il le prévoyait, elle arriva une heure plus tard. Il était entre temps passé de Radiohead aux Clash, et London Calling se finissait sur sa platine. La bouteille de rosé avait pris un sacré coup dans l'aile et la boulette avait diminué de moitié. Lorsqu'il lui ouvrit la porte, elle lui sauta au cou.

- Bisous bisous
- Bisous aussi mais... attend, c'est quoi cette tenue ?

Elle était habillée en « djeunz », un jean baggy qui donnait l'impression qu'elle avait fait dans son ben, un sweat à capuche Adidas, une paire de Nike et une casquette vissée de travers sur ses cheveux courts.

- Ca te plaît ? Je fais un reportage sur une bande de nanas qui rappent dans le neuf-trois. Elles ont voulu me relooker. Je vais les suivre en tournée. C'est pas mal du tout ce qu'elles font.
- J'aime pas trop le rap : des chanteurs qui ne chantent pas et des musiciens qui passent des disques, ça me branche pas trop ; ceci dit je ne demande qu'à être convaincu.
- Y'a des bons trucs, faut trier. Je te ferai entendre ce qu'elles font. La musique, c'est du surgelé, mais les textes sont bien agités.

C'était tout ce qu'il adorait chez Julie, cette contradiction entre la petite nana qui courait toujours derrière la pointe de la branchitude alors qu'elle était chrétienne pratiquante, faisait régulièrement des retraites dans un monastère et refusait tout rapport avant le mariage ; mariage qu'elle attendait toujours à trente-cinq ans. Antoine avait du mal à imaginer qu'elle puisse encore être vierge, et se disait qu'elle avait certainement dû faire quelques entorses à ses principes. En tout cas, avec lui, c'en était resté au stade platonique.

- Côté fringues, j'ai connu mieux : tu ressembles à une femme sandwich ; ils te payent pour faire toute cette pub ?
- Oh non, c'est même très cher, et c'est justement un des points que je vais aborder dans le reportage, les familles qui se saignent pour que leur petit chéri de chez caillera puisse porter une paire de Nike à cent cinquante euros alors qu'ils ont à peine de quoi bouffer.
- C'est inimaginable la pression sociale qui existe sous les préaux.
- Eux c'est plutôt les halls d'immeubles.
- Remarque c'est tout bénéf pour les marques, on les paye pour leur faire de la pub. C'est un fantasme de capitaliste ! T'imagines le môme qui bosse pour Nike pour pouvoir se payer une paire de pompes qui fait de la pub à son employeur. Ca rappelle la phrase de Ford, qui disait qu'il payait bien ses employés pour qu'ils puissent lui acheter les voitures qu'ils construisaient, où Disney qui loge les siens dans des logements Disney.
- Où au bouquin de Dick où c'est l'agence qui lutte contre la toxicomanie qui produit la drogue.
- Où aux industries agro-alimentaires qui vendent les produits de régimes pour combattre les effets secondaires de la bouffe industrielle.
- A propos, j'ai la dalle. Tu as quoi à bouffer ?

Les Bergers

- Omelette patates jambon fromage et salade, accompagné d'un petit rosé bien frais. Tu veux pas fumer avant ?
- Le temps que tu prépares ça, d'accord. Sers-moi un rosé, je suis claquée.

Elle s'affala dans le canapé que le chat avait depuis longtemps réduit à l'état de charpie.

- Tu vas te retrouver avec plein de poils, je te préviens.
- Pas grave, roule et raconte ce qui t'arrive.
- J'ai trouvé du boulot.
- Ouais ! Super ! Depuis quand ?
- Un mois.
- Où ça ?
- Dans une banque.

Elle éclata de rire.

- Punaise, toi dans une banque ? Dis moi tout de suite laquelle c'est que j'y mette jamais mes thunes !
- Ca risque rien. C'est pas une banque de détail, ils n'ont pas de comptes pour les particuliers. Ils traitent avec d'autres banques, d'autres établissements financiers. J'ai pas encore tout compris, mais ils font un peu les intermédiaires.
- En tout cas j'espère qu'ils savent ce qu'ils font avec toi. Si les Rotchilds t'avaient confiés leurs affaires, ils seraient tous dans le métro à faire la manche.
- Sympa. Tiens, allume, je surveille les patates.

Il lui tendit le cône et parti dans le coin cuisine percer du bout du couteau les pommes de terres pour tester la cuisson ; il en profita pour attraper des assiettes et des couverts, et ramena un bol et des œufs pour préparer le mélange.

- Franchement, c'est pas le Pérou, mais ça va me permettre de me refaire. J'étais à deux doigts de revendre l'appart' pour pouvoir bouffer.
- A ce point là ? T'aurais créché où ?
- Chez mes parents peut être. Je sais pas.
- Bon, ça se fête. C'est bien payé ?
- Deux mille euro par mois tout mouillé. Pas de quoi sauter au plafond.
- Plains-toi, tu es au dessus de la moyenne. Dis-toi qu'il y a des couples avec enfants qui gagnent moins que ça.
- Je m'en suis sorti avec moins que ça. Quatre fois moins. Là, c'est grand luxe. Je vais pouvoir m'offrir un nouveau PC, peut être partir en vacances, la grande vie quoi. Peut être même mettre un peu de fric de côté.
- Tu as changé de lunettes ?
- C'est un premier investissement. Et toi, à part le rap ?
- Bof, c'est pas la joie. Mon canard se prend les gratuits et Internet en pleine poire. On perd plein de lecteurs. Les proprios râlent, ça rapporte pas assez, quand ça ne perd pas trop de fric. Ils essayent de recentrer sur ce qui marche : le pathos et les people. Moi, j'ai plutôt choisi les people.
- Je comprends pas ça. Internet et les gratuits, ça existe partout. Je sais pas, mais il me semble qu'en Angleterre ou en Espagne la presse se porte pas si mal, non ?
- Ils n'ont pas les mêmes coûts de production et de distribution, je crois. En fait, je sais pas trop. Mais en tout cas, on perd des lecteurs et donc du fric. Y'a des chiffres. Je peux faire quelque chose ?
- Oui, ouvrir une autre bouteille, celle là a vécu. Ils vont virer du monde ?

Il partait dans la cuisine avec son bol d'œufs battus pour s'attaquer à la préparation de l'omelette. Julie le suivit et attrapa une nouvelle bouteille au frigo. Le chat vint se frotter à ses jambes.

- Salut le greffier. Tonio, tu as un tire-bouchon ? Bon. C'est d'abord les SR qui sont en ligne de mire, mais pas seulement. Le journal emploie surtout des pigistes plus ou moins réguliers.
- C'est toujours ton cas ?
- Oui, mais ils ont toujours été fair-play avec moi. J'ai toujours eu du taf. C'est comme si j'étais permanente. Mais ce qu'ils souhaitent, c'est complètement informatiser le travail pour que les rédacteurs puissent s'occuper aussi de la partie SR, les chapô, les intertitres, avec correcteur orthographique et tout ça, et que ça parte automatiquement sur Internet, tu connais ça mieux que moi.

Cela provoqua un flash back instantané chez Antoine. Les centres d'appel. Ils s'étaient bien amusés à construire ça. Ça posait plein de problèmes passionnants à résoudre, ça allait rapporter un max de pognon. Et il avait été horrifié par le résultat, à voir ce nouveau prolétariat qu'il avait contribué à mettre en place, qui passait ses journées à se faire engueuler au téléphone pour un salaire de misère. Tous nos collaborateurs sont actuellement en ligne, merci de bien vouloir patienter, sur fond de Boléro de Ravel ou des Chariots de Feu de Vangélis. D'autres avaient dû bien s'éclater à écrire des programmes pour que des pigistes payés au lance-pierre n'aient plus qu'à copier coller des dépêches d'agence pour créer un article en quelques clics de souris.

- Ouais, je vois comment ça marche. Bon y'a plus de musique, tu peux mettre autre chose le temps que je termine de préparer ça ?

Elle posa la bouteille sur la table et se plongea dans les CD pendant qu'il raclait le fond de la poêle.

- Neu! c'est bien ?
- C'est toute ma jeunesse. Un groupe allemand de la fin des années 70, post prog, précurseur de la new-wave. Ca vieillit bien.
- On y va. Je commence à être bien partie.
- Avec Neu! tu seras bien accompagnée. Bon, à table.

Ils s'installèrent autour de la table et entamèrent le repas. Antoine avait ouvert un sachet de salade qu'il servit sans façon avec une vinaigrette toute faite. L'omelette avait un peu attaché au fond de la poêle mais elle était tout à fait mangeable.

- Sinon, ton nouveau boulot, ça consiste en quoi ?
- A faire de l'acharnement thérapeutique sur une vieille moissonneuse-batteuse à virements bancaires ; c'est un système en fin de vie, on doit juste s'assurer qu'il fonctionnera correctement jusqu'à la mise en service de son successeur.
- Combien de temps ?
- Au moins deux ans. D'après ce que j'ai compris, le nouveau système ne sera pas prêt avant, ils viennent tout juste de le mettre en chantier.
- C'est si long que ça ?
- Oh oui. J'ai été surpris par la taille du truc. Pour moi, l'informatique dans une banque ça me paraissait tout simple : quand des sous arrivent, tu fais une addition sur un compte et une soustraction quand ils repartent. J'imaginai pas qu'il y aurait tant de règles différentes. En tout, il y a un gros millier de programmes qui tournent là dedans. Et on se demande souvent à quoi ça peut bien servir.
- Et tu ne peux pas détourner quelques centimes au passage ?

- On y a tous pensé à un moment où à un autre mais je ne vois pas trop comment. La sécurité est paranoïaque. Tu ne peux pas introduire un programme là dedans sans qu'il ait été vérifié par deux ou trois autres personnes. Et surtout, il faudrait pour cela maîtriser toute la chaîne ; or tout est fait pour qu'on ait qu'une vision partielle.
- Ca me rappelle ce que tu m'avais expliqué un jour : la sécurité par l'obscurité.
- Oui, c'est à peu près ça. Le disque est fini, ça t'a plu ?
- Pas mal, c'est vrai que ça passe bien pour un si vieux truc.
- Si vieux ? Attend, j'avais onze ans quand c'est sorti. Je suis quand même pas croulant, pas encore. Un jeune quarantenaire.
- Excuse, mais en ce moment je suis dans le rap à fond, pour les djeunz du neuf-trois, le rock c'est un truc de papy, c'est mort, je sais même pas s'ils savent qui est Jimi Hendrix !
- Ca reviendra. Combien de fois j'ai entendu ça, le rock est mort. *Hey hey my my, Rock'n'roll will never die.* Qu'est ce que tu veux écouter ? J'ai pas de rap, désolé, que des trucs de vieux.
- Qu'est ce que tu as acheté récemment ?

Il réfléchit un moment ; en fait, il avait surtout emprunté des disques qu'il stockait en MP3 sur son ordinateur.

- J'ai un truc qui devrait te plaire, mais il va falloir allumer l'ordi, et il fait à peu près autant de bruit qu'un boeing au décollage.
- Laisse tomber.
- Ah si tiens. Perry Blake. De mémoire, c'est le dernier CD que j'ai acheté.
- Connaît pas. Quel genre ?
- Pop cafardeuse chiadée.
- Ca fait envie. T'as rien de plus gai ?
- Si tu satures au deuxième morceau, je te promets de mettre Patrick Sébastien.
- Désolé, ça, ma religion me l'interdit.
- Je ne savais pas que le pape avait mis à l'index l'animateur que le monde entier nous envie.
- Si, il me l'a dit quand je l'ai interviewé.

Elle avait couvert la visite de Jean-Paul II lors de sa venue pour les journées mondiales de la jeunesse et avait réussi à lui poser quelques questions. Ca l'avait mis sur un petit nuage. Pour Antoine au contraire, les JMJ, ça lui avait laissé le seul souvenir de centaines d'adolescents boutonneux avec un badge suspendu autour du cou, encombrant les trottoirs en chantant faux et fort.

- Ce vieux JP. Jean-Paul deux et je retiens un, comme disaient Font et Val.
- Qui ça ?
- C'était un duo comique dans les années 70. Aujourd'hui, Val est le rédac'-chef de Charlie Hebdo et il fait des chroniques bobo sur France-Inter, et Font est en taule. Je crois que c'est eux qui disaient aussi : Jésus Christ et la caravane passe... à moins que ce ne soit Mouna, je ne sais plus.
- Te moque pas de ma religion, je respecte ton athéisme, moi.
- Je ne suis pas athée, j'ai juste une crise de foi tendance cirrhose.
- Pas athée toi ? J'ai du mal à y croire.
- En fait je ne sais pas trop. Quand j'étais gosse, j'étais très croyant, j'ai fait ma communion, j'ai été au catéchisme. Et je suis tombé sur un curé qui aimait un peu trop

prendre sur ses genoux les petits garçons en culotte courte. Ca m'a un peu refroidi. Et puis je sais pas mais à chaque fois que je rentre dans une église, je n'y vois que des images de souffrances, ce pauvre type cloué à sa croix, le sang qui coule. Ca m'a frappé quand j'ai été en Asie et que j'ai visité des temples bouddhistes ; c'était gai, plein de couleurs, apaisé. Si j'avais des mômes, je préférerais leur montrer ça.

- Ca t'arrive de prier ?
- Oui, je ne l'avais pas fait depuis bien longtemps mais j'ai prié lorsque je me suis retrouvé dans la panade et que j'ai vu que je ne m'en sortais pas. Et je m'en suis sorti.
- Comme quoi ça marche.
- Oui, c'est bizarre. Mais autant je crois au surnaturel, autant je n'ai pas d'opinion bien arrêtée sur Dieu. Et je n'ai aucune attirance pour l'église.
- Tu veux dire que tu crois aux fantômes ? Aux esprits ? Tu crois en quoi exactement ?
- C'est un peu compliqué. Quand j'ai commencé mes études scientifiques, j'ai traversé une période agnostique, quasi scientiste. J'étais persuadé que la science était la seule chose qui tienne. Et je suis tombé sur Gödel.
- Qui ça ?
- Kurt Gödel. Einstein disait de lui que c'était le plus grand logicien depuis Aristote. Il a démontré un théorème qui est peut être le plus important du vingtième siècle.
- Quel rapport entre les maths et la religion ?
- Un théorème de logique. Il a utilisé les maths pour prouver, en gros, qu'on ne pouvait pas tout expliquer par la raison. Que toute explication rationnelle entraîne fatalement des questions sans réponses. Qu'on ne pourra jamais écrire une théorie du tout. Que la science est forcément incomplète. Bref, que l'irrationnel existe.
- Mais la logique c'est de la philo, c'est bizarre d'utiliser les maths en philo, non ?
- La logique est à cheval entre la philo et les maths, en tout cas depuis l'algèbre de Boole.
- L'algèbre de boule ? Tu me parles chinois.
- Boole, B-O-O-L-E, du nom du matheux qui l'a inventée. Toute l'informatique repose là dessus, les zéros et les uns, le zéro représente le faux et le un le vrai. Boole a trouvé le chaînon manquant entre la logique et l'algèbre. Et Gödel a utilisé ce chaînon pour démontrer par les maths des propositions de logique.
- Et c'est ça qui a ébranlé ta foi en la science ?
- Quand tu crois dur comme fer que seul ce qui se démontre peut être connu, et qu'on te démontre par A plus B que, non la science ne pourra jamais expliquer le monde, il y aura toujours des trous, elle pourra décrire certains phénomènes avec une précision remarquable mais c'est tout, eh bien il y a de quoi se poser des questions. C'est un peu comme le principe d'incertitude en physique.
- C'est à dire ?
- Ca remonte au début du vingtième siècle. On pensait à l'époque que la science avait résolu tous les problèmes existants. Bien sûr, il restait quelques curiosités, on ne savait toujours pas pourquoi certains corps comme l'uranium émettaient de la lumière. Et puis Madame Curie a découvert la radioactivité, on a commencé à disséquer les atomes, et on s'est rendu compte que ça contenait des trucs bizarres qui ne répondaient qu'aux lois du hasard.
- Le hasard c'est comme ça qu'on appelle ce qu'on ne veut pas comprendre. Pour moi, il n'y a pas de hasard. Tu crois que c'est par hasard que ton chat a débarqué chez toi

alors que tu étais à deux doigts de faire une connerie ? Que c'est par hasard que tu as retrouvé un boulot juste quand tu as décidé de te remettre à prier ?

- C'est vrai que c'est troublant. Je me suis posé la question, je n'ai pas trouvé la réponse. En fait, je suis assez d'accord avec les bouddhistes, la question de l'existence de Dieu ne sera jamais tranchée et donc c'est inutile de se la poser. Qu'il existe ou pas, qu'est ce que ça change, finalement ?
- Pour moi ça change tout. Ça donne du sens. Il doit bien y avoir une raison pour que tout cela existe.
- En tout cas, s'il existe, il est devenu un peu dur d'oreille. Et il doit faire une drôle de tête quand il voit le comportement de certains de ses fidèles.
- En parlant de ça, c'est la guerre dans ton quartier, il y a des militaires qui patrouillent avec une mitraillette en bandoulière, ça fait peur. Montparnasse, nid d'intégristes ?
- C'est pour empêcher Mous de faire un attentat avec des salades piégées au chichon. En fait, il finance des réseaux terroristes en vendant du shit. On a vu Ben Laden venir lui acheter des carottes alors depuis il est sous surveillance. Bon, on achève la boulette ?
- Allez, à la santé du père Mous. Après ça je repars, il est bientôt l'heure du dernier métro et je n'ai pas envie de me payer un tacos. Et toi tu bosses demain, ne l'oublie pas.
- On se donne encore une vingtaine de minutes, ça te laissera le temps d'attraper ta correspondance.
- Au pire je ferais un peu de marche depuis les Halles. Ça me dégrisera.
- Sinon, Perry Blake ça passe bien ?
- Mouais, c'est moins cafardeux que ce que tu écoutais un moment, mais c'est quand même assez neurasthénique. Ceci dit, à cette heure et après quelques pets, ça passe effectivement très bien.
- C'est de la bonne musique à câlins.
- Arrête de ramener ça, tu sais très bien ce que j'en pense, on en a assez discuté.
- Ce n'était pas une proposition, juste une constatation.
- Mouais. Passe moi le matos, je vois que tu ne vas pas arriver à le rouler ce pet. Il est l'heure de fermer la boutique.
- C'est vrai j'assume plus ; j'ai un peu trop forcé sur le rosado en t'attendant. Je vais sûrement vasouiller un peu demain, c'est pas plus mal, la journée passera plus vite.
- Quelle conscience professionnelle ! Au fait, c'est où ta banque ?
- A deux pas de ton canard, métro Quatre-Septembre. Si tu veux, un midi, on pourra manger ensemble.

Ils fumèrent le dernier calumet en échangeant des plaisanteries et Julie le quitta vers minuit et demi. Antoine se lava les dents avec un peu de difficultés, éclaboussant son pull de dentifrice. Le chat était endormi sur le canapé, il s'allongea à ses côtés pour lui faire un dernier câlin et s'endormit comme une masse, les lumières allumées.

Chapitre 4

Princeton, juillet 1960.

Le petit homme remonta ses grosses lunettes sur son nez et hâta le pas comme il le faisait à chaque fois qu'il traversait le petit bois qui séparait l'université où il avait son bureau et le village où lui et sa femme habitaient. Le vieux lui manquait cruellement, quand il l'accompagnait sur ce chemin en discutant mathématiques, logique, physique et philosophie. Maintenant il se sentait profondément seul. Il avait perdu celui avec lequel il pouvait aller aussi loin qu'il voulait dans ses vertigineuses constructions. Einstein pourtant le répugnait : il était négligé et dégageait souvent un infâme fumet de vieux tabac et de sueur, mais c'était un cerveau exceptionnel, le plus grand génie qu'il ait rencontré. Et un des rares à qui il pouvait s'ouvrir sur ses pensées les plus noires. En plus, Einstein adorait marcher avec lui. Cela présentait deux avantages, ils pouvaient discuter en plein air et il n'était pas seul pendant ce trajet qu'il redoutait particulièrement. Car il savait que ces bois étaient hantés.

Kurt Gödel remonta le col de sa veste. La cime des arbres cachait le ciel et un petit vent frais s'était levé. Il frissonna. Il avait passé la journée à relire ses notes, à les classer, et les conclusions auxquelles il était arrivé le terrifiaient. Lorsqu'il avait commencé à découvrir l'algèbre de Boole et les méthodes axiomatiques, il avait cru avoir trouvé un moyen merveilleux de prouver des énoncés de philosophie de manière indiscutable, qu'il pourrait peut-être mettre toute la philosophie en équation. Quelle erreur. Il avait démontré exactement le contraire. Et on ne mesurait pas l'impact, les conséquences que cela avait et qu'il n'avait jamais osé publier. Personne ne pouvait recevoir ça, à part Einstein bien sûr qui l'avait même encouragé à approfondir, tout en l'approuvant dans sa volonté de garder ses travaux secrets. On avait brûlé des gens pour moins que ça ; Galilée s'en était bien sorti, Giordano Bruno lui termina sa brillante carrière sur le bûcher. Quand on mélange sciences, philosophie et religion, cela donne souvent quelque chose de toxique. Et pourtant les résultats auxquels il avait abouti et qu'il dissimulait dans une armoire fermée à clé auraient dû plaire à l'Église, il devrait peut-être même demander une entrevue avec le pape pour lui en parler. Mais comment un scientifique comme lui, dans le monde matérialiste et agnostique dans lequel il vivait, pourrait-il publier de telles choses sans se faire traiter de dément ? Il aurait été moqué, lâché, conspué, insulté ; on aurait peut-être même commencé à soupçonner ses autres travaux, ceux qu'il avait publiés et qui lui valaient d'être le logicien le plus respecté au monde. Et, plus anecdotiquement, de vivre confortablement avec du temps pour poursuivre ses recherches dans la sérénité.

Il lui restait encore la moitié du chemin à parcourir et son angoisse montait à chaque pas ; il sentait la présence des esprits qui l'épiaient. Depuis qu'il était enfant il percevait des choses que les autres ne voyaient pas. Quand il en parlait, cela provoquait en général des haussements d'épaules, parfois de l'inquiétude, mais son entourage avait fini par considérer ça comme des lubies de savant excentrique. Il s'était trouvé quelques fois où il avait pu prouver ce qu'il avançait, comme lorsqu'il avait senti un rat mort dans la cuisine de ses amis. Tout le monde l'avait regardé de travers quand il avait refusé d'entrer dans la pièce. La maîtresse de maison avait accepté à contrecœur de céder aux lubies d'un vieil hurluberlu et avait passé un balai derrière le réfrigérateur. Le rat était à moitié décomposé. Personne ne s'en était rendu compte avant. En fait, il n'avait pas senti le rat avec son nez. Il l'avait perçu par son œil intérieur, le même qui lui permettait d'observer les objets mathématiques dans leur milieu naturel sans avoir besoin de les représenter.

C'était aussi grâce à cela qu'il avait trouvé le moyen de trancher une polémique presque aussi vieille que les mathématiques elles-mêmes. Il avait prouvé que les objets mathématiques avaient une existence propre, et que ceux-ci étaient donc découverts et non inventés. Quand

un peintre fait un tableau, il en connaît chaque coup de pinceau. Personne ne pourra découvrir d'autres choses que ce qu'il y a mit. Or, lorsqu'un mathématicien mettait en évidence un nouvel objet, on en découvrait une multitude de propriétés que personnes ne pouvait soupçonner au départ. Il ne s'agissait donc pas d'une création, mais d'une découverte. Donc cela existait quelque part en dehors de nous.

Déjà ça, il regrettait de l'avoir publié ; cela n'avait pas été reçu avec des fleurs. Mais il avait ensuite poursuivi son raisonnement. Si des objets froids existent dans un monde parallèle, cela pouvait expliquer ce qu'il ressentait depuis qu'il était enfant : il y a d'autres mondes ; on peut les percevoir ; ils sont peuplés d'êtres de toutes sortes. Il avait fini par démontrer l'existence des esprits. Cela n'avait pas été facile, mais il avait trouvé le raisonnement correct. Il aurait dû s'arrêter là, mais la tentation était trop forte. Quand il eut démontré l'existence de Dieu, il fut pris d'un vertige, presque d'une nausée, en se rendant compte qu'il pouvait encore pousser son raisonnement plus loin.

Et il avait démontré l'existence du Diable.

Il en avait parlé à Einstein. Le vieux avait froncé les sourcils, écouté son raisonnement, pris quelques notes. Il s'était plongé ensuite dans un long silence méditatif en mâchouillant sa pipe. Puis il lui avait dit :

- Kurt, je n'ai jamais été aussi triste de devoir admettre qu'un raisonnement est juste. Tu as raison. Nous le savions tous, n'est-ce pas ?

Lui en tout cas le savait depuis longtemps. Le Diable, il ne l'avait jamais affronté directement, Dieu merci, mais il en avait vu les traces. En Allemagne, bien sûr, dans la folie du nazisme. Mais ici aussi. Dans la laideur qui envahissaient les arts ; dans les guerres qui n'en finissaient pas, la cupidité insatiable des hommes, le pillage de la planète, l'exploitation, la misère qui lui semblait grandir alors que le monde moderne avait les moyens d'assurer une vie décente à tous, la télévision, la politique... Jusque dans la constitution Américaine qu'on lui avait demandé d'apprendre lorsqu'il avait émigré aux U.S.A. Il y avait trouvé des failles logiques qui permettant au président, en toute légalité, de transformer cette démocratie en dictature d'un simple trait de plume. La démocratie, de toute façon, il n'y croyait plus. Pour lui, il y avait d'un côté les « messieurs », les élites possédantes qui décidaient de tout, et de l'autre les serfs. Ceux ci se divisaient en deux catégories : les intellectuels qui comprenaient comment cela marchait, et les autres. On organisait périodiquement des sortes de jeux du stade appelés élections, qui étaient forcément pipés puisque les seuls candidats qui pouvaient être élus étaient des « messieurs », mais qui amusaient la populace et leur donnait l'impression qu'ils décidaient de leur destin. Ne leur répétait-on pas *ad nauseam* qu'ils vivaient dans la plus grande démocratie du monde ? Le meilleur des mondes possibles...

C'était bien là la marque du Diable. Travestir la réalité en jouant de la séduction Le Diable était un ange déchu, mais un ange quand même, et un séducteur redoutable. Le roi des publicitaires. Regardez ce beau cow-boy avec sa cigarette : n'avez vous pas envie de lui ressembler ? Avec lui, les guerres servaient à libérer des peuples, les pays totalitaires devenaient des républiques démocratiques, la répression policière une défense des libertés. Marcel Duchamp avait exhibé en 1917 un urinoir et l'avait baptisé œuvre d'art ; il suffisait, disait-il, de le dire et de le répéter : c'est une œuvre d'art, et les gens y verront une œuvre d'art. Orwell avait vu sacrément juste. La guerre, c'est la paix. Une pissotière, c'est une œuvre d'art.

Gödel soupira. Il venait de sortir du bois. Les esprits l'avaient épargné cette fois.

Chapitre 5

Paris, juin 2004

Antoine arriva au bureau avec une bonne demi-heure de retard et une gueule de bois taillée à la serpe. Ses collègues étaient tous réunis autour de la cafetière. Anne était assise sur le coin d'un bureau et se tenait la tête entre les mains en le regardant entrer.

- On attendait plus que toi, dit-elle.
- Désolé, mon chat a buggé, il a vomi partout et j'ai dû tout nettoyer avant de partir.

C'était le premier prétexte qu'il avait trouvé et, franchement, il avait un peu honte de sortir une excuse aussi foireuse. La prochaine fois, il évoquera plutôt des problèmes de transports, la ligne 4 étant régulièrement bloquée à cause d'un colis suspect, d'un incident technique ou d'un passager tombé sur les voies.

- Mouais, dit Anne. Avale un café, tu as une tête d'aspirine.
- Oui c'est pas la grande forme ; et vous ça va ? Vous étiez en plein conseil de guerre ?

Il se servit une grande rasade de café, sans sucre.

- On nous a demandé de faire des modifications et on ne voit pas très bien comment mettre ça en place. Tu vas peut être nous éclairer. SSL, ça te dit quelque chose ?
- Oui bien sûr, pourquoi ?
- Mauvaise réponse, dommage, dit Ariel en riant, on tient notre victime.
- On va avoir besoin d'utiliser ça. Jusqu'à maintenant, nos participants se connectaient au système par X25, ça marchait bien, tout le monde était content. Mais c'est devenu trop cher et il y a Internet qui est quasi gratuit. Problème : Internet est une vraie passoire, et dans la parano ambiante pas question d'y faire passer nos flux tel que. D'où SSL. Tu peux nous éclairer la lanterne sur comment ça fonctionne ?

X25 était une des normes qui définissaient les échanges d'informations numériques entre les systèmes informatiques. Elle s'inspirait d'un procédé qu'IBM avait inventé dès la préhistoire de l'informatique et qui s'appelait SNA. IBM avait évidemment déposé des brevets, ce qui lui donnait le droit d'exiger qu'on paye pour pouvoir les utiliser. Lorsque les pays européens voulurent construire leurs réseaux nationaux, ils réunirent un comité qui inventa un clone de SNA contournant les brevets d'IBM juste en changeant une virgule par ci par là. La norme n'était pas totalement gratuite puisque sa documentation était hors de prix, mais aucune licence n'était exigée. Tous les grands réseaux européens étaient basés sur X25. Antoine connaissait bien ça, c'était sur ce réseau que le Minitel s'appuyait. Ça marchait bien, c'était complètement sécurisé, mais c'était cher : il fallait payer non seulement l'abonnement mais un prix au volume ; plus on échangeait d'information et plus on crachait au bassinet. Internet, lui, était facturé au forfait : on payait toujours la même chose, quel que soit l'usage qu'on en faisait. Par contre, il n'y avait aucun débit garanti : les autoroutes de l'information se transformaient souvent en vicinales ordinaires ou en périphérique aux heures de pointe.

- Bon par quoi commencer ?

Il avait la tête dans le gaz et tentait de gagner un peu de temps pour organiser ses idées.

- La crypto, vous voyez comment ça marche ? TCP/IP, les sockets, ça vous dit quelque chose ?
- A vrai dire pas grand chose, répondit Anne. Je sais, c'est la honte, mais nous c'est plutôt les transactions financières. Les réseaux, c'est ton truc. Romain est peut être celui qui connaît le plus.
- Bien... vous vous êtes quand même déjà connectés sur Internet ?
- Oui quand même, faut pas exagérer, on a tous des PC à la maison.

- Même Maître Luc, c'est dire, ricana Romain. Mais c'est surtout pour ses gosses.
- Petit con, siffla Luc entre ses dents.
- Bon. Vous avez donc tous remarqué que les sites Internet avaient des noms qui commençaient par 'http' quelque chose. Vous avez vu que des fois, quand vous faites vos courses sur Internet, quand vous consultez vos comptes, ce n'est plus 'http' mais 'https' au début. En général, il y a un petit cadenas en bas de la fenêtre.
- C'est les sites sécurisés, c'est ça ? dit Luc.
- Exactement. Et c'est SSL qui est utilisé pour ça. C'est un procédé qui crypte tout ce que vous allez échanger d'information pour qu'un vilain pirate ne vous vole pas votre numéro de carte bleue. Ça utilise de la crypto à clé publique.

Il réfléchit un moment à la manière de présenter ça de façon simple.

- Vous avez tous joué quand vous étiez gosses à faire des codes secrets, non ?
- Non, moi c'était plutôt poupées et dinettes, lui dit Anne.
- On faisait ça en classe pour les anti-sèches, dit Luc. On changeait les lettres en se mettant d'accord sur la façon de le faire. Même si le prof nous piquait, il ne pouvait pas savoir de quoi ça parlait ; ça marchait pas très bien, il nous collait quand même.
- Voilà. La manière de changer les lettres, c'est la clé du code. Si on connaît la clé, on peut coder et décoder, crypter et décrypter. Le problème, c'est qu'il faut trouver un moyen d'échanger la clé avec la personne avec qui on correspond. Et là on risque de se faire pirater.
- Ben ouais, dit Luc.
- Bon. Imaginez maintenant une serrure avec deux clés. La première permet de fermer la serrure, mais pas de l'ouvrir. Seule la deuxième le permet. Si on possède la première clé, on peut crypter, mais pas décrypter. Il suffit de donner la clé qui ferme à ceux qui veulent dialoguer avec nous et de garder celle qui ouvre pour nous. On pourra nous envoyer des infos, on sera toujours les seuls à pouvoir les lire. La clé de décryptage n'a pas besoin d'être échangée, donc elle ne peut pas être piratée. Il reste du café ?

Il commençait à avoir la tête sacrément lourde. Il n'en restait plus.

- Tes histoires de clés, ça me prend la tête. Je vais en refaire, dit Ariel en se levant.
- Sympa, Ariel. En fait, c'est juste pour le principe de base, il y a d'autres mécanismes de sécurité. Aucune serrure n'est inviolable, et il y aura sûrement un jour un pirate plus futé que les autres qui cassera le code. D'ici là on en aura inventé d'autres. C'est le jeu du chat et de la souris. Nous, en fait, on a pas trop besoin de rentrer dans les détails. Il y a des produits qui font ça très bien. On aura juste à adapter quelques programmes.
- Tu estimes ça à combien ?
- Je ne sais pas combien de programmes devront être modifiés. Si on a un bon produit et que le nombre de programmes est raisonnable, ça ne devrait pas être trop long, une semaine, peut être un peu plus.
- Mouais, quand quelqu'un me colle une semaine dans un planning, dans ma tête je compte deux mois, comme ça j'ai une petite chance d'avoir une bonne surprise, mais c'est rare. Quand tu dis produit, tu penses à quoi ?
- Là c'est une colle. Sur les petits systèmes genre Linux ou Windows, il y a plein de trucs gratuits à télécharger sur Internet. Là, on est sur un mainframe, ça va certainement pas être aussi simple.
- Le coût ?

- Aucune idée, sûrement beaucoup.
- Ca tombe mal, dit Anne. On a zéro budget.
- Je vois pas trop comment on pourrait s'en sortir, ça m'étonnerait qu'on trouve du gratuit qui tourne sur notre système. Il y a trop peu de gens qui jouent avec de tels monstres.
- Tu peux creuser ça et me pondre quelque chose pour quatre heures ? J'ai une réunion avec ma hiérarchie pour en discuter.
- Si tu veux, je peux venir avec toi.
- Ca serait bien, mais il me faut un petit briefing écrit avant.

Le café qu'Ariel avait fait tardait à passer. Antoine se servit avant la fin, faisant tomber quelques gouttes qui avaient réussi à passer le clapet de la cafetière.

- Bon, on va essayer de te faire ça. C'est tout ?
- C'est tout.
- Amuse-toi bien, dit Romain.

Il partit finir son café tranquillement dans son bureau. Ca allait être amusant en effet, ou plutôt ça l'aurait été s'il n'avait pas eu aussi mal aux cheveux. Suivant le bon conseil d'Anne, il utilisa son joker et passa un coup de fil à un ami, en l'occurrence un collègue de la société de service qui l'employait. Didier s'occupait du réseau de la boîte, il l'avait croisé lors de son arrivée et sympathisé avec le grand type à l'allure néanderthalienne.

- Allo Didier ? Salut, c'est Antoine Cardan, on s'était vu quand je suis rentré à la boîte il y a un mois, tu me remets ?
- Oh oui, c'est toi qui es à la Banque avec Anne ? Ca se passe bien ?
- J'ai connu pire.
- Ca veut dire que ça se passe pas bien ? Tu serais pas le premier à t'engueuler avec Anne, elle a son caractère.
- Non, ça va, c'est juste que c'est chiant et sous payé. Dis, je t'appelle parce que j'ai besoin d'un petit service. On a pas Internet ici et ...
- Pas Internet ? Putain, je connais rien de plus pingre qu'un banquier !
- Et parano aussi, ça va souvent avec. On m'a demandé des trucs sur SSL, c'est ton rayon, non ?
- Un peu. Il te faut quoi ?
- Les produits qui existent sur mainframe, leur prix, si possible un petit descriptif technique, et ça avant quatre heures.
- Il est dix heures et demie, il ne devrait pas y en avoir des tonnes, un coup de Google, j'imprime ; eh, tu as un fax au moins ?
- Oui quand même, je connais pas le numéro par cœur, mais ça doit pouvoir se trouver. A moins que tu ne préfères le télex, on a ça aussi.
- Ouah, vous êtes super chébran à la Banque. Un télex, ça c'est *vintage*. Vous utilisez toujours des pneumatiques ?
- Non, mais je devrais pouvoir t'envoyer un pigeon si j'en attrape un. Tu peux me faire ça ?
- Tu me devras une bière.
- *Muchas gracias amigo*. Juste une autre petite question. Il existe des trucs gratuits sur Internet ?
- Oui, pour les game-boys.

C'est comme ça qu'il désignait les petits systèmes sous Windows ou même sous Linux, réservant le nom d'ordinateur aux seuls gros systèmes, les mainframes. Il continua :

- Pour les systèmes sur lesquels tu bosses, il y a rien, zéro, nada, niente ou alors ça vient de sortir et j'étais pas au courant. Tu peux t'amuser à porter Open SSL toi même, je te souhaite bien du plaisir.
- C'est si lourd que ça ?
- A la louche trois bons mois au taquet, sûrement vachement plus. D'abord, c'est du C. Vous êtes en COBOL ?

COBOL était un langage informatique quasi préhistorique, conçu à une époque où les programmes s'écrivaient avec des cartes qui étaient perforées sur des machines dont les rouages dégageaient une odeur d'huile minérale chaude, et qui s'exécutaient dans d'impressionnantes salles blanches dont les faux planchers réfrigérés cachaient les bouteilles des opérateurs en cols blancs passant des nuits entières à surveiller des écrans verdâtres et des kilomètres de listings couverts de codes bizarres. On en prédisait la mort quasiment depuis sa naissance, mais il restait vaille que vaille le plus utilisé dans l'informatique de gestion, et pas seulement parce qu'il copiait le langage des comptables ; il avait été conçu à une époque où les systèmes informatiques étaient moins puissants qu'une calculatrice de poche, et se montrait si économe en ressources qu'il pulvérisait, sur des systèmes modernes, tous ses concurrents avec ses performances. Et il ne faisait jamais d'erreurs d'arrondis.

C, lui, était un langage plus récent conçu pour écrire des systèmes d'exploitation, ce programme qui est chargé au démarrage de l'ordinateur et qui lui donne sa personnalité, celui qui fixe les règles que les petits robots devront respecter pour ne pas se rouler sur les roues. Autant un programme écrit en COBOL pouvait être lu, pas forcément compris mais lu, par à peu près n'importe qui capable de lire l'anglais, autant le C nécessitait d'avoir de grandes facilités en algèbre. Il était plus concis mais nettement plus hermétique. C avait néanmoins la préférence de beaucoup de programmeurs car il y avait moins à écrire pour faire la même chose ; or le clavier, le pupitre, est à la fois l'outil de travail et le pire ennemi du programmeur qui est à la dactylo ce que la Micheline est au TGV.

- Je te confirme, on est en COBOL, mais j'ai vu des bouts en C.
- Bon, au moins tu auras un exemple qui marche pour emboîter l'un dans l'autre. C'est tout sauf trivial. Quand on passe d'un langage à l'autre, on franchit une frontière, il faut tout convertir, comme en Angleterre, faut des adaptateur pour les prises, et là il va falloir que tu les bricoles toi-même.
- Ca commence bien. Ensuite ?
- Le système de fichier est complètement différent, il faudra tout réécrire. Il va bien falloir que tu ranges tes clés quelque part, et pas juste dans la poche de ta veste.
- On a une base SQL, on peut les mettre dedans.
- Alors il faudra que tu fasses un petit outil pour qu'on puisse les gérer. Trois ou quatre formulaires en page web, genre qu'est ce que vous voulez faire, ajouter une nouvelle clé, en supprimer une, tu vois le genre.
- En page web, dans tes rêves.
- Bon, alors des bons vieux panels, au pire tu fais du batch, t'appelles le pilote pour lancer le job. Et il y a toute la partie réseau qui sera à revoir aussi. En fait, la seule chose que tu vas garder c'est les grosses formules de maths pour crypter-décrypter et fabriquer les clés. C'est ça que j'aime dans les maths, c'est quand même vachement portable, c'est du tout terrain.
- Les maths, c'est un des rares trucs sur lequel tout le monde est d'accord, avec la couleur des feux rouges. Trois mois, c'est ton dernier mot ?

- Oui Jean-Pierre. Je t'envoie ça. C'est quoi ton fax ?

Didier fut efficace et Antoine reçut son fax vingt minutes après son appel. Il y avait le descriptif de deux produits et quelques articles techniques sur SSL. Comme il s'y attendait un peu, aucun prix n'était mentionné. Pour ce genre de produit, tout est négocié : prix ? Nous contacter. Il y avait bien un numéro où appeler pour se renseigner mais Antoine savait qu'on ne lui donnerait jamais de chiffres, il faudrait prendre rendez vous avec un commercial qui allait étudier votre petite affaire et évaluer jusqu'à combien il pouvait faire de marge.

Florence poussa la porte de son bureau et se planta dans l'entrée.

- Satisfait de ta première corvée ?
- J'ai été à la pêche et je n'ai pas ramené grand chose. Et j'ai une migraine épaisse comme une purée, ça aide pas.
- Sur SSL, ne compte pas sur moi. Par contre, pour la migraine, on peut peut-être essayer un truc.

Elle se glissa derrière lui et commença à lui masser les tempes. En même temps qu'elle faisait cela, elle se concentra et se mit à l'écoute du corps et de l'esprit d'Antoine. Elle le scannait.

- Je ne sais pas si ça sera aussi efficace que l'aspirine dit Antoine, mais en tout cas c'est très agréable. Si tu arrêtes l'informatique, tu as un métier tout trouvé.
- J'y songe.

Elle continuait à le masser en laissant son esprit vagabonder dans celui d'Antoine.

- Tu veux ouvrir un salon de massage ? Eh, tu as les mains brûlantes !
- Non, je songe à ouvrir un cabinet de thérapie alternative.
- La calinothérapie, ça marche bien.
- Il y a tout un tas de pratiques qui marchent bien dans les médecines douces, même si je n'aime pas trop ce terme.
- C'est vrai que qualifier la médecine par les plantes de douce, c'est trompeur : buvez ça, m'sieur Socrate, c'est à base de plantes, ça peut pas faire de mal !

Elle fut prise d'un éclat de rire qui la déconnecta brutalement. Elle arrêta de le masser ; elle avait glané assez d'informations pour le moment.

- Ca va un peu mieux ?
- Oui, je te remercie.
- Dis donc, c'est pas très gai ton bureau. Tu devrais le décorer un peu, ramener une affiche ou une plante.
- Une affiche peut être. Une plante, j'ai peur qu'elle souffre ici, il y a trop peu de lumière. Peut être une orchidée, mais ça demande beaucoup de soins. En fait, ce que je préférerai c'est un tableau blanc.
- Que c'est romantique ! Bon, si ça va un peu mieux, je te laisse, tu as du boulot.

Elle repartit dans son bureau où Ariel et Romain se livraient à une bataille de boulettes de papier.

- Quelle bande de mômes vous faites. Vous ne grandirez donc jamais ?
- Le plus tard possible, Madame, dit Romain.
- De toute façon, vous les hommes, vous ne grandissez pas, vous vieillissez.
- Oui mais nous on le porte mieux, persifla Luc.

Elle ne répondit pas et s'installa à son poste, agita la souris pour faire disparaître les poissons exotiques qui tournaient en rond sur son écran ; après avoir tapé son mot de passe, elle ouvrit sa messagerie électronique et adopta une pose concentrée.

Il avait donc bien le don, elle le savait maintenant. Elle l'avait tout d'abord senti, puis avait eu confirmation avec sa réponse sur la plante. Et il avait bien le sang faible. Aucune défense naturelle.

Elle bénissait le ciel de lui avoir donné le sang fort. Quand on a le don, on perçoit un flot continu de choses qui ne sont pas toutes agréables, loin de là. On peut vite être submergé. On apprécie un bon blindage. Sans cela, avec tout ce qu'elle avait subi dans la vie, elle serait devenue une viande à divan de plus, allant de psychothérapeute en psychanalyste, de psychanalyste en psychiatre, de psychiatre en charlatan, en groupe ou en solo, école freudienne, jungienne, lacanienne ou comportementaliste, à remuer la merde qui stagne au fond du cerveau dans l'espoir d'y trouver quelque clés. On pouvait finir par y arriver. Ce qui était sûr c'est que ça éclaboussait partout.

Combien en avait elle vu de ces femmes autour d'elle ballotées de thérapeute en régime au gré des modes, du bouche-à-oreille ou du dernier article d'un magazine féminin, larguées, incapable d'interpréter ce ressenti si dissonant avec la réalité (le rêve, lui souffla Yann) des autres, à passer de pièges abscons en attrape-gogos pour finir souvent dans la voiture-balais, la Scientologie ou les Raëliens. Quand ce n'était pas la coke ou l'héro.

Lui, il s'en était pas trop mal tiré parce qu'il s'était résigné à étouffer son don. C'était un peu plus facile pour un garçon. Mais par moment ça a dû le gratouiller sévèrement, même si, à force, son don avait fini par s'ankyloser. Le troisième œil n'est jamais complètement fermé. Elle pourrait éventuellement lui confectionner un talisman. Il faudrait qu'elle en parle à Yann, à son retour de Chine.

Ca l'avait toujours étonné de constater que dans l'espèce humaine, le don était assez répandu chez les femmes, même si la plupart n'en était pas conscientes, alors que si peu avaient le sang fort ; chez les hommes, c'était exactement l'inverse. Les femmes n'ayant aucun don et le sang fort, elle n'en connaissait aucune ; elle avait par contre côtoyé des hommes comme ça et elles ne les aimait pas : c'étaient des êtres froids, calculateurs, manipulateurs, autoritaires, sans scrupules, inflexibles, en un mot : méchants. Les autres animaux semblaient avoir eux une répartition plus équitable.

De l'autre côté de la cloison, Antoine savourait les quelques minutes qu'il venait de passer avec Florence. A un moment, il avait bien senti ses mains devenir brûlantes. Il imagina ces mains sur d'autres parties de son corps ; cela provoqua un picotement agréable dans son sexe. Il fut tiré de sa rêverie par le couinement du téléphone.

- Oui c'est Didier. Ca te va ce que je t'ai envoyé ?
- C'est quand tu veux pour la bière. Dommage qu'il n'y ait pas les prix.
- Oh, ça, on peut l'avoir à la louche. Quand on joue avec des systèmes qui coûtent plus d'un million d'euro, on facture rarement à moins de quatre chiffres. Là on doit taper dans les cinq chiffres, le prix d'une caisse. Compte en plus le temps que vous allez de toute façon passer à adapter vos programmes, le fait qu'il va falloir payer un contrat de maintenance, du support... Mais ça reste une goutte d'eau pour la Banque.
- Sauf qu'ils ont un oursin dans la poche. On n'a pas de budget.
- Pas d'radis, pas de paradis, chantonna t-il en essayant d'imiter Jacques Dutronc.
- En attendant merci encore, et si tu tombes sur d'autres infos, n'hésite pas, je prends.
- De chez toi, essaye de télécharger Open SSL et jettes-y un coup d'œil. Tu vas voir le merdier.
- Je vais pas y passer la nuit ; ici, on n'a pas le droit de ramener des programmes de l'extérieur, ils ont même bouché les prises USB à l'Araldite. Va falloir faire une demande écrite pour qu'un pilote nous le dépose sur le système.
- Si t'as pas le droit, prend le gauche. T'as une bécanne avec un lecteur de CD ?

- Oui, on a un petit serveur dans le bureau d'à côté avec un lecteur, les gars de l'équipe en ont même fait un juke-box, il y a des vidéos et des MP3. Comme ça ils s'emmerdent moins pendant les permanences.
- Eh ben tu te graves un CD. Ajoute quelques MP3 dessus, je suis sûr qu'ils écoutent de la daube. Et en plus, on pourra pas te reprocher d'être le mouton noir qui a introduit le premier des fichiers dans le service, les autres ne s'en sont pas privés avant toi. Faut savoir prendre des libertés avec les contraintes.
- T'as raison, on va faire comme ça. Merci encore, Didier.

Il commença à rédiger son compte-rendu et, midi arrivant, se décida pour une petite marche ; il réfléchissait toujours mieux en marchant en plein air et le ciel était dégagé. Il souhaita un bon appétit à ses collègues et descendit dans la rue.

Il remonta la rue de Richelieu et bifurqua sur le Boulevard Montmartre au milieu des klaxons des voitures bloquées dans un méli-mélo, un gros nœud d'autobus qui s'étaient imprudemment avancés et se retrouvaient coincés au milieu du carrefour par les véhicules qui les avaient suivis. Il y avait la foule habituelle des touristes, les grandes brasseries, les chaînes de restaurant à la cuisine standardisée, les fast-food, les boutiques de fringues, les banques. Il passa devant le Virgin et se laissa tenter d'y entrer en s'interdisant tout achat. Il s'était trop souvent fait avoir dans le passé ; c'était comme une drogue, qu'on prenne un seul article et on repartait avec un gros sac et quelques centaines d'euro en moins dans le porte-monnaie. Il s'était habitué aux MP3. Lorsqu'on n'y prêtait pas trop d'attention, c'était indiscernable d'un CD. Pour entendre la différence, il fallait isoler un instrument de l'orchestre ; là, on s'apercevait que celui-ci apparaissait et disparaissait comme une carte entre les mains d'un prestidigitateur. Un gros coup de cymbales et pouf ! Plus de triangle. Mais il fallait être musicien ou audiophile pour s'en apercevoir. En fait le MP3 n'enregistrait pas de la musique, mais un souvenir de cette musique, ne retenant que ce que le commun des mortels en distingue ; une sorte de yaourt de régime qui ne contient en fait que de l'eau, du sucre, des gélifiants et des arômes. Un ersatz.

Il avait fait le tour du magasin et n'y avait pas vu grand chose d'intéressant. Il poursuivit sa ballade jusqu'au Passage des Panoramas, avisa une table de libre dans un minuscule restaurant indien et s'y installa. La cuisine était prévisible, les prix fort raisonnables et la salle trop petite pour être bruyante. Il se régala d'un curry avec un nan au fromage arrosé d'une bière qui mit un terme à ce qui restait de sa migraine. Florence plus bière égale aspirine, et vivent les médecines douces et la santé par les plantes : la vigne, le houblon, le tabac, le chanvre...

Il passa le début de l'après-midi à fouiller dans les programmes pour tenter de compter combien devraient être modifiés. Il peaufina ensuite son mémo et l'envoya à Anne. La messagerie dont ils disposaient ne permettait pas qu'on puisse envoyer ou recevoir des courriers de l'extérieur, ça c'était réservé à quelques privilégiés, mais on pouvait s'échanger des messages entre collègues. Il y avait même, comme dans toute grande entreprise, des échanges en masse de blagues, diaporamas de paysages ou de photos insolites, vidéos le plus souvent publicitaires, et bien sûr quelques pornos softs. Il passa ensuite prendre un café, échangea des propos insignifiants avec l'équipe le temps de laisser Anne lire sa prose, et vint toquer à son bureau.

- Bon, ça te va ce que j'ai fait ?
- Non, ça va pas. Assied toi.

L'accusation était un peu sèche et il se demanda qu'est-ce qu'il avait bien pu faire de travers.

- Qu'est ce que je peux raconter avec ça, moi, dit-elle ?

- Ben, en gros soit ils mettent la main au portefeuille et c'est un pas trop gros développement, soit ils ne casquent pas et c'est un très gros développement.
- Comme ils nous payent pareil qu'on bosse ou pas ils vont choisir la deuxième solution et ça le fait pas. Tu vas pas te taper le boulot à toi tout seul.
- Non. Ca serait dangereux, sur un truc de ce genre il faut être au moins deux.
- Mmmph... Bon, on fait quoi ?
- On pleure ?

Anne soupirait en se frottant le visage avec les mains.

- Bon, on y va et on tente de les persuader de sortir leurs sous.

Anne et Antoine attrapèrent chacun cahier, stylo et badge et se mirent en chemin. C'était pour Antoine la première fois qu'il se baladait en dehors du service. La Banque était composée de différents bâtiments accolés les uns aux autres entre lesquels on avait ouvert des passages ; il y avait des kilomètres de couloirs dépareillés, tantôt refaits à neuf, tantôt vieillissants, séparés par des portes qu'on ne pouvait ouvrir qu'en présentant sa petite carte d'identité électronique.

- C'est un vrai labyrinthe, je ne m'y retrouverai jamais...

Ils étaient descendus de trois étages, avaient emprunté au moins quatre couloirs différents, repris un autre ascenseur pour remonter de deux étages, et à chaque fois il fallait badger, beep, beep, sous le regard froid des caméras de surveillance. Quelque part, une machine notait tous les déplacements.

- Tu ne peux pas te perdre. D'abord, tu ne peux aller que là où on t'a autorisé. Il y a des plans partout et toujours quelqu'un pour te renseigner.

En effet ils n'arrêtaient pas de croiser des gens qui portaient un classeur, un cahier, un ordinateur portable, ou poussaient des chariots de paperasses.

- Pense seulement à vérifier que ton badge ouvre la porte même si tu rentres avec quelqu'un, sinon tu risques de te retrouver enfermé. C'est arrivé déjà, un type s'est gourré de porte. Il est entré quand quelqu'un sortait et s'est retrouvé coincé un vendredi soir dans une espèce de placard sans téléphone. C'est l'équipe de ménage qui l'a retrouvé le lundi matin, assez colère. La Banque lui a offert une petite compensation pour qu'il ne porte pas plainte et a fait poser une caméra de surveillance dans le placard.
- Ils auraient pu pousser la prévenance jusqu'à y mettre un téléphone.
- On est arrivé.

Ils entrèrent dans une petite salle sans fenêtres. Il y avait une table ovale, une dizaine de chaises et sur un des murs un grand téléviseur à écran plat allumé. Deux types étaient penchés sur un boîtier au milieu de la table. Ils essayaient sans grand succès de faire fonctionner le dispositif de vidéoconférence, mais n'obtenaient sur l'écran comme seul résultat que des bandes jaunes et violettes qui évoquaient la télévision du Professeur Tournesol. Il y eut un échange de bonjours, mais personne ne se présenta. Antoine s'assit à la gauche d'Anne. Il lui souffla à l'oreille

- Tu peux me dire en deux mots qui est qui ?
- Là c'est Jérôme et Francis, notre maîtrise d'ouvrage, et ils essayent d'appeler les équipes du centre informatique. Comme d'habitude, ça marche mal.

La Banque avait adopté la même division dans les équipes informatiques que dans le bâtiment. La maîtrise d'ouvrage, c'était les donneurs d'ordres, ceux qui décidaient de ce qu'il y avait à faire. La maîtrise d'œuvre, elle, faisait ensuite le boulot. Cela faisait des années qu'on s'était rendu compte qu'il était beaucoup plus efficace de mettre tout le monde autour d'une même table, mais les traditions ont la vie dure.

- Bon, on arrive pas à les joindre, dit Francis. Je vais essayer de les appeler pour leur demander de trouver une autre salle. Quelqu'un a leur numéro ?

Tout le monde fit le geste de fouiller dans ses notes.

- Essaye le 73245.

Francis décrocha un téléphone qui était posé par terre dans un coin de la salle.

- Pas de tonalité. C'est quoi ce merdier ? Bon, plan B. Quelqu'un a un portable ?
- J'ai le mien, je vais essayer, dit Jérôme.

Il composa le numéro.

- Ça répond pas. Soit il est pas arrivé, soit c'est pas le bon numéro. Je vais appeler quelqu'un au centre pour lui demander d'aller regarder.

Il fouilla dans ses notes, composa un nouveau numéro et entama une danse bizarre, se dandinant d'un pied sur l'autre les bras croisés en attendant la réponse.

- Ça sonne... Oui ... Allo, c'est Jérôme, salut, ça va ? ... Ah ... Oui, c'était vachement sympa, Laure était ravie... Euh ... Pas avant une quinzaine alors, on part en vacances vendredi... En Tunisie ... Oui... Ouais... Hé hé ... Attend dit, sérieusement, on a un petit problème ici ... Ouais mais ... Ok, voilà, est-ce que tu pourrais aller jeter un œil en salle de visio C312 ? Il doit y avoir Stéphane, on arrive pas à le joindre, tu pourrais lui dire de changer de salle et de nous appeler ? ... Non, j'ai pas de poste, sur mon portable... Ah, vous n'avez pas le droit ? ... De ... Depuis ton portable, d'accord. Encore merci.

Il raccrocha. Antoine regardait la scène avec amusement ; on brassait des milliards d'euro et on n'était même pas foutu de se parler à quelques kilomètres de distance, alors que n'importe quel clampin pouvait télécharger un soft comme Skype et avoir des visios avec des gens à l'autre bout de la terre. Tous affichaient maintenant une attitude concentrée, les yeux rivés sur leurs notes, tournant des pages les sourcils froncés, suçotant le bout de leur crayon et surtout évitant tout regard direct dans un silence de mâchouillement et de bruits de ventilation.

Soudain, l'image à l'écran se stabilisa sur une salle vide.

- Ah, ça marche maintenant.
- Merde dit Jérôme, y'a personne, ils ont dû déjà changer de salle. Je rappelle mon collègue.

Après un nouveau coup de fil et une longue attente silencieuse, on vit sur l'écran quelqu'un entrer dans la salle et s'asseoir. Il avait un costume noir sur un polo gris et une montre tape-à-l'œil qui claquait sur la table quand il agitait les mains.

- 'Jour (blang).
- Bonjour Stéphane. Bon, nous sommes ici pour discuter de l'évolution E1478 qui nous a été demandée par le SACHEM et approuvée par les équipes sécu. Vous avez tous ça sous les yeux ?

Il y eut un grognement d'approbation unanime suivi d'un bruissement de feuilles. Antoine ne chercha même pas à demander qui pouvait bien être ce SACHEM, encore un service quelconque de la Banque, un truc du genre Service des ACHats d'EMmerdements.

- J'ai demandé à notre maîtrise d'œuvre de nous faire un chiffrage. Anne ?
- C'est assez lourd. Il faut un produit pour faire ça. Sans ça, nous, on sait pas faire.
- Arrêtez, on nous a dit qu'il existait des produits gratuits sur Internet pour ça, Free SSL je crois, la coupa Jérôme.
- (blang) fit Stéphane.

Antoine pris la parole sous le contrôle d'Anne.

- Open SSL, oui, ça existe pour Unix et Windows. Mais là on est sur un mainframe et ça n'a pas été porté. S'il fallait le faire nous même, ça exigerait qu'on fasse entrer des spécialistes de la cryptographie et ça va pas être donné non plus.

Il mentait bien sûr, la partie purement cryptographique était au contraire celle qui posait le moins de problèmes. L'enfer, c'était les interfaces. Mais il fallait les dissuader de faire ce choix.

- Ca fait longtemps que les mainframes sont POSIX, en quoi est ce si difficile ?

Antoine se sentait piégé. POSIX, c'était la norme qui définissait les systèmes de la famille Unix. Open SSL était, autant qu'il le sache, prévu pour fonctionner sur tout système conforme à cette norme. Difficile dans ces conditions de justifier plus de trois mois de travail. Et pourtant Didier le lui avait bien confirmé et il en savait plus que lui sur le sujet. Il y avait une faille, mais laquelle. C'est Anne qui lui tira l'épine du pied.

- Si vous êtes prêt à payer pour qu'on installe les couches de compatibilité POSIX, je veux bien, mais c'est pas gratuit et ça vous coûtera probablement plus cher qu'un produit. C'est aussi plus risqué.
- On a une idée du coût ? demanda Francis.
- Je vais regarder, répondit Stéphane, je le note (blang), je vous envoie ça par ...

La télévision du Professeur Tournesol venait de refaire son apparition et on entendait plus qu'un bruit de cocotte minute. Cela sonna la fin de la réunion. Chacun repartit dans son service après avoir fixé la date de la prochaine, après les vacances de Jérôme. Dans les couloirs, Anne dit à Antoine :

- Tu viens d'assister au genre de sport que je pratique tous les jours : aller de réunions inutiles en réunions inutiles pour ne pas prendre d'autre décision que la date de la prochaine réunion inutile.
- Tu as une vie passionnante.
- C'est usant.
- Dis, tu es sûre de ton coup pour l'histoire des couches de compatibilité ?
- Absolument pas, j'ai sorti ça au culot. Mais on a gagné quinze jours, ça va te laisser le temps de creuser et d'ici là on aura peut être un contre ordre.

Chapitre 6

Le samedi suivant.

Florence sortit de chez elle ; elle avait un imperméable court duquel dépassaient ses jambes gainées de noir. Malgré ses lunettes de soleil, on pouvait deviner qu'elle était maquillée comme si elle allait jouer un opéra. Et c'était un peu ça qu'elle s'apprêtait à faire.

Elle se rendait chez son nouveau cobaye. Le problème avec la magie, ou sorcellerie pour ceux qui veulent se montrer péjoratifs, c'est qu'il faut pratiquer pour apprendre. On pouvait parfois comprendre avec des mots, mais on apprenait toujours avec ses mains. Ce n'était pas la première fois que Florence utilisait un cobaye, et elle le faisait sans aucuns scrupules : ils étaient tous consentants, et même mieux demandeurs. Mais d'habitude elle s'arrangeait pour en changer après chaque séance en enlevant le plus gros des traces et en les laissant se dépatouiller avec le reste. Là, elle allait avoir besoin d'y revenir plusieurs fois.

Elle l'avait rencontré dans le petit club privé de la rue Marcadet. Il avait un peu moins de trente ans, les traits fins, imberbe. Elle l'avait subjugué. Il lui avait donné son numéro de téléphone. Elle l'avait rappelé plusieurs fois pour s'assurer de ses motivations. Ils étaient convenus d'un rendez vous chez lui et d'un prix ; non qu'elle soit vénale, mais ses cobayes étaient plus confiants quand on passait par une transaction et en plus cela couvrait ses frais. Elle fit quelques emplettes dans une friperie et une escale dans un magasin de produits de beauté bon marché. Elle avait avec elle un grand sac déjà bien rempli où elle fourra le tout, puis elle prit le métro jusqu'à Belleville.

Il y avait tout un tas de résidences modernes à l'entrée du quartier qui était à forte dominante asiatique. Elle se glissa dans un hall et regarda l'interphone. Il s'appelait Guido Heike. Il était d'origine flamande et travaillait chez lui à administrer des sites Internet et à écrire de petites piges à droite à gauche. Elle sonna et se fit ouvrir. Dans l'ascenseur, elle retira ses baskets et les échangea contre une paire de bottines qu'elle aurait bien eu du mal à supporter dans la rue ; à l'intérieur, elle avait l'habitude.

Il avait laissé la porte palière entrouverte ; elle s'y glissa et ferma la porte à clef. Il était en peignoir dans le salon, les rideaux tirés.

- Bonsoir Florence, voulez vous que je vous serve un verre ? Je vais prendre vos affaires.

Il avait un léger accent batave qui donnait un rythme sautillant à ses phrases.

- Sert moi un thé et n'oublie pas qu'ici je suis Maîtresse, c'est le seul nom que tu dois employer.
- Oui, Maîtresse.

Il l'aida à enlever son imperméable et l'accrocha dans l'entrée. Elle avait une nouvelle combinaison, noire et brillante, qui la faisait ressembler à une sorte de scarabée. Elle adorait les combinaisons, du moins celles qui sont pratiques : celle-ci avait des zips qui lui permettaient d'aller aux toilettes sans avoir besoin de l'enlever. Elle fit un rapide repérage des lieux pendant qu'il préparait le thé et ramenait des tasses.

- Tu as pensé à mon petit cadeau ?
- Dans l'enveloppe, sur la table.

L'enveloppe contenait des billets de 100 euros. Elle les compta et glissa le tout dans son sac.

- Bien, c'est parfait. Bois ton thé mais reste debout. Mets-moi une cuillère de sucre. Toi, n'en met pas.
- Oui, maîtresse.

Ils burent leur thé en s'observant. Florence notait son anxiété, mais cela faisait partie du jeu. Il en aurait plus que ce qu'il pouvait espérer, du moins si elle ne ratait pas son coup. La magie n'est pas une science exacte.

- Bon, mon petit Guido, puisque c'est comme ça qu'on t'appelle, tu vas commencer par prendre une feuille de papier et un stylo, et me faire une jolie lettre que je vais te dicter.
- Oui, maîtresse.

Elle lui parlait sur un ton lent et doux en articulant bien et en le regardant dans les yeux. Il fit ce qu'elle lui demandait et s'apprêta à s'asseoir pour écrire quand elle le stoppa.

- T'ai-je dit de t'asseoir ?
- Non Maîtresse.
- Tu peux écrire debout ?
- Oui Maîtresse.
- Alors écrit : je soussigné, ton nom, ton adresse... accepte que ma maîtresse fasse de moi une petite chienne ... et fasse sur moi toutes les transformations ... qu'elle jugera bon de faire ... pour que je me conforme à ce rôle. Tu dates, tu signes et tu me donnes cette feuille.
- Oui Maîtresse.

Il signa sans discuter lorsqu'un flash le surprit. Florence avait sorti un petit appareil et l'avait pris en photo.

- Comme ça tu ne pourras pas dire qu'on a imité ta signature. Ca te fait plaisir qu'on te prenne en photo, tu aimes ça, non ?

Il baissa les yeux et lui tendit la feuille. Elle relut ce qu'il avait écrit. Il était tendu, son écriture était presque tremblotante. Elle plia la feuille en quatre et la rangea dans son sac.

- Bien, maintenant que les formalités sont remplies, nous pouvons commencer. Tu vas d'abord te déshabiller entièrement, plier tes vêtements et les poser sur cette chaise. Ensuite tu te mets debout jambes écartées et les mains jointes sur la nuque que je puisse t'inspecter.

Elle le regarda faire et le détailla : il était châtain plutôt clair, les cheveux mi-longs et très peu de poils. Il avait aussi une belle érection. Ca allait être son premier exercice pratique.

Après qu'il se soit mis en position, elle l'examina sous toutes les coutures, allant jusqu'à le renifler et à lui ouvrir la bouche pour inspecter ses dents. Comme elle l'avait demandé, il s'était lavé et n'avait pas mis de parfum.

- Bon, nous allons d'abord régler un petit problème avec ta queue.

Elle fouilla dans son sac et en retira une cordelette en coton.

- Regarde bien mes yeux, ne les quittes pas du regard, fixe les biens, regarde bien mes yeux, laisse les te remplir...

Elle s'approchait de lui sans cesser de parler en tenant la cordelette comme si elle voulait l'étrangler avec. Dans un geste brusque et bien répété, elle la brandit devant ses yeux et lui fit un nœud tout en projetant dans son esprit par son geste et son regard son intention, comme elle l'avait appris de Yann. Il eut un petit mouvement de surprise. Elle baissa les yeux vers son bas-ventre ; il regarda avec un court instant d'hésitation dans la même direction et elle savoura sa mine déconfite quand il vit son sexe se dégonfler comme une vieille baudruche. Elle avait réussi à lui nouer l'aiguillette ; si le sort tenait bon, seule elle ou un autre sorcier pourraient lui redonner la possibilité de bander. Mieux qu'une cage de chasteté. Et tellement plus discret.

- Bien, maintenant que nous avons réglé ce petit problème, nous allons pouvoir entrer dans le vif du sujet. J'aimerais juste que tu me remercies à chaque fois que je consens à te faire quelque chose. Tu te rends compte du privilège que tu as, petite chienne ? Tu crois que je ferais ça pour la première petite chienne venue ?
- Non Maîtresse. Il gardait les yeux baissés maintenant.
- Alors ?
- Merci Maîtresse.
- Merci de quoi ?
- De m'avoir débarrassé de cette érection qui vous déplaisait, Maîtresse.
- Voilà qui est mieux. J'espère que ça ne se reproduira pas. Pour commencer, je n'ai pas envie que tu aboies ou que tu gigotes pendant que je vais te toiletter.

Elle sortit un rouleau large de ruban adhésif et coupa un morceau assez long et un morceau court. Elle lui attacha les mains dans le dos, lui fit un bâillon avec l'autre morceau, et constata que ses yeux étaient légèrement dans le vague ; le rêve commençait à se construire et c'était elle qui le dessinait. Sans cesser de parler sur un ton doux, monotone mais ferme, elle le fit allonger sur le canapé, sorti de son sac un petit épilateur électrique, le brancha et entrepris d'enlever entièrement le peu de poils qu'il avait sur les jambes. Elle passa ensuite au pubis. Il avait bien supporté les jambes, mais là il avait des petits spasmes de douleur. Elle continua méthodiquement puis s'attaqua aux aisselles après lui avoir rattaché les mains au dessus de sa tête : sa peau était maintenant entièrement glabre mais bien rougie par endroits. Son sexe ressemblait à un abat de poulet.

- Bien, je te détache, sers moi un autre thé, prend ton aspirateur et enlève moi tous ces poils, c'est dégoûtant.

Il s'exécuta pendant qu'elle savourait son thé à petites doses.

- Bien. Qu'est-ce qu'on dit ?
- Merci maîtresse.
- Maintenant nous allons nous occuper de ta figure. Tes sourcils sont bien trop épais. De plus, tes cheveux ne conviennent pas à une petite chienne comme toi. Nous allons donc changer tout ça.

Elle sortit de son sac une boîte de shampooing colorant.

- Tu vas te faire un petit shampooing. Mets ces gants, va dans ta salle de bain et mouille-toi les cheveux.

Elle prépara le mélange des produits pendant qu'il s'exécutait.

- Etale bien ça dans tes cheveux. Met toute la dose. Répartit bien, tout en répétant sans arrêt : je veux devenir une petite chienne blonde, je veux devenir une petite pétasse blonde. Allez, vas-y.
- Je veux devenir ...

Elle le prit à nouveau en photo.

- C'est bien, c'est très bien, continue à le répéter, caresse bien tes cheveux, il faut qu'ils en profitent tous, continue ...

Une fois qu'il eut bien couvert toute sa chevelure, elle le fit asseoir sur une chaise et tira la sienne à côté. Elle entreprit de lui épiler les sourcils jusqu'à leur donner une finesse excessive tout en surveillant l'évolution de la couleur de ses cheveux. Elle ne cessait de parler et les yeux de son cobaye étaient de plus en plus lointains. Ses sourcils, eux, avaient presque disparu, restait une fine ligne ridicule et maladroite dont même une caissière de supermarché n'aurait pas voulu. Elle prit une nouvelle photo et l'envoya se rincer et appliquer le fixateur.

- Tu as un sèche-cheveux ma chérie ? Sors le moi et penche-toi.

Elle lui sécha les cheveux en lui donnant un maximum de volume. Il commençait à être très ambigu maintenant, il ne restait pas grand chose à ajouter.

- Je t'ai acheté des vêtements. Rien que pour toi.
- Oh merci Maîtresse.

Elle sortit de son sac un paquet de tissu. Il y avait des sous vêtements en lingerie de pacotille, rouge carmin à dentelles, un haut bien décolleté léopard, des bas résilles et une jupe courte en skaï noir. L'ensemble était d'une vulgarité composée, fétichiste à la Deschiens. Les vêtements étaient tous de seconde main sauf les sous-vêtements qui étaient du Tati premier choix. Le haut n'avait même pas été lavé et sentait encore sous les aisselles.

Celui qui n'était plus tout à fait Guido enfila les vêtements avec maladresse. Maintenant, même sans maquillage, c'était une pétasse plutôt moche mais parfaitement identifiable. Elle lui tendit des chaussures : elle avait été plutôt sympa et avait pris une paire de bottines à petit talons. Il pourrait parvenir à les oublier assez vite. Et il fallait qu'il en oublie des choses maintenant.

Elle peaufina le travail en le maquillant un peu ; ce n'était pas vraiment nécessaire d'insister trop. Elle l'aspergea d'un parfum oriental bas de gamme mais qui ne passerait pas inaperçu. Il était temps pour elle de passer aux choses sérieuses maintenant que les préliminaires étaient passés. Elle n'avait pas arrêté de parler, le plongeant dans un état de transe légère en focalisant son intention et en le promenant dans le rêve, et elle continua sur le même ton alors qu'elle l'avait fait asseoir sur la chaise :

- Ne quitte pas mon regard que mes yeux soient ton regard ne les quitte pas des yeux laisse les t'envahir...

Elle s'était assise à côté de lui et le fixait du regard en faisant bouger doucement ses mains autour de sa tête.

- Ne quitte pas mon regard mon regard en toi dors !

Elle avait dit cela en touchant son front entre ce qui restait de ses sourcils. Il s'effondra sur lui même. Elle continuait à parler en suivant bien les conseils de Yann.

- Tu dors profondément tu es bien laisse toi aller Mika tu es Mika tu es une petite chienne Mika tu t'appelles Mika et tu es une petite pétasse blonde ...

Pendant de longues minutes, elle travailla à remodeler sa personnalité, à ancrer le rêve. C'était impossible sur une personne rétive : on avait jamais pu utiliser l'hypnose pour rendre un criminel doux comme un agneau, ni transformer un non-violent en assassin. Mais si la personne était consentante, tout était possible. Associé avec un peu de magie, les résultats étaient stupéfiants. Et son sujet avait le sang faible.

Ensuite, elle travailla à ancrer une nouvelle consigne.

- Retiens bien l'état dans lequel tu es retiens le bien Câlin Rouge si je dis Câlin Rouge cet état Câlin Rouge c'est cet état retiens le cet état Câlin Rouge ...

Elle répéta cela encore plusieurs minutes puis le réveilla. Il était complètement groggy.

- Très bien Mika, nous avons maintenant terminé, ma chérie. Voilà une petite liste de choses à faire avant la fin de l'après midi.

Elle prit un papier dans son sac et lui tendit tout en commençant à se rhabiller.

- Il est cinq heures, tu as largement le temps. Il faut que tu t'achètes de quoi t'habiller correctement.
- Oui Maîtresse et encore merci.
- Tu es heureuse ?
- Je suis ravie.
- Alors écrit le moi pour la prochaine fois. Je t'appelle, peut être ce soir.

Elle sortit de l'immeuble et rentra chez elle en sachant qu'elle partait bien trop tôt : elle aurait dû consolider l'ancrage en vérifiant qu'il faisait bien sa liste de corvée, et tenter de masquer les indices qu'il ne manquerait pas de croiser chez lui et qui finirait par saper son travail, mais elle était totalement épuisée. Dans l'appartement, Salem était allongée sur le sofa. La vieille chatte avait pris un coup de vieux à une vitesse incroyable. Elle n'avait plus la force d'aller l'attendre à la porte. Elle lui fit une caresse tendre. La pauvre n'en avait plus pour longtemps, elle le savait, et même le plus grand enchanteur du monde n'y aurait rien pût. On disait que certains sorciers avaient trouvé le moyen de vivre plusieurs siècles. Elle rangeait ça au rayon foutaises.

Elle allait se coucher tôt ce soir. Elle se prépara un repas léger après s'être changée. Ensuite, avant d'aller au lit, elle décrocha le téléphone.

- Allo Mika ? Câlin Rouge.

Chapitre 7

Antoine entra dans le bureau d'Anne ; elle était en train de faire admirer à Florence la paire de chaussures qu'elle venait d'acheter pendant la pause de midi. La mode des chaussures pour femmes était aux longs bouts pointus. Sur Anne, ça lui faisait de grands pieds, une vraie paire de péniches. Antoine trouvait ça ridicule.

- Salut Anne, on m'a dit que tu me cherchais. Tu t'es achetée de nouvelles chaussures ? Fais voir. Pas mal, mentit-il.
- Elles me plaisent mais elles serrent un peu trop le pied au bout.
- Les sparadraps sont vendus avec ?
- J'en ai toujours sur moi.
- Bon à savoir. Ca fait pas les pieds un peu longs ?
- Tu trouves que ça fait les pieds longs ?
- Non, ça te va bien, c'est juste que j'ai pas l'habitude de te voir avec.
- Mais tu as dit que ça faisait les pieds longs, non ? Florence, ça fait les pieds longs ?
- C'est un peu fait pour ça, répondit Florence, mais c'est sympa. Ca fait un peu film en costume.
- Bon, dit Antoine, tu ne voulais pas juste me montrer tes chaussures, non ?
- Ah oui. Bon, j'ai eu le compte rendu du comité de pilotage. On laisse tomber SSL.

Antoine encaissa le coup. Depuis une dizaine de jours il avait passé des journées épuisantes à fouiller dans des centaines de vieux programmes, à faire des plannings, à tenter de comprendre des milliers de lignes de code pour préparer ça, et il avait travaillé pour le roi de Prusse.

- Il y a eu le contre ordre ?
- Oui. En fait, tu sais combien de participants ça concernait ? Un seul. Comme ils pensaient qu'on allait juste bricoler ça avec du gratuit, ils avaient accepté. Là, il lui ont demandé de poireauter un peu, le temps de passer sur le nouveau système.
- C'est les fameuses couches POSIX qui coûtaient trop cher ?
- Non, là je me suis complètement plantée. On pouvait les installer pour que dalle. Mais ça a un impact ailleurs : les équipes d'exploitation sont montées aux rideaux quand elles ont vu qu'elles allaient avoir à adapter pas mal de trucs pour tenir compte de ça. C'est elles qui ont emporté le morceau.
- On se sent considérés, ça fait plaisir.
- On est la dernière roue du carrosse, dit Florence. Allez, fais pas cette tête, dans deux ans c'est la quille !
- Ils ne demandent qu'une seule chose : qu'on ne fasse pas de remous, ajouta Anne. En attendant, ça t'a fait plonger un peu dans les programmes, c'est pas du temps perdu. Tu devrais continuer, tiens, Florence n'a pas grand chose sous le coude, ça serait bien qu'elle te montre un peu la base. Tu trouves vraiment que ça fait les pieds longs ?

Florence, qui avait visiblement d'autres projets pour l'après-midi, soupira.

- Amène ta chaise, je te ferai une visite guidée.

L'agacement d'Antoine fut en grande partie apaisé par la perspective de passer un moment avec Florence, même s'il avait perçu une pointe d'irritation dans sa voix. Il retourna dans son bureau, enregistra et ferma quelques documents, jeta un coup d'œil à sa boîte aux lettres, et poussa sa chaise dans le bureau voisin.

C'était la foire d'empoigne. Quelqu'un avait mal préparé le café, et avait déplacé sans le vouloir le bec déversoir d'eau chaude au dessus du réservoir d'eau ; depuis près d'une heure

la cafetière s'était transformée en une machine à vapeur à recyclage intégré ; personne n'avait fait attention, après tout elle continuait d'émettre un glou-glou familial. La discussion ne portait pas sur ce qu'on devait faire, maintenant que le bureau était dans le brouillard et que le peu d'eau qui restait se transformait en dépôt de tartre grisâtre ; il s'agissait de déterminer le coupable ; de trancher entre le « c'est toi qui l'a fait » et le « vous auriez pu vous en rendre compte plus tôt aussi ».

Florence avait arrêté la cafetière infernale et ouvert les fenêtres, faisant entrer un air frais, et ces messieurs jouaient à s'engueuler. Antoine poussa sa chaise à côté de la sienne.

- Bon, tu crois qu'on pourra faire quelque chose dans ce bazar ?
- Oh oui. LA FERME !

Antoine eut l'impression que pendant un instant infiniment court le temps s'était arrêté. Le bureau était silencieux et immobile. Elle n'avait pourtant pas crié si fort.

- C'est vrai, dit Luc et le film repartit, ça va bien comme ça, d'accord je suis un vieux gâteux, j'ai fais ça sans y penser, vous allez pas me charrier jusqu'à la saint-Frusquin. J'vais en refaire.
- N'oublie pas de mettre du café, dit Ariel, et un filtre.
- Vous êtes durs, ajouta Romain. Il était si fier d'avoir inventé le mouvement perpétuel

Ils éclatèrent de rire et reprirent leurs occupations, qui un FreeCell, qui un Démineur. Antoine s'installa à côté de Florence qui tourna légèrement son écran pour qu'il puisse le lire plus facilement.

- Bon, dit-elle. Tu connais quoi de SQL ?
- Assez pour pouvoir dire par exemple :
SELECT all FROM you ;
INSERT INTO you VALUES (love, passion, commitment) ;
COMMIT ;
ROLLBACK ;

- Joli, mais autant te prévenir, si c'est des avances, laisse tomber. *No zob in job*. En plus ton truc, il va planter sur le ROLLBACK parce que tu as déjà « commité » ta base.
- C'était juste pour blaguer. Bon, cette base, alors ?
- Alors, il y a une grosse centaine de tables. En gros : les tables de références, qui ne bougent pas trop ; la liste des participants, leurs comptes, les codes devises, les taux de change, des trucs qui changent moins d'une fois par jour. Puis les tables vives, celles qui bougent beaucoup, les mouvements, les opérations. Et tout un tas de tables d'archivage, d'audit, d'attente, de rejet, des tables administratives où on note qui a le droit de faire quoi, et qui a fait quoi quand, des tables techniques où on a par exemple la chronologie, quand est-ce qu'on démarre, quand est-ce qu'on ferme, les calendriers avec les jours fériés des participants, les ...
- Ouch, tu vas un peu vite. Attends un moment, j'essaye de noter ça...

Il essayait de faire un vague schéma avec des cases et des flèches.

- Bon, on va commencer par les tables les plus importantes...

Antoine n'écoutait déjà plus. Il avait encaissé la répartie de Florence mais s'en foutait ; elle était un peu trop réactive, il avait manqué de tact, rien de bien inquiétant. Mais il savourait le plaisir de la voir de près ; il se pencha même pour pouvoir mieux déguster son parfum. Elle était fringuée comme l'as de pique, comme d'habitude, dans des vêtements qu'on imaginait étudiés pour étouffer toute séduction. Il devinait quand même des formes appétissantes, et appréciait une peau et des fragrances... disons, méditerranéennes. Et elle se faisait ostensiblement chier à lui présenter sa collection de tables.

- Tu es du Sud ? la coupa t-il au milieu d'une phrase qu'il n'avait pas entendu.
- ... euh, non, pas vraiment, je suis née en Bretagne, mais mon père était italien. Ma mère était bretonne.

Antoine nota mentalement le 'était'.

- Et toi ? demanda t-elle. Cardan, ça vient d'ou ?
- Italien, aussi, dérivé de Cardano. La seule fois où je me suis intéressé à ma généalogie, c'est quand je me suis demandé si je ne descendais pas du grand Jérôme Cardan ; ça a duré une heure environ.
- Qui ça ?
- L'inventeur du joint qui porte son nom, le truc qui pète souvent sur les tractions. Et accidentellement, celui qui a résolu les équations du troisième degré et inventé les nombres imaginaires.
- Si tu veux qu'on soit copain, évite les maths, ça me donne des boutons.
- Oh, mais c'était un type qui s'intéressait à bien d'autres choses, la physique, la métaphysique, la spiritualité, la sorcellerie...

Elle le regarda du coin de l'œil.

- Drôle de type, dit-elle. Bon tu veux qu'on continue ou ça te fait chier ?
- Oh non, ça me passionne au moins autant que toi.

Elle reprit sa visite sur un ton monocorde. Au bout d'un moment, Elle s'interrompit.

- Bon, voilà, tu sais tout.

Ca le réveilla de la légère somnolence dans laquelle il était tombé. Un peu hébété, il la remercia et rentra dans son bureau ; il n'avait plus envie de faire quoi que ce soit. Et il attendit l'heure de la sortie en faisant exploser des mines sur l'écran de son ordinateur.

Il avait un rencard, dans la soirée, avec un vieil ami, un de ces amis qu'on voit tous les deux trois ans et qui, au bout de quelques minutes, vous donnent l'impression qu'on les a quittés la veille. Il l'avait connu en prépa. Pascal était du genre grande gueule la flambe et il aurait pu entamer une brillante carrière de commercial ; il s'était orienté vers les matériaux, plus précisément leur résistance. Il était devenu un de ces experts obscurs et grassement payés, qui passent leur vie d'avion en séminaire, de chantiers en bars d'hôtel, à faire commerce de ses conseils pour le choix d'une poutrelle ou d'une dalle lors de la construction d'un immeuble, d'un pont ou d'une plate-forme pétrolière. Il revenait d'un colloque ou d'un séminaire à New-York, et faisait une petite escale professionnelle à Paris avant de retourner chez lui, à Zurich. Et l'avait appelé pour passer la soirée avec lui.

Ils s'étaient donné rendez-vous à vingt heures aux halles, sur la petite place ronde où une sculpture en forme de tête servait de terrain d'escalade aux gamins de passage. Antoine avait flâné, traîné dans le forum ; il attendait maintenant sous une pluie fine. Il s'abrita sous un porche de l'église Saint-Eustache. Le ciel était gris et sombre, il n'avait pas de parapluie, objet pourtant indispensable au Parisien, mais si pénible à gérer dès qu'il était mouillé. Pascal arriva avec à peine dix minutes de retard, et il avait un parapluie.

Ils traversèrent le jardin des Halles en échangeant quelques propos de politesse et se dirigèrent vers un restaurant situé de l'autre côté, au décor de boucherie, où on servait de la viande à volonté ; Pascal avait un sérieux coup de fourchette, et c'était un carnivore impénitent. Ils s'installèrent au rez-de-chaussée dans la partie fumeur et commandèrent les apéritifs. Antoine alluma une cigarette.

- Tu ne t'es pas encore débarrassé de cette sale manie ? Tu serais mal à New-York. Même ceux qui fument dans la rue se font mal voir.

- Je n'ai aucune envie d'aller à New-York. La seule fois où j'y ai mis les pieds, j'ai trouvé ça étouffant, malsain. Trop de monde, trop d'électricité dans l'air.
- En ce moment c'est plutôt ambiance maussade là bas. Tout le monde se regarde de travers. Ils ont du mal à se remettre du onze septembre. Et moi du décalage horaire, j'ai failli ne pas me réveiller ce matin.

Antoine se rappela de cette folle journée où il avait vu les tours s'effondrer en direct. Il était chez lui et venait d'éplucher quelques offres d'emplois. C'est en se connectant sur *Slashdot*, un site Internet de discussion sur les technologies de l'information, qu'il était tombé sur un article mentionnant le crash d'un avion à New-York. Les commentaires des internautes s'accumulaient à une vitesse incroyable. Il pensa tout d'abord qu'il s'agissait d'un accident, et alluma la télévision pour tenter de glaner quelques images sur CNN. On sentait la montée d'adrénaline dans les rédactions. Un deuxième avion venait de frapper l'autre tour. Cela ne pouvait pas être un simple accident. Et puis la deuxième tour s'est effondrée.

Pendant un moment, Antoine se dit que cela devait être une opération marketing culottée pour un nouveau film catastrophe. C'était trop hollywoodien, trop bien calculé ; il eut même une pensée assez raciste en se disant que ça, « ce n'était pas du travail d'arabe » ; c'est alors qu'on avait commencé à évoquer un attentat terroriste. Tout ça sonnait faux, mais les images étaient là, les tours qui s'effondraient en boucle, les journalistes affolés, les passants terrorisés qui tentaient d'échapper aux nuages de poussières, les micro-trottoirs, les corps qui tombaient dans le vide. Il avait fini par couper le son et mettre un disque.

Où sont passées les lumières

Qui nous guidaient

Peut-être étions-nous trop fiers

Pour baisser la tête

La litanie de Maset faisait une bande son remarquable à ce qu'il voyait sur l'écran en boucle.

Le monde a tourné sans nous

Sans nous attendre

Les ténèbres sont partout

Couvertes de cendre

Il était ensuite descendu acheter une bouteille de rosé chez Mous. Dans la rue, une bande de gamins beurs se réjouissait bruyamment de ce qui était arrivé, comme une revanche aux humiliations réelles ou supposées que les musulmans avaient subies ; ils allaient bientôt déchanter. Il avait dit à Mous :

- Tu as vu ? C'est pas bon.
- Non, chef, pas bon du tout. C'est pas bon pour nous, ça.

On venait d'apporter les apéritifs. Il avait pris un whisky et Pascal un Ricard.

- Pour me rincer des U.S.A. dit-il.
- Il n'y a pas de Ricard là bas ?
- Dans certains bars d'hôtel, oui, bien sûr. Mais ce n'est pas le genre de boisson dont ils raffolent. On ne peut pas mettre de coca dedans. A ton nouveau boulot ! Au fait c'est quoi ?
- A la tienne. Je maintiens de vieux programmes COBOL dans une banque.
- Ca fait envie ! Tu dois bien te faire chier, non ?
- Le plus dur, c'est de tuer le temps entre deux corvées. Tu te rends compte qu'on n'a même pas Internet ?

- Hé bé, vous êtes à la pointe à ce que je vois. Mais bon, il vaut mieux un boulot alimentaire que rien. La dernière fois qu'on s'est vu, tu étais prêt à devenir serveur chez MacDo. C'est bien payé, au moins ?
- C'est payé. No comment. En faisant gaffe, ça devrait me permettre de rembourser mes dettes d'ici deux à trois ans.
- Tu revois toujours Fanny ?
- Fanny, c'est fini, chanta Antoine en imitant Hervé Villard. On ne vit plus sur la même planète. Et Cathy, et tes filles ?
- Ca pousse. L'aînée va entrer à l'université, et la cadette au lycée. Quand à Cathy, elle s'est mise à la peinture, elle se débrouille plutôt bien. On continue à vivre ensemble par habitude, pour les gosses, et parce qu'on doit bien y trouver un avantage tous les deux ; mais l'amour ça s'use. Heureusement, j'arrive encore à lever des petites poulettes, et je soupçonne Cathy de me faire aussi des infidélités quand je ne suis pas à la maison, c'est à dire environ six jours sur sept.
- Vous avez fait votre choix ? demanda le serveur habillé en garçon-boucher.
- On prend deux assiettes ? C'est à volonté et tu verras que de la volonté il en faut vu la taille des portions, proposa Antoine. Je te laisse le choix du vin.
- Ca me va.

Ils commandèrent une bouteille de Beaujolais et continuèrent à siroter leur apéritif.

- Et ta petite sauterie à New-York, ça c'est bien passé ?
- Oh oui, c'était surtout l'occasion de revoir des gens avec qui j'ai bossé, c'est un petit monde, on finit par se connaître tous. On peut se tenir au courant des avancées, là on a beaucoup parlé des nanofibres, c'est assez prometteur ce truc. On nous a même présenté un nouveau revêtement qui absorbe la pollution.
- On ferait mieux d'éviter de polluer plutôt que de chercher à l'absorber : ça va juste la concentrer sur les murs.
- C'est un catalyseur en fait. Ca décompose les polluants. Pas tous, mais c'est déjà ça. C'est surtout pour éviter que les façades noircissent. Ca me rappelle ce stage que j'avais fait quand j'ai eu mon diplôme d'ingénieur, dans une boîte qui torturait des plastiques pour trouver la composition qui supporterait le mieux les assauts du temps. Ce qu'ils cherchaient, ce n'était pas la résistance, mais la préservation de l'apparence. Ils s'en foutaient que le plastique se dégrade du moment que ça ne se voyait pas. Et un jour, une nana se retrouvait avec la poignée de son fer à repasser dans la main.
- Ca n'existe pas, les plastiques qui résistent à la chaleur ?
- Si, la bakélite par exemple. Mais c'est bien plus rentable de fabriquer quelque chose dont on sait que ça va forcément tomber en panne plus tard. Ca fait marcher le petit commerce.

On venait de leur servir deux énormes assiettes de barbaques accompagnées d'une purée et d'un choix de sauces. Pascal goûtait le vin.

- Il est bon. Pour en revenir à New-York, c'est de plus en plus chiant de voyager en avion, ils sont paranoïaques avec les mesures de sécurités. Tu te rends compte, ils m'ont obligé à enlever mes chaussures et à les passer aux rayons X ! C'est ridicule, on perd une heure en formalités. Si seulement ça servait à quelque chose, mais non. Il existe des armes qui passent très bien les portiques de détection.

Antoine pensa à la grille de son immeuble. Là aussi, une illusion de protection qui ne servait à rien, sinon à vous rappeler qu'il y avait un risque. A faire peur.

- Ca fait plus de deux ans que je n'ai pas pris l'avion, dit il, mais dans les trains je n'ai vu aucun contrôle. Si j'étais terroriste, je viserais plutôt les trains ou le métro. Où

n'importe quel endroit où il y a de la foule, un stade, un marché. Tu ne peux rien y faire, tu ne vas pas mettre des portiques de sécurité et des vigiles partout dans les rues. Non, c'est juste pour faire chier les passagers et remplir les caisses des sociétés qui vendent des scanners.

- Sinon, ton boulot, ça va ?
- Oh oui, justement depuis le onze septembre ; les propriétaires d'immeubles ont tous paniqués, je me fais des couilles en or à les rassurer : non, non, ne vous inquiétez pas, ça va pas s'effondrer comme ça. Même si un avion s'écrase dessus.
- Et pourtant les tours jumelles...
- Oh, ça va peut être t'étonner, mais on a bien discuté de ça dans les couloirs à New-York et on est tous d'accord là dessus ; ces tours, elles ne sont pas tombées toutes seules.
- Comment ça ?
- Dix secondes. C'est le temps qu'elles ont mis à tomber sur elles mêmes. C'est le temps d'une chute libre. Les matériaux n'ont rencontrés aucune résistance. Et ça, ça n'est possible qu'avec un travail de sape. On avait sapé les structures avant.
- Comment ce serait possible ? Ca se serait vu, j'imagine mal un groupe d'arabes entrant la nuit dans les buildings avec des marteaux piqueurs...
- Ca ne s'est sûrement pas passé comme ça. Il y a eu de gros travaux des semaines avant dans les tours, officiellement pour moderniser les ascenseurs. Des employés ont même cru qu'il s'agissait de travaux de désamiantage : les tours en étaient bourrées. Il y a eu aussi des interventions sur les ascenseurs. On a vu un défilé d'ouvriers en bleus de travail et casques. On n'a pas besoin de saper partout, il suffit de bien choisir les points qu'on va affaiblir. Et on peut aussi utiliser des explosifs pour cisailer la ferraille. C'est courant, c'est ce qu'on fait quand on démolit un immeuble.
- Attends, c'est monstrueux...
- Monstrueux ? Pas tant que ça. Ca a fait quoi ? Deux milles morts et quelques milliers de futurs cancéreux à cause des poussières. Une journée ordinaire de tabagie dans le monde. Ca aurait coûté une fortune de les désamianter, c'est même à cause de ça que le gars qui venait de racheter les tours a pu obtenir un prix sans concurrence. Il a empoché un beau pactole avec les assurances. Un joli bénéf, ça a couvert le prix d'achat, les travaux et même plus ; en prime il reste propriétaire du terrain.
- Mais il aurait fallu qu'il soit sûr que des avions aillent taper dans les tours...
- Oh, ça, c'était pas difficile. Il y avait déjà eu un attentat, c'était une cible toute désignée, il suffisait d'attendre. En plus, tous les services secrets étaient au courant, il paraît même que le pentagone avait prévu un exercice de simulation d'une telle attaque ce jour là. C'est pas de bol, ils ont mis un moment à se rendre compte que ça se passait en vrai. Bref, pour peu que le type ait eu des copains bien informés dans les renseignements... En tout cas, il a fait une sacrée bonne affaire.
- J'ai du mal à imaginer que quelqu'un puisse faire une chose pareille, c'est d'un cynisme, d'une cruauté...
- Tu sais, je ne me fais plus beaucoup d'illusion sur l'espèce humaine. Des monstres, j'en ai croisés pas mal ; des types prêts à sacrifier père et mère pour un paquet de fric. C'est malheureusement courant dans le milieu des affaires. C'est même la règle, sans ça tu ne survis pas.
- Ca me fait penser à ce type qui avait sorti un bouquin, il disait que ce n'était pas un avion qui s'était écrasé sur le pentagone. J'avais lu pas mal d'articles qui démontaient sa thèse.

- Celui là, si je le tenais, je lui mettrai bien mon pied au chose. A cause de lui et de quelques autres, plus personne n'ose ouvrir sa gueule. Si seulement il s'était contenté d'accumuler des faits. Eh non, il a fallu qu'il joue à l'inspecteur Clouseau et qu'il invente une histoire à la con pour relier les points. On ne saura jamais exactement ce qui s'est passé, ni lui ni quiconque. Il suffisait alors de dézinguer son histoire de complot d'extrême droite machin bidule, et de tirer sur les quelques faits douteux qu'il avait cités, en passant sous silence les autres faits sur lesquels il s'était appuyé et qui, eux, sont indiscutables, et hop. Circulez, y'a rien à voir.
- Mais les journalistes ont bien dû se rendre compte qu'il y avait des trucs solides dans ses arguments, non ?
- Oh oui, au début, c'est même ça qui a lancé le bouquin. Et après, quand ça a commencé à avoir du succès, il y a eu la contre attaque. Puis le black-out. Personne n'a envie de subir le lynchage qu'il a subi. Alors on ferme les yeux, les oreilles, la gueule, et on écrit le papier sur le gagnant de la Star'Ac que le rédac-chef nous a demandé. Regarde à qui appartiennent les groupes de presse. Presque tous des marchands d'armes. Des gens qui ont de sacrés intérêts dans le marché de la peur. Bon, il ne faut pas que ça te coupe l'appétit, moi je vais recommander de la joue de bœuf. Tu cales ?

Antoine s'attaquait tout juste à la troisième tranche, du mouton, et il mangeait de plus en plus lentement.

- Je crois que je vais faire une pause, il ne faut pas que ça t'arrête. C'est gros, ton truc, j'ai quand même du mal à y croire.
- Quand tu as vécu dans une réalité pendant un bon moment, tu ne peux pas croire quand on te dit que tout est faux, comme dans le film Matrix.
- Peut-être. En tout cas, la peur, ça marche bien en ce moment. On ne voit que ça à la télé, dans les journaux. Des militaires en armes qui patrouillent, des caméras de surveillance, des portes blindées... Chirac s'est fait réélire là dessus. Quand je pense que j'ai voté pour lui au deuxième tour...
- Tu t'es fait empapaouter comme les autres. Le Pen n'avait aucune chance, tu pouvais rester tranquillement chez toi ; mais on t'a agité l'épouvantail à longueur de journée, alors tu n'as pas réfléchi, tu as agi par instinct. C'est ton cerveau animal qui a voté, c'est lui qui prend le contrôle quand on a la trouille. Si tu veux te faire élire, adresse-toi aux glandes, pas au cortex. Jospin était bien trop cérébral pour l'emporter. De toute façon, ça n'aurait pas changé grand chose, entre le grand Condor et le coton-tige. Tu verras, tu le regretteras, le Chi, quand le petit Nicolas sera à sa place.
- Il n'a aucune chance de passer, les gens le détestent.
- Il va passer car il a les médias dans sa poche, beaucoup plus de fric que les socialos et un ego en kevlar.
- J'espère que non, ça va être Berlusconi en pire.
- Tiens, je me rappelle, j'étais à Rome au moment de son élection. C'est marrant, personne ne connaissait quelqu'un qui avait voté pour lui. Tu verras, ce sera pareil.
- Ils ont bourré les urnes, c'est ça que tu veux dire ?
- Ils ont bourré les burnes, plutôt. Il a fait un show genre Le Plus Gros Zizi du Monde, en roulant des mécaniques sur des plateaux télé qui lui étaient entièrement dévoués. Je dis pas qu'ils n'ont pas déterrés quelques morts en plus, mais ça lui a rapporté les deux-trois pour cent d'indécis qui lui ont permis de l'emporter. Et maintenant avec le vote électronique... tiens, toi qui es de la partie, tu en penses quoi ?

- C'est un truc qui me dépasse. J'ai entendu dire que ça buggait complètement. Je sais pas, mais à la Banque, on a des systèmes qui buggent, qui plantent, mais ils ne perdent jamais un centime, et c'est quand même sacrément plus compliqué qu'un système de vote. Ou bien ils ont vraiment fait ça à l'économie avec des programmeurs manchots, ou bien ça a été piraté. Ou bien les deux. En tout cas, je n'ai aucune confiance dans un système de vote qui interdit de recompter après, même si on me prouve qu'il a été correctement testé. A la banque, on a toujours des traces papier des opérations les plus importantes au cas où l'informatique serait en carafe. Une élection, ça me paraît au moins aussi important.
- Aux yeux de qui ? Met-toi à la place d'un grand requin de la finance qui sait très bien que les décisions les plus importantes aujourd'hui sont prises dans des institutions genre Organisation Mondiale du Commerce par des gens pas vraiment élus démocratiquement qui sont justement, la nature n'est elle pas bien faite, ses petits copains, et que les états ne sont plus que des chambres d'enregistrement avec des élections pipeau-bimbo pour amuser la populace. Pourquoi s'emmerder avec des procédures de vote vérifiables ? Autant investir dans des machines de daube. De préférence en les revendant avec une belle marge, bien sûr. C'est juste des consoles de jeux. Mais ses petites pépettes, ça, c'est autre chose. Là, il ne rechignera pas sur l'investissement.
- Le pire, justement, c'est qu'il rechigne, le grand requin. Si tu voyais avec quel budget on tourne, tu pleurerais.
- Quand je parle d'investissement, je ne parle pas des gages du personnel de maison. Vous ne tournez pas sur du matos à deux balles, non ? C'est du lourd que vous avez.
- C'est de la très grosse quincaillerie avec toutes les options, blindage, vitres fumées.
- Voilà. Bon, tu prends un dessert ou un café ? J'ai vu qu'il y avait des sorbets arrosés, je me laisserais bien tenter. Après ça, je rentre, j'ai un rendez vous tôt et j'aimerais bien dormir un peu plus de six heures.

Ils prirent deux Colonels, sorbet citron et vodka.

- Pour en revenir à mon voyage, ce qui m'a le plus frappé, c'est la passivité des gens. On leur met des procédures de sécurité à la con, qui font chier tout le monde et ne servent à rien, et si tu as le malheur de le faire remarquer, tout le monde te regarde de travers. J'en parlais avec ma voisine dans l'avion, et elle m'a dit « c'est vrai que c'est embêtant, mais au moins comme ça on se sent en sécurité », alors que c'est exactement l'inverse !
- J'ai remarqué ça aussi, comme si les gens voyaient les choses à l'envers. On a posé une grille de sécurité dans mon immeuble, ça buggue tout le temps, t'as l'impression d'entrer dans une prison, et ça ne sert absolument à rien, mais les gens sont contents, ça leur donne l'impression d'être en sécurité. Alors que rien ne les menace, à part la pollution, la malbouffe...
- N'oublie pas le chômage, les dettes et les clopes.
- Pour moi, le premier est réglé, le deuxième est en cours et pour le reste on verra.

Pascal paya le repas malgré les tentatives d'Antoine pour le convaincre de partager. En plus ça lui faisait plaisir de sortir sa collection de cartes en plastique doré, Premium, Gold, une petite signature s'il vous plaît. Antoine laissa quelques pièces pour le pourboire.

Pascal repartit en taxi, Antoine en métro. En descendant les escaliers qui menaient à la station des Halles, il remarqua le panneau lui signalant que celle-ci était surveillée par des caméras automatiques. En arrivant sur le quai, il entendit le message diffusé par des hauts parleurs accrochés à la rampe d'éclairage.

Les Bergers

- Plan Vigipirate, attentifs ensembles...

Chapitre 8

Florence était bloquée dans un embouteillage sur l'autoroute de l'est. Elle était partie depuis plus d'une heure de chez elle, avait dû louvoyer pour éviter les travaux dans Paris, avait fait du sur-place sur le périphérique intérieur nord en avançant à petits sauts, première, deuxième, frein, point mort, et commençait à ressentir une douleur dans sa jambe gauche à force de piétiner l'embrayage de sa Clio. La radio indiquait d'une voix d'hôtesse de l'air qu'un accident s'était produit et qu'il était conseillé d'emprunter les itinéraires de délestage. Elle aurait bien aimé pouvoir le faire. Elle aurait bien aimé que la magie puisse opérer comme dans Harry Potter, qu'elle n'ait qu'à sortir sa baguette et à l'agiter en prononçant quelques phrases en latin de cuisine pour volatiliser l'embouteillage, mais ça ne marchait pas comme ça ; elle pouvait juste influencer les probabilités, provoquer des coïncidences, et agir sur le rêve. Et même ça, ça ne marchait pas à tous les coups, comme le lui avait montré sa récente expérience avec Mika.

L'ancrage du rêve avait cédé au bout de deux jours. Elle l'avait rappelé le lundi suivant, et il était furieux. Elle avait bien essayé de le calmer en utilisant la phrase clé qu'elle lui avait mise dans la tête mais il n'arrêtait pas de parler et ne l'écoutait pas. Il avait suivi ses consignes quand elle était partie, avait fait des emplettes et s'était acheté une petite garde robe ; grand dieu, il s'était même fait poser des faux ongles ! Il avait continué à vivre le rêve sans se poser de questions jusqu'au lundi matin. Là, il avait eu bêtement envie de boire une bière au comptoir d'un bar situé en face de chez lui où il avait ses habitudes. Il s'était bien entendu fait chambrer par les clients et le patron qui le connaissaient bien, et avait alors réalisé que cela faisait un petit moment qu'il se trimbait dans le quartier habillé en poupée barbie, que plus personne dans son voisinage ne l'ignorait et ça, ça n'était évidemment pas prévu au contrat. Apparemment il ne s'était pas encore rendu compte de ce qu'elle lui avait fait d'autre. Elle l'avait envoyé paître : s'il n'était pas capable de redescendre sur terre après une séance, c'était son problème, pas le sien. Du moins officiellement.

Elle détestait être coincée comme ça dans un bouchon. La voiture lui rappelait de mauvais souvenirs. Son père, si fier de la décapotable blanche d'occasion pour laquelle il s'était saigné aux quatre veines. Elle avait fait plusieurs tonneaux et deux cadavres. Adieu Papa, adieu Maman. Sa grand-mère lui avait annoncé ça avec prévenance, elle n'avait pas pleuré. Pas tout de suite. Elle avait douze ans et venait d'entrer à la grande école. Grand-mère et elle avaient assisté à l'enterrement. Les larmes, abondantes, apparurent juste après la cérémonie, quand elles rentraient chez elles et qu'elle réalisa qu'il en serait toujours ainsi, que son père ne la ferait jamais plus tourner dans ses bras, que sa mère ne la consolait plus jamais en la serrant dans les siens. Lorsqu'elle prit conscience de l'irréversible.

Elle avait ensuite vécu avec sa grand-mère jusqu'à son BTS de comptabilité. C'est elle qui lui avait enseigné l'art de la magie rustique, comment passer des verrues ou des piqûres d'abeille. Lorsqu'elle eut terminé ses études, elle voulu quitter la Bretagne pour s'installer à Paris. Elle avait débarqué gare Montparnasse avec l'adresse d'une cousine. Après quelques galères et des petits boulots, elle avait fini par entrer à la Banque dans un service comptable où elle s'ennuyait à cent sous de l'heure. Au bout de quelques années, elle demanda à suivre une formation en informatique et s'était retrouvée dans les services techniques à coder des règles comptables dans des langages bizarres. La magie, c'était loin. Jusqu'à ce qu'elle rencontre Yann.

Il donnait à l'époque des cours d'arts martiaux. Elle s'était faite chahuter par une bande de poivrots dans le métro un soir, et désirait apprendre quelques techniques de défense, plus pour se rassurer elle-même et ne pas céder à la panique que pour les utiliser vraiment. Yann avait

été son professeur, et beaucoup plus. Il avait vu qu'elle avait le don et le sang fort. Ils en avaient discuté.

Yann avait une vision très différente de la magie. Pour sa grand-mère, le don n'était que cela : un don du ciel qu'il fallait utiliser pour faire le bien puisque c'était la volonté de Dieu. Yann, lui, cherchait à comprendre. Il avait une approche beaucoup plus réfléchie, plus savante. Il avait lui même étudié de nombreuses techniques magiques, chamaniques notamment, et avait suivi les enseignements d'un maître en Chine pendant plusieurs années. Il y retournait d'ailleurs régulièrement. Et là, il venait de rentrer.

Yann avait élaboré une sorte de théorie à partir des enseignements qu'il avait reçu, en comparant les différentes pratiques et en essayant de faire ressortir les constantes, les invariants, en se focalisant sur ce qu'elles avaient toutes en commun. La magie existait depuis la nuit des temps, elle avait toujours accompagné l'humanité et perdurait aujourd'hui malgré l'image d'obscurantisme et de contes de bonnes femmes que lui avait donné la culture occidentale. Quelque chose qui résiste aussi bien à l'épreuve du temps et des croyances ne pouvait pas être qu'illusion et tromperie, même si l'illusion et la tromperie faisaient partie des pratiques courantes des hommes et femmes de l'art.

Pour lui, la magie était un phénomène naturel qui échappait à la science parce qu'il n'était ni reproductible, ni quantifiable. En quelles unités mesure t-on la foi, l'amour, l'intuition, le charisme ? En kilo-Jesus ? Et pourtant il s'agissait bien là de phénomènes reconnus. La magie, elle, ne l'était pas, à cause du fatras folklorique de sa face exotérique et des nombreux charlatans qui prétendaient l'exercer. Si au contraire on l'approchait par sa face ésotérique, si on se débarrassait du folklore et des charlatans, on voyait bien que c'était réel, que ça fonctionnait. Et que c'était dangereux.

Elle avait peu à peu avancé et était maintenant à la hauteur d'immeubles hideux en forme de roue construits dans les années soixante-dix par un architecte qu'on aurait envie de condamner à finir ses jours dans ces cages à lapin. Comme tout ce qui avait été construit à l'époque, cela vieillissait mal, très mal. Cela avait été conçu avec pour seules intentions l'efficacité, le coût le plus bas possible, et l'ego de l'architecte. Les considérations sur le bien être des habitants avaient été réduites au seul respect des normes de construction. Florence se demandait quel devait être le taux de suicide dans ce clapier.

Dans la théorie de Yann, l'intention était le principe fondamental de la magie. C'était la force de l'intention qu'on utilisait pour infléchir le hasard. Il fallait pour cela apprendre à la projeter, comme un karateka projette son intention de briser une brique à travers le coup qu'il lui porte du tranchant de sa main ; la physique disait que c'était la main qui devait se briser ; mais le mental du karateka était capable d'infléchir cette affirmation, et la brique cassait, la main résistait. La précision technique du geste ne servait que de vecteur à l'intention. Il fallait pour cela s'entraîner longuement à forger son instinct, et surtout à ne pas se laisser distraire par la raison.

Si, lorsqu'on construit une maison, on n'a pas l'intention d'en faire un lieu de vie heureuse, mais qu'au contraire on privilégie des considérations égoïstes, cupides ou simplement méchantes, la maison aura de fortes chances d'être maudite, pour peu que son concepteur ait le don. Yann le lui avait expliqué : toute matière est mémoire. Il avait une vision holistique des choses, et refusait la séparation entre esprit et matière. L'esprit est lié à la matière, il se manifeste dans son organisation. Dès que la matière s'organisait, chez les êtres vivants mais aussi les cristaux, voire un simple tourbillon, c'était la manifestation de l'esprit. Un fantôme n'existe pas sans le lieu qui l'héberge. Le corps et l'esprit ne font qu'un, ne sont que les deux faces d'un même objet. Pour lui, Dieu n'existait pas en dehors de ce monde, mais il était ce monde, et beaucoup plus encore.

Elle arrivait vers Torcy et la circulation reprenait doucement ; elle pouvait maintenant avancer en seconde et laisser sa jambe gauche se reposer. Elle bifurqua vers Bussy et se dirigea vers l'ancien village, tourna dans une ruelle minuscule et s'arrêta devant la grande porte en fer peinte en vert qui fermait la petite propriété de Yann.

En descendant de la voiture, elle entendit les aboiements de Papus qui furent repris en écho par les autres chiens du voisinage. Yann savait qu'elle venait d'arriver et avait débloqué le verrou électrique de la porte. Elle entra en empêchant Papus de s'échapper, et se dirigea vers le petit pavillon dont les murs étaient par endroits couverts de mousse. Le petit jardin était lui même assez sauvage, mais propre : Yann ne retirait que ce qui pouvait causer des nuisances, et laissait le reste pousser à sa guise, à l'exception d'un petit carré de terrain où il cultivait avec un soin de collectionneur de timbres des plantes rares aux propriétés diverses. Il était sur la terrasse, regardant à travers une paire de jumelles le ballet des avions qui dessinaient un quadrillage de fumées blanches dans le ciel. Elle grimpa le petit escalier de pierre, le vieux Golden Retriever derrière elle qui avançait en lui reniflant les chaussures et en remuant la queue.

- Bonjour Yann, désolée pour le retard, il y avait un bouchon interminable à cause d'un accident.
- Je ne m'inquiétais pas, j'ai entendu ça à la radio et je me doutais que tu serais bloquée plusieurs heures. On aura peu de temps pour se voir, je vais avoir envie de dormir dans quelques temps à cause du décalage horaire. Je pourrais forcer un peu les choses, mais à mon âge on se ménage.
- Tu admires la pollution ? On dirait la patrouille de France en train de répéter. Ils veulent repeindre le ciel ou quoi ?
- Ils en ont l'intention. Dans quel but, je l'ignore. Mais cela a fait l'objet d'une longue discussion à Pékin.
- Tu as vu ton maître ? Il va bien ?
- Oui, et pas seulement lui. Nous étions une cinquantaine de maîtres d'un peu tous les pays. Je n'ai pas eu le temps de faire beaucoup de tourisme, nous sommes restés la plupart du temps dans notre hôtel à discuter. Officiellement, c'était un colloque sur les défis écologiques du vingt-et-unième siècle. J'ai quand même eu quelques heures de libre pour flâner dans Pékin. C'est incroyable ce que cette ville change vite. Ils ont rasé des quartiers entiers.

Il était comme d'habitude habillé avec des vêtements d'une neutralité recherchée, avec ses éternelles lunettes fumées et son sourire inexpressif qui le faisaient passer totalement inaperçu. Parfois Florence lui trouvait une allure inquiétante de collabo, il lui rappelait un personnage qu'elle avait vu dans un film. Mais il était dans l'ensemble rassurant, attentionné, et elle lui faisait totalement confiance.

Ils rentrèrent dans le living-room du pavillon. La pièce dégageait son odeur habituelle de vieux cuir, de poussières et de chien mouillé. Les murs étaient couverts de rayonnages supportant des milliers de livres. Il ne les avait pas tous lu, le pavillon était un héritage de sa famille, les livres aussi. Yann alla dans la cuisine et rapporta une théière fumante et deux tasses. Ils s'assirent autour d'une grande table ronde et il servit le thé. Papus se coucha en rond à leurs pieds.

- On a abordé de nombreux points, c'était sacrément dense. C'est amusant de constater que même chez les sorciers l'anglais est devenu la principale langue de communication, avec le non-verbal bien entendu.
- Ca arrive souvent, ce genre de colloque ?
- C'est la première fois que je participe à une manifestation de ce genre, et c'était un grand honneur. J'étais le seul Français. J'ai assez peu pris la parole, mais j'ai

beaucoup appris. Nous sommes tous extrêmement préoccupés par ce qui se passe dans le monde en ce moment, tu sais. Cela nous a permis de faire le point, et de vérifier que nous étions tous d'accord sur le constat.

Et sur les moyens d'action à mettre en œuvre, pensa t-il. Il détourna la conversation.

- Et toi ? As-tu pu pratiquer un peu ?
- Oui, mais ça n'a pas été bien brillant. J'ai essayé d'ancrer un rêve sur un sujet, mais ça n'a pas tenu et il n'a pas du tout apprécié.
- Tu as peut être visé trop haut. Commence par des choses simples, changer une habitude ou une manie par exemple. Quand tu y arriveras sans difficultés, tu pourras passer à des choses plus ambitieuses. Il ne faut jamais brusquer les choses.
- C'est un peu l'occasion qui a fait le larron. Je suis tombée sur un garçon qui prenait du plaisir à s'habiller en fille. Je l'ai persuadé qu'il était une fille. Il a vécu comme ça deux jours et c'est tombé quand ses amis se sont moqués de lui.
- Pas étonnant, ça n'avait aucune chance de tenir, estime-toi contente que cela ait duré si longtemps. Vise des choses plus discrètes. Les rêves se dissipent quand ils sont confrontés à ceux des autres ; alors, c'est le rêve consensuel qui l'emporte. Si tu veux ancrer un rêve, il faut en choisir un qui n'entre pas en dissonance avec le rêve dominant. Là, la dissonance a été trop forte et a brisé l'ancrage.
- Tu as raison, je devrais peut-être essayer avec des choses plus simples. J'ai un nouveau collègue qui fume comme un pompier. Je pourrais peut être le persuader qu'il n'a jamais fumé, le dégoûter du tabac. En plus, il a un petit don mais pas le sang fort...
- Je préfère parler de potentiel et d'immunité psychique, mais passons. Comme exercice, c'est déjà plus raisonnable, mais ne soit pas maximaliste. Essaie dans un premier temps de le faire moins fumer avant de le transformer en militant anti-tabac. S'il a le « don » et le « sang faible », c'est un type fragile qui a certainement attiré sur lui de nombreux coups.
- Anne m'a dit en effet qu'il sortait d'une galère.
- Alors ménage-le, il lui faudra du temps pour marcher sans béquilles. Je suppose qu'il a mis un gros mouchoir sur son « don » et a trouvé des stratégies d'esquives. C'est fragile, ça finit toujours par vous revenir en pleine figure dès qu'on n'y fait pas attention. Je suppose aussi qu'il n'a aucune conscience de son potentiel. Peut être faudrait il commencer par le lui faire découvrir ?

Florence acquiesça et attrapa la théière pour se resservir ; elle aperçut alors dans un coin de la pièce une petite table ronde qui n'était pas là avant. Yann y avait posé une photo de Rama, entourée d'objets divers, de bougies, de fleurs. Rama était de la même portée que Salem ; il était mort il y a un peu plus d'un mois. Yann l'avait enterré dans un coin du jardin ; dans le living-room, il lui avait confectionné une petite chapelle. Il remarqua son regard.

- Il me manque beaucoup, mon petit démon domestique. Salem va bien ?
- Elle n'en a plus pour très longtemps, et toute la magie du monde n'y pourra rien. Pour l'instant elle ne souffre pas trop, elle a seulement de plus en plus de difficultés à se déplacer. Lorsqu'elle ne pourra plus, je ferais ce que tu m'as appris avec Rama.
- Il y a deux choses contre lesquelles un sorcier ne peut rien : la mort et les taxes, dit Yann en essayant maladroitement d'égayer un peu la discussion, pour ça nous autres contribuables mortels sommes tous logés à la même enseigne.

Ca la fit sourire, elle était bien placée pour savoir qu'en ce qui concerne les taxes, elle avait quelques tours dans son sac de comptable, et qu'elle en avait d'ailleurs largement fait profiter Yann.

- Et les embouteillages non plus, ajouta t-elle.

- Non, je sais provoquer un accident mais pour enlever les carcasses, je laisse ça aux services d'urgences. Tu veux qu'on continue à travailler sur le rêve ? J'aimerais qu'on aborde la régression. Nous n'aurons pas le temps de pratiquer, mais on peut introduire le sujet. Tu connais le principe ?
- C'est lorsqu'on veut retrouver des vies antérieures, c'est ça ?
- Disons lorsqu'on veut retrouver des souvenirs enfouis, du ressenti lointain, qui parfois ne nous appartient pas tout à fait. Vie antérieure, oui, mais pas au sens commun du terme. Lorsqu'on parle de ça et de la réincarnation, les gens le voient à la lumière des croyances occidentales et se trompent complètement. On ne revit pas après la mort. Se réincarner, ce n'est pas revivre. Le Dalai-lama est une réincarnation du Bouddha, ce n'est pas le Bouddha, le bon prince Siddhârta est mort et enterré depuis belle lurette. Simplement, le Dalai-lama réincarne le Karma du Bouddha, sa personnalité, son destin, son moule. Le Karma, ce n'est pas le Soi. Le Soi n'est qu'une illusion qui se dilue lors de la mort. Le Karma, lui, subsiste. N'as tu pas l'impression que d'autres ont vécu avant toi, qui raisonnaient comme toi, avaient les mêmes goûts, les mêmes jeux, le même destin ? Et que d'autres viendront après toi pour revivre encore et toujours la même chose ? Rien de nouveau sous le soleil.
- Si, j'ai déjà ressenti cela.
- La régression permet de faire remonter les souvenirs, mais pas seulement tes souvenirs propres. Nous sommes composés de poussières d'étoiles et des cendres de nos ancêtres, et toute matière est mémoire. Et nous sommes tous en relation avec tous les autres êtres de ce monde avec qui nous partageons nos ressentis ; or un souvenir c'est d'abord du ressenti. Les souvenirs qui remontent ne sont pas forcément les nôtres ni même ceux d'une possible pré-incarnation de notre Karma. Il arrive même qu'ils soient inventés ou suggérés. Avec la régression, on peut facilement induire de faux souvenirs, c'est très difficile à éviter.
- A moins qu'on ait l'intention d'en créer.
- Dans ce cas, c'est l'enfance de l'art, c'est l'œuf à la coque, dit-il avec l'accent de Toulouse dans l'espoir d'imiter Claude Nougaro.

Il était un grand fan de Nougaro, même si il préférait l'Amour Sorcier à Nougayork. Mais il chantait comme une casserole. Il poursuivit son cours magistral.

- On procède bien sûr par induction hypnotique. Le sujet doit être en confiance. Une fois qu'il est en transe profonde, il faut le guider vers le passé, l'aider à se souvenir et à ressentir, le faire explorer les détails. Puis, petit à petit, tu lui fais remonter le temps, et avant, et avant...

Il bailla.

- Il faudrait que je te le montre sur toi mais je suis trop fatigué pour faire ça ce soir. La prochaine fois nous essayerons de te faire remonter à la petite enfance, peut être au delà. Du moins si tu n'es pas bloquée trois heures dans les bouchons.

Elle se rendait compte qu'il avait pris un coup de vieux depuis son retour. Peut être étais-ce dû au décalage horaire, à la longueur du voyage ou aux deux. Peut être cela passerait il.

- Je peux te laisser si tu veux dit elle, tu as l'air épuisé. J'en profiterai pour faire quelques courses en rentrant, il y a un grand supermarché sur le chemin. Et ça n'avait pas l'air de bouchonner dans l'autre sens.
- J'aurais dû t'appeler pour que tu fasses demi-tour.
- Ca n'est pas grave, j'aurais perdu autant de temps. C'était impossible de changer de file.
- Là par contre, tu aurais pu utiliser la magie pour qu'un conducteur te laisse la place.

Ils échangèrent encore quelques propos sans importance jusqu'à ce que Yann soit pris d'un bâillement majuscule. Il s'excusa encore, et la raccompagna.

Resté sur le balcon, il entendit la voiture de Florence démarrer. Dans le ciel, les traînées s'étaient diffusées et formaient un voile grisâtre qui couvrait tout le ciel. Il avait besoin de réfléchir. Lorsqu'elle lui avait parlé, un nouveau plan s'était dessiné dans sa tête. Un nouveau plan qui permettrait peut être qu'elle soit épargnée. Mais il fallait qu'elle fasse vite. Deux ans, trois peut être ? Difficile. Il rentra dans le living-room, verrouilla la porte-fenêtre de la terrasse et essaya de se fermer à tout ce qu'il percevait de la souffrance silencieuse du monde ; elle était assourdissante.

Florence fit une escale dans un supermarché de Marnes et rentra chez elle sans encombres. Elle posa ses courses et salua Salem. Sa brève visite chez Yann l'avait un peu inquiétée, elle l'avait rarement vu l'air aussi fatigué. Entre la mort de Rama, le voyage, un colloque où il avait à peine mis le nez dehors et le décalage horaire, cela n'aurait pas dû la surprendre, mais elle sentait autre chose.

Elle lui devait tant : il avait été pour elle un vrai père de substitution. Avant de le rencontrer, elle vivait une vie monotone, se faisant suer la journée au bureau, se faisant suer le soir chez elle. Elle avait peu de distraction, elle lisait, allait au cinéma ou au restaurant avec les copines qu'elle s'était faite à la Banque, s'offrait quelques fanfreluches en surveillant son compte en banque, et parfois flirtait avec un garçon.

De ce côté là, elle n'avait pas eu beaucoup de chance. Bien sûr, il y avait eu Frank. C'est lui qui l'avait entraîné dans les clubs chauds de la capitale et lui avait fait découvrir le Paris de la nuit. Mais en dehors de son imagination débordante pour trouver de nouveaux jeux pervers, Frank était le pire coup qu'on puisse imaginer. Au lit, il était aussi sexy qu'une baleine échouée.

Il avait quand même réussi à la mettre enceinte. Elle ne voulait pas d'enfant. Elle s'était rendue à l'hôpital. Le médecin qu'elle avait rencontré pratiquait les avortements à contrecœur et avait tout fait pour l'en dissuader. Le salaud lui avait même fait écouter ce qu'il présentait comme les battements du cœur de son enfant. Il avait fini par accepter et l'avait aspirée avec la prévenance d'un garagiste qui pratique une vidange. Au moins, c'était lui qui lui avait pris son enfant, c'était mieux que ce qui se pratiquait aujourd'hui où on vous file deux pilules de poison à avaler chez vous pour que ce soit vous qui portiez la responsabilité complète, et que vous vous retrouviez après seule, à pondre le fœtus dans les chiottes avec le mal au bide et la tête pleine de gris.

Elle avait fini par le plaquer. Il vivait maintenant avec un mec cuir et moustache qui lui avait fait découvrir le plaisir de s'en prendre une bonne dans le fondement. Ça s'emboîtait mieux dans ce sens là. Depuis, elle s'accommodait d'amants de passage qu'elle finissait par jeter comme des Kleenex. Sa relation avec Yann était tendre, mais totalement platonique.

Avant de le rencontrer, elle n'avait pas une vision très enthousiaste de la magie. Soit c'était de la bobologie empirique comme la pratiquait sa grand-mère qui aidait à faire passer les petits accrocs de la vie, les verrues ou les piqûres d'insectes ; soit c'était de la sorcellerie comme la pratiquait dans son village le vieux Le Fellic. Elle et sa grand-mère l'évitaient. Elle n'avait croisé qu'une seule fois son regard : ses yeux étaient deux grands vides pleins de nuit. On faisait appel à lui pour trouver le bon emplacement pour creuser un puit, pour donner un coup de pouce à une récolte poussive ou pour se débarrasser d'un voisin gênant. Il ne craignait qu'une seule chose, c'était le contrôle fiscal. Lui il avait dû en vendre, des poules noires, à la croisée de deux chemins à minuit.

Yann, c'était différent. Il pratiquait la magie comme une forme de spiritualité, comme un art martial. Il était croyant, avait la foi, mais se tenait en dehors des églises tout en respectant toutes les religions. Il n'hésitait pas à puiser dans le Bouddhisme, l'Indouisme ou l'Islam

autant que dans le Christianisme ou le Judaïsme. Mais il se définissait lui même comme un Païen, attaché aux plus vieilles traditions religieuses de l'humanité. Il disait souvent que Dieu était un phénomène naturel exploité par les églises, et qu'il préférerait se fournir à la source. Il lui avait appris que ce que nous appelons réalité n'est qu'une fabrication de l'esprit, un rêve éveillé, et que ce rêve pouvait se modeler à notre guise. Il suffisait d'utiliser l'intention. Il lui avait aussi appris que tous les êtres, vivants ou non, faisaient partie d'un même tout et pouvaient tous communiquer entre eux, même à distance. Pour lui, le monde était de nature vibratoire et tout se résumait à des phénomènes de résonance ou d'interférence. Et nous étions tous capable d'y participer.

Il la reprenait souvent lorsqu'elle parlait du don. Sa grand-mère lui avait appris que seules quelques personnes le possédaient, que les autres étaient sourdes et aveugles au monde de la magie. Yann pensait au contraire qu'on pouvait tous avec du travail développer le don. Simplement, certains avaient plus de facilités que d'autres. Mais il reconnaissait qu'il ne fallait pas mettre cela entre toutes les mains. On pouvait faire beaucoup de dégâts avec ça. A commencer sur soi même.

Elle avait fait son rituel du soir, en peignoir devant l'autel qu'elle avait confectionné dans la petite pièce derrière le rideau et avait pris un bain. Elle se préparait maintenant un bon repas sans se presser, la soirée à laquelle elle comptait se rendre ne commencerait pas à être intéressante avant minuit sinon plus. C'était dans le quartier du Marais, elle avait jusqu'à onze heures et demie à attendre. Elle occupa ce temps moitié en lisant quelques chapitres du roman qu'elle avait entamé, moitié en jouant à la poupée avec ses tenues afin d'en choisir une.

Elle partit de chez elle un peu plus tôt que prévu, vers onze heures et quart. Elle avait mis une tenue de circonstance, guêpière et bas luisants, le tout caché par un grand manteau. Comme toujours, elle avait une paire de chaussures hautes dans son sac qu'elle ne mettrait qu'une fois arrivée ; elle détestait marcher avec des talons hauts dans la rue. Et le quartier de Barbès qu'elle allait aborder pour prendre le métro n'était pas l'endroit idéal pour montrer des signes extérieurs de fétichisme, les bandes qui y traînaient avaient vite fait de vous traiter de pute ; ils démarraient au quart de tour et se transformaient vite en petits chacals haineux dopés à la testostérone.

Elle descendit les escaliers pour se rendre sur le quai. Dans la lumière triste des néons, une dizaine de badauds attendaient le prochain métro qu'un panneau lumineux annonçait dans quatre minutes. Un grand noir bien éméché prêchait en hurlant l'apocalypse et le Christ rédempteur ; les autres évitaient son regard. Il y avait un type affalé sur un siège, somnolent dans un manteau qu'il n'avait pas lavé depuis la guerre de quatorze ; ça sentait le pneu chaud, la sueur et l'urine. Elle aperçu un rat qui courait le long des voies. Périodiquement, un haut-parleur diffusait des annonces appelant les voyageurs à la vigilance. Bienvenue dans la Ville Lumière.

Le métro arriva dans un bruit de lessiveuse et le sifflement des freins. Elle évita de monter dans la même voiture que le grand noir ; il allait continuer son sermon jusqu'à épuisement des batteries. Après une vingtaine de minutes de trajet, elle sortit du métro aux Halles, quitta le forum somnolent, passa devant la fontaine des Innocents, traversa le boulevard de Sébastopol et jeta un coup d'oeil à Beaubourg qui lui évoquait une raffinerie de pétrole en Lego, puis entra dans le quartier du Marais. Dans une petite rue, il y avait un club habituellement réservé à une clientèle masculine, mais ce soir une association fétichiste y avait organisé une soirée ouverte aux femmes et aux hétéros. Du moins ceux qui y avaient été invités.

Elle présenta son carton d'invitation au cerbère qui lui ouvrit la porte, et descendit l'escalier étroit et glissant qui menait à une cave aménagée en bar ; il y avait un petit vestiaire et des toilettes en bas, elle enleva ses baskets et se hissa sur ses aiguilles. Elle ne garda qu'une petite bourse avec de quoi s'offrir quelque chose à boire, et parti explorer les lieux. Il y avait

plusieurs galeries voûtées dont une avait été cloisonnée pour servir de back-room. En passant devant la porte entrouverte, elle distingua des silhouettes qui bougeaient ; elle n'entrerait pas là, une affichette indiquait que c'était strictement réservé aux hommes. Une musique technoïde assourdissante vous vrillait les tympans. Comme elle s'y attendait, il n'y avait pas grand monde, la soirée commençait tout juste à s'animer. Elle s'installa au bar, commanda un jus de tomates et observa à travers la pénombre et la fumée.

Il y avait un couple qu'elle ne connaissait pas, et qui se livrait à une démonstration de fessée. Lui était grassouillet, la quarantaine bedonnante, habillé dans une tenue latex ridicule qui mettait bien en valeur ses bourrelets, penché en avant les fesses dressées ; elle était du même âge, sèche comme une trique, habillée en maîtresse à l'anglaise, et elle s'appliquait à lui rougir le postérieur à grands coups de martinet. Un peu plus loin, un autre couple, beaucoup plus jeune, était assis à une table. Elle était en train de le transformer en une sorte de poupée vaudou, en lui transperçant la peau avec des aiguilles stériles. Florence la connaissait. Elle se faisait appeler Lune, mais son vrai prénom était Marie-Christine. Elle aussi avait le don et le sang faible, mais elle l'ignorait. Elle passait son mal de vivre en claquant le peu de fric qu'elle gagnait en vendant des fringues, à acheter des fringues, des fards et des mutilations qu'elle exhibait avec fierté. Depuis la dernière fois qu'elle l'avait vue, elle s'était fait poser un anneau dans le nez qui, avec son physique rondet, la faisait ressembler à une vache. Elle avait dû passer une heure à se maquiller façon Halloween tant elle dégoulinait de noir charbonneux et de paillettes violettes. D'autres personnes, dans des tenues diverses, profitaient du spectacle ; d'autres invités arrivaient seuls ou par groupe de deux ou trois.

- Maîtresse Florence, quel plaisir de vous revoir ! Très joli, le pentagramme dans le cou. Elle se retourna. Il y avait un grand type d'environ cinquante ans, habillé en cuir avec toute la panoplie, collier de chien, bracelets à pointes et casquette militaire. Il tenait en laisse une jeune fille fort dévêtue qui devait être au moins de vingt ans sa cadette. Avec juste un serre-taille, des bas, des chaussures qui devaient lui tordre les pieds tant elles étaient hautes et cambrées, les seins et le sexe épilé bien visibles, la fille ne devait pas être à l'aise, et c'était le but recherché.

- Merci Maître Karl, mais c'est un spectacle, il y a un cercle autour. Tu me présentes ?
- C'est Lassie, ma nouvelle petite chienne ; je l'ai rencontré à la dernière soirée *Démonia*. Dis bonjour à maîtresse Florence, Lassie.
- Bonjour madame, dit Lassie en baissant les yeux.
- Une chienne qui parle, voilà qui est intéressant.
- Oui, hélas la parole ne lui manque pas, mais elle est très docile et bien sûr très fidèle, c'est pour cela que je l'ai baptisée Lassie. On ne s'entend pas hurler ici, je commande une bière, j'installe ma petite chienne et on va aller au fond, on sera plus tranquille pour discuter.

Il cria dans l'oreille du serveur pour commander sa bière et lui demanda si il pouvait mettre un bémol sur les décibels. Le serveur baissa légèrement la sono, ce qui ne changea pas grand chose. Il avait un métier à risque, à respirer la tabagie des clients et à se défoncer les tympans entre la musique et les commandes. Karl, qui se prénomait en réalité Jean-Charles mais aimait bien la consonance teutonique qui, pensait-il, lui conférait plus d'autorité, attachait un bandeau sur les yeux de Lassie. Il la guida jusqu'à une plateforme surmontée d'une sorte de potence ; elle y monta en guidonnant sur ses casse-pieds ; il lui attachait les chevilles à deux anneaux pour maintenir ses jambes en position écartée, et lui fixait les poignets sur la potence au-dessus de sa tête. La fille était maintenant totalement vulnérable et semblait y prendre plaisir ; en tout cas elle se laissait faire en souriant. Karl attrapa sa bière et se dirigea avec Florence vers le fond d'une des galeries tout en surveillant du coin de l'œil sa dernière conquête ; il y avait déjà un type qui commençait à la caresser.

- Elle a l'air très jeune. Tu fais les sorties d'école, maintenant ?
- Elle a trente deux ans mais elle en paraît seize. Tout ce que j'aime. Plus jeune, ça ne m'intéresse pas, je suis pourtant pervers et fier de l'être, mais je ne comprends pas les pointeurs.
- Les quoi ?
- Les pédophiles. Eux, ce sont des malades. Nous, on se contente de mises en scènes pour épicer le désir. Et après on rentre à la maison et on fait l'amour papa-maman, quand on ne s'effondre pas parce qu'on n'a plus de café blanc.

Dans le monde diurne, Jean-Charles était actuaire ; il travaillait dans une grande compagnie d'assurance à évaluer les risques pour rédiger des contrats qui soient toujours favorables à son employeur. Ca nécessitait de savants calculs qu'il avait tenté d'expliquer une fois à Florence. Elle n'en avait retenu qu'un ennui profond. Ils s'étaient croisés plusieurs fois dans des soirées, avaient sympathisés et s'étaient livrés à quelques jeux de rôle chastes. Il fréquentait surtout les clubs de la rive gauche et, lorsqu'il traversait la seine, ne s'aventurait guère plus loin que le Marais ; au delà, pour lui, c'était le Bronx.

- Que deviens-tu ? Toujours à la Banque ?
- Oh oui, et c'est toujours aussi ennuyeux.
- Et en dehors de ça ?
- En ce moment, pas grand chose, j'apprends les techniques d'hypnose, je prends des cours.
- Fascinant ! Tu arrives vraiment à faire faire ce que tu veux ?
- Non, ça ne marche pas comme ça. Il faut que la personne soit consentante. Tu peux la bousculer un petit peu, mais tu ne peux pas aller à l'encontre de sa volonté. Sinon, il suffirait d'hypnotiser les pédophiles pour qu'ils deviennent tous de bons samaritains. Par contre, si tu veux vraiment arrêter de fumer ou de renifler de la poudre à récurer, là je peux t'aider.
- Pourtant, j'ai vu un hypnotiseur une fois dans un spectacle, il arrivait à faire faire des choses complètement humiliantes aux spectateurs qui étaient montés sur scène, à les faire se mettre à poil ou à faire le chien, ce genre de chose.
- En montant sur scène, ils donnaient leur consentement. Ils savaient très bien ce qui pouvait leur arriver. Regarde Lassie, elle était consentante lorsqu'elle est montée sur la plate-forme ; et maintenant, elle est en état de transe.

La fille ondulait dans le peu de degrés de liberté que lui laissaient ses attaches, au rythme de la musique et des caresses appuyées que deux inconnus lui faisaient.

- Tu pourrais faire sauter des blocages ? demanda t-il.
- Je ne vois pas lesquels, tu n'en as aucun.
- Pas pour moi, mais pour Lassie. Il y a des pratiques sur lesquelles elle bloque. J'aimerais bien parvenir à ce qu'elle s'y mette.
- Quel genre de pratique, par exemple ?
- Les jeux d'eau. J'aimerais qu'elle me fasse une petite douche dorée, mais tout ce qui touche au champagne-caviar, c'est tabou pour elle. Elle supporte qu'on l'attache à poil en publique et que des inconnus lui caressent la chatte, mais pas question de laisser la porte ouverte aux toilettes. Ca m'agace.

Elle réfléchit un moment. Elle pensa à ce que Yann lui avait dit.

- Je peux peut-être essayer quelque chose. Est-ce qu'elle accepterait qu'on l'habille et qu'on la traite comme un bébé ?
- Certainement. C'est quoi ton idée ?

- Lui faire prendre du plaisir à pisser dans une couche, en public.
- Quel plaisir peut-on avoir à pisser dans une couche ?
- Tu n'aimais pas pisser au lit quand tu étais gosse ?
- Si, peut être. Et ensuite ?
- Et ensuite, la faire pisser sur commande. On convient d'un mot clé, et à chaque fois que tu lui diras, elle videra sa vessie. Comme ça, si tu veux une douche dorée, il suffit que tu te mettes en dessous d'elle et que tu dises le mot magique.
- Amusant. Ca marcherait même si on est dans la rue ?
- Disons qu'elle aura beaucoup de mal à faire que cela ne marche pas. Le but, c'est qu'elle n'ait tout simplement pas envie de se retenir. Mais ça ne se fera pas en une séance. Et pas tout de suite, je ne suis pas encore assez avancée dans mes cours. Mais on peut planifier ça, disons pour cet été.
- Je suis preneur. Je vais en discuter avec elle, j'espère qu'elle acceptera.
- Ne lui dit pas quel est le but, parle lui seulement de jouer au bébé, de lui donner le biberon, de lui mettre un joli bonnet rose et de l'installer dans un youpala. Si tu lui dis d'emblée que tu fais ça pour lui provoquer une incontinence contrôlée, je crains qu'elle ne soit pas très chaude.
- C'est sûr, dit il en riant. Et ça m'excite beaucoup de lui faire cette surprise. Tu penses y arriver en combien de séances ?
- J'espère en trois, peut être deux si elle accroche bien.
- Ce sera définitif ?
- Non. Si elle le souhaite, elle pourra réapprendre à contrôler sa vessie, même si elle entend le mot magique. Mais une fois le blocage sauté, si elle a bien associé ça au plaisir, ça lui sera aussi difficile que pour toi d'arrêter de fumer.
- Merveilleuse Florence, vous êtes décidément pleine de ressources. Ton prix sera le mien.
- Nous verrons, je te recontacterai début juillet pour mettre ça au point.
- Très bien. Je serais sur Paris la première quinzaine de juillet.
- Si tu le permets, je vais la sonder un peu, pour évaluer le travail.
- Mais c'est fait pour ça ! N'hésite pas à bien la fourrer si tu le souhaites, elle est ouverte à toutes proposition, elle ne pourra rien te refuser !
- Je ne parlais pas de ça. J'ai fini mon verre, tu m'offres quelque chose à boire ?
- Je vais reprendre une bière aussi, et aussi quelque chose pour Lassie. Elle va peut être avoir soif. Tu prends quoi ?
- Je passe aux drogues dures. Un Coca avec une rondelle de citron.

Elle se leva et se dirigea vers la plate forme où Lassie était offerte. Les deux types qui la tripotaient étaient maintenant au bar et se roulaient des pelles. Elle se glissa derrière elle et commença à la caresser tout en laissant son esprit pénétrer en elle. Elle avait le sang plutôt fort, mais pas assez pour résister à ses charmes. Et elle avait un... non, pas un don, c'était bizarre. Elle aperçu Karl qui se dirigeait vers les toilettes et devina qu'il allait se repoudrer le nez. Elle se plaqua contre Lassie et respira le parfum de sa peau. Il commençait à faire une chaleur suffocante dans la galerie enfumée ; elle était humide comme une éponge. Karl sortit des toilettes, commanda les boissons et les paya, puis vint détacher Lassie. Il enleva son bandeau et lui ordonna de rapporter les boissons à leur table. Là, il la fit asseoir à ses pieds. Il lui avait pris une bouteille d'eau minérale. Il en versa un peu dans une petite assiette et la mis par terre pour qu'elle puisse laper.

- Tu lui as fait prendre quelque chose avant ?

Les Bergers

- Elle est sous X. Je l'ai fait gober il y a une bonne heure. Elle doit voir des néons partout en ce moment.

Elle regarda les pupilles de la fille. Elles étaient complètement dilatées. C'était ça qu'elle avait ressenti ; l'Ecstasy, quand elle était pure, développait un semblant de don tout en affaiblissant les défenses. Elle détestait ça. Elle attrapa la bouteille d'eau et la tendit à Lassie.

- Bois beaucoup. Tu es en nage et tu vas faire un malaise. Karl, si tu veux qu'on marche ensemble, évite ce genre de chose.

La fille avala plusieurs rasades d'eau. Elle leva les yeux vers Florence avec une expression de surprise et de crainte, et se mit à répéter :

- Vous voyez des choses que les autres ne voient pas...

Chapitre 9

- Excusez-moi, vous savez où se trouve la salle BE817 ?

Anne était agacée. Cela faisait un moment qu'ils tournaient en rond dans les couloirs. Ils étaient dans une partie de la Banque qui venait d'être refaite, et ils étaient complètement désorientés.

- Attendez, attendez... Marie-Jo, ça te dit quelque chose, la BE817 ?
- Ah ça, depuis que ça a été refait, je n'en ai aucune idée. Attends, BE tu dis ? 'E', c'est pas pour Entresol ?
- Alors dans ce cas, vous n'êtes pas au bon étage, ici on est au premier.
- Je sais, dit Anne, mais je n'ai pas vu de bouton 'Entresol' dans l'ascenseur.
- Il faut peut être passer par l'escalier ?

Le bureau dans lequel ils étaient entrés était flambant neuf avec des meubles en pin et acier style Ikea. Romain fit une remarque admirative à Ariel et Antoine.

- Il y en a qui sont bien lotis, ici.
- Bon, dit Anne, on part à la recherche de l'escalier.

Ils allaient à une présentation du nouveau système, celui qui allait remplacer la vieille quincaillerie avec laquelle ils travaillaient. L'équipe était presque au complet, Luc étant resté dans son bureau pour pouvoir répondre aux affaires courantes. Ariel était le seul à avoir fait des efforts vestimentaires et portait une chemise cravate des plus classiques ; Florence était, elle, en jogging. Ils avaient tous un cahier, un stylo et un badge. Après avoir tourné en rond et interrogé quelques personnes perplexes, ils finirent par tomber complètement par hasard devant une porte à côté de laquelle un petit panneau de plastique les informait qu'ils étaient arrivés à bon port. Ils montèrent un escalier sombre et débouchèrent dans une pièce sans fenêtres.

Il y avait un type plutôt jeune, costume et cravate classiques, qui les attendait avec un sourire de vendeur de voitures d'occasion. Sur la table ovale était posé un ordinateur portable ouvert et allumé connecté à un vidéoprojecteur qui produisait une image assez terne sur le mur. Sur un fond vert-gris, on pouvait y voir un globe terrestre entouré par une esquisse d'anneau qui ressemblait à un boomerang. En gros caractères, on y lisait :

TellTech Inc.

Et en dessous :

We design your future

Antoine pensa: et nous c'est *we maintain your past*. Ils prirent place autour de la table.

- Bonjour et excusez nous pour le retard, dit Anne, on a tourné un moment pour trouver la salle.
- Nous avons largement le temps de faire cette présentation, elle est très courte. Je m'appelle Jean-Marc Zaieff, Z-A-I-E-F-F...

Ils notèrent tous son nom avec un synchronisme parfait.

- ... et je fais partie de TellTech qui est, comme vous devez le savoir, la société qui a remporté l'appel d'offre pour le projet EvoClear.
- Bon, nous c'est l'équipe de maintenance de la compensation, dit Anne. Là, il y a Ariel Goldman pour le support, Florence Bruno, l'administratrice de la base, Antoine Cardan qui vient de nous rejoindre, et Romain Laudier. Et moi c'est Anne Boulanger, chef de projet. Il manque juste Luc Janet qui est resté pour tenir le standard.

Jean-Marc appuya sur une touche pour passer à la diapositive suivante ; l'écran se couvrit de petits carrés qui s'animèrent et finirent au bout de quelques secondes par composer une

nouvelle image. Super, soupira Antoine, il a dû essayer tous les effets de transition de PowerPoint.

- Comme vous le savez, la cible du projet EvoClear – Evolution du *Clearing* – est l’optimisation de l’activité Clearing au sein de la Banque grâce à la mutualisation des ressources existantes dans un système unique, avec des objectifs ambitieux de maîtrise des coûts tout en permettant des performances optimales à travers l’utilisation de technologies *cutting-edge*.

Eh bé, ça commence bien, se dit Antoine. Du bon baratin marketing comme on enseigne dans les écoles de commerce. Traduisez : on va essayer de faire plus avec moins. La vieille litanie, enrobée par des mots creux à la mode, de préférence anglo-saxons. Les décideurs en raffolaient.

- Euh, excuse-moi, dit Anne un peu sèchement, tu sais, nous on est des techniques. Tout ce qu’on a besoin de savoir, c’est comment on va réaliser la bascule entre l’ancien système et le nouveau, s’il faut vous donner des billes et lesquelles, comment on va faire la synchro, tout ça.
- Ah, dit Jean-Marc, perplexe, c’est que moi on m’a demandé de faire une présentation globale du projet, pas d’entrer dans des détails techniques, j’en serais d’ailleurs incapable. Mais il y a quelques *slides* qui devraient vous intéresser, ça a l’air plus technique, d’ailleurs je n’y ai pas compris grand chose.

Il tapotait le clavier pour balayer les diapositives à la recherche de quelque chose de plus adapté, mais était ralenti par les transitions qu’il avait ajoutées et qui dessinaient à l’écran un joli ballet de petits carrés de couleur. Il finit par s’arrêter sur un diagramme composé de rectangles de couleur reliés par des flèches.

- Ah voilà, ça c’est l’architecture globale d’EvoClear. Comme vous le voyez, nous nous appuyons sur des *blades* sous Linux pour la *scalability*, avec une architecture *three-tiers* en client léger AJAX ; les composants métiers sont développés en technologie Java *entreprise edition* et le *back-end* s’appuie sur une base Oracle. Pour le *front-office*, nous avons BO bien sûr et... excusez moi...

Une bulle jaune venait d’apparaître dans le coin inférieur droit de l’image, l’avertissant que des mises à jour critiques étaient disponibles, et que son portable attraperait la peste et le choléra s’il ne les installait pas ici et maintenant. Il fit disparaître la bulle et poursuivit sa récitation. Antoine jeta un coup d’œil circulaire : Florence se nettoyait un ongle avec l’agrafe de son stylo, Romain affichait une mine déconfite, Ariel donnait l’impression qu’on avait traité son visage au Botox et Anne tapotait nerveusement avec son crayon, les sourcils froncés. Antoine demanda :

- Vous comptez traiter les flux en Java ? Vous n’avez pas peur d’avoir des problèmes de performance ? On traite des dizaines de milliers de transactions par jour...

Tout le monde se tourna vers lui. Jean-Marc avait perdu son sourire.

- Je, euh, ce n’est pas vraiment ma partie, moi je connais l’architecture générale, comme je vous l’ai dit je ne suis pas technicien, mais si vous voulez je peux vous mettre en contact avec l’équipe technique, en fait je crois que ce serait mieux comme ça...
- Très bien, dit Anne, on lève le camp. Bon, Jean-Marc, merci pour cette présentation, dès que votre équipe technique a cinq minutes, vous lui dites qu’elle me contacte et on organisera une rencontre.

Ils quittèrent la pièce en rang d’oignons. Dans le couloir, Anne grogna :

- Là je suis vénère grave. Putain, ça fait des mois que je réclame sur l’air des lampions qu’on nous file des billes sur le nouveau système parce qu’il va falloir quand même qu’on échange des trucs avec, je sais pas, rien que le référentiel par exemple. Qu’est

ce qu'on doit faire ? On leur balance le truc en vrac et ils se démerdent ? Et tout ce qu'ils ont trouvé, c'est de nous faire perdre deux plombs à nous présenter des dépliant publicitaires avec des commentaires en Shadock dans le texte, c'est...

- Anne, dit Florence, tu es sûre qu'on va dans la bonne direction ?
- J'en sais rien, putain, je me repère aux panneaux où il y a un carré avec une flèche qui sort, ça devrait... Oh merde, on est arrivé dans la rue... Bon au moins comme ça on sait comment rentrer. Je vous paye le café au bistrot, j'ai besoin de souffler un peu.

Et d'en griller une, pensa Antoine. Ils traversèrent la rue et entrèrent dans le rade le plus proche. Tous commandèrent un café ; Antoine précisa qu'il le voulait serré. Il offrit une clope à Anne et s'en alluma une.

- Bon, on fait le point, dit Anne. Bilan de la matinée : j'en sais pas plus. Antoine, tu avais l'air de comprendre, tu peux décoder son jargon pour nous ?
- Ben en gros ils veulent regrouper plusieurs systèmes de compensation, de *clearing* comme il dit ; je ne savais pas qu'il y en avait d'autres à la Banque. Ils vont faire ça comme un site Internet, et développer le tout en Java. Voilà, c'est à peu près tout ce que j'ai capté.
- Qu'est ce que j'en ai à foutre qu'ils dansent la Java ou le Calypso pour développer ?
- Java, c'est un langage avec plein d'outils, ça permet de développer très vite. Mais c'est surtout fait pour les trucs interactifs, pas pour les traitements de masse. Ça va nécessiter une machine de course. Il va falloir qu'ils sortent le chéquier s'ils veulent tenir les contraintes légales de performances. S'ils croient qu'ils vont faire des économies comme ça, je crains qu'ils se mettent le doigt dans l'œil.
- C'est vachement bien barré, cette histoire.
- Moi ça ne m'inquiète pas trop, dit Ariel, après tout si on ne sait pas, on ne fait pas, c'est aussi simple que ça.
- Moi ce qui m'inquiète, c'est qu'ils nous filent le tout à la dernière minute et qu'on fasse ça à l'arrache. J'ai aucune envie d'y passer mes week-ends.

Ils regagnèrent leurs bureaux en contournant le bâtiment. Luc était au téléphone avec un utilisateur qui avait perdu un virement dans les méandres du système, et il était en train de fouiller dans les tables, le combiné du téléphone coincé sur l'épaule.

- ... Je la retrouve pas votre opération, vous êtes sûr que c'est ce numéro ? Vous l'avez passée quand ?

Anne regarda par dessus son épaule et pointa le doigt vers une ligne de chiffres à l'écran.

- Ca y est je l'ai, dit Luc ... elle est coincée en validation ... non, c'est pas votre faute, ça arrive ... non, on a une procédure qui ... je vous débloque ça et je vous rappelle ... Quel poste ?

Il prit des notes et raccrocha.

- Alors, ce show, c'était intéressant ?
- Les décors étaient moches mais l'acteur avait un beau sourire Colgate, répondit Anne.

Il y avait un fond de café froid qui restait. Anne le vida dans sa tasse et regagna son bureau.

- Elle a pas l'air contente, vous l'avez chambrée ou quoi ? demanda Luc.
- C'est juste qu'on a perdu du temps pour rien, répondit Florence, la réunion ne nous a rien apporté d'intéressant.
- Oh si c'est que ça...

Romain s'était plongé dans une partie de FreeCell et Ariel dans la surveillance des messages que le système déversait avec une régularité de métronome sur son écran : début du traitement KGX203, fin normale du traitement GYZ937. Florence, elle, s'était plongée dans un livre

qu'elle devait avoir entamé depuis quelques temps déjà ; elle en était presque au bout. Antoine se pencha pour voir ce qu'elle lisait. C'était *Le Matin des Magiciens* de Jacques Bergier et Louis Pauwells.

- Pauwells, dit Antoine, c'est pas le vieux con du Figaro qui avait parlé de sida mental pour les jeunes ?
- Si c'est lui. Comme quoi on peut écrire des bouquins super et devenir un vieux con, c'est pas incompatible. Il a écrit ça il y a déjà un bon moment ; je l'avais lu quand j'étais jeune, je le relis avec beaucoup de plaisir. Tu devrais y jeter un coup d'œil, il y a des passages qui devraient intéresser le scientifique que tu es, notamment quand il liste les erreurs que la science a commises.
- Il a dû en oublier un paquet ; un bouquin entier n'y suffirait pas. Les scientifiques sont des êtres humains, donc faillibles. C'est une des grandeurs de la science d'accepter de se remettre en permanence en question.
- C'est pas l'impression que donnent les scientifiques que j'ai pu voir ou lire, ils me semblent tous pétris de certitudes.
- Ca c'est les mandarins, ceux qu'on voit à la télé et qui viennent pérorer, souvent sur des sujets qu'ils ne maîtrisent pas plus que toi et moi. Quand tu entends un spécialiste des cristaux te parler des modèles climatiques, c'est comme si un pédicure critiquait les implants dentaires.
- Oui mais c'est ça que les gens retiennent.
- Ils n'ont pas les moyens de faire la part des choses. Quand on te présente un type comme un 'grand scientifique', ça ne veut rien dire du tout, la science est devenue tellement complexe qu'il n'y a plus de vrais généralistes qui puissent avoir l'image globale et parler de 'la science' en général.
- Un peu comme ici, on ne voit que des petits bouts.
- Imagine qu'on t'invite sur un plateau télé et qu'on te présente comme une 'grande informaticienne' ; c'est flatteur, mais lorsqu'on te demandera de t'exprimer sur, je ne sais pas, la sécurité des réseaux, tu en resteras à des généralités.
- Au mieux, je pense plutôt que je sécherai.
- Mais pour le public, tu auras le tampon 'experte' sur le front. Comme de toute façon peu de gens y connaissent quelque chose, le public gèrera ce que tu diras comme parole d'évangile. Pour peu que tu parles bien, ais un peu d'imagination, tu pourras faire passer tout ce que tu veux, c'est magique.
- En effet, dit Florence, c'est le mot qui convient. Je te passerais le bouquin, je l'ai presque fini. Tu verras, c'est pas mal du tout. Bon, je vais avec Anne nous chercher des salades, c'est l'heure de manger. Bon ap'.

Florence quitta le bureau et alla chercher Anne. Elle avait laissé son bouquin bien en évidence pour qu'Antoine morde à l'hameçon. Ce matin, elle avait chargé le livre avec son intention qu'il s'y plonge. Et que ça lui donne envie d'en discuter, d'aller plus loin. Au moins n'avait il pas l'air trop coincé dans ses certitudes scientifiques.

Antoine feuilleta le livre. Elle avait marqué certaines pages avec des Post-It. Il en choisit un au hasard et commença à lire. Ça parlait de l'époque où l'Académie des Sciences avait définitivement rangé les machines volantes ou parlantes dans la même fosse commune que la quadrature du cercle. N'avait on pas démontré ma-thé-ma-ti-que-ment, excusez du peu, qu'un plus lourd que l'air ne pouvait pas voler ? Jusqu'au jour où deux réparateurs de bicyclettes, les frères Wright, firent décoller le premier avion.

Antoine avait déjà été confronté à cela quand il était plus jeune. Ses parents avaient loué une villa près de Grasse pour les vacances ; il faisait une chaleur étouffante et ils avaient ouvert

fenêtres et portes dans l'espoir un peu vain de faire un courant d'air frais ; l'orage était arrivé très vite ; il y avait une ligne à haute tension qui passait près de chez eux ; la foudre s'y était abattue et une boule de feu s'était formée, de la taille d'une orange peut être, c'était difficile à dire tant elle était brillante ; elle était entrée dans la pièce par une fenêtre, l'avait traversée en zigzaguant et était ressortie par une porte sans avoir touché personne ; le tout avait duré moins de dix secondes, mais c'était impressionnant, on avait l'impression de vivre les Sept Boules de Cristal en vrai. Lorsqu'ils étaient rentrés à Tours, ils en avaient parlé à un ami de son père qui était professeur de physique à l'université François Rabelais. Il leur avait affirmé qu'ils avaient été victimes d'une hallucination collective ; la foudre en boule, ça n'existe que dans les bandes dessinées et les histoires de bonnes femmes. Les hallucinations collectives, ça, c'était documenté, il suffisait de voir le nombre de gens qui disaient avoir vu une soucoupe volante ou des petits hommes verts. A la suite de ça, il s'était passionné discrètement pour les Objets Volants Non Identifiés. Ca lui avait passé vers son année de première, quand il avait commencé à adhérer au discours scientifique, à prendre sa carte de l'Eglise de la Sainte Exactitude. Ca lui revenait maintenant, tout un ressenti qu'il y avait quelque chose de pourri au royaume des sciences. Ca lui rappelait la discussion qu'il avait eue avec Julie sur Gödel. Il posa le livre, salua ses collègues et descendit profiter de la pause repas. Il y avait un peu de soleil et il n'avait pas trop faim ; il décida de flâner un moment avant d'aller manger quelque chose de léger. Il remonta l'avenue du Quatre-Septembre en direction de l'opéra. Le petit rayon de soleil avait eu un effet immédiat sur les tenues des femmes ; beaucoup n'avait pas résisté à l'envie d'en mettre de plus légères et cela faisait un spectacle réjouissant. Il avait devant lui une jeune gazelle africaine superbe ; il avait toujours eu un faible pour le physique des africaines, peut être les plus belles fesses du monde, pensa t-il, celles là sont tellement rebondies qu'on pourrait y poser un verre de bière, on dirait un dessin de Crumb...

- Antoine ! Eh, Antoine !

Il sortit de sa rêverie et se retourna. Il y avait un homme qui l'appelait. Il avait environ son âge, un imperméable prévoyant et une canne. Antoine ne le reconnut pas tout de suite.

- Oui, pardonnez-moi mais je ne vous remet pas...

- Thierry, Thierry Danjean, on s'est pas vu depuis au moins trois ans, on a sacrément fait la fête ensemble, tu me remets ?

Il le remettait en effet. Un sacré fêtard avec qui il avait fait les quatre cent coups à l'époque où il avait du fric et traînait dans les boîtes. Thierry-les-Ecsta, Thierry-les-pétards, Thierry-la-coke, il brûlait la vie par les deux bouts. Là il avait l'air d'être passé dans une lessiveuse.

- Bien sûr Thierry, excuse-moi, ça fait tellement longtemps. Eh, j'allais manger un morceau, ça te dit qu'on déjeune ensemble ?

- Oui mais si on ne va pas trop loin, comme tu peux le voir je marche beaucoup moins bien maintenant.

- Qu'est-ce qui t'es arrivé ?

- Je te raconterai ça. On est à côté de la rue Sainte-Anne, si tu n'as rien contre les japonais ?

Ils entrèrent dans le premier restaurant venu. Thierry claudiquait et dû s'appuyer sur le chambranle de la porte pour monter la petite marche de l'entrée. Ils s'installèrent à la première table.

- Alors qu'est ce qui t'est arrivé ? Un accident de moto ?

- Non . J'ai fait un AVC, un accident vasculaire cérébral. Un matin je me suis réveillé avec une espèce de gueule de bois plus forte que d'habitude. Sur le coup je me suis pas inquiété, les gueules de bois ça me connaît, je suis resté un peu plus longtemps au lit. Quand j'ai voulu me lever, je me suis effondré. C'est là où on est content d'avoir

un téléphone sur la table de nuit. J'ai appelé le SAMU, ils sont venus vite. J'ai cru que je ne pourrais plus jamais remarquer mais, avec un peu de rééducation, j'arrive à être à peu près autonome.

Antoine fut pris d'une petite angoisse égoïste : et si ça lui arrivait à lui, comment ferait-il ? Il n'avait pas de téléphone dans sa chambre ; et même si c'était le cas, comment pourrait-il se traîner jusqu'à l'interphone pour ouvrir la grille du hall ?

- Oh merde...
- Oh, ça aurait pu être pire. Mais la fête et la moto, c'est fini pour moi. Et pour draguer, c'est nettement plus difficile...

Quand il l'avait connu, Thierry était un célibataire endurci et un sacré coureur de jupons, il changeait de fille comme on change de caleçon. Ca avait dû être une sacrée chute. Ils commandèrent deux menus, sushis pour Thierry et brochettes pour Antoine.

- Et toi, que deviens tu, demanda Thierry ?
- Oh moi, rien d'extraordinaire, je sors d'une petite galère de fric mais ça s'arrange.
- Ta boîte marche bien ?
- Euh, pas vraiment, on a déposé le bilan il y a environ trois ans. Elle est tombée un peu avant les tours jumelles.
- Et depuis ?
- J'ai un peu galéré pour retrouver du boulot mais c'est bon maintenant.
- Toujours dans les télécoms ? J'ai entendu dire que c'était le secteur qui marchait bien en ce moment.
- Non, je n'ai rien retrouvé dans le secteur. Je bosse dans une banque, à deux pas d'ici.
- Et c'est intéressant ?
- Bof, pas vraiment. C'est un boulot purement alimentaire. Et toi ?
- Toujours à la météo. Toujours à essayer de faire des prédictions qui foirent une fois sur deux.

On venait d'apporter les entrées. Antoine remarqua que Thierry mangeait sa soupe Miso avec difficultés : il s'approchait très près du bol pour pouvoir porter plus facilement sa cuillère à sa bouche. Il remarqua aussi qu'il ne souriait plus que d'un côté.

- C'est peut être parce que tu as troqué ta grenouille contre une souris ?
- Oh, c'était pas mieux avant, loin de là. Mais c'est toujours la même histoire, quand on est face à un truc aussi complexe, on ne peut pas faire un modèle précis. Il y a trop de trucs en cause, c'est l'histoire de l'effet papillon. Bien sûr on affine au fur et à mesure qu'on se plante, mais les modèles sont toujours pifométriques, pardon heuristiques, c'est plus joli mais ça veut dire la même chose.
- Pareil en informatique, ça devient tellement complexe que, quand ça plante, on a recours à la pensée magique. On essaye le rituel du « Control-Alt-Suppr » et si ça ne marche pas on prie. En dernier recours, on lit la doc.
- Ceci dit, à court terme, on se goure de moins en moins, il y a beaucoup plus de données à moudre et les ordinateurs modernes nous permettent de faire des modèles de plus en plus complexes, à tel point que je me demande si on ne va pas un jour faire des modèles du modèle pour s'y retrouver.
- La tempête de 99, c'était un beau ratage quand même. Je me rappelle la météo qui annonçait quelques bourrasques.
- On a été les premiers surpris, personne n'avait prévu ça. Ca a permis d'affiner un peu les modèles, mais surtout de renforcer les systèmes d'alertes. Mais, bon, tout dans tout, on reste quand même le système de prévision le plus fiable jamais mis au point.

Le reste, c'est la boule de cristal. Regarde les prévisions économiques, ça rend les astrologues respectables, ils se gourent moins.

- Genre, « tous les indicateurs nous montrent que la croissance va repartir » et bing, crise mondiale.
- En fait, chez eux, c'est aussi la pensée magique mais en plus délirant encore. On regarde si le nombre d'immatriculations de voitures grimpe ou baisse pour évaluer les perspectives de croissances. Si, si, je l'ai vu faire.
- Ca vaut ta grenouille ! En tout cas, d'après ce que j'ai compris, il va falloir remettre vos modèles sur l'établi.
- Ah bon, pourquoi ?
- Je suis pas de ta partie, mais tout le monde ne parle que de dérèglement climatique...
- Ah bon, j'étais pas au courant, dit il en riant. Tu sais, en sciences, le seul truc sur lequel il n'y a pas de discussions, c'est le « ici et maintenant ». Ici et maintenant, deux corps s'attirent en proportion inverse du carré de la distance. Ailleurs ou demain, je sais pas. Pour un plus un égale deux, je suis prêt à parier que dans cent ans ce sera la même chose. Pour le reste, je suis très circonspect.
- En algèbre de Boole, un plus un ça fait zéro.
- Comme quoi...
- Mais j'avais cru comprendre qu'il y avait quasi unanimité sur le sujet.
- Unanimité sur un modèle de prévision, tu plaisantes. Moi, mes petits modèles, je vais les garder encore un bon moment. Du moins si je tiens le coup.

Antoine prit sa remarque comme un appel du pied douloureux. Il détourna la conversation et parla de choses et d'autres. La souffrance de Thierry le mettait mal à l'aise. A la fin du repas, il le quitta après l'échange rituel de points de contact, téléphone ou courrier électronique et promesse de revoyure bientôt, au sort de la vie.

Ils n'étaient que des gosses qui voulaient s'amuser, et ils l'avaient payé le prix fort. Qu'étaient-ils devenus, les Patrick, les Léa qu'il fréquentait à l'époque ? Patrick, alias Patou, qui écrivait des poèmes surréalistes sous acide. Léa, qui tirait les tarots à tout le monde. Il avait perdu leurs traces. Il devait encore avoir leurs numéros de téléphone de l'époque. Il pourrait tenter de les rappeler. Mais en avait-il vraiment envie ? Le déjeuner avec Thierry lui avait laissé un goût amer. Finalement, lui, s'en était bien sorti. Il avait un boulot, était en bonne santé. Il n'avait pas à se plaindre.

Il rejoignit son cagibi sous les toits et se plongea dans le décryptage de quelques programmes en espérant que cela chasserait le bleu qu'il avait dans la tête. Celui qu'il avait sous les yeux était un véritable catalogue de pathologies. Il avait subi de nombreuses modifications et en gardait les traces : rajouts, renvois, biffures et rustines, un vrai plat de spaghettis qui, en matière de clarté, renvoyait les écrits de Lacan dans la bibliothèque rose. Il essaya de dénouer l'écheveau, déplaçant une ligne par ci par là en pestant contre l'outil préhistorique qu'il devait utiliser pour modifier le texte. Une sirène d'alarme stridente retentit dans le couloir. Il vit par la porte ses collègues sortir de leur bureau, et Luc l'appela en tentant de se faire entendre dans le vacarme.

- Exercice d'alerte, tout le monde descend !

Ils se dirigèrent en file indienne vers l'escalier de secours. Celui ci n'avait pas dû être nettoyé depuis des lustres, la rampe était couverte d'une poussière épaisse. Au fur et à mesure qu'ils descendaient, d'autres employés les rejoignaient, ralentissant la progression. Au bout d'un long moment, ils se retrouvèrent tous dans la rue.

- Encore heureux que ce n'était qu'un exercice, on aurait pu tous crever étouffés là-dedans, dit Luc. Bon, ça va durer un moment, si tu veux je te paye une bière.

Ils s'éclipsèrent vers le bistrot le plus proche et s'installèrent au comptoir. Luc sortit de sa poche une petite boîte de cigarillos et en alluma un.

- Tu fumes ? s'étonna Antoine.
- Très peu. Plus le droit. Je me permets un petit cigare de temps en temps mais j'évite d'avaler la fumée. Merci de ne pas le dire à Romain, il est assez chiant pour ça. De toutes façon, bientôt, il faudra se cacher pour fumer. Même chez moi je vais sur le balcon, sinon mes gosses se mettent à hurler.
- Tu as combien d'enfants ?
- Trois, l'aîné est à l'université, en première année de droit. Il a choisi la bonne voie, celui-là. Son frangin, lui, à part la console de jeu, rien ne l'intéresse. Et la petite dernière a quatorze ans, elle passe ses journées à discuter avec ses copines sur MSN.
- On dirait que les gosses vivent par écran interposé aujourd'hui, ça fait bizarre. Ils sont dans le virtuel toute la journée.
- Oh, ça, le virtuel, c'est leur réalité. Je me demande ce qu'ils feraient en pleine cambrousse sans téléphone, sans GSM... Bon, au moins, eux, ils ne se feront pas avoir avec le tabac. Nous, on a bien marché là dedans et maintenant... tu vas essayer d'arrêter ?
- Pas pour l'instant mais j'y songe. C'est vrai que c'est une sale manie.
- Quand je pense que les fabricants de cigarettes savaient parfaitement que c'était toxique, et qu'ils ont même mis des saloperies en plus pour mieux accrocher les gens, c'est dégueulasse.
- Tu sais, quand je travaillais dans les télécoms, tout le monde savait que les mobiles étaient dangereux pour la santé. Mais les opérateurs ont préféré financer des études pour démontrer le contraire que de l'admettre. Il ne fallait pas tuer la poule aux œufs d'or.
- C'est vraiment dangereux ? Je connais personne qui ait eu des problèmes avec ça.
- C'est comme l'amiante ou le tabac. C'est seulement à long terme. Et quand tu commences à avoir des ennuis, va donc prouver que c'est lié au téléphone ou à autre chose. Un conseil : dit à tes gosses d'utiliser une oreillette.
- Ouais, autant parler à un mur.

Il avait sorti un billet de dix euro pour payer les consommations et le brandit devant les yeux d'Antoine.

- Tiens, à propos de virtuel, qu'est-ce que tu penses que ça vaut, ça ?
- Dix euros, pourquoi ?
- Faux. Ca ne vaut rien du tout. Ca vaut dix euros parce que les gens y croient. C'est de la monnaie fiduciaire, ça veut dire basée sur la confiance. Si les gens n'ont plus confiance, pffuit, le carrosse se transforme en citrouille et tu n'as plus qu'un petit bout de papier avec des chiffres dessus. C'est la grande illusion, l'argent. Quand je pense qu'il y a des cons qui entassent des billets sous leur matelas. Un jour ils se retrouvent avec un tas de papelards qui ne sont même pas bons à servir pour se torcher le cul.
- Je croyais que ça avait une valeur en or ou en argent.
- Oh, ça c'était il y a bien longtemps. Un jour quelqu'un a décidé que c'était bien plus juteux sans ça, et tout le monde s'est retrouvé avec de jolis papiers qui ne valaient plus rien, et personne ne s'en est rendu compte. Le hold-up du siècle, dans la plus parfaite discrétion. Bon, on remonte, ils vont commencer à se poser des questions, en haut.

Ils remontèrent dans les bureaux et Antoine se replongea dans son travail. Très rapidement, il décrocha et repensa à son repas avec Thierry. C'était étrange, cette rencontre ; autant qu'il

s'en souviennent, Thierry ne travaillait ni n'habitait dans le quartier ; la probabilité dans ces conditions de tomber par hasard, dans une ville comme Paris, sur une vieille connaissance, était infime. Peut-être avait-il un médecin dans le coin ? Florence entra alors dans le bureau.

- Tiens, je l'ai terminé, lui dit-elle en lui tendant son livre. Vous avez fait une petite pause avec Luc ? Anne était assez agacée que vous vous soyez éclipsés.
- On a juste été boire une bière en vitesse et papoter un peu. Il m'expliquait que l'argent n'avait pas de valeur.
- Pas tout à fait. Elle a la valeur qu'on veut bien croire qu'elle a. C'est une sorte de rêve collectif, et tout l'art de la finance consiste à influencer ce rêve dans le sens le plus juteux. Je t'avais dit que les banquiers étaient des illusionnistes. Des hypnotiseurs : dormez, je le veux, et croyez que ce bout de papier vaut vingt euro. Si tout le monde y croit, ça marche. On s'y est tellement habitué que plus personne ne se pose de questions.
- Einstein disait que le concret, c'est un abstrait auquel on s'est habitué.
- La réalité, c'est un rêve auquel on est habitué. Un rêve collectif, mais juste un rêve. As-tu déjà fait des rêves qui te paraissaient si réels que tu avais du mal à croire que tu rêvais ?
- Ça m'est arrivé une ou deux fois. C'était hallucinant, il y avait tout, les couleurs, les sons, les odeurs, les sensations sur la peau, la chaleur, le vent. Une fois, c'était dans un hall d'hôtel, je me suis mis à genoux pour toucher la moquette, juste pour vérifier qu'il y avait bien tous les poils !
- Est-ce que tu voyais tes mains ?
- Euh, oui, il me semble, pourquoi ?
- On dit que si tu peux voir tes mains, c'est que tu peux contrôler ton rêve, et là tu peux faire ce que tu veux. La prochaine fois, essaye de regarder tes mains.
- Ça marche aussi avec les pieds ? demanda Antoine en riant.
- Ça devrait le faire aussi, mais le test officiel, c'est les mains. Bon, je te laisse, bonne lecture.

Antoine glissa le livre dans la poche de sa veste et se replongea dans son travail. Dans le bureau voisin, Florence chassa les poissons qui s'agitaient sur son écran. Ariel répondait au téléphone, Luc et Romain étaient plongés dans la modification d'un traitement obscur dont les règles de calcul avaient changé.

A la fin de la journée, Romain salua ses collègues et descendit vers le métro qui allait l'emmener après un changement jusqu'à Aubervilliers. Il y avait pas mal de circulation. Il sortit de la station et longea l'avenue en regardant ses chaussures. Il surveillait du coin de l'œil les attroupements ; par ici, les bandes qui traînaient pouvaient vite devenir agressives, il fallait se rendre invisible, éviter de croiser les regards.

Il passa devant un groupe de bâtiments en briques qui semblaient être des entrepôts abandonnés dans une sorte de friche industrielle. Un gardien somnolent dans une guérite en surveillait l'entrée. C'était là que se trouvait le centre informatique de la Banque. Dès qu'on avait passé la porte, on se retrouvait dans un enfilage de bunkers dans lesquels des ordinateurs ronronnaient, de bureaux et de salles de réunion. Il y avait très peu d'employés qui travaillaient là en dehors des gardiens et des équipes de maintenance, tout était télécommandé, surveillé par des caméras. Dans un quartier aussi défavorisé, on avait du mal à imaginer que des millions d'euro circulaient là dedans. C'était le but. Romain y avait travaillé quelques fois, dans une salle machine où il faisait un froid de canard avec autant de bruit que dans un avion au décollage.

Il arriva devant son immeuble ; le hall était couvert de tags et des boîtes aux lettres étaient éventrées. Il ouvrit la sienne ; elle était vide, Mehdi avait monté le courrier. Il n'essaya même pas de prendre l'ascenseur et gravit sept étages, sortit ses clés et entra chez lui. Mehdi était devant la table, épluchant des légumes pour le repas du soir. Un petit téléviseur débitait des publicités dans un coin de l'unique pièce, sous une mezzanine en bois. Romain vérifia que les rideaux étaient bien tirés et serra Mehdi dans ses bras.

Il fallait être très prudent dans ce quartier. On n'était pas dans le Marais, ici. Etre gay était considéré comme la pire des tares. Surtout pour un musulman comme Mehdi. Officiellement, ils n'étaient que colocataires, et ils ne manquaient pas une occasion de casser du sucre sur l'autre en public pour donner le change. Mehdi, surtout. Il ne fallait pas qu'on puisse imaginer qu'ils pouvaient prendre du plaisir à être ensemble. En serrant Mehdi dans ses bras, il pensa qu'Ariel avait bien de la chance : quand on est Juif, on n'a pas besoin de l'annoncer à ses parents. Mehdi, lui, allait probablement le leur cacher jusqu'à la fin de leurs jours.

Ils ne s'en tiraient pas si mal, pensa Romain. Lui avait un poste à peu près stable de prestataire à la Banque, Mehdi s'en sortait avec des petits boulots ; il était passionné de photographie, mais le seul job lucratif qu'il ait trouvé dans cette branche était un emploi à mi-temps dans une petite échoppe qui proposait des tirages minutes. Au moins cela lui permettait de faire développer ses photos gratuitement. Avec leur deux salaires, pas de voiture et un appartement bon marché, ils pouvaient se payer la télé satellite, Internet et quelques sorties le week-end.

Ils mangèrent en regardant la télévision. Il y avait une émission de débats. Un astrophysicien bien connu, qui avait écrit plusieurs ouvrages de vulgarisation, était à l'écran. On entendait la voix du présentateur.

- ... vous êtes un grand scientifique, à la compétence reconnue, et aujourd'hui vous lancez un signal d'alarme à propos des changements climatiques qui nous menacent tous.
- Oui, en effet. Nous sommes face à un des plus grands défis que l'humanité ait connu. Aujourd'hui, plus personne ne nie que le climat va changer et provoquer des bouleversements inimaginables, du moins si nous n'y faisons rien.
- Et justement, dit le présentateur, Monsieur le représentant de la Commission Européenne, un projet de directive serait à l'étude.
- Je vous le confirme, dit un homme en costume sombre, la Commission est tout à fait concernée par ce chantier immense si nécessaire pour la survie de notre maison commune, et c'est pourquoi nous envisageons, dans le cadre des accords de Kyoto, la mise en place d'une taxe carbone qui permettra la régulation par le marché des émissions de gaz à ...
- Arrête ça, dit Mehdi, ça me fout le bourdon, ce truc. Met plutôt un film ou MTV.

Il appuya sa tête sur l'épaule de Romain alors que celui-ci zappait de chaîne en chaîne. Dehors, on entendait hurler des sirènes de police.

Chapitre 10

Yann Guillon posa son journal et soupira. Depuis son retour de Chine, il était mélancolique. Lorsqu'il était parti, il avait ressenti une grande fierté d'avoir été admis dans cette confrérie ; mais ce qu'il avait appris pendant ces quelques jours l'abattait profondément. Car il savait qu'ils n'y pouvaient plus grand chose maintenant. Bien sûr il était au courant de la situation ; il avait perçu l'avancée du mal, mais il l'avait inconsciemment sous-estimée. Il refusait d'imaginer que la situation puisse être aussi grave. Il avait souri quand ce vieux moine bouddhiste avait proposé, comme seule action possible, de prier. Il avait en fait parfaitement raison. Ce qui ne voulait pas dire qu'il allait attendre tranquillement sans rien faire.

Iginio lui avait parlé de documents qu'il essayait de se procurer et lui avait proposé de venir les consulter à Rome dès qu'il les aurait en sa possession. Yann avait décliné : même si l'héritage lui avait permis de bénéficier d'un logement et d'une petite rente, et que les cours d'arts martiaux qu'il dispensait dans la petite association sportive lui rapportaient un peu, le voyage en Chine et surtout l'hôtel avaient fait un gros trou dans ses finances, le clouant au sol pour un bon moment. Et même s'il connaissait quelques sorts permettant d'attirer la fortune ou de calmer l'ardeur d'un créancier, il savait qu'aucun rituel magique au monde ne pouvait vous faire gagner au loto. En tout cas, pas le gros lot, et pas du premier coup.

Iginio n'avait pas une grande confiance dans la poste, et une méfiance profonde pour les moyens modernes de communication. Il n'était pas question pour lui de discuter de certaines choses autrement qu'en tête-à-tête dans un endroit fermé. Ils étaient quand même convenus qu'il leur serait difficile de parvenir à leurs fins sans Internet, qui restait le seul média par lequel ils pouvaient encore diffuser largement leur message. Ils avaient tous une aversion profonde pour la technologie. Il allait falloir qu'il demande à Florence de l'aider, c'était la seule personne de confiance dans son entourage qui aie quelques compétences sur le sujet, c'était son métier après tout.

Il repensa à ce qu'elle lui avait dit. Il l'aimait comme sa propre fille, mais il y avait en elle ce penchant pervers qui le dérangeait profondément. Certes, elle n'était ni sadique, ni violente, elle se contentait de jeux de rôle malsains, mais sa fascination pour ces pratiques était assez significative de sa plus grande faiblesse. Elle ne savait pas aimer.

Bien sûr, elle était déjà tombée amoureuse, et elle lui portait énormément d'affection. Elle savait être tendre, douce, empathique. Mais elle n'aimait pas les gens. C'était difficile de lui en vouloir. Force était de reconnaître que le monde dans lequel ils vivaient ne donnait guère envie d'aimer son prochain. Si un naturaliste extra-terrestre venait observer cette planète, il aurait vite fait de classer l'espèce humaine comme espèce nuisible. Jamais on avait autant détruit, salopé, massacré, pollué, exterminé, empoisonné, torturé dans l'histoire. La civilisation occidentale arrivait en tête du peloton, avec ses experts en destruction et sa cupidité sans limite. N'étions-nous pas les spécialistes des génocides, des indiens ou des juifs, de la colonisation, de l'esclavage ou du pillage ? Tout ceci allait bientôt se dénouer et les ténèbres n'auront alors plus de limites. Les rares sociétés traditionnelles qui subsistent encore pourraient peut-être y échapper, le Bouddhisme et l'Islam étaient en ligne de mire et déjà donnaient des signes inquiétants de déliquescence, l'Occident avait franchi le point de non retour depuis plus d'un siècle. Ils ne pouvaient que prier, faire prier, et tenter de sauver quelques meubles.

Il alluma la radio et se cala sur une station de musique classique. C'était un des rares produits technologique dont il disposait avec un vieux poste de télévision. Il n'avait ni téléphone mobile, ni micro-onde. Il s'était même battu pour empêcher l'installation d'une antenne-relais à côté de chez lui. Il avait quand même un téléphone et, pour se déplacer, sa vieille DS qu'il entretenait avec affection. C'était une mécanique qu'un homme seul pouvait maîtriser, pas

comme ces voitures bourrées d'électronique qui vous condamnent à être dépendant du constructeur. Sa DS, au moins, n'importe quel mécano pouvait la retaper avec une clé à molette et un peu de fil de fer.

Aujourd'hui, on vendait de la dépendance par camions entiers, et les gens en redemandaient. Bien sûr, il arrivait qu'ensuite ils sentent les chaînes qu'ils s'étaient eux même attachées, mais cela n'y changeait rien ; une fois qu'ils s'étaient engagés, ils n'imaginaient même pas pouvoir revenir en arrière, pire, ils succombaient pour un nouveau joug supposé corriger les petits désagréments du précédent dans une course en avant sans fin. Depuis l'enfance, on vous gavait de technologie, on faisait de vous des prisonniers de l'inutile. Les enfants exigeaient des téléphones mobiles qui permettaient de les pister à la trace et des consoles de jeu qui détruisaient leur capacité de concentration. Mais c'était si chatoyant, ces petits objets de vanité. Sauf qu'ils faisaient insidieusement de vous des esclaves, des serfs.

Bien sûr, depuis la nuit des temps, il s'était trouvé des hommes pour exploiter d'autres hommes. L'homme est un loup pour l'homme, disait-on ; il avait lu dans un livre que les loups ne se tuent pas entre eux, et qu'il aurait mieux fallu dire : l'homme est un homme pour l'homme. Mais ce qui était nouveau et inquiétant, c'est qu'on procédait de manière bien plus subtile et furtive aujourd'hui, en parlant au cerveau animal le langage du désir et de la peur et en saturant le cortex de messages inutiles tout en conditionnant l'esprit à agir sans réfléchir à l'aide de jeux ultra-rapides et de films qui zappaient tout seuls. La dernière fois qu'il avait été au cinéma, il avait quitté la salle avant la fin de la projection ; aucun plan ne durait plus d'une seconde. Comment un gamin d'aujourd'hui pourrait-il comprendre la beauté d'un film de Tarkovsky et ses longs plans séquences immobiles ? Pouvait-il seulement comprendre la beauté tout court ?

Et il sentait bien l'intention qui était derrière tout cela. Il en avait eu confirmation. C'était terrifiant.

Il repensa à Florence. La dernière fois qu'ils s'étaient vus, il l'avait fait régresser jusqu'à son enfance. Elle avait revécu douloureusement la mort de ses parents, tués par un autre objet de vanité. Ils avaient dû consentir de nombreux sacrifices pour financer ce qui allait devenir leur cercueil. Florence avait pleuré, il l'avait fait revenir doucement au présent et arrêté la séance. Elle était restée ensuite silencieuse un long moment.

Ils devaient se revoir le week-end suivant. Il essaierait de passer à un autre exercice, moins traumatisant. Elle était douée, c'était sûr, mais elle avait encore besoin de travailler avant de pouvoir passer au niveau supérieur d'initiation. Avant cela il faudrait aussi qu'il essaye de calmer ses tendances. Il sentait que cela allait l'entraîner dans de sales histoires. Ca n'allait pas être facile, elle avait une immunité naturelle très robuste, et à moins qu'elle n'en exprime le souhait, il savait qu'il avait peu de chances de réussir.

Il jeta un coup d'œil par la porte fenêtre. Dehors, il faisait plutôt frais pour la saison. Il ferma les volets et verrouilla l'entrée. Puis il descendit au sous-sol. Le petit escalier débouchait sur le garage où sa DS était endormie. Il la contourna et entra dans l'ancien atelier de son oncle, là où ce dernier avait installé les outils d'alchimiste dont il avait hérité avec le pavillon. Il lui avait aussi légué son grimoire, mais il n'avait rien pu en faire d'utile ; il ne comprenait rien à l'alchimie. Il avait juste gardé les cornues, fioles et autres mortiers en décoration. Il alluma deux bougies, s'agenouilla devant la paillasse et se mit à prier.

Chapitre 11

- Et évidemment, il fallait que ça nous tombe dessus à la veille des vacances.

Anne était agacée ; elle se frottait les bras avec insistance, ses jambes faisaient de la balançoire sous la table où elle était assise. Romain suçotait son stylo d'un air pensif, Ariel avait le regard vide, Luc caressait sa barbe en regardant le plafond, Florence semblait plongée dans ses notes et Antoine se concentrait sur son café.

- C'est si urgent que ça ? demanda t-il.
- Ils demandent un chiffrage avant août, ce qui veut dire qu'on pourra sans doute tirer des bords jusqu'à la rentrée. Tu pars toujours en juillet ?
- J'ai déjà des engagements, ça va être difficile pour moi de décaler maintenant. Je peux dégrossir tout ça et repasser le bébé à Romain pendant mon absence.
- Eh pourquoi moi ? protesta Romain. J'y connais rien à ce truc.
- Tu connais un peu Internet, le web, HTML et tout ça, tu devrais pouvoir t'en sortir.
- Quel rapport avec Internet ?
- Les formats sont similaires.

On leur demandait de préparer une grosse évolution du système. Celui-ci communiquait avec certains participants à travers un réseau spécialisé dans les transactions financières qui permettait d'envoyer des ordres comptables un peu à la manière du courrier électronique, mais utilisait une codification, un format, assez obsolète ; les opérateurs du réseau avaient décidé de se moderniser de manière radicale en adoptant les us et coutumes qui avaient fait le succès d'Internet. Un changement certes plus simple que le passage à l'Euro mais qui allait leur demander plusieurs mois de travail. Il était prévu une période de transition qui aurait pu permettre de vivre avec l'ancien format jusqu'au démarrage d'EvoClear, mais les dirigeants de la Banque craignaient que la mise en service du nouveau système ne soit reportée aux calendes grecques, et avaient prudemment demandé qu'on leur présente une solution de secours. Antoine était le seul à maîtriser la question, et il allait bientôt partir en congés.

- Ca m'arrange pas que tu fasses ça avec Romain, dit Anne, il est sur un autre truc, Luc aussi. Ariel part en congés en même temps que toi. Florence n'a rien sous le coude en ce moment et elle part en août, ça serait bien que vous bossiez en binôme là-dessus.
- Je te préviens, dit Florence, il va falloir que tu sois très patient, je n'y connais rien.

Elle n'avait pas l'air de prendre ça trop mal, et pourtant c'était un domaine qui lui était totalement étranger ; Florence n'avait jamais donné l'impression de vouloir se plonger dans quelque chose de nouveau. Elle faisait son travail avec indifférence et économie.

- J'essayerai d'être pédagogue. J'ai deux-trois trucs à régler d'abord, on se met dans mon bureau dans une vingtaine de minutes, ça va ?
- Bon, dit Anne, tu la briefes bien et vous essayez de me pondre quelques chiffres à la louche avant qu'Antoine se barre, je les ferai marronner avec ça jusqu'à son retour.

Antoine regagna son bureau avec un petit sourire ; travailler avec Florence compensait une corvée par une entrevue agréable. Il avait fini par obtenir dans son bureau un tableau blanc, lequel était maintenant couvert de schémas et de Post-It. Les feutres, par contre, c'était lui qui les avait achetés, et pour effacer il utilisait du papier hygiénique. Il vérifia si les feutres écrivaient toujours, nettoya précautionneusement le tableau en évitant d'effacer quelques informations d'importance, et alla faire un peu de ménage dans sa boîte aux lettres électronique. Au milieu des comptes-rendus de réunion et des annonces du comité d'entreprise, il y avait un petit courrier amusant qui reprenait un grand classique de l'humour informatique. On y voyait deux cases. Dans la première, un affreux cafard avec cette légende : *a bug* – un bug, une erreur de conception dans le jargon du métier ; dans la deuxième, le

même cafard mais cette fois habillé en tenue de soirée avec un haut de forme et une écharpe, avec la légende : *a feature* – une caractéristique. L'art du marketing résumé en deux dessins.

- Pardon de te tirer de ta rêverie, dit Florence en entrant dans la pièce en poussant une chaise, un cahier et un stylo à la main.
- Oh, je finissais juste mon courrier.

Elle avait installé sa chaise en face de lui.

- Bon, par quoi commence t-on ? demanda t-il. Qu'est-ce que tu connais sur Internet ?
- Je sais réserver des billets de train, commander des fringues, chatter sur MSN et envoyer du courrier.
- Oui mais, la manière dont ça fonctionne ? Tu as déjà essayé de te monter un site ?
- Je ne sais même pas ce que c'est.

On part de loin, se dit Antoine.

- Bon, on va commencer basique. Internet, c'est d'abord un réseau qui permet à des ordinateurs de s'échanger des messages techniques. Avec ça, on va construire des services, comme MSN, le courrier électronique ou le web, la toile d'araignée. Il y en a d'autres, mais on va se limiter au web.
- Et c'est quoi, le ouèbe ?
- Quand tu démarres Internet Explorer ou ses petits frères, que tu vois des pages avec des trucs sur lesquels on peut cliquer, des images, des bouts de texte. C'est ça, le web. C'est avec ça que tu commandes tes billets de train. Imagine une espèce d'immense librairie avec des présentoirs sur lesquels il y a des documents, des brochures, des plaquettes que tu peux consulter, ça ce sont les pages. Les présentoirs sur lesquels ces documents sont posés, ce sont les sites. Il y a des sites avec des pages d'offres d'emploi, d'autres avec des catalogues, d'autres avec des annonces... Tu suis ?
- Jusque là, tout va bien.
- Bon. Si tu veux créer un site, il faut d'abord trouver un ordinateur qui soit connecté en permanence au réseau ; tu peux pas le faire sur ton PC perso, ou alors il faudrait le laisser allumé jour et nuit. Il y a des boîtes qui te proposent une petite place sur leurs machines, parfois gratuitement.
- Quel intérêt ont-ils à faire ça gratos ? Ca leur coûte de l'argent, non ?
- Ils se rémunèrent en mettant des pubs sur ton site ou en exploitant les informations que tu y mets.
- Ils exploitent quoi exactement ? demanda Florence en fronçant les sourcils.
- En général, ils te font remplir un petit formulaire d'inscription avec plein de questions innocentes, ton nom, ton adresse, tes goûts... Et après ils revendent ça à des sociétés qui exploitent ces données pour t'envoyer des pubs bien ciblées. C'est incroyable ce qu'on arrive à déduire sur toi avec peu d'informations. Rien qu'avec le prénom, on peut arriver à déterminer à peu près l'âge et la classe sociale. Quand Julien Clerc a sorti « Melissa » en 84, on a vu plein de petites Mélissa apparaître dans les registres d'état-civil. Et puis la mode est passée. Et les modes sont différentes selon les classes.
- Ca ne doit pas être d'une très grande fiabilité, et il y a plein de gens qui portent le même nom. Des Florence Bruno, il doit y en avoir un paquet...
- Oui, mais avec la date de naissance on arrive quasiment à coup sûr à identifier quelqu'un.
- Je m'étais posé la question, pourquoi on me demandait toujours ma date et souvent aussi mon lieu de naissance pour tout un tas de trucs.

- En fait, dit Antoine, ça permet de faire des recoupements. C'est inimaginable ce qu'on peut apprendre sur toi, avec toutes ces infos que tu laisses sans y faire attention. C'est assez effrayant quand on y pense. Pas moyen d'y échapper.
- Fais des fautes de frappe. Quand je vois le nombre de lettres que je reçois au nom de Bruneau E-A-U au lieu de O, ça ne dérange pas le facteur, par contre un programme informatique ne fera pas le rapprochement. *Garbage in, garbage out*, quand tu rentres de la merde à un bout, tu ressorts de la merde à l'autre bout. Si tu ne veux pas qu'on ait des infos fiables sur toi, donne des info pourries.
- Mmmh, pas si simple. D'abord, pour certains formulaires officiels, donner des infos erronées, ça peut te valoir des ennuis, tu ne peux donc faire que de petites erreurs. Or, on a fait des progrès énormes sur les données floues. Regarde le système, il accepte des fautes de frappe sur les coordonnées d'un participant, et il ne se goure jamais de destinataire.
- On utilise un programme spécial pour ça, qu'on a acheté la peau des fesses. Si c'est pour trouver des gogos pour une pub, je ne sais pas si c'est bien rentable.
- Ca l'est, si tu es une boîte qui ne fait que du recoupement. Et ça l'est aussi pour la police, les services de renseignements... Mais on s'éloigne du sujet. Donc, tu as trouvé un coin d'ordinateur pour y mettre ton site. Tu vas y déposer les pages que tu veux montrer. D'abord, tu vas les créer sur ton PC, ensuite, quand ce sera fait, tu les télécharges sur ton site et voilà.
- Et je les crée avec quoi ?
- Avec n'importe quoi qui sache sauvegarder sous forme de page web ; ton traitement de texte par exemple. Ou un utilitaire spécialisé comme DreamWeaver ou FrontPage. Ou bien tu les codes à la mimine, et c'est là où je voulais en venir. Imagines que tu souhaites publier sur ton site, je sais pas, un poème par exemple, et que tu veuilles faire ça à la main, avec un minimum d'outillage.
- Quel intérêt de faire ça à la main si on a des outils qui le font automatiquement ?
- Aucun, sinon que ça permet de comprendre comment ça marche. Bon, tu prends un éditeur de texte le plus basique possible, genre Bloc-Note. Puis tu commences par écrire ton poème complètement et ensuite tu ajoutes des espèces d'annotations qui indiquent comment le texte doit être présenté. C'est du texte dans le texte, un peu comme dans le texte d'une pièce de théâtre, il y a les dialogues et les indications de mise en scène. Là, c'est des indications de mise en page. Attends, je te montre.

Il ouvrit le bloc-notes électronique de son ordinateur, tourna l'écran pour qu'elle puisse voir, et commença à taper.

- Bon, mettons que mon poème, ce soit :
**Quand j'étais petit, je n'étais pas grand
Je montrais mon cul à tous les passants**
- Amis de la poésie, bonjour, dit Florence en ricanant.
- J'enregistre ça en lui donnant un nom qui se termine par un point et 'html', comme une page web. Voilà ça fait un nouveau fichier, je clique dessus et ... ça donne pas du tout ce qu'on attend.
- Non, c'est tout sur une seule ligne.
- Il faut ajouter une annotation, une balise, pour dire qu'il y a un saut de ligne.

Il modifia le texte dans le bloc-notes.

**Quand j'étais petit, je n'étais pas grand

Je montrais mon cul à tous les passants**

- Bon, j'enregistre, je recharge dans Explorer, et là on a le saut de ligne, OK ?

- OK. Mettons que je veuille mettre un truc en gras ou en italique ?
- D'accord. On va mettre mon cul en italiques, j'en ai toujours rêvé.

Il corrigea :

**Quand j'étais petit, je n'étais pas grand

Je montrais <I>mon cul</I> à tous les passants**

Il sauvegarda et rechargea la page dans le navigateur : les mots « mon cul » apparurent en italiques.

- C'est vrai qu'en italiques, ça a tout de suite une autre gueule, sourit Florence. Le « slash », la barre de fraction, c'est pour indiquer où ça s'arrête ?
- Florence, one point, répondit-il en mettant sa main en cornet devant sa bouche. C'est sur cette idée que les opérateurs du réseau financier se sont basés pour les nouveaux messages. Ça s'appelle du XML. Du texte avec des balises comme celles-là, mais pas pour la mise en page, plutôt pour indiquer de quoi il s'agit.
- Je vois, dit Florence en soupirant.
- Ce que tu viens de dire, on pourrait l'écrire en XML :
<soupir>Je vois</soupir>
- Très poétique, en effet, dit Florence. Dis, je reviens sur cette histoire d'exploiter les infos que tu laisses ; j'ai un ami qui m'a demandé pas mal de trucs à ce sujet. Il...

Elle hésita.

- ... il fait des recherches avec des collègues à lui, et il voudrait échanger des documents, mais il ne voudrait pas qu'on lui pique des idées, tu vois ? Tu saurais comment faire ?
- Peut-être. Il travaille sur quoi ?
- Ca, je saurais pas te dire exactement, mais d'après ce que j'ai compris ça a un rapport avec l'écologie et la psychologie et c'est suffisamment chaud à ses yeux pour qu'il se montre un peu parano, surtout qu'en matière de technologies, il s'est arrêté au téléphone.
- Eh bien, il n'y a pas de solution miracle, mais avec un peu de cryptographie et beaucoup de stéganographie, on peut rendre les choses tout à fait invisibles sauf pour qui sait où regarder.
- Stégano quoi ?
- Stéganographie. Les encres invisibles. Le message noyé dans un océan de bruit, imperceptible. Tu peux envoyer des ordres de guerre sur carte postale : écrit au jus de citron « tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens » et au stylo « vacances de rêve », on ne verra que le deuxième message. Discrétion garantie aux yeux de tous. Sauf pour celui qui saura qu'il suffit de chauffer la carte pour voir apparaître le vrai message, l'autre n'étant qu'un leurre. La stéganographie est beaucoup plus difficile à intercepter parce qu'on ne sait pas où chercher. Un message crypté, ça se repère tout de suite, ça se voit comme le nez au milieu de la figure, mais un message dilué dans une mer de leures insignifiants, c'est beaucoup plus difficile à détecter. Pour en revenir à ton ami, il faut voir exactement ce qu'il souhaite, un partage protégé avec un mot de passe ça peut suffire. S'il paye sa bière, je veux bien en discuter avec lui.
- Et vénal avec ça. Bon, je lui poserai la question.
- Il est déjà équipé ? Il a un PC, une connexion ?
- Oh non, rien de tout ça.
- Il a un téléphone au moins ?
- Oui, ça bien sûr.

- Fixe ? Mobile ?
- Fixe.
- Bon, alors dis lui de faire vérifier que sa ligne est compatible ADSL. Et aussi de prévoir un budget pour l'ordinateur. J'en reviens à mon réseau financier. Il va maintenant falloir qu'on fasse l'inventaire des programmes qui en reçoivent ou y émettent des messages pour avoir une idée du temps que ça prendra pour tout modifier.
- Il n'y en a pas tant que ça. Si tu veux, on pourra regarder ça cet après-midi. Sinon, tu as avancé dans mon bouquin ?
- Je l'ai presque fini. Même si c'est douteux, c'est agréable à lire.
- Je ne pense pas qu'il y ait tant de choses douteuses. Dans l'ensemble, ça me paraît plausible.
- Quand ils laissent sous-entendre que les alchimistes avaient découvert la radioactivité et les réactions nucléaires depuis des millénaires, permet-moi d'exprimer mon scepticisme.
- Et pourtant il y a des tas de choses qui ont été découvertes, puis oubliées. Aujourd'hui on serait bien en peine de construire une pyramide comme les Egyptiens, même avec les moyens modernes.
- Et en plus, même si on y arrivait, ça ne tiendrait pas trois mille ans, ça c'est sûr ! Mais même si quelqu'un était parvenu accidentellement à provoquer une réaction nucléaire, je ne pense pas qu'il ait survécu suffisamment longtemps pour en tirer grand-chose. Par contre, l'histoire de la lumière de la pleine lune qui est polarisée et peut faciliter certaines réactions chimiques, ça, ça m'intéresse. Je pense qu'on peut expliquer pas mal de croyances avec ça, ma grand-mère par exemple qui disait que lorsqu'on étend du linge de couleur par une nuit de pleine lune, les couleurs passent.
- Les croyances reposent sur une expérience. Si elles traversent le temps, c'est qu'elles ont une raison d'être. Le temps est un sacré coprophage, seules les choses les plus solides y résistent. Si ton histoire de linge à la pleine lune a traversé le temps, c'est qu'on a dû la mettre plus d'une fois à l'épreuve. Ceci dit, il peut y avoir des légendes qui ne survivent que comme des contes, des histoires à morale. Mais même comme ça, c'est qu'elles ont une valeur. La tentation de rejeter les traditions, du passé faisons table rase, a été utilisée depuis très longtemps pour asseoir des pouvoirs bien matériels.
- J'ai vu que les laboratoires pharmaceutiques employaient des ethnologues pour aller étudier les médecines traditionnelles, en Afrique ou en Asie. Ensuite, ils vérifient l'efficacité en laboratoire, et déposent un brevet. Ils peuvent alors revendre leurs médicaments à prix d'or, même aux pays d'où provient la thérapie.
- Je suppose, dit Florence, qu'ils ajoutent en plus une bonne dose de pub mettant en garde contre les médecines locales. Un petit reportage sur un gosse mort à cause d'un exorcisme, suivi d'un spot sur le dernier antibiotique des laboratoires Patin-Couffin. Sauf que dans les médecines traditionnelles ou alternatives, tout ne se résume pas à un principe actif, mais à une foule d'autres principes tout aussi actifs. A commencer par l'attention que tu portes au patient.
- Ça me rappelle ces grands mandarins qui t'appellent par le nom de ta maladie : « ah, c'est vous, le cancer du colon ? ». Ça aide vraiment à guérir. Je suis sûr que c'est la clé du succès de l'homéopathie : on a un thérapeute qui veut te soigner toi, pas soigner ta maladie.

- On oublie souvent qu'une thérapie, ça consiste à aider le patient à guérir. Ce n'est pas le médecin ni le remède qui va guérir ta maladie, c'est toi qui guéris avec l'aide du médecin ou du remède. Si quelqu'un, consciemment ou non, n'a pas l'intention de guérir, tu peux lui donner tous les médicaments du monde, ça n'y changera pas grand chose. Alors que sur un patient motivé pour guérir, on peut faire des miracles avec un bon thérapeute et des placebos.
- J'ai lu un article là dessus. J'en avais parlé il y a longtemps avec mon médecin, et il était d'accord : les placebos, ça marche, et même plutôt bien, et c'est un des plus grands mystères de la science. Surtout quand on voit que l'efficacité est proportionnelle non seulement à l'adhésion du patient, mais aussi à celle du médecin. Si les deux y croient, on obtient des effets pour certaines pathologies qui égalent ceux de certains médicaments officiels. On ne sait pas pourquoi ça marche, mais on le constate et on le mesure statistiquement.
- C'est connu depuis la nuit des temps, pourtant. Toutes les mères savent cela, donner un verre d'eau sucrée ou souffler sur un bobo et ça va tout de suite mieux. Mais c'est difficile de déposer un brevet là-dessus. C'est nettement plus rentable de dénigrer les vieilles croyances. Ma grand-mère savait utiliser les simples, les plantes, pour faire passer tout un tas de saletés. C'était gratuit et efficace. Elle n'hésitait pas à envoyer les gens chez le médecin si elle ne savait pas y faire, mais quand elle acceptait, elle ne se trompait jamais. Aujourd'hui, ça s'est perdu. Même moi, ça me faisait suer, petite, quand elle essayait de m'apprendre ses recettes. Je le regrette, même si j'arrive à ne pas être esclave de la pharmacie.
- Aujourd'hui c'est devenu la norme de prendre des médicaments, on en met même dans la bouffe. Ça ne doit pas être aussi efficace que ça, je vois de plus en plus de gens autour de moi avec des problèmes de santé.
- C'est un marché porteur. Pourquoi le tarir ? Les produits alimentaires que tu vends provoquent l'obésité ? Tant mieux, ça te permet de vendre des produits de régime, et plus cher encore. Et si le produit de régime en question est inefficace, innove ! Il faut beaucoup de temps pour prouver l'inefficacité d'un produit, ça te laisse le temps de faire des bénéfices.
- En attendant, je vais faire un stock de pilules de sucre, au cas où, dit Antoine en riant.
- Fais le test. Il y a plein de bonbons qui ressemblent à des médicaments, ça a remplacé les cigarettes en chocolat. Si un de tes copains ne va pas bien, essaye de lui en donner en lui disant « tiens, prend ça, ça va te faire du bien ».
- C'est la formule magique ?
- C'en est une. Pause-déjeuner ?
- Oh oui, pause-clope, pause-plat-du-jour, puis pause-marche, pause-café, re-pause-clope et on reprend ça ?

Alors qu'il s'apprêtait à quitter le bureau, le téléphone d'Antoine se mit à sonner. Il hésita un court moment, fit demi-tour et décrocha.

- Salut Tonio, fit la voix de Julie au bout du fil, toujours d'accord pour qu'on déjeune ensemble ?
- Tu m'attrapes de justesse, j'étais en train de partir.
- Tu manges tôt, dit donc ! Nous, on va manger dans une demi-heure avec des collègues, on se demandait si ça te dirait de te faire une pizza avec nous ?

Il accepta et elle lui indiqua avec pas mal d'approximation la situation de la pizzeria qu'ils avaient choisie. Antoine avait une bonne demi-heure devant lui pour tourner dans le quartier à la recherche du restaurant, et il décida de flâner un peu.

Il arriva bien plus tard devant la pizzeria, jeta un coup d'œil à l'intérieur et vis que Julie et ses collègues n'y étaient pas. Comme l'établissement était non-fumeur, il alluma une cigarette sur le trottoir en attendant ses convives qui apparurent quelques minutes après. Il y avait avec elle Marco, qui était photographe, un grand type brun avec une barbe de deux jours, et Sam qui était pigiste comme Julie, la cinquantaine grande gueule. Antoine les avait déjà croisés une ou deux fois. Ils s'installèrent à l'intérieur et passèrent commande.

- Alors, tes rappeuses, ça donne quoi ?
- C'est bouclé, ça passe dans l'édition de demain. On aurait pu le passer beaucoup plus tôt, mais ce n'était pas prioritaire. Mais là, elles vont annoncer qu'elles sortent un disque. C'est juste une coïncidence heureuse, évidemment.
- Combien de chiffres, la coïncidence ? demanda Sam.
- A voir avec le service commercial, c'est leur boulot, rigola Julie.
- Et tu bosses sur quoi en ce moment ?
- Sur le prochain référendum avec Sam. La Constitution Européenne, mais plutôt vue sous l'angle « people », les micros-trottoirs surtout, sans oublier les détails passionnants sur la marque du costume de tel ou tel homme politique.
- Dites donc, vous vous y prenez tôt, dit Antoine, c'est pas avant mai prochain...
- Oh, c'est surtout pour donner une petite touche européenne, la direction aime bien ça. Et puis ça reste très superficiel, on commencera les débats sérieux plus tard.
- De toute façon, ajouta Sam, impossible de traiter ça sous un angle sérieux sans être chiant. Le texte est imbitable, personne n'y comprend rien, et tout le monde s'en fout.

On venait d'apporter les pizzas et les boissons. Antoine arrosa la sienne d'une bonne rasade d'huile pimentée et commença à découper les trottoirs.

- Pourtant, dit il, ce devrait être à vous d'expliquer ça. Les gens risquent de voter sans comprendre les enjeux, au feeling...
- Personne ne comprend les enjeux, dit Sam en mastiquant. Il y a quelques jolis paragraphes au début pour donner le change, et très vite on rentre dans des détails tordus que seuls quelques spécialistes du droit international peuvent saisir. Et après on demande aux gens de signer.
- C'est un compromis, ça ne peut être ni simple ni satisfaisant, dit Antoine. C'est déjà étonnant qu'on ait pu se mettre d'accord sur un texte, aussi tordu soit-il, alors qu'on est d'accord sur rien.
- D'accord sur rien ? dit Sam, mais alors pourquoi faire un traité pareil si on est d'accord sur rien ? On doit bien être d'accord sur quelque chose, mais quoi ? Les droits de l'homme c'est bien mais sur le principe seulement ? La concurrence, c'est intouchable ? On est d'accord que les lois doivent être décidées par une commission nommée et non élue qui a les coudées franches pour faire ce qu'elle souhaite à huis clos ? C'est quoi l'intention, derrière ça ?
- En attendant, dit Marco, ça décide pour nous dans la plus parfaite opacité. Et ce traité ne va pas rendre les choses plus transparentes.
- C'est peut-être ça l'intention, dit Julie, ils n'ont peut être pas envie qu'on comprenne ce qui se passe. Delors parlait d'un « despotisme éclairé » à propos de l'Europe.
- Et qui c'est qui tient la chandelle ? demanda Sam. Moi, je vois là un texte qui pérennise une belle machine à faire passer tout ce qui ne passerait pas démocratiquement, la mondialisation, le libéralisme et tout le reste. Vous avez voté pour la mondialisation, vous ? Pas moi, on ne m'a jamais demandé. Ca s'est fait tout seul et voilà. Tu parles, ça ne s'est pas fait tout seul du tout, et on a tous été complices

sans le savoir. Mais maintenant, qu'on vote noir ou blanc, ça ne va pas changer grand-chose, le mal est fait.

- Alors on va parler du vote des footballeurs, dit Julie. Quelqu'un a de l'aspirine ? J'ai un vieux mal de crâne...

Sans même réfléchir, Antoine lui tendit son verre de Coca.

- Tiens, bois-en un peu, ça va te faire du bien.

Elle avala quelques gorgées.

- Merci. Tiens, on va faire un micro-trottoir express. Alors, Monsieur Cardan, vous qui travaillez dans le secteur bancaire, ce traité européen, pour ou contre ?
- Euh et bien...
- Merci Monsieur Cardan, comme des millions de Français, vous êtes indécis sur la question et vous voterez donc en fonction de la couleur des cravates du Président.
- Ah non Madame la journaliste, moi je voterai oui si on me prouve que l'Europe peut augmenter mon pouvoir d'achat !
- Mais bien sûr qu'elle le peut ! Tu verras, quand tu n'auras plus du tout le droit de fumer, tu auras beaucoup plus de sous pour le reste !
- Et il va t'en falloir, des sous, ajouta Sam, pour soigner ton cancer du poumon quand ça ne sera plus remboursé pour les personnes ayant eu des comportements à risques. Tu te rends compte qu'avec toutes les clopes que tu as fumées et dont tu as fait généreusement profiter ton entourage, tu as gazé plus de gens qu'un kapo nazi ? Et tu voudrais des soins gratuits en plus ?
- Faites un geste pour la planète, suicidez-vous ! rigola Marco. Et faites don de votre corps à la médecine ou aux industries agro-alimentaires.
- Tiens, dit Julie, j'ai bien envie de me faire tatouer un petit logo vert « recyclable » sur l'épaule.
- Pourquoi pas un code barre pendant que tu y es ? demanda Sam.
- Non, seulement recyclable, pour rappeler qu'on est juste de passage. Le code barre, ça voudrait dire que je ne suis qu'une marchandise. Quoi que c'est de plus en plus ce que je ressens aussi.
- Enfin, pour en revenir à ce qu'on peut écrire, c'est peine perdue, dit Sam, il faudrait une pleine page pour chaque article du traité, voire pour chaque phrase. Le diable se cache dans les détails. Tiens, ajouta t-il avec un sourire ironique à l'adresse d'Antoine, toi qui es dans la banque, une petite phrase comme, de mémoire, « les états-membres s'interdisent d'emprunter à leurs banques centrales », ça devrait te faire tilter, non ?
- Oui, sans doute, mais... je travaille dans les services techniques et franchement, ce truc-là, ça ne m'évoque rien du tout.
- Eh bien creuse un peu, dit Sam. Le droit de battre la monnaie fait partie des droits souverains des états, c'est comme de lever des taxes, d'avoir une armée, de dire la loi... Pourquoi un état irait-il s'emmerder à emprunter du fric moyennant intérêts à une banque privée alors qu'il peut demander à sa banque centrale de lui en prêter gratuitement en faisant tourner la planche à billets ?
- Justement pour s'interdire d'avoir recours à cette fameuse planche.
- Et pourquoi se l'interdire ? En empruntant à taux plein, c'est comme si on avait offert la planche aux banques privées. Privatisé la création de monnaie. Et fabriqué de la dette.
- Mais les banques centrales sont les seules à pouvoir émettre des billets et ...

- Les billets et les pièces, oui, mais il y a d'autres sources. Intéresse-toi à ça, c'est assez surprenant. On croit tous que les banques centrales appartiennent aux états, et donc que c'est eux qui décident encore de la création d'argent. C'est plus vrai depuis longtemps. Demande à tes collègues.
- Bon, vous prenez des cafés ou on y va maintenant ? Demanda Julie.
- C'est bon pour moi, dit Antoine, je vais le prendre au bureau, je ne peux pas m'absenter trop longtemps pour déjeuner. Ca va mieux ton mal de crâne ?
- Ca s'est tassé. Bon, Tonio, je t'invite.
- A charge de revanche.

Ils se quittèrent et Antoine rentra, pensif. Cette histoire de monnaie l'intriguait. Comme la majorité de ses concitoyens, il pensait que seules les banques centrales pouvaient créer de la monnaie, sous le contrôle des états. Apparemment c'était plus complexe que ça.

L'équipe était en train de prendre le café lorsqu'il rentra. La conversation portait sur les programmes de télé de la veille. Antoine sirota son café en faisant sembler de s'intéresser au débat ; en fait il n'avait pas allumé son poste de télévision depuis belle lurette.

Lorsqu'il fut installé dans son bureau avec Florence pour continuer leur travail, il lui demanda :

- J'ai mangé avec des amis ce midi et ils m'ont posé une colle sur la banque, peut être pourras-tu y répondre.
- C'est plutôt Luc l'expert...
- C'est sur la création d'argent. Qui crée l'argent ? Je croyais que c'était seulement les banques centrales...
- Tout le monde fabrique de l'argent. Quand tu fais un chèque de cent euro, tu as fabriqué l'équivalent d'un billet de cent euro, surtout si tu n'écris pas le nom du bénéficiaire.
- Mais il faut pour cela que j'ai les cent euro sur mon compte, non ?
- Pas forcément. Il faut du temps pour encaisser un chèque, ça te laisse quelques jours pour renflouer ton compte. C'est une espèce de crédit à très court terme, mais c'est ça qu'il faut retenir : s'il y a un crédit, il y a fabrication d'argent. Dès qu'une banque te prête de l'argent, elle le fabrique.
- Elle le prend quand même sur ses fonds, non ? Il y a juste déplacement d'une somme d'argent, je ne vois pas ce qui est créé alors.
- Ca ne se passe pas exactement comme ça. Imagine que tu sois un banquier fauché. Tu n'as que cent euro dans ta besace. Pour l'instant, tu n'as qu'un seul client, Monsieur Créditeur, qui a déposé mille euro chez toi. A ce niveau, si on calcule la masse monétaire, il y a ce que Monsieur Créditeur et toi possédez, soit mille et cent euro.
- Plus les mille que la banque possède...
- Sauf que ce n'est pas à elle, donc on ne les compte pas, sinon on les compterait en double. Maintenant tu as un nouveau client, Monsieur Débiteur, qui a besoin de cinq cent euro. Tu les lui prêtes en piochant sur les mille et cent euro de la banque, en espérant que Monsieur Créditeur ne se pressera pas pour retirer des sous. Masse monétaire : Tu as toujours cent euro, Monsieur Créditeur possède toujours légalement mille euro sur son compte, et Monsieur Débiteur repart avec cinq cent euro en poche. Ca fait mille six cent euro.
- Sauf que si Monsieur Créditeur me réclame tous ses sous, je suis mal...
- Si tu n'as que quelques clients, c'est très risqué. Quand tu en as des milliers, c'est un jeu ou tu gagnes à tous les coups.

- Ca me paraît quand même assez suspicieux, ton raisonnement. Si on compte comme ça, c'est un peu comme si on comptait de la fausse monnaie...
- C'en est, en tout cas c'est tout comme. Tu fabriques légalement de la fausse monnaie, et en plus tu la vends en récupérant les intérêts. Aujourd'hui, c'est même plus fort, les banques ne s'emmerdent même plus à puiser dans les dépôts pour créer de la monnaie. Elles ont légalement le droit de créer l'argent qu'elles te prêtent en échange d'une simple reconnaissance de dette. Elles peuvent légalement prêter beaucoup plus que ce qu'elles possèdent. En fait, aujourd'hui, la quasi totalité de l'argent qui circule correspond à des dettes. S'il n'y avait pas de dettes, il n'y aurait pas d'argent. Et comme tu dois rembourser et payer en plus des intérêts, ça veut dire qu'il faut toujours plus de dettes pour rembourser les dettes.
- Attend, ça fait penser à ces chaînes où on te demande d'envoyer une lettre à dix personnes qui vont envoyer à dix personnes, et ainsi de suite, avec à chaque fois l'obligation d'envoyer des sous en retour pour multiplier les gains, ça ne marche pas...
- Pourquoi crois-tu qu'il y ait des crises financières ? En fait, cet argent n'a aucune valeur, sinon parce que tu y crois. Et les autres aussi. C'est la grande illusion, la plus grosse hallucination collective de l'histoire. Et ceux qui sont maîtres de cette illusion ont un pouvoir plus grand que bien des princes ou des magiciens. Ils peuvent décider de ton avenir, déclencher des guerres ou des famines, permettre ou non à un gouvernement de faire une politique...
- Ce qui veut dire que ce pouvoir que les gouvernements avaient a été transféré à des intérêts privés... qui n'ont rien de démocratique, c'est ça ?
- Tu crois encore à la démocratie ?
- De moins en moins.
- Ca prouve que tu deviens lucide. N'oublie pas que la réalité n'est qu'un rêve collectif.
- Et il y a beaucoup de marchands de sommeil.
- Et tu ne trouveras pas beaucoup de gens qui souhaitent être éveillés. Les gens sont heureux dans le rêve qu'on leur fait vivre. Enfin, pas tous. Certains ressentent le trucage, sans pouvoir mettre des mots dessus. Ca crée une sorte de dissonance entre leur rêve et l'intuition qu'ils ont de la réalité. Ils ne comprennent pas pourquoi, mais ils ressentent une sorte de malaise.
- Pas grave, on va leur vendre des pilules. Ca fait marcher le commerce, c'est tout bénéfice.
- Tu as tout compris, dit Florence.

Chapitre 12

Florence se frayait avec difficultés un chemin dans le rond point de la porte d'Italie dans lequel les véhicules en pagaille formaient un treillis serré impénétrable. Elle parvint à attraper en se faufilant la rampe menant à la poterne des peupliers et à atteindre l'entrée de l'autoroute du sud qui semblait presque fluide en comparaison. Il était cinq heures dix, elle serait probablement à l'heure, à moins qu'un bouchon stupide ne la freine encore. L'adresse que lui avait donnée Jean-Charles était située à environ trois quarts d'heure de route au sud, perdue dans les prémices de la vallée de Chevreuse. Il lui avait envoyé un plan assez détaillé à partir de la bretelle de sortie, juste après un échangeur fantôme qui avait été construit à l'époque où l'on projetait de prolonger l'autoroute d'aquitaine pour la faire entrer directement dans Paris jusqu'à Montparnasse ; le projet avait soulevé une telle polémique qu'on l'avait abandonné, mais l'échangeur absurde était toujours là, provoquant un ralentissement permanent et inutile ; quand au corridor qui avait été dégagé pour la circonstance, il était maintenant occupé par une ligne de train à grande vitesse.

L'idée de passer une partie du week-end au vert la réjouissait ; surtout si c'était pour pratiquer sur Lassie ses talents. Elle avait un grand sac avec elle dans lequel elle avait emporté de quoi passer la nuit, ainsi que quelques accessoires de jeux qui ne manqueraient pas d'amuser Maître Karl. Celui-ci avait bien fait les choses en se débrouillant pour qu'ils puissent faire ça dans un décor champêtre, cela permettrait certaines activités en plein air si le temps s'y prêtait ; le ciel était strié de traînées d'avion qui semblaient faites pour masquer un ciel bleu sans nuages, et rien n'indiquait qu'il pourrait pleuvoir, même si l'air était plutôt lourd et humide ; le mois de Juillet avait démarré en étant particulièrement pluvieux.

Elle passa la bretelle d'Orly et Rungis et bifurqua en direction de Bordeaux. Juste après l'échangeur absurde, elle sortit de l'autoroute et commença un long parcours de routes secondaires en suivant les indications qu'on lui avait données. Après un petit village, elle longea le mur d'une grande propriété et s'arrêta devant l'entrée, fermée par une lourde porte en acier. Elle descendit de sa voiture pour sonner à l'interphone. Une voix de femme qu'elle ne connaissait pas lui répondit.

- Oui ?
- Bonsoir, je suis Florence Bruno
- Nous vous attendions, nous sommes sur la terrasse pour l'apéritif. Je vous ouvre, gardez vous dans la cour et faites le tour de la maison pour nous rejoindre.

La lourde porte s'ouvrit par la grâce d'un portier électrique, et Florence entra dans la propriété. C'était une belle maison bourgeoise de deux étages, qui devait avoir deux siècles, bâtie au milieu d'un parc grand comme un terrain de sport, boisé et fort bien entretenu. De toutes évidences, les propriétaires avaient les moyens de se payer des jardiniers. Elle se gara dans la cour à côté de deux autres voitures et, comme on l'y avait invité, fit le tour de la maison pour rejoindre la terrasse à l'arrière. Il y avait Karl et Lassie, ainsi qu'un couple qu'elle ne connaissait pas.

- Florence, bienvenue, vient que je te présente, dit Karl.

Elle gravit les quelques marches qui menaient à la terrasse ; une table de jardin et des chaises avaient été installées, accompagnées par une desserte bien garnie en spiritueux, dont une bouteille de champagne ouverte prenant le frais dans un seau à glace ; tout le monde était au champagne sauf Karl qui buvait un whisky. Depuis leur dernière rencontre, Lassie s'était fait teindre les cheveux en bleu fluo, sûrement pour satisfaire le goût de Karl pour les jeunes héroïnes de mangas japonais. Elle avait pour tout vêtement une guêpière, des bas et des petites bottines aux talons immenses, lesquelles étaient attachées à une longue barre l'obligeant à garder les jambes écartées.

- Je te présente Louis et sa femme Mylène, qui nous font la gentillesse de nous recevoir dans leur modeste pied à terre. Louis est un collectionneur de jetons de présence pour les quelques sociétés qu'il co-administre, dont la compagnie d'assurance à laquelle j'appartiens.
- Bonsoir Madame, c'est un plaisir de vous recevoir, Jean-Charles, pardon, Karl, nous a beaucoup parlé de vous.

Elle le regarda et eut un frisson. Sous ses dehors de cadre supérieur, tenue sportswear Armani et montre lourde assez vulgaire, il cachait un sang fort, un vrai blindage, sous lequel on pressentait quelque chose de très méchant. Un prédateur. Sa femme semblait résignée à ses côtés. Elle était plutôt jolie, la quarantaine, brune et fine, réservée. Florence la sonda rapidement. Son mari la terrorisait.

- C'est une bien jolie propriété que vous avez là, Monsieur, dit Florence en fermant toutes ses antennes.
- C'est un de mes pieds à terre favoris, mais malheureusement mes activités professionnelles ne me permettent pas d'y être aussi souvent que je le voudrais. Ce sont mes domestiques qui en profitent le plus. Ce week-end, ils ont eu droit à un congé exceptionnel afin que nous soyons sans témoins, aussi c'est Mylène qui va vous montrer votre chambre. Je vous sers une coupe de champagne en attendant, à moins que vous ne vouliez autre chose.
- Du champagne, merci. Je dépose mes affaires et je vous retrouve.
- Veuillez me suivre, dit Mylène.

Elle n'aimait pas du tout ce type, et soudain la perspective de passer la nuit ici s'assombrit. Il allait falloir qu'elle reste sur ses gardes. Mylène la précéda à l'étage et la fit entrer dans une jolie chambre aménagée avec goût et disposant d'un petit cabinet de toilette.

- C'est superbe, dit Florence.
- Merci, répondit Mylène, c'est une chambre que j'ai eu un grand plaisir à décorer. On y dort très bien.
- C'est parfaitement réussi, tous mes compliments.
- Vous désirez peut être prendre une douche ?
- Je vais juste me changer et je vous rejoins en bas.
- Je vous laisse. Vous allez aussi...

Un ange passa...

- Oui ? dit Florence.
- Vous allez aussi vous occuper de moi ?

La question la prit par surprise.

- Eh bien, Karl ne m'a rien demandé de tel, je ne savais même pas que vous seriez avec nous, je pensais que nous serions seulement trois. Je n'ai pas l'habitude de faire ce genre de chose en groupe, encore moins à la chaîne. Pourquoi ?
- Je... Si jamais mon mari vous demandait certaines choses...
- Oui ?
- Alors je vous en prie, ne me faites pas mal.

Elle avait des sanglots dans la voix. Florence s'approcha d'elle et lui pris les bras dans ses mains.

- J'ai horreur de faire mal, et je ne fais pas ce que je n'aime pas faire. Lorsque Karl m'a proposé cette séance, c'était seulement pour hypnotiser Lassie et jouer avec elle. Il n'est pas question d'aller plus loin, je vous rassure. Que craignez-vous ?

- Vous ne connaissez pas mon mari. Il obtient toujours tout ce qu'il veut. Et il adore faire souffrir.
- Eh bien il va falloir qu'il apprenne à être déçu. Je vous rejoins dans une dizaine de minutes.

Mylène se retira et ferma la porte ; Florence se dirigea vers la fenêtre qui donnait sur la terrasse et regarda à travers le rideau en voile. Karl et Louis étaient en pleine discussion. Elle repensa à ce que lui avait dit Yann la dernière fois qu'elle l'avait rencontré. Il avait jusqu'à présent fermé les yeux sur ses activités nocturnes, mais là, il lui avait demandé de se montrer très prudente, voire d'y renoncer. Il se moquait bien qu'elle s'amuse à essayer ses talents sur quelques volontaires masochistes, mais il craignait qu'elle finisse par rencontrer des individus qui risquaient de l'entraîner « du côté obscur de la force ». Ce Louis là répondait parfaitement à cette définition. Elle vit Mylène rejoindre le trio et s'asseoir au côté de son mari. Autant Lassie semblait très excitée par ce qui l'attendait, autant Mylène semblait terrorisée. Il allait falloir redoubler de prudence.

Florence se déshabilla et enfila une combinaison en vinyle bleu pétrole très décolletée ; elle ne l'avait pas fait exprès, mais elle était assortie aux cheveux de Lassie. Elle chaussa une paire d'escarpins à talons et renforça son maquillage, puis elle descendit au rez-de-chaussée et se dirigea vers la porte fenêtre qui donnait sur la terrasse. Louis était en train de pérorer avec Karl sur les événements politiques.

- ... ce grand con de Chirac voulait à tout prix un référendum pour foutre la merde à gauche, et il va réussir au delà de toutes espérances à foutre la merde partout. Il y a une grande probabilité qu'il perde, et si c'est ainsi ça le perdra, mais cela n'a aucune importance. Le traité repassera avec son successeur, nous avons déjà procédé à ...
- Ah Florence, vous êtes superbe ! dit Karl.
- Vous voyez, le hasard fait bien les choses, je suis coordonnée avec la coiffure de Lassie.
- Je vous ai servi votre coupe de champagne, dit Louis. Puisque le bleu semble être la couleur dominante, peut être Mylène devrait elle se changer aussi ?

Elle portait un tailleur gris et une jupe droite sans grand attrait, bien qu'on devinait qu'elle n'avait pas acheté cela au marché du village.

- Voyons, dit Louis, et si tu mettais ce corset bleu que je t'avais offert il y a un an ?
- Je vais le mettre. Je reviens dans une minute, dit Mylène.

Florence vit Mylène partir dans la maison le regard résigné. Louis en profita pour la balayer entièrement du regard.

- Joli tatouage, dit il en remarquant le pentacle dans le haut de son dos. Vous vous intéressez au satanisme ?
- Vous remarquerez que le pentagramme a la pointe tournée en haut, c'est un symbole de protection. Et non, le satanisme ne m'attire pas du tout, même si c'est très répandu dans les milieux que je fréquente. Et vous ?
- Juste sur un plan ethnologique. Et j'avoue que l'esthétique gothique ne m'est pas indifférente, même si je n'apprécierai pas que ma fille se teigne les cheveux en noir corbeau.
- Quel âge a t-elle ?
- Dix-huit ans. Elle va rentrer l'an prochain à Yale.
- Toutes mes félicitations. Comment s'appelle t-elle ?
- Lucie, nous avons voulu un prénom qui puisse se prononcer des deux côtés de l'atlantique. Elle se destine elle aussi à la finance, Karl m'a appris où vous travaillez,

c'est un établissement que je connais bien, figurez-vous que je joue régulièrement au golf avec votre employeur.

Ca, ça veut dire : je peux t'avoir une promotion ou un licenciement quand je le souhaite, pensa Florence, et elle eu un petit frisson.

- Bien, dit Karl, comment allons-nous procéder ?

Florence s'apprêtait à répondre mais Louis lui prit la parole.

- Pour commencer, nous allons prendre quelques coupes de champagne pendant que Florence nous explique ce qu'elle compte faire. Vous pratiquez l'hypnose, m'a t-on dit ?
- Oui, c'est exact, répondit elle.
- Eriksonienne ?
- En partie, avec un peu d'impératif. Mais ne vous attendez pas à des miracles, il s'agit d'une première séance, je veux surtout mettre Lassie en confiance et l'habituer à la transe.
- L'hypnose Eriksonienne est très lente, vous n'avez pas pensé à accélérer un peu les choses ?
- Comment ?
- Il existe aujourd'hui de nombreux produits inducteurs dans la pharmacopée moderne.
- Je n'aime pas cela. Je préfère les méthodes naturelles. Quelques coupes de champagne sont les seules drogues dont j'ai besoin. A ce propos, combien Lassie a t-elle bu ?
- Elle a à peine trempé ses lèvres dans une coupe, dit Karl. Elle boit très peu.
- Bien Lassie, dit Florence en la regardant dans les yeux, écoute moi. Tu n'es pas obligée d'accepter ce que je vais te demander, mais cela t'aiderait beaucoup si tu buvais entièrement cette coupe et quelques autres, tu veux bien ?
- Bien Madame, dit Lassie.

Elle s'empara de la coupe et se força à la terminer, puis elle réprima un petit renvoi en la reposant.

- Très bien, dit Florence sans la quitter des yeux, maintenant Karl va de nouveau remplir ton verre, et tu vas le boire entièrement, d'une seule traite.

Karl lui servit une grande rasade de champagne qu'elle essaya de boire en une seule fois, mais fut obligée de s'arrêter.

- Non, dit Florence, Lassie, tu dois faire un petit effort. Tu peux boire cette coupe d'un seul trait. Karl va de nouveau la remplir, tu prends une grande inspiration et tu bois jusqu'à ce qu'elle soit vide.
- Elle va être joliment pompette ma petite chienne, rigola Karl en remplissant généreusement le verre.

Et elle aura aussi bientôt très envie de pisser, puisque c'est ce que tu souhaites, vieux cochon, pensa Florence. Lassie prit la coupe et se concentra, respira à fond et réussit cette fois à la boire en entier sous les encouragements des deux hommes.

- Très bien, Lassie, dit Florence. Karl, enlève lui cette barre qu'elle a aux jambes, il ne faut pas qu'elle soit gênée pour marcher.
- A vos ordres. Dommage, le spectacle était réjouissant.

Karl sortit de sa poche une petite clé et ouvrit les verrous qui maintenaient les attaches à ses chevilles. Sitôt la barre retirée, Lassie referma ses jambes. C'est alors que Mylène revint de sa chambre.

Elle était entièrement nue à part ses chaussures et tenait un corset bleu roulé à la main. Florence fut frappée par les marques sur sa peau : elle avait reçu des coups de fouet ou de

badine récemment, ses épaules étaient striées de traits rouges. Elle s'était fardée fortement, les yeux charbonneux et la bouche vermillon. Son ventre était tatoué d'un signe qu'elle n'identifia pas tout de suite mais qui lui rappelait vaguement quelque chose.

Louis fixa le corset autour de la taille de Mylène et commença à serrer le lacet.

- Respire à fond, expire, respire à fond, expire...

A chaque expiration de Mylène, il serrait un peu plus le corset ; elle avait maintenant la taille complètement écrasée et commençait à peiner à respirer. Soudain, le lacet craqua.

- Et zut, dit Louis, c'est vraiment de la camelote ce truc. Bon, tant pis pour ça, remonte dans ta chambre et trouve toi quelque chose de bleu qui soit un peu sexy. Désolé pour le contretemps, Florence.
- Ce n'est pas un problème. Auriez-vous une chaise longue ? Ce serait plus facile pour moi si elle était allongée.
- Je vais chercher ça pendant que Mylène s'habille. Désolé de vous laisser un moment seul. Ne faites pas de bêtises, dit il en souriant.

Mylène et Louis se retirèrent dans la maison. Florence en profita pour dire quelques mots à Karl.

- Tu ne m'avais pas prévenue qu'il y aurait d'autres personnes.
- Louis est une vieille connaissance, tu peux avoir confiance en lui. En plus, il est péte de thunes, il a un carnet d'adresse long comme mon bras, et il nous fait profiter de sa petite résidence. Ca ne se refuse pas, non ?
- Je ne sais pas, je ne le sens pas bien, ce type. Sa femme a l'air terrorisée.
- Mylène ? Elle adore se faire plaindre. Et crois-moi qu'elle apprécie les jeux de Louis. Surtout qu'elle ne le voit pas si souvent, il est presque toujours en déplacement, ça lui laisse le temps de s'occuper de ses hobbies.
- Qu'est-ce qu'elle fait ?
- Elle s'occupe d'une fondation financée par une des sociétés de Louis, qui fait de l'humanitaire, défense des droits de l'homme, tout ça.
- Et en dehors de ta compagnie d'assurance, il s'occupe de quoi encore, ton Louis ? Laisse-moi deviner : armement ? Pétrole ? Nucléaire ?
- Nucléaire et pétrole, pas que je sache, armement, oui, mais surtout presse et média divers. Et bien sûr, finance. Quand tu penses que ce mec connaît personnellement Bill Gates, moi, ça me fait fantasmer.
- Pas moi, Gates est moche à fuir et s'il est au lit à l'image de ses produits, il faut des plombes pour l'allumer et quand on y est arrivé, il plante.
- De qui parlez-vous ?

Louis venait de revenir en portant une chaise longue en plastique qu'il déplia.

- Je faisais une mauvaise plaisanterie d'informaticienne sur Windows, répondit Florence, déformation professionnelle. Bien, Lassie, installe-toi là, tu seras bien mieux.

Lassie se leva de sa chaise et tangua dangereusement sur ses talons, à tel point que Karl dut la rattraper.

- Excusez-moi, j'ai un peu le vertige, dit-elle.
- C'est tout à fait normal, dit Florence, avance doucement, Karl va t'aider.

Karl la guida jusqu'à la chaise, et elle s'y laissa tomber sans grâce alors que Mylène apparut sur le pas de la porte ; elle avait une longue robe de soirée bleue dos nu échancrée sur le côté.

- Bien nous sommes au complet, dit Louis, mais ma chérie tu aurais pu trouver quelque chose de plus approprié, nous ne sommes pas dans un cocktail mondain.

Il avait dit cela sur un ton agressif et Florence crut bien qu'il allait la gifler.

- Je... je suis désolée, je pensais que tu aimais beaucoup cette robe...
- Attends, dit Karl, je pense à quelque chose qui pourrait corser un peu la situation.

Il attira Louis un peu plus loin dans le jardin et ils échangèrent quelques mots à voix basse. Lorsqu'ils revinrent, les deux hommes abordaient un sourire carnassier et fixaient Mylène.

- Mylène, dit Karl, nous souhaiterions que vous enleviez votre robe, que vous l'étendiez sur le sol et que vous vous allongiez dessus, acceptez vous ?
- Je... oui, pourquoi pas, répondit Mylène qui s'attendait à quelque chose de plus violent.

Elle fit glisser la robe sur ses épaules et l'étendit par terre.

- Non, chérie, dit Louis, pas ici. Étends-toi sous la chaise longue, sous Lassie.

Mylène le regarda sans comprendre, puis s'exécuta. Il y avait juste assez d'espace pour qu'elle puisse glisser son visage sous le postérieur de Lassie.

- Florence, à vous de jouer, dit Louis.

Florence réprima son envie de le massacrer du regard, pris sa chaise et se plaça en face de Lassie. Elle n'aimait pas du tout la tournure que prenaient les événements, mais la meilleure chose à faire était de s'exécuter. Louis la considérait comme une pute, une professionnelle qui avait été payée pour effectuer un travail. Elle allait remplir son contrat et pas plus. Mylène en serait quitte pour une bonne douche, rien de bien grave.

- Bien Lassie, nous allons maintenant faire un petit exercice de relaxation. Tu peux fermer les yeux si tu préfères, mais si tu les gardes ouverts je te demande de fixer les miens, d'accord ?

Elle lui prit les poignets et mit ses pouces sur les veines de la face intérieure.

- Tu vas d'abord te concentrer sur tes pieds. Contracte tes orteils un à un, et relâche, un à un, et relâche chaque orteil, un à un, tu les repères bien et tu les déconnectes, un à un ...
- Excellente suggestion, glissa tout bas Louis à Karl dont il s'était rapproché. Mylène ne sait pas ce que tu as demandé exactement à Florence. Si cela marche...
- Oh je fais confiance à Florence, dit Karl. Lassie commence déjà à lâcher prise, elle cligne des yeux. Elle non plus ne sait pas exactement ce qui l'attend, je lui ai dit qu'on allait l'hypnotiser mais pas pourquoi faire.
- ... tu décontractes maintenant ton ventre, tu le déconnectes...
- C'est surprenant qu'avec ses talents elle continue à travailler à la Banque, ajouta Louis, elle pourrait se mettre à son compte et gagner beaucoup plus en exerçant en professionnelle plutôt qu'en amatrice. Elle n'a pas d'enfants, m'as-tu dit.
- Non. Mais je ne la vois pas en faire une activité à temps plein. Trop de scrupules.
- De scrupules ? Mais pourquoi donc ? Etre dominatrice, ce n'est pas plus salissant que d'être assistante sociale et moins que d'être infirmière. Elle n'a même pas besoin de toucher ses clients, ou presque. Les contacts physiques sont réduits au minimum. Et ce n'est pas la demande qui manque. Rien qu'avec mon répertoire téléphonique, je peux lui fournir clés en main une clientèle haut de gamme.
- Tu veux devenir son mac ?
- Son imprésario plutôt, il n'est ni question de la mettre sur le trottoir ni même d'en tirer directement profit. Mais je connais beaucoup de gens qui seraient prêts à déboursier des fortunes pour se faire hypnotiser par elle, et se retrouver transformés en petits chiens. Elle a du charme, mais elle aurait besoin d'une petite reprise en main.

- Et c'est le genre de services qui peuvent faciliter la signature de contrats juteux, je présume.
- Disons que cela peut aider à faciliter le consentement. Surtout si on prend des photos.
- ... tu vas maintenant décontracter tes épaules, tu tends les muscles pour bien les sentir et tu les détends complètement ...
- Je crains qu'elle ne soit pas prête à accepter, dit Karl.
- J'en fais mon affaire. Si elle n'est pas prête, il faut la préparer. Faisons un pari. Si d'ici, mettons, deux ans, elle ne travaille pas pour moi, j'ai perdu et je te dois quelque chose. Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? Maison, voiture ?
- Je te propose un pari inverse. Je t'aide à obtenir ce que tu veux, et si ça marche, tu m'offres un jeton de présence au conseil d'administration de la boîte. Sinon, eh bien, je serai ton débiteur.
- Ta dette sera Lassie.
- Tu peux compter sur ma collaboration. Ceci dit, je m'interroge. Pourquoi t'intéresses-tu à elle particulièrement ? Ce ne sont pas les filles qui manquent...
- Non, mais les bonnes dominatrices, celles qui allient le charme, la culture et la disponibilité sont rares. Elle a un charme et un savoir faire certain, et elle est célibataire et sans enfants. Elle a un amant ?
- Pas que je sache.
- ... et maintenant tu dors ...
- Ah, elle a réussi à la plonger en transe, dit Louis, c'est là que ça devient intéressant.
- ... tu es une petite fille, une toute petite fille ...
- Ça mérite une petite coupe de champagne, continua Louis. Je te sers un autre whisky ?
- Avec plaisir. En fait, je pense que ce serait bien pour elle. C'est quand même nettement plus excitant que d'écrire des programmes de comptabilité.
- C'est surtout plus pérenne. A la vitesse à laquelle l'informatique évolue, je pense qu'il n'y aura plus grand place pour les programmeurs d'ici à vingt ans, du moins en occident. Alors que des putes...
- Regarde, Lassie commence à régresser : elle suce son pouce.
- C'est charmant. Et Mylène semble s'être assoupie. Un dégât collatéral sans doute.
- Je te parie qu'elle va être réveillée bientôt, ricana Karl.
- ... tu es dans ton lit et tu as envie de faire pipi, très envie de faire pipi, tu es une toute petite fille, tu aimes faire pipi au lit, tu ne vas pas te réveiller pour ça, oh non ...

Florence était si absorbée par son travail sur Lassie qu'elle n'avait rien perçu de la conversation des deux hommes. Maintenant que Lassie était en transe profonde et commençait à retrouver des sensations oubliées depuis sa plus tendre enfance, il fallait qu'elle fixe ça dans son subconscient pour pouvoir le rappeler à sa guise. Par la suggestion, elle l'amena à relâcher sa vessie. Un filet d'urine commença à couler sur les lamelles de plastique de la chaise longue, et à goutter sur le menton de Mylène qui était toujours assoupie.

- ... très bien, c'est très bien tu aimes ça faire pipi te lâcher dans tes draps tu aimes ça c'est bon c'est très bon et tu n'oublieras pas ça ...
- Ah, Mylène ouvre un œil, dit Karl.

Louis regarda Mylène dans les yeux et lui fit signe de se taire. Elle avait maintenant le bas du visage et la poitrine maculés de l'urine de Lassie. Florence continuait sa psalmodie, mais maintenant qu'elle avait obtenu que Lassie se relâche, elle voulait fixer un souvenir de plaisir dans son esprit et l'associer à une phrase-clé.

- ... pipi dans ton lit, quand tu entendras pipi dans ton lit tu penseras au plaisir de faire pipi, au plaisir de se lâcher, tu auras envie de te lâcher et tu le feras...
- Bien, dit Louis, le spectacle touche à sa fin, dirait on. Cela tombe bien, je commençais à avoir une petite faim. Dès qu'elle l'aura réveillé, nous passerons à table.

Florence réveilla doucement Lassie qui semblait béate. Mylène, elle, était toujours allongée silencieuse.

- Ca va ? demanda Florence à Lassie
- C'était super, j'avais l'impression de flotter, c'était excitant, je suis toute mouillée !
- Mylène, dit Louis, va te laver et prépare le repas, nous allons passer à table.
- Je viens avec vous, dit Florence, je vais vous aider.

Elle pris le bras de Mylène pour la remettre sur pieds, attrapa sa robe et la recouvrit, puis les deux femmes rentrèrent dans la maison pendant que Louis et Karl s'intéressaient à Lassie.

- Je suis désolée, dit Florence à voix basse, ce n'était pas prévu comme ça, je pouvais difficilement refuser...
- Cela n'a aucune importance, répondit Mylène, ce n'est rien. Vous avez bien fait. Il aurait été furieux si vous aviez refusé. Ca aurait été bien pire. J'en suis quitte pour une bonne douche. Croyez-moi, ça n'est rien du tout.

Elles montèrent l'escalier jusqu'au premier étage et suivirent un couloir qui menait à la chambre de Mylène. Florence fut surprise que le lit n'ait qu'une place. Mylène le remarqua.

- Nous faisons chambre à part depuis des années, dit elle. Mon mari est la plupart du temps en déplacement, il travaille tard le soir. C'est plus facile ainsi. J'en ai pour une minute, attendez moi ici.

Il y avait une salle de bain adjacente à la chambre. Mylène y entra, ferma la porte derrière elle et Florence entendit le bruit de la douche. Elle observa le décor, plutôt spartiate comparé à la jolie chambrette qui lui était réservée. Une table de maquillage très garnie, une étagère avec quelques livres, et une petite porte dont on devinait qu'elle donnait sur un dressing. Elle regarda les titres des livres ; les derniers prix littéraires et deux livres illustrés sur la décoration. Le bruit de la douche cessa et Mylène sortit, une serviette nouée en paréo sur elle. Elle se regarda dans la glace.

- Au moins je n'ai pas trop ruiné mes peintures de guerre, dit elle en riant. Bon, je vais essayer de me trouver une tenue qui ne déchaîne pas le courroux de Louis. Vous voulez m'aider à choisir ?

Elle ouvrit la porte du dressing qui contenait un bric-à-brac impressionnant de vêtements, chaussures et sacs.

- Mon mari apprécie les tenues comme la vôtre, mais le latex ou le vinyle me font atrocement transpirer, je déteste cela. Je préfère encore un corset bien serré.
- Si vous voulez manger sereinement, je vous conseille d'éviter.
- Vous avez raison. Puisque ce soir c'est moi qui vais faire la bonne, optons plutôt pour le style soubrette. Ca sera dans le ton.
- C'est lui qui vous a fait ces marques ?
- Non, je me suis fait ça en tombant ! Oui, bien sûr. Au début, je trouvais ça amusant quand il me donnait du martinet. Il ne portait pas les coups, à l'époque. Et puis, il a fait monter la pression. La théorie des petits pas, comme il dit. Celle qu'il utilise le plus souvent pour obtenir ce qu'il veut.
- Vous ne l'aimez plus, n'est-ce pas ?
- Je ne sais pas si je ne l'ai jamais aimé. Nos familles sont très proches, c'était presque un mariage écrit d'avance. Nous nous connaissons depuis l'enfance. Il était déjà cruel

à l'époque, mais c'était surtout les chiens ou les domestiques qui en faisaient les frais. Son éducation lui permettait de donner le change. Et je crois que son père était du même acabit.

- Les chiens ne font pas des chats. Vous n'avez jamais songé à le quitter ?
- Le quitter ? Vous plaisantez, cela ne se fait pas, mademoiselle. Comme je vous l'ai dit, nos deux familles sont très liées, et je ne parle pas là d'amitié mais d'intérêt. Je reste avec lui comme on reste dans un couvent une fois qu'on a prononcé ses vœux, même si on découvre que la mère supérieure aime bien caresser vos jambes. Aidez-moi à attacher ça.

Florence boutonna la robe très courte et décolletée que Mylène avait choisie, et attacha autour de son cou une sorte de jarrettière, puis noua un petit tablier autour de sa taille.

- Vous êtes superbe, dit Florence.
- Merci. Bon, au diable les talons-aiguilles, ces escarpins feront l'affaire. Je me donne un coup de brosse et nous allons nous occuper du repas. Il n'y a rien à faire, les domestiques ont préparé un buffet froid, le couvert est mis, il y a juste à servir.

Elles descendirent au rez de chaussée, traversèrent le salon et virent que les deux hommes étaient en train de faire boire Lassie, peut être dans l'espoir de renouveler l'expérience.

- Ils vont finir par la rendre malade, dit Mylène. En tout cas, elle va être complètement saoule. J'espère qu'elle ne va pas vomir partout.
- Elle est déjà bien éméchée et elle n'a pas l'habitude. C'est malheureusement ce que je crains aussi. Il faut qu'elle mange quelque chose et boive beaucoup d'eau, pour absorber.
- Je vais préparer le repas, essayez de les raisonner un peu.

Mylène ouvrit une porte qui donnait sur une superbe salle à manger décorée de tableaux et de meubles anciens où la table avait été dressée. Florence se dirigea vers la terrasse.

- Le repas va être bientôt prêt, dit elle.

Karl se tenait derrière Lassie et lui maintenait la tête penchée en arrière et la bouche ouverte. Louis y faisait couler du champagne en lui caressant les cuisses. Karl lui murmurait à l'oreille la phrase clé que Florence avait utilisée, et on voyait en effet un filet d'urine couler le long des cuisses de la fille.

- Vous devriez peut être vous laver les mains avant de manger, vilains garçons, dit Florence sur un ton d'institutrice courroucée.
- Effectivement, maîtresse, j'en ai besoin, dit Karl en riant et en regardant ses mains humides.
- Je vais m'occuper de Lassie, elle aussi a besoin d'un brin de toilette et je crains qu'elle ait du mal à s'en sortir seule.
- Il y a un cabinet de toilette au rez de chaussée, à gauche de l'entrée après le hall, dit Louis.

Les deux hommes rentrèrent dans la maison et montèrent à l'étage en échangeant des propos de corps de garde.

- Enlève tes grolles, tu vas te casser la gueule, dit Florence à Lassie.
- Ooh noon, çaa vaa très bien, dit Lassie en titubant dangereusement.

Florence la rattrapa de justesse.

- Euh finalement non, ça ne va paas si bbien duu tout.

Elle attrapa Lassie par la taille et lui maintint la tête au dessus du seau à champagne. La fille fut prise de hoquets et vomi bruyamment dedans. Lorsque les spasmes se furent calmés, Florence l'assit sur une chaise, attrapa des serviettes en papier sur la desserte et lui fit une

toilette rapide, après quoi elle retira ses chaussures, remplit un grand verre d'eau et lui fit boire.

- Bon, maintenant nous allons aller dans la salle de bain, tu vas te déshabiller et te mettre sous la douche. Tes bas sont souillés, je vais monter dans ma chambre t'en chercher des propres. Tu ne sors pas de la douche tant que je ne suis pas revenue.
- Ouiii mahadame.

Florence attrapa les chaussures de Lassie et la soutint par le bras jusqu'au cabinet du rez de chaussée. Il y avait une douche, une toilette et un petit lavabo avec une glace. Des serviettes propres pendaient à côté. Elle aida Lassie à enlever ses bas et sa guêpière, fit couler l'eau dans la douche en la réglant assez fraîche et y poussa Lassie qui s'affala dans le tub.

- Tu ne bouges pas en m'attendant, je reviens tout de suite.

Elle courut sur la pointe des pieds jusqu'à l'escalier, monta et entra dans sa chambre. Elle fouilla dans son sac et attrapa une boîte contenant une paire de bas neufs. La porte de la chambre était restée entrouverte, elle aperçu Louis et Karl qui redescendaient. Ils s'étaient changés : Karl avait revêtu son attirail de kapo et Louis avait enfilé un ensemble en cuir qui lui donnait des allures de bourreau. Elle n'avait pas allumé la lumière de la chambre et ils ne la virent pas ; elle perçu des bribes de leur conversation.

- ... ça se fera sur une base volontaire et, tu verras, les gens le réclameront pour leurs gosses, comme les téléphones mobiles. La campagne est bouclée, ça se fera sur trois ou quatre ans, on commence par agiter l'épouvantail pédophile et hop ! On sort l'implant miracle ...

Elle attendit qu'ils s'éloignent, descendit sur la terrasse, attrapa le seau à champagne et rejoignit Lassie dans la salle de bain. Elle était hébétée sous la douche, mais était parvenue à se remettre debout. Florence coupa l'eau.

- Sèche-toi, dit-elle en lui tendant une serviette.

Pendant que Lassie s'essuyait avec maladresse, elle vida le seau dans les toilettes, tira la chasse et le rinça dans le lavabo. Puis elle aida Lassie à s'essuyer, à remettre sa guêpière, à enfiler et attacher les bas.

- Ton maquillage a un peu coulé, je vais tenter un rattrapage. Tiens, il y a une brosse à cheveux, essaye de te coiffer mieux, il fait chaud, tes cheveux vont vite sécher.

Elle attrapa un morceau de papier hygiénique et effaça les coulures sombres sous les yeux de Lassie. Elle était presque présentable.

- Ca va ? Tu tiens le coup ? C'est fini, le manège enchanté ?
- Ca va aller je crois.
- Tu te sens à monter sur tes pompes ?
- Si vous m'aidez pour marcher, ça devrait aller.

Le seau dans une main et le bras de Lassie dans l'autre, Florence se dirigea cahin-caha vers la salle à manger. Elle lâcha Lassie un moment pour remettre le seau sur la desserte, la rattrapa de justesse et elles rentrèrent dans la pièce où les deux hommes les attendaient assis. Mylène était debout et elle leur servait un vin rouge contenu dans une carafe en cristal. Sur la table, il y avait un assortiment de plats, viandes et sauces, légumes divers, salades, fromages et pains.

- Ah, voilà nos invitées, dit Louis. C'est un repas bien frugal que je vous offre, veuillez m'en excuser, mais nous ne sommes pas ici pour faire de la gastronomie.
- En attendant, ce Petrus est un régal, dit Karl.
- Je crains que Lassie ne soit guère en état de l'apprécier, elle est pâle comme un cierge.
- Elle sera donc à l'eau pour le reste de la soirée. Prenez place, mesdames. Lassie à mes côtés, Florence à ceux de Louis.

- Mylène ne s'assoit pas avec nous ? demanda Florence.
- On ne peut pas être à la fois au four et au moulin, dit Louis en riant, comme disait Goebbels en traversant la Hollande.

Il semblait être fier d'une plaisanterie aussi éculée ; Mylène lui versa un verre et commença à faire le service ; Karl et Louis commencèrent à dépecer leur viande avec appétit ; Lassie regardait pensivement son assiette.

- Karl m'a dit que votre femme s'occupait d'une fondation ? demanda Florence à Louis, jouant le jeu, comme si Mylène n'était pas là et que c'était une domestique qui servait.
- Oui en effet. La fondation a été créée par une des sociétés que j'administre, un laboratoire pharmaceutique.
- Et dans quel but ?
- Pour porter assistance à des populations du tiers-monde, ou en cas de catastrophes. Le laboratoire fournit gratuitement des médicaments.
- Quel intérêt y trouve t-il ?
- C'est un excellent investissement en termes de relations publiques. Notre logo est visible partout et nous pouvons nous vanter de faire une bonne action.
- Les médicaments, dit Karl avec un sourire, c'est un peu comme les yaourts, vous pouvez les consommer sans risque longtemps après la date d'expiration. Mais à cause de ces réglementations ineptes, les labos se retrouvent régulièrement avec des stocks qui ne sont plus commercialisables. Plutôt que de les détruire, on les confie à des ONG qui pourront avec ça venir en aide aux malheureux petits enfants du tiers monde. Et en plus ça permet de tester in vivo de nouvelles molécules, non ?
- Oh, nous ne nous permettrions pas cela, enfin, dit Louis avec un grand sourire.
- Mais cela doit coûter une fortune, avec la logistique et tout...
- Oh mais la fondation a de nombreux donateurs !
- Vous faites des campagnes pour avoir des dons ?
- C'est inutile. Nous avons d'autres organisations qui fournissent le nerf de la guerre, et parfois aussi la main d'œuvre et la logistique.
- La CIA par exemple, dit Karl.
- Allons, quelle idée ! rigola Louis. Pourquoi feraient-ils une chose pareille ?
- Oh, je ne sais pas, pour faire entrer discrètement des gens à eux dans des pays un peu fermés, comme le gars qui s'est fait expulser de Birmanie récemment.
- Celui là, soit c'était un type sans intérêt, soit il a bénéficié, disons, d'un concours de circonstances favorables. Sinon, on n'en aurait jamais plus entendu parler.
- Donc, si je comprends bien, votre fondation écoule des médicaments périmés et des espions ? dit Florence.
- Vous avez une vision bien noire des choses, dit Louis que la conversation commençait à énerver. Grâce à cela, des milliers de pauvres ont eu accès à des soins gratuits. Demandez leurs ce qu'ils en pensent. Quand vous êtes en train de crever la gueule ouverte et qu'on vous donne des soins, vous n'en avez rien à foutre que ce soit la CIA ou l'abbé Pierre qui soit derrière ça. De toute façon, nous ne travaillons pas avec la CIA.
- Juste avec d'autres organisations qui...
- Et nous ne nous posons pas la question de qui nos généreux donateurs obtiennent l'argent ou les services qu'ils nous offrent. Ce n'est pas notre problème.
- Vous ne voulez vraiment pas que Mylène se joigne à nous ? demanda Florence.
- Les domestiques dînent à l'office, mademoiselle Bruno, rétorqua Louis.

- J'ai peut être une autre idée, dit Karl, un sourire en coin. Je crois que ma petite chienne a perdu tout appétit. Nous pourrions en faire une desserte pour que votre domestique puisse se sustenter en notre compagnie. Laissez-moi essayer.

Lassie le regarda sans trop comprendre. Il lui prit le bras, la fit se redresser et la guida jusqu'au bout de la table. Là, il la fit s'agenouiller et appuya sur ses épaules pour les abaisser jusqu'à ce qu'elles touchent le tapis. Il écarta ensuite ses bas pour dégager ses fesses, en lui recommandant de ne bouger sous aucun prétexte. Puis il se tourna vers Mylène, passa derrière elle, détacha son tablier et se servit des lanières pour lui attacher avec délicatesse les mains dans le dos. Enfin, il retourna à sa place et commença à découper de petits morceaux de viande qu'il disposa sur les fesses de Lassie, qui eut un petit glapissement en sentant le contact froid.

- Encore une excellente initiative, Karl, dit Louis. N'hésitez pas à rajouter de la sauce.
- Mylène, dit Karl, voici votre dîner. Si vous faites tomber un seul morceau, vous aurez un gage.

Mylène s'agenouilla à côté de Lassie et entreprit d'attraper précautionneusement les morceaux avec la bouche. Florence avait hâte que tout cela se termine, mais au moins pour l'instant on en était resté à des choses plutôt gentilles. Elle avait déjà vu des séances tourner au sadisme pur et à la violence. C'était certes humiliant pour Mylène de brouter le cul d'une gamine pour bouffer, mais c'était sans douleurs et sans traces. Quand à Lassie, elle semblait ravie qu'on lui lèche les fesses.

- Et si nous passions au fromage ? dit Karl.

Il se servit plusieurs petits morceaux des fromages qui étaient sur la table, et attrapa une tranche de pain. Alors que Mylène finissait le dernier morceau de viande, Karl tartina copieusement le cul et le sexe de Lassie avec un Munster puant.

- Pas question maintenant qu'elle s'assoie sur une de mes chaises, dit Louis, et, Karl, tu es prié de lui faire faire un tour par la salle de bain avant qu'elle ne pourrisse mes draps.
- Une chienne dans des draps ? Quelle idée. Je crois que le chenil que tu as au sous-sol est nettement plus approprié.
- Vous avez des chiens ? demanda Florence naïvement, et elle se demanda bien comment elle avait pu sortir une telle platitude.
- Non, juste des chiennes, dit Karl en riant. Et Louis a aménagé un local au sous sol rien que pour elles.
- Nous allons d'ailleurs y faire un tour, dès que j'ai terminé ce délicieux Maroilles, ajouta Louis.

Cela ne m'étonne pas, pensa Florence, que ce type se soit fait aménager un donjon, sauf que je commence à trouver la plaisanterie un peu longue. Mylène faisait de son mieux pour nettoyer le fondement de Lassie, qui, les yeux fermés, émettait de petits gémissements de plaisir. Les deux hommes se bafraient du fromage en torchant les restes de vin et elle se forçait à manger un peu pour donner le change, alors qu'elle n'avait aucune faim.

- Bien, dit Louis. Il semble que le cul de ta chienne soit redevenu praticable. Mylène va débarrasser, et nous allons passer au plat de résistance.
- Je vais vous aider, proposa Florence, et elle se leva pour aller vers Mylène.

Elle avait le visage sale et malodorant. Florence prit une serviette et la nettoya un peu, puis elle fit de même pour les fesses de Lassie qui restait en position, stoïque, en attendant la suite. Lorsqu'elle voulut lui détacher les mains, Louis s'y opposa.

- C'est inutile, dit il. Nous descendons au donjon, et elle va de toute façon se retrouver avec des entraves.

- Vous ne voulez plus qu'elle débarrasse ? demanda Florence.
- Nous verrons cela plus tard. Karl, reprend ta chienne et guide-la, l'escalier est assez périlleux.

Louis se leva, constata qu'il restait un peu de vin dans la carafe, se le versa et le siffla d'une lampée. Puis il prit les devants, invita les autres à le suivre et se dirigea vers une porte discrète dans un coin de la salle à manger. Il tira le tiroir d'un meuble, en sortit une clé et ouvrit la porte. Il y avait un escalier derrière, qui descendait dans le sous-sol. Il appuya sur un interrupteur pour allumer l'éclairage. Karl avait soulevé Lassie, dont les bas commençaient à glisser. Il les rattacha et tous suivirent Louis à la queue leu leu.

L'escalier conduisait à de belles caves voûtées qui occupaient toute la surface de la maison, mais dont certaines avaient été encloses et fermées par des portes métalliques. Louis fouilla dans la poche de son pantalon de cuir et en retira une petite clé avec laquelle il ouvrit une des portes.

Florence jeta un coup d'œil à l'installation. On y trouvait le bric-à-brac habituel, chaînes, harnais, suspension et une jolie collection de fouets. Mais ce qui l'intrigua, ce fut une paillasse sur laquelle se trouvaient des instruments médicaux. Il y avait entre autre un autoclave pour stériliser, et une sorte de boîtier muni d'interrupteurs.

C'était l'alimentation d'un bistouri électrique. Elle eut alors une sorte de flash, vit des images défiler dans sa tête. C'était un gosse d'environ 19 ans. Il tapinait pour se faire du fric. On lui avait proposé une jolie somme. On l'avait dépecé comme un lapin. Plusieurs hommes et femmes. Une espèce de rituel. Ce n'était pas la première fois. On avait retrouvé le corps au matin dans un chantier. La police avait conclu à un règlement de compte entre bandes et classé l'affaire. Elle fut prise de vertiges.

Louis et Karl étaient en train d'attacher leurs compagnes. Elle s'excusa :

- Louis, vous avez un donjon superbe, mais je crains d'avoir un peu trop abusé de votre excellent vin. Je souhaiterai aller me reposer maintenant.
- Vous nous quittez alors que la soirée ne fait que commencer ? Je trouve cela fort déplaisant, dit Louis sur un ton irrité.
- Laisse-la, dit Karl, elle a fait sa part du contrat. Nous pouvons très bien nous amuser sans elle.
- Soit, eh bien allez vous reposer si vous le souhaitez. Et débarrassez la table avant de monter dans votre chambre.

Elle réprima l'envie de lui faire une petite démonstration d'arts martiaux, mais c'était le genre de type qui n'hésitait pas à tuer pour le plaisir, et elle imaginait sans peine les repréailles si elle n'obtempérait pas. Mieux valait faire profil bas et quitter au plus vite ce nid de serpent. Elle remonta dans la salle à manger, repéra l'entrée de la cuisine, pris les couverts et les restes et les déposa en vrac sur l'évier. Puis elle monta l'escalier et s'enferma dans sa chambre.

Elle réfléchit. Elle avait très envie de prendre la poudre d'escampette, mais le portail de la propriété était probablement verrouillé, et cela allait entraîner des questions. Le mieux était d'essayer de dormir et de s'éclipser dès que possible demain matin, après avoir salué et remercié dans les formes le maître de maison pour cette soirée originale.

Elle se déshabilla, se lava les dents dans le cabinet de toilette, se démaquilla et se glissa sous les draps. Elle devinait ce qui allait se passer au sous sol. Connaissant Karl, cela devrait se limiter aux jeux classiques, postures humiliantes, quelques coups de fouets... Karl avait un bon fond et il semblait savoir modérer Louis. Quoique avec l'alcool et dans l'excitation du moment, sans compter les adjuvants divers qu'il avait dû consommer... Elle préférait ne pas y penser. Les quelques verres qu'elle avait bus l'aidèrent à trouver le sommeil.

Elle se réveilla le lendemain vers huit heures et demie, prit une douche, s'habilla comme elle était venue, jean, chemise et baskets, rangea ses affaires dans son sac et descendit au rez-de-chaussée. Mylène était sur la terrasse, devant une tasse de thé chaud.

- Bonjour, dit Florence. Vous allez bien ?
- Oui et vous ? Vous avez pu vous reposer ?
- Très bien, merci. Lassie et les hommes ne sont pas réveillés ?
- Nous nous sommes couchés fort tard. J'ai très peu dormi, mais je n'aime pas rester toute la matinée au lit. Quand à Lassie, elle a dormi en bas, mais je n'ai pas la clé pour la libérer. Vous voulez du thé ?
- Avec plaisir. Je crains que je ne puisse rester très longtemps, j'ai à faire à Paris. Si Louis et Karl ne sont pas réveillés avant mon départ, vous les remercieriez pour cette soirée.
- Merci à vous et à Karl d'avoir été là. Cela a limité les élans de mon mari. Et merci aussi d'avoir débarrassé hier, j'ai mis tout ça au lave-vaisselle ce matin.
- Ce n'était rien. Ah, si, vous trouverez une paire de bas sales appartenant à Lassie dans le cabinet de toilette du rez-de-chaussée. Souvenirs de la soirée...
- Je vais m'occuper de ça avant que mon mari ne s'en rende compte.
- Vous habitez toujours ici ?
- Oh non, en fait je suis le plus souvent dans notre appartement de Berne. Mon mari utilise surtout cette maison pour recevoir des invités avec qui négocier des contrats dans un cadre champêtre à proximité de Paris. Et aussi pour ses petites soirées.
- Je vois. Il m'a dit hier qu'il s'intéressait au satanisme, ça m'a intrigué. Vous le saviez ?
- Je... Je crois qu'il vaut mieux que vous partiez maintenant. Mon mari n'a pas son pareil pour retenir les gens. Je dirai que vous avez reçu un appel et qu'il a fallu que vous rentriez plus tôt que prévu. Je vais vous ouvrir le portail.
- Merci Mylène.

Les deux femmes traversèrent la maison. Florence embrassa Mylène et regagna sa voiture. La lourde porte d'entrée s'ouvrit à son passage. Un peu plus loin, elle fut prise d'un doute, s'arrêta sur le bas côté et fit l'inventaire de son sac pour vérifier qu'elle n'avait rien laissé. Il y avait bien les bas qu'elle avait donnés à Lassie, mais ceux-ci étaient neufs et jamais portés. Elle poussa un soupir de soulagement.

Chapitre 13

Dans le train qui le menait à Tours, Antoine regardait rêveusement par la fenêtre du wagon le paysage qui défilait sous le soleil de Juillet. La rame approchait Orléans, venait de traverser les paysages sans reliefs des plaines de la Beauce et longeait maintenant une ancienne ligne expérimentale abandonnée de train monorail. Antoine pensait à tous ces édifices qu'on avait construits pour rien, dans une course au progrès sans rimes ni raisons, lignes de métro ou gares fantômes jamais exploitées, ouvrages d'art ou carrefours ne débouchant sur rien, comme ces ponts et ces fenêtres imaginaires des billets d'euro.

Il avait accumulé avec Florence suffisamment de données pour qu'Anne puisse monter au créneau et défendre auprès de la direction informatique de la Banque un statu quo sur les évolutions du système. Il avait passé ensuite ses premiers jours de congés à bricoler dans son appartement, puis avait confié la garde du chat à une voisine de l'immeuble pour pouvoir partir dans sa famille quelques jours. Il avait réservé une voiture à la gare de Saint-Pierre des Corps afin d'éviter le centre de la cité tourangelle et de pouvoir ainsi gagner plus facilement Vouvray où se trouvait la maison de ses parents.

Le train faisait son entrée dans la gare des Aubrais pour un court arrêt. Antoine en profita pour descendre sur le quai fumer une cigarette. En traversant le wagon, il fut frappé par le nombre de passagers ayant les yeux rivés sur un écran : téléphones portables, ordinateurs, lecteurs de DVD. Lui avait juste un livre, portable, ne nécessitant pas de recharge, interactif puisqu'on pouvait tourner les pages et multimédia puisqu'il y avait des illustrations. Quand il imaginait la somme de technologies qu'il fallait employer pour que cet homme puisse lire un texte sur l'écran de son *laptop*, alors que le papier imprimé faisait souvent aussi bien, sinon mieux, l'affaire, il se dit que la technologie était bien une drogue dure, qui vous rendait à coup sûr aussi dépendant que le crack, pour un avantage supposé parfaitement futile.

Combien de fois lui-même s'était-il laissé piéger par ces miroirs aux alouettes ? C'était le tourne-disques, remplacé par une petite chaîne stéréo pour le seul avantage d'entendre des sons se déplacer de droite à gauche dans un disque de Pink Floyd, puis une « vraie » chaîne pour pouvoir disposer d'un totem dans son salon, puis un home-cinéma à cinq enceintes truffé d'effets spéciaux de haute infidélité, la collection de vinyles qu'il avait fallu remplacer par des CD, la déception des rééditions numériques comme ce coffret de Maset où des pans entiers de l'original avaient disparus, ou celui de Soft Machine au son castré et sans ampleur. Le DVD avait remplacé le VHS, il en était déjà à son troisième magnétoscope, quatrième téléviseur, troisième baladeur, à cassettes d'abord, puis CD et maintenant MP3, et on parlait déjà de haute résolution, de super audio CD... Il aurait bien aimé arrêter tout ça, peut être même revenir au mono, mais il savait bien qu'il allait tôt ou tard craquer pour un nouvel ordinateur ou un appareil photo numérique. Il se rappelait de ce voyage stupide qu'il avait fait en Afrique avec sa caméra Hi-8 flambant neuve : pendant tout son séjour, il était soit l'œil rivé au viseur, soit à la recherche d'une prise pour recharger les batteries. La caméra, au retour, avait fini sur une étagère.

Il soulagea son addiction assis sur le marchepied du wagon en pensant aux discussions qu'il avait eu avec Florence pendant les quelques jours où ils avaient travaillé ensemble. Elle avait une vision du monde qui complétait bien certaines de ses propres réflexions. Notamment sur ce qu'elle appelait « le Rêve », le fait que ce que nous considérons comme la réalité n'est en fait qu'une fabrication de l'esprit, reposant sur les signaux que nous percevons et modelée par notre éducation, un « rêve » consensuel et partagé. Je vois cette cigarette blanche parce qu'on m'a dit que ces signaux visuels correspondent à la couleur blanche, et que mon expérience m'a montré que cette interprétation était partagée par mes pairs. Mais je pourrais décider qu'elle est bleue. Avec un gros travail de concentration, je pourrais la voir bleue. On avait fait

des tonnes d'expériences concluantes sur des volontaires ou des animaux, en modifiant leur perception, par exemple en faisant porter des lunettes qui inversent le haut et le bas : au bout de quelques jours, le cerveau a compensé, et on voit de nouveau le monde à l'endroit à travers les lunettes. Si on les retire, on se casse la figure, puis le cerveau compense à nouveau.

Le train allait repartir, il écrasa son mégot et rejoignit sa place. Ce que Florence lui avait appris aussi, c'est qu'il est possible d'influencer le Rêve d'une autre personne, de lui faire voir une autre réalité. Elle ne s'était pas étendue sur les techniques, elle avait parlé de l'hypnose bien sûr. Elle avait surtout dit qu'en plus des signaux les plus dominants, lumières, sons, il existait tout un tas d'autres signaux que la plupart des gens négligent. L'odorat par exemple permet de deviner des choses sur l'état de santé d'une personne ou ses dispositions sexuelles. Et puis, il y avait tout un tas de signaux quasi imperceptibles, noyés dans le bruit assourdissant du monde contemporain, dont la plupart des gens ne se rendaient même pas compte. Mais c'était, d'après elle, ces signaux qui créaient nos intuitions.

Elle lui avait suggéré des petits exercices pour les percevoir. Tout d'abord, filtrer au maximum les signaux dominants en fermant un peu les yeux et en se concentrant – elle avait dit : comme si tu te recueillais, comme si tu priais. Puis essayer de deviner des choses sur les gens qui vous entourent. Sont ils en bonne santé ou malade, par exemple. Il fallait laisser le ressenti venir en débranchant la raison pour qu'elle n'interfère pas en essayant de fabriquer du sens. Le premier jet était toujours meilleur que ce que l'on obtenait en tentant de rationaliser, voire même de verbaliser, ce que l'on ressentait. Il décida de jouer à ça jusqu'à son arrivée à Saint-Pierre.

Selon les conseils de Florence, il commença par se relaxer, fermant légèrement les yeux, balayant son corps en décontractant ses muscles. Au bout d'un moment, il n'entendait presque plus le roulement du train. Ses pensées dérivèrent en roue libre. Il se rappela des premières fois où il s'était « réveillé » dans un rêve ; c'était une expérience saisissante, une des plus intenses qu'il ait eues. Des rêves en haute résolution, Dolby stéréo et Odorama. Le plus fascinant, c'était de discuter avec les personnes qu'il croisait. De leur demander si elles étaient conscientes d'être dans son rêve ; les réponses étaient toujours étonnantes. Il avait eu une conversation une fois qui l'avait marquée. Dans ce rêve, il était en train de discuter avec un ami. Lorsqu'il se « réveilla », il lui demanda si il était conscient que c'était lui, Antoine, qui l'inventait puisqu'il était dans sa tête. L'autre avait souri et répondu :

- Tu crois ?
- Bien sûr ! D'ailleurs je peux te faire disparaître comme je veux !

L'autre l'avait mis au défi, il avait essayé de le faire disparaître et avait échoué. Son ami lui avait dit alors :

- Tu vois, ce n'est pas si simple !

La sonnerie stridente du téléphone portable de sa voisine vint parasiter sa rêverie. Il s'abstint de lui faire remarquer les petits autocollants sur les parois du wagon qui indiquaient qu'il ne fallait pas utiliser son mobile, et pas seulement pour des questions de courtoisie. Sa rêverie repartit en cahotant, perturbée par des bribes de conversation.

- ... non, je tiens le coup...

Son père est mort, se dit-il. La phrase, mais était-ce bien des mots, lui avait traversé l'esprit avec force et il reprit aussitôt toute sa lucidité. Sa voisine terminait sa conversation.

- ... j'arrive dans quelques minutes, je te rappelle à la gare, je t'embrasse.

Elle raccrocha et se tourna vers Antoine avec un sourire doux.

- Pardonnez-moi, je vous ai réveillé.
- Pas de problème, répondit-il, toutes mes condoléances.

Il avait dit ça sans réfléchir, et il regretta aussitôt sa spontanéité ; après tout, qu'est-ce qu'il en savait ? Elle le regardait bizarrement.

- Veuillez m'excuser, dit Antoine, c'est idiot, je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça.

Cela avait jeté un froid. Sa voisine le regarda d'un air presque inquiet, puis elle s'enferma dans un mutisme ostentatoire. Antoine, lui, regarda le plafond d'un air gêné et fit comme si elle n'était plus là jusqu'à son arrivée. Il descendit du wagon avec sa valise poussette et se dirigea vers l'agence de location pour remplir les papiers et récupérer son véhicule, puis il partit vers Vouvray.

La maison de ses parents était une belle maison de village avec un premier étage mansardé, derrière laquelle se trouvait un grand jardin. Il se gara à proximité, attrapa sa valise et sonna à la porte.

- Bonjour mon fils.

Son père n'avait pas changé depuis la dernière fois qu'il l'avait vu. Il avait pris de sérieux coups de vieux à l'approche de la soixantaine, mais cela s'était stabilisé depuis. A près de quatre-vingt ans, il était plutôt bien conservé même s'il se déplaçait de plus en plus lentement.

- Bonjour Papa.
- Entre, nous t'attendions pour déjeuner. Tu as fait bon voyage ?
- Très bon. C'est vraiment rapide aujourd'hui, on a l'impression de prendre le métro.
- Ta mère est dans le jardin, j'étais en train de discuter avec Marcel, il est passé pour te dire bonjour, il va rester déjeuner avec nous.

Marcel était le frère de son père. Colonel à la retraite, il était revenu salement amoché, physiquement et psychologiquement, de la guerre d'Algérie et s'était tourné vers le renseignement. Il occupait aujourd'hui son temps à jouer à l'historien amateur et était devenu un vrai rat de bibliothèques, copiant des tonnes d'articles qu'il passait des heures à classer et à archiver.

Antoine entra dans la maison qui l'avait vu grandir. Le rez-de-chaussée était autrefois composé de quatre pièces et un couloir. Son père avait fait abattre des cloisons pour créer un grand séjour, et racheté l'atelier de cordonnier adjacent qu'il avait transformé en un garage et une cuisine. Le premier étage comportait trois chambres et une salle de bain. Antoine posa sa valise dans un coin de l'entrée et se dirigea à la suite de son père vers le jardin. Son oncle était en train d'allumer avec difficulté un barbecue, à côté duquel un grand plat de viandes diverses et juteuses attendait, ainsi qu'un grand saladier. Les deux hommes s'étaient servi une copieuse rasade de rosé glacé.

Antoine salua son oncle, et après les politesses d'usage, se dirigea vers le fond du jardin pour rencontrer sa mère. Elle était occupée à tailler avec lenteur un rosier. Il mit son bras autour de ses épaules et l'embrassa.

- Bonjour Maman.
- Bonjour.

Elle avait le regard dans le vide. Son esprit devenait de plus en plus embrouillé. Il n'était même pas sûr qu'elle l'ait reconnu.

- Tes rosiers sont superbes.
- Vous aimez les roses ?
- Tu ne vas pas me vouvoyer, non ?
- Ce sont des fleurs très précieuses.
- C'est vrai Maman. Je te laisse, je vais rejoindre Papa et Oncle Marcel. Tu viens manger avec nous ?

- Manger ? Oui. Il est bientôt midi.

Il était plutôt près d'une heure, mais le temps n'avait plus la même vitesse pour elle. Il la laissa à ses roses et revins vers les deux hommes.

- Qu'est-ce que tu en penses ? lui demanda son père.
- Je ne m'attendais pas à une amélioration.
- Ça se stabilise. Son docteur dit que cela ne devrait plus trop évoluer maintenant. Elle arrive à se débrouiller seule pour sa toilette et pour manger, et son jardin bien sûr. Mais il ne faudrait pas qu'elle sorte seule, elle se perdrait.
- On dit que la vieillesse est un naufrage, ajouta son oncle, et là elle coule au ralenti. Qu'est ce que tu comptes faire si elle n'est plus autonome ?
- Je lui trouverai une aide à domicile. Je veux qu'elle reste dans la maison le plus longtemps possible, après on avisera. Bon, parlons de choses plus gaies. Je te sers un verre, Antoine ?
- Merci, papa. Et toi, ça va depuis la dernière fois ?
- Je me fais chier à cent sous de l'heure, mais à part ça tout va bien. Je ne suis pas fait pour la retraite.
- Fais comme tonton, lance toi dans l'histoire, l'archéologie, je ne sais pas. Tu as du temps, des moyens... Tiens, apprend à utiliser Internet !
- Vade retro Satanas. Pourquoi pas une console de jeu pendant que tu y es ?
- Internet, je m'en sers de plus en plus, dit Marcel, et j'avoue que c'est pratique. Il faut faire le tri, il y a à boire et à manger, mais on glane pas mal de choses.
- Tu en trouves tout autant dans une bibliothèque.
- Sauf que je n'ai pas les moyens d'aller consulter des bibliothèques aux Etats-Unis ou en Asie, dit son oncle. Avec Internet, je peux le faire de chez moi. Mais il faut toujours vérifier, et en plus, si tu n'as pas une bonne raison de l'utiliser, ce n'est qu'une belle machine à perdre du temps. Je ne pense franchement pas que tu en aies besoin.
- J'ai déjà un téléphone et une télé, ça suffit bien. Et ton nouveau boulot, demanda t-il à Antoine, ça se passe bien ?
- Oh oui. Ce n'est pas à proprement parler passionnant, mais bon, l'équipe est sympa, le quartier aussi, et surtout c'est rémunéré, alors...
- Au moins, toi tu travailles, c'est pas comme tous ces assistés.

Antoine sentait que son père était prêt à faire son numéro favori sur ces fainéants de chômeurs qui ne veulent pas bosser. De son expérience, il savait bien que c'était faux, mais cela faisait partie des clichés indélébiles que son père collectionnait, avec Mai 68 responsable du déclin de la France, ce salaud de Mitterrand qui a ruiné le pays et plus généralement le déclin du monde occidental. Sur ce dernier point, Antoine aurait presque pu être d'accord avec lui. Il dériva la conversation.

- Et tes recherches, tonton ? Tu en es où ?
- Toujours à fouiller les poubelles de l'histoire. Parfois on tombe sur des perles, mais c'est rare. Je commence à accumuler pas mal de choses, par exemple sur la deuxième guerre mondiale ou la petite guerre secrète que les Etats-Unis livrent à la France depuis De Gaulle. Avec des amis pareils, on n'a pas besoin d'ennemis !
- En attendant, s'ils ne nous avaient pas libérés, on serait dans une belle merde aujourd'hui, dit le père d'Antoine.
- D'abord on oublie qu'ils n'auraient jamais pu le faire sans les Russes, et de ce que je vois, on est dans une belle merde aujourd'hui, pas tout à fait la même mais pas si éloignée, dit Marcel. C'est juste moins voyant.

- On est dans une démocratie, quand même.
- Et pourtant, il y a beaucoup de similitudes. Disons qu'on est passé du fascisme flamboyant d'Adolf à une forme de fascisme doux en costume trois pièces.
- Fascisme doux, comme tu y vas ! Avec toutes les libertés dont on dispose, regarde seulement tous ces journaux, tous ces livres !
- C'est vrai qu'on ne procède plus comme à l'époque de Goebbels, on ne brûle plus les livres et la propagande est plus subtile, mais elle est toujours là. On dispose aujourd'hui de techniques imparables pour faire gober des bobards, et de vecteurs omniprésents pour les délivrer : la télévision, le cinéma, maintenant Internet.
- Les gens avalent n'importe quoi, ce n'est pas nouveau.
- Ce qui est nouveau, c'est la manière avec laquelle on les fait avaler. Jusqu'à Hitler et aux communistes, les techniques de propagande visaient l'individu. On essayait de convaincre les gens un par un, et pas toujours de manière fine. Ca avait un rendement assez médiocre. Aujourd'hui on s'adresse au troupeau, pas à l'individu, avec des techniques furtives et éprouvées ; c'est beaucoup plus long, mais ça finit par s'imposer par contagion sociale. Tiens, est-ce que tu te rappelles de cette vieille réclame « on a toujours besoin ... »
- « ... de petits pois chez soi », oui, c'était une des premières publicités à la télé.
- Pourquoi as-tu mémorisé un truc aussi stupide et inutile ? Je suis sûr que tu as oublié le numéro d'immatriculation de ta première voiture, et tu te rappelles d'une vieille réclame. Parce que tu l'as vue une fois, deux fois, plus...
- C'était presque tous les soirs...
- Et qu'est-ce que tu entends en ce moment quasiment tous les soirs ?
- Je ne regarde pas les publicités, juste les infos et quelques concerts de classique sur Arte ou Mezzo.
- Et justement, dans les infos, tu n'as pas remarqué des choses qui revenaient sans arrêt ?
- Le terrorisme tu veux dire ? C'est normal qu'on en parle, c'est très inquiétant avec tous ces arabes qu'on a laissé entrer en France.
- Tu sais combien le terrorisme a fait de morts cette année en Europe et aux Etats-Unis?
- Aucune idée, des centaines peut-être.
- Zéro.
- Pardon ?
- Zéro, *nada, niente*. C'est donc extrêmement inquiétant, n'est-ce pas. Par contre, l'industrie pharmaceutique a fait des millions de victimes. Ca, ça n'est pas plus inquiétant ?
- Les médicaments permettent de sauver des gens, dit Antoine, ça peut arriver qu'un malade en prenne trop ou qu'un médecin se trompe, mais ce sont des morts d'erreurs humaines, c'est inévitable.
- Admettons, dit son oncle. Mais quand même, on pourrait peut être en parler, d'autant plus que les morts dont je parle ne sont pas toutes dues à des erreurs de prescription, mais à des médicaments inefficaces, voire toxiques. C'est un problème qui touche tout le monde. Alors que le terrorisme n'est qu'une menace potentielle, comme le réchauffement climatique, une belle entourloupe, celle là.
- C'est marrant, j'ai un ami à la météo qui me disait la même chose, dit Antoine.
- Arrêtes Marcel, dit le père d'Antoine, on voit tous les jours des cons se faire exploser en pleine rue. Ceci dit, c'est peut être une forme de sélection naturelle.

- Tu vois ça dans certains pays comme Israël où il y a un conflit. Pas chez nous.
- Ah ça, les Juifs, ils sont toujours là pour foutre la merde.

J'avais oublié d'ajouter ça à ma liste de clichés indélébiles, pensa Antoine. La petite touche d'antisémitisme qui fleure si bon la France profonde. Il avait vécu une expérience qui l'avait immunisé contre cela. Il était né avec un phimosis, un rétrécissement du prépuce, et dès les premières et très douloureuses érections de la petite enfance, son prépuce s'était rétracté derrière le gland à la manière d'un petit col roulé. Il avait été circoncis en quelque sorte, mais pas par un rabbin, directement par Dieu, excusez du peu. Et à l'école communale où les pissotières n'offraient guère d'intimité et où les garçons ne peuvent pas se retenir de jeter un coup d'œil au zizi du voisin, il avait été vite désigné comme juif. Il avait déjà entendu le mot, mais ignorait sa signification. Tout naturellement, il avait demandé à sa mère ce que c'était ; elle lui avait répondu que c'était ceux qui avaient tué Jésus. Sa mère avait ajouté que leur famille n'était pas juive, mais il avait grandi avec un profond sentiment d'inquiétude, avait même fait quelques recherches généalogiques infructueuses. Il était d'origine italienne par son grand-père qui avait francisé « Cardano » en « Cardan », et la famille de sa mère se perdait dans les pays de Loire. Mais il pouvait parfaitement comprendre pourquoi quelqu'un comme Ariel pouvait parfois porter cela avec angoisse.

- On va peut-être commencer à faire cuire la viande avant que le barbecue ne s'éteigne, dit il.
- Voilà ce que c'est, on papote et on oublie l'essentiel, dit Marcel. Je m'occupe du barbecue. Il faudrait peut-être appeler Simone ?
- Simone, à table !
- Je vais la chercher, dit Antoine.

Il se dirigea vers le fond du jardin et ramena sa mère sans échanger un mot, en la tenant par le bras, puis l'assit à sa chaise. La viande grillait en dégageant un parfum qui faisait saliver. Son oncle fit le service.

- Alors, parle-moi de ton travail, dit son père.
- Oh, je n'ai pas grand-chose à dire. Je fais de l'acharnement thérapeutique sur un vieux système informatique qu'on va bientôt remplacer.
- Et après, tu vas travailler sur le nouveau ?
- Peux être, je ne sais pas encore. Je suis prestataire, c'est l'entreprise qui m'emploie qui doit me retrouver une mission. C'est un peu comme de l'intérim.
- Tiens, toi qui travailles là dedans, explique moi quelque chose. Comment se fait il que ces ordinateurs, tous conçus, j'en suis sûr, par des techniciens hors pair, pourquoi fonctionnent-ils si mal ?
- Ah, vaste question ! Ma petite idée là-dessus, c'est qu'on a des systèmes si complexes qu'une seule personne ne peut plus, et depuis longtemps, maîtriser le truc de bout en bout. Donc, on a des tas de gens qui possèdent chacun une petite pièce du puzzle. Bien sûr, ces gens communiquent entre eux pour que les pièces s'emboîtent, il y a des normes, des spécifications. Mais il suffit qu'une personne lise en diagonale une spécification mal écrite, et on voit apparaître une panne des années après la mise en service.
- Mais pourquoi a t-on besoin d'un truc aussi complexe ?
- Le paradoxe, c'est que... non, en fait, on n'en a pas vraiment besoin. Le système que je maintiens par exemple, c'est de la comptabilité, ça pourrait se faire sur des machines très simples, on n'a pas besoin d'une puissance de calcul très importante et pourtant on a une machine qui est taillée pour les mathématiques supérieures. Mais il y en a qui tirent sûrement profit de la surenchère technologique, et pas qu'en

informatique, regarde les voitures. Autrefois, un type un peu bricoleur pouvait réparer sa voiture lui-même, on pouvait trouver les fiches techniques à la librairie du coin. Et puis on a commencé à introduire les ordinateurs de bord, l'ABS, le GPS et tous ces gadgets. Au début, tout le monde s'est jeté dessus, c'était génial, plus de sécurité, plus de confort... Et puis on s'est rendu compte qu'en fait, avec tous les automatismes, les gens conduisaient de plus en plus imprudemment et qu'ils ne pouvaient plus faire réparer leur voiture que chez le garagiste agréé. Prisonniers de l'inutile.

- Mais, dit son oncle, bien peu de gens sont prêts à abandonner leurs gadgets pour préserver une liberté puisqu'ils croient gagner en liberté alors que c'est tout le contraire. Ils ne réalisent pas qu'ils se construisent eux même, petit à petit, leur propre prison, et quand ils s'en rendent compte, ils sont tellement engagés qu'ils ne peuvent plus faire machine arrière : après tout, c'est eux qui l'ont choisi, non ? Et là, ils vont défendre leur geôliers, comme avec le syndrome de Stockholm. J'en connais même, si tu tiens ce genre de discours, c'est tout juste s'ils ne t'insultent pas. Tu as bossé dans la téléphonie, Antoine. Tu laisserais un gosse jouer avec un téléphone mobile, toi ?
- Pas plus qu'avec un micro-onde ou un paquet de cigarettes.
- C'est ce que j'ai essayé de faire entendre à ma petite voisine, une gamine qui a un gosse de six ans. Six ans ! Et quand le gosse n'est pas devant la télé ou sa console, il joue avec son téléphone, il le met même sous son oreiller pour dormir.
- Ca, c'est aussi nocif que de dormir dans une pièce enfumée...
- Je sais, j'ai essayé de lui expliquer et je me suis fait traiter de vieux con. Lorsque son gosse crèvera d'un cancer, si sa mère est toujours vivante, je me permettrai de lui rappeler que je l'avais prévenue.
- Rien ne prouvera que c'est son téléphone qui aura causé cela. Peut être le gosse vivait avec des fumeurs, respirait de la colle, il y a tellement de causes possibles...

Antoine se rendit compte, en disant cela qu'il venait d'allumer une cigarette. Son père lui demanda :

- Tu fumes toujours beaucoup ?
- Ca dépend. Trop, de toute façon. J'ai même l'impression que plus on me met des interdictions, plus je fume, parce que j'allume une clope dès que j'en ai l'occasion, même si je n'en ai pas vraiment envie.
- Moi, dit son oncle, quand j'ai arrêté de fumer...
- La cigarette, pas le cigare ...
- C'est vrai. Mais je n'en fume qu'un de temps en temps. Bref, j'ai été voir un toubib qui faisait ça par acuponcture. L'acuponcture, je n'y croyais pas trop, mais ça a bien marché. Tu devrais peut-être essayer ?
- J'essayerai plutôt l'hypnose, ça au moins je comprends comment ça marche. L'acuponcture, ça me dépasse. Mais bon, il y a tellement de thérapies irrationnelles qui semblent marcher, on en finit par se demander si la médecine n'est pas un catalogue de croyances de plus.
- Ca me rappelle, dit son père, quand j'ai eu un zona, une vraie saloperie ce truc là. Les toubibs m'avaient fait prendre des tas de remèdes, ça ne marchait pas. Si on payait les toubibs au résultat... bref, il y en a un qui a fini par m'envoyer voir une rebouteuse. Elle m'a tapoté le dos avec un tissu en marmonnant des espèces de prières, et un mois après, fini, plus de zona. Mais je n'y crois pas, bien sûr.

Antoine regarda son oncle et ils réprimèrent un fou rire. Son père était un pathologique de l'incrédulité pour tout ce qui ne porte pas le tampon de l'Académie des Sciences, à tel point

que si on lui avait mis un vrai extra-terrestre sous le nez il lui aurait offert des bonbons en pensant que c'était halloween.

- Parle-moi un peu de tes recherches, dit Antoine à son oncle, tu comptes les publier ?
- Peut être sur le tard, quand je n'aurais plus rien à perdre. Il y a quelques brûlots qui pourraient m'entraîner des désagréments. J'ai déjà eu de petits signaux d'alarme de la part de mes anciens collègues. A cause d'Internet, justement. Mais j'ai des amis qui m'ont donné quelques tuyaux pour être plus discret. Tu dois connaître ça mieux que moi.
- Vous devez bien avoir des outils, dans le renseignement, non ?
- Eh bien pas tant que ça en France, mais on s'y met, depuis qu'ils ont découvert que les magnifiques outils informatiques que nos chers alliés nous fournissaient avaient quelques failles malheureuses de sécurité, absolument fortuites bien sûr.
- Et c'est quoi, cette histoire de guerre secrète ?
- Oh, elle n'est pas si secrète que ça, simplement il faut reconstituer les pièces du puzzle. Tiens, c'est un peu comme ce que tu disais pour l'informatique : on met la connaissance en pièces, seuls quelques uns ont la vue générale, les autres ne voient qu'une mosaïque sans sens, un mouvement brownien. Et pourtant, on a toutes les pièces sous nos yeux. Il suffit de savoir où regarder.
- La vérité est brouillée. Comme dans un rêve...
- Tout à fait. Tu n'as pas remarqué que les gens se comportent de plus en plus comme des zombies ? Avachis devant la télé à avaler des publicités, déambulant les yeux vides dans les rayons d'un supermarché comme un poisson dans un bocal ? Va dans un théâtre ou dans un vrai marché pour voir la différence. Enfin. Pour en revenir à ma petite guerre, oh pas trop méchante, ça n'a pas fait couler trop de sang, ça commence quand les Etats-Unis sont entrés dans la deuxième guerre mondiale.
- Pearl Harbor...
- Oh ça, la décision était prise bien avant. Pearl Harbor a été en grande partie une opération de communication destinée à faire passer la pilule. Au début, quand Hitler était arrivé au pouvoir, ça avait été les grandes claques dans le dos, les ricains et lui s'entendaient à merveille, le Time l'avait même nommé homme de l'année. Ils avaient pourtant lu Mein Kampf, ils savaient parfaitement à qui ils avaient à faire. Mais la soupe était trop bonne, il y avait beaucoup d'oseille à la clé, et c'était un bon client pour les entreprises et les banques.
- Comme IBM par exemple. C'est la face sombre de cette boîte qui a pourtant écrit des pages glorieuses de l'histoire de l'informatique. IBM, ça a commencé quand un statisticien ingénieux, Hollerith, eut l'idée d'utiliser les cartes perforées des métiers à tisser inventés par Jacquard pour faire des recensements et des sondages avec une vitesse et une précision sans commune mesure avec ce qui existait alors. Il intéressa beaucoup Hitler qui devint un de ses premiers clients étrangers. Un petit trou dans une carte, et tu gagnes un séjour de rêve en Pologne.
- Et pas seulement IBM, c'était général. A l'époque, Goebbels était reçu aux USA avec les honneurs. Tiens, tu savais que le grand père de Bush avait aussi fait affaire avec les boches ?
- Son petit-fils a de qui tenir. Lui ne s'en prend pas aux Juifs, juste aux Musulmans, mais il a quand même ouvert à Guantanamo une réplique en miniature d'un camp nazi. Manque juste les chambres à gaz.
- Tu sais qu'au départ, les boches n'avaient pas du tout prévu la solution finale, ils voulaient déporter les juifs, les tziganes et les autres dans d'autres pays, le plus loin

possible. Il y a eu des négociations, avec l'Angleterre notamment qui administrait la Palestine. Mais personne n'a voulu les accueillir, l'Angleterre a même complètement fermé ses frontières aux émigrants juifs. Même un type comme Freud a dû user de passe-droits pour émigrer à Londres. Si les anglais avaient accepté de recueillir les déportés dans une de leurs colonies, l'holocauste n'aurait pas eu lieu. Les anglais et les américains savaient parfaitement quelles seraient les conséquences, qu'Hitler finirait par faire un génocide. On avait des photos aériennes des camps. On aurait pu bombarder les voies pour empêcher les trains de passer, on a préféré raser Dresde. C'est ça qui donne son caractère exemplaire, universel à l'holocauste, c'est qu'on est tous responsable, et pas juste une bande d'illuminés en Allemagne. On aurait pu l'éviter. On a laissé faire Hitler en toute connaissance de cause.

- Mais les américains ont bien fini par entrer en guerre, non ?
- Pas pour libérer les camps, mais pour des raisons économiques et stratégiques. Les allemands avaient une énorme avance technologique, et les russes avançaient vers Berlin. A un moment, ça menaçait un peu trop la position des américains, il fallait en finir. Et puis, une petite guerre, ça fait marcher le commerce. En prime, ils voyaient là un bon moyen de s'ouvrir le marché de l'Europe. On casse tout, on vous fait des prêts pour reconstruire, mais à certaines conditions. L'Allemagne s'est couchée, faut dire qu'on ne lui a pas laissé le choix, mais la France non, et ça les a, comment dire, agacés.
- Ils n'aimaient pas vraiment De Gaulle...
- Tant qu'ils pouvaient l'utiliser, si. Dès lors qu'il leur a dit merde, c'était devenu l'homme à abattre, à tout prix. Quitte à financer des mouvements un peu louches d'extrême droite ou gauche, du moment que ça foutait des bâtons dans les roues du Général. On a vu défiler putschs, attentats, et pour finir soixante-huit, qui est le résultat d'un long travail de sape. Après, il ne restait plus à ses successeurs qu'à dépecer les restes : Pompidou, le système financier, Giscard, l'économie, Mitterrand, l'opposition, et Chirac le social. Il ne restera plus à son successeur, si c'est celui auquel je pense, qu'à faire revenir la France dans l'OTAN et y diluer notre défense pour enterrer tout ce que nous avons hérité de la résistance.
- Si c'en est à ce point, dit Antoine, autant demander à devenir un nouvel état des US.
- Le pire, c'est que je me demande si on y gagnerait pas, ria son oncle.

Il y avait une assiette de fromage sur la table. Il s'en servit et regarda sa mère. Elle regardait dans le vide. Il soupira et continua en évitant le sujet :

- Et vous allez voter quoi au référendum ?
- Non ! dit son père. Ces bureaucrates de Bruxelles, ça me hérissent le poil. Ils nous font chier à normaliser la courbure des bananes et ne sont même pas foutus de faire qu'on ait les mêmes prises de courant partout. De vrais crétins.
- D'accord pour les prises, dit Marcel, mais les bananes je crois que ça relève plutôt de la rumeur. Pour moi ce sera non aussi. Il y a quelque chose qui pue derrière ça. Et toi ?
- C'est vrai que ça ne me plaît pas trop, dit Antoine. L'Europe ressemble de plus en plus à une multinationale dont les états ne sont que des filiales, des franchises. Il y a le conseil d'administration, ça s'appelle d'ailleurs le Conseil, le staff administratif avec son PDG, c'est la Commission, et des représentants du personnel, nous le peuple, dans un parlement qui n'a qu'un rôle consultatif. C'est Europe SA. Mais face aux États-Unis où à la Chine, comment faire le poids sans ça ?
- Deux erreurs dans la même question. Face aux États-Unis ? Ou plutôt derrière ? Et pourquoi vouloir faire le poids face à eux sinon pour faire face aux marchés ouverts qui sont issus, entre autre, de la politique de l'Union Européenne. Si tu payais ce qui

est fabriqué en bas de chez toi moins cher que le même truc importé de Chine, il n'y aurait rien à faire face du tout. Donc on a un « machin » qui participe à créer un problème et qui se place ensuite comme le meilleur moyen pour le résoudre ? Désolé, ça pue. Ce sera non. Et toi ?

- Je n'ai pas encore choisi mon camp. Je vais peut-être aller à la pêche ce jour là. Je vote poisson. Je vais débarrasser.
- Mets tout ça dans le lave-vaisselle, dit son père.

Il ramassa les couverts et les restes et porta le tout dans la cuisine. Dans une lumière tamisée par les rideaux bonne-femme d'une petite fenêtre, la cuisine n'avait pas changée par rapport à ses souvenirs d'enfance, elle s'était juste rétrécie. Il y avait toujours la cuisinière à gaz, une table en formica imitant un faux marbre, et le vieux frigo en tôle arrondie fermé par une poignée qui faisait levier ; il faisait autant de bruit qu'un tracteur, mais fonctionnait vaillamment depuis des dizaines d'années. Dessus était posé une vieille photo de famille dans un cadre assez kitch, son père, lui et sa mère assis sur le canapé et se tenant par les épaules, son vieux copain Sammy l'épagnéul à leurs pieds. Il devait avoir sept ou huit ans à l'époque. Il ne se rappelait plus du tout des circonstances dans lesquelles la photo avait été prise. La peinture coquille d'œuf des murs s'était jaunie virant presque au marron sous les projections grasses et les dépôts de fumées, et écaillait par endroit. Il vida les restes dans la poubelle sous l'évier, déposa les couverts dans le lave-vaisselle d'acquisition relativement récente, prépara du café, et amena des tasses et du sucre sur la table.

- Café pour tout le monde, sauf maman ?
- Vous voulez un petit pousse café avec ? dit son père. J'ai refait le plein.
- Toujours le père Camus ? Il ne s'est pas encore fait prendre ?
- Tant qu'il aura le maire parmi ses clients... Prune ou poire ?
- Va pour la prune.

Antoine rigola. Voilà des gens qui seraient montés aux rideaux si on leur parlait de fumer des joints et qui se régalaient d'alcools de ferme tout aussi illégaux, qui pouvaient vous envoyer *ad patres* bien plus sûrement que le plus crapoteux des chichons. Il déclina l'offre. Son père partit à la recherche de ses fioles.

- Juste une question, dit Antoine, toi qui as tes entrées, un copain à moi qui travaille dans le bâtiment m'a dit que, selon ses collègues et lui, les tours du World Trade Center ne se sont pas effondrées toutes seules. Tu en penses quoi ?
- Ca, elles ne se sont pas effondrées toutes seules, c'est sûr ! La seule chose dont je sois certain, c'est que les ricains étaient au courant et n'ont pas fait beaucoup d'efforts pour empêcher cela. Ca, c'est un secret de polichinelle, tout le monde les avait averti, mais ça les arrangeait trop. Maintenant, sur le reste, je suis plus dubitatif, j'ai lu plein de théories et les explications qu'on nous propose sont trop simplistes. Il y a trop de joueurs au dessus de l'échiquier. C'est beaucoup plus subtil que ça, si tu vois ce que je veux dire. Tu restes quelques jours à Tours ?
- Une grosse semaine.
- Passe me voir. On en discutera si ça t'intéresse.

Un petit son détourna l'attention d'Antoine. Sa mère avait les yeux perdus dans le ciel. Elle dit :

- Il y a tant d'avions...

Chapitre 14

- Tu es sûre de ne pas te rappeler de son nom ?

Yann la regardait d'un air impénétrable. C'était arrivé comme il l'avait senti, juste un peu trop vite, bien avant qu'il ne parvienne à l'éloigner des milieux interlopes où elle passait ses nuits. Florence faisait des efforts de mémoire, en vain.

- Karl ne m'a pas dit son nom, juste son prénom, et je n'ai pas songé à le lui demander. J'ai encore l'adresse, on peut peut-être demander aux renseignements ?
- Ce genre de personne est sur liste rouge. Tu es sûre que tu n'as pas vu un courrier chez lui ? Une broderie ? Une étiquette ?
- Non, peut être, j'ai oublié.
- Ecoute, si tu veux, je peux essayer l'hypnose. Ca permet de faire ressortir tout un tas de choses qu'on a mémorisées sans s'en rendre compte.

Elle accepta et il commença à induire une transe légère. Puis il lui fit revivre son voyage depuis le départ de chez elle jusqu'à l'arrivée chez Louis. Pas à pas, minute par minute, elle déroula le film du trajet, détaillant chaque arrêt, chaque virage. Il la submergeait de questions sur les moindres détails, la couleur de la voiture qui la précédait, la litanie de panneaux publicitaires le long des voies, la chanson qui passait à la radio à ce moment là. Jusqu'à l'arrivée devant la porte de la propriété de Louis.

- Elle est en métal peinte en vert foncé, presque noir. Deux battants, plus de deux mètres de haut. Une petite ouverture carrée dans le battant gauche fermée par un volet intérieur. Pas de serrure apparente. Je me gare sur le bas côté. Il n'y a pas de trottoir, c'est de la terre battue, mal dés herbée. Il y a une petite rigole en bas du mur. Je m'apprête à descendre sans arrêter le moteur, j'entrouvre la portière, je laisse passer une camionnette...
- Quelle couleur ?
- ... blanche, sans inscriptions. L'interphone est assez haut, il y a un bouton et une petite grille pour parler, j'appuie, ça s'allume, il y a une caméra.
- Qu'est-ce qu'il y a à côté du bouton de sonnette ?
- Il y a... une étiquette blanche avec un mot écrit dessus, je ne vois pas bien, c'est écrit en majuscules, ça commence par un 'F', 'Fur' ou 'Far', non 'Fair', peut être 'Fairbanks', non, il y a un 'd' à la fin. Fairchild ? Oui c'est ça. Fairchild. Louis Fairchild.
- Parfait. Repose-toi un peu. Ce nom me dit quelque chose, je vais fouiller dans mes archives.

Il ouvrit un grand tiroir rempli de dizaines de classeurs. Il en choisit un qui contenait des articles découpés dans des journaux rangés dans des pochettes en plastique.

- Je suis sûr d'avoir quelque chose sur lui là dedans. Voyons.

Il parcourait rapidement les articles, de plus en plus soucieux à mesure que la pile s'épuisait. Puis il poussa un petit cri de triomphe.

- Je l'ai, ton gars. Voilà. Paris-Soir. « Délit d'Initié : La Justice Blanchit Fairchild ».

Il y avait une photo qui accompagnait l'article. Yann la lui montra et elle identifia sans peine le Louis avec qui elle avait passé la soirée malgré les lunettes de soleil qui lui masquaient le regard ; il était photographié devant les portes du tribunal ; une jeune fille, qui devait être Lucie sans doute, lui tenait le bras. Yann lui reprit l'article et le relut en grommelant.

- Il a un pedigree chargé, ce monsieur.
- Qu'est-ce qu'on lui reprochait ?

- Au moment des attentats du 11 septembre, il aurait aidé des amis à lui à faire de jolis coups de fric en spéculant à la baisse sur les compagnies aériennes. J'avais gardé l'article pour un tas de raisons. Ca me paraissait bizarre que des spéculateurs puissent être au courant suffisamment à l'avance pour pouvoir miser dessus, et qu'en plus on n'arrive pas à les retrouver après. Ca puait. Ce type, tu disais qu'il avait des participations dans la presse ? Je te parie qu'il a ses entrées à Paris-Soir.
- Pourquoi ?
- Le titre de l'article, « La Justice Blanchit Fairchild », laisse à penser que le type a été innocenté. En fait, quand tu lis l'article à fond, tu t'aperçois que le procès a été cassé pour vices de forme. Quand on a les moyens de s'offrir des indulgences, la justice n'est rien de plus qu'une formalité agaçante.
- Superbe, non seulement je tombe sur un type qui s'amuse à découper en rondelles un gamin dans sa cave, mais en plus ce monsieur a des relations avec les milieux terroristes. Il a tout pour plaire, cet homme. J'ai vraiment le chic pour lever des mecs de merde !
- Merci pour moi... dit Yann en souriant.
- Toi je ne dirai pas que je t'ai levé. Ah oui, j'oubliais, il s'intéresse au satanisme. J'ai eu un moment d'angoisse en partant, je me suis arrêtée pour vérifier que je n'avais rien oublié, qu'il ne pourrait pas utiliser mes affaires pour me porter une charge...
- Tu as emmené les draps dans lesquels tu as dormi ? Tes serviettes ? dit Yann sur un ton préoccupé.
- Oh merde... je n'y ai pas pensé...
- Je plaisante. Je mets ma main à couper qu'il n'y a aucun souci de ce côté là, même si tu lui avais laissé une mèche de cheveux ou des rognures d'ongle. Tu n'as pas perçu de don chez lui ?
- C'était difficile, il avait un vrai blindage, mais non. Rien de rien.
- Je pense qu'il n'en a pas et qu'il s'intéresse à la sorcellerie et au satanisme plus pour leur folklore sado-gothique qu'autre chose. Un vrai sorcier ne fait pas de sacrifices humains, on connaît des rituels bien moins risqués pour parvenir à la même chose. Bien sûr, quelque chose d'aussi intense qu'un sacrifice humain rituel devant une assemblée un peu importante, ça peut dégager une énergie psychique énorme, ça peut stopper une invasion de grillons si le mage qui guide ça sait y faire. Mais c'est utiliser un marteau-piqueur pour écraser les mouches. Un vrai sorcier a recours à d'autres subterfuges. Lui n'est pas plus sorcier que n'importe qui, c'est juste un pervers sadique qui a les moyens de se payer son impunité. Juste une ordure ordinaire.

Ce que Yann ne lui disait pas, c'était que le nom de Louis Fairchild faisait partie de ceux qu'Iginio lui avait glissé à l'oreille, lors de son séjour en Chine. Florence était maintenant en contact avec l'un d'eux, et pas un second couteau, mais un pion important. Et Yann sentait qu'il n'allait pas la lâcher.

- J'espère juste qu'il va m'oublier, dit-elle.
- C'est possible, mais je crains qu'il ne revienne vers toi, surtout s'il a été satisfait de ta prestation. Tu t'es mise dans une belle panade. C'est le genre de type qui n'a pas l'habitude qu'on lui refuse quoi que ce soit, si on lui résiste ça ne fait que l'exciter encore plus.
- Et il a les moyens de me faire virer. Il connaît personnellement le grand chef de la Banque.

- Donc en résumé : la magie n'a pas prise sur lui, pas plus que la justice. Il a les moyens de te mettre dans la merde. Il est complètement pervers et n'hésite pas à tuer pour son plaisir. Et je parie qu'il va tenter d'utiliser à nouveau tes services.

Yann essayait de réfléchir. Si ce qu'il craignait se produisait, ce type allait l'utiliser, assez légèrement au début, puis faisant monter ses exigences. A moins que Florence ne change d'identité et ne quitte la région, il ne voyait guère d'espoir qu'elle ne soit pas de plus en plus exposée. De plus, ce genre de type n'hésiterait pas à enquêter sur elle et il risquait de remonter à lui. Il fallait qu'il contacte Iginio, mais pas question de lui téléphoner ; quand au courrier, lorsqu'on connaît l'efficacité de la poste italienne... Florence allait de toute façon être contrainte de suivre, de gré ou de force. Le mal était fait, la seule option était de limiter les dégâts. Il sortit un autre classeur et fouilla dans une pile de notes et de documents photocopiés.

Florence était perdue dans ses pensées.

- Je ne vois pas trop d'alternatives, dit-elle. Je l'évite en espérant qu'il m'oublie. S'il me recontacte, j'essaie d'esquiver. Si je n'y parviens pas, j'adopte un profil bas et je lui fournis le service minimum. Ca me fait gerber, mais c'est ça ou je m'enterre dans un couvent pendant quelques années, jusqu'à lui être sortie de la tête.
- Ne néglige pas l'option couvent. C'est un peu spartiate, mais on y mange sainement et il y a toujours des livres à lire.
- Très drôle.
- Bon, on va essayer de faire le point sur ce qu'on sait de ce type. Il me semble que j'avais noté quelques petites choses... Ah voilà. Louis Fairchild, financier français né en 1962, a hérité du patrimoine confortable de sa famille, marié à Mylène Berger, elle même bien lotie. Participations dans la pharmacie, essentiellement. Ca c'est ce que j'ai trouvé dans la presse, le bonhomme est plutôt discret.
- Ajoute qu'il terrorise sa femme, possède une très jolie petite propriété à deux pas de Paris avec tout le confort moderne dont un ravissant donjon aménagé. Ah si, aussi, il a une fille, Lucie, qui va faire ses études à Yale l'an pro...
- Lucie ? la coupa Yann. Il a appelé sa fille Lucie ? Eh bien, il a vraiment un humour très particulier, cet homme.
- Pourquoi ?
- Lucie Fairchild. Lucifer child. L'enfant de Lucifer. On a dû pas mal la charrier sur son nom dans les cours de récréation, celle là. Enfin, je présume qu'ils ont eu les moyens de la mettre dans des institutions où ce genre de choses ne se fait pas. Et... oh merde.
- Quoi ?
- Je crains de comprendre pourquoi il a organisé ce sacrifice.
- C'était pour sa fille, c'est ça ?
- J'imagine. Dans les flashes que tu as eus là bas, as-tu perçu ceux qui étaient présents ?
- Très peu. Ils étaient plusieurs, plus de quatre, je dirais six ou sept, il y avait des hommes et des femmes, mais je n'ai rien distingué de plus. Juste des ombres. Mais qu'est ce qu'il voulait faire avec ce rituel ?
- Oh, ce genre de rituel dépasse les frontières de la magie. Cela se pratique aussi dans la mafia. C'est sa fille qui a tué le gosse. Fairchild lui a offert son premier assassinat, devant témoins. Maintenant elle fait totalement partie de la famille, elle la servira jusqu'au bout sans avoir peur de se salir les mains puisque c'est déjà fait. Tu m'as bien dit qu'elle allait rentrer à Yale ?
- Oui, l'an prochain.

- Eh bien, cela va peut être te surprendre, mais je parie qu'elle ne sera pas la seule à être passée par ce genre de cérémonie dans le campus. Yale, c'est le fief des *Skulls and Bones*. Elle s'y sentira en famille.
- Les *Skulls and Bones* ? C'est une équipe de base-ball ?
- Non, juste l'amicale des anciens élèves de Yale, du moins une partie bien sélectionnée, qui a pignon sur rue et qui se donne des airs de société secrète plus par esprit potache qu'autre chose. Les Bush sont passés par là, ainsi que la plupart des hommes d'influence occidentaux. Un groupe d'entraide pour les nantis. Un de plus.

Une pépinière, pensa t-il. Un vivier. Tous nourris aux mêmes valeurs : la cupidité érigée en standard de vie, le mépris absolu des pauvres et des faibles, la soif infinie du pouvoir, la foi aveugle en la supériorité de la civilisation occidentale et l'absence de toute forme de scrupules. Il en existait d'autres de ces réservoirs, les *Skulls and Bones* étant l'un des plus pittoresques. Des gens tous formatés pour servir le même but. A tout prix.

Yann ne croyait pas aux coïncidences. Qu'elle rencontre ce Fairchild si vite, c'était presque invraisemblable, et pourtant... il y avait là un signe. Maintenant qu'elle s'était mise toute seule dans ce pétrin et qu'il ne pouvait rien faire pour l'en sortir à part l'aider à trouver une retraite, il se demanda s'il ne pourrait pas tirer parti de la situation. Après tout, Fairchild faisait partie des gens qu'il surveillait. Là, il allait être aux premières loges. C'était assez cynique et il détestait ça. Il pouvait quand même accélérer un peu la formation de Florence pour lui donner plus d'armes, même si celles-ci n'auraient sur Fairchild et sa clique guère plus d'effet qu'une épée en bois. Il fallait aussi qu'il songe à sa propre protection.

- Ce type risque fort de faire sa petite enquête sur toi. Et là, j'ai un problème.
- Pourquoi ? Parce que tu as des articles de journaux sur lui ?
- Il faut que je t'avoue quelque chose que je te demande de garder secret. Lorsque j'ai assisté à ce rassemblement en Chine, je t'avais dit que nous étions tous préoccupés par l'avenir de ce monde-ci.
- Je suis surtout préoccupé par mon propre avenir, désolée d'avoir des préoccupations aussi bassement égoïstes. Je m'accommoderai encore un moment de la pollution.
- Il ne s'agit pas seulement d'écologie, même si les dégâts infligés à la planète sont terrifiants. On a aussi beaucoup parlé de géopolitique, voire de politique tout court, d'économie aussi, de sociologie, de spiritualité bien sûr. Tu sais ce que j'en pense, un bon sorcier doit d'abord être un savant généraliste, être capable de trouver des ponts entre des disciplines qui sont, ce n'est pas un hasard, fort cloisonnées. L'étude des champs psychiques n'est qu'une discipline de plus, non conventionnelle celle-là.
- Quel rapport avec Fairchild ?
- Eh bien, ce type fait partie d'une, comment dire, association ? Non, c'est plus informel que cela : une nébuleuse, faite de gens influents et souvent discrets, qui a joué un rôle extrêmement important dans l'histoire de ces derniers siècles, et qui a vu sa puissance décupler au cours du XX^{ème} siècle grâce au développement des moyens de communication.
- Pourquoi des sorciers s'intéressent ils à une mafia de gros requins ?
- Parce que ces gens là sont guidés par une force... j'allais dire une force qui n'est pas naturelle, mais Dieu ou le Diable sont des phénomènes naturels. Disons, une force maléfique. Et même le Diable n'échappe pas à cette loi fondamentale, que toute action entraîne une réaction. Notre assemblée est une petite partie de cette réaction, elle n'est pas la seule. Il est donc vital que Fairchild ne puisse faire la connexion entre ça et toi, sinon tu risques vraiment ta peau et moi aussi.

- Vous ne m'avez pas l'air de représenter un bien grand danger face à des types comme ça, ça fait un peu pot de terre contre pot de fer, non ?
- Tout d'abord, nous ne sommes pas la seule force d'opposition, mais en fait nous ne recherchons pas l'affrontement. Nous observons. Et nous préparons la suite, mais là je te mettrais en plus grand danger encore si tu en savais plus.
- Ne t'inquiète pas, je ne parlerai pas de toi à Fairchild.
- Oh mais s'il enquête sur toi, il va forcément me trouver. J'espère juste qu'il en restera au fait que je suis ton professeur d'arts martiaux depuis des années, que nous sommes devenus amis, et que tu aimes bien venir me voir de temps en temps parce que tu apprécie ma façon de faire la cuisine... Non, ça, ce n'est pas crédible, dit il en souriant.
- Si, si, j'apprécie au plus haut point ton riz blanc accompagné de poisson cru et de thé vert, sans oublier ta succulente soupe à la sauge !

Il lui avait préparé ça un jour où elle avait attrapé un petit bobo au ventre, en lui vantant les mérites médicaux de cette plante, et en l'assurant qu'en plus c'était délicieux. C'était absolument infect. Elle avait eu beau faire d'ajouter crème fraîche, poivre, croûtons, fromage râpé et sauce soja, cela conservait un arrière-goût prononcé de médicament chaud qui persistait dans la bouche et vous soulevait le cœur. Elle avait réussi à faire passer sa ration en l'arrosant de quantités déraisonnables de vin, alors qu'elle et Yann n'en buvaient pratiquement jamais. Mais son ventre allait mieux quelques heures après l'épreuve.

- Va pour la soupe à la sauge, alors, dit Yann. En ce qui nous concerne, disons que nous parlons beaucoup d'écologie et d'arts martiaux, que je vais souvent en Chine pour prendre des cours avec des maîtres, que cette année l'un d'entre eux m'a invité à une conférence sur la sauvegarde de l'environnement où on a parlé d'énergies alternatives et de traitement des déchets. Ce qui, d'un certain point de vue, est totalement exact et vérifiable.
- Et Fairchild fait partie des déchets à traiter ?
- Oh non, lui, c'est une poubelle, que dis-je, un champ d'épandage à lui tout seul ! Plus sérieusement, c'est juste un instrument. Par contre, sa fille, elle, m'inquiète beaucoup plus. Si tu ne peux pas échapper au père, évite à tout prix cette femme. Et peut être aussi sa mère.
- Mylène ? Elle m'est apparue comme une victime, elle semblait être atterrée par la méchanceté de son mari.
- Tu n'as rien senti chez elle ?
- Non... mais je ne l'ai pas vraiment sondée. Si, il y a un truc qui me revient, Karl m'a dit qu'elle adorait se faire plaindre.
- Et c'est ce que tu as fait.
- Ca me fout la trouille, tout ça. Je ne voudrais surtout pas que ça te cause des ennuis. Tu préfères qu'on ne se voie plus quelques temps ?
- Non, je pense au contraire qu'il ne faut rien changer à nos habitudes. Mais il va falloir que je m'organise rapidement. Tu m'avais parlé d'un de tes collègues qui pourrait m'aider avec Internet ? Ce serait sans doute une bonne idée si on pouvait en discuter ensemble ces jours ci.
- Il est en congé en ce moment, mais dès qu'il revient, je peux lui proposer de te rencontrer. Evite juste la soupe à la sauge.
- Non, ça ne se fait pas pour la première rencontre ! La aussi, soit discrète.
- Je lui ai dit que tu faisais des recherches sur l'écologie et que tu ne souhaitais pas que quelqu'un puisse te piquer des idées.

- Très bien. C'est exactement ça. J'étudie un écosystème un peu particulier, c'est tout.

De retour vers Paris, Florence fit une escale au supermarché au bord de l'autoroute puis essuya une bonne demi-heure de surplace dans les bouchons à l'entrée de la capitale. Elle entra dans la ville par la porte de Clignancourt, se fraya difficilement un chemin dans le marché aux puces et alla garer son véhicule dans un petit box qu'elle louait à deux pas de son immeuble. Arrivée chez elle les bras chargés de sacs de provisions, elle remarqua que Salem n'était pas derrière la porte ; la vieille chatte n'avait pas bougé du canapé. Elle respirait avec peine, et Florence pouvait ressentir sa souffrance. Elle posa ses sacs et lui fit une caresse ; la chatte répondit par un ronronnement affaibli.

Elle rangea ses commissions et jeta un coup d'œil à son répondeur. Elle avait eu trois coups de fils, deux appels publicitaires et un de Karl, qui souhaitait qu'elle le recontacte. Elle prit le temps de prendre un dîner léger avant de le rappeler sur son portable.

- Ah Florence, dit Karl, merci d'avoir rappelé. Tu t'es sauvée comme une voleuse l'autre jour et nous n'avons pas eu le temps de discuter de la suite des opérations pour Lassie.
- Il fallait que je rentre à Paris et vous étiez bien partis pour dormir toute la matinée.
- Mylène t'a excusée. Elle et Louis ont beaucoup apprécié ta présence, ils seraient très heureux de te revoir.
- J'en suis ravie, mais j'espère qu'ils ont compris que je ne faisais pas cela sur commande. Je l'ai fait pour toi par copinage, mais je ne tiens pas à en faire profession. Surtout avec des clients comme ton ami. Franchement, c'est le genre de type que je préfère éviter.
- Louis ? C'est dommage, ce type pourrait t'apporter une clientèle haut de gamme sur un plateau. Tu ne m'avais pas dit que tu comptais te mettre un jour à ton compte ?
- Pas pour faire ça. Je cherche à monter un cabinet de thérapie alternative, ça n'a rien à voir.
- Justement, un type comme Louis pourrait t'aider à avoir les autorisations nécessaires. C'est de plus en plus difficile avec la réglementation actuelle de se lancer dans ce genre de business sans être accusé d'exercice illégal de la médecine.
- Pour faire le genre de thérapie que je compte pratiquer, il n'y a pas besoin d'autorisation. Il faut juste éviter la publicité.
- Et comment comptes-tu te faire une clientèle ?
- Le bouche-à-oreille. En attendant, si tu veux que je termine le travail avec Lassie, ce sera dans la plus stricte intimité.
- Bon, bon. Ca m'embête vraiment. Tu comprends, je ne souhaite pas du tout le décevoir. C'est quelqu'un sur qui je compte beaucoup.
- Désolée, mais il n'est pas question qu'il participe aux prochaines séances. Disons qu'il me déconcentre. Idéalement, je préférerais même être seule avec Lassie pour pouvoir vraiment la travailler sans être distraite. Tu ne pourrais pas me l'envoyer ? Je suis sûre de pouvoir terminer en une ou deux séances comme ça. Tu as noté la phrase code ?
- Oui, mais cela ne fonctionne plus du tout.
- C'est normal, j'ai juste préparé le terrain, je ne l'ai pas ancré encore. Mais si je suis seule avec elle, tu verras que cela tiendra bien ensuite.
- Tu me frustres encore plus. Tu me privés du spectacle.
- Ca n'a rien de spectaculaire, de me voir débiter des paroles pour endormir quelqu'un. Ce que tu souhaites, c'est la contrôler, non ?

- D'accord mais à une condition. Je t'envoie ma petite chienne, tu me la prépares bien, mais accepte au moins de nous faire une démonstration de ton travail, à Louis et à moi. Juste une soirée, chez moi par exemple. On prend un verre, on discute un peu, tu nous montres le résultat et après tu rentres chez toi. Tu ne peux pas me refuser ça.
- Tu as vraiment besoin de passer tous les caprices de ce type ?
- Tous ? Heureusement non, mais là ce n'est quand même pas grand chose de te demander de passer prendre un verre à la maison, non ?
- Tu t'es engagé auprès de ce type ?
- Disons que je perdrais quelques points si tu refusais. Tu me rendrais un bien mauvais service. Quand est-ce que je pourrais t'envoyer Lassie ?
- Bon, ça va. Je suis assez disponible en ce moment.
- Demain soir, ça va ?
- A partir de dix-neuf heures. Tu te rappelles du code ? Mais franchement, sache que c'est une exception que je fais pour un vieil ami. Après ça, je crois que je vais laisser tomber ce genre de sport.
- Attention, quand on arrête le sport, on prend du poids, rigola Karl. Je te l'envoie demain, elle aura la permission de minuit.
- Je ne vais pas la garder toute la soirée, tu sais. Mais il faudra peut-être qu'elle revienne.
- Pas de problème. Tu peux jouer avec elle autant que tu veux.
- Vieux cochon.
- Merci, j'adore qu'on me fasse des compliments.

Elle écourta la conversation et raccrocha. Salem laissa échapper un miaulement fatigué. Florence s'aperçut qu'elle n'avait même pas eu la force de se traîner vers sa caisse pour pisser. Elle nettoya le canapé avec une éponge et du papier hygiénique, et se résigna à envisager de mettre un terme à la lente agonie de sa chatte. Elle revoyait Yann le week-end suivant. Elle pourrait l'enterrer à côté de Rama. Il fallait qu'elle passe dans une pharmacie. Elle ferait cela vendredi prochain. D'ici là, elle allait essayer d'écrire un dernier chapitre plein de tendresse pour sa compagne.

Chapitre 15

Antoine gara sa voiture place Velpeau, juste derrière la gare de Tours. Il faisait un soleil de plomb, une des journées les plus chaudes de l'été. Son oncle habitait un petit pavillon qui donnait sur la place. Il verrouilla son véhicule et partit sonner à la porte. Quelques minutes après, il entendit Marcel sortir de la maison, traverser le minuscule jardin et lui ouvrir.

- Bonjour Antoine, rentre, j'étais en train de faire du café, tu en veux ?
- Avec plaisir.

Ils entrèrent dans la maison qui n'avait pas changée depuis la dernière visite d'Antoine ; il y avait toujours le buffet aux portes vitrées translucides, la grosse table carrée en bois qui pouvait se déplier et qui était couverte d'une antique toile cirée, les chaises raides et inconfortables et des piles de livres et de journaux en vrac. Seule différence notable, un poste de télévision récent, un des derniers modèles à utiliser un tube cathodique.

- Tu n'as pas craqué pour un écran plat ?
- Trop cher. Quel intérêt ? J'ai une bonne image, avec le satellite je capte les chaînes qui m'intéressent. De temps en temps, j'aime bien comparer la manière dont une information est donnée en Chine, dans les pays arabes et chez nous. En recoupant des nouvelles biaisées, on arrive à se faire une petite idée de la vérité.
- C'est vrai que j'ai constaté une sacrée différence entre la même info présentée sur CNN et sur Al-Jazeera...
- Et encore, le CNN que tu reçois, c'est une version spéciale pour l'Europe. Très différente de la version domestique, beaucoup plus, comment dire, modérée. Je vais chercher le café, tu peux prendre deux tasses dans le buffet ?

Antoine s'exécuta et son oncle revint avec un pot de café noir fumant et du sucre. Cela faisait bizarre de revenir dans cette maison où il avait tant joué étant enfant, quand sa tante était encore en vie.

- Tu veux du lait ? Non ? Moi, je ne le digère plus. Pas grave, je n'ai jamais été un grand amateur. Tant que je peux manger du fromage avec un peu de vin rouge, ça ira.
- Merci.
- Ta mère ne va pas bien, tu sais. Je comprends que ton père veuille la garder le plus longtemps possible à la maison, mais je crains qu'il ne faille la mettre bientôt dans une résidence médicalisée.
- Elle ne m'a pas paru avoir empiré depuis la dernière fois que je l'ai vue.
- C'est par périodes. Là, elle est stable. Mais il lui arrive parfois d'avoir des gestes qu'elle ne contrôle pas. Elle s'est déjà blessée il y a quelques semaines. Quand je la vois se balader dans le jardin avec un sécateur, ça m'inquiète. Parles-en avec ton père.
- C'est lui qui est le plus à même de juger ce qu'il faut faire.

Antoine détourna le sujet de discussion ; cela le mettait toujours mal à l'aise d'aborder ce genre de questions, même s'il savait qu'il faudrait bien un jour prendre une décision, il préférerait que ce soit le plus tard possible.

- Et tes recherches ? demanda Antoine.
- Ca t'intrigue, hein ?
- Quand tu m'as dit que tu avais eu des menaces, je me suis posé des questions.
- Tu sais, on n'appelle pas l'armée « la grande muette » pour rien. Il y a tout un tas de sales petits secrets qu'elle ne souhaite pas trop voir déballés.
- Tu penses à Reggan ?

Reggan ou Reganne était la base militaire française installée dans le Sahara algérien où la France avait procédé à ses premiers essais nucléaires, les quatre tirs aériens baptisés Gerboise, et plusieurs tirs souterrains dont un en mai soixante-deux qui avait mal tourné. Son oncle y avait servi.

- J'ai eu de la chance sur ce coup là, je n'étais pas dans le sens du vent. D'autres ont par contre salement morflé, à commencer par notre cher ministre. Comme c'était un essai souterrain qui devait être sûr à cent pour cent, on n'avait pas prévu de protection. Ces cons de scientifiques avaient sous-estimé la puissance du pétard et la capacité de résistance du couvercle encore plus. Il aurait fallu l'enterrer beaucoup plus profondément. On a pulvérisé la colline et créé une jolie zone de non-vie. Mais ça c'est connu. On fait traîner le dossier parce que l'armée n'a pas l'intention de mettre la main au portefeuille pour indemniser les victimes, surtout que des victimes il y en aura encore pour un bon moment.
- On ne peut pas décontaminer le site ?
- Ça coûterait une fortune, ça reviendrait à déplacer les déchets, sans compter tout ce que les locaux ont récupérés quand on est parti, dans les carcasses qui servaient de cibles et qui se baladent maintenant dans la nature en irradiant au petit bonheur. Mais il y a eu d'autres trucs.
- Comme ?
- Des matériaux radioactifs qui s'échappent en contaminant une région sans qu'on ne prévienne personne, c'est arrivé quelques fois dont une pas loin d'ici. Des avions de ligne civils abattus par erreur lors d'essais de missile ou de manœuvres, ou des bateaux coulés par accident. Des essais nucléaires discrets, en métropole même, alors qu'on était censé faire un moratoire – ceci dit, comparé à ce que les Russes et les ricains ont fait, on est de très, très petits joueurs. Et eux, ils sont nettement meilleurs que nous en dissimulation.
- En parlant de ça, si tu peux m'avoir des infos sur l'assassinat de Kennedy ou sur Roswell, je suis preneur.
- Oh, pour Kennedy, ce n'est pas trop difficile à deviner. Quand tu sais que l'administration américaine est une des plus corrompue du monde et que les industriels américains constituent une véritable mafia prête à tous les coups tordus pour préserver ses profits, ça n'est pas bien difficile de trouver le coupable : il suffit de chercher à qui le crime profite. Kennedy refusait un nouveau conflit, il avait entamé la renationalisation de la monnaie, ça a agacé pas mal de monde. Son vice président s'est montré beaucoup plus coopératif. Quand à Roswell, la seule chose dont je sois sûr, c'est qu'il s'y est passé quelque chose d'anormal, et que ce n'était pas des ballons sonde.
- C'était quoi ?
- Aucune idée, rigola son oncle. Mais je parie que c'était bien d'origine humaine. Depuis les années trente, les ricains utilisent ces histoires d'OVNI comme un écran de fumée pour masquer leurs recherches en armement. Lorsqu'ils ont fait les essais de leur F-117, l'avion furtif, les pékins qui ont vu l'engin en vol ont bel et bien vu un OVNI. Ce qui fait qu'ils sont passés pour de joyeux hurluberlus. J'en ai vu un une fois...
- Un F-117 ?
- Non, un OVNI, à Reggan justement. Une boule lumineuse qui zigzaguait dans le ciel. Ça a fait un écho sur le radar. Bien sûr, personne n'en a parlé. Tu imagines des militaires expliquer qu'ils ont vu un écho radar qu'ils sont incapables d'identifier ?
- C'est sûr, ça ne fait pas très sérieux.

- Il y a plein d'autres cas. A une époque, on avait même filé aux gendarmes de l'équipement et des consignes en cas d'observation d'OVNI. Ils avaient de quoi faire des spectrographies, au cas où. Mais imagine, expliquer à un gendarme qu'il doit spectrographier des petits hommes verts... Ca n'a finalement jamais servi. Ceci dit il y a encore un organisme qui recense les observations, mais ce n'est plus qu'un service d'archivage. On a toujours tout fait pour éviter que des recherches sérieuses sur le sujet soient mises en place.
- Pourquoi ?
- Justement parce que c'est un très bon écran de fumée, cette histoire d'OVNI. Ca permet de discréditer ceux qui voudraient enquêter sur certains trucs sensibles. Un scientifique qui s'intéresse aux OVNI se tire une balle dans le pied à retardement. S'il mettait son nez dans des trucs un peu dérangeants, il suffirait de le montrer du doigt : « regardez, il croit aux extraterrestres ! ». Difficile de se faire entendre après ça, certains scientifiques, et non des moindres, y ont brisé leur carrière comme Petit. Pareil pour tout ce qui touche à ce qu'on appelle stupidement le « paranormal », comme si seul ce qui a été expliqué était normal. Prend un type comme Rocard...
- Michel Rocard ?
- Non, son père. Il s'intéressait à la radiesthésie. Je l'ai croisé à Reggan. Un type passionnant. Il croyait vraiment à la magie, espérait bâtir une théorie là dessus. Il s'est résigné à travailler un peu à contrecœur sur un projet marginal parce qu'on ne le trouvait pas assez « normal » pour travailler sur la bombe alors qu'il était un des plus qualifiés et qu'il avait soutenu le projet dès le départ. Je le revois, alors qu'il était censé faire des mesures pendant qu'on installait le pétard, tourner en rond sa baguette de sourcier et son pendule à la main...
- C'était toi qui installais les bombes ?
- Je faisais le contremaître plus qu'autre chose. Il y avait une société privée qui s'occupait de tout le câblage et des équipements de contrôle. Nous, on réceptionnait l'engin et on aidait les techniciens à l'assembler. C'était un gros boulot, il fallait pas se gourer, et la tronche du joujou n'inspirait pas confiance : un joli paquet de ferrailles et de fils gros comme un container. Aujourd'hui on en fabrique qui tiennent dans un sac à dos. Le plus drôle, c'était le poste de commande bidon : quand on recevait des officiels, on leur offrait l'honneur d'appuyer sur un gros bouton pour déclencher le tir. En fait, le bouton ne servait à rien, tout était automatisé, mais ça leur faisait tellement plaisir.
- Et tu fais aussi des recherches sur les OVNI ?
- Non, pas du tout, je m'intéresse à des choses plus basiquement humaines. Mais pour clore le chapitre OVNI, je te fais le pari que dans la prochaine décennie on va en parler de plus en plus de manière positive, on va dé-diaboliser le sujet en quelque sorte. Depuis Ronald Reagan, il y a pas mal de crânes d'œufs qui fantasment sur une attaque extra-terrestre. Bidon, l'attaque, bien sûr.
- Je me rappelle vaguement d'un discours de Reagan où il disait qu'une attaque venant de l'espace serait le meilleur moyen de souder les peuples face à un ennemi commun...
- Bien sûr, ça permet de foutre une grande trouille et de faire passer comme une lettre à la poste une militarisation à pas forcés, de l'espace notamment. L'ennemi idéal, inconnu, invisible... Mais bon, entre temps ils ont trouvé le coup de la guerre contre le terrorisme, la guerre sans fin. Les extra-terrestres, ça viendra après, quand les gens se rendront compte que la menace terroriste n'est qu'un tigre de papier destiné à leur faire avaler des mesures qui n'auraient pas déplu au père Adolf. Et de réaliser un autre

fantasme qui a pas mal de succès chez nos têtes pensantes : l'unification du monde sous la coupe d'une organisation à l'image de l'Union Européenne.

- Un gouvernement mondial ? On n'arrête pas d'en parler, même Chirac...
- Ah celui-là... Tu auras remarqué qu'ils n'emploient pas le mot « gouvernement » mais « gouvernance ». Ca fait moins peur.
- Moi je trouve l'idée plutôt séduisante. Il y a plein de problèmes qui ne peuvent se résoudre qu'au plan mondial, l'environnement par exemple ne connaît pas de frontières...
- Tu as bien avalé la propagande qu'on t'a servie. Là on est en plein dans mon dada. Qu'est-ce que tu sais des méthodes modernes de propagande ? Je devrais dire, de manipulation mentale, mais ça fait trop dramatique, et pourtant c'est bien de cela qu'il s'agit.
- Là tu m'inquiètes. Manipulation mentale, c'est pas un peu parano ? On n'a jamais été autant informé, on déborde même sous l'information...
- Justement. C'est cette surabondance qui garantie le bon fonctionnement de la manipulation. Peu de gens ont le temps de faire le tri. La plupart se contentent du journal de TF1 et des gratuits, qui eux-mêmes se contentent de reprendre des dépêches d'agence, en général l'AFP ou Reuter, jamais les Russes, ni les Arabes, ni les Chinois. Pourtant, ils en ont des agences. Et elles diffusent un autre son de cloche.
- Mais on sait bien que les média de ces pays sont tous biaisés...
- Et pourquoi le seraient-ils plus que les nôtres ?
- Eh bien, nous avons la liberté de la presse...
- Essaie de créer un nouveau journal qui sorte un peu de la ligne consensuelle et tu m'en diras des nouvelles de la liberté de la presse. Tous les groupes de presse sont entre les mains d'une petite poignée de nantis qui contrôlent complètement l'information. Les journalistes sont de plus en plus tenus de produire vite sans prendre la distance nécessaire. Ils ont en permanence le nez dans le guidon, et font une confiance aveugle à leurs collègues, aux agences de presse qui ne font souvent que relayer des sources officielles, ce qui fait qu'une info pourrie peut être reprise très vite par tout un tas de titres, ce qui lui donne une crédibilité plus grande.
- Tout le monde le dit, donc ça doit être vrai...
- Tout à fait. Tu dois toujours partir du principe, quand tu lis une info, qu'elle a été savamment cuisinée. Pourquoi tel article est il mieux placé que tel autre ? Le titre ou le résumé correspondent-ils bien au contenu ? Quel est l'angle, le point de vue du rédacteur ? Quelles sont les sources, sont-elles citées ? Pourquoi utilise t-on du conditionnel ici où là ? Le plus gros signal d'alarme, c'est quand tu as un avis subjectif commun à tous les journaux. Que tous les journaux titrent « Marseille bat Paris quatre à zéro », c'est normal, c'est un fait. Mais comment expliquer que tous les journaux aient la même opinion exécration des présidents Iranien ou Vénézuélien ? Là c'est un jugement de valeur donc on devrait trouver des positions contraires. Peut être que les Iraniens ou les Vénézuéliens ont un point de vue différent. En fait, c'est de la pure propagande.
- Chavez est quand même un dictateur qui ...
- ... qui a été élu et qui tolère une opposition. Mais à force de répéter qu'il est un dictateur, tout le monde finit par le croire. Si tous les média répètent le même mensonge assez longtemps, ça finit par devenir une vérité évidente.

- Ca me rappelle au début de la première guerre du Golfe, on nous avait rebattu les oreilles avec cette histoire d'incubateurs, des soldats irakiens qui auraient tout saccagé dans une maternité, tuant des prématurés. En fait, ça avait été monté de toutes pièces.
- Je suis certain qu'il y a des millions de gens qui y croient encore. Attend, je vais te montrer un exemple typique.

Il alla fouiller dans une pile de papiers et journaux entassés. Il en sorti assez rapidement plusieurs feuilles. Antoine se dit qu'en fait le désordre des documents de son oncle n'était qu'apparent. Il lui tendit deux petits articles, l'un du Figaro, l'autre de Paris-Soir, découpés et collés sur une feuille de papier portant la date. Le premier était sur les attentats de Madrid qui s'étaient produits en Mars : la police espagnole démentait officiellement tout lien entre les auteurs et le réseau Al-Qaïda. L'autre était postérieur ; une infographie résumait les attentats d'Al-Qaïda dans le monde. Madrid était le plus voyant.

- Tes conclusions ? demanda Marcel.
- Il y a un infographiste qui n'a pas fait son boulot correctement. Il n'aurait pas dû mettre Madrid.
- Oh si, il a fait son boulot correctement, et sincèrement en plus. Les démentis sont passés totalement inaperçus. Ils auraient dû faire la une, non ? Au lieu de ça, c'est tout juste un entrefilet, vite oublié. Et comme par la suite d'autres vont reprendre la ritournelle des aventures d'Al-Qaïda en Espagne, dans l'esprit des gens, c'est bien Al-Qaïda qui a fait le coup. Et c'est ça qui compte : dans l'esprit des gens. C'est ce qu'on veut que les gens croient. En fait, Al-Qaïda n'aurait jamais pu commettre ces attentats.
- Pourquoi ?
- Parce que Al-Qaïda n'existe pas.

Antoine le regardait stupéfait. Son oncle eut un sourire, satisfait de son effet. Il poursuivit :

- Ca n'existe pas, du moins comme on te le présente. A une époque, le FBI avait besoin d'un motif pour coffrer un type dont j'ai oublié le nom, un pakistanais. Ils voulaient le retenir pour un motif grave, association de malfaiteur. Restait à inventer l'association en question. C'est là qu'est né Al-Qaïda, qui veut dire en arabe aussi bien « la base » que « les chiottes ». Drôle de nom pour un réseau terroriste.
- Arrête, je n'y crois pas, il y a sans arrêt des attentats, le terrorisme islamique, ça existe bien, il y a tous ces messages de Ben Laden...
- Si on en croit la presse Russe ou Pakistanaise, Ben Laden est mort et enterré. Problèmes de santé. Ces vidéos, tu as pu les voir en entier ? Avec le texte original ?
- Ca n'aurait pas servi à grand-chose, je ne comprends pas l'arabe à part quelques formules de base. Mais elles ont été diffusées sur les chaînes arabes et eux ils comprennent, non ?
- Et ils ont fait un tout autre commentaire, en mettant en avant l'authenticité douteuse et l'impossibilité de dater les bandes. Sans compter que c'était la plupart du temps des bandes audio. Il n'a pas les moyens de se payer une caméra, ce milliardaire saoudien ? Or, une bande audio, c'est extrêmement facile à falsifier, une vidéo un peu moins mais avec les moyens actuels... Mais ce qui est rigolo, si on veut, c'est que même les islamistes ont fini par y croire, et se revendiquent spontanément d' « Al-Qaïda ». Ce qui fait que le réseau imaginaire a fini par exister pour de bon. Sauf que, question réseau, c'est plus proche du téléphone arabe que du haut débit. A propos de ces bandes, je te montrerai quelque chose d'intéressant tout à l'heure, mais il faut monter voir ça sur mon PC. Je reprends un café, tu en veux ?
- Non, ça va, merci, continue.

- Je reviens sur mes histoires de propagande. En gros, il y a la propagande franche, on débite un gros mensonge comme le coup des incubateurs, ça dure très peu de temps, c'est vite démenti, mais ça sert un objectif à court terme. Et puis il y a la propagande grise ou glauque. Celle là est nettement plus perverse.
- Je n'en ai jamais entendu parler.
- Normal. C'est quelque chose qui fonctionne sur le long terme. Ce sont des américains qui ont posé les premières pierres, ils s'appelaient Walter Lippman ou Edward Bernays. Ce dernier était le neveu de Freud. Il a utilisé les théories de son oncle pour inventer de nouvelles techniques de manipulation. Il a appelé cela « relations publiques », c'est plus joli. Freud a été atterré quand il a vu que son œuvre allait servir à manipuler les gens, c'est peut être ça qui l'a poussé à finir sa vie en ermite. Depuis on a beaucoup affiné les procédés, avec de nombreuses études scientifiques pour déterminer les plus efficaces. Un des procédés qui marchent le mieux s'appelle joliment « conditionnement évaluatif ».
- Tout un programme...
- C'est tout simple, c'est basé sur des associations. Si tu veux faire passer un message, tu l'associes avec quelque chose de valorisant et, à l'inverse, de dévalorisant pour discréditer. Il suffit parfois de pas grand-chose, un bon éclairage, l'angle d'une caméra, le maquillage. Le plus fréquent, c'est quand tu prends une personne en situation valorisante, par exemple un sportif qui vient de gagner une médaille ou un scientifique qui vient de recevoir le Nobel. Le gars t'affirme alors quelque chose sans aucun arguments, j'insiste : si c'est argumenté, ça ne marche pas. Reprend le tout en boucle, et une majorité va finir par accepter l'argument comme sien, c'est magique.
- Il y a beaucoup de publicités comme ça, genre « Bonjour, je suis champion du monde et je bois ... »
- C'est ça. Sauf que, pour vendre de l'eau minérale ou du soda, ça ne me dérange pas. Mais quand tu vois à la télé un « grand scientifique » ou un « expert » t'affirmer un truc sans argumenter...
- Comme le réchauffement climatique ?
- Oui, mais aussi le déclin de la France, la nécessité d'une « gouvernance » mondiale, la menace terroriste, le besoin « d'approfondir » la construction européenne, sans oublier la diabolisation du vilain du jour. Ca, c'est de la propagande grise. Le cinéma américain en est truffé. Ca ne te surprend pas que tous les gosses du monde qui ont une télé s'habillent comme de petits américains ? Pourquoi crois-tu que la France se soit tant battue pour conserver une industrie cinématographique nationale ? Mais la propagande grise n'agit qu'à long terme. Il faut des années pour qu'elle s'installe bien dans les esprits et finisse par s'auto entretenir. Mais une fois que c'est ancré, ça tient bien, et pour longtemps. Et là je ne te parle que d'une méthode, il y en a plein d'autres. Et en ce moment, on nous en sert à toutes les sauces.
- Tu penses au référendum ?
- Pas seulement. Il y a un certain nombre de mots ou de phrases qui me déclenchent des signaux d'alarme, par exemple « droits de l'homme ». Tu as déjà entendu un débat contradictoire, argumenté, sur les droits de l'homme ?
- Non, mais cela ne me choque pas, ça me paraît aller de soi, ça a été un des grands acquis de la révolution française...
- Tu as été conditionné à penser ça. Et dès qu'on argumente, tu vas te rendre compte que ça ne va pas autant de soi. Par exemple, sais-tu qu'il y a eu plusieurs versions de cette « déclaration », que cela a donné lieu à des débats passionnants, comme quoi il y a matière à débattre, le dernier débat en date ayant accouché de l'infâme mouture

qu'on nous propose dans la constitution européenne. Tiens, quel est le plus important à tes yeux : le droit d'avoir de quoi manger, le droit au logement ou le droit de propriété ?

- Le droit d'avoir à manger sans doute...
- Et pourtant ce n'est pas inscrit dans la constitution européenne, sinon sous une forme bien vague de « droit au bien être ». Pas de droit juridiquement contraignant au logement, pas d'obligation faite aux états d'assurer une aide alimentaire aux plus démunis, mais on garantit le droit inaliénable à posséder tout ce que l'argent peut vous offrir, du moment qu'on en a. Moi, ce que je vois, c'est qu'on utilise les droits de l'homme comme un instrument de propagande alors qu'on ne les respecte pas chez nous, va faire un tour dans une prison pour voir. Quand on montre du doigt un pays comme la Chine « qui ne respecte pas les droits de l'homme », alors que ce qu'ils ont fait au Tibet, c'est de la rigolade à côté de ce que les ricains font en Irak, je ris jaune. Tiens, j'aimerais bien voir un jour un débat contradictoire entre un représentant chinois et un occidental sur le Tibet et les droits de l'homme, qu'ils puissent expliquer, défendre leur point de vue. Mais tu peux être sûr qu'on fera en sorte que le chinois soit perdant.
- Tu défends les dictatures maintenant ? La Chine, ce n'est quand même pas un exemple de démocratie.
- « Démocratie », encore un mot signal d'alarme. Bush a été nommé président par la cour suprême alors que c'était Gore qui était élu, démocratie. Le président de la commission européenne est coopté par les chefs d'état, démocratie. Tous les candidats susceptibles d'être élus sont alignés sur les mêmes idées, démocratie vous dis-je. On envahit un pays souverain et on le détruit, mais nous on peut le faire parce qu'on est une démocratie, n'est-ce pas. Comme c'est commode. Et les gens gobent ça, c'en est au point que tu te fais lapider si tu essayes d'expliquer ça en public. Ca, c'est la marque d'un demi-siècle de propagande grise. Enfin. Tiens, je vais te montrer mon équipement. Toi qui es dans l'informatique, ça devrait t'intéresser. Mais à une condition : tu n'as pas de téléphone mobile avec toi ?
- Non, en vacances, je le laisse éteint. Il est à la maison.
- Très bien, allons-y.

Antoine suivit son oncle dans l'escalier étroit qui menait à l'étage. Marcel avait transformé la petite chambre d'ami en bureau. Là aussi, on y trouvait des piles de documents, livres, journaux et dossier. Il y avait un grand écran d'ordinateur posé sur une table avec clavier et souris, ainsi qu'un petit boîtier qu'Antoine reconnut être un lecteur de cartes à puce. Il suivit des yeux les fils jusqu'à l'unité centrale : c'était une boîte grise banale et sans marque, surmontée d'un gros modem qui paraissait presque préhistorique.

- Ce n'est pas du matériel dernier cri et c'est fait exprès, dit son oncle. C'est un ami à moi qui m'a monté ça. Il a passé toute la quincaillerie au crible, c'est du blindé.

Il mit la machine en marche. Antoine remarqua avec intérêt que l'écran, au lieu de l'habituel logo, affichait une litanie de messages ésotériques en anglais. Il reconnut un système Unix BSD, un des systèmes d'exploitation les plus robustes, celui la même qui a servi de base à la conception de Mac OSX, le système d'exploitation d'Apple. Peu de risques d'attraper des virus ou des chevaux de Troie avec ça, mais au prix d'une plus grande complexité.

- C'est du BSD, non ? demanda t-il. C'est pas un peu trop technique à utiliser ?
- Euh, là, tu me causes chinois. Moi, je me contente de cliquer sur des boutons et ça marche. Mon ami m'a installé tout ce dont j'ai besoin pour travailler. Je suppose que si je voulais faire marcher des jeux, ça serait plus difficile, mais pour ce que j'en fais c'est sans problème. Bon, il faut que je réfléchisse un peu...

L'écran affichait un fond noir peu engageant, avec le seul mot « login : » en haut à gauche. Son oncle tapa une suite apparemment incohérente de lettres et de chiffres, puis un mot de passe qui paraissait aussi compliqué.

- A chaque fois que je l'allume, il me fabrique un nouveau mot de passe en fonction du jour et de l'âge du capitaine. J'ai juste à retenir la règle qui sert à les fabriquer. Comme ça, même si on me pique mon mot de passe, ça ne sert à rien.
- Tu ne te sers pas du lecteur de cartes à puces ?
- Bien vu, ça c'est pour plus tard.

L'écran affichait maintenant un fond bleu sur lequel s'affichaient des icônes de dossiers. Antoine y lut : USA, Russie, Chine, Europe, Guerres, Propagande, Sectes... Marcel cliqua sur le dossier Propagande qui contenait un autre dossier intitulé Videos.

- Juste après le 11 septembre, dit-il, le gouvernement américain a interdit toute diffusion des vidéos de Ben Laden sous prétexte qu'il pouvait y avoir dedans des messages codés. C'est dommage, car on aurait pu voir ça. Je ne te raconte pas le mal que j'ai eu à récupérer ce petit film.

Il cliqua sur une icône et on vit une fenêtre s'ouvrir avec le visage de Ben Laden dedans. Le bas de la vidéo affichait un texte défilant en arabe, ainsi que le logo d'une chaîne qu'il ne connaissait pas.

- Je te traduis en gros ce qu'il dit. Il affirme que ce n'est pas lui l'auteur des attentats. Bon, j'arrête l'image. Maintenant, regarde cette autre vidéo. Elle est censée avoir été retrouvée par des soldats américains après l'invasion de l'Afghanistan.

Il lança une nouvelle vidéo qui défila à côté du visage immobile de l'homme que le monde entier recherchait.

- Celle là, tout le monde l'a vue. Ben Laden se félicite de la réussite des attentats, et explique comment il avait prévu l'effondrement des tours. J'arrête l'image. Rien ne te choque ?
- Il a grossi. Et sa barbe n'est plus grise...
- Etonnant, non ? Doit-on en conclure que ce fils de pute est un sacré gourmand très coquet qui se teint la barbe ? Ou que l'une de ces vidéos est un faux ? En plus, note la différence de qualité. La deuxième est floue, mal cadrée, alors que la première a été faite par des pros. Enfin, disons des moins amateurs.
- C'est étonnant en effet.
- Bon, maintenant je vais te montrer un truc qui va te surprendre. J'ai deux accès à Internet. Le premier, c'est un truc gratuit à bas débit, que j'utilise pour consulter la météo et les horaires de trains. Mais pour des choses plus sensibles, je vais consulter mes points de retraite...

Il sortit une carte à puce de sa poche et l'inséra dans le lecteur. Aussitôt, une petite boîte de dialogue s'afficha à l'écran, lui demandant un code personnel. Dès qu'il l'eut saisi, le modem se réveilla et se mit à numéroter.

- Ça appelle un ordinateur dans une petite boîte d'informatique qui est censée gérer nos pauvres retraites de fonctionnaires ; en fait c'est une façade. Si le numéro depuis lequel j'appelle est connu de cet ordinateur, il raccroche tout de suite et me rappelle à son tour. Je n'ai même pas à payer la communication.

En effet, Antoine entendit un sifflement qui fut tout de suite coupé. Un message apparût à l'écran, indiquant que le modem était en attente d'appel. La sonnerie retentit, le modem décrocha et échangea un long concert de sifflements avec son partenaire avant de se taire. Une nouvelle fenêtre apparût à l'écran. Elle affichait « Bienvenue sur Public-Retraite, merci de vous identifier ».

- Et rebelote, je tape un nouveau mot de passe. Là, j'arrive sur un site où je peux consulter l'état de ma petite pension. Rien de passionnant. Mais là, si je clique sur le tout petit dessin en haut à droite...

Antoine l'avait à peine remarqué, il était noyé dans la masse de ce qui ressemblait à un site banal. Une nouvelle fois, on demanda un identifiant et un mot de passe. Apparût alors une curieuse liste de noms d'animaux : Corbeau, Mouette, Perroquet, Eléphant...

- Corbeau, ça sert pour le courrier. On peut envoyer un message en se faisant passer pour le président de la République si on veut. Mouette, c'est pour surfer sur des sites sensibles sans être reconnu, et Perroquet, c'est ça que je voulais te montrer.

Il cliqua sur Perroquet. Une boîte de dialogue apparût, affichant un petit micro et des boutons de contrôle. Marcel se saisit d'un microphone qui était posé derrière l'écran et le tendit à Antoine.

- Tu vas voir un texte apparaître à l'écran. Lis-le à haute voix dans le micro, attention...

Antoine s'appliqua à lire le texte qui défilait assez rapidement. C'était un texte sans intérêt particulier, probablement tiré d'un magazine de tourisme. Cela dura plusieurs longues minutes puis l'enregistrement s'arrêta. L'écran affichait maintenant un sablier.

- Il lui faut un moment pour analyser ta voix, c'est un peu long mais ça vaut le coup d'attendre un peu.

Après plusieurs minutes pendant lesquelles les deux hommes paraissaient hypnotisés par le sablier, un message leur indiqua que l'analyse était terminée. Marcel continua :

- Bon, on va prendre un texte quelconque et on va le taper. Par exemple : « Bonjour, je m'appelle Antoine Cardan, j'habite à Paris et c'est moi l'organisateur des attentats du onze septembre ». Maintenant écoute.

Son oncle cliqua sur un bouton, et Antoine stupéfait entendit sa propre voix s'accuser du plus grand attentat du vingtième siècle. Il savait qu'on avait fait de sacrés progrès en matière de synthèse vocale, mais là, il était bluffé.

- Si tu écoutes bien, dit son oncle, tu remarqueras que ce n'est pas parfait : l'élocution est saccadée, il n'y a pas vraiment le ton. C'est un programme qui a été développé chez nous et qui date un peu. Les ricains sont nettement en avance sur nous là dessus. Et pas que sur le son. Maintenant tu devines d'où viennent les fameuses déclarations de Ben Laden.
- Je commence à douter de tout. Mais pourquoi toute cette mise en scène ?
- Pour berner le bon peuple, lui foutre la pétoche, l'empêcher de réfléchir et lui faire prendre des vessies pour des lanternes. Tu as entendu parler du PNAC ?
- Non, pas du tout.
- C'est un groupe de réflexion américain qui a pignon sur rue et qui est très influent dans l'administration Bush. Va sur leur site, il y a des documents que tout le monde peut télécharger. L'un d'entre eux s'appelle « Reconstruire la Défense de l'Amérique ». On y trouve le synopsis de tout ce que Bush a fait en matière de politique étrangère et de défense : la guerre en Afghanistan, en Irak, la militarisation de l'espace... Objectif : faire des Etats-Unis l'unique superpuissance qui puisse dominer le monde, rien que ça. Et tiens toi bien, à la fin, ils disent que pour implémenter tout ça, il faudrait un « nouveau Perl-Harbour ». C'est exactement ce qui s'est produit. Plutôt visionnaires, les gars, non ? Bon, je me déconnecte, je ne suis pas censé avoir besoin d'une heure pour consulter mes points de retraite.

Il cliqua sur un bouton et le modem émit un petit claquement indiquant qu'il avait raccroché la ligne téléphonique. Antoine était abasourdi.

- Donc, pour toi, les américains auraient organisé l'attentat ?

- Pas exactement. On va dire qu'ils ont ... fait en sorte que ça se passe. Il y avait de vrais terroristes, plutôt du genre bourrin si tu vois ce que je veux dire, prêts à faire des attentats et qui ont été choisis pour servir de boucs émissaires. On leur a fait croire qu'ils allaient se sacrifier pour Allah, qu'il fallait pour cela qu'ils aillent aux Etats-Unis, prennent des cours de pilotage pour détourner des avions et les précipiter sur des immeubles. Ils n'ont pas manqué de se faire remarquer, ces gars, d'autant plus qu'ils n'étaient vraiment pas doués : l'un d'entre eux ne voulait qu'apprendre à décoller et piloter un zinc en vol, pas atterrir. Tu crois que des sous-doués pareils seraient capable d'effectuer les manœuvres de précision qu'ont fait les avions ce jour là ? Même un pilote confirmé aurait eu du mal.
- Mais alors, qui a piloté les avions ?
- Je l'ignore, mais certainement pas les quelques hurluberlus qu'on nous a présentés à la télévision, à moins qu'on ait placé des balises de guidage dans les tours. Ca se voyait comme le nez au milieu de la figure que tout ça était cousu de fil blanc, mais les gens étaient dans un tel état de choc après avoir vu pendant deux jours les tours tomber en boucle qu'ils étaient prêts à gober n'importe quoi. Ah ! Le coup du passeport d'un des pirates qu'on a retrouvé intact dans les décombres, fallait oser ! Chapeau l'artiste.
- Mais enfin, toutes ces théories du complot ont été réfutées ! Il y a eu une commission d'enquête...
- Qui a mit bien longtemps à se mettre en place et qui a esquivé les questions qui dérangent. Et pendant ce temps-là, on a bien martelé que ceux qui ne croyaient pas à l'explication officielle étaient des paranoïaques obsédés, probablement proches de l'extrême droite, voire antisémites tant qu'à faire. Personne n'a envie de se faire traiter comme ça, surtout quand c'est repris dans tous les journaux sans possibilité de se défendre.
- Mais tes ex-collègues, ils en pensent quoi ?
- Officiellement, ils défendent l'histoire standard, celle à laquelle tout le monde croit. Officieusement, c'est autre chose. Mais ils ne le diront jamais publiquement.
- J'en avais discuté avec une amie journaliste. Elle m'avait fait part de ses doutes, mais elle ne pouvait pas admettre qu'un gouvernement puisse oser faire un truc pareil. Ca devait forcément fuiter à un moment ou à un autre, c'était impossible de garder un tel secret aussi longtemps, quelqu'un aurait dû parler tôt ou tard. Et finalement, elle s'est ralliée à la pensée majoritaire.
- Plusieurs choses. Ce n'est pas la première fois qu'un gouvernement organise une fausse attaque pour justifier une action impopulaire. Rien qu'en France... Bon, passons. Quand au secret, regarde l'opération Manhattan, la création de la bombe atomique, ça n'a été révélé qu'après la fin de la guerre, et pourtant ça impliquait pas mal de monde, non ? Et en plus, si tu sous-traites, chaque sous-traitant n'a qu'une petite partie du puzzle. Même s'il parlait, ça passerait inaperçu. Sans compter que l'intimidation, ça marche bien. En attendant, ceux qui ont spéculé sur les compagnies aériennes et ont empoché un maximum de blé ce jour là, ceux-là savaient parfaitement. Et tu remarqueras qu'on ne les a jamais retrouvés, bizarre non ?
- Le système financier est tellement opaque que cela ne m'étonne guère.
- Tiens, et pourquoi est-il si opaque ? Les gens honnêtes n'ont rien à cacher, non ? rigola son oncle.
- On a tous des choses à cacher, répondit Antoine en passant en revue tout ce qu'il avait pu faire qu'il préférerait garder pour lui : fumer des joints, prendre de la coke, tricher sur les déclarations fiscales de la société qu'il avait créée...

- Exactement, mais bientôt on ne pourra plus rien cacher, sauf pour ceux qui maîtrisent le système, ceux qui ont réussi à spéculer discrètement un certain onze septembre. Tiens, je vais te montrer un truc encore plus étonnant mais là, je vais te demander de garder impérativement ça pour toi, je ne suis plus censé avoir accès à ce genre de choses. Je vais aller encore consulter mes points de retraite...

Il retira la carte à puce du lecteur et la réinséra. Le scénario de connexion se déroula à nouveau, saisie du code, appel du modem, raccrochage, sonnerie, page d'accueil... jusqu'à la ménagerie où Corbeaux et Mouettes attendaient sagement qu'on leur rende visite. Cette fois, Marcel cliqua sur « Eléphant ».

- Dans les années soixante-dix, Giscard avait lancé un projet appelé Safari. Ca consistait à relier entre eux tous les fichiers informatiques des différentes administrations, police, fisc, renseignements généraux... Ca a fait un tel scandale que le projet a été relégué aux oubliettes. Officiellement. En fait, Safari est devenu Eléphant et a été développé dans la plus grande discrétion. Nous y voilà. Je saisis ton nom, Cardan, Antoine. Ah, vous êtes plusieurs à vous appeler comme ça, mais il y en a un seul qui soit né à Tours à la même date que toi. Voyons ce que cet éléphant a à nous dire...

Antoine lisait les phrases qui s'affichaient à l'écran dans un état second.

- Oh, dit son oncle, mais je ne savais pas que tu avais fréquenté des milieux d'extrême gauche...
- Juste les écologistes, mais je n'ai jamais eu ma carte...
- Mais tu as participé à des meetings, signé des pétitions... Voyons, consommation de stupéfiants, tu as été contrôlé au Printemps de Bourges avec du cannabis sur toi...
- J'avais complètement oublié ça... C'était pour le concert de Frank Zappa. On avait été fouillé à l'entrée par les vigiles.
- Il y a la création de ta société... mauvais payeur pour le fisc... Tu as un chat...
- Comment peuvent-ils savoir ça ?
- Tu lui achètes des boîtes, non ? Et tu payes avec ta carte bleue. Excès de vitesse, fréquentation des soirées parisiennes, chômage... Séparé de Stéphanie Morin... Ta copine journaliste s'appelle Julie, c'est ça ? Elle travaille à Paris-Soir.
- Je suis atterré.
- Oh, et ce n'est pas encore complètement opérationnel. On n'a pas encore fini de connecter le nouveau fichier des emprunts génétiques.
- Je pourrais essayer un truc ?
- On y prend goût, à jouer à Big Brother. Juste un nom parce que c'est toi, mais tu me jures que tu la boucles.
- J'aimerais bien voir ce qu'ils ont à dire sur une certaine Florence Bruno.
- C'est ta petite amie ?
- J'aimerais bien.
- Voyons... il y en a plusieurs. Elle est née où ?
- En Bretagne.
- Alors c'est celle là. Un peu de patience... Voilà. Elle n'a plus ses parents, travaille dans la même banque que toi. Des amendes pour stationnement... Tiens, elle fréquente les clubs sado-maso, ta dulcinée. A ta place... Elle prend aussi des cours réguliers de Karaté en banlieue avec un certain Yann Guillon.

Il fronça les sourcils, puis reprit :

- A part ses goûts pour les sports extrêmes, elle n'a pas grand-chose à se reprocher. Ah si, elle aussi a un chat.

- C'est hallucinant.
- Tiens, il n'y a pas que toi qui t'intéresses à cette fille. Quelqu'un d'autre a consulté sa fiche récemment.
- Tu peux savoir qui ?
- Difficile, il faut que je fasse appel à mes amis pour ça. Dans ce système, on est plutôt anonyme, cela ne va pas être facile à trouver. Excuse moi, il va falloir que je me déconnecte, je vérifie juste un truc...

Il cliqua sur le nom de Yann Guillon. Sa fiche apparut après un petit tour de sablier.

- Le monde est petit, dis donc. Je le connais, ce gars, il a travaillé pour nous. Excellent professeur d'arts martiaux, Karaté, Jiu-jitsu, Aïkido. Un peu trop généraliste pour devenir champion, et surtout trop barjo. Un mystique. C'est pour cela qu'on ne l'a jamais intégré à la maison. Il a hérité de ses parents un pavillon et quelques appartements qu'il loue, il vit de ça et de ses cours. Il voyage régulièrement en Asie. Ah et lui aussi a un chat, c'est une épidémie. Mais il a aussi un chien, ça le rattrape. Et on a aussi consulté sa fiche récemment, apparemment la même personne. Bon, je débranche, on va se demander pourquoi un vieux con comme moi a tant besoin de vérifier ses points de retraite.

Il coupa la communication, remis sa carte à puce dans la poche de sa chemise et éteignit l'ordinateur.

- C'est hallucinant, dit Antoine. Qui est-ce qui a accès à ce système ?
- Normalement, seulement les militaires et le renseignement, parce que ça permet d'utiliser le secret-défense pour le couvrir. En fait, par copinage, beaucoup de gens y viennent piocher des informations, la police, des politiques, parfois même des industriels qui ont des amis chez nous et qui veulent se renseigner sur un concurrent. Les ricains ont un truc encore plus sophistiqué, en plus eux, ils ont Echelon.
- J'en ai entendu parler. C'est le système qui espionne toutes les communications...
- Radio, téléphone, Internet, oui. Avec des systèmes informatiques ultra puissants pour mouliner tout ça. Et comme aujourd'hui tous les réseaux de communication sont tous interconnectés, ça leur donne beaucoup de grain à moudre. Bientôt même ton frigo va être connecté à Internet, la NSA pourra savoir ce que tu as mangé à midi. Espionnage généralisé et propagande grise, la recette imparable pour un super état policier, et en douceur s'il vous plaît.
- « Plus jamais d'insurrection grâce au conditionnement », François Béranger chantait ça à la fin des années soixante-dix...
- C'était bien vu. Aujourd'hui, imagine que toi, tu décides de faire un peu d'agitation, de faire connaître tout ça. Il suffira pour te discréditer de faire passer l'info que tu es un camé notoire, un looser dépressif que sa femme a plaqué, mauvais gestionnaire en plus, bref un type sans aucune crédibilité. Si tu viens sur un plateau télé, on va s'arranger pour te filmer sous un mauvais angle, on va t'opposer des « experts reconnus » qui vont démonter tes arguments sans preuve, à coup de « on sait bien que ». Si tu as le malheur d'aller au cinéma en même temps qu'un leader d'extrême droite, on ne manquera pas de faire le rapprochement. Et tu passeras vite aux oubliettes. Et tout ça sans aucune intervention, non, pas de conspiration généralisée, pas de grand vilain qui tire les ficelles, juste une masse de gens ordinaires qui défendent les idées reçues qu'on leur a mis dans la tête. Du bon boulot, Goebbels aurait adoré. On descend ? Vu la tête que tu fais, un petit pousse-café me semble indiqué.

Ils descendirent dans la salle à manger et son oncle attrapa une bouteille blanche sans étiquette en bas du buffet. Il versa une rasade dans leurs deux tasses, la liqueur transparente se mélangeant au fond de sucre et de café.

- Tu vois, dit il, j'ai servi mon pays, j'ai servi le Général, parce que lui avait un véritable amour pour la France. Un amour, une passion et une vision. Il avait senti venir tout ça, c'est pour ça qu'il avait foutu les ricains à la porte, et qu'il se méfiait comme de la peste des « cabris » pro-européens. Quand il est parti, j'ai continué à servir mon pays mais j'ai senti que le vent tournait. Surtout avec Giscard. Et ça n'a fait qu'empirer ensuite. Franchement, je suis content d'être à la retraite.

Antoine trempa ses lèvres dans la tasse ; la liqueur était délicieusement parfumée mais devait titrer dans les soixante degrés.

- Et sinon, tes amours, lui demanda son oncle. J'espère que tu vas te remarier, peut être avec cette Florence.
- Peut être, peut être pas. Maintenant que je sais que c'est une adepte du cuir, ça me refroidit un peu.
- Tout dépend de quel côté du fouet on se trouve, sourit son oncle.
- Je repense à cette histoire de surveillance. C'est pour ça que tu m'as demandé si j'avais mon portable ?
- Oui. Je ne t'aurais pas montré mes points de retraite si tu l'avais eu. On aurait pu savoir que tu étais chez moi lorsque je me suis connecté. C'est un peu paranoïaque, je sais, mais c'est le genre de chose qui peut se faire. Il y a des gens qui réfléchissent à connecter les ordinateurs des téléphonistes avec des systèmes comme Eléphant. Comme ça on peut tout savoir à tout instant sur quelqu'un, y compris où il se trouve. Pratique, non ?
- Donc, si on veut être tranquille, il ne faut pas avoir de mobile et tout payer en liquide.
- Ce qui se fait de moins en moins...
- Tu sais, il est question de mettre des puces RFID dans les pièces et les billets de banque...
- Ils vont tuer le petit commerce, dit son oncle en rigolant. Reste le troc. En caricaturant, si on veut être libre, on a le choix entre revenir à l'âge de pierre ou postuler pour entrer dans la confrérie des maîtres du monde. Entre les deux on est rien... enfin, si : on est un serf. Nous sommes à l'âge du servage scientifique. Et ce sont les serfs qui se posent eux même leurs chaînes, comme ces animaux habitués à être enfermés dans un parc et qui ne bougent pas si on ouvre la barrière. Tout ça au profit de quelques bergers qui dirigent le troupeau.
- Un troupeau d'esprits indépendants, comme disait Chomsky. C'est difficile de contrôler un esprit indépendant, c'est très facile de diriger un troupeau. Mais qui sont les bergers ?
- Trouver les chiens de berger, c'est assez facile. Fouille dans Internet, tu finiras par y arriver. Regarde du côté du Club de Rome, de Bielderberg, de la Trilatérale, des groupes de réflexion américains comme le PNAC ou le CFR. Tu verras qu'on retrouve toujours les mêmes noms. Mais ça, ce sont juste les chiens de bergers. Les vrais bergers, eux, je les cherche encore.

Chapitre 16

- *Sol o sombra ?*

Florence avait eu toutes les peines du monde à tirer Anne de son travail et à la persuader de venir avec elle manger une grande salade en terrasse. Le temps n'avait pas été très beau ces derniers jours mais aujourd'hui on bénéficiait d'une belle éclaircie, et Anne était restée enfermée toute la matinée à plancher sur des dossiers obscurs dans son bureau mansardé. Elle avait une sale tête, pâle, et aurait bien besoin d'un peu d'ultraviolets.

- A l'ombre, dit Anne. Au soleil, on se croirait dans un four à micro-ondes.

Elles s'installèrent à une table libre au bout de la terrasse d'une brasserie qu'elles fréquentaient de temps en temps et qui servait des salades énormes pour un prix raisonnable, même à l'extérieur. Il y avait deux menus identiques sur la table, et elles se plongèrent dans la lecture, bien qu'elles se doutaient qu'à la fin leur choix serait toujours le même.

- Une niçoise pour moi, dit Florence, avec de l'eau plate.

- Je vais changer cette fois. J'en ai marre de la végétarienne. Une nordique, tiens.

- Elle est pas mal, j'en ai pris une fois.

Elles hélèrent le garçon qui avait le regard dans le vide, le dos tourné à ses clients comme s'il voulait les oublier un moment. Il pris la commande presque avec réticence.

- Tu as l'air un peu pâle, dit Florence. Des soucis ?

- Oh, comme d'hab'. Je me suis engueulée avec François. Je crois que cette fois je vais le plaquer, j'en ai marre. S'il n'y avait pas mon fils, ça aurait été fait depuis longtemps. Je ne peux même plus supporter ses ronflements, c'est te dire. Et en plus on me charge de boulot comme un mulet.

- Toujours le truc sur lequel on a bossé avec Antoine ?

- Non, ça c'est en suspend jusqu'à la rentrée. Là, nos chères têtes chercheuses ont une nouvelle lubie. Ils trouvent qu'on est trop.

- Trop ? A six ? C'est dément, ça. Ils s'imaginent qu'on fait quoi ?

- Ils ont fait de savants calculs, ils pensent qu'à trois on s'en sortirait.

- Et comment on fait pour les permanences, les astreintes ? Il faut toujours qu'il y ait au moins deux personnes présentes, et ça c'est juste pour assurer le quotidien, répondre au téléphone...

- C'est ce que je leur ai dit, et toujours la même réponse : vous vous organisez comme vous voulez, vous êtes responsables, machin bidule. Si on peut pas prendre de vacances quand on veut, c'est pas leur problème, nous sommes « libres » de nous démerder nous même. Eux, ils ont les moyens de se payer une baby-sitter pour leurs gosses, ils savent pas ce que c'est de rentrer à pas d'heure et d'avoir les courses, la bouffe et les gamins en plus à la fin. Et je me retrouve avec un môme qui connaît par cœur les séries télé et se paye des notes de merde au collègue, François ou moi on n'a pas le temps de le faire bosser un peu, et pas le fric de lui payer des cours de vacances. Alors, la baby-sitter, c'est la télé...

- A trois je ne vois pas comment on pourrait s'en sortir ...

- Moi non plus, déjà que je bosse près de dix heures par jour, que je me tape deux heures de transports, quand ça marche et sur ma ligne ça marche mal, pour trouver mes deux mecs plantés devant la Playstation. Ma Playstation à moi, c'est Rosières. C'est ça qu'ils veulent ? Qu'on bosse comme des dingues pour se payer une vie de merde ? Y'a des jours où j'envie les femmes au foyer, on pourrait presque s'en sortir avec juste le salaire de François si on avait fini de payer l'appart', qu'on avait pas

deux bagnoles, quatre téléphones, des consoles de jeu et le satellite. J'en ai vraiment jusque là.

Le serveur venait d'apporter des salades. Florence la laissa vider son sac.

- Ce qui nous pend au nez, c'est qu'ils vont lancer un appel d'offre pour une TMA, une Tierce Maintenance Applicative : ils vont sous-traiter notre boulot à une boîte externe. La mienne est sur les rangs, ils en salivent d'avance, ils me mettent la pression pour monter un dossier de candidature, comme si j'avais que ça à foutre.
- Ca ne devrait pas être si intéressant pour eux, le nouveau système va démarrer dans quelques mois, c'est très court.
- Tu parles ! Je suis même pas convaincue que ça va démarrer, et puis de toutes façon il va bien falloir qu'ils continuent à faire tourner le vieux encore un moment.
- Pourquoi ? Dès que le nouveau est prêt, on bascule et on arrête l'ancien...
- Et les archives, tu en fais quoi ? Toute la comptabilité qui est enregistrée depuis dix ans, il faut pouvoir la consulter. Ca va demander des mois de travail de la convertir. En attendant, ils sont obligés de garder l'ancien.
- Si c'est ta boîte qui remporte l'offre, tu pourras continuer ton boulot ici.
- Oui, avec Ariel et Romain, c'est ce qu'ils ont prévu. Antoine, lui, devrait bosser sur la bascule justement. J'espère qu'il aime les voyages.
- Pourquoi ?
- TellTech a son siège au Luxembourg, ses techniciens à Utrecht aux Pays-Bas et ses cadres à Rome, les deux premiers pour des raisons fiscales, le troisième parce que le Vatican est un de leurs très gros clients, et sans doute que les cadres préfèrent la cuisine italienne aux fromages de Hollande.
- Moi ça ne me déplairait pas, un petit séjour à Rome.
- Sauf que ça va être des plans départ aux aurores, avion, meetings toute la journée et retour le soir à pas d'heures.
- Et Luc et moi, qu'est-ce qu'on devient ?
- Oh, vous, vous êtes salariés de la Banque, on vous recasera dans un autre service. Mais officiellement, je ne t'ai rien dit. Tout ça, ça peut changer du jour au lendemain. Et merde, ça caille tout d'un coup !

Le temps avait changé brutalement ; le vent s'était levé et le ciel se couvrait de nuages annonçant une averse prochaine. Les deux femmes finirent leurs salades aussi rapidement qu'elles purent, réglèrent et quittèrent la terrasse alors que les premières gouttes commençaient à apparaître. Lorsqu'elles arrivèrent à la Banque, c'étaient des trombes d'eau qui tombaient et elles étaient toutes les deux trempées. Luc était en train de préparer le café pendant que Romain était plongé dans les mots fléchés d'un journal gratuit.

- Aujourd'hui, grand concours de tee-shirt mouillé ! rigola Luc en les voyant.

Les deux femmes partirent se sécher tant bien que mal aux toilettes, puis revinrent se servir une grande rasade de café chaud.

- Ca va, vous n'avez pas l'air débordé en ce moment, dit Anne en regardant Romain qui leva à peine les yeux de son journal.
- Oui et c'est tant mieux, dit Luc, ça va me permettre d'assister à l'AG de cet après-midi.
- Quelle AG ?
- Tu n'as pas vu les affiches dans l'entrée ? Les syndicats ont appris que notre chère direction avait un gros projet de dégraissage, et évidemment ils profitent des vacances pour faire passer ça. Comme à chaque fois, ils vont d'abord présenter un plan

inacceptable, ça va grogner, et ils vont négocier à la baisse avec les syndicats qui nous expliqueront ensuite que c'est une grande victoire et qu'ils ont sauvé les meubles. Moi je te dis, ça sent la grève. Tu y vas aussi, Florence ?

- Je ne suis pas syndiquée, répondit-elle.
- Ben voilà, râla Luc, c'est bien ça les jeunes, aucune solidarité. Ca devrait être obligatoire, d'appartenir à un syndicat. De voter, aussi.
- Tu sais Luc, dit Anne, c'est Coluche qui disait : si les élections pouvaient changer les choses, il y a longtemps qu'elles seraient interdites.

Florence était préoccupée. Après ce que lui avait dit Fairchild et ensuite Anne, elle voyait de gros nuages s'amonceler à l'horizon. Elle avait pas mal d'ancienneté dans la Banque, mais cela ne constituait plus aujourd'hui une protection suffisante. Si elle était licenciée, à son âge, avec sa seule qualification de comptable et sa petite expérience informatique, elle allait certainement galérer pour trouver un nouveau travail. Elle pensait à Antoine qui, avec un diplôme d'ingénieur en poche et l'expérience qu'il avait, était resté sans emploi un long moment. Elle n'avait pas fini de payer le crédit de son appartement, et avait assez peu d'argent de côté. Heureusement, elle n'avait ni enfants ni parents à charge. Avec les indemnités et l'allocation chômage, elle devait pouvoir tenir jusqu'à avoir remboursé son crédit, mais à condition de mener une vie spartiate. Elle se demandait même si elle pourrait garder sa voiture. Elle avait projeté de s'offrir un petit séjour de thalassothérapie pendant ses vacances, elle se contenterait de quelques brasses à la piscine.

A la fin de la journée, en rentrant chez elle, elle fit quelques courses au supermarché, puis à la pharmacie ; elle avait besoin de produits pour Lassie ce soir, et pour Salem vendredi. Certains de ceux-ci n'étaient vendus que sur ordonnance, mais aujourd'hui tous les médecins imprimaient leurs prescriptions par ordinateur et c'était l'enfance de l'art de s'en faire une soi-même, pour peu qu'on ait un modèle et qu'on sache se servir d'un traitement de texte. Lorsqu'elle arriva chez elle, elle se dit en voyant les déjections de sa chatte sur le canapé où elle était allongée qu'elle avait pris la bonne décision. Elle remit le canapé en état autant qu'elle put, puis fit un grand câlin à Salem, après quoi elle lui apporta à manger ; la chatte ronronna de reconnaissance. Elle alla ensuite dans le petit cagibi où était installé son cabinet de magie et fit quelques préparations en prévision de la séance qu'elle aurait plus tard ; elle voulait absolument que tout soit terminé en une seule fois, pour mettre fin le plus vite possible à son engagement avec Karl, espérant par là sans grand espoir se débarrasser aussi de Louis. Elle alla ensuite dans sa chambre, pris une serviette de toilette et la déplia sur le lit, alla chercher Salem et l'installa dans la chambre. Le canapé était sale, souillé malgré ses efforts, couvert de poils de chat ; elle essaya de le nettoyer du mieux qu'elle put et fini par le recouvrir d'un drap propre. Elle alla ensuite se changer : une tenue un peu autoritaire pouvait faciliter l'induction de la transe. Elle opta pour celle qu'elle portait chez Louis, l'enfila puis alla dans la salle de bain pour se dessiner les yeux à la seule lumière d'une bougie afin que Lassie puisse bien les voir dans la pénombre. Ensuite, elle fit bouillir de l'eau pour se faire un thé en l'attendant.

Lassie sonna à sa porte vers dix-neuf heures trente ; Karl lui avait donné le code de la porte d'entrée de l'immeuble et elle était montée directement sans appeler par l'interphone. Sans maquillage et en tenue de ville passe-partout, elle n'avait plus du tout l'air d'une gamine sortie d'un manga. Ses cheveux bleus étaient attachés et couverts par un foulard.

- Bonsoir Lassie, tu vas bien ? Entre, je te sers une tasse de thé.
- Bonsoir Madame, dit Lassie en baissant les yeux.

Lassie s'assit sur la chaise que lui présenta Florence ; celle-ci partit chercher une tasse, la lui remplit de thé et s'en resservit une rasade.

- Alors, comment s'est terminée la soirée chez Louis ? Je n'ai pas pu rester le lendemain, il fallait que je rentre.
- Oui, Mylène nous l'a dit, c'est vraiment dommage, j'aurais bien aimé vous avoir auprès de moi.
- Ca s'est mal passé ?
- Oui et non, pas vraiment. Vous savez, j'étais complètement dans le potage, je ne me rappelle pas de tout. Je me souviens qu'ils m'ont attaché un moment les bras en l'air et que j'ai reçu des coups de martinet. Mais après, ils m'ont allongée sur une sorte de table et je me suis endormie. J'ai fais des cauchemars et quand je me suis réveillée, j'étais dans une espèce de cachot minuscule, toute nue avec juste une couverture, un vague matelas et un pot de chambre dans un coin. J'avais froid et je ne me sentais pas bien, j'avais mal au ventre, ça faisait comme des spasmes. J'ai eu très peur mais ils sont venus me libérer vite et Mylène m'a examinée, elle a fait des études de médecine, vous savez ? Elle m'a donné un cachet et après c'était fini. Ensuite, on a déjeuné et l'après midi, Karl et moi on est rentré à Paris parce que Louis et Mylène devaient filer en Suisse.
- Tu permets que je regarde ton ventre ?

Elle s'agenouilla à ses côtés, releva les pans de son chemisier, posa ses mains sur son ventre et se concentra. Ses mains glissèrent, palpèrent. Elle pouvait nettement percevoir deux inflammations de part et d'autre. C'était très bizarre, comme si son corps essayait de lutter contre quelque chose. Quelque chose de pas naturel.

- Si j'étais toi, dit Florence, je consulterai un gynéco. Tu as un stérilet ?
- Non, je ne le supporte pas, pas plus que la pilule. Karl met un préservatif, ça l'agace mais bon, c'est comme ça. Lui ne veut pas d'enfants, il en a déjà deux, je lui ai même signé un papier pour m'engager à faire le nécessaire en cas d'accident, ça fait partie de mon contrat.
- Et Karl est un spécialiste des contrats. Va quand même voir un gynéco. Karl a vingt ans de plus que toi, tu ne vas pas rester avec lui toute ta vie, tu auras peut être envie d'avoir un enfant plus tard et là, je suis prête à parier que tu as une inflammation des trompes. C'est le genre de chose qui peut rendre stérile.
- J'en parlerai à Karl, mais après tout, si je ne peux plus avoir d'enfants, ce n'est pas plus mal.
- Sauf si ton inflammation s'aggrave et que ça dégénère avec des conséquences plus sérieuses. Après tout, s'il ne veut plus d'enfants, il n'a qu'à se faire faire une vasectomie.
- Mylène m'a dit que ce n'était rien, que ça allait passer, et je n'ai plus mal du tout. Je peux la rappeler si jamais ça revenait. Elle est gentille, je lui fais confiance. Louis, par contre, c'est vraiment quelqu'un que j'aime pas, il est dur.
- Je suis d'accord, si je pouvais me passer de le revoir...
- Mais pour Karl, c'est un type très important pour sa carrière. Et ce qui est important pour Karl est important pour moi. Vous aussi vous êtes médecin ?
- Non, mais j'ai quelques notions. Karl t'a mis au courant de ce que nous allons faire ensemble aujourd'hui ?
- Non, il m'a juste dit qu'il voulait que j'aille chez vous et que je fasse tout ce que vous me demanderiez. Et que je lui raconte après.
- Bon alors je vais t'expliquer, je veux pas te prendre en traître. Ecoute. Karl m'a demandé de ne pas te dévoiler les détails et je ne le ferai pas, mais, en gros, je vais te créer une vulnérabilité. Une vulnérabilité un peu méchante, mais sans douleur, que

Karl pourra utiliser à sa guise, rien de tragique, ni d'irréversible, mais qui lui permettra, quand il le souhaitera, de te mettre dans des situations assez humiliante.

- Pire que l'autre soir ?
- Non, pas pire. Tu es vraiment d'accord ?
- En fait, c'est ce que je préfère : me sentir vulnérable dans les mains de quelqu'un en qui j'ai confiance. Et j'ai confiance en Karl, et en vous, jusqu'à maintenant vous m'avez donné plus de plaisir que de souffrance. Alors oui, je suis d'accord. Faites de moi ce que vous voulez.
- Alors je vais faire de toi un petit, un tout petit bébé. Une toute petite fille.
- C'est tout ?
- C'est tout. Juste un tout petit bébé. Commence par te déshabiller complètement. A partir de maintenant, on dirait que tu es bébé Lassie, et que moi je suis ta nounou.

Pendant qu'elle se déshabillait, Florence tira les rideaux, plongeant la pièce dans la pénombre. Elle alluma deux bougies et admira la plastique de Lassie qui se dénudait dans la lumière vacillante, puis sortit du sac de la pharmacie un paquet de changes complets pour adultes ainsi qu'une culotte en plastique étanche, une crème pour bébé, du talc et une tétine.

- Bien, bébé Lassie, c'est l'heure de te changer. Met ça dans ta bouche et garde le bien. Allez, allonge-toi sur le ventre, mon bébé.

Elle la prit par les épaules et l'installa sur le canapé tout en continuant à lui parler, puis lui appliqua la crème dans la fente des fesses et sur le sexe. Le produit dégageait une forte odeur de poisson pas frais mais cela ne semblait pas déranger Lassie qui avait l'air d'apprécier son massage et fermait à moitié les yeux. Elle lui fit ensuite enfiler le change et la culotte, puis la pris dans ses bras et commença à la bercer tout en chantant une sorte de comptine. Lorsque Lassie commença à lâcher prise, elle la fit basculer en disant la phrase clé qu'elle avait utilisée la dernière fois ; Lassie se retrouva plongée dans une transe profonde. Sans cesser de parler sur le même ton monotone, elle vérifia que les muscles de Lassie étaient relâchés, attrapa un petit pot qui contenait la préparation qu'elle avait faite et commença à l'appliquer sur le visage et le corps de Lassie en dessinant des signes étranges. L'odeur camphrée de la préparation se mêlait aux effluves de poisson de la crème, mais elle était trop concentrée pour que cela la gêne. Elle allait faire tout ce qui était en son pouvoir pour ancrer pour de bon la consigne dans la tête de Lassie.

La séance dura une bonne heure.

A la fin, elle était épuisée. Lassie, elle, était endormie sur le canapé. Elle enleva sa combinaison et remis ses vêtements de ville, appela Karl pour lui dire que Lassie allait revenir en taxi, qu'elle allait être un peu groggy et qu'il fallait qu'il la réceptionne, puis elle la réveilla, l'aida à enfiler ses vêtements par dessus sa couche qui était maintenant bien plus lourde, fit un paquet du reste des changes, du talc et de la crème, et descendit avec elle pour la mettre dans le premier taxi venu auquel elle indiqua l'adresse de Karl.

Elle la regarda partir. Lassie avait toujours la tétine dans la bouche.

Chapitre 17

La maison de Fred et Nath était située au sud-est de Tours, sur une petite colline qui surplombait le lit du Cher, un peu avant Chenonceau. Antoine s'était fait préciser l'itinéraire, cela faisait longtemps qu'il n'avait pas fait le trajet et il hésitait un peu. Il faillit rater la minuscule route, presque un chemin, qu'il fallait emprunter pour s'y rendre. La maison était en fait une vieille étable entourée de pâturages que le couple d'amis avait patiemment transformée en quelque chose d'habitable, sans fioritures, mais quand on connaissait leurs revenus c'était assez miraculeux de voir ce qu'ils avaient réussi à tirer d'une presque ruine, à partir de matériaux de récupération et d'une dose incroyable d'huile de coude et d'ingéniosité. Fred était un expert en système D ; il aurait pu faire une brillante carrière de chercheur ou d'enseignant mais avait préféré interrompre ses études de mathématiques pour organiser des petits concerts et des événements culturels. Il aimait la compagnie des artistes et fuyait celle des hommes d'affaire. Il vivait dans une marginalité confortable qui lui permettait quand même de disposer d'une belle propriété, certes assez atypique comme on dit dans les agences immobilières lorsqu'on veut cacher que la distribution ou la forme des pièces ne doivent rien à la raison mais au hasard et à la nécessité, comme cette salle de bain qu'il fallait traverser pour se rendre dans la chambre car il était prioritaire de la construire d'abord et que la chambre n'avait suivi que plusieurs années après.

C'était Fred qui lui avait fait connaître Gödel. Les travaux du logicien ne faisaient pas partie du cursus des ingénieurs, ils étaient complexes, n'avait pas d'application pratique et étaient pour tout dire dérangeants. Ils avaient même pour certains un parfum de blasphème. Démontrer que toute théorie rationnelle non triviale est incomplète, qu'elle permet toujours d'énoncer des propositions indécidables, des questions sans réponses, c'était fixer un horizon insupportable pour ceux qui imaginaient qu'un jour la science viendrait à bout de tous les mystères. Gödel prouvait qu'il y aura toujours des mystères. Et ainsi toujours une place pour la foi.

Il lui avait fait découvrir bien d'autres choses, les visions paranoïaques de Philip K. Dick, le chamanisme avec Carlos Castaneda, les constructions vertigineuses des contrepoints de Bach, la transe extatique de John Coltrane ou encore la poésie des films d'animation de Norman Mac Laren. Fred était un éclectique compulsif, entropique, auquel Nathalie avait apporté une modération bienveillante, elle qui avait autant les pieds sur terre que lui avait la tête dans les nuages. Ils se complétaient à merveille. Depuis combien de temps étaient-ils ensemble, ceux là ? En fait il les avait connus quand ils étaient déjà en couple, et aurait bien eu du mal à les imaginer séparés.

Il avait apporté deux bouteilles de vin de Loire qu'il avait empruntées, avec son accord, à son père. Fred et Nath étaient autant amateurs de vin que d'herbe, que Nath faisait pousser dans un lopin discret. Antoine soupçonnait le couple d'arrondir ses fins de mois en faisant un peu d'épicerie de leurs productions garanties biologiques auprès des artistes qui participaient aux événements qu'ils organisaient. Comme disait Fred, « quand on a pas le droit, on prend le gauche ». Ca ne lui avait jamais fait peur de faire des entrechats avec la législation. Il disait que c'était un devoir de respecter cette tradition française ancestrale de Guignol bernant le gendarme. Du moins tant qu'il n'y a pas de victimes, à l'exception peut être du fisc.

Il gara sa voiture dans la cour, attrapa ses bouteilles et fit le tour de la maison ; il aperçu Fred qui s'afférait torse nu une truie à la main à côté de la cuisine et Nath qui ramassait des légumes frais dans le potager. Il posa ses bouteilles sur le pas de la porte de la cuisine, salua Fred, alla faire une bise à Nath et revint vers son ami.

- J'aurais dû parier que je te trouverai en train de bricoler, dit-il.
- Trop facile. Ici, c'est un chantier permanent.

- Qu'est ce que tu construis ?
- Un four à pain. J'ai récupéré un tas de belles pierres chez un imbécile qui a acheté une ruine à deux pas d'ici. Au lieu d'essayer de la retaper pour se faire quelque chose de sympa, le gars a tout mis par terre et est en train de se faire construire un pavillon modèle en parpaing, avec tout câblé dedans, ordinateur domestique et les bugs qui vont avec. J'ai raflé le stock, il m'a même payé pour l'enlèvement ce con. La bagnole traînait un peu du cul quand on a ramené ça, on a dû faire plusieurs voyages pour monter la pente. Tu m'excuses, faut que je finisse le ciment, faut pas gâcher ce qu'on a gâché. Alors, quoi de neuf depuis le temps ?
- J'ai retrouvé du boulot.
- Les affaires reprennent. Tu fais quoi ?
- Archéologie informatique. Dans une banque.

Fred éclata de rire.

- Ah, ça te va bien, ça. Bon, tant que tu ne travailles pas pour l'armée, la police, ni dans la pharmacie ou l'agro-alimentaire, tu seras toujours le bienvenu ici. Tu pourrais pas rajouter quelques chiffres à mon compte ?
- Des zéros après la virgule, tant que tu veux. Pour le reste, on a tous eu envie de le faire, on n'a toujours pas trouvé comment. Ou alors il faudrait disposer d'un sacré nombre de complices, et changer très vite d'identité après.
- Vous avez pas bien cherché. Il y a toujours des failles, faut tomber dessus, c'est tout.
- Et toi, quoi de neuf ?
- A part le four à pain, on a fait quelques petits concerts sympas récemment, on a eu le guitariste et le saxo des Bérus, ils ont toujours les batteries chargés à bloc, ceux-là.

Les Béruriers Noirs faisaient partie des rares groupes issus de la mouvance punk, avec les Garçons Boucher et la Mano Negra de Manu Chao auxquels Antoine s'était intéressé. Il avait été stupéfait, presque effrayé, par l'incroyable énergie animale que ces lascars arrivaient à dégager avec aussi peu de moyens. Effrayé surtout par la puissance sombre que peut dégager une foule à l'unisson, et la facilité relative avec laquelle deux types arrivaient à la maîtriser. Ca relevait de la magie. C'était un talent.

Nath revenait vers la porte de la cuisine, un panier rempli de légumes sous le bras.

- Tu en as pour longtemps ? demanda t-elle. C'est pour savoir si je mets ça au feu tout de suite.
- Une vingtaine de minutes, ensuite on prendra l'apéro dehors.
- Je t'ai amené un échantillon de la cave de mon père, dit Antoine.
- C'est toujours bienvenu, j'adore les échantillons. Bon je te disais pour les Bérus. Eh bien, ils parlent de se reformer, c'est une épidémie en ce moment, même les vieux dinosaures de Yes ont fait une tournée y'a pas longtemps. Tu te rends compte, Yes ! On les a ressortis de la naphtaline.
- Moi j'aimais bien, mais c'est vrai que je n'ai pas réécouté ça depuis au moins vingt ans.
- Moi aussi. A part *Yessongs*, j'ai jamais vraiment accroché, trop pyrotechnique. En ce moment, l'autre épidémie c'est les *tribute bands*, les groupes hommage qui reproduisent à l'identique les concerts des vieux groupes, les Beatles ou Genesis. Avec le formatage que nous imposent les maisons de disques, faut pas s'étonner que les gens recherchent de la créativité dans les vides greniers. Y'a bien des groupes un peu créatifs, dans le métissage comme Lo'Jo ou l'électro comme le Peuple de l'Herbe, mais c'est pas ça que tu vas entendre à la télé. Même des pointures comme Daft Punk ou Air n'y passent quasiment jamais, ou alors sur des créneaux confidentiels.

- Ca passe sur MTV...
- Ca je sais pas, je capte pas ça ici. Pour le reste, c'est la nouvelle star, les paillettes et le plaqué toc. Génération Ikea. On rase de la pierre et on met du parpaing en réseau. Petites boîtes, petites boîtes, toutes pareilles.
- Génération jetable. Quand je vois, à côté de chez moi, la déliquescence des bâtiments autour de la tour Montparnasse, c'est passé de moderne à vétuste en l'espace de quelques décennies.
- C'est pas fait pour durer. Ni le béton, ni la culture. Pas de passé, pas d'avenir. Tiens, passe moi la grosse pierre là bas, elle devrait s'emboîter dans celle-ci. Les traditions, la mémoire, tout doit disparaître, on est dans le culte du futile et de l'éphémère, du prêt à penser et du tout-à-l'égo. L'obsolescence programmée. J'ai acheté un petit tournevis électrique l'autre jour, sans fil. J'étais vert : la batterie est soudée, dis donc. Comme c'est la pièce qui s'use le plus vite, quand la batterie est morte, tu n'as pas d'autre choix que de le jeter.
- On fabrique des déchets. Et tout ce qu'on a numérisé, mis sur informatique, toutes ces photos, ces films, on ne sait même pas si on pourra les relire dans vingt ans. Il ne restera plus de cette époque que des carcasses d'ordinateurs.
- Ca va être génération amnésie bientôt. Ca m'étonne toujours qu'on continue à enseigner l'histoire à l'école.
- Oh, celle qu'on y enseigne tient plus du recueil de mythes qu'autre chose. C'est le dada de mon oncle depuis qu'il est à la retraite.
- Ils vont bien, tes vieux ?
- Ma mère ne va pas bien du tout. Elle a une maladie dégénérative, un genre d'Alzheimer. C'est tout juste si elle m'a reconnu.
- C'est moche.
- Mon père est toujours aussi râleur, c'est plutôt bon signe. Et le tonton passe la presse au crible pour y débusquer toute trace de désinformation.
- Vaste travail.
- Ca l'occupe à plein temps. Il m'a fait tout un cours sur les techniques modernes de propagande. La manière dont on modèle l'opinion comme si c'était de la glaise.
- La force normative des média ! Il faudrait presque considérer la télévision comme une arme de destruction massive de l'esprit critique. On voit ce que ça a donné sur certaines civilisations traditionnelles comme les Inuits. Ils vivaient tranquilles, on leur a offert des postes de télé. Oui, offert. Faut dire que ces têtes de mules ne voulaient pas qu'on exploite les schistes bitumeux sur lesquels ils étaient assis. Alors on leur a gentiment offert des postes et on a attendu. Deux ou trois dizaines d'années après, plus aucun gamins ne voulait vivre comme leurs parents, ils voulaient tous des Nike et des Levi's, pourtant pas bien adapté au climat local. Ils voulaient ressembler aux gamins qu'ils voyaient à la télé. Mais pour ça faut du fric. On a vite vu apparaître la démerde, la prostitution, l'alcool, la délinquance. En l'espace d'une génération la civilisation Inuit avait été stérilisée, pour le plus grand bonheur des pétroliers. Bon, ça ira bien pour aujourd'hui, je rince mes outils et on va s'en mettre un ou deux derrière le col.

Il attrapa un tuyau d'arrosage jaune et nettoya ses instruments, puis les deux hommes se dirigèrent vers la table où Nath était en train d'installer des verres, à côté d'un vieux pommier au tronc noueux. Elle avait découpé des lamelles de carotte et des cubes de fromage pour accompagner l'apéritif.

- C'est pastis ou pastis, ou eau plate. Désolé, on est assez monomaniaques, Nath et moi.
- Pastis ça ira. Ca accompagne bien la chaleur.

- Oh, on en boit aussi en hiver. Tu vas goûter notre dernière récolte. Un copain nous a ramené des graines d'Amsterdam. C'est de la dynamite, presque trop forte. Pas question de fumer ça pur ou alors tu te retrouves sur le dos à compter les étoiles, même si tu n'as bu que de l'eau avec.

Nath était en train de préparer des petits sticks à l'aide d'une boîte à rouler.

- Tu ne préfères pas que je fasse un trois feuilles ? demanda Antoine.
- Ah non, les joints de Cardan, on sait ce que c'est, c'est articulé dans toutes les directions et ça fini toujours par péter ! rigola Fred.
- Celle là, on me l'avait jamais faite...
- Nous on préfère les cigarettes. Il y a souvent des gens du coin qui passent à côté. C'est moins voyant. Encore faut-il espérer qu'ils aient le pif bouché. A la tienne.
- A la vôtre, Fred, Nath... Et depuis qu'on s'est vu, tu as fais d'autres travaux à part le four à pain ?
- Il y a eu un véritable saut quantique. On a un chauffage central, maintenant.
- Oh mais dites donc, on s'embourgeoise à ce que je vois. Solaire ?

Fred alluma sa cibiche et tira une grosse latte qui lui provoqua une quinte de toux.

- Bois (tousse), mais avec (tousse) astuces. Dis donc, tu l'as coupé avec (tousse) du piment celui là ?
- Prend un coup de flotte pour faire passer, ça va te faire du bien.

Fred avala trois gorgées de pastis.

- Je préfère attaquer la couche d'eau jaune. Bon. Tu te rappelles de la cheminée que j'avais construite avec les grosses pierres qu'on avait piquées lorsqu'ils avaient fait le chantier de l'autoroute et qu'ils avaient dû raser une vieille ferme. Qu'est-ce qu'on en avait bavé pour ramener ça ici. Eh bien, j'y ai installé une crémaillère, un gros chaudron, et j'ai mis un tuyau de cuivre en serpentins dedans. Ça nous fait une chaudière à bois très convenable, et en plus c'est joli à regarder.
- Ça nous a fait une sacrée différence sur les factures d'électricité, dit Nath, et pourtant on faisait gaffe à pas trop allumer les radiateurs.
- Le solaire, on en a déjà un peu avec la citerne qu'on a peinte en noir pour avoir de l'eau chaude, mais c'est pas optimal du tout. Bon, on tend quand même vers l'autarcie énergétique, on devrait y arriver au voisinage de l'infini.
- Je te préviens, dit Nath, si vous vous mettez à parler de maths, je vous laisse, je préfère autant m'occuper de la cuisine.
- Arrête, dit Fred, c'est suffisamment rare que je tombe sur quelqu'un qui aime les maths autant que moi... en fait, je me demande aujourd'hui si je serais encore capable de calculer une dérivée. Et je ne te parle pas de tenseurs ou d'équa' diff'. C'est pas comme la bicyclette, ça s'oublie. Ça s'use quand on ne s'en sert pas. Et en dehors des quatre opérations, de la règle de trois et de deux ou trois petits trucs de géométrie, c'est rare que je m'en serve.
- Pareil pour moi, je ne saurais même plus résoudre une équation du second degré, c'était quoi déjà, B deux moins quatre A C ? Je sais plus. Je me souviens des grands concepts, j'arriverai à les expliquer, mais toute la mécanique ça m'est sorti de la tête. Et ta petite herbe, ça n'aide pas. Elle est excellente, mais je vais poser le stick pour l'instant, je le finirai plus tard sinon je vais même plus savoir comment je m'appelle.
- On s'y fait, mais va à ton rythme. Pour en revenir aux maths, je m'intéresse plutôt à leur histoire et à la manière dont on les perçoit. Gödel avait planché la dessus, la

vieille polémique sur est-ce qu'on invente les mathématiques ou est-ce qu'on les découvre...

- Bon, dit Nath, je vais préparer le dîner. Vous pouvez mettre le couvert à l'intérieur ? J'ai peur qu'on ait de l'orage.
- C'est marrant, dit Antoine en voyant Nath rentrer dans la maison, les réactions de rejet que les maths engendrent. C'est viscéral. Je reconnais qu'il y a beaucoup de mauvais profs mais quand même...
- Ils devraient peut-être commencer par expliquer aux gosses à quoi ça sert ? Essaie d'apprendre le solfège à un môme qui ne connaît comme seule musique que celle de la Star Academy, il te fera un rejet pareil. J'avais fait un blocage comme ça avec la topologie. On me gavait de formules, de définitions, et je ne voyais pas à quoi ça pouvait bien correspondre, les ouverts, les fermés, les compacts... Quand tu vois la définition d'un compact...
- « De tout recouvrement ouvert on peut extraire un recouvrement fini », ah oui celle là m'a marquée, dans le genre obscur ça vaut du Lacan.
- Ca m'a fait chier un bon moment, jusqu'à ce que quelqu'un me dise que la topologie, c'est la science des formes. Qu'est ce que ça veut dire que deux objets ont la même forme ? Est-ce qu'on peut trouver des critères qui ne soient pas métriques ? Or, une forme, c'est des pleins et des creux. Pour embrouiller les choses, on a appelé les pleins des fermés, et les creux des ouverts, pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué, ça c'est pas propre aux matheux, regarde le jargon des médecins. Mais c'est juste des histoires de pleins et de creux, une forme. Et une forme est compacte si elle a un nombre fini de pleins et de creux. Et tout d'un coup tout s'est éclairé.
- J'ai eu ça plein de fois, avec les tenseurs par exemple, je ne voyais pas ce que c'était jusqu'à ce que quelqu'un me montre avec un bout de tissu que l'élasticité n'était pas la même dans toutes les directions, et qu'il fallait un gros tableau de nombres pour modéliser ça.
- J'appelle ça « intuitiver ». C'est un peu comme quand tu lis un bouquin. Au début, tu vois juste des taches d'encre sur des feuilles, dans ta tête ça s'organise en lettres, puis en mots, puis en phrases... et pof ! Tu passes de l'autre côté du miroir, tu oublies le bouquin et tout ce qui se passe autour de toi, tu es dans l'histoire, tu rêves en résonance avec le texte. C'est un état hypnotique, un état de transe. Avec les maths, c'est pareil. Il y a un moment où les symboles et les équations se transforment en images, en ressenti. Tu t'es fabriqué une analogie dans ta tête. Et là tu trouves des choses. Tu vois des choses. Et c'est là que j'en reviens à Gödel.
- Juste une parenthèse en parlant d'analogie. Tu connais l'ordinateur à spaghettis ?
- Ah non, ça je connais pas. Ca fait la sauce aussi ?
- Non, c'est une analogie, justement, pour illustrer la différence entre les calculateurs analogiques, justement indice deux, et les calculateurs numériques comme les machines à calculer ou les ordinateurs. Les analogiques, eux, sont utilisés dans l'industrie. Imagine que tu aies à trouver le nombre le plus grand dans une liste. Tu prends des spaghettis...
- Cuits ou crus ?
- Crus. Tu tailles un spaghetti par nombre à la longueur qu'il indique. Ensuite, tu prends tous les spaghettis que tu as taillés dans la main et tu les tasses verticalement sur une table. Tu prends celui qui dépasse, c'est le plus grand, tu le mesures et tu as le plus grand nombre.

- Marrant, et alors ? C'est pas plus rapide de parcourir la liste, tu notes le premier nombre, tu avances et si tu trouve plus grand, tu barres et tu re-notes.
- Oui et non. Ce qui est intéressant avec les ordinateurs analogiques, c'est que, une fois que la préparation des spaghettis est faite, la résolution du problème est quasi instantanée, quel que soit le nombre de spaghettis. Avec ta méthode, plus il y a de nombres et plus c'est long.
- Oui mais, faut les couper, les spaghet'.
- Sauf si les spaghettis te sont fournis déjà coupés. C'est ce qui se passe avec les calculateurs industriels. Les capteurs leurs fournissent des données déjà analogiques. Il n'y a pas à transformer des nombres en spaghettis, c'est déjà fait. Avec ça, ils calculent instantanément, en temps réel, des trucs incroyables. Mais ils calculent toujours la même chose, on ne peut pas les reprogrammer ou si peu, c'est moins flexible que le numérique. Pour en revenir à ce que tu disais, ça illustre la puissance de la pensée analogique par rapport à la pensée numérique, rationnelle et logique. Une fois qu'on a mis en place les bons circuits avec les bons capteurs, on a des résultats fulgurants.
- Je suis heureux d'apprendre que je suis un calculateur hybride, mi analogique mi numérique, avec des spaghettis en plus mais ça je le savais...
- Tu as deux cerveaux, dit Antoine en rallumant son mégot.
- Beaucoup plus en fait, sans compter les spaghettis. Bon, pour en revenir à Gödel, donc...
- Ce bon vieux Kurt, on avait failli l'oublier, dit Antoine.
- Il avait tranché à sa manière la polémique. Pour lui, les mathématiques étaient découvertes et pas inventées...
- Oui, et il en déduisait qu'il existait des esprits, Dieu et le Diable.
- Pour lui les objets mathématiques existent dans un espace autre, extérieur, dans lequel on peut avec de l'entraînement jeter un coup d'œil. La aussi, ça passe par une espèce d'état de transe. Un truc quasi chamanique. Une sorte de connexion.
- L'intuition comme interface avec un autre espace ?
- Ce n'est pas la seule interface. L'intuition et l'empathie ne sont que les premiers niveaux d'interface avec le monde des esprits.
- Bon les mecs, vous bougez votre cul ? cria Nath de la cuisine.
- On y va, Nath, dit Fred.

Il finit son verre et se leva. Antoine le suivit dans la salle à manger en attrapant au passage ses bouteilles de vin.

- Pour en finir avec les maths, dit il, pendant qu'on peut encore en parler sans déclencher d'incident diplomatique, c'est vraiment dommage que tant de gens en aient été dégoûtés. C'est quand même important : imagine un mode sans maths ; pas de commerce, pas de navigation...
- Pas d'architecture, d'économie, de technologie, d'industrie... En fait je ne crois pas qu'il puisse exister une forme de civilisation sans un minimum de maths. C'est apparu avant l'écriture, ce truc là. Mais une fois de plus, au quotidien, ça ne se sert pas de grand-chose. Tiens, je te propose une petite expérience de pensée.
- D'accord.
- Tu fermes les yeux et tu imagines un arbre, ce que tu veux, sapin ou chêne. C'est pas pour faire un test psychologique, quoique...

- Pour le test psychologique, il faut indiquer que cela ne doit pas être un sapin. Bon voilà, je vois mon arbre.
- D'accord. Maintenant, essaye de voir deux arbres en même temps.
- Oui, et alors ?
- La question, c'est : à partir de combien d'arbres cela devient-il un bosquet ? Par exemple, essaye de voir sept arbres à la fois, tu peux ?
- Attend... non, il faut que je décompose, quatre et trois.
- Donc, sept arbres ou plus, c'est un bosquet. Par contre, trois ou quatre, tu peux les voir d'un coup.
- Trois sans problème. Quatre, c'est plus difficile, mais avec un peu de concentration... cinq, non, je dois décomposer.
- Quatre c'est l'horizon. L'horizon de la perception analogique des nombres. Au delà, il faut décomposer, il faut compter, numériser. Trois, c'est le plus grand nombre qu'on puisse percevoir sans effort. D'où son importance, et là je ne parle pas que de maths.
- La trinité, les trois dimensions... C'est peut être pour cela qu'on essaye d'éviter, en téléphonie, de proposer plus de trois ou quatre choix dans un menu, ou d'avoir plus de trois ou quatre touches à presser à la suite pour faire une action.
- Et en plus, trois est la meilleure approximation entière de « e », la base des logarithmes népériens. Un logarithme, ça mesure l'importance, le poids, la magnitude d'un nombre. Si tu as deux euro en poche, un euro de plus ça change vachement la donne, par contre si tu as mille euro, un euro de plus ou de moins, c'est sans grande importance et pourtant, en valeur absolue, c'est pareil. Mais la valeur, ce n'est pas l'importance. L'importance d'un nombre augmente avec le nombre, mais beaucoup moins vite, c'est grosso modo proportionnel au nombre de chiffres qu'il faut pour l'écrire, à l'ordre de grandeur, et c'est là qu'on voit notre nombre trois pointer son nez, puisque c'est lui qui sert de base pour calculer l'importance, le logarithme.
- L'importance se dilue dans la multitude...
- Oui, en fait le logarithme mesure la *perception* qu'on a de la valeur. Et trois est le plus grand entier qu'on *perçoit* sans compter, analogiquement. Imagine maintenant l'époque où nos ancêtres ont commencé à domestiquer des animaux, bien avant les maths ou l'écriture. Tu vois un berger devant son troupeau de moutons. S'il ne sait pas compter, il lui est quasiment impossible de savoir s'il ne lui manque pas un mouton.
- Sauf s'il n'en a que trois ou quatre. Sinon, il faut qu'il décompose en petits groupes de trois ou quatre.
- Et après, si il a plus de trois ou quatre groupes, qu'il les décompose... non, trop compliqué. En fait ce qu'il lui faut c'est une analogie. Et ça tombe bien, il a devant lui un petit tas de cailloux blancs. Il regarde ça en rêvassant. Ça ressemble à un troupeau de moutons en miniature. Et là, il a un flash.
- Un caillou, un mouton...
- Exactement. Il ramasse un caillou par mouton. Après, il suffit qu'il balaye du regard son troupeau en faisant passer un caillou d'une main à l'autre pour chaque mouton.
- En faisant attention à ne pas en oublier et a ne pas en compter un deux fois.
- Bien sûr, mais c'est comme ça qu'on a inventé le calcul. Calcul, ça veut dire caillou. Par la suite, les bergers en auront marre de trimballer des sacs de cailloux et on inventera tout un tas d'autres analogies, les doigts, des traits de couteau sur un bâton, des signes... L'analogie est à la base de la connaissance, et celle ci passe par une sorte d'état de transe.

- Par le rêve. Ca me plait bien, ça, la connaissance par le rêve. Elle est pas mal, ton herbe.
- Dans certaines traditions chamaniques, on insiste sur l'importance du rêve, et le rêve c'est un état de transe particulier, comme l'hypnose ou l'ivresse.
- La pensée magique est purement analogique, la pensée rationnelle est numérique. Ca rejoint un peu Gödel, la pensée rationnelle est incomplète sans la pensée analogique, magique. Celle que la science rejette et qui pourtant a contribué à la créer. C'est œdipien.
- C'est pour ça que je doute qu'un ordinateur puisse un jour avoir de l'intuition ou de l'empathie, en tout cas pas s'ils sont bâtis sur un modèle rationnel.
- Moi aussi, mais je ne doute pas qu'on puisse faire un programme qui fasse croire qu'il a de l'intuition ou de l'empathie, au point que personne ne pourra dire s'il en a vraiment ou s'il simule. Ca aussi c'est une question assez vertigineuse, trouver des critères pour déterminer si on est face à quelque chose d'authentique ou de simulé, comme dans le film Matrix.
- Bon, c'est prêt...

Nath venait d'apporter sur la table un magnifique gigot avec les légumes du jardin ; Antoine attrapa une des bouteilles de vin, l'ouvrit et remplit les verres pendant que Fred découpait la viande et faisait le service.

- Et ton boulot, c'est pas trop chiant ? demanda Fred.
- Ca va. Mais je commence à en avoir marre de l'informatique. Il faudrait peut être que j'envisage une nouvelle carrière, mais pour faire quoi ?
- Remet toi à la musique, je peux t'organiser des concerts.
- Je n'ai pas pratiqué depuis des années, je ne sais même pas si je pourrais encore monter une gamme.
- Fais de l'électro. Avec ce que tu connais de l'informatique, tu ne devrais pas t'y sentir dépaysé.
- Justement, ça me rappelle trop le bureau. Il est délicieux, ton gigot, Nath.
- Merci...
- Ecrit un bouquin.
- J'y ai songé. Ca fait longtemps que ça me trotte dans la tête. J'ai quelques idées mais pas d'histoire pour faire le lien.
- Quel genre d'histoire voudrais-tu écrire ? demanda Nath.
- Probablement du fantastique, c'est ce que je préfère lire. Mais en même temps, j'aimerais que ça soit réaliste. Il y a tellement de fantastique dans le quotidien que je n'ai pas envie de sortir l'artillerie lourde. Parler de notre époque. De tout ce qu'on vit. Faire des portraits de gens que j'ai rencontrés, raconter tout un tas d'anecdotes que j'ai vécues, parler de mes petites lubies, les maths bien sûr, mais aussi la musique, la philo, la spiritualité aussi, confronter des points de vue, voire glisser quelques brèves de comptoir, des dialogues où on refait le monde autour d'une table. Mais je sais aussi ce que je ne voudrais pas y mettre.
- Quoi par exemple ?
- Il n'y aura ni poursuite en voiture, ni héro solitaire qui sauve le monde à la fin.
- Tu as raison, dit Fred en riant, il faut protéger la littérature française de ces affreux clichés américains. Ca et les gros flingues. En France, on est plus poison ou couteau.
- Et pas d'idées pour la trame ?

- Non. Si c'est du fantastique, il faudra y parler de sorcellerie, mais pas à la Harry Potter.
- Dommage, ça se vent bien.
- Oui mais je préférerais parler de la sorcellerie actuelle, pas d'inventer une sorcellerie de contes de fée. Des sorciers, il y en a, des vrais. J'ai même une collègue de travail qui s'intéresse à ça.
- Ici on a le père Camus, la ferme en bas de la route. Il nous a bien rendu service pour creuser le puits au bon endroit. Il passe les verrues, les piqûres d'insectes, les morsures de serpent, et fait une petite gnôle pas piquée des hannetons.
- Ca pourrait être le début de ton histoire, dit Nath. Un type qui rencontre une sorcière et découvre la sorcellerie grâce à elle.
- En plus, ajouta Fred, ça permet de mettre un peu de romance, ça fait pas de mal.
- Pour la romance, c'est plutôt mal parti.
- Ne désespère pas, c'est juste le début de l'histoire. Il faut faire durer le suspense, couchera, couchera pas ? Pour le reste, ajoute une bonne petite théorie du complot, c'est à la mode depuis le onze septembre, et ça devrait bien se vendre. Les Illuminati, Bohemian Grove, les Skulls and Bones, ils ont tous des connexions avec la sorcellerie.
- Mouais, les théories du complot, c'est pas trop mon truc, je trouve ça trop simpliste. Pourquoi pas le complot juif ou les protocoles des sages de Sion pendant que tu y es ? J'aurais du mal à écrire une histoire à laquelle je ne crois pas.
- Pourtant Nath, dit Fred en la regardant avec un sourire, elle arrête pas de comploter.
- En fait, dit Nath, le complot juif, c'est moi mais il ne faut surtout pas le répéter.
- Oh que si, dit Antoine, si j'écris un jour un bouquin, je ne manquerai pas de te dénoncer !
- Elle et son frère n'ont pas arrêté de comploter l'été dernier pour qu'on aille lui rendre visite en Israël. Tu sais combien j'ai horreur des voyages.
- Fred ne le dira pas, dit Nath, mais il a une peur bleue de l'avion. Il a fallu le droguer pour qu'il monte.
- Le complot se précise, dit Fred : drogué et enlevé vers Israël, ça peut faire une bonne intrigue de roman, non ?
- Daniel est parti s'installer là bas ? Il en parlait comme ça, je ne pensais pas qu'il allait le faire pour de bon.
- Ca le travaillait depuis longtemps, dit Nath, mais il a sacrément déchanté. Pas de travail. Et quand il y a une place, les nouveaux venus ne sont pas privilégiés.
- Ca fait longtemps qu'il est parti ?
- Pas loin de deux ans. Mais tu comprends, quand tu pars avec des idéaux plein la tête, et que tu te retrouves dans un pays en état de siège à faire serveur chez MacDavid ou à ramasser les poubelles, tu tombes de haut. Je crois qu'il va finir par craquer et rentrer en France.
- MacDavid, soupira Antoine, c'est une blague ?
- Non, ça existe bien, dit Fred, ça s'invente pas des trucs pareils. En tout cas, ça fait bizarre de se retrouver là bas. De voir en vrai ce que tu vois à la télé, et tout ce que tu ne vois pas ou si peu, la vie quotidienne des deux côtés du mur. On devient vite parano, dans ce bled. Ca fait bizarre de voir des gamines prendre un verre à un bar avec une mitraillette en bandoulière. Les mecs qui se baladent avec un flingue à la ceinture. Le western. Sans compter la litanie d'attentats à la télé. On est resté quinze jours, eh bien j'étais pas mécontent de retrouver la douceur tourangelle.

- Tu sais le premier truc qu'il a fait en rentrant ? rigola Nath. Il s'est bâfré une côte de porc à la crème !
- J'en avais marre des fallafels. Ceci dit, Daniel cuisine bien et ils ont de très bons pinards là bas. Et j'en ai profité pour faire de la prospection. J'ai entendu pas mal de bons groupes, j'ai pris quelques contacts, je vais essayer d'en faire venir un ou deux.
- C'est vrai que l'ambiance était pesante, dit Nath, moi je n'ai pas aimé du tout, on a l'impression d'être tout le temps en danger. Je suppose qu'à la longue on doit s'y faire, mais franchement je ne vois pas l'intérêt, sauf à avoir la foi chevillée au corps, d'aller s'installer dans le coin du monde où les juifs sont le plus menacés. Ici, j'ai une paix royale. Ma terre promise, elle est là, autour de la maison.
- Vous vous êtes un peu baladés dans le pays ?
- Oui, dit Fred, on est remonté jusqu'à la frontière libanaise et on a été aussi voir la mer morte. Quand on est arrivé à la frontière et qu'on a vu cet immense grillage de barbelés et de miradors, on s'est demandé s'ils n'étaient pas en train de construire le plus grand camp de concentration du monde. Tu sais, c'est ça les juifs, ils veulent toujours plus grand !
- En redescendant, dit Nath que la pique de Fred laissait de marbre, on est passé par Jéricho. Notre voiture, c'était une plaque jaune au milieu des plaques vertes. On sentait des regards de haine sur nous. On s'est arrêté, discuter un moment. La haine, ça tombe vite quand on parle sincèrement. On est tombé sur deux filles vachement sympas. Elles nous ont raconté les difficultés de leur vie quotidienne. Ça fait froid dans le dos, même par quarante degrés à l'ombre.
- En tout cas, ça m'aura permis de vérifier la courbe de Gauss.
- Vous n'allez pas encore repartir sur les maths ? dit Nath. Bon, je vais débarrasser, j'apporte le fromage.
- C'est quoi cette histoire de courbe de Gauss ? demanda Antoine.
- C'est un bouquin qui est sorti il y a quelques années. C'est un peu spéculatif, mais j'y crois assez. Nath, tu amènes un peu de pain avec le fromage ?
- Je vais ouvrir l'autre bouteille, dit Antoine, il y a marée basse.
- D'accord mais promet moi de ne pas reprendre la route. On a un canapé très confortable et le duvet qui va avec. Le trajet est pas difficile mais les flics y font régulièrement des contrôles.
- Ça marche, d'autant plus que j'espère que tu me referas goûter à ton foin, il faut juste que je prévienne mon père.
- Appelle sur mon fixe, les portables ne passent pas ici. On travaille à l'ancienne, fax et minitel.
- Je n'ai pas mon portable et je te souhaite que ta maison ne soit jamais sous couverture, la pollution électromagnétique, ça existe et c'est inquiétant. Donc ta courbe de Gauss ?
- Tu sais, c'est la courbe en forme de dos d'âne. L'idée de l'auteur, c'est que dans un groupe suffisamment important, la répartition des caractéristiques est identique, elle suit une courbe de Gauss. Il y a la même proportion d'esprits brillants et de crétins, de types honnêtes et de voleurs, de gens bien et de gens foutre.
- Sauf si tu considères un groupe composé uniquement de crétins et ça peut être vaste, c'est pas la matière première qui manque. Mais c'est vrai que même là, tu devrais avoir une répartition à peu près gaussienne entre les simples naïfs et les débiles profonds.

- Israël et Palestine, c'est pareil : la même proportion de gens biens et de gens foutre de part et d'autre. Le problème là-bas, c'est que ce sont les gens foutre qui ont les plus grosses pétoires.
- Ce sont toujours les gens foutre qui ont les plus grosses pétoires, parce qu'il faut être un gens foutre pour avoir envie d'en posséder une.
- Ou crever de trouille. Ou habiter un endroit isolé comme ici, c'est pour ça que j'ai un stock de kalachnikov à la cave.
- Tu rigoles ?
- J'ai pas de cave. Mais j'ai un fusil de chasse. Pour l'instant, il ne m'a servi qu'à braconner, mais je ne suis pas fâché de savoir qu'il est là. Tu veux du chèvre ou du vache ?
- Les deux, mon général. En parlant de bouquins, tu as des trucs sympas à lire ? Oh merde, je dois encore en avoir une dizaine à toi chez moi, j'oublie toujours de descendre avec.
- Pas grave, les livres, faut que ça circule. S'ils t'ont plu, fais les passer. Qu'est ce que je pourrais te filer ? Ah si, ça devrait t'intéresser, tu pourras peut être le glisser dans ton futur roman.

Il alla chercher dans sa bibliothèque un gros bouquin à la couverture tape à l'œil. Le titre était « Mondes en collision ».

- Il vient d'être réédité, c'est un bouquin qui a été quasiment censuré pendant des années. Velikovsky était pas un scientifique et il s'est probablement gouré par endroits, mais l'idée générale est intéressante. Il a essayé de mettre en parallèle toutes les vieilles légendes, l'histoire telle qu'elle est racontée par les traditions. Il y a plein de choses communes, notamment le « mythe » du déluge.
- Probablement le souvenir d'une catastrophe naturelle, d'un tsunami par exemple.
- Exactement, sauf que là ça devrait être un tsunami à l'échelle de la planète. Lui, il imagine qu'un astre errant serait entré en collision avec la Terre et l'aurait même ralenti dans sa rotation. Tiens, tu sais pourquoi le cercle trigonométrique, le double rapporteur, a trois cent soixante degrés ?
- Bonne question, j'ai toujours pensé que c'était parce que ça se divisait bien...
- D'après lui, avant cette collision, l'année comportait trois cent soixante jours, et chaque degré du cercle correspond à un jour de l'année, c'est ce qu'on retrouve dans le zodiaque : douze mois de trente jours. Et bingo, voilà que la Terre prend un coup de frein et que l'année devient plus longue. Ça correspond bien, aux traditions, toutes les grandes civilisations de l'époque ont dû, au même moment, réviser leurs calendriers. On a essayé d'expliquer ça en disant que leurs calculs étaient faux. Quand on voit ce dont ils étaient capables, se gourer de cinq jours, c'est énorme. Ils s'en seraient rendu compte au bout de quelques années. Bref, pour lui, il y a choc avec un astre errant, ça déclenche des cataclysmes un peu partout, la Terre en sort sonnée, l'année rallonge de cinq jours et des poussières, notre astre errant se stabilise quelque part autour du soleil... Et Vénus apparut au firmament des cieux.
- Pourquoi Vénus ?
- Vénus, « l'étoile » polaire, bien qu'étant une planète, apparaît comme une des étoiles les plus brillantes. On ne peut pas la louper et pourtant, elle n'est mentionnée dans les traditions qu'après le déluge, avant on en parle pas. L'astronomie était déjà développée, on pouvait prévoir les éclipses, mais pas de Vénus avant le déluge. Vénus qu'on appelle aussi Lucifer, le porteur de lumières, celui qui guide les hommes.

L'ange déchu qui s'est abattu sur terre et y a semé la destruction, et qui se rattrape depuis en permettant à tous les nomades de se repérer la nuit.

- Un diable qui se rachète ? C'est presque une faute professionnelle.
- Lucifer n'est pas le diable, pas plus que Satan ou Belzébuth. Ce sont tous de vieux cultes que les églises ont « diabolisés » pour que le bon peuple s'en détourne. Satan, c'est l'accusateur, le procureur, et Belzébuth ou Baal c'est le maître des princes. Mais aujourd'hui on confond tout. Non, Lucifer nous a fait un sale coup en nous télescopant, mais depuis il guide les voyageurs et apporte la lumière. Il conserve encore de nombreux adeptes, souvent fort discrets et très influents. On raconte que Mitterrand s'était intéressé de près à ce culte, entre autre. Et il a l'air assez populaire chez certains de nos dirigeants.
- Qu'est ce qui te fait dire ça ?
- Tu n'as pas remarqué que Bush faisait de temps en temps un signe avec sa main, pouce et auriculaire levés, les autres doigts repliés, comme une tête de diable ? Et pas seulement Bush.
- Bush adepte de Lucifer ? C'est un type certes diabolique, mais il se dit lui même être un « *born again christian* », un chrétien. C'est pas un peu contradictoire ?
- Une fois de plus, Lucifer n'est pas le diable, mais celui qui apporte la lumière. C'est un symbole de connaissance et donc de pouvoir. Les adorateurs de Lucifer sont ceux qui ont vu la lumière, les illuminés. Il faut comprendre ce qui se passe dans la tête d'un type qui dispose de pouvoirs immenses. Pour toi, être riche, tu définis ça comment ?
- C'est quand l'argent n'est plus un problème pour toi. Tes revenus équilibrent tes besoins sans que tu aies à y penser.
- C'est le début de la richesse. Maintenant, imagine que tu sois plus riche encore. Il arrivera un moment où tu pourras t'offrir tout ce qui te fera envie sans te poser de questions. Et imagine que tu sois plus riche encore. Il arrivera un moment où tu pourras t'offrir de l'influence sur les autres. Et plus riche encore. Il arrivera un moment où tu auras les moyens d'écrire des pages d'histoire. Tu peux alors te dire que si Dieu t'a permis d'en arriver là, c'est que tu le mérites, que d'une certaine manière tu es plus apte à écrire l'histoire que les autres. Il existe des gens, quelques centaines de familles tout au plus, qui ont ce pouvoir. Et beaucoup d'entre eux ont adopté Lucifer comme symbole de leur élévation. Dans la littérature du complot, on les désigne souvent sous le nom d'Illuminati, en référence à une vieille société secrète de Bavière dont faisaient partie Goethe et Mozart. Pour moi, ces gens là forment une confrérie informelle de requins cupides qui ont un pouvoir d'influence et de contrôle énorme et qui s'affairent dans les coulisses pour que ce soit eux qui aient toujours la plus grosse part du gâteau.
- La cupidité, c'est bien le plus grand pêché qui soit. Si tu regardes bien, tous les malheurs que des hommes ont fait subir à d'autres ont pour ferment la cupidité.
- La cupidité et l'orgueil. Et ces gens là cumulent souvent les deux. Mais même si tu as réussi dans la vie au point d'avoir dans tes mains le pouvoir de changer le monde, cela ne prouve pas que tu sois apte à le faire. C'est ton orgueil qui va te proclamer alors petit maître du monde. Et là, tu deviens extrêmement nuisible. Et ces gens là sont nuisibles.
- Des gens riches et influents, ça a toujours existé. Ce n'est pas nouveau.
- Sauf que... aujourd'hui on dispose d'instruments nouveaux qui changent considérablement la donne. Ton oncle t'a parlé des techniques modernes de propagande, de la manière dont on pouvait modeler les esprits à travers les media.

Avant, les seuls outils de formatage, c'étaient les églises, puis l'école. Mais c'était presque de l'amateurisme comparé à ce qu'on sait faire aujourd'hui. Il y a eu ces dernières décennies une accélération hallucinante des choses. Crois-moi, il y a quelque chose de méchant, de très méchant qui se prépare. Comme un parfum d'apocalypse.

- Apocalypse ? Comme tu y vas !
- J'exagère à peine. Le mouvement s'est intensifié, et ça va entraîner une réaction. Nous sommes là dans une guerre, une guerre invisible. Il n'y a pas de complot, encore moins de complot juif, juste des clans furtifs avec parfois quelques juifs dedans. Le clan occidental mené par les Etats-Unis a une longueur d'avance et il est tellement ivre de se voir si grand dans son miroir qu'il rêve d'une domination totale. Mais il y a des lions, des ours et des tigres en embuscade. Et comme dans chaque guerre, c'est nous le peuple qui allons payer le prix le plus fort. Et on ne saura même pas pourquoi ou pour qui on s'est battu.

DEUXIEME PARTIE

LES CHIENS DE BERGER

« Nous sommes reconnaissants au Washington Post, au New York Times, au magazine Time, et aux autres grandes publications dont les directeurs ont assisté à nos réunions et respecté leurs promesses de discrétion depuis presque quarante ans. Il aurait été pour nous impossible de développer notre projet pour le monde si nous avions été exposés aux lumières de la publicité durant ces années. Mais le monde est aujourd'hui plus sophistiqué et préparé à l'entrée dans un gouvernement mondial. La souveraineté supranationale d'une élite intellectuelle et de banquiers mondiaux est assurément préférable à l'autodétermination nationale des siècles passés. »

David Rockefeller en 1991.

« Si le Peuple avait la moindre idée de ce que nous avons fait, il nous traînerait dans la rue et nous lyncheraient. »

George H. Bush en 1992

« Certains des plus grands hommes des Etats-Unis, dans le domaine du commerce et de la production, ont peur de quelque chose. Ils savent qu'il existe quelque part une puissance si organisée, si subtile, si vigilante, si cohérente, si complète, si persuasive... Qu'ils font bien, lorsqu'ils en parlent, de parler doucement. »

Woodrow Wilson

Chapitre 18

Salem s'était éteinte sans souffrances. Florence l'avait enterrée chez Yann, à côté de Rama. Elle l'avait veillée toute la nuit puis avait emporté le corps de la chatte emballé dans un drap de bain. Yann et elle avaient ensuite improvisé une espèce de cérémonie funèbre dans le sous-sol de la maison. Puis elle était rentrée chez elle et avait fait disparaître tout ce qui pouvait la lui rappeler, sa caisse et ses boîtes de croquettes, ses petits jouets. Elle avait fait ensuite le ménage en grand, puis s'était allongée pour une sieste de deux heures.

Elle fut réveillée par la sonnerie du téléphone. Un malheur n'arrive jamais seul, et là c'était Karl qui revenait à la charge. Fairchild était de passage à Paris et allait passer boire quelques verres chez lui, il tenait à ce qu'elle soit présente. Il lui avait pris la tête, insistant sur l'importance pour lui d'avoir d'excellentes relations avec Louis, que pour elle ce n'était quand même pas grand chose de passer les voir, qu'elle ne pouvait pas refuser cela à un vieil ami. Elle était affaiblie par ce qu'elle venait de vivre et finit par céder à regret.

Elle se recoucha un moment encore mais ne put trouver le sommeil. En fin d'après midi, elle pris une douche, s'habilla dans une tenue neutre qui lui donnait un air d'institutrice et se mit en route à reculons pour le domicile de Karl.

Celui ci habitait un grand appartement dans une tour des bords de seine, non loin du siège d'une grande chaîne de télévision. Florence s'y rendit en métro. Après une demi heure environ, elle sonnait à l'interphone et montait par l'ascenseur jusqu'à la porte de Karl qui lui ouvrit.

L'appartement avait un immense balcon duquel on avait une vue exceptionnelle de la capitale. Fairchild et Lassie s'y trouvaient, assis autour d'une table basse. Un seau à champagne et trois coupes y étaient posés. Comme d'habitude, Karl était au whisky.

- Ah mais voilà notre belle Florence, dit Louis. C'est un plaisir de vous revoir. J'espère que cette fois vous ne vous sauverez pas comme une voleuse !
- Je ne pouvais pas rester, désolée. Bonjour à tous.
- Je te sers un verre ? demanda Karl.
- Juste de l'eau, je ne suis pas dans mon assiette.
- Allons bon, dit Louis, qu'est ce qui vous arrive donc ?
- Ma chatte vient de mourir, je l'ai enterrée ce matin. J'ai assez mal dormi cette nuit.
- Ah ces animaux domestiques. Ils réclament des soins constants, il faut les nourrir, les sortir, les faire jouer, ils vous encombrent quand vous voulez partir en voyage, ils tombent malade, ils font des dégâts à vos meubles et à vos tapis, vous mettent des poils partout, parfois vous mordent ou vous griffent, et pour finir ils meurent. Il faut vraiment être fou pour en avoir. Vous voilà débarrassée maintenant, c'est une excellente chose.

Florence ferma ses écoutilles pour contenir la nausée que lui inspirait cet homme. Elle but une grande gorgée d'eau fraîche et se tourna vers Lassie.

- Ca va mieux, ton ventre ?
- C'est... c'est passé ; c'est bientôt fini, répondit elle en baissant les yeux.
- Notre petite Lassie est une pionnière, dit Louis. Comme elle s'était engagée par écrit à ne pas avoir d'enfants, Karl et moi avons décidé de la faire bénéficier d'une nouvelle technique particulièrement astucieuse de contraception. C'est une de mes sociétés qui a mis ça au point et je dois dire qu'ils ont fait un travail remarquable.
- Vous l'avez stérilisée, c'est ça ? demanda Florence.
- Pas du tout, répondit Louis. Lassie est encore fertile, du moins pour quelques temps. Notre geste était innocent, nous lui avons juste posé deux bijoux intimes, et ça a

bizarrement déclenché une réaction en chaîne qui va conduire son corps à mettre fin de lui même à ses fonctions reproductrices. Lassie est maintenant en train de se transformer inexorablement en une très jolie poupée d'amour. Et rien ni personne n'y pourra rien changer. C'est ainsi.

- La technique est étonnante, dit Karl. En un quart d'heure c'était fini.
- Vous comprenez, dit Louis, la méthode classique de stérilisation par ligature des trompes était bien trop lourde, il fallait une anesthésie générale dans un bloc opératoire, ça laissait parfois de vilaines cicatrices, et les chirurgiens n'aimaient pas faire ça. Pire encore, il y avait toujours un espoir, assez faible, de faire de la chirurgie réparatrice et de restaurer la fertilité, ce qui a entraîné des centaines de femmes à se lancer en vain dans des opérations à risques. Cette nouvelle méthode ne nécessite ni anesthésie, ni chirurgie, elle est totalement fiable, bon marché, l'acte n'est pas stérilisant en lui même et donc le praticien n'a pas de scrupules à le faire, et surtout, c'est absolument irréversible, nos chercheurs ont méticuleusement étudié la forme et la longueur des implants à cette fin.

C'est ça que j'ai senti dans son ventre la dernière fois, se dit Florence. Ces enfoirés lui ont posé des implants dans le ventre. Fairchild continuait son exposé, visiblement très fier de lui.

- Ce sont de petits implants en forme de ressort qu'on introduit dans les trompes à l'aide d'une canule, en passant par le vagin. Je les ai surnommé les « terminators ». Cela ne prend que quelques minutes pour les poser et c'est indolore. Lassie ne s'en est même pas rendu compte, il faut dire qu'on l'y a un peu aidée. Une fois en place, le contact du métal finit par provoquer une petite inflammation. Le corps va tout d'abord tenter d'expulser les implants, mais leur forme en ressort absorbe les contractions, cela ne conduit qu'à aggraver l'inflammation, c'est fait pour. Alors le corps se résigne à isoler les intrus en fabriquant du tissu conjonctif, mais là encore la forme des implants l'oblige à en fabriquer beaucoup, beaucoup trop pour permettre la conception. En trois mois maximum, les trompes sont totalement bouchées et la patiente pourra se livrer aux plaisirs de l'amour sans aucun autre souci que sa satisfaction.
- Nous avons profité du week-end chez Louis, dit Karl, car il a les équipements médicaux nécessaires dans sa propriété. Mylène a les compétences qu'il fallait et elle a fait cela avec beaucoup de dextérité. Louis m'avait demandé d'attendre quelques jours pour l'annoncer à Lassie, pour que nous soyons sûrs que les implants prenaient bien. J'ai organisé une petite cérémonie pour marquer le coup. Elle est encore toute étourdie de ce qui lui arrive.
- Mylène elle-même s'en est fait poser, elle a fait partie des tous premiers bénéficiaires. Je vous conseille, Florence, de vous en faire poser aussi, je suis même prêt à vous offrir l'intervention. A votre âge et avec les activités que vous avez, cela me paraît être raisonnable, indispensable même si vous voulez éviter certains accidents du travail.
- Monsieur, mon travail, c'est d'écrire et de maintenir des programmes de comptabilité. Les seuls accidents du travail que je risque, c'est de m'abîmer les yeux devant un écran ou de me faire tomber un clavier sur le pied.
- Mais vous n'allez pas faire cela toute votre vie, croyez moi. En tout cas, ma proposition reste ouverte. Cette méthode est promise à un bel avenir, et j'espère que nous en mettrons d'autres au point, nous investissons énormément dans toutes les techniques qui permettent de réduire la fertilité. C'est vital pour l'avenir de notre planète. Imaginez ce qui se passerait si la population mondiale ne décroissait pas. Les pays du tiers monde veulent avoir droit au confort moderne et c'est bien naturel, mais si tout le monde vivait comme nous autres occidentaux, il faudrait presque cinq planètes pour fournir les ressources. Non, une réduction drastique de la population est

incontournable. Et pour cela, on n'a que deux solutions possibles : réduire la natalité ou augmenter la mortalité.

- Et je suppose que vous faites des recherches dans les deux directions, dit Florence.
- Cela va de soi. Vous comprenez, la réduction de la population par la contraception n'est pas suffisante. Bien sûr, en occident, on a favorisé tout ce qui allait dans la bonne direction, le planning familial, la libération des mœurs, l'encouragement des pratiques sexuelles non procréatrices et cela a permis de stabiliser la croissance, mais il y a une telle urgence que même ici, c'est insuffisant. Quand à l'Afrique ou l'Asie, seuls des gouvernements totalitaires et éclairés comme la Chine sont parvenus à mettre en place des politiques efficaces. On ne peut pas dans un pays musulman encourager l'homosexualité par des séries télévisées comme on le fait chez nous. Non, il a fallu aller plus loin.
- Plus loin ? Avec la guerre ? La famine ? Le SIDA ?
- Mais ma chère Florence, le SIDA est une bénédiction pour l'Afrique ! C'est la maladie idéale puisque sa prophylaxie consiste à adopter des pratiques sexuelles non reproductrices. Vous voulez des enfants ? A vos risques et périls. Une bénédiction, vous dis-je ! Encore heureux que nos équipes aient fait un remarquable travail auprès des autorités pour bloquer la distribution de médicaments génériques bon marchés qui auraient permis de brider la maladie dans les pays pauvres. Cela aurait été catastrophique. Et pas seulement en terme de profit : je vous parle de l'avenir de la planète ! Nous avons absolument besoin de maintenir le SIDA dans ces pays là et heureusement il existe des responsables clairvoyants et courageux pour nous y aider.
- Mais il y a des enfants qui meurent de ça ! Des familles entières qui souffrent !
- Mademoiselle, il faut bien mourir de quelque chose. Si nous voulons sauver la planète, il faut accepter quelques sacrifices. La réduction par tous les moyens de la population est le seul moyen d'y parvenir tout en préservant notre civilisation. Ou alors il faudrait accepter de vivre tous comme des gueux ! Que préférez-vous ? Condamner tout le monde à une pauvreté forcée ou laisser mourir quelques imbéciles qui n'ont pas pensés à prendre des précautions. Non, tous les moyens doivent être employés, y compris la guerre ou la famine si nécessaire. Mais il existe, je vous l'accorde, des méthodes plus douces.

Fairchild se resservit une coupe de champagne ; il était autant grisé par l'alcool que par ses propres paroles. Il continua :

- Peut être ne le savez vous pas, mais on constate une baisse impressionnante de la fertilité masculine en occident. Ce n'est pas tout à fait par hasard. Depuis ces expériences que nos voisins d'outre-rhin ont effectuées pendant la guerre, on a constaté que certaines hormones avaient le pouvoir de diminuer considérablement la spermatogénèse. Ces études ont été bien entendu reprises et approfondies par la suite. On s'est ensuite aperçu que certaines de ces hormones avaient la particularité de provoquer un allaitement abondant chez les vaches. Et là, on peut dire que la nature fait bien les choses car on ne l'avait pas prévu, ces hormones passent ensuite dans le lait et on les retrouve dans les yaourts, les fromages...
- Ce qui s'ajoute aux divers polluants qui perturbent le système endocrinien, comme on en trouve dans les plastiques qui servent à fabriquer les biberons, ajouta Karl.
- Bien sûr, dit Louis. Ces produits se retrouvent certes en quantités infimes mais l'important n'est pas la dose, c'est l'exposition prolongée. Toutes les mamans aiment que leurs enfants consomment des produits laitiers, la publicité les a conditionnées à ça. Bien sûr, à la puberté, cela donnera souvent des garçons pas vraiment virils, mais cela a permis de développer de nouveaux marchés, par exemple, celui des aides à la

procréation et, de manière plus anecdotique, celui des cosmétiques pour homme. La plupart de ces garçons ne seront pas stériles, mais suffisamment infertiles pour ne plus procréer comme des lapins.

- C'est un cercle vertueux, dit Karl, les agriculteurs font plus de profits car leurs vaches font plus de lait, les mères sont heureuses de jouer le rôle de vecteur actif, les enfants adorent les yaourts et les laitages et en consomment avec plaisir, et ensuite on pourra leur vendre tout un tas de traitements pour soigner leur infertilité.
- Bien sûr, si la population diminue, et c'est nécessaire, nous allons avoir besoin de main d'œuvre. Nous n'aurons pas d'autre choix que de procéder à un rééquilibrage par les flux migratoires. Les nouveaux pays qui sont entrés dans l'union ont encore une fertilité forte, un trop plein qu'il faut purger en attendant que leurs enfants se soient mis aux produits laitiers aux normes européennes. Comme ces gens sont beaucoup moins exigeants que les européens de l'ouest, cela permettra de faire baisser les salaires et de dégager de nouveaux profits. Là encore, c'est un cercle vertueux.
- Mais vous croyez que les gens vont accepter ça sans rien dire ? demanda Florence.
- Bien sûr. Amusez vous à raconter autour de vous qu'il ne faut pas donner de laitages aux enfants et on vous rira au nez. Quand aux immigrés, que les gens aiment ça ou pas, ils le garderont pour eux. Depuis le temps qu'on leur bourre le crâne sur les bienfaits du multiculturalisme et qu'on diabolise les partis nationalistes, ceux qui protesteront seront vus aussitôt comme d'affreux racistes d'extrême droite. Croyez-moi, ils se tiendront tranquilles. Nous disposons aujourd'hui de moyens incroyables pour contrôler la population.

Il se rendit compte qu'il s'emportait un peu trop et fronça les sourcils. Karl lui remplit son verre.

- Enfin, dit Karl, nous étions ici pour réceptionner le travail de Florence, je crois qu'il est temps de passer aux tests.

Il tendit un petit papier à Louis, qui le déplia et se pencha pour dire quelque chose à l'oreille de Lassie. Aussitôt ses paupières tombèrent légèrement et elle laissa échapper un petit soupir.

- Bien, bien, dit Karl. Cela fonctionne parfaitement. Je suis extrêmement satisfait, Florence.
- Très intéressant, dit Louis. Cela me plaît beaucoup. Avec pareil talent, vous pourriez rapidement vous constituer une petite fortune, mademoiselle Bruno.
- Ce que j'ai me suffit.
- Vous possédez quoi ?
- Pardon ?
- Qu'est-ce que vous possédez ? dit Louis. Des moyens de production ? Des immeubles ? Des châteaux ? Des tableaux de maître ? Des chevaux de course ?
- Rien de tout cela, j'ai juste mon appartement, c'est tout.
- Donc vous n'êtes rien, mademoiselle Bruno. Juste un serf taillable et corvéable à merci ; puisque vous n'avez aucun moyen de subvenir *vous-même* à vos besoins, vous êtes condamnée à être une subordonnée. C'est vraiment cela que vous souhaitez ? Alors que vos talents vous offrent les moyens de votre indépendance ?
- Oh mon dieu, dit Lassie qui reprenait conscience, oh non, excusez moi, il faut absolument que j'aille aux toilettes, je suis désolée...
- Tu aurais pu faire attention, dit Karl en souriant, tu es vraiment une cochonne, va te changer et nettoie ça.
- Réfléchissez, Florence, dit Louis. Je connais des gens qui seraient prêts à déboursier plus que ce que vous gagnez en un mois pour que vous passiez une soirée à faire sur

leur femme ou sur eux ce que vous avez fait à Lassie. Plus d'un mois de salaire. En une soirée. Net d'impôts. C'est là aussi un cercle vertueux : je peux rendre un petit service à une connaissance en vous mettant en relation avec elle, et vous, vous gagnez en indépendance et en revenus.

- Désolée monsieur, j'ai bien le projet de devenir indépendante, mais je n'ai pas celui de le faire en devenant putain.
- Et que voulez-vous donc faire ?
- Elle veut monter un centre de thérapie alternative, dit Karl, la santé par les plantes et les massages, tout ça...
- Mais vous n'avez aucune idée des difficultés auxquelles vous aurez à faire face ! Vous n'avez pas compris qu'il y a une volonté de protéger la population contre les charlatans, tous ces rebouteux, enfin ... je ne parle pas de vous bien sûr. L'Europe est en train de mettre en place une législation extrêmement contraignante pour tout ce qui relève de la thérapie. Il va falloir montrer des qualifications, et je vous prie de croire que l'administration sera particulièrement exigeante. Quand à soigner par les plantes, il faut aujourd'hui un diplôme de médecine pour se les procurer. Seule, vous allez droit au casse pipe. Par contre, je pourrais vous associer avec un des labos que je dirige et faciliter grandement vos démarches administratives. A condition bien sûr que vous acceptiez de collaborer avec moi.
- Pour le genre de soins que je compte donner, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de faire beaucoup de démarches.
- Mademoiselle, dès que vous allez prononcer les mots « soins » ou « thérapie », on vous demandera de rendre des comptes. Même pour un massage. Vous pourrez au mieux faire des massages apaisants comme dans les salons de beauté...
- Ou des massages « jusqu'au plaisir » comme dans ces nouveaux bordels, dit Karl.
- Une excellente idée, ces salons de massage, ajouta Louis. On a besoin d'encadrer la prostitution puisqu'il est impossible de l'éradiquer, mais on a des punaises de bénitier qui nous en empêchent au nom de leurs grands principes moraux, alors on vote des lois contre la prostitution pour les satisfaire et en même temps on se montre tolérant pour ces nouvelles maisons de tolérance. Les allemands sont moins hypocrites, eux. Là bas, la prostitution est légale, encadrée, et c'est un marché extrêmement juteux.
- Et ça ne vous choque pas qu'on exploite le corps des femmes ?
- Grand dieux, non. Ni celui des hommes. Ce sont des ressources, et les ressources sont faites pour être exploitées. Laissez-moi vous raconter une petite histoire. Saviez vous que les banquiers ont subventionné largement les mouvements féministes dans les années trente aux Etats-Unis ? Non ? Voulez vous savoir pourquoi ? Eh bien, la libération de la femme a eu deux effets. Tout d'abord, cela a conduit beaucoup plus de femmes à travailler, aujourd'hui c'est même la norme. Le travail rend libre, tout le monde sait ça, c'était même écrit au fronton du camp d'Auschwitz. Et quand on travaille, on consomme plus et on paye des impôts. Une manne, mademoiselle Bruno. Avec ces revenus supplémentaires, les états peuvent rembourser plus de dette et ne s'en privent pas. Et comme la production de l'argent a été privatisée, ils payent des intérêts qui enrichissent les banquiers. Et bien entendu, les banquiers ne prêtent aux états que pour financer des politiques réalistes. Ça permet de remettre certains dirigeants dans le droit chemin, comme au Brésil.
- Sans compter, expliqua Karl, que si, dans un couple, les deux parents travaillent, ils n'ont plus le temps d'éduquer leurs enfants, c'est l'école et la télévision qui s'en chargent. Cela permet de façonner nos chères têtes blondes pour qu'elles deviennent de bons consommateurs.

- Bien sûr, continua Louis, et cela permet d'empêcher la transmission de certaines valeurs familiales traditionnelles contre-productives. Cela entraîne quelques inconvénients, l'abus de télévision et de jeux vidéo crée chez les enfants des troubles de l'attention, mais cela nous a permis de les médicaliser pour y remédier, et d'ouvrir un nouveau marché. Encore un cercle vertueux.
- Sans compter les marchés que la consommation des femmes a ouverts, dit Karl.
- Là, il faut dire qu'on a bénéficié d'un coup de pouce du hasard, qui a débouché sur une des plus grandes idées marketing du siècle, dans les années soixante-dix : Twiggy !
- Twiggy ? demanda Florence.
- C'était un mannequin anglais anorexique, un porte-manteau qui marche tout seul. Avant Twiggy, et depuis la nuit des temps, une belle femme se devait d'avoir des formes, comme vous Florence. Puis Twiggy est arrivée. Elle était parfaite pour mettre en valeur les vêtements des couturiers. Et elle a permis la création d'un marché qui pèse des milliards d'euro, celui de la minceur. Les femmes ont une tendance naturelle à grossir. En instaurant le culte de la minceur, on ouvrait un marché sans fin pour les régimes, les produits aminçissants, les aliments allégés et les journaux qui parlent de régime. On créait artificiellement un besoin insatiable pour ensuite le satisfaire ad vitam aeternam. Les choses ont été encore amplifiées dans les années quatre-vingt. Comme les deux conjoints travaillaient et n'avaient plus le temps de faire la cuisine, on leur a fourni de plus en plus de plats industriels, de restauration rapide et de barquettes micro-ondables. Mangez ça quelques temps avachis devant la télévision et vous prendrez mécaniquement du poids. Ce qui nous permet de vendre encore plus de régimes, de produits aminçissants. Une manne, vous dis-je. En exploitant le désir, légitime, des femmes de s'émanciper tout en étant jolies, du moins selon les critères qu'on leur avait mis dans la tête, on a créé de toutes pièces un business florissant.
- Ce que vous êtes en train de me dire, c'est qu'on a exploité sciemment les mouvements féministes pour faire du profit au détriment de l'intérêt des femmes ?
- Mademoiselle Florence, la beauté de tout ça, c'est qu'on a substitué à une soumission subie et peu rentable, une soumission librement acceptée et très profitable. Les chinois disent que la seule vraie liberté, c'est celle de choisir son maître. Nous avons substitué un maître invisible mais toujours exigeant au maître traditionnel qu'était le chef de famille. Et grâce à cela, nous avons dégagé des milliards de profits ! Pensez à tous les emplois que cela a créés.
- Mais il y a des milliers de femmes qui souffrent par ce qu'elles se trouvent trop grosses et ...
- Mais mademoiselle, il n'y a pas de baume sans douleur !
- De là à créer de la douleur pour vendre du baume...
- Mais c'est le B.A.-BA du commerce ! Créer un besoin et le satisfaire ensuite ! On n'a pas toujours la chance de voir des nouveaux besoins émerger spontanément, il y a eu les mouvements féministes, les mouvements écologistes aussi qui vont permettre d'ouvrir des marchés et de mettre en place de nouvelles taxes... Mais il faut parfois donner un coup de pouce à la chance.

Lassie venait de revenir. Elle avait enfilé un jean propre et ramené un rouleau de papier absorbant pour nettoyer sa chaise. Florence en profita pour s'esquiver.

- Louis, Karl, je vais devoir vous quitter. Je vous présente mes excuses, mais comme je vous l'ai dit, je ne suis pas dans mon assiette.
- Vous vous sauvez encore comme une voleuse...

- Je puis vous assurer que je ne vous ai rien pris.
- Je te raccompagne, dit Karl.

Il l'aïda à se rhabiller et l'accompagna jusqu'à la porte en attrapant au passage une enveloppe blanche.

- A moi d'honorer ma part de contrat, dit-il en lui tendant l'enveloppe qu'elle glissa dans son sac. Tu sais, tu devrais vraiment réfléchir à sa proposition. Je ne comprends pas ce qui t'en empêche. C'est le genre de chose que tu fais depuis que je te connais...
- Ce n'est pas ça. Tout d'abord, je tiens à rester une amatrice et à pouvoir choisir mes partenaires. Ensuite, je suis allergique à ton ami Louis. Il me donne des boutons.
- Alors prend moi comme agent ! Tu n'auras plus affaire avec lui mais avec moi.
- Et tu empoches au passage ta petite commission...
- Pourquoi petite ? dit Karl en riant. Ca me paraît normal. Tout travail mérite salaire.
- Oui mais faire cela sur commande, ce n'est pas mon travail. Je le laisse à d'autres. Ce ne sont pas les putes qui manquent, je ne sais pas pourquoi ton copain fait une fixation sur moi, mais tu ferais mieux de lui suggérer de m'oublier.
- Je crois que tu es la seule femme qu'il ait sous la main qui possède les qualités requises pour le job.
- Eh bien qu'il cherche ailleurs. Suggère-lui de regarder dans ses relations. Ce ne sont pas les putes qui doivent manquer. Salut.
- Tu es méchante, mais bon, je ne vais pas m'user à essayer de te faire changer d'avis. Rentre bien.

Il referma la porte et revins sur le balcon. Lassie était agenouillée à éponger sous sa chaise en exhibant son postérieur à un Louis qui n'en perdait pas une miette.

- Elle est têtue, cette fille, dit Karl.
- Oh, nous finirons bien par en venir à bout, il faut bien que ça résiste un peu pour être excitant. Et là, je commence à trouver ça excitant. Mais il ne faudra pas que cela dure trop, je finirai par me fâcher. Dans le pire des cas je pourrais utiliser la solution albanaise.
- Qu'est-ce que c'est ?
- Oh, il y a quelques années, un de mes laboratoires a mis au point une préparation qui s'est avérée très décevante sur le plan thérapeutique. Un échec industriel inacceptable en regard des investissements. Heureusement, cette préparation avait une propriété remarquable, c'est qu'elle provoquait très vite une dépendance infernale, le sevrage entraînait des souffrances atroces qui pouvaient aller jusqu'au décès. Aujourd'hui, notre principal client est un centre de soin un peu particulier en Albanie. On y traite les filles qui ne veulent pas travailler. Le protocole thérapeutique est simple. On leur fait trois fois par jour une injection de notre produit. Au début, ça les rend un peu malade mais les symptômes disparaissent vite. Ensuite, on pratique des sevrages pour vérifier que la dépendance s'installe bien. Quand les filles réalisent qu'elles n'ont plus d'autre choix que de prendre leurs doses jusqu'à la fin de leurs jours, elles deviennent beaucoup plus dociles, surtout qu'elles n'ont que leur souteneur comme fournisseur, elles ne savent même pas ce qu'on leur a injecté et on n'en trouve pas à la pharmacie du coin. Avec trois injections par fille et par jour, on a pu amortir les études sans problème et rentrer dans nos fonds. Si tu veux essayer ça sur Lassie, je peux t'en procurer.
- Et je deviens dépendant de toi pour me fournir. C'était bien tenté, mais non merci. J'espère que tu n'es pas sérieux quand tu parles d'utiliser ça avec Florence.

- Ne t'inquiète pas, je suis persuadé que ce ne sera pas nécessaire. Il y a parfois des accidents dans la vie qui vous obligent à revenir sur vos décisions. Il suffit d'être patient. Prends de ses nouvelles de temps en temps et tiens-moi au courant si la situation évolue.

Chapitre 19

- Salut Antoine, dit Anne, ça s'est bien passé tes vacances ?

Ca lui faisait bizarre de retrouver ces vieux bureaux. Comme si une bulle de temps s'était refermée, qu'il avait juste rêvé pendant une vingtaine de jours.

- Oh, c'était tranquille, j'en ai profité pour faire un peu de bricolage chez moi.
- Tu as bougé un peu, quand même.
- J'ai été chez mes parents, en Touraine. A part ça, pas grand-chose. J'ai donné un coup de peinture dans ma salle de bain et commencé à prospecter pour remplacer mon ordi. Le mien marche encore, mais il est poussif et fait un boucan d'enfer. Et ici, ça s'est bien passé ?
- Il y a du nouveau. Montre-moi la paume de ta main et je vais te prédire l'avenir. Je vois... je vois... des avions. Tu vas faire des voyages.
- C'est quoi ce délire ?
- Tu vas voir. D'abord, à la rentrée on passe en TMA. Il faudra assurer tout le boulot à trois.
- C'est plus du délire, c'est de la vraie démente ! Comment peut-on faire pour assurer tout le boulot à trois ? Je sais bien qu'on a tous le temps de faire des mots croisés, mais l'essentiel de ce qu'on nous demande, c'est d'assurer une présence et de réagir vite en cas de problème.
- D'autant plus que maintenant on va nous demander des garanties supplémentaires, par exemple prendre les appels avant la quatrième sonnerie. Si tu es seul et que ça sonne, vaut mieux pas avoir envie de pisser à ce moment là. J'ai envie de demander qu'ils installent un téléphone aux chiottes. Et il faudra pouvoir répondre de six heures du matin à dix heures du soir. Mais la maison est généreuse, ils vont nous payer des portables.
- Ca va être super pendant les vacances...
- Tu peux très bien emmener ton portable avec toi. Evidemment, si il y a le feu et qu'il faut revenir en urgence, vaut mieux que tu sois à Paris-Plage qu'au Cap-Ferret.
- Et c'est quoi cette histoire d'avion ?
- Toi, tu ne feras pas partie des réjouissances, on t'a réservé un traitement de faveur. Tu vas plancher avec les mecs de TellTech pour la bascule. Tu n'as jamais rêvé de visiter l'Italie ? Enfin, tout ça c'est pas avant octobre, le temps de mettre tout en place. En attendant, on continue comme avant.
- Qui est-ce qui va dégager ?
- A ton avis ?
- Florence et Luc ?
- Evidemment. Ce sont les seuls employés permanents de la Banque. Nous on est des prestas, on fait où on nous dit de faire. Eux, ils seront recasés ailleurs. Ou virés, je sais pas.

Antoine, un peu sonné, passa saluer ses collègues et discuta un moment avec eux. Il alla ensuite dans le couloir regarder le planning des absences. Florence et Anne portaient à la fin de la semaine, il allait y avoir une période un peu difficile autour du quinze août où ils allaient devoir se débrouiller à deux, lui et Ariel, mais cela ne l'inquiétait pas, c'était une période creuse et il était peu probable qu'un incident grave se produise à ce moment là. Dans le pire des cas, il y avait toujours le coup de fil à un ami.

Il s'employa ensuite à vider sa messagerie de tous les messages qui s'étaient accumulés. Alors qu'il était en train de déchiffrer un casse-tête idiot que Luc avait généreusement distribué à toutes ses connaissances, Florence passa la tête par la porte du bureau.

- Je peux te déranger une minute ?
- Oui, bien sûr.

Elle entra en poussant sa chaise ; Antoine se dit que ça n'allait pas durer qu'une minute.

- Tu veux qu'on fasse le point sur les affaires en cours ? demanda t-il.
- Non, le seul truc nouveau, c'est que Luc et moi on va quitter l'équipe.
- Anne m'en a parlé. Moi aussi, je vais changer de poste, tu es au courant ?
- Oui, tu vas bosser sur la bascule. Ca devrait être plus intéressant que ce que tu fais là.
- Espérons mais c'est bizarre, j'ai comme un sale pressentiment, pas toi ?
- Oui. Pareil. Il y a quelque chose qui pue.
- J'arrive pas à l'expliquer, mais j'ai aussi cette impression, comme quelque chose de pesant, un peu comme dans la nature, quand tous les oiseaux s'arrêtent de chanter.
- Je vois que les exercices que je t'avais suggérés ont portés leurs fruits.
- Oh mais, je pourrais bientôt ouvrir un cabinet de voyance ! Tiens par exemple, donne moi tes mains et laisse moi me concentrer. Je vois... je vois... que tu as un chat.
- Plouf. Un coup dans l'eau.
- Tu n'as pas de chat ?
- J'avais une chatte, elle est morte il y a quelques jours.
- Oh merde, pardon...
- C'est pas grave. Toi aussi, tu as un chat gris.
- Bien vu. Tu as fait comment ?
- Il suffit de regarder les poils sur le bas de ton jean pour le voir, pas besoin d'être devin. Continue.
- Alors... tu fais des arts martiaux.
- Trop facile, celle là. Tu as vu le logo du club de sport sur mon jogging. Peut mieux faire, madame Soleil.
- Alors... plus difficile... laisse moi me concentrer... ton prof de Karaté s'appelle Yann.
- Là je dis chapeau. C'est plus de la divination, c'est de l'espionnage.
- Exactement. Mon oncle a travaillé dans les renseignements. Il m'a fait une démonstration de ce qu'on peut savoir sur les gens en connectant plusieurs fichiers informatiques. Ca fait froid dans le dos.
- Et évidemment tu as été regarder *ma* fiche. Je ne sais pas comment je dois prendre ça. Qu'est-ce qu'il y avait d'autre ?
- Oh, rien d'extraordinaire, rassure-toi, ton état-civil, bien sûr, ton adresse, ton numéro de téléphone, ton casier judiciaire ne comporte que de vieilles amendes pour stationnement...
- C'était avant que je ne loue un parking...
- Ah si, pour tes soirées, tu préfères t'habiller en cuir plutôt qu'en dentelles.
- Re-plouf, moi c'est plutôt le vinyle.
- Je n'ai pas consulté le détail de tes achats. Mais j'aurais pu le faire, c'est comme ça qu'on peut savoir si tu as un chat. Parce que tu payes avec ta carte bleue. Tes déplacements, parce que tu as un téléphone mobile, un passe Navigo et que les caméras de surveillance savent maintenant lire les plaques d'immatriculation. On se

demande comment avec un tel maillage on peut encore faire des attentats. Mon oncle prétend que c'est parce qu'on les laisse faire, pour maintenir un climat de peur et détourner les gens des vrais problèmes.

- Et pour Yann ?
- Je suppose que tu payes l'abonnement à ton club de sport par carte bleue.
- Ce n'est pas le seul prof dans ce club.
- Alors je ne sais pas. Tu lui as peut-être fait un chèque, une caméra vous a filmé tous les deux, va savoir.
- Et en dehors de mes goûts vestimentaires, quoi d'autre sur ma vie privée ?
- Tu vis seule, mais ça n'a pas toujours été le cas. Là aussi, c'est le genre de renseignement qu'on peut tirer de tes listes de courses. Il y avait aussi ton dossier médical mais je ne l'ai pas regardé.
- Bon, de toute façon, je n'ai pas grand-chose à cacher.
- On a tous des choses à cacher. Ca te ferait plaisir de vivre dans une maison en verre, où tout le monde pourrait voir avec qui tu couches ou ce que tu fais aux toilettes ? D'envoyer ta déclaration d'impôts sur une carte postale ? Que ton salaire soit affiché sur la porte de ton bureau ? Que ton dossier médical soit publié dans la presse ? Moi pas.
- Je croyais qu'il y avait un organisme qui était là pour éviter justement ce genre de dérive.
- Il existe, on a fait assez de publicité là dessus, mais il ne connaît que les fichiers qu'on a eu la délicatesse de lui déclarer. Il n'a même pas les moyens de vérifier si les déclarations sont exactes, encore moins d'investiguer sur des fichiers que tu aurais bêtement oublié de lui signaler. Et il ne peut émettre qu'un avis, favorable ou défavorable. Bref, c'est juste un machin en carton pâte pour rassurer la populace. Un jour, on l'oubliera jusqu'à ce qu'on constate que ça coûte bien cher sans aucun résultat, et on le supprimera dans l'indifférence générale.

Il poursuivit :

- J'ai travaillé dans un organisme qui avait deux jeux de fichiers, les officiels qui ne contenaient que des informations banales, et ceux qu'on appelait à juste titre fichiers de débordement ; ils étaient déclarés comme une sorte de trop-plein, au cas où il n'y aurait plus assez de place dans les premiers. En fait, ils contenaient un tas d'infos plus sensible, la religion, la couleur de peau, les origines sociales, les préférences sexuelles, tout ça en code pour ne pas trop attirer l'attention. Ca permettait de faire du marketing ciblé, de proposer de la viande halal aux musulmans ou des fringues de nana aux travelos. Et ça, c'était il y a plus de dix ans. On a dû faire pas mal de progrès depuis. En tout cas, une chose est sûre, c'est que je vais faire de plus en plus de fautes quand on me demandera de remplir un formulaire. Le naufrage de la vieillesse, il faut bien que ça serve à quelque chose.
- C'est marrant qu'on parle de ça et de Yann. Je t'avais dit que j'avais un copain qui aurait bien besoin d'un coup de main pour travailler discrètement sur Internet, c'était lui. Et justement je voulais te demander si tu ne pourrais pas le rencontrer pour discuter de ça.
- Il habite où ?
- Tu n'as pas consulté sa fiche ?
- Moi non, mais mon oncle si parce qu'il le connaissait. Ton ami a travaillé pour les services de renseignement, il a donné des cours à des collègues de mon oncle. Le Colonel Marcel Cardan, ça devrait lui dire quelque chose. Donc, c'est où ?

- C'est à l'est de Paris, du côté de Mickeyville.
- Soit deux plombs de RER aller-retour. C'est pas une bière qu'il me devra, c'est une caisse entière !
- On ira avec ma voiture, il habite un coin paumé trop loin du RER pour y aller à pied. Le mieux, ça serait que tu passes chez moi. Je vais rester sur Paris pendant l'essentiel de mes vacances, on devrait bien pouvoir trouver un week-end si tu es d'accord.
- Il a fait vérifier sa ligne ? Il s'est acheté un ordi ?
- Non, pas que je sache, et franchement je l'imagine pas acheter un PC tout seul, d'autant plus qu'il ne roule pas sur l'or. Quand à sa ligne, il a toujours un cadran rotatif si tu vois ce que je veux dire.
- Si ça l'intéresse, je vais me débarrasser de mon vieux PC, je veux bien lui offrir, il est pas de toute première fraîcheur, mais pour un usage ponctuel il est suffisant. Par contre, il va falloir passer le prendre chez moi. Dis, ça fait à peine une heure que j'ai repris le travail, et je déprime déjà de voir le soleil dehors et la grisaille dedans. Un café en terrasse, ça te dit ? Je t'invite.
- Ca marche.

Ils prévirent Anne qu'ils allaient prendre un café en bas. Elle insista pour qu'ils emmènent un portable, au cas où. Antoine avait le sien. Ils descendirent et allèrent s'installer un peu plus loin, à la terrasse d'un rade pourtant pas bien engageant. Antoine alluma une cigarette.

- Tu n'as pas encore arrêté ? demanda Florence. Si tu veux, je peux peut-être t'aider.
- Pas envie pour l'instant. Tu sais faire ça ?
- Je t'ai dit que je m'intéressais à l'hypnose, et c'est le genre de chose qu'on peut faire avec. Mais je ne l'ai encore jamais fait, et je ne garantis pas les résultats. En tout cas, certainement pas du premier coup. Encore moins si tu n'es pas motivé pour.
- On peut toujours essayer mais c'est vrai que j'y vais à reculons. Il y a toujours un bon prétexte pour trouver une excuse, là c'est que je vais changer de mission, je préfère ne changer qu'une chose à la fois.
- Au contraire, il faut profiter d'une circonstance qui t'oblige à changer tes habitudes. Tu as deux mois pour y penser.
- Messieurs dames, dit le garçon, ce sera ?
- Une noisette s'il vous plaît, demanda Florence.
- Un café serré et un peu d'eau fraîche. Donc, ton ami Yann, qu'est-ce qu'il souhaite faire exactement.
- Il travaille sur des choses un peu sensibles et il n'a pas envie qu'on vienne y regarder.
- Terrorisme ? Armes secrètes ?
- Ca touche à pas mal de sujets, l'écologie par exemple. Ca t'intéresse ?
- Assez. J'ai même traîné mes guêtres chez les verts, mais ça m'a vite lassé, j'ai trouvé que ça ressemblait plus à une nursery qu'à un parti politique. Remarque, c'est le seul parti que je connais, difficile de comparer, c'est peut être la même chose ailleurs. Mais je me suis pris la tête avec certains militants, et ça m'a vite gavé. Il y a trop de gens qui font des fixations sur des sujets secondaires, la chasse ou la corrida. Ils ne se rendent pas compte qu'à côté, il y a des abattoirs industriels où les animaux sont traités avec autant de considération que de la tôle sur une chaîne de montage. En comparaison, les chasseurs ou les aficionados me paraissent pétris d'humanité.
- Bon, alors maintenant, dit Florence en tournant son café taché de lait, imagine que tu sois maître du monde et que tu veuilles sauver la planète, tu ferais quoi ?

- Wow ! Il y a du boulot pour plus d'un maître du monde ! Je sais pas... Je pense que je mettrais une taxe sur la publicité. Les budgets publicitaires mondiaux représentent dix fois ce qu'il faudrait pour éradiquer la famine et donner de l'eau potable à tout le monde. Une bonne taxe de dix pour cent, et hop.
- Mais en éradiquant la famine, tu supprimes un régulateur important de la population. Tu ne penses pas qu'il faille réduire la population ?
- Bien sûr mais sur le long terme ! Utiliser la famine comme moyen de régulation, c'est diabolique ! On peut y arriver par la contraception, par l'éducation. Mon oncle m'a parlé des moyens modernes de propagande, c'est d'une efficacité incroyable, on pourrait utiliser ça pour inciter les gens à prendre des précautions au lieu de s'en servir pour leur faire acheter de la merde. Il faudrait aussi adopter des modes de vie plus frugaux. Moins produire, mais de meilleure qualité. Taxer monstrueusement les produits jetables. Rétablir les taxes de douane pour que les produits qui viennent de loin soient plus chers que les locaux ...
- Bon, ça c'est si tu es un maître du monde omnipotent. Mais tu vas te heurter à de gros intérêts, sans compter les postulants maîtres du monde qui vont comploter dans ton dos. Imaginons que tu sois juste quelqu'un qui détient un levier important du pouvoir, je ne sais pas, un grand financier par exemple. Tu peux agir sur certains pans de l'économie en spéculant, tu as un réseau d'influence planétaire et une belle cave à pots de vin. Mais voilà, tu veux toujours sauver la planète, en préservant tes intérêts bien sûr. J'ajouterai que tu ne t'embarrasses pas de scrupules. Tu ferais quoi ?
- Alors là d'accord, je n'irais pas avec le dos de la cuillère. Une bonne famine par ci par là en jouant avec les cours des matières premières. Une épidémie genre grippe espagnole. Plus vicieux, je m'assurerais que les vaccins qu'on pourrait distribuer à la population soient inefficaces, voire toxiques. Une petite guerre, nucléaire de préférence, mais pas trop, ça pollue et les vents sont trop imprévisibles. Tiens, je financerai des recherches sur les moyens de provoquer des catastrophes « naturelles », par exemple en faisant péter une bombinette dans une faille tellurique pour déclencher un tremblement de terre...
- Voilà. Maintenant imagine que ce soit ça que tu fasses. Tu essaierais d'être discret, non ?
- J'imagine les réactions si j'allais le crier sur les toits ! On me pendrait haut et court.
- Maintenant, si tu découvrais qu'un groupe de personnes t'observait, recueillait un maximum d'information sur toi et tes activités, tu ferais quoi ?
- S'ils se limitent à observer sans rien faire, je me contenterai de les surveiller. Mais s'ils essayent de porter mes activités sur la place publique, je réagirai bien sûr. Si c'est des personnes connues, je fouillerai dans leur vie pour pouvoir les discréditer. Je sortirai les bons vieux épouvantails, extrême droite, néo-nazis, antisémitisme, théorie du complot, pour les salir. Je passerai des consignes pour qu'on leur pourrisse la vie, qu'ils ne trouvent plus de boulot, qu'on ne les invite plus à la télé. Et si c'est des inconnus, je ne m'emmerderai pas. Un bon vieil accident de bagnole...
- Voilà. C'est exactement ça que mon ami veut éviter. Il veut éviter un accident de bagnole.

Le portable d'Antoine se mit à diffuser l'intro de « Gimme Shelter » des Stones.

- Excuse-moi, dit-il. Allo ? Oui ? Oui. On arrive. C'est Anne, elle veut que tu montes immédiatement. Pars devant, je règle et je te rejoins.
- Qu'est-ce qu'elle a dit ?

- Exactement ça : c'est Anne, tu es avec Florence ? Dis lui de monter immédiatement. Et elle a raccroché.
- J'aime pas ça. J'y vais.

Florence laissa Antoine et remonta au pas de charge. Dans le bureau du fond, Anne et Ariel étaient derrière Luc, assis à son bureau. Ils regardaient l'écran de Luc en tirant une tête d'enterrement. Lorsque Florence entra, Anne lui dit :

- Regarde ça. Je crois que ça mérite une explication.

Florence poussa Ariel pour se glisser derrière Luc et regarda l'écran. Elle eut l'impression que l'espace et le temps étaient en train de se cristalliser.

C'était un de ces messages électroniques qui circulaient dans la Banque, en général des blagues vaseuses ou des casse-têtes. Celui là ressemblait à un spam, ces courriers publicitaires qui envahissent le net et appâtent les gogos pour des traitements miracles ou des méthodes infaillibles pour gagner vite de l'argent. Il occupait toute la surface de l'écran de Luc.

Le titre était : Les Chaudes Nuits de Maîtresse Florence.

Elle comprit tout de suite qui avait fait ça. Les photos avaient été prises dans le donjon de Fairchild. Tous les visages avaient été floutés, sauf le sien.

L'accroche précisait : sur rendez-vous seulement.

Et il y avait son adresse et son numéro de téléphone.

- D'où ça vient ? demanda t-elle d'une voix livide.
- J'ai reçu ça ce matin, dit Luc avec un sourire en coin, et vu la liste de destinataires, ça a bien arrosé la Banque. Ca y'est, t'as ouvert ton centre de soin ?
- Et tu crois que je serais assez conne pour balancer ce genre de merde sur mon lieu de travail ? Si je coinçais le salaud qui m'a fait ça, je le pendrai par les couilles.
- C'est dégueulasse de faire des trucs pareils, dit Ariel. Mais on doit pouvoir trouver d'où ça vient.
- Qu'est-ce qui se passe ? demanda Antoine qui venait de rentrer. Vous faites une de ces têtes, on dirait que vous avez vu un fantôme.
- Il y a un sale petit con qui a fait une plaisanterie dégueulasse à Florence, dit Anne. Regarde.

Il se pencha pour lire l'écran et fronça les sourcils.

- Tu permets ? demanda t-il à Luc en prenant sa souris.
- Tu peux voir d'ou ça vient ? demanda Florence.
- C'est ce que j'essaye de faire. Il y a toujours une trace dans les mails. Bon, ça a pas mal rebondi, c'est passé par au moins deux personnes dans la Banque avant d'arriver ici, et à chaque fois ça a été distribué à des dizaines d'exemplaires, chacun a renvoyé ça à toutes ses connaissances ; c'est même parti à l'extérieur. Mais la trace s'arrête à l'entrée du réseau informatique de la banque. Pour aller plus loin, il faudrait avoir accès au serveur de courrier électronique pour consulter les *logs*, les journaux de bord. Luc, tu connais des gens qui auraient les droits pour y accéder ?
- Non, et même si c'était le cas...
- Laissez tomber, je crois savoir qui m'a fait ça, je n'ai pas de preuve mais je ne vois qu'une personne qui puisse me faire un truc pareil.
- Je vais en parler aux gars du syndicat, dit Luc. Il faudrait pas que la direction prenne la mouche. En ce moment ils sont à l'affut du moindre prétexte pour lourder les gens.
- Antoine, dit Florence, je pourrais passer un coup de fil perso de ton bureau ?
- Bien sûr. Appelle aussi les télécom, demande leur de te donner un nouveau numéro sur liste rouge. Luc, le gars qui t'a envoyé ça, tu le connais ?

- Oui bien sûr.
- Tu peux l'appeler pour lui demander d'appeler à son tour celui qui le lui a envoyé. On devrait pouvoir remonter la chaîne pour savoir d'où ça vient.
- Ca se tente.

Florence referma la porte du bureau d'Antoine, s'assit à sa place, se recueillit un moment, pris une grande inspiration, décrocha le téléphone et appela Karl à son bureau sur sa ligne directe.

- Allo Jean-Charles ? C'est Florence.
- Bonjour Florence, je venais justement de découvrir ton nouveau *flyer* dans ma messagerie ...
- Tu pourras remercier ton ami Louis de sa sollicitude, et lui dire qu'en dédommagement de la publicité qu'il m'a faite, je suis prête à lui offrir une séance gratuite où il pourra profiter de mes talents de dominatrice. Peut être sera t-il intéressé par une épilation des testicules au chalumeau, à moins que ce ne soit un tatouage du globe oculaire à l'aiguille ?
- Je sens que tu le prends mal. Il a juste voulu te taquiner.
- Me taquiner ? Espèce de ... Tu te rends compte de la merde dans laquelle il m'a foutu ? Ce torchon a circulé dans toute la Banque. Tu crois que ça n'aura pas de conséquences ? Je te signale qu'en ce moment, ici, on ne parle que de dégraissage. Il veut me faire perdre mon job, ton copain ? C'est ça, son idée ? Me foutre dans la mouise pour que je vienne à genoux lui supplier de me prendre comme pute à son service ?
- Du calme. Tout d'abord, si Louis avait vraiment voulu être méchant avec toi, il s'y serait pris autrement, et je te prie de croire qu'il a largement les moyens de plonger n'importe qui dans la plus noire des merdes s'il le souhaite. Non, je suppose qu'il a voulu te montrer à sa manière qu'il était très déçu de ton attitude. Il t'a fait une proposition exceptionnelle et toi tu lui craches dans la main, il y a de quoi être agacé, non ? Ensuite, tu dramatises beaucoup les choses. Tout ça ne va servir qu'à alimenter les discussions autour de la machine à café quelques jours et ça sera vite oublié. Réfléchis. Si Louis avait voulu te faire virer, il lui aurait suffi de passer un coup de fil à ton patron.
- Qu'est-ce qui te dit qu'il ne l'a pas fait ?
- Tu vois toujours le mal partout ! Tu as pris Louis en grippe et tu te braques contre lui. D'accord, c'est un type dur, on ne réussit pas en affaires avec des bisous et des fleurs, mais c'est aussi quelqu'un d'altruiste, qui s'est énormément investi dans l'humanitaire et la protection de l'environnement ...
- En stérilisant des gosses à leur insu, par exemple ?
- Mais c'est incroyable ça, tu es une vraie gamine ! Et une gamine capricieuse en plus. Il n'y a pas trente-six manières de faire passer des mesures nécessaires et impopulaires. Soit tu le fais par la force comme en Chine, soit tu le fais en douceur par la ruse. Qu'est-ce que tu préfères ? Qu'on te fasse avorter de force où que ça soit plus dur pour toi de faire des mômes ?
- Ni l'un ni l'autre. C'est complètement pervers, comme raisonnement.
- Oh mais c'est l'hôpital qui se moque de la charité ! Parce que tu n'es pas perverse, peut être ? Ca n'était pas pervers du tout de me proposer d'hypnotiser Lassie pour qu'elle pisse sur commande. Non monsieur. Tu es incroyable ! Quand est-ce que tu vas grandir ? Bon, maintenant, ça suffit, j'ai des choses plus sérieuses à faire. Rappelle moi quand tu auras réfléchi à tout ça ; Lassie sera ravie de te revoir, elle t'aime beaucoup. A bientôt.

Florence soupira en reposant le combiné. Elle appela les télécom et demanda à ce qu'on change son numéro de téléphone, puis elle revint en poussant sa chaise dans le bureau où Antoine était toujours penché sur l'épaule de Luc, les yeux des deux hommes rivés sur l'écran.

- On a trouvé d'où ça vient, dit Antoine.
- Ouais, dit Luc, on a eu le collègue qui a reçu ça le premier. C'est un copain à lui qui bosse dans un groupe pharmaceutique, Steribio ou un truc comme ça, qui lui a envoyé avec un petit commentaire du genre : dis donc, c'est chaud dans ta banque. Après, ça a suivi son petit bonhomme de chemin.
- Merci mais c'était pas la peine. J'ai eu confirmation de ce que je pensais. Je sais quel est le fils de pute qui a fabriqué ça. Il a récupéré des photos sur le net et plaqué mon visage dessus à coup de Photoshop. Maintenant, il va falloir nettoyer les éclaboussures.
- En tout cas, dit Ariel, celui qui t'a fait ça, soit il est profondément con, soit il t'en veut beaucoup.
- Un peu des deux, dit Florence. Bon, on passe à autre chose ? J'ai une mise à jour de la base à faire. Antoine, merci du coup de main, on reprendra notre discussion un peu plus tard, là j'ai besoin de faire un truc qui m'occupe la tête loin de tout ça.
- Tu veux qu'on déjeune ensemble ?
- D'accord. Je te fais signe quand je suis prête.

Antoine regagna son bureau. Luc lui avait transféré le message. Il l'ouvrit et se mit à l'examiner en détail. Le message était codé en HTML. Un commentaire indiquait le nom du logiciel qui avait servi à sa composition. Le nom de l'auteur n'était pas indiqué. Le message avait été composé la veille. Il examina ensuite les photographies. De nombreux logiciels de retouche enregistraient des informations codées dans le fichier qui contenait l'image, mais là encore il ne put rien trouver. Il tenta de trouver des indices révélant un trucage de la photo, une différence de contraste, des ombres et lumières incohérentes, en vain.

Florence vint le chercher aux alentours de douze heures trente. Ils se rendirent pour déjeuner dans un restaurant du quartier où on pouvait discuter discrètement. Florence commanda une salade et Antoine un steak frite.

- En tout cas, dit-il, le gars qui a fait ça, c'est un expert de Photoshop, je n'ai pas pu trouver le moindre défaut qui pourrait mettre en évidence un montage.
- Ce n'est pas un montage, les photos n'ont pas été truquées, à l'exception des flous. C'est... Bon, ce que je te dis là, ça reste entre nous. J'ai été invitée à participer à une séance SM par un ami. Il y avait un type, il s'appelle Fairchild, qui m'a fait des avances, et je l'ai envoyé paître. Il m'a collé, est revenu plusieurs fois à la charge, mais je l'ai rembarré. C'est lui qui a pris les photos en douce, je ne m'en suis même pas rendu compte. Et il a voulu se venger.
- C'est vraiment un sale con, quel intérêt a-t-il à faire ça ? Je pige pas.
- Oh, il a juste voulu me faire mal. Les vrais sadiques, dans les milieux du SM, sont paradoxalement plutôt rares, mais là j'ai tiré un mauvais numéro. Enfin, j'espère que ça n'aura pas trop de conséquences, je voudrais pas me faire lourder pour ça.
- Je ne pense pas qu'on puisse te virer pour ça, tu n'y es pour rien ! C'est toi la victime, non ?
- Tu es nouveau à la Banque. Ici, c'est le monde du silence. On déteste tout ce qui peut faire du bruit. Ça m'étonnerait que je n'ai pas droit à une sanction. J'espère que ça se limitera à une bonne engueulade.
- Je te parie que dans quelques jours ce sera oublié.

- Espérons. Mais Fairchild, lui, n'est pas du genre à lâcher l'affaire. C'est le genre de type plein aux as, qui a l'habitude d'obtenir tout ce qu'il veut d'un claquement de doigt, et qui en prime se prend pour un grand philanthrope parce qu'il se préoccupe d'assurer l'avenir de la planète en génocidant dans l'ombre, exactement le genre de type dont je te parlais ce matin.
- Le genre de type auquel ton ami s'intéresse.
- Oui. Et je n'ai pas envie de faire courir des risques à Yann. Fairchild a certainement déjà fait sa petite enquête sur moi. Si toi tu as pu trouver Yann, il le pourra.
- Lorsque nous avons regardé les fiches avec mon oncle, il a vu que quelqu'un d'autre venait juste de les consulter. La tienne, et celle de Yann. Ce mec a ses entrées dans le renseignement. Mais la fiche de Yann mentionne juste qu'il est prof de Karaté. Le fait qu'il ait travaillé dans le renseignement, c'est mon oncle qui me l'a appris.
- Merde.
- Et tout ça parce que tu n'as pas voulu coucher avec lui ? J'ai déjà vu des gens rancuniers, mais là alors ça passe les bornes.
- En fait, il ne m'a pas proposé de coucher avec lui. C'est un peu plus compliqué.
- Il veut que tu le fouettes, c'est ça ? dit Antoine en riant.
- Non plus. Il veut m'employer. Pour un travail un peu particulier. Je t'ai dit que je m'entraînais à l'hypnose. Ce soir là, j'avais fait une démonstration. On ne peut pas faire faire des choses à des gens contre leur volonté avec l'hypnose. Mais dans une séance SM, ce qui motive les soumis, c'est justement d'abandonner leur volonté. Et là on peut vraiment leur faire faire des choses incroyables. Ça l'a fasciné.
- Il veut que tu l'hypnotises ? Vas-y et venge-toi !
- Non, pas lui. Il veut que je fasse ça sur d'autres personnes. Et à mon avis, pas seulement pour que je leur apporte un moment d'évasion un peu pimentée. Il doit imaginer que je pourrais peut-être l'aider à faire ses sales affaires.
- Il ne peut pas trouver quelqu'un d'autre ? Tu ne dois pas être la seule à faire ça.
- C'est un joueur, ce type. Je crois qu'il est plus intéressé à me faire plier qu'à ce que je pourrais lui apporter.
- Si c'est ça, il ne va pas s'arrêter là. Pas avant que tu aies cédé ou qu'il ait réussi à te broyer. C'est assez ignoble ce que je vais te dire, mais tu as ...
- ... intérêt à céder ? J'y ai pensé, en dernier recours. J'avais encore l'espoir qu'il m'oublierait. Et j'ai malheureusement l'impression que c'est la seule carte qui me reste. Bien sûr, je peux toujours m'enfermer dans un couvent, changer d'identité et me tirer au fond de la brousse, mais je crois que ça me ferait encore plus chier.
- Si la seule chose qui l'intéresse, c'est de te faire céder, il te foutra peut être la paix après. Et si c'est le genre de type auquel ton ami Yann s'intéresse, tu pourras peut être lui apporter des informations de premier choix ? Jouer les agents doubles comme dans la série *Alias*. J'essaye de positiver... Si tu veux, j'ai une amie journaliste, je peux lui demander des infos sur ce type.
- C'est sympa. Oui, ça peut m'intéresser.
- C'est quoi son nom exactement ? Je vais le noter.
- F-a-i-r-c-h-i-l-d. Louis Fairchild. Allez, on parle d'autre chose, ça me prend la tête. Pour en revenir à Yann, ce qu'il souhaite, c'est pouvoir échanger des infos avec ses partenaires sans éveiller l'attention et sans qu'on puisse deviner ce sur quoi il travaille.

Les Bergers

- Techniquement, j'ai des solutions. Il faudrait qu'on en discute. Je suis libre le week-end prochain, si tu veux. Et si je peux t'aider en quoi que ce soit, n'hésite pas à demander.
- Merci.

Elle lui fit une bise sur la joue. Antoine se sentit se transformer en lumignon.

- Euh, bien... je t'invite, dit-il. On va y aller, il ne faudrait pas en plus que tu sois en retard.

De retour au bureau, Anne et Luc étaient sortis. Ariel assurait la permanence téléphonique. Antoine fit le café.

- Rien à signaler ? demanda t-il à Ariel.
- Calme plat. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. Anne est à une réunion, Luc est parti manger avec un collègue.

Pendant que le café passait, Antoine s'enferma dans son bureau et appela Julie sur son portable.

- Salut Julie, c'est Tonio, tu vas ? Je te dérange pas ?

Le portable de Julie faisait des bruits métalliques, comme un ressort.

- Je suis (bong) la rue, je t'entend vache(brrr) mal, attend il y (bzzz) ruelle, ça devrait faire moins de bruit. Quoi de neuf ?
- Que du vieux ! Je ne veux pas te retarder mais tu devrais pouvoir me rendre un service. Un type qui s'appelle Louis Fairchild, ça te dit quelque chose ? Un financier qui s'intéresse à l'environnement.
- Tu parles que ça me dit. C'est le gars qui a racheté Paris-Soir en 2001. Celui grâce à qui on a pu s'en sortir en arrêtant l'information pour faire de la communication. C'est un requin cynique, mais c'est grâce à lui que je bouffe.
- Tu pourrais me filer une copie de son dossier de presse ?
- Sans problème. Je peux t'envoyer un scan.
- Je préférerais une copie papier. Tu pourrais me faire ça avant la fin de la semaine ?
- Si je te fais ça, tu as intérêt à mettre les petits plats dans les grands ! Je vois ce que je peux faire, je te rappelle.
- T'es adorable.

Antoine sortit de son bureau pour aller prendre son café et faillit télescoper Luc qui arrivait à ce moment là. En entrant dans le bureau, ce dernier dit à Florence :

- Toi, tu as intérêt à protéger tes fesses, parce que tu vas te prendre une bonne avoinée. J'ai déjeuné avec mon pote du syndicat, ben dit donc, ton mail il est remonté jusqu'au grand manitou, et il a pas du tout apprécié la plaisanterie. Tu vas te faire remonter les bretelles.
- Je n'y suis absolument pour rien.
- Je sais bien, mais tu sais comment ils sont, au dessus. Eux, ils voient que c'est toi par qui le scandale arrive, que tu utilises la messagerie à des fins personnelles, que tu salis l'image de la Banque, que sais-je. Ils ne peuvent pas te virer pour ça, mais ils peuvent t'envoyer une lettre d'engueulade qui pourra servir pour te licencier plus tard. Imagine que ton petit copain recommence une ou deux fois, et c'est même le licenciement pour faute grave qui peut te tomber dessus et là, t'as droit à rien, c'est le RMI direct.

Ils prirent leur café en parlant distraitement d'autre chose, mais le cœur n'y était pas. Antoine regagna son bureau et se plongea dans son travail.

Vers la fin de l'après-midi, Julie le rappelait sur son portable.

Les Bergers

- J'ai copié son dossier. Il était déjà scanné, tu sais on passe tout sur informatique, alors j'ai fait tourner l'imprimante. Je n'ai rien de prévu demain soir, si tu veux je peux t'apporter ça, mais tu as intérêt à m'organiser une super soirée relax en échange.
- Je te dois bien ça. C'est vraiment sympa que tu aies fait ça si vite. D'accord pour demain, je te mitonnerai un dîner aux chandelles.

Il nota le rendez vous sur son agenda et eut une idée. Il alla dans le bureau voisin et s'accroupit auprès de Florence.

- Est-ce que tu es libre, demain soir ?
- Oui, pourquoi ?
- Super. J'ai ma copine journaliste qui passe avec le dossier de presse de ton gars. Je l'ai invitée à dîner, quand il y en a pour deux, il y en a pour trois. Ca te dirait de passer ?
- Si tu veux.
- Je vais te passer mon adresse, note là, c'est ... mais tu trembles ? Ca va ?
- Anne vient de me dire que j'étais convoquée demain chez le chef de service. Je vais recevoir une lettre d'avertissement pour « trouble de la bienséance » et « utilisation abusive des outils de travail ». Si ça recommence, c'est le licenciement sec, sans indemnités. Je commence à comprendre ce que ce salaud a manigancé.

Chapitre 20

Le conférencier saisit une petite télécommande qui était placée sur le côté du pupitre derrière lequel il se tenait debout. Il la braqua vers un angle de la salle derrière lui et pressa un bouton. Les lumières se tamisèrent et l'écran qui était dans son dos s'illumina. Sur un fond bleu, il y avait un logo représentant une projection blanche stylisée d'une mappemonde, devant lequel on pouvait lire en gros caractères :

Future Wars, New Weapons

The Human Brain and The Earth

Il bougea les deux bras flexibles qui supportaient les micros, s'éclaircit la gorge et dit :

- Mesdames, messieurs, merci d'être venus ici pour cette présentation. Je vous demanderai de bien vouloir éteindre vos portables, ils ne vous seront d'aucune utilité, la salle est équipée d'un dispositif de brouillage. La présentation est en deux parties d'environ une heure chacune, nous ferons une pause à mi-parcours afin que vous puissiez passer des appels. A la fin, nous pourrions prolonger la discussion autour d'un verre si vous le souhaitez.

Il désigna un immense buffet au fond de la salle, recouvert d'une nappe blanche, qui ne comportait pour l'instant que quelques piles de verres et des bouteilles d'eau minérale. Une cinquantaine d'hommes et de femmes étaient présents. On entendit une série de cliquetis et de bips. Louis Fairchild était au deuxième rang. Il noircissait distraitement un carreau du bloc note qui lui avait été remis à l'entrée.

- Nous allons dans cette présentation faire le point des avancées en matière de recherche dans deux secteurs qui constituent les principaux enjeux des guerres du futur : le contrôle du cerveau humain et celui de notre environnement.

Un brouhaha parcourut la salle. Le conférencier passa à la diapositive suivante.

- Tout d'abord, le cerveau humain. Depuis les années trente aux Etats-Unis et dans l'ex Union Soviétique, les recherches en psychologie et psycho-sociologie, combinées au développement des média de masse, ont permis de mettre au point des techniques extrêmement efficaces de modelage des esprits, à tel point qu'on peut dire aujourd'hui que nous pouvons façonner la réalité perçue à notre guise. Et nous ne nous en privons pas, d'ailleurs.

Il y eut une courte vague de sourires et de ricanements.

- Aujourd'hui, les opérations psychologiques sont devenues une partie intégrante des opérations de guerre, que ce soit pour affaiblir l'ennemi ou pour faciliter l'adhésion du peuple à des opérations militaires. En particulier, les techniques furtives de conditionnement qui sont aujourd'hui parvenues à maturité nous ont permis un contrôle permanent et durable de l'opinion publique. Pearl Harbour représente à ce titre un cas d'école. Bien que tous les documents montrant qu'il s'agissait là d'une opération psychologique montée de toutes pièces soient aujourd'hui dans le domaine public, que tout le monde puisse les consulter et les reproduire, vous ne trouverez pratiquement personne pour affirmer publiquement que Pearl Harbour a été sciemment utilisé par l'administration américaine. La force de l'engagement psychique dans une réalité perçue fait que les sujets se batteront bec et ongle pour défendre le point de vue que nous leur avons créé. Si une personne venait à exposer en public la vérité sur Pearl Harbour, vous verriez aussitôt des sujets s'empressez de la dénigrer sans que nous ayons besoin de les inciter à le faire. On peut dire aujourd'hui qu'à côté des arsenaux de virus biologiques, nous disposons d'un arsenal de virus psychologiques, qui permettent de créer de véritables épidémies contrôlées et auto-entretenu. Vous

connaissez déjà ces techniques, je ne m'étendrai pas sur le sujet. Sachez simplement que nous travaillons à les adapter aux nouveaux vecteurs comme Internet.

Il fit une courte pause et passa à la diapositive suivante.

- Je voudrai brièvement maintenant vous parler d'un semi-échec, un secteur qui avait suscité de grands espoirs et qui s'est montré très décevant, celui de la psytronique. L'idée d'utiliser l'électronique pour contrôler les cerveaux à distance a donné lieu au développement de nombreuses applications puisqu'on peut aujourd'hui faire entendre des voix dans la tête de quelqu'un, brouiller sa perception ou provoquer des douleurs atroces à distance, mais tout cela ne sont que des gadgets qui n'ont d'intérêt, au mieux, que dans des opérations ponctuelles de maintien de l'ordre. Nous continuons encore les recherches dans ce domaine, mais on peut dire que le feu sacré s'est éteint.

Il appuya à nouveau sur le bouton de la télécommande

- Ce qui nous intéresse aujourd'hui, qui est, je tiens à le préciser, encore expérimental, est beaucoup plus prometteur et s'appuie sur les développements fulgurants que nous avons vu ces dernières années dans trois secteurs de recherches : les sciences cognitives, la neuro-biochimie et les nanotechnologies.

Fairchild continuait à noircir des carreaux sur son bloc. Le dessin avait maintenant une vague forme de voiture. Il savait déjà tout ça, ce n'était pas ce qu'il était venu entendre ici. La deuxième partie l'intéressait plus, car elle était moins spéculative, on avait maintenant des choses concrètes à se mettre sous la dent. Mais il voulait surtout avoir une petite discussion avec un des participants autour du buffet. Il regarda sa montre avec ennui. Cela faisait à peine vingt minutes que la conférence avait commencé. Son ventre émit un gargouillement discret ; le petit-déjeuner spartiate qu'il avait pris dans l'avion était loin ; il avait pris un peu d'embonpoint ces derniers temps et avait délaissé les petites viennoiseries du plateau.

- ... nous pourrions ainsi donner à nos soldats des capacités de combat hors du commun et ...

Il s'ennuyait. Il en arrivait parfois à se demander si ce n'était pas là l'essentiel de son activité. Assister à des réunions insipides et manger des petits fours en parlant de choses sans intérêt. Heureusement qu'il avait d'autres activités plus excitantes. Il pensa à cette petite pute avec laquelle il avait commencé à jouer. A l'heure qu'il est elle devait avoir réalisé qu'il l'avait bien piégée. Il espérait qu'elle continue à s'enfermer dans son refus de collaborer, pour pouvoir faire durer le jeu. Il adorait ça.

Le conférencier avait fini la première partie de son exposé et on en était aux questions-réponses. Il s'éclipsa discrètement pour aller se détendre en attendant la suite. Il y avait un bar à l'étage au dessous. Il y descendit et s'y fit servir une petite collation au comptoir.

Lorsqu'il revint dans la salle, la deuxième partie de la conférence venait de commencer. Il regagna sa chaise, reprit son bloc et écouta.

- Les recherches en matière d'environnement se divisent en deux branches : les armes climatiques et les armes telluriques. Le contrôle du climat fait toujours l'objet d'expérimentations et n'a pas encore atteint un niveau de maturité suffisant pour être opérationnel dans le cadre d'un conflit. Néanmoins nous avons vu ces derniers temps de belles avancées dans le déclenchement de certains phénomènes naturels, tempêtes ou sécheresse, mais les résultats sont encore très aléatoires. Nous pensons aujourd'hui qu'il faudra bien une dizaine d'années pour parvenir à des technologies fiables à cent pour cent.

Le contrôle du climat et des phénomènes naturels était le saint Graal des militaires. Les tornades et les tremblements de terre avaient des capacités de destruction extraordinaires. De plus, cela permettait de détruire des infrastructures sans qu'il y ait de responsable désigné, sinon la faute à pas de chance.

- Les armes telluriques, elles, sont aujourd'hui parfaitement au point. On sait déclencher à la demande des tremblements de terre ou des raz-de-marée. D'ici la fin de l'année, un événement se produira qui vous montrera la puissance de ces technologies tant en matière de destruction que d'impact psychologique. D'ailleurs, à ce sujet, dit-il avec un sourire, si vous aviez prévu de passer vos vacances d'hiver en Thaïlande, je vous conseille de changer d'avis.

Fairchild sortit son agenda et vérifia ce qu'il avait prévu pour décembre. Il devait se trouver à New York et à Berne. Il nota qu'il fallait prévenir la fondation de se tenir prête pour l'action. A la fin de la conférence, il se dirigea vers le buffet que quatre serveurs s'affairaient à dresser. Il saisit un verre d'eau minérale et avala un petit four au saumon. Son contact était à l'autre bout et s'empiffrait comme d'habitude de sucreries et de champagne. Il le rejoint.

- Monsieur le Premier Ministre, je vous salue bien.
- Ah Louis, quel plaisir de vous revoir ! Quoi de neuf ?
- J'ai fait une partie de golf récemment avec votre homologue français. J'espère qu'il se montrera moins têtu que vous.
- Vous savez très bien mon point de vue. Je ne vois pas pourquoi dépenser l'argent du contribuable pour acheter des doses d'un produit dont on ne sait même pas si il est efficace.
- Parce que c'est le seul, et qu'il est plus rassurant d'avoir un produit peu efficace que pas de produit du tout.
- Un produit inefficace contre une pandémie hypothétique. C'est de la pure folie. J'ai remarqué depuis quelques temps de discrètes mais insistantes pressions de l'OMS et du Conseil. Je vois que vous n'êtes pas resté inactif.
- Je défends mes intérêts, où est le mal ?
- C'est tout à votre honneur. Enfin. Qu'avez-vous pensé de la conférence ?
- Très intéressante. J'attends avec impatience cet événement dont il a parlé.
- Vous avez remarqué qu'il n'a pas donné la date précise ?
- Peut être n'est elle pas encore fixée...
- Oh si, mais cette fois on a voulu éviter que des petits malins dans votre genre n'en profitent pour boursicoter. On a eu assez de mal comme ça en 2001 pour noyer le poisson.
- Euh, oui, je comprends. J'ai suffisamment senti passer le vent du boulet pour ne pas avoir envie de recommencer. Mais je suis vraiment curieux de voir ça à l'œuvre. Cela ouvre des perspectives remarquables.
- Je ne partage pas votre enthousiasme. Tout d'abord, ces armes environnementales ne présentent pas un très grand intérêt stratégique.
- Comment ça ? Une nation qui pourrait contrôler les catastrophes naturelle aurait entre les mains un atout majeur me semble t-il.
- Si vous révélez que vous disposez d'un tel pouvoir, on va vous soupçonner au premier tourbillon. Si vous dites que vous pouvez contrôler le temps, imaginez ce que les gens vont penser maintenant qu'on les a bien effrayés avec le réchauffement climatique. Enfin, je ne partage pas l'enthousiasme de notre conférencier. Déclencher un tremblement de terre dans une zone sismique, ça marche, mais ailleurs ? En fait, c'est d'un intérêt très limité.
- Il y a peut être d'autres applications. Mais je suis d'accord que tout ceci n'a d'intérêt que si le secret est maintenu.

- Exactement. Ce n'est plus si compliqué que ça aujourd'hui avec les techniques dont nous disposons. Mais c'est un surcroît de travail pour quelque chose que j'estime de peu d'intérêt. Et du travail, en ce moment, j'en ai par dessus la tête.
- Vous comptez prendre des vacances ?
- Je n'ai pas eu le temps cet été. Mais j'espère dégager quelques jours avant la rentrée.
- Vous ne voulez pas venir passer ces quelques jours en France ? Je peux mettre à votre disposition ma propriété du sud de Paris. Elle est confortable, très discrète, fort bien équipée si vous voyez ce que je veux dire, et je peux mettre à votre disposition une armée de serviteurs dévoués.
- Hé hé, vous me tentez, Fairchild. Vous essayez de me soudoyer ou quoi ? Non, je vais passer ces quelques jours en famille dans notre villa de votre belle Provence.
- Faites un petit tour à Paris ! Avec notre train à grande vitesse, c'est si facile. Venez passer une nuit chez moi. Je pourrais vous arranger une soirée à vos goûts, dit-il avec un sourire entendu.
- Je connais vos capacités dans ce domaine, Louis, j'avoue que si en plus vous pouviez...
- Tout ce que vous voulez. Eloignons nous un peu et discutons-en.

Enfin, se dit Fairchild, ce serait une bonne chose que mademoiselle Bruno ne tarde pas trop à changer d'avis.

Chapitre 21

Florence s'était proposée pour aider Antoine à préparer le repas. L'entretien de l'après-midi avait été sec et bref. Des consignes avaient été données en haut lieu, la décision était irrévocable. Elle s'y était préparée toute la soirée, avait pratiqué des rituels de protection, et cela lui avait permis d'encaisser le coup sans heurts. Elle accompagna Antoine jusqu'à Montparnasse et ils firent quelques courses dans le supermarché qui était face à la tour. Lorsqu'ils arrivèrent, le chat qui attendait Antoine derrière la porte eut un mouvement de surprise en voyant que son maître n'était pas seul.

- Salut minou, on a de la visite. Il est un peu craintif, mais pas méchant. Evite juste d'avancer ta main paume en avant devant lui, je sais pas pourquoi mais il croit qu'on l'agresse et il va te griffer.
- J'ai l'habitude des chats. En plus il va sûrement sentir des traces de l'odeur de Salem sur mes vêtements.

En effet, le chat était en train de lui renifler les chevilles et il commençait à ronronner. Florence le caressa et le chat lui fit une roulade. Les présentations faites, ils déposèrent leurs provisions dans la cuisine, et Florence jeta un coup d'œil à l'appartement. C'était un grand capharnaüm de bouquins et de disques, des étagères sur tous les murs, une cuisine à l'américaine qui aurait mérité un bon coup de serpillère, une grande table ronde au milieu de la pièce, un canapé qui avait vécu, un ordinateur, un téléviseur, une chaîne, une guitare acoustique posée dans un coin.

- Ne fais pas attention au foutoir, c'est un appartement de garçon, dit Antoine qui avait pourtant passé la soirée précédente à lutter contre l'entropie ; l'entropie avait gagné, par abandon de l'adversaire.
- C'est mieux rangé que chez moi. Tu joues de la guitare ?
- Non, je joue *avec* une guitare. Ça fait tellement longtemps que je n'ai pas joué que je ne saurais même plus faire « jeux interdits ». D'ailleurs, je n'ai jamais su le faire. Moi c'était surtout pour chanter du Brassens ou du Cohen. Bon, connaissant ma copine Julie, il ne faut pas se presser pour faire la cuisine, elle est tout le temps à la bourre. Je t'offre quelque chose ? J'ai un petit Mennetou au frais.
- Va pour le Mennetou. Pour le repas, ça peut être prêt vite si on s'y met à deux, on peut juste mettre le couvert et on enfournera ça quand elle arrivera. En vingt minutes tout sera prêt.
- Je vais ouvrir une fenêtre pour aérer. Julie et moi, on fume pas mal. Si ça te dérange, je peux aller fumer sur le balcon, mais je préfère éviter, j'ai le vertige.
- J'ai l'habitude, tant que tu ne fumes pas la pipe ou le cigare...
- On grillera peut être un petit joint d'herbe avec Julie. Ça te choque pas ?
- Pour moi, c'est non, mais je tolère beaucoup de choses entre adultes consentants.

Il ouvrit une fenêtre, remplit deux verres et ils préparèrent rapidement le couvert et les plats. Antoine en profita pour lui parler de Julie, de son travail, de la manière dont il l'avait rencontrée. Il fut surpris d'entendre l'interphone sonner.

- Hé bé, Julie est en avance, c'est bien la première fois que je vois ça.

Il lui ouvrit. Elle arriva toute excitée avec un cartable à la main.

- Tonio, allume ta télé tout de suite, sur la une. Punaise j'ai speedé et ...
- Je te présente Florence, c'est une collègue de travail, elle va dîner avec nous. C'est pour elle que je t'ai demandé de me rendre ce service. On va te raconter ça.
- D'accord mais plus tard, allume ta télé d'abord. Il y a sa fille qui passe sur la une.

Elle fit une bise distraite à Florence, se planta devant le poste de télévision et commença à tripoter les boutons.

- Laisse ça, dit Antoine, il faut que j'allume aussi l'ampli, la télé est branchée sur la chaîne.
- Grouille.
- Voilà. Pas de quoi se presser, on est sur un tunnel de pubs.
- J'espère qu'on ne l'a pas loupé, c'est dans « destins du moment », ça dure dix minutes.
- Faut attendre la fin des pubs. Un petit Mennetou en attendant ?
- Yes. Avec un glaçon s'il est pas frais.
- Un glaçon dans du Mennetou ! Tu veux ma mort ! T'inquiète, il est glacé.
- On a rien loupé, ça commence.

C'était un programme court d'*access prime time* sponsorisé par un grand laboratoire pharmaceutique. Il présentait chaque soir entre deux couloirs publicitaires un reportage bref sur une personne à chaque fois différente sélectionnée pour donner une image positive à laquelle les spectateurs auraient envie de s'identifier. Le laboratoire finançait la production du programme, et cela lui donnait droit à deux écrans publicitaires courts au début et à la fin. Il bénéficiait ainsi des vertus du conditionnement évaluatif à un coût très attractif. L'écran affichait maintenant le logo du sponsor avec le texte :

Laboratoires Steribio

La réussite de votre santé

Une voix précisait : « destins du moment » vous est présenté par les laboratoires Stéribio, Steribio, la réussite de votre santé. Puis on avait un générique bariolé sur une musique synthétique. Le commentaire repris sur les images d'une jeune fille marchant tout sourire sur un terrain de golf, un club à la main.

- Lucie-Anne est une jeune fille de notre temps qui a décidé de prendre son destin en main en étant pleinement elle-même. Elle va entamer des études dans la prestigieuse université américaine de Yale, et nous parle de ses passions.

On voyait défiler des images de Lucie jouant au tennis, faisant du shopping, conduisant une superbe voiture et enfin sautant en parachute.

- Elle a l'air plutôt mignonne, dit Julie, et elle a le même regard dur que son père. Mais les éclairages, le léger voile sur les images et, je devine, la couche de peinture qu'elle a sur la gueule me font penser qu'elle n'est peut être pas si agréable à regarder que ça.
- Elle ne m'a pas l'air du tout sympathique, dit Antoine. Trop artificielle, trop sûre d'elle. Ce genre d'émission est complètement scénarisé, en général ce sont des acteurs qu'on y voit, et là elle joue son rôle de jeune fille qui se la pète. On pourrait presque la remplacer par une image de synthèse.
- C'est un vrai business de famille, dit Florence. Papa sponsorise la promo de sa fille.
- Y'a pas de petites économies, dit Antoine.
- Fairchild contrôle Steribio ? demanda Julie
- Je suis prête à en faire le pari, dit Florence.
- On vérifiera ça, je n'ai pas épluché le dossier en entier, mais on y trouve pas mal de choses sur les boîtes où il a mis ses billes.

Le commentaire se poursuivait en voix-off :

- ... mais en dehors du sport, on m'a dit que vous vous intéressiez à la protection de l'environnement.
- Oui en effet, dit Lucie sur un ton d'hôtesse de l'air, je pense que lorsqu'on se destine à la finance, il est important d'avoir conscience des problèmes de la planète. Cela

permet de diriger les investissements vers des placements qui soient écologiquement responsables ...

- C'est une belle enfilade de clichés, dit Julie, j'avais jamais vu cette émission mais c'est du bouche-trou de chez bouche-trou !
- C'est au contraire très efficace sur le plan publicitaire, dit Antoine, justement parce que c'est lénifiant. On a le cerveau plus disponible pour le message principal, celui que Stéribio c'est incontournable pour pouvoir ressembler à cette nana à qui tout réussit. Bon, ça ne nous apportera rien de plus, vous voulez vraiment continuer à regarder ?
- Attends...
- ... pour terminer, Lucie-Anne, comment vous voyez vous dans dix ans ?
- J'espère être à la tête d'un organisme financier international. C'est un rêve un peu fou.
- Comme la Banque Mondiale ou le Front Monétaire International ?
- Ce serait pour moi un véritable accomplissement...
- Et modeste avec ça, dit Julie. Bon, c'était sans intérêt. Quand je pense à ce que j'ai speedé pour ça !

Antoine éteignit le téléviseur et glissa une compilation maison sur la platine. On entendit la voix de Jeanne Birkin en bruit de fond :

Et si tout était faux

Qu'on avait ce qu'il faut

Pour être heureux...

Il alla allumer le four pour le préchauffer et remplit les verres de ses convives.

- Alors expliquez-moi pourquoi vous vous intéressez tant à mon patron, demanda Julie.
- C'est surtout Florence qui est concernée.
- Ce type essaye de me faire chanter. Le pire, c'est qu'il va y arriver. Alors, toute info que je peux trouver sur lui m'intéresse, ça pourra peut être m'aider à m'en débarrasser.
- Chanter ? Tu sais des choses sur lui et il veut que tu la boucles, c'est ça ?
- Non, je sais bien des choses sur lui mais je n'ai aucun moyen de les prouver. Non, ce qu'il veut, c'est que je me mette à sa disposition pour lui rendre des services un peu particuliers. Je préfère ne pas rentrer dans les détails.
- Florence a des talents d'hypnotiseuse. Elle a fait une démonstration devant Fairchild, et il veut utiliser ses services, peut être pour faciliter ses transactions.
- Si c'est que ça, pourquoi ne pas accepter et qu'il te foute la paix ?
- Parce que je ne veux pas travailler pour ce type. Il est pervers, dangereux, méchant. Si tu veux tout savoir, ce mec a du sang sur les mains, sa fille aussi d'ailleurs. C'est le genre de type qui n'hésite pas à tuer pour défendre ses intérêts. Le genre de personne qu'on n'a pas du tout envie de côtoyer. Si je fais ce qu'il demande, qu'est-ce qui me garantit qu'il ne va pas me jeter comme un kleenex ensuite, dans la première benne venue ?
- Tu sais, moi, ça fait près de quatre ans que je travaille pour lui. Je ne l'ai rencontré qu'une ou deux fois, il a mit en place des potes à lui dans la rédaction, et bye-bye. J'ai connu des patrons plus chiants.
- Mais, dit Antoine, tu m'as dit que le ton du journal avait vachement changé depuis qu'il l'avait repris.
- A ça oui. Fini l'investigation, fini les articles de fond. On doit produire plus avec moins, l'important ce n'est plus la qualité des articles mais le tirage, alors... Plus ça va

et plus on fait du divertissement. Mais ça se vend et ça nous fait vivre. Quand tu dis qu'il a du sang sur les mains, tu es sûre de ton coup ?

- Je n'ai pas de preuves tangibles. Je suppose que si on faisait des analyses ADN un peu poussées sur certains instruments qu'il a chez lui, on pourrait peut-être trouver quelque chose. C'est juste des choses que j'ai vues et entendues qui me font dire ça. Mais personne ne me croira.
- Inutile de dire, dit Antoine depuis la cuisine où il finissait de préparer le dîner, que ce serait une très mauvaise idée de faire un article là dessus.
- Oh mais je n'en avais aucunement l'intention ! Je n'écrirais jamais un article qui déplairait à mon patron, enfin ! Je tiens à mon boulot. J'ai ma déontologie de petite pute.
- Tu es une vraie presstitué, dit Antoine. On le regarde, ce dossier de presse ?

Julie sortit de son cartable une pile de feuilles de près de deux centimètres d'épaisseur. Il y avait des photocopies d'articles, la plupart provenaient de la presse économique. Ils commencèrent à feuilleter.

- Eh bien, il a de quoi s'occuper, cet homme, dit Antoine. Un quotidien à grand tirage, une station de radio, plusieurs magazines et non des moindres, des news, des féminins, des sur la santé... Du pharmaceutique, de l'agro-alimentaire... tiens, et un peu de militaire pour couronner le tout...
- Il a presque la panoplie complète, dit Julie. Il lui manque le pétrole et la télévision.
- ... il a traîné ses guêtres au World Wildlife Fund, au Club de Rome, a participé à plusieurs colloques, et sa femme s'occupe d'une fondation qui travaille avec des ONG pour faire de l'humanitaire. Pour la photo, c'est un homme éminemment respectable.
- Hitler était un gentleman, dit Florence, qu'on disait brillant et séduisant. Lui est juste un gros plein de fric boursouflé d'orgueil. Et question génocide ils sont au coude à coude.
- Comment ça génocide ? demanda Julie.
- Oh, ce monsieur a une vision un peu particulière de l'écologie. Pour lui, la planète ne pourra être sauvée que si on réduit drastiquement la population. Quitte à utiliser pour cela les grands moyens. Comme par exemple, introduire des additifs dans la nourriture pour rendre les gosses stériles. Tu as dû entendre dire que la fertilité décroissait en occident, non ?
- Oui, dit Julie, mais personne ne sait pourquoi, certains disent que c'est la pollution, d'autres les téléphones mobiles, mais on a jamais pu démontrer scientifiquement que c'était l'un ou l'autre. Quand aux additifs alimentaires, l'Europe est vigilante, tatillonne presque, on lui reproche plutôt son intransigeance que son laxisme !
- Tu sais, dit Antoine, aujourd'hui les preuves ou les non preuves « scientifiques » sont toutes sujettes à caution. Qui finance ces recherches ? Je te prends un exemple : il y a des milliers de gens qui se soignent par l'homéopathie ou l'acupuncture et s'en portent très bien. Pourtant, ces deux méthodes ne reposent sur aucune base scientifique « sérieuse », c'est à dire conforme à l'orthodoxie scientifique occidentale. Tu verras des centaines d'études qui démontrent que l'homéopathie ne marche pas, autant qui démontrent le contraire. Dès qu'une étude montre de bons résultats pour l'homéopathie, on voit les chiens de garde de l'orthodoxie qui montent au créneau et on nous sort une nouvelle étude qui va dans leur sens, la plupart du temps financée par des labos d'ailleurs. Pas pour l'acupuncture. Parce que les acuponcteurs ne font pas d'ordonnances, ils ne représentent pas un manque à gagner pour l'industrie. En fait, tu peux considérer que près de la moitié des études scientifiques publiées dans le monde

sont foireuses. On élimine les résultats qui ne vont pas dans le sens qu'on souhaite en les qualifiant d'erreurs de mesure, et le tour est joué. Vu la misère dans laquelle sont les chercheurs, c'est facile d'en trouver qui soient prêts à signer n'importe quoi pour avoir des sous. Quand à l'Europe, elle fixe des seuils, mais ces seuils sont le résultat d'une négociation avec les industriels. Et il existe un tas de produits qui agissent par cumul de petites doses. Même si le seuil est faible, la répétition des prises va finir par donner des doses actives.

- C'est exactement ce que Fairchild m'a dit. Il m'a parlé aussi de la manière dont on manipulait les gens pour qu'ils fassent spontanément ce que l'on souhaite.
- Mon oncle m'a beaucoup parlé de ça. Selon lui, on utilise des techniques subliminales pour faire rentrer des idées dans la tête des gens. Attend, je surveille la cuisson.

La chaîne diffusait maintenant une vieille chanson de Paul Simon :

These are the days of miracles and wonders

And don't cry, baby, don't cry

Antoine ramena les plats sur la table et ouvrit une nouvelle bouteille ; tout en faisant le service, il poursuivit :

- En fait ça fonctionne par association. Lorsqu'on veut faire passer une idée, on ne l'argumente pas, mais on l'associe avec quelque chose d'agréable. A force de répéter ça, même à dose infime, ça finit par s'accumuler dans la tête. Le cerveau mémorise tout un tas d'informations inutiles, juste pour te permettre de te dire « tiens, j'ai déjà vu ça quelque part ». Quand une de ces informations est répétée, elle finit par s'inscrire dans ta tête et tu crois que c'est toi qui pense ça vraiment. On a tous des opinions sur un tas de sujets qu'on ne connaît pas du tout. Ce sont presque toujours des idées qu'on nous a mises dans la tête. Et ça finit par modifier complètement la vision qu'on a de la réalité. Regarde les articles que vous faites pour le référendum, ce sont presque toujours des interviews de gens en situation valorisante, qui expliquent que sans l'Europe ils n'en seraient pas là. Essaie de faire un article qui remette en question la sacro-sainte nécessité de la construction européenne...
- Mais elle est bien nécessaire, non ? Ca nous garantit la paix !
- Rien ne te dit qu'il n'y aurait pas eu la paix sans ça. Et même si il n'y a pas eu de guerre entre nous, il y en a eu beaucoup à l'extérieur où l'Europe était partie prenante. L'argument ne tient pas, on l'a juste mis dans la tête des gens. Ca ne te paraît pas suspect que personne ne remette ça en cause ?
- Mais c'est faux, on a fait l'autre jour une double page sur les opposants à la constitution, je peux t'affirmer qu'aux extrêmes ils sont très critiques.
- Il était foutu comment, ton article ?
- Ca s'appelait « la nébuleuse de la France du non », il y avait plein de petits articles sur chaque courant, on les a tous passés en revue.
- Donc, l'image que ça donnait, c'était celle d'une masse incohérente. Je suppose qu'on y trouvait les suspects habituels, le pit-bull à l'extrême droite, l'aristo has-been qui fait dans le son et lumières, le gaulois moustachu qui sort de taule, la vieille syndicaliste qui sent le renfermé... tout un tas de gens qui donnent vachement envie qu'on s'identifie à eux. Une masse incohérente de repoussoirs. Bref, un magnifique exemple de propagande pour le « oui ».
- Ca fait penser à ce que les chamans appellent le rêve, dit Florence. Pour eux, nous vivons tous dans un rêve éveillé. Et par la magie on peut agir sur le rêve des autres, le déconstruire et le reconstruire, pas d'un grand coup de baguette magique, mais par un

long travail subtil de petits coups de boutoirs psychiques. Là, on anesthésie les gens pour leur construire un rêve qui les pousse à agir dans le sens qu'on souhaite.

- Mais, dit Antoine, il existe des exorcismes. On peut casser le rêve en argumentant. Comme ces psychologues qui traitent les gens qui ont été dans des sectes. Ils déconstruisent le rêve que la secte leur a mis dans la tête, pour essayer d'en reconstruire un qui soit plus conforme aux normes sociales. Cela ne fait pas pour autant du sujet un être libre, mais il pourra plus facilement regagner sa place dans le troupeau. Pour le plus grand bonheur des bergers. Tiens, la femme de Fairchild s'appelle Berger, marrant, non ?
- Et sa fille, dit Florence, s'appelle Lucie, Lucie Fairchild, l'enfant de Lucifer.
- Hé bé, dit Julie en éclatant de rire, il y a vraiment des parents irresponsables ! C'est dégueulasse d'appeler sa gamine ainsi, elle a dû se faire chambrer sans arrêt à l'école. Ils ne s'en sont pas rendu compte ?
- Je crois qu'ils l'ont fait exprès, dit Antoine. Tu te rappelles de mon ami Fred ?
- Celui qui organise des concerts ?
- Oui. Je l'ai vu cet été et il m'a parlé de Lucifer, justement. Lucifer, ce n'est pas le diable, c'est le porteur de lumière, celui qui éclaire la voie. D'après lui, il y a des clans qui ont choisi Lucifer comme symbole de leur « illumination », des gens qui se croient suffisamment éclairés pour diriger le monde. Ça ne m'étonnerait pas que ce monsieur en fasse partie, tout ce que j'en apprends semble aller dans le même sens.
- Tu vas pas nous sortir les histoires de conspirations, les Francs-Maçons, le complot juif, les sociétés secrètes qui dirigent le monde dans notre dos...
- C'est plus compliqué que ça. Il y a toujours eu des clubs de gens qui se croyaient supérieurs aux autres et qui essayaient d'écrire des pages d'histoire. Mais il n'y en a pas qu'un. Ces histoires de conspiration ne sont faites que pour servir d'épouvantail, de repoussoir pour qu'on n'ait pas envie de regarder dans leurs affaires. En fait, il n'y a pas un grand complot mondial avec un Goldfinger à la tête, il y a juste des groupes d'intérêts qui parfois s'allient et parfois se tapent dessus. C'est peut être même plus informel que ça encore, c'est pourquoi c'est extrêmement inquiétant : c'est plus difficile de casser un réseau distribué qu'une organisation hiérarchique.
- J'ai du mal à comprendre qu'un type qui serait membre d'une sorte de club des maîtres du monde s'amuse à faire chanter une de tes collègues. Qu'est-ce qu'il en a à foutre ?
- C'est quelqu'un qui joue, dit Florence, comme un chat avec une souris. C'est plus amusant que de diriger un troupeau. C'est juste ça, je crois. Je ne suis qu'un pion pour lui, il a envie de s'amuser avec moi. J'ai croisé son chemin par accident, et il a décidé de me casser pour jouer.
- Tes talents d'hypnotiseuse l'ont sans doute séduit, dit Antoine. Il s'imagine probablement que tu pourras forcer un peu la main de ses clients ou de ses partenaires.
- Peut être, mais je ne suis pas la seule personne sur la place à pratiquer l'hypnose, il n'a que l'embarras du choix. Mais il m'a sous la main et il a les moyens de me faire chanter, tu as vu ce qui est arrivé hier. Ajoute qu'il connaît personnellement le directeur de la Banque, il est clair maintenant qu'il cherche à me faire virer si je n'obtempère pas.
- Tu penses que le dossier de presse pourra t'aider ?
- Je ne sais pas. C'est toujours mieux d'en savoir le plus possible sur quelqu'un qu'on va affronter.
- Vous en reprenez ou on passe au fromage ?

- Va pour le fromage.

Antoine débarrassa et rapporta la suite. La bouteille de rouge avait été bien entamée, Florence n'avait fait que tremper ses lèvres mais lui et Julie s'en étaient donnés à cœur joie. Il décida d'attendre un peu pour ouvrir une autre bouteille, pour ne pas tenter le diable. La musique s'était arrêtée, il rangea le disque dans sa pochette et mis « music for airport » de Brian Eno.

- Ca fait longtemps que tu pratiques l'hypnose ? demanda Julie à Florence.
- Deux à trois ans. J'ai un ami qui m'a donné des cours. Je commence à me débrouiller. Tu veux essayer ? C'est sans risques et Antoine surveillera que je ne te mets pas d'idées bizarres dans la tête.
- Non, sans façons, ça me fascine autant que ça me fiche la trouille.
- Moi je veux bien, dit Antoine, à condition que tu me promettes de ne pas trop me ridiculiser, j'ai vu des spectacles où l'hypnotiseur arrivait à faire mettre la salle à poil...
- Non, ne t'inquiète pas. On en restera à des choses plus décentes. Il faut juste que tu te mettes dans une position relax, allongé par exemple, pour ne pas tomber si tu t'endors. En plus, la musique que tu as mise convient parfaitement.
- C'est étudié pour, c'est une musique conçue pour détendre les gens qui vont prendre l'avion.

Il avala son fromage avec un peu de salade et siffla la fin du ballon de rouge, puis montra le canapé.

- Si je me mets là, ça va ?
- C'est parfait.
- Je vais me retrouver plein de poils de chat, mais bon. Minou, pousse-toi.

Il s'allongea sur le canapé au grand dam du matou qui s'éclipsa dans la chambre avec un miaulement de protestation. Florence tira sa chaise à côté de lui et commença l'induction.

- Tu peux garder les yeux ouverts, mais si c'est le cas, je veux que tu fixes la tache qui est là au plafond, d'accord ? Commence par te concentrer sur tes pieds sans quitter la tache des yeux. Tu peux sentir chaque muscle de tes pieds, tu les détends sans quitter la tache détends tes muscles un par un sans quitter un par un des yeux tes muscles la tâche...

Julie regardait ça avec fascination. Elle même se sentait partir doucement. Elle voyait les yeux d'Antoine qui clignaient. Au bout d'un moment ils étaient fermés. Florence n'arrêtait pas de parler, elle faisait maintenant des gestes bizarres au dessus d'Antoine. A un moment, elle lui toucha le front, puis souleva son bras qui retomba, inerte. Elle commença alors les suggestions.

- Tu t'appelles Jérôme, tu t'es toujours appelé Jérôme...

Au bout d'un moment, elle réveilla Antoine.

- Bon alors Jérôme, ça va ?
- C'est tout ? J'ai juste l'impression d'avoir piqué un somme, c'était plutôt agréable. Eh Julie, pourquoi tu fais cette tête ?
- Euh, non, c'est rien, euh, Jérôme, tu peux me servir un petit verre ?
- J'en prendrai un aussi, j'ai besoin de me requinquer, dit Florence, tu nous ouvre une autre bouteille, Jérôme ?
- Pas de refus, j'ai un peu soif aussi.
- Juste une question, Jérôme. Est-ce que tu aurais une carte de visite de ta boîte ? Si je perds mon boulot, je pourrais peut être les contacter ?

Les Bergers

- Oh oui, ils m'en ont fait tout un stock, ça ne m'a jamais servi à part pour faire des filtres pour les joints. Tiens, Julie, à propos, Fred m'a filé un peu de sa production, c'est du bio, ça te tente ?
- Oui, Jérôme, mais tu le fais léger.
- Bon, cartes de visite, où sont-elles ? Là, voilà.
- Merci, Jérôme, dit Florence en prenant la carte. Tiens, c'est bizarre, il y a une erreur d'impression, tu la vois ?

Antoine prit une carte et la lut avec attention.

- Je vois pas... C'est quoi ?
- Ton prénom c'est quoi déjà ?
- C'est Jer... Oh merde non, c'est Antoine, oh la vache ! Putain, tu m'as complètement marabouté, je me rappelle même plus de mon prénom !
- Ne t'inquiète pas, le rêve s'est dissout maintenant. Mais pendant un petit moment, tu croyais vraiment t'appeler Jérôme. Et là, c'est juste après une petite séance, imagine si je t'avais travaillé plus longtemps, et que j'avais recommencé ensuite.
- C'est fascinant, dit Julie. Tu peux hypnotiser quelqu'un sans qu'il s'en rende compte ?
- Dans une certaine mesure, oui.
- Je comprends mieux pourquoi Fairchild s'intéresse à toi.
- Ce que je comprends mieux aussi, dit Antoine, c'est comment on peut faire entrer des opinions dans la tête des gens. La télévision, c'est complètement hypnotique. Si avec l'hypnose on peut faire que quelqu'un oublie comment il s'appelle, imagine ce qu'on peut faire sur des gens qui passent plusieurs heures par jour à somnoler devant des conneries. Ca me rappelle une vieille chanson de Zappa, attendez...

Il alla fouiller dans ses piles de disque et glissa une galette dans la platine. Une intro de guitare sautillante retentit.

I'm the tool of the government, and industry too

'cause I am destined to rule and regulate you

I'm the best you can get, have you guessed me yet

I'm the slime oozing out from your TV set

(Je suis l'outil du gouvernement et de l'industrie / car je suis destiné à vous régenter et vous réguler / je suis ce que vous pouvez avoir de mieux, m'avez vous deviné ? / Je suis la bave qui dégouline de votre poste de télé)

- C'était dans les années soixante-dix, il était visionnaire, ce mec, dit Antoine. Il faut dire que toutes ces techniques ont été essentiellement développées aux Etats-Unis, ils avaient de l'avance sur l'Europe. Chez nous, ça s'est mis en place plus tard.
- Je vais arrêter de regarder la télé, dit Julie. Bon, on le fume, ce pécos ?
- Je vais vous laisser, dit Florence, merci encore Julie pour le dossier de presse, je vais éplucher ça tranquillement. Qui sait, j'y trouverai peut être quelques perles.

Chapitre 22

Antoine remontait la ligne quatre du métro en direction de Barbès pour se rendre chez Florence. Il y régnait une chaleur moite, poisseuse, et les passagers serrés autour de lui transpiraient abondamment. Lui même commençait à se sentir mal, des gouttes de sueur perlaient sur ses tempes.

Il avait passé ses soirées à fouiller sur le net. Il avait du mal à croire ce que Florence lui avait dit. Ce qu'il avait trouvé était bien pire.

Par exemple, dans les années quatre-vingt dix, l'Organisation Mondiale de la Santé avait lancé un grand programme de vaccination contre le tétanos au Nicaragua, au Mexique et aux Philippines pour des millions de femmes entre quinze et quarante cinq ans. Une association de Mexico s'était étonnée que ce programme ne concerne pas aussi les hommes et les enfants, alors que ceux-ci sont autant exposés à cette maladie terrible. Ils firent analyser le vaccin. Il contenait une hormone qui empêchait la grossesse de parvenir à son terme. Le programme avait été discrètement stoppé. Le vaccin sortait d'un des laboratoires de Fairchild.

Le métro arrivait maintenant dans la station où il se rendait. Il sortit au milieu d'une foule colorée avec ses marchands à la sauvette qui vendaient des cigarettes de contrebande à coup de « Marlboro, Marlboro ». Il en profita pour acheter un paquet et s'en alluma une. Elle avait un goût de foin prononcé.

C'était la première fois qu'il se rendait chez Florence et il tourna un peu pour trouver son immeuble. Il composa le code d'entrée, poussa la lourde porte cochère et grimpa au deuxième étage. Florence lui ouvrit lorsqu'il frappa à la porte.

- Entre, je suis presque prête, j'en ai pour cinq minutes.

Elle était en train de finir de se coiffer et Antoine en profita pour découvrir le minuscule appartement qui lui faisait penser à une bonbonnière. Elle n'avait ni télévision, ni ordinateur, juste une minuscule chaîne de pacotille qui clignotait comme un flipper, et quelques disques de classique et de variétés légères. Beaucoup de livres, de plantes, une accumulation presque étouffante de petits objets, un canapé usé, une table en demi-cercle qui pouvait se déplier en occupant presque toute la largeur de la pièce et deux chaises.

- Ca y est, j'y suis.
- Tu sais, pour venir, j'ai fait vachement gaffe à ne pas laisser de traces. J'ai laissé mon téléphone mobile allumé à la maison, j'ai même allumé la télé. J'ai utilisé des tickets pour le métro et pas mon passe Navigo, j'ai mis des lunettes de soleil pour les cameras, bon, on va nous filmer tous les deux en voiture mais...
- Si tu veux, rigola Florence, je peux te passer une perruque !
- Chiche ! On va jouer aux agents secrets !

Florence alla dans la chambre, attrapa une perruque blonde dans le dressing et la lui apporta.

- Essaye ça, *Austin Power*.

Il enfila maladroitement la perruque et alla se regarder dans le miroir de la salle de bain.

- Super, je ressemble au chanteur de *Spinal Tap*.
- Qui ça? demanda Florence en pouffant.
- C'est un vrai faux groupe de rock parodique.
- Ecoute, tu es très mignonne comme ça, mais si tu comptes passer inaperçu, c'est raté, les lunettes de soleil seules seront bien plus efficaces. Si tu aimes te déguiser on pourra faire mieux un autre jour.
- Ca va, c'était juste pour rigoler. On y va ?

Ils descendirent et allèrent dans le parking situé à deux pas où Florence gara sa voiture et prirent la direction de la porte de Clignancourt pour rejoindre le périphérique jusqu'à l'autoroute de l'est. Sur le chemin, Antoine s'amusait à repérer les caméras de surveillance.

- Il y en a une là, une autre ici. Celles-là sont faciles à repérer, elles ne se cachent pas, mais on en fait de minuscules aujourd'hui, qui sont articulées et peuvent balayer large. On peut les cacher dans un réverbère.
- Ne t'inquiète pas, quand nous aurons quitté l'autoroute, on sera dans la brousse, je ne crois pas qu'ils aient planqué des caméras dans les arbres.
- Ca viendra... Tu sais pourquoi j'ai laissé la télé allumée ?
- Pour que ton chat ne s'ennuie pas en t'attendant ?
- Non, c'est pour deux raisons. Les voisins vont croire que je suis chez moi, et si on active mon portable à distance on entendra la télé. On peut télécommander les téléphones portables, c'est comme ça que les opérateurs font pour les bloquer en cas de vol. Ce qu'ils ne disent pas, c'est qu'ils peuvent aussi changer certains réglages, par exemple éteindre la sonnerie et activer le décrochage automatique. Après ça, il n'y a plus qu'à appeler ton numéro et on peut entendre tout ce que tu fais en toute discrétion.
- Un joli mouchard portatif. Mais je te rassure, je ne pense pas une seconde que Fairchild s'intéresse à toi au point de te mettre sur écoute.
- En attendant, évite les portables.
- Le seul que j'ai jamais eu, c'est celui que la Banque nous file pour les astreintes.

Il lui expliqua les recherches qu'il avait faites sur le net.

- Cette histoire de vaccins est incroyable, dit-il, et pourtant j'ai pu la vérifier. Les journaux n'en ont à peine parlé.
- Les journaux de là bas en ont sûrement parlé. Mais vu d'ici, un match de foot est sans doute plus vendeur.
- Mais l'OMS devait forcément être complice ! C'est eux qui ont ordonné que seules les femmes en âge d'enfanter soient vaccinées. Ce n'était pas juste un accident de fabrication.
- Mais qui crois-tu qu'on rencontre dans ce genre d'organisation ? Des gens comme Fairchild. Il doit y en avoir beaucoup qui pensent comme lui. C'est un fait incontournable que la planète ne peut offrir assez de ressources pour que tout le monde vive comme nous, et les pays pauvres sont prêts à tout pour accéder à notre niveau de vie. Soit on se prive en occident, soit on génocide.
- Personnellement, je préfère me priver. Me passer de bagnole, de four à micro onde, de gadgets électroniques, manger frugal... Je n'irai pas jusqu'à m'éclairer à la bougie, mais si ça peut sauver des gens...
- Tu sais, les bougies, ça peut être très agréable, mais ça dégage des gaz à effet de serre.
- C'est vrai. On est foutu.
- Non, pas encore. On est presque arrivé.

Ils se garèrent dans le chemin devant l'entrée de la propriété de Yann. Derrière la porte, on entendait Papus aboyer. Florence sonna et la porte s'ouvrit.

- Salut Papus, dit-elle en caressant le chien.

Papus vient renifler le nouveau venu d'un air suspicieux. Ils entrèrent dans la propriété avec le chien à leur suite, le nez collé aux fesses d'Antoine. Yann les attendait sur le balcon.

- Entrez, dit-il. On ne va pas rester dehors, je sens venir la pluie.

Florence fit les présentations et ils s'installèrent dans le living-room. L'odeur de chien mouillé dont la pièce était imprégnée écœura un moment Antoine. Une grosse théière fumante était posée sur la table avec trois tasses et un sucrier.

- J'espère que vous aimez le thé, dit Yann à Antoine, sinon je dois avoir de l'eau fraîche ou du jus de fruit. Si vous voulez du lait...
- Non, c'est du thé vert, je le bois nature, merci.
- Vous présenterez mes salutations à votre oncle, mais on va se tutoyer, ce sera plus simple.
- Ah, Florence vous a, pardon t'a déjà mis au courant ?
- Elle m'a écrit une lettre pour m'expliquer ce qui était arrivé et prendre rendez-vous. J'ai plus confiance dans le bon vieux courrier que dans le téléphone, d'autant plus que ma ligne fait des craquements suspects.
- Maintenant que l'ensemble du réseau téléphonique est numérique, on peut écouter une ligne de manière imperceptible, c'était à l'époque de l'analogique que ça produisait des parasites.
- On n'arrête pas le progrès...
- Si ta ligne craque, c'est probablement qu'elle fait encore partie des tous derniers ilots analogiques. Ce qui veut dire qu'elle ne conviendra pas pour l'ADSL.
- C'est quoi ?
- Le haut débit, ce qui permet de recevoir la télé sur Internet, entre autre.
- Ce n'est pas pour regarder la télévision que je m'intéresse à Internet. Mon vieux poste ne capte même pas toutes les chaînes, et cela me suffit largement. Je cherche juste à échanger des documents, et à communiquer plus vite. Le temps s'est accéléré récemment. Le courrier est beaucoup trop lent.
- Quelle taille, les documents ?
- Oh, quelques pages, pourquoi ?
- Pas de photos, de son ou de vidéo ?
- Non, juste du texte, peut être quelques dessins ou photos mais très peu.
- On peut alors se contenter du bas débit et là ça fonctionnera. Vous, pardon, tu disposes de quel budget ?
- Moi ? Aucun.
- J'en avais parlé à Florence, dans quelques temps je vais m'acheter un nouvel ordinateur, et le vieux va partir à la poubelle, on peut le recycler. Il n'est pas de toute première fraîcheur, il fait un boucan d'enfer mais ça suffit pour le bas débit.
- Il faudra par contre que ce soit le plus discret possible.
- Pour le bruit, c'est raté, dit Antoine en riant, mais pour les communications, on peut faire en sorte que cela passe inaperçu.
- Comment ?
- Tout d'abord, on va prendre un abonnement gratuit sous un nom quelconque. Aujourd'hui, tout le monde est en haut débit, on utilise plus le bas débit qu'en dépannage, par exemple quand on est en déplacement. Les abonnements ne sont pas trop regardés. Ensuite, il faut donner le change, utiliser de temps en temps le réseau pour des choses banales, la météo ou les courses de chevaux. Puis n'échanger que des messages sans importances, par exemple ses photos de vacances.
- Et pour communiquer ?
- Avec des photos de vacances.
- C'est un peu limité comme communication, non ?

- Sauf si on dissimule des informations dans la photo. Ça s'appelle de la stéganographie. Autrefois, quand on voulait envoyer un message discret, on rasait le crâne du messenger et on lui tatouait le message sur la tête. On attendait quelques jours que ça repousse assez pour cacher le message, puis on envoyait le messenger, souvent avec un faux message à la main au cas où il se ferait prendre. A l'arrivée, on rasait à nouveau le messenger pour lire le vrai message.
- J'avais entendu cette histoire déjà. Comment vais-je raser mes photos de vacances ?
- C'est un peu compliqué, mais on va incruster le message dans la photo. En informatique, tout est nombre, les lettres, les signes de ponctuation, les images, les sons... On utilise des codes pour les lettres, par exemple la lettre 'A' majuscule vaut soixante-cinq, le 'B' soixante-six, et ainsi de suite. Pour les images, chaque point est codé par des nombres, en général le premier indique la quantité de rouge, le suivant de vert, et enfin de bleu. Il suffit de se mettre d'accord sur une liste de points de l'image qu'on va modifier en remplaçant la valeur d'une couleur par la valeur d'une lettre du message. C'est quasi imperceptible dans la photo, ça fait juste un peu de grain.
- Et on fait ça comment ?
- Il te faut un petit logiciel, je devrais pouvoir trouver ça. J'ai un collègue qui connaît bien la question, je vais voir avec lui ce qui convient le mieux. Bien sûr, il faut que tes correspondants aient le même logiciel que toi, et que vous ayez les mêmes clés, mais ça, ça peut s'échanger simplement par courrier. Tu as beaucoup de correspondants ?
- Un seul. Pour l'instant.
- Ça simplifie grandement les choses. Il a Internet ?
- Sur son lieu de travail, oui. Mais il s'en méfie comme de la peste. Et ce n'est pas non plus un expert en informatique, il va falloir lui simplifier la vie.
- Je peux peut-être aller le voir, il habite où ?
- A Rome, ça fait un peu loin.
- Eh, le hasard fait bien les choses, je vais probablement aller à Rome fin septembre ou début octobre. Je peux le contacter là bas. Sans indiscretion, il travaille où ?
- Au Vatican.

Un petit déclic se produisit dans les rouages du cerveau d'Antoine.

- « Croissez et multipliez », dit il.

Yann eut un sourire énigmatique.

- C'est beaucoup plus compliqué que ce à quoi tu penses en ce moment, dit il.
- Pardon ?
- Je veux dire qu'il existe aussi des malthusiens au Vatican.
- Je ne comprends pas...
- Des malthusiens, des disciples de Malthus comme Fairchild. Malthus était un économiste du dix-neuvième siècle qui avait prévu que l'accroissement de la population était une menace, et qui prônait un strict contrôle des naissances par l'eugénisme.
- Je croyais que l'eugénisme, c'était les Nazis...
- Oh, c'est quelque chose de très ancien. Et avant les allemands, les anglais, les japonais et les américains ont mis en pratique les idées de Malthus en stérilisant les personnes désignées comme indésirables, les délinquants, les fous, les noirs. Les Nazis n'ont fait que poursuivre cette voie. Par la suite, lorsque les américains ont mis en place l'opération Paperclip, ils ont pu profiter des avancées allemandes et poursuivre leurs recherches.

- Paperclip ?
- A la fin de la guerre, les américains ont proposé aux chercheurs allemands et japonais d'émigrer aux Etats-Unis pour poursuivre leurs recherches en toute impunité. Toutes les expériences atroces qui avaient été commises dans les camps ou en Chine ont continué discrètement. On a utilisé des prisonniers, des malades mentaux, parfois des soldats comme cobayes. Parfois même des gens ordinaires à qui on faisait croire qu'ils suivaient un nouveau traitement. Sauf que cela ne les soignait pas vraiment, au contraire. Et aujourd'hui, on dispose des moyens pour développer les idées de Malthus à grande échelle. Mais tout ceci nous éloigne du but de ta visite.
- Si je comprends bien, tu fais des recherches sur des gens comme Fairchild qui essayent de réduire la population mondiale par des moyens dégueulasses, c'est ça ?
- Une fois de plus, c'est beaucoup plus compliqué. Si ces gens là se contentaient de forcer le destin dans le seul but de réduire la population pour que la planète soit vivable, je dirais que ce serait presque acceptable. Sauf que ce n'est pas tout à fait ça leur projet, c'est juste une étape. De plus, le clan auquel Fairchild appartient n'est pas le seul. Il y a de la concurrence, des intérêts contraires, des luttes dans l'ombre. Fairchild n'est qu'un pion, un gros pion certes, mais c'est tout.
- Mon oncle me disait que nous étions comme un troupeau avec des bergers et des chiens de berger.
- C'est tout à fait ça. Fairchild n'est qu'un chien de berger. Les vrais bergers sont ailleurs.
- Et tu les connais ?
- Je pense que personne n'aimerait les connaître.
- Et quand tu dis que l'eugénisme n'est qu'une partie de leur plan, ce plan, ce serait quoi ?
- Tu as lu « le meilleur des mondes » d'Aldous Huxley et « 1984 » de Georges Orwell ?
- Oui, il y a longtemps.
- « 1984 » est déjà en place, et « le meilleur des mondes » est en chantier. Ce qui viendra ensuite, du moins d'après moi et quelques autres, sera encore plus atroce.
- Quand même nous n'en sommes pas à 1984 !
- Ah bon ? Alors : dans 1984, le monde est divisé en grandes régions administrées par un pouvoir despotique. Ici, nous avons l'Union Européenne, la future Union Nord-Américaine, l'Union Africaine et toutes les autres. Dans 1984, il y a une guerre permanente avec un ennemi emblématique. Ici, nous avons la guerre contre le terrorisme et Ben Laden. Dans 1984, on appauvrit le langage pour appauvrir la pensée. Ici, on abrutit les gens à coup de télévision. Dans 1984, la population est constamment sous surveillance. Ici, la population est constamment sous surveillance, tu es bien placé pour le savoir, non ? Sauf qu'ici les choses sont plus discrètes. Dans 1984, le despotisme s'impose par la force. Ici, il s'est imposé par le contrôle des cerveaux. On a persuadé les gens que tout ceci était fait pour leur bien, comme on a persuadé des cobayes de prendre des produits toxiques en leur expliquant que cela allait les soigner.
- Mais cela va entraîner une réaction ! Des pays comme la Chine, la Russie, des organisations comme le Vatican vont réagir contre ça...
- Il y a plusieurs clans. Rien qu'au Vatican, il y a plus de clans qu'à l'ONU ! Et ce qui se met en place est la résultante des tensions et des accords entre ces clans. Mais il y a des bergers qui s'appuient sur des forces noires et qui sont en train de prendre le dessus.
- Les Lucifériens, c'est ça ?

Les Bergers

- Oui et non. Certains se revendiquent de Lucifer, c'est vrai. Mais Lucifer a bon dos dans l'affaire. Non, quand je parle de forces noires, ce n'est pas à Lucifer que je pense. En attendant, la seule chose que nous puissions faire, c'est d'observer.
- Mais on ne peut pas laisser faire passivement, il faut informer les gens, leur ouvrir les yeux !
- Essaye, pour voir. Publie des articles, un bouquin, organise des débats publics, harangue les foules. A ton avis, que va t-il se passer ?
- On va tout faire pour me faire passer pour un hurluberlu.
- Oh ça, c'est ce qui peut t'arriver de plus doux. Ces gens là disposent de l'argent et des armes, ils contrôlent des pans entiers de l'industrie, des gouvernements et de la presse. Face à cela, tu ne peux agir que dans l'ombre, de manière furtive. C'est ce que mes amis et moi essayons de faire, à notre manière. Nous ne sommes pas les seuls. Il y a d'autres clans.
- Et je suppose que ces clans ont aussi leurs bergers ?
- Bien sûr.
- Et tu fais partie de ces bergers ?
- Je ne suis qu'un jeune chiot. Qui a besoin de se brancher sur Internet. Comment comptes-tu procéder ?

Antoine lui expliqua de nouveau ce qu'il avait en tête. Il allait prendre contact avec son collègue Didier, installer tous les programmes nécessaires sur son vieux PC, lui prendre un abonnement sous un nom d'emprunt et ramener le tout ici dans la voiture de Florence. Cela lui demanderait une dizaine de jours tout au plus. Ensuite, il fallait faire parvenir le logiciel de cryptage au correspondant italien, idéalement en profitant d'un déplacement d'Antoine pour qu'il puisse lui donner directement quelques explications.

- Ca me paraît bien, dit Yann. On va faire comme ça. Florence m'a dit que tu souhaitais une petite rémunération, en liquide. Je n'ai pas de bière, j'ai horreur de ça, mais j'ai quelques bonnes bouteilles à la cave, je peux en ouvrir une.
- Avec plaisir. Ca vous dérange si j'allume une cigarette ? Je n'ai pas fumé depuis qu'on est parti de Paris et je commence à être en manque.
- Sur le balcon, s'il te plaît. Je ne supporte pas l'odeur du tabac. Et les mégots vont dans la poubelle.

Antoine aurait bien aimé pouvoir fumer à l'intérieur pour tenter de masquer l'odeur écœurante de Papus dans la pièce. Il attrapa son paquet et sortit fumer sur le balcon. Pendant ce temps, Yann dit à Florence :

- Tu avais vu juste, j'ai senti aussi qu'il avait une bonne prédisposition, mais il est complètement engourdi. Essaye vraiment de lui ouvrir le regard intérieur, tu pourras avoir besoin de lui. Il n'a pas de protection, je vais lui préparer un talisman que tu lui offriras. Ca ne lui garantira pas une couverture totale, mais ça devrait amortir les coups. Bon, je vais chercher une bouteille, attrape un tire-bouchon et des verres. Il reste du fromage dans la cuisine, ça ira pour l'accompagnement.

Florence alla dans la cuisine pendant que Yann descendait à la cave. Sur la terrasse, Antoine regardait le ciel se couvrir. L'orage était imminent, on sentait l'électricité dans l'air et il faisait presque nuit en plein jour. Il savoura sa cigarette en tirant de longues bouffées, puis l'écrasa sur la semelle de sa chaussure. Il avait aperçu une poubelle un peu plus loin dans la cour, il alla y jeter son mégot. Par un vasistas en bas du mur de la maison, il vit Yann dans sa cave en train de choisir une bouteille. La cave ressemblait à l'antre de Merlin l'enchanteur, il y avait des cornues et des fioles bizarres, ainsi que tout un tas d'instruments étranges qu'il n'identifia pas. Yann ne s'intéressait visiblement pas qu'aux arts martiaux.

Yann leur servit un vin délicieux. Ils partagèrent quelques verres sans faire d'excès puis prirent congé de leur hôte. Dans la voiture, Florence lui dit :

- Je fais une escale au supermarché à chaque fois que je vais chez Yann, dit elle, j'en profite pour remplir le frigo. Ca te dit de manger chez moi ce soir ? Après tous ces événements, je n'ai pas envie de passer la soirée seule.
- Je n'ai rien de prévu, ce sera avec plaisir.

Elle se demandait comment elle pourrait l'amener à accepter qu'elle le travaille pour que sa perception se développe. Si elle le lui annonçait de but en blanc, il risquait de se braquer. Il valait mieux qu'elle le travaille à son insu, il fallait pour cela qu'elle l'amène à accepter qu'elle lui touche le visage en faisant certains gestes et en disant certains mots. Qu'elle le mette d'abord dans un état de transe légère pour faciliter la pénétration. Et peut être qu'elle lui fasse porter une charge. Tout en parcourant les rayons, elle élaborait une stratégie. C'était un peu pervers, mais ça allait être plutôt amusant, et elle avait bien besoin de se distraire.

Arrivés dans son appartement, elle demanda à Antoine de l'aider à préparer un repas simple, une salade et du fromage. Pendant qu'Antoine lavait les légumes dans l'évier, elle s'excusa et se rendit dans la salle de bain. Elle attrapa un de ses fards, le prit entre ses mains, se concentra et le chargea avec son intention d'ouvrir les perceptions d'Antoine. Cela ne dura que quelques minutes, puis elle revint l'aider à finir la cuisine et à mettre le couvert. Il ouvrit une bouteille de vin rouge et servit les verres.

- A la nôtre, dit-il.
- A ta nouvelle vie d'agent secret. Oh tiens, *Austin Power*, après tout ce que j'ai vécu, ça me ferait plaisir de rire un peu, tu ne veux pas remettre la perruque pour moi pendant le dîner ?
- Oh non, j'étais vraiment trop affreux avec ça.
- On peut en essayer une autre si tu veux. Attend, viens voir.

Elle l'emmena dans la chambre et ouvrit son dressing. Antoine regarda ce qu'il contenait avec intérêt. Des vêtements en vinyle, des perruques, des chaussures à talons très hauts, des accessoires...

- Eh bé, tu as une jolie collection.
- Il faudrait que je fasse le tri. Il y a des trucs que je ne peux plus mettre. Tiens, essaye celle là.

Elle lui tendit une perruque châtain courte qu'il enfila maladroitement. Elle l'ajusta. Ca lui donnait un air efféminé tout à fait caricatural.

- Je pourrais faire la gay-pride avec ça, dit-il en se regardant dans le miroir de la chambre.
- Attend, je vais te maquiller un peu pour compléter le tableau, dit Florence en riant.
- Oh non...
- Si, s'il te plait, juste un peu, ça va être marrant, et je t'assure que je vais tout faire pour que tu trouves ça agréable. Allez...

Elle lui fit un baiser sur la joue. Antoine rougit.

- Bon alors d'accord, mais à une condition.
- Laquelle ?
- Que tu enfiles une de ces tenues. Je suis curieux de voir à quoi tu ressembles là dedans.
- D'accord, tu choisis.

Il fouilla un peu et attrapa sa combinaison en vinyle bleue.

- C'était celle que tu portais sur les photos ?

- Oui. Celle là, je préfère éviter, elle me rappelle de mauvais souvenirs, dans le même genre je préfère porter celle ci.

Elle tira du placard une autre combinaison de couleur noire.

- Ca me va.
- Va t'installer de l'autre côté pendant que je me change.
- Je peux pas regarder ?
- Pas question. Tu vas de l'autre côté, tu t'installes et tu fermes les yeux.

Elle se déshabilla en surveillant qu'il ne regardait pas en douce, enfila la tenue et une paire d'escarpins qu'elle surnommait ses prothèses à câlins : non seulement ils lui permettaient d'être à la bonne hauteur pour regarder ses partenaires droit dans les yeux, mais leur forme avait le don de fasciner les hommes. Et pas que les hommes.

Quand elle eut fini, elle repassa dans la pièce principale. Antoine était bien assis les yeux fermés comme elle l'avait demandé. Elle se pencha sur lui et lui dit de les ouvrir.

Antoine ne vit d'abord que le visage de Florence en gros plan et contre jour, et sentit son parfum envahir son espace olfactif. Puis elle recula et il put la découvrir en entier.

- Je suis subjugué, dit-il. Tu me fais tourner la tête.

Elle fit un tour sur elle même, bras levés comme une danseuse de flamenco pour qu'il puisse l'admirer sous toutes les coutures, puis l'attira à elle par des gestes de gitane. Il avait le regard d'un gamin devant une vitrine de jouets.

- Bon, à moi de jouer maintenant, dit-elle. Pendant que je vais chercher mes produits, essaye d'arranger les coussins pour être un peu allongé. Et enlève tes lunettes et ta perruque, ça va me gêner.

Elle mit deux bougies noires dans les chandeliers, les alluma, éteint la lumière et alla récupérer un assortiment de fards et un morceau de coton. Antoine avait empilé les coussins, posé ses lunettes à côté du canapé et s'était allongé sur le dos, ses deux pieds dépassant au bout. Elle s'accroupit à son côté et commença à lui chatouiller le visage avec le coton.

- Détends-toi, ferme les yeux...

Tout en le maquillant, elle commença à chanter une sorte de berceuse et continua ainsi jusqu'à être sûre qu'elle avait satisfait toutes les étapes nécessaires à déclencher le processus qui devait conduire à l'ouverture de sa perception. Cela dura une quinzaine de minutes mais Antoine ne se rendait pas compte du temps passé. Une fois le rituel terminé, elle regarda le résultat, ne le trouva pas assez festif à son goût, et rajouta quelques touches par ci par là pour lui donner un air de carnaval. La seule chose qui importait maintenant que le rituel avait été accompli, c'était qu'il garde les fards chargés le plus longtemps possible sur le visage, tout le reste n'était là que pour donner le change. Après quelques verres, elle s'arrangerait pour qu'il ne pense plus à ce qu'elle avait fait. Elle compléta le déguisement en lui ajustant la perruque.

- C'est fini.
- C'était effectivement très agréable, dit Antoine en se relevant, j'ai cru un moment que tu étais encore en train de m'hypnotiser. Je m'appelle bien Antoine, c'est ça ?
- Non Jérôme, dit elle en riant. Ne te frotte surtout pas les yeux et va te regarder.

Antoine chaussa ses lunettes ; il éclata de rire lorsqu'il se vit dans la glace. Ils en firent des plaisanteries pendant tout le repas. Il était aux anges, il se sentait tomber amoureux et ne pensait plus à tout ce qu'ils avaient vécu ces derniers temps. La perruque qui lui grattait le crane regagna le dressing avant la fin du repas. Ils avaient fini la soirée en dansant maladroitement dans la pièce étroite, Florence mimant des mouvements tziganes, bras levés comme serpents autour de son visage et hanches en chaloupes balancelles. Lorsque l'heure du dernier métro eut sonné, Antoine prit congé de son hôtesse, rentra chez lui un peu pompette et

Les Bergers

se coucha en ayant toujours sur la bouche le goût du baiser qu'ils avaient échangé sur le pas de sa porte.

Ce n'est que le lendemain qu'il réalisa, en se voyant dans le miroir de la salle de bains avec des yeux de koala, qu'il avait fait le trajet jusque chez lui en métro puis s'était endormi sans penser à enlever les fards qu'elle lui avait mis sur le visage.

Chapitre 23

Tirana, Albanie, Août 2004.

- Qu'est-ce qui m'est arrivé ? demanda Livia en regardant avec angoisse la pièce où elle venait de se réveiller.

C'était une chambre aux murs lisses peints en bleu vert mat ; un store vénitien diffusait une douce pénombre ; il y avait un plafonnier allumé avec deux néons dont un qui grésillait désagréablement ; une armoire métallique était disposée face au lit haut et dur sur lequel elle était allongée. Le visage d'une femme d'environ quarante ans, aux cheveux recouverts d'un foulard apparut dans son champ de vision. Elle avait un regard doux et un sourire un peu triste.

- Tout va bien, Livia, dit elle en lui caressant le visage. Tu es à Tirana, à l'hôpital. Tu as fait un malaise et on t'a amené ici. Je suis Arlinda, ton infirmière, je vais bien m'occuper de toi. Tu vas être sur pieds dans quelques jours. En attendant, il faut te reposer.

Arlinda vérifia la fixation de la perfusion dans le bras droit de Livia et commença à préparer le cocktail qu'elle devait lui administrer. Sur la desserte à côté du lit, il y avait une seringue et deux petits flacons. Elle retira l'embout plastique qui protégeait l'aiguille, la planta dans le bouchon du premier et commença à aspirer une petite quantité du liquide transparent hors de la vue de sa patiente, puis recommença avec le second. Une dose de sédatif, une dose de HK-14.

- Je ne me sens pas bien, dit Livia d'une voix pâteuse, j'ai mal au cœur, ça tourne...
- Ne t'inquiète pas, ça va passer. Je vais te donner quelque chose. Tu vas devoir rester alitée encore quelques jours, mais d'ici peu tu pourras sortir te promener avec moi dans le jardin. Tu verras, il est magnifique en été.

Elle planta la seringue dans le tube de la perfusion et appuya doucement sur le piston. Pendant que la préparation s'écoulait dans les veines de Livia, elle lui parla en lui tenant la main, prenant son pouls.

- Tu n'as rien de grave, tu vas bientôt te remettre, je te le promets. Il faut juste que tu te reposes un peu et tout sera fini. Détends-toi. Tout ira bien.

Elle savoura ce moment magique où le sédatif agissait, le petit tremblement des paupières, puis très vite les muscles qui se relâchent et les yeux qui se ferment. Elle retira l'aiguille du tube et jeta la seringue usagée dans une petite poubelle, souleva la paupière gauche de Livia et contrôla sa pupille. Le HK-14, le « hachka » était à l'œuvre, en train de prendre sa place dans son corps qui faisait de son mieux pour le rejeter, en vain. Le front de la fille se couvrait de rosée. Elle l'essuya avec un morceau de coton.

- Dors, ma petite Livia, dit elle comme si elle chantait une berceuse. Ne résiste pas. Ton corps se rebelle, il n'est pas gentil, mais le hachka gagnera, et tout s'apaisera. Dors, dans quelques jours nous fêterons ensemble sa victoire, ma douce. Tu verras, nous allons bien nous amuser, toutes les deux.

Livia était arrivée la veille de son petit village perdu dans les montagnes. Elle avait environ seize ans avec un visage d'ange sous ses cheveux blonds et un corps étonnamment mince pour une fille de paysans. On l'avait achetée à ses parents pour quelques centaines d'euro, une somme dérisoire pour l'organisation, une fortune pour ces fermiers illettrés et couverts de dettes. On leur avait dit qu'elle allait être mariée à un riche occidental, qu'elle aurait une vie de princesse. Ses parents n'avaient pas été dupes, mais ils avaient trop besoin de l'argent avec six enfants à nourrir. Ils avaient accepté les conditions qu'on leur avait proposées, insistant simplement pour qu'il ne lui soit fait aucun mal et qu'elle donne de temps en temps de ses

nouvelles. On leur avait remis un petit tube de plastique contenant une poudre blanche, en leur recommandant de la mélanger à une boisson chaude. Ils l'avaient versée dans son bol de soupe, qu'elle avait avalé sans se rendre compte de rien. Dès les premiers vertiges, ils firent comme on leur avait expliqué, la retenant pour qu'elle ne s'abîme pas en tombant et l'allongeant sur le sol. Ils avaient alors mis une lampe sur le bord d'une fenêtre, et deux hommes étaient venus l'emporter après leur avoir remis une enveloppe brune.

Lors de son arrivée, on lui avait retiré ses vêtements et enfilé une sorte de peignoir bleu, puis on l'avait allongée dans sa chambre et installé sondes et perfusion pour qu'elle puisse rester immobile le temps que le hachka ait fait sa place dans son corps. Cela ne prenait guère que deux à trois jours. Après ça, elle pourrait se lever, se nourrir et aller d'elle-même aux toilettes. On continuerait les perfusions encore quatre jours pour être certain que la dépendance soit définitivement installée, puis on entamerait la deuxième partie du traitement. Celle qu'Arlinda préférerait.

Pour elle, le traitement s'apparentait à une sculpture lente, un peu comme un bonsaï. Lorsque les filles arrivaient ici, elles étaient comme un bloc de terre glaise qu'il fallait façonner. On commençait par les préparer, puis Arlinda entamait son travail de sculptrice. C'était toujours différent, toujours renouvelé, et toujours délicieux. Arlinda n'était pas dépendante biologiquement du hachka, elle en était profondément amoureuse. Tout en épongeant le front de Livia, elle déroula dans sa tête le programme qui allait suivre.

D'ici la fin de la semaine, on allait lui retirer sa perfusion et commencer les injections en intramusculaire ; cela faisait partie du protocole, afin que les filles associent l'acte et le soulagement qu'elles ressentaient. Le hashka était exigeant. S'il n'était pas renouvelé, on commençait par avoir des sueurs froides, des vertiges, de la nausée et le cœur qui battait la chamade. Puis c'était des morsures violentes dans tous les muscles du corps qui vous paralysaient. Alors apparaissaient les premiers spasmes, qui se transformaient en mouvements incontrôlables. Les filles en arrivaient à se briser les os sur le sol en tapant dans tous les sens. Elles finissaient par s'étouffer en avalant leur langue, quand ce n'était pas le cœur qui lâchait en premier.

Arlinda leur faisait découvrir avec infiniment de tendresse le pouvoir du hachka. Elle devenait la main qui soulage, la voix qui rassure, les bras qui cajolent. Quand les filles avaient compris qu'elles avaient besoin à tout prix de l'injection, Arlinda les rassurait tout en devenant plus exigeante. Au début, elle ne réclamait que des choses gentilles, un câlin, un baiser. Ensuite elle montait peu à peu la barre, comme si elle entraînait un sportif. Elle demandait des gages de plus en plus intimes, se montrant toujours ferme mais juste et maternelle. A la fin, elles acceptaient toutes ses caprices, même les plus sales, et dieu sait qu'il fallait qu'elles s'habituent à ça. Il leur arrivait même d'en suggérer quelques uns auxquels Arlinda n'aurait jamais pensés, comme cette jolie brunette dont la langue lui avait servi une fois de serviette. Lorsqu'elles en arrivaient là, c'était le signe que le traitement avait réussi. Les filles étaient alors prêtes à être livrées.

C'était toujours un déchirement quand elles quittaient l'établissement. Arlinda leur faisait à chaque fois un petit cadeau, un bijou ou un flacon d'eau de toilette. Souvent après les filles lui écrivaient. C'était comme ça qu'elle savait qu'elles étaient encore en vie, quelque part en Allemagne, en Angleterre ou en France. Et puis d'autres filles arrivaient. Le travail ne manquait jamais.

Le hachka avait révolutionné la manière de fonctionner de l'organisation. Avant, on préparait les filles d'une manière répugnante, les violant à la chaîne jusqu'à ce qu'elles soient brisées. Et puis un groupe d'occidentaux leur avait montré le pouvoir du hachka. Au début, l'organisation était sceptique et réticente, le traitement était bien plus cher que les méthodes traditionnelles. Elle avait commencé à l'expérimenter sur les filles les plus rétives.

Aujourd'hui on l'appliquait systématiquement car il était extrêmement efficace et rentable. Non seulement les filles acceptaient de travailler sans qu'il soit besoin d'user de violences, mais on pouvait ainsi proposer à de riches clients de vraies vierges, ce qui avait permis de développer toute une gamme de services *premium*. Livia elle, au moins, ne sera pas déflorée par le premier voyou venu.

L'organisation avait bien essayé d'autres drogues comme l'héroïne, la cocaïne ou les amphétamines, mais il était trop facile de s'en procurer au marché noir, surtout l'héroïne depuis que les américains avaient relancé la production d'opium en Afghanistan ; celle ci transitait par les camps militaires du Kosovo et était ensuite redistribuée dans toute l'Europe à prix cassés. Le hachka, lui, était un monopole de l'organisation en Europe, et il n'avait aucuns effets indésirables, ni somnolence, ni hyperactivité. Du moins en apparence.

Car le hachka détruisait lentement les reins et le foie. Si on laissait faire les choses, les filles ne connaîtraient jamais la quarantaine, mais c'était sans importance pour l'organisation puisqu'elles devenaient beaucoup moins rentables après trente-cinq ans. Le laboratoire qui fabriquait le hachka lui fournissait aussi des produits qui permettaient alors de les éteindre en douceur sans laisser de traces qui puissent être décelées à l'autopsie, comme cette toxine qui déclenchait une maladie incurable du foie qui vous emportait en une semaine, laissant le temps aux reins de l'éliminer.

Grâce au hachka, les méthodes violentes avaient pratiquement disparues ; pour certains hommes de l'organisation, ça avait été une révolution culturelle qu'ils avaient mal vécue. Ils se retrouvaient en manque de coups ; on les réorientait vers d'autres activités, ou on leur offrait un costume en sapin. Arlinda avait connu l'ancien temps et ne le regrettait vraiment pas. Elle haïssait la violence, elle en avait trop subie. Le hachka était à ses yeux une véritable bénédiction, un don de Dieu qui avait mis fin à des années de supplices. Elle mettait maintenant un point d'honneur à ce que les filles gardent le meilleur souvenir possible de leur séjour. Elle les choyait, s'assurait qu'elles étaient bien nourries et en bonne santé, leur apprenait à se coiffer, se maquiller, s'habiller et bouger avec grâce. Elle leur racontait aussi comment c'était avant, ce qui lui était arrivé à elle, et la chance qu'elles avaient de n'avoir pas connu ça. Et elles lui en étaient toujours reconnaissantes.

Arlinda fit une croix dans une case de la feuille accrochée au pied du lit, éteignit le plafonnier grésillant et se tourna vers Livia.

- Dors bien ma douce, je reviendrai ce soir.

Elle se dirigea ensuite vers la chambre suivante.

Chapitre 24

La chaleur était étouffante dans le bureau d'Antoine. Il avait essayé avec Ariel de créer un courant d'air en ouvrant toutes les fenêtres, mais c'était comme si l'atmosphère s'était solidifiée. Le soleil tapait sur les vieux toits en zinc, transformant l'étage en une gigantesque étuve. Tout le monde économisait ses mouvements pour ne pas ajouter la moindre calorie. Antoine décrocha avec lenteur le téléphone et appela Didier en espérant qu'il ne soit pas en vacances.

- Didier ? Salut, c'est Antoine Cardan.
- Salut Antoine. Alors, SSL, ça marche ?
- On a botté en touche. Comment ça se passe de ton côté ?
- Marasme, marasme. Ca pue la charrette.
- Comment ça ?
- Oh, toujours la même chose, faire plus avec moins. La direction souhaite réduire le personnel sur place, prendre des locaux plus petits, moins chers. La bécane dont je m'occupe va disparaître. Et j'ai bien envie de la suivre.
- Mais comment vous allez bosser sans ? On a des applis qui tournent là dedans, non ?
- Ca va être externalisé. On va louer un peu d'espace sur la bécane d'une autre boîte, une partition logique ou une VM, un truc du genre. Après c'est eux qui administreront, moi j'aurais plus rien à faire. On va sûrement me proposer tout un tas de trucs passionnants, me recycler dans les nouvelles technos ou faire de l'archéologie comme toi, moi ça me fait chier. Je peux partir en préretraite, j'ai un peu de fric de côté. Ca va pas être crésus, mais l'informatique c'est comme les poils, j'en ai plein le cul.
- T'es pas le seul. Moi aussi, ça me lasse.
- Qu'est-ce que tu veux, on a connu l'époque de l'aéropostale, on est de la vieille école. Aujourd'hui c'est plus que du clicodrome, du copier-coller. Sans compter qu'en ce moment, ils nous gavent avec leurs conneries de normes qualité, ISO par ci, ISO par là, ils n'ont que ça à la bouche, ça les fait tellement saliver qu'ils en bavent. Tu parles de qualité, c'est un beau cache-sexe ce truc là. On se planque derrière des procédures, on fait de la merde mais on a respecté les process alors tout va bien ; ça marche pas ? C'est sûrement votre faute parce que nous, on est ISO, on a bien appliqué toutes les règles qu'on s'est fixées nous même, alors vous pouvez vérifier qu'on y est pour rien. Ils m'ont fait chier à remplir deux milliards de formulaires pour que je décrive dans le détail tout ce que je fais. Ils imaginent qu'avec ça, ils pourront payer un grouillot qui n'aura plus qu'à appliquer les procédures sans comprendre ce qu'il y a derrière. Ca fait des économies, plus besoin de payer un ingé', et par ici la bonne soupe. Tu parles. Bon, faut que j'arrête de râler, ça me file des aigreurs d'estomac. On va pas en plus s'esquinter la santé, l'allergie aux cons est pas reconnue par la sécu. Qu'est-ce qui t'amène ?
- J'ai besoin d'un bon soft de stéganographie.
- Sur mainframe ? Monsieur est joueur. Je sais même pas si ça existe, et si il y en a ça va te coûter bonbon.
- Non, sur PC. Sous Linux.
- Ah ça, y'a que l'embarras du choix. Fais un coup de Google, tu vas en ramener des tonnes. Je savais pas que les banques utilisaient ça.
- Non, c'est pas pour la banque, c'est perso. On pourrait pas bouffer ensemble un midi pour en discuter ?

- Ce midi, je suis pris. Obligations familiales. Ma gamine me tanne depuis des mois pour que je lui paye un piercing au nombril. J'ai fini par craquer, mais je veux pas qu'elle fasse n'importe quoi, alors je l'accompagne chez le poinçonneur.
- Quel âge ?
- Dix-sept. Elle vient d'avoir son bac. Faut quand même avoir des idées tordues pour se foutre un bout de métal dans le bide, mais tu sais ce que c'est, toutes ses copines en ont...
- On a tous tendance à être conformiste, à vouloir ressembler à ses copains, ses modèles. Moi, quand j'étais môme, je voulais à tout prix avoir les mêmes fringues que David Bowie. Quand ma mère ma trouvé en train de fouiller dans ses affaires, ça m'a valu une belle baffé. Estime-toi heureux qu'elle ne veuille pas un tatouage, au moins un piercing, elle pourra toujours l'enlever plus tard.
- T'inquiètes, le tatouage c'est aussi dans l'air. Sa meilleure copine s'en est fait faire un, alors... Elle va le regretter à quarante ans, j'arrête pas de lui dire. Elle a pas encore réalisé qu'elle allait vieillir un jour. Enfin. Sinon, si tu veux, on peut bouffer ensemble demain midi, ça te vas ?
- Ça marche, on dit midi et demi ?
- Va pour midi et demi. Je te rappelle que tu me dois une bière...
- Deux maintenant. On se retrouve à midi et demie devant la porte de la boîte. D'ici là, tu peux regarder pour la stégano ?
- Je vais creuser ça, mais il faut que tu me donnes des billes, faut que je sache un peu ce que tu veux faire avec.
- On en reparlera demain, c'est un peu compliqué.
- La stégano et la crypto, c'est toujours compliqué. C'est fait pour.

Pendant la pause de midi, Antoine se rendit dans un magasin d'informatique proche de l'Opéra et y acheta un ordinateur Apple pas plus grand qu'un paquet de lessive ainsi qu'un clavier et un écran plat qui pesait plus lourd que l'ordinateur lui même. Il avait mis un peu d'argent de côté et paya comptant. Il avait beaucoup hésité à acheter une machine de la marque à la pomme, mais s'était décidé à franchir le pas après s'être battu des heures pour débarrasser son PC d'un virus particulièrement envahissant qui réapparaissait à chaque fois qu'il tentait d'accéder au net pour télécharger le correctif permettant de l'éradiquer. Il avait ensuite essayé Linux, mais trouvait que ce système était peu agréable à utiliser pour faire des images ou du son. Le Mac présentait un bon compromis, avec une interface plaisante masquant un noyau dur Unix. Il était cher, mais on en avait pour son argent.

Le soir, il rentra chez lui avec ses emplettes. En passant devant la salle de bain, il jeta un coup d'œil dans le miroir. Il avait eu toutes les peines du monde à effacer les traces des fards de Florence, ceux ci s'étaient incrustés entre les cils pendant la nuit ; il s'était copieusement mis du savon dans l'œil en vain, il restait toujours une sorte de trait noir, pas inesthétique d'ailleurs mais un peu trop artificiel à son goût ; il s'était résigné à descendre chez Mous, ses lunettes de soleil sur le nez, pour acheter du démaquillant et avait effacé tant bien que mal les traces avec un coton-tige. Il y en avait encore, mais c'était suffisamment discret pour passer inaperçu.

Il alluma son vieil ordinateur et commença à noter toutes les informations dont il aurait besoin pour installer le nouveau. La veille, il avait fait des copies de sauvegarde sur CD de toutes les données qu'il souhaitait conserver, tout en sachant que dans ce genre d'opération, on a beau prendre des précautions, il y a toujours quelque chose qui se perd.

Il alla ensuite sur le net et s'inscrivit à un service d'accès gratuit sous un faux nom. Il prit un pseudo anonyme composé d'une suite aléatoire de lettres et de chiffres et nota les coordonnées techniques qu'on lui fournissait. Il se déconnecta ensuite, brancha un vieux modem et testa la connexion. Elle n'était pas rapide, il faudrait probablement plusieurs minutes pour expédier ou recevoir les photos de vacances de Yann, mais elle fonctionnait impeccablement. Il inséra un CD d'installation de Linux dans le lecteur, redémarra la machine et effaça la totalité de la mémoire pour faire place nette. Une heure à peine après, il pouvait de nouveau se connecter sur le service gratuit. Il fit de petites icônes sur le bureau pour établir plus facilement la connexion, puis éteignit la machine et la débrancha. Quelques minutes après, le vieux PC et ses accessoires étaient remisés dans l'entrée et le petit Mac avait pris sa place. Après avoir répondu aux questions d'usage, il se retrouvait dans un tout nouvel environnement, un nouveau jouet. Il décida d'attendre le lendemain pour se faire plaisir à explorer ce nouvel univers. Il vérifia juste que sa connexion Internet fonctionnait, éteint la machine et appela Florence.

- Salut, c'est Antoine. Ca va ?
- Ca a été une journée un peu difficile. Et toi, tu es bien rentré Samedi soir ?
- Je te remercie pas du coup de vache que tu m'as fait. Tu n'aurais pas pu me le dire, que je me tirais avec de la peinture plein la gueule ?
- Pardonne-moi, mais c'était trop drôle de te voir partir comme ça la gueule enfarinée. Les gens qui t'ont croisé ont dû penser que tu revenais d'une fête déguisée.
- Je me suis couché tout de suite en rentrant, tu aurais vu ma tête le lendemain matin ! J'ai eu toutes les peines du monde à enlever ça. Je dois encore en avoir entre les cils.
- Tu aurais pu t'en rendre compte en te lavant les dents quand même.
- Ouais, bon. Tu disais que la journée avait été difficile ? C'est encore Fairchild qui est revenu à la charge ?
- Non, c'est moi qui l'ai contacté par l'intermédiaire du type qui me l'a fait connaître. J'ai demandé à le rencontrer. Je vais accepter son offre, pour le calmer. J'attends qu'il me recontacte.
- C'est moche, mais c'était peut être la meilleure solution. Tu me tiendras au courant, hein ?
- Ne t'inquiètes pas, tu seras le premier averti. Si Fairchild écoute nos conversations, tant pis, j'ai bien le droit d'avoir un confident.
- On va essayer de se limiter à des trucs sans importance. Je t'expliquerai ça de vive voix. Quand est-ce qu'on peut se revoir ?
- Quand tu veux. Je suis en vacances. Demain soir, après demain...
- Tu passes chez moi demain ? A partir de dix-neuf heures trente.

Elle accepta. Antoine écourta la conversation. Même s'il doutait que son téléphone soit sur écoute, celui de Florence pouvait très bien l'être. Ce type en avait les moyens et voulait la faire chanter. C'était gros, mais bien possible.

Le lendemain midi, il retrouva Didier devant l'entrée de sa société. Ils se dirigèrent vers un petit bistro sans prétention où Didier avait visiblement ses habitudes, au vu de la poignée de main chaleureuse que lui donnait le patron. La carte était sans originalité, mais Didier lui assura que la cuisine était excellente. Ils commandèrent deux bières en apéritif, suivi de deux confits de canard avec une petite carafe de vin rouge ; il eut été dommage de boire de la bière avec le confit.

- Bon, dit Didier. J'ai trouvé quelques trucs. Explique ce que tu veux faire.

- C'est pour un ami d'une amie. Il fait des recherches un peu sensibles et voudrait pouvoir échanger des documents sans attirer l'attention.
- Des recherches sur quoi, si c'est pas indiscret ? Politique ? Militaire ?
- Peut-être, je ne sais pas exactement et ce n'est pas mon problème.
- Mais il veut échanger quoi ? Si ce sont de simples messages, la stégano suffit. Si ce sont de gros documents, ou pire, des images, ça ne va pas le faire. C'est trop gros à cacher, ou alors il faut découper ça en petits morceaux.
- On va commencer par les messages. Si c'est trop gros, on trouvera un autre moyen.
- Bon. Dans ce cas là, il y a plein de programmes gratuits sur le net. Mais c'est plus des gadgets qu'autre chose, ils sont connus comme le loup blanc ; ça ne devrait pas être trop dur à casser. Toi qui aime bien programmer des trucs tordus, dis pas le contraire, tu devrais bricoler un soft original. La stégano, ce n'est pas si compliqué que ça.
- Tu verrais ça comment ?
- Fais ça en Java, tu ...
- Quoi, toi, me recommander Java ? Tu as vendu ton âme au diable !
- Non, Java c'est de la merde sur gros systèmes, ça rame trop, mais pour une utilisation en solo sur un game-boy, ça suffit et tu pourras monter ça très vite avec tous les outils qui existent. En plus, c'est tout-terrain, ça s'installe sur n'importe quoi.
- Je suis d'accord. Tu me recommandes quoi comme outils ?
- Eclipse, CVS, JUnit, Java2D...
- Attends, je note...
- Tu télécharges tout ça gratis. Ensuite, je te recommande d'écrire d'abord des tests. Un programme qui tire des lettres au hasard, qui essaye de les planquer dans une photo, qui essaye ensuite de les retrouver et qui vérifie qu'on a rien perdu en route.
- D'accord. Mais si j'installe un programme comme ça sur un PC, ça va tout de suite se voir, non ?
- Planque-le dans autre chose. Prend un éditeur d'image en Java. Il y en a plein qui sont *open source*. Insère ton programme dedans comme un *easter egg*.

Les *easter eggs*, les œufs de pâques, étaient des fonctions cachées que les programmeurs inséraient dans les programmes, souvent pour faciliter les tests. Un technicien qui avait à tester un programme de jeux à plusieurs niveaux n'avait pas envie de parcourir tous les niveaux pour tester juste le dernier. Pour lui éviter ça, le programmeur choisissait une combinaison compliquée de touche et faisait en sorte que lorsqu'on la pressait, le jeu vous permettait de choisir votre niveau. Parfois, ces codes fuyaient sur Internet ; les joueurs raffolaient de ces *cheat codes*, ces codes de triche.

Quand aux logiciels *open source*, c'étaient des programmes qui étaient fournis avec tout ce qui était nécessaire pour les modifier à sa guise. Un bon programmeur pouvait ainsi faire évoluer le programme dans le sens qu'il souhaitait, libre à lui de publier ou non les modifications qu'il avait faites. Ces programmes étaient tous gratuits. Les sociétés qui les diffusaient se rémunéraient sur les services qu'elles pouvaient vendre avec : assistance, formation, support ou personnalisation. Il en existait de toutes sortes, à tel point qu'on se demandait bien pourquoi des gens pouvaient encore accepter de payer pour des logiciels comme Windows ou Word, alors qu'il existait des produits équivalents gratuits. Antoine appelait ça la taxe sur l'ignorance.

Dans l'après midi, il réfléchit à un moyen de communiquer sans risque avec Florence. La solution la plus simple était d'utiliser des phrases codes, des phrases banales auxquelles on donnerait une signification particulière. Il écrivit :

J'ai terminé le livre que tu m'as passé : début de conversation codée.

Tu en as pensé quoi : acquittement du début de conversation codée.

N'hésite pas à m'en passer un autre : fin de conversation codée.

Pas de problèmes : acquittement de la fin de conversation codée.

Il réfléchit au type d'information qu'il fallait prendre en compte. D'abord les alarmes :

Il est à chier : alarme maximale, préviens la police.

Il est nul : alarme maximale, ne préviens pas la police.

Il est pas génial : rapplique immédiatement.

M'ouais, bof : rien à signaler.

Il est pas mal du tout : préviens Yann.

Il compléta la liste avec d'autres phrases du même acabit, prévoyant aussi un moyen d'échanger des horaires ou des numéros de téléphone. Il imaginait les conversations que ça donnerait :

- J'ai terminé le livre que tu m'as passé.
- Tu en as pensé quoi ?
- Il est pas génial, je dirais même : il est à chier. N'hésite pas à m'en passer un autre.
- Pas de problèmes.

Qui se traduisait par : alerte maximale, préviens les flics et amène toi. Il devrait changer de temps en temps de thème, ça finirait par se faire remarquer si ils échangeaient quotidiennement des avis lapidaires sur des bouquins. Il trouverait d'autres sujet de conversation pour les prochains écrans de fumée.

Il quitta tôt le bureau pour avoir un peu de temps chez lui avant l'arrivée de Florence, fit quelques courses au supermarché, évita de passer devant la boutique de Mous avec ses sacs et se força à monter à pied chez lui. Il avait prévu de passer quelques temps à jouer avec son nouvel ordinateur, mais un rapide coup d'œil sur le foutoir qui régnait dans son appartement l'en dissuada. Il rangea les provisions dans la cuisine, sortit l'aspirateur, ouvrit les fenêtres pour aérer, vida les cendriers, regroupa rapidement les papiers, courriers, disques et objets divers qui étaient éparpillés dans l'appartement et entrepris d'éliminer un maximum de poils de chat sur les coussins et la moquette. Il poussa jusqu'à la chambre et regarda le lit. Il n'avait pas changé les draps depuis... Même s'il doutait que Florence accepte de passer la nuit avec lui, il ne fallait rien laisser au hasard. Il mit des draps propres et porta la pile de vêtements sales posés à même le sol dans le panier à linge de la salle de bain. Et planqua le magazine porno qui traînait sur sa table de nuit à côté d'un rouleau de papier absorbant. Quand on aime, on a toujours vingt ans ; quand on se branle, on en a toujours quinze.

Le chat s'était réfugié derrière le canapé. C'était un vrai mâle : il adorait jouer à la balle et avait peur de l'aspirateur. Maintenant, il s'occupait à remettre des poils un peu partout. C'était une lutte sans fin. Il inspecta les travaux. L'appartement était nettement plus présentable maintenant, mais le sol de la cuisine ressemblait à une peinture abstraite. Il remplit un bol de croquettes et le déposa à l'autre bout de la pièce pour éloigner le chat pendant qu'il donnait un coup de serpillère. La cuisine était maintenant propre, mais lui ne l'était plus guère. Pendant qu'elle séchait, il prit une douche rapide, se donna un coup de rasoir, s'aspergea de Vétiver et mis des vêtements frais. Restait encore à préparer le dîner. Ca ne lui donnait guère de temps pour jouer avec son Mac. Il l'alluma quand même, l'ordinateur était équipé d'une sorte de

juke-box qu'il comptait bien tester dans la soirée. Il inséra un CD de David Byrne dans le lecteur et aussitôt le juke-box se déclencha et commença à copier la musique dans la mémoire de la machine. Au bout de quelques secondes, il entendit le début de « independence day » sortir des enceintes. Tout en préparant la cuisine, il surveillait l'importation du CD de loin et quand le disque fut éjecté, il alla le remplacer par un autre afin d'avoir suffisamment de musique en stock pour quelques heures.

Florence arriva pile à sept heures et demi. Il avait disposé des verres et de petites coupelles avec des cubes de gruyère et des petits légumes crus, radis et tomates cerise. Il la fit entrer et la serra dans ses bras. Elle était comme au bureau, en jogging et baskets, les cheveux attachés en arrière, sans fard ni autre parfum que ceux de son corps et de la ligne quatre du métro, mais Antoine aurait pu tomber amoureux d'elle si elle avait passé la nuit dans une écurie. Elle avait ramené un gâteau qu'il mit au réfrigérateur pendant qu'elle se lavait les mains. Il ouvrit une bouteille de rosé glacée.

- Fairchild t'a recontacté ? demanda t-il.
- Oui, ou plutôt mon copain m'a rappelé. Je le vois chez lui vendredi soir. Apparemment, il a déjà du travail pour moi.
- Il t'a dit quoi ?
- Non. J'imagine qu'il veut que j'hypnotise quelqu'un pour qu'il signe un contrat.
- Je croyais qu'on ne pouvait pas faire quelque chose à quelqu'un contre sa volonté avec l'hypnose.
- Ce n'est pas tout à fait vrai. Lorsque je t'ai fait oublier ton prénom, c'était bien contre ta volonté, non ? Je t'ai pris par surprise, et ça n'entraîne pas en conflit avec tes grands principes. Pour faire signer un contrat, je peux faire croire qu'il s'agit d'une lettre d'amour.
- On écrit rarement « lu et approuvé » en bas d'une lettre d'amour.
- Ou que c'est un contrat de mariage. Ou un contrat de soumission, ça se fait beaucoup dans les relations SM. Tu signes un papier comme quoi tu t'engages à faire tout ce qu'on te demande.
- J'ai du mal à imaginer qu'on puisse éprouver du plaisir à ça.
- La copine du mec qui m'a présenté Fairchild a très bien résumé ça : le plaisir de se sentir vulnérable entre les mains de quelqu'un en qui on a confiance. On éprouve beaucoup de plaisir à se sentir vulnérable, mais uniquement dans un cadre de confiance. Regarde, toi, l'autre jour quand je t'ai maquillé. Tu savais parfaitement que j'allais te rendre ridicule. Et tu t'es laissé faire, tu y a même pris du plaisir, parce que tu avais confiance en moi.
- J'ai toujours confiance en toi.
- Se sentir vulnérable, c'est extrêmement érogène. Ça renvoie à des choses qu'on a ressenties dans l'enfance, quand on a été puni par un instituteur qui vous a coiffé d'un bonnet d'âne, quand une infirmière séduisante vous a fait une piqûre, quand vos parents vous habillent à leur mode et qu'on n'ose pas se montrer tellement on a honte. C'est pour ça que souvent on reproduit dans les séances SM ces situations de soumission : on s'habille en institutrice, en infirmière, on met des uniformes. Les soumises s'habillent en soubrettes, les soumis en travestis parce que c'est un tabou fort chez les hommes qu'on éduque à ne jamais faire de trucs *sissy*, efféminés.

De moins en moins fort, d'ailleurs, se dit-elle en pensant à ce que Fairchild lui avait dit.

- Quand j'étais même, dit Antoine, je rêvais de ressembler à David Bowie, avec paillettes et strass, mais pas question de faire ça en public, j'aurais trop eu la honte. Alors j'attendais que mes parents ne soient plus là et j'essayais les fringues et les fards

de ma mère. Ca donnait un frisson pas possible, les parents pouvaient revenir à tout moment.

- Et évidemment tu t'es fait prendre.
- Et j'ai reçu une bonne baffé.
- Mais tu n'as pas oublié ce frisson là, et c'est son souvenir qui t'a fait éprouver du plaisir pendant que je te transformais en clown.
- De là à apprécier de prendre des coups de fouet...
- La douleur aussi peut être érogène si elle est bien utilisée, si elle est associée au plaisir. Au moment de l'orgasme, on peut mordre, pincer ou griffer. Et ton partenaire ressent ça comme un signe positif, du moins si tu ne le lacères pas trop. Et ça peut booster son propre plaisir. Le tout, c'est de bien se mettre en résonance avec son partenaire, savoir ressentir jusqu'où on peut aller, et toujours projeter dans ses actes de la confiance et de l'amour.
- Faudra que tu m'expliques comment on peut projeter de l'amour dans une baffé, ça m'intéresse. Y'a des tas de gens que j'ai envie d'aimer, tout à coup.
- Tends-moi la joue.
- Pardon ?
- Tends-moi la joue. Tu me fais confiance ? Alors accepte quelques instant de te rendre vulnérable, tu pourras dire stop à tout moment. Accepte de me donner totalement accès à tes joues, en sachant que je peux aussi bien te donner une caresse qu'une claque.
- Si je dis stop, tu arrêtes tout de suite ?
- Tu es chez toi, non ? Tu peux me foutre à la porte quand tu veux.
- Non, reste. Bon, OK, on peut essayer.

Il avala une grande rasade de rosé, ferma les yeux et tendit son visage vers elle.

- Bien, dit elle, je te caresse le visage. Toi, tu es immobile. Je peux faire des caresses un peu plus appuyées. Voilà. Là, je vais commencer à taper un peu, du bout des doigts. Caresses encore, appuyées, petite tape, caresses, appuyées, tape un peu plus fort. Ca va ?
- Ca va, ça commence à devenir intéressant.
- Bon, alors, je vais faire monter un peu la température. Caresses, appuyée, claque... caresses, ça va ? C'était supportable ?
- Juste l'effet de surprise, mais pas de douleur.
- Si, mais en fait elle était trop brève pour te gêner. Je recommence, caresses, appuyée, claque, appuyée, claque, ça va ?
- Je résiste.
- Alors je vais te faire un peu mal maintenant, tu es prêt ?
- Oui.

Elle lui mit une bonne soufflante et avant qu'il n'ait le temps de dire ouf, plaqua ses lèvres sur les siennes. Antoine s'apprêtait à pousser un petit glapissement de douleur, mais la langue de Florence l'en empêcha. Tout en l'embrassant, elle maintenait fermement sa tête et appuyait son doigt avec force sur le sommet de son crâne.

- Alors ?
- Tu m'as fait mal, dit Antoine en se frottant la tête.
- Mais tu as pris du plaisir, non ?
- A ton baiser, certainement. Le reste, moins.

- L'important, c'est que tu associes plaisir et douleur. En répétant cela, tu vas finir par prendre du plaisir à la douleur seule. Quand je t'appuierai sur la tête, tu repenseras à mon baiser.
- C'est du conditionnement !
- Exactement. Je vais te conditionner pour avoir le plaisir de te fouetter ensuite. Et tu en redemanderas.
- Mais je n'ai aucune envie d'être conditionné !
- Non, mais tu as envie d'avoir une relation avec moi, n'est-ce pas ?
- C'est vrai.
- Alors accepte que je te fasse un peu mal quand je t'embrasse. Ça va t'agacer un peu au début, mais je te promets que tu t'y feras très vite, et le reste viendra tout seul. Ça suit une pente naturelle.
- Mais c'est infernal ! Ça me rappelle ce que mon oncle me disait sur les techniques de conditionnement. Associer quelque chose d'agréable au message qu'on veut faire passer. Buvez ce soda et vous ressemblerez à telle ou telle vedette.
- Exactement. Et toi, tu veux ressembler à David Bowie, alors ressers nous à boire. Et pas du soda, ça fait grossir.
- L'alcool aussi. Eh bien, si le prix à payer pour qu'on s'aime, c'est d'accepter d'être manipulé, conditionné, c'est peut être un peu cher pour moi.
- Le désir est la pire des chaînes. Tu ne ressens pas un petit frisson à imaginer que tu seras mon prisonnier ? Tu n'as pas envie d'un autre baiser même si tu sais que je vais te faire mal ?
- Fais-moi mal.
- Tu vois, tu te soumetts, comme tu te soumetts à la dictature du réveil matin et des petits chefs parce que tu veux absolument pouvoir t'offrir un nouveau gadget ou une nouvelle robe.
- Bowie ne portait pas de robe.
- Alors je vais t'offrir un baiser, dit-elle en s'asseyant à califourchon sur ses genoux. Mais tu vas me laisser te faire un peu mal. Tu vas me donner tes mains pour que je puisse les pincer. Voilà, je n'ai pas les ongles longs, mais ça devrait aller.

Elle prit les mains d'Antoine et plaça ses doigts sur des points de digipuncture qui étaient utilisés pour relaxer et aider à l'induction hypnotique. Elle mit ses lèvres contre les siennes et appuya fortement ses doigts, pinçant les mains d'Antoine, tout en lui caressant la langue avec la sienne. Dans sa tête, elle projetait son intention de faire aimer cela à Antoine. Elle savait qu'il ne pourrait pas résister. C'était presque trop facile. Le don et le sang faible...

- Wow, dit-il, ça c'est de la pelle de chez pelle.
- Tu vois, tu as accepté de me donner tes mains alors que tu savais que c'était pour te faire mal. Tu aurais pu les retirer, repousser les miennes, mais tu n'as pas bougé, tu as même dû faire un effort pour bloquer tes réflexes. Tu t'es soumis parce que c'était la condition pour satisfaire ton désir. Comme moi je vais me soumettre à ce salaud de Fairchild pour satisfaire mon désir de bouffer à ma faim. Je vais devenir sa pute. Ça fait quoi d'embrasser une pute ?
- Les putes n'embrassent jamais. C'est réservé à leur régulier. Fairchild peut t'entuber, mais il ne te roulera jamais une pelle.
- Et tu voudrais bien être mon régulier.
- Ou ton gigolo. Mais je te préviens, mes tarifs sont exorbitants. On est tous condamné à être pute dans ce monde de merde. On est pute avec son employeur, avec son client,

avec son banquier ou son percepteur. On a tous nos macs. En plus, je viens d'en acheter un, dit-il en montrant sa dernière acquisition.

- Ton nouvel ordi ? Tu l'as planqué où, je vois que l'écran ?
- Dans la boîte, là.
- Y'a tout là dedans ? J'ai cru que c'était juste le lecteur de CD.
- C'est du compact mais ça a plus de puissance que mon vieux tromblon. Celui-là, j'ai commencé à le configurer pour Yann, mais j'en ai encore pour un bon moment avec les programmes de stégano. Dis, il faut que je prépare le repas.
- Je te donne un coup de main.
- Ne pince pas trop fort.

Florence mis la table et Antoine prépara une grillade. Il avait acheté une salade mélangée toute prête pour aller avec. Pendant le repas, il expliqua à Florence le code qu'il avait mis au point, ce qui l'amusa beaucoup. Après avoir débarrassé, Antoine alla fumer une clope à la fenêtre pendant que Florence lui caressait les fesses.

- Il faudra que je m'occupe de ça aussi, dit Florence.
- De mes fesses ?
- Non, de te faire arrêter de fumer. Tu refoules du goulot grave. C'est dur de bien embrasser avec la gerbe.
- Je vais me laver les dents après.

Antoine tira les rideaux et fit un détour par la salle de bain qui dégageait encore des relents de peinture fraîche. Quand il revint, Florence avait enlevé son jogging et ses chaussures. En dessous, elle avait un haut à bretelles en coton et un collant de Lycra noir brillant qui faisait ressortir ses hanches.

- On danse ? demanda t-elle.
- Je mets quelque chose de plus adapté.

Il revint sur le disque de David Byrne qui était composé de morceaux de danses sud-américaines, Mambo, Cumba, Orisa, Merengue... Florence dansait devant lui, les bras levés.

- Ne me touche pas tout de suite, essayes de mimer des caresses, comme si tu me touchais mais sans le faire, en tournant autour de moi. Tu sais pourquoi j'ai les bras levés ?
- C'est plus joli.
- Quand une gitane veut séduire un homme, elle danse autour de lui en levant les bras. En fait, elle utilise le parfum de ses aisselles comme un filtre d'amour. En levant bien les bras et en tournant autour de quelqu'un, on est sûre qu'il va en respirer. Ça déclenche le désir, les parfums du corps sont tous des messagers. Surtout si on ajoute l'intention de séduire à ce geste. Je ne me suis pas parfumée aujourd'hui à ton intention. Je veux que tu respire les parfums de mon corps. Et je veux qu'ils soient pour toi comme un venin. Je veux que tu te sentes proie. Respire-moi maintenant. Promène ton nez sur mon corps et respire-moi bien. Intoxique toi de moi, je veux être ta seule cigarette, ta gitane filtre d'amour. Je te guide.

Elle mit sa main sur sa tête puis elle le guida vers ses aisselles, le fit descendre à genou à hauteur de son sexe, puis appuya pour qu'il descende vers ses pieds. Elle appuyait fort sur sa tête, comme elle l'avait fait en l'embrassant.

Chapitre 25

Florence avait remis la même tenue stricte qu'elle avait la dernière fois où elle avait rencontré Fairchild. Elle avait fait plusieurs rituels de protection avant de partir, mais le cœur n'y était pas. De toutes façons, c'était plus pour s'obliger à penser à autre chose.

Elle n'avait pas couché avec Antoine l'autre jour. Ils avaient joué à des jeux érotiques, mais elle voulait pour l'instant que cela reste chaste. Ça avait laissé Antoine dans un état de désir frustré qu'il avait dû consoler seul après son départ, mais ça allait l'aider à monter en pression. Et il en avait bien besoin, elle avait senti que sa libido avait pris un coup dans l'aile. Même si elle avait accepté de coucher avec lui, ça n'aurait pas fait beaucoup d'étincelles. En attendant elle avait un confident, un ami qui pouvait l'aider et qui l'aidait déjà, quelqu'un qui lui donnait beaucoup d'affection et de tendresse, peut être aussi de plaisirs, et elle le tenait par les couilles. Au moins ça faisait quelque chose à laquelle se raccrocher.

Karl lui ouvrit. Elle s'attendait à les trouver sur le balcon autour d'une coupe de champagne, à cette sensation bizarre de déjà vu, comme si c'était la continuation d'une même scène. Au lieu de cela, ils étaient à l'intérieur à siroter des Martini en écoutant les variations Goldberg de Bach. Lassie avait tondu ses cheveux bleus très ras, il lui restait une sorte de houppette longue qui dégoulinait sur son œil. Elle était assise sur un pouf, jambes écartées dans une jupette en cuir, les seins nus recouverts chacun d'une croix de Saint-André en adhésif noir. Elle suçait son pouce en faisant des boucles avec les cheveux qui lui restaient.

- Tu as vu ça dans quel manga ? demanda t-elle à Karl.
- Non, j'ai vu ça sur une pochette de disque d'un groupe punk, j'ai trouvé ça marrant pour elle.
- Tu t'intéresses au punk, maintenant ?
- Moi non, mais mon fils, si. Il a même une crête rose. Ça le fait ressembler à une crevette en blouson noir.
- On en mangerait. Vous êtes tous au Martini ? Tu pourrais m'en servir un.
- Bonsoir, mademoiselle Bruno, dit Louis. Ravi de voir que vous avez révisé vos positions. Seuls les imbéciles ne changent pas d'avis.
- Et c'est ce que vous avez toujours pensé. Bonsoir, Monsieur Fairchild.
- Bien. Donc nous allons faire affaire ensemble. C'est mon petit message qui vous a fait changer d'avis, je présume.
- Je n'ai pas envie que vous me fassiez foutre à la porte, si vous voulez tout savoir.
- Oh mais, mademoiselle Bruno, vous perdrez de toutes façons votre emploi.
L'alternative pour vous, c'est : souhaitez vous sortir par le haut ou par le bas ?
Solution A : vous n'acceptez pas mes conditions ; vous serez licenciée pour faute grave, vous perdrez toute indemnité, vous ne pourrez plus rembourser votre prêt, on va saisir votre appartement qui est hypothéqué, et vous vous retrouvez à la rue, sans ressources. Solution B : vous acceptez toutes mes conditions ; ma petite plaisanterie vous a placée en tête de charrette, vous êtes licenciée économique, vous touchez l'indemnité chômage, et je vous offre un complément financier non négligeable. En plus, vous rencontrerez des gens très hauts placés dont vous pourrez mettre les noms dans votre carnet d'adresses.
- Et ces conditions, quelles sont-elles ?
- Oh, trois fois rien. J'ai demandé à Karl de vous préparer un contrat. Si vous repartez sans l'avoir signé, ce sera la solution A. Pour la B, il faut signer inconditionnellement. Lisez.

Il lui tendit une liasse de feuilles agrafées. Il y avait une dizaine de pages. Elle les parcourut rapidement.

- Mais c'est incompréhensible ! C'est du jargon juridique ! Qu'est-ce que ça signifie « abandonne tous les droits prévu à l'article 16, alinéa 3... » ?
- Ca veut dire, dit Karl, que tu abandonnes tout droit de poursuite envers Louis. S'il t'arrive un accident pendant une séance, ça t'enlève le droit de lui faire un procès.
- Ca m'enlève aussi le droit de le poursuivre s'il me viole ?
- Je ne pense pas qu'il en ait l'intention. Ca ne tiendrait jamais devant un tribunal de toute façon. Ca concerne juste les accidents de donjon.
- Et il y en a d'autres comme ça...
- Je peux t'expliquer, dit Karl. Tu t'engages à être joignable par téléphone aux horaires de bureau, et à accepter les missions qu'on va te confier, et qui sont exclusivement des missions de type séduction, domination et manipulation. Tu t'engages à manipuler tes clients dans le sens que Louis te fixera. En échange, il te garantit une rémunération, même si tu ne fais pas de missions. Tu as un revenu garanti au moins égal à ton salaire actuel. Non déclaré, bien sûr.
- Ce qui veut dire que je dois poireauter auprès du téléphone toute la journée, tous les jours de l'année ?
- Tu n'as pas de portable ?
- Non, et je n'en veux pas.
- On va vous en procurer un, dit Louis. Il vous deviendra vite indispensable. Et si vous souhaitez prendre des congés, nous pouvons en discuter. Je n'ai pas de quoi vous occuper à temps plein, il y aura même de longues périodes où je ne ferai pas appel à vos services. Vous pourrez même utiliser les contacts que vous allez vous faire à votre propre compte. La seule chose qu'on vous demande, c'est de répondre à l'appel. On ne vous prévient pas à la dernière minute, le genre de mission que je vous proposerai nécessite un minimum de préparation, tant pour moi que pour vous. Dans tous les cas, vous avez bien noté que vous toucherez une rémunération. Vous passerez chaque mois prendre votre enveloppe à l'adresse que je vous indiquerai. Je ferai mettre un mobile à votre disposition lors de votre premier passage. Vous n'aurez même pas à payer les communications !
- C'est très généreux de votre part. J'ai droit aux tickets-restaurants et à la mutuelle aussi ?
- Je suis heureux de voir que votre humour ne vous a pas quittée.
- C'est la politesse du désespoir, et je suis très polie. Quoi d'autre ?
- C'est à peu près tout, dit Karl en parcourant rapidement le contrat, tu peux même refuser une mission si tu te casses une patte.
- Merveilleux. Et si j'ai un bébé ?
- Rien ne t'empêche de faire une séance en étant enceinte, il y en a même que ça excite. Après, c'est la baby-sitter, à tes frais. Sinon, il y a bien sûr une clause de confidentialité. Personne ne doit savoir ce que tu fais à part Louis et ses proches. Même pas moi. Si ça fuyait, je crains qu'il ne t'arrive quelques petits ennuis.
- Du genre ?
- Disons que vous risquez d'attirer la mauvaise fortune sur vous, dit Louis. Non seulement vous perdrez tous ces avantages, mais ça vous portera malheur. Vous n'êtes pas superstitieuse ?
- Non, ça porte malheur, vous savez bien.

- C'est la faute la plus grave que vous puissiez commettre. On tolérera que vous manquiez un appel si vous rappelez ensuite, même que vous négociez les conditions d'une mission délicate, mais si vous parlez, vous vous exposez, je ne vous le cache pas, à des représsailles. Même avec un curé sous confession.
- On va mettre les confessionnaires sur écoute, rigola Karl.
- Non, c'est moi que vous allez mettre sur écoute. Avec un mobile, vous pouvez écouter ce que je fais à tout moment. Un collègue m'a expliqué ça.
- Vous êtes incroyable ! Croyez bien que j'ai d'autres choses à faire que d'écouter ce que vous faites ! Tout d'abord, vous pourrez éteindre votre portable le soir, nous ne vous appellerons que dans la journée. Ensuite, ce que vous faites dans votre salle de bain ne m'intéresse absolument pas. Ce que vous allez faire dans *ma* salle de bain m'intéresse, par contre et oui, là, je me réserve le droit d'écouter par la porte. Et de regarder par le trou de la serrure.
- Ne t'inquiètes pas, dit Karl, j'ai veillé à ce que ça reste *fair-play*, équitable. Ce n'est pas un contrat d'esclavage, c'est un contrat de travail un peu particulier, c'est tout.
- Une fois de plus, mademoiselle Bruno, le choix est simple : vous ne signez pas ici et maintenant, et c'est la rue, ou vous signez, et vous avez une rente à vie. Je ne vois vraiment pas ce qui vous fait hésiter. Regardez la petite Lassie. Elle a signé un contrat beaucoup plus contraignant qui en fait la poupée de Karl. En échange, il lui assure le gîte, le couvert, une vie confortable et beaucoup d'affection.
- Tu ne travailles pas ? demanda Florence à Lassie.

Celle-ci fit non de la tête sans retirer son pouce de sa bouche.

- Et tu faisais quoi comme métier, avant ?
- Coiffeuse, dit elle.
- Enlève ton pouce de ta bouche quand tu parles, gronda Karl. Tu l'as peut-être un peu trop fait régresser, Florence. Non, je plaisante, c'est moi qui lui ai demandé de sucer son pouce. C'est le plus doux des baillons.
- Coiffeuse, répéta-t-elle, sans le pouce cette fois.
- Tu ne regrettes pas d'être au service de Karl, maintenant, demanda Louis.
- Pas du tout. Je suis heureuse d'être sa petite pute et sa soubrette, sa princesse aussi quand il est bien luné. Si j'avais su que c'était si agréable à faire avec l'homme qu'on aime, je n'aurais jamais travaillé de ma vie.
- Bien, Lassie, dit Louis, et tu pourras continuer encore longtemps, si tant est que mademoiselle Bruno accepte de signer ce contrat.
- Quel rapport ? demanda Lassie soudain suspicieuse.
- Jean-Charles a parié avec moi qu'elle signerait. C'est toi l'enjeu.
- Comment, cria-t-elle à Karl d'une voix de poissonnière, t'as osé me faire ça ? dis-moi que c'est pas vrai, il est pas question que je couche avec ce type !
- Calme-toi, dit Karl, de toute façon elle va signer. On a dit ça pour plaisanter, c'était sans risque. Tu refuserais une offre pareille, toi ?
- Je préfère rester avec toi.
- Bon, allez, Florence, tu signes ça qu'on passe au champagne ? J'en ai marre du Martini.
- Est-ce que j'ai d'autre choix ?
- Vous connaissez la procédure, dit Louis en lui tendant le Mont-Blanc qu'il avait retiré de la poche intérieure de sa veste, vous paraphez chaque page, et à la fin « lu et approuvé », daté, signé.

- Vous voulez que je signe avec mon sang ?
- C'est complètement démodé. En plus ça coagule dans les stylos.

Il prit les feuilles qu'elle venait de parapher et les contempla avec plaisir.

- Bien, maintenant nous allons pouvoir sabrer le champagne, et je vous expliquerai votre première mission pour moi.
- Nous pouvons vous laisser si tu veux, dit Karl.
- Pour cette fois, tu pourras écouter. Ca te permettra de voir que je ne maltraite pas trop ton amie.

Louis remis son stylo dans sa poche pendant que Lassie débarrassait la table. Elle alla chercher une bouteille de champagne glacé et des coupes. Karl ouvrit la bouteille et fit le service. Il buvait très rarement du champagne, ça lui donnait des aigreurs d'estomac, mais là il avait visiblement quelque chose à fêter.

- On peut savoir, demanda t-elle, quel était l'enjeu si tu gagnais ton pari avec Louis ?
- Oh, une médaille, un hochet. Une petite promotion fort bienvenue.
- Eh bien, félicitation pour ta promotion.
- Et la tienne ! La fortune soit avec toi !
- Donc, dit Louis, vous allez avoir affaire bientôt à votre premier client.

Il prit une chemise qui était posée au pied de la table, avec le contrat qu'elle venait de signer.

- Voilà la personne en question. Je suppose que vous le reconnaissez, non ?

Il lui tendit la photo d'un homme d'environ soixante ans, mince, assez sportif d'allure, le genre de personne qu'on imagine bien passer des heures à se faire faire des masques et des soins de peau, habillé sobrement, le regard un peu hautain. Elle l'avait déjà vu quelque part mais n'arrivait pas à mettre un nom dessus. Elle ne s'intéressait pas du tout à l'actualité.

- Non, désolée, je ne vois pas, dit-elle.
- David occupe un poste très important dans le gouvernement de son pays. C'est un politicien de la vieille époque, un homme cultivé, réfléchi et plus intègre que la moyenne. Son pays va bientôt prendre la présidence de l'Union, pour six mois. Et c'est alors lui qui présidera le conseil, ce qui lui donne le droit de bousculer l'ordre du jour. C'est d'ailleurs à peu près le seul droit que ça lui donne.
- Et vous aimeriez bien lui forcer un peu a main.
- Oui. Je vous rassure tout de suite, il n'est pas question que vous l'hypnotisiez pour lui donner envie d'aborder tel ou tel sujet au conseil, ça je m'en chargerai. Je veux juste que vous lui organisiez un défilé de mode.
- Pardon ?
- David va passer quelques jours à la fin du mois dans sa villa du côté de Vence. Je l'ai persuadé de faire un détour par Paris au retour, de passer une nuit dans ma propriété et de profiter des aménagements que j'y ai fait faire. Comme beaucoup d'hommes de pouvoir, il apprécie la compagnie des femmes très directives, et c'est là que vous interviendrez. Vous devriez pouvoir sans problème le subjuguier et le mener par le bout du nez.
- Et vous allez filmer tout ça.
- Bien sûr. Vous avez compris que la propriété est entièrement sous vidéosurveillance. Je peux voir à distance tout ce qui s'y passe. David ne le sait pas, et les caméras sont étonnamment discrète, même en sachant où elles sont j'ai du mal à les voir. Tout ceci sera intégralement enregistré.
- Et vous allez publier ça après comme vous avez fait avec mes photos, c'est une manie chez vous.

- Vous vous trompez, c'est une manie chez vous. Je veux juste les utiliser pour faire pression sur lui. C'est seulement si cette pression est sans effet que je m'arrangerai pour les faire publier. Un petit scandale juste avant qu'il prenne la présidence du conseil... Mais je ne pense pas qu'on en arrivera là. Il est déjà très critiqué dans son pays, ça signerait sa fin. Mais il faut pour cela qu'il y ait matière à scandale. Ce sera votre mission. Lui faire faire quelque chose qui sera susceptible de provoquer un scandale.
- Comme quoi ? Vous voulez que je le fasse marcher à quatre pattes avec un poireau dans le derrière ?
- Vous le savez, je dirige un groupe de presse, et celui-ci possède une filiale spécialisée dans les relations publiques...
- Relations publiques, dit Karl, c'est le terme politiquement correct pour désigner la propagande et la désinformation. Cette boîte emploie des *spin doctors*, des types bardés de diplômes en psychologie ou en psycho-sociologie qui sont capables de te faire prendre des vessies pour des lanternes.
- Je leur ai demandé de plancher sur la question. Le pays de David est plutôt tolérant pour les pratiques sexuelles bizarres, mais il a été marqué au fer rouge par le nazisme. Je veux des photos de lui en nazi. Vous pensez pouvoir faire ça ?

Elle encaissa le coup, avala une goulée de champagne et réfléchit. Elle avait fermé toutes ses écoutilles, ça lui permettait de regarder froidement les choses. Pour une première mission, c'était assez facile. C'était juste dégueulasse, mais ça elle s'y attendait.

- Il parle français, ce David ?
- Sa mère était française et il a fait des études chez nous. Il faut être très attentif pour déceler la petite pointe d'accent qui lui reste. Les gens que je vous présenterai parlent tous plusieurs langues. Vous parlez anglais, n'est-ce pas ? Et espagnol aussi, non ?
- Comme une vache espagnole. Je n'ai pas pratiqué depuis des années.
- Je vous conseille de prendre des cours. Vous allez disposer bientôt de beaucoup de temps libre. Profitez-en pour étudier. Cela pourra vous aider par la suite. Comment pensez-vous pouvoir faire ça ?
- Si je lui demande de but en blanc d'enfiler un uniforme nazi, ça ne passera pas, même sous hypnose, si c'est un tabou aussi fort que je ne le crains. Il faut l'amener progressivement, lui faire essayer plusieurs tenues avant qu'il soit moins marqué, puis faire monter les enchères.
- Je peux faire livrer plusieurs tenues à sa taille. Qu'est-ce que vous suggérez ?
- On peut commencer par des tenues un peu humiliantes, bébé, fillette, le fait d'être dans une situation déstabilisante facilite l'induction hypnotique. Puis passer à des trucs plus durs, cuir, uniforme... Ce serait bien qu'il y ait plusieurs uniformes différents, pas nazis ceux-là. Ça faciliterait la transition.
- Je veux que vous le fassiez bien bouger, qu'on le voit sous toutes les coutures, qu'il ait un fouet ou une cravache à la main, qu'il prenne l'air méchant... enfin, vous avez compris ce que je souhaite.
- Je crois.
- Venons-en à un autre point d'importance, dit Louis en fouillant dans la chemise. Pour le décider à venir chez moi, je lui ai promis de lui offrir une soirée conforme à ses attentes. David a des goûts qui n'ont rien de déviants mais qui m'ont un peu surpris. Vous aurez besoin de nouvelles tenues, de passer chez le coiffeur et peut être aussi de suivre un régime quelques jours.

Il lui tendit une série de photos. Elle regarda d'un air surpris.

- Vous voulez que je ressemble à *ça* ?
- Je peux voir ? demanda Lassie.

Florence parcourut à nouveau les photos et les tendit à la jeune femme qui éclata de rire.

- C'est gratiné, dit Florence.
- C'est ce qui lui ferait le plus plaisir. Tâchez de vous rapprocher de ça.
- Je peux t'aider, dit Lassie. Pas moi, j'ai plus le matos pour le faire, mais j'ai une copine qui bosse dans une boîte qui fait des looks pour la télé ou le cinoche. On l'avait fait avec Karl à Halloween, ils m'avaient fait une tête d'elfe et Karl c'était un troll.
- Un Klingon, dit Karl. L'expérience était amusante, mais je ne le referai plus. Il faut rester immobile avec de la pâte sur le visage pour qu'il te prenne l'emprunte. Ensuite, ils font des prothèses et tu te retrouves avec des bouts de plastique collés un peu partout, tu n'oses plus sourire de peur que ça se décolle. Je peux voir les photos ? Ah oui, tu vas être mignonne comme ça !
- Je ne pense pas qu'il sera nécessaire de lui mettre des prothèses, dit Louis. Juste changer sa coiffure et mettre une tenue adéquate.
- Visiblement, dit Karl, ton David apprécie les femmes bien en chair.
- Et vulgaires, dit Florence.
- Je vais te donner l'adresse de ma copine, je lui passerai un coup de fil pour la prévenir. Ce genre de coupes, on en fait plus aujourd'hui, plus personne ne voudrait se coiffer comme ça, tu vas avoir un mal fou à trouver une coiffeuse qui sache les faire.
- Je vous préviens, Monsieur Fairchild, je préfère me raser le crâne que de me trimballer dans la rue avec une pareille choucroute. Je ne pourrais même pas la cacher avec une perruque !
- Mademoiselle Bruno, comprenez que si vous faites des comédies dès lors qu'on vous demande de vous mettre en tenue pour une mission, je préfère que nous déchirions ce contrat et que vous en restiez à la solution A. Je tiens à vous voir faire un effort pour ressembler à ces photos. Vous n'avez qu'à mettre une perruque. Prenez cela comme un test d'embauche. Par contre, je ne peux pas vous dire aujourd'hui quand ça va avoir lieu exactement. Tenez vous prête pendant la dernière semaine d'août. Son emploi du temps est très variable.
- Pour un premier travail, dit Karl, ça me paraît tout à fait dans tes cordes. Et je tiens à te voir comme ça, ça mérite une photo.
- Il faut que je prenne des cours de danse du ventre, aussi ?
- Ça pourrait être utile, en effet, dit Louis. C'est typiquement ce qu'il attend. Une danseuse orientale bien en chair et la plus vulgaire possible.
- Mange des pâtisseries orientales, des loukoums, du halva, des cornes de gazelles, dit Karl, dans ton quartier ça ne manque pas. Tu feras un régime après, je suis sûr que Louis doit avoir dans ses stocks tout ce qu'il faut pour te faire retrouver la ligne.
- Je peux même vous proposer une nouvelle préparation que nous venons de mettre au point. C'est tiré d'une épice que les arabes utilisent depuis la nuit des temps pour avoir des femmes à leurs goûts. Ça marchait très bien, mais ça donnait à la transpiration un parfum prononcé de curry. On a fait en sorte que cet effet indésirable disparaisse. On donne ça aux anorexiques, aux gens qui ont perdu l'appétit, aux femmes qui veulent avoir les seins plus fermes, et bien sûr à celles qui désirent avoir des rondeurs, ça existe encore. Trois gélules par jour, et dans trois semaines vous serez une autre femme.
- J'en veux pour Lassie, dit Karl. Pour l'humilier un peu.

- Vous allez vous rendre Lundi à cette adresse. C'est un immeuble qui abrite plusieurs sociétés. Je laisserai à l'accueil une enveloppe pour vous chaque mois. Vous aurez ainsi une avance pour vos frais de représentation. Ensuite, je vous recontacterai dès que la date sera certaine, ce sera peut être aussi court que la veille ou l'avant-veille. En tout cas, pas avant mi-août. Vous voyez, vous avez largement le temps de vous préparer.
- Je peux garder les photos ?
- Bien sûr. Autre chose, je ne serai pas présent. En tout cas, pas physiquement. Vous devrez prendre contact à votre arrivée avec les domestiques. Ils habitent dans une petite maison attenante à la propriété. Ce sera là votre loge. Bon, je crois que tout est dit, je vais passer un coup de fil pour que vous ayez tout à votre disposition lundi matin.

Il prit son téléphone mobile, glissa un écouteur dans son oreille et alla s'isoler sur le balcon. On le voyait à travers la vitre tourner en rond comme un ours en cage pendant qu'il parlait. Lassie, elle, essayait de joindre son amie.

- Tu ne veux quand même pas qu'elle grossisse, dit Florence à Karl, elle a un corps superbe.
- Je veux juste l'embarrasser un peu. Louis m'avait déjà parlé de son produit, parce que c'est utilisé pour donner du volume aux seins. Si on surveille son régime, ça ne fait pousser que les seins, sinon c'est la totale. Quand les mères arabes donnent ça à leurs filles pour qu'elles puissent plaire à un futur mari, elles les gavent de pâtisseries et les empêchent d'avoir beaucoup d'activité physique en les gardant à la maison. En quelque mois, ça transforme une nana filiforme en une superbe mama prête à donner naissance à une famille nombreuse. Là bas, ils n'aiment pas étreindre les squelettes. Ce en quoi ils n'ont pas tort, quand je vois ces gamines qui n'ont que la peau sur les os, ça ne me fait pas bander, on dirait qu'elles sont revenues de Dachau à pied.
- Vous êtes libre demain, en début d'après midi ? demanda Lassie à Florence en mettant sa main sur le micro du combiné.
- Je peux me libérer.
- D'accord, on ira la voir ensemble, je vous présenterai.
- Eh bien tu vois, dit Karl, c'est du travail d'équipe ! Et n'oublie pas, je tiens à ce que tu me montres le résultat. Je suis prêt à te payer pour ça.
- Désolée, je ne suis pas sous contrat avec toi.
- Mais tu n'as pas de clause d'exclusivité.
- Mon aspect pour cette mission doit rester confidentiel. Ca, c'est dans les clauses. Tu me verras après, quand j'aurai tondu cette horreur.
- Tu peux peut être mettre une perruque ?
- Qui va foutre le camp dès que je bougerai un peu. Quoiqu'en la fixant bien... c'est à voir. Tout dépend comment la soirée va se dérouler. Je vais y réfléchir.
- Tout est réglé, dit Louis en regagnant son siège, vous aurez tout lundi dans la matinée. Passez vers midi et présentez vous à l'accueil. On vous remettra tout ça. Mais gardez toujours le téléphone avec vous. Je demanderai à quelqu'un de vous appeler de temps en temps, juste pour vérifier que vous remplissez bien votre contrat.
- Bientôt, dit Karl, ce sera inutile. La prochaine génération de portables sera très attachante. On l'aura vraiment dans la peau, c'est le cas de le dire.
- Je te le disais l'autre jour, dit Louis, les gens en redemanderont.
- C'est quoi ? demanda Florence.

- Tu connais les puces RFID ? dit Karl.
- Non.
- Tu as un passe Navigo ? Tu as vu qu'il suffisait d'approcher le passe du lecteur pour qu'il puisse t'identifier. Ça utilise une puce qui s'alimente avec les ondes radio, et qui émet ton identification quand on la sollicite. Aujourd'hui on peut en faire qui soient tellement miniaturisés qu'on peut les implanter sous la peau.
- Qui aurait envie de se faire mettre un mouchard électronique dans le corps ?
- Vous, moi, tout le monde, dit Louis. Regardez le nombre de puces électroniques que vous transportez sur vous. Votre titre de transport, vos cartes bancaires, votre carte d'assurance maladie, la carte SIM de votre téléphone, le badge pour entrer dans votre entreprise, celui pour payer le péage de l'autoroute... Ne croyez vous pas que les gens préféreraient n'avoir qu'une seule puce à transporter plutôt que tout ce bric-à-brac ?
- Je ne crois pas, si jamais on la perdait ou on vous la volait, vous n'auriez plus rien.
- Justement ! C'est pour ça qu'ils vont adorer les implants d'identification. Ça s'injecte en quelques secondes, ce n'est absolument pas douloureux. Et ensuite, plus besoin de passe, de badges, de cartes bancaires... Vous pouvez tout faire les poches vides, puisque vous avez votre badge sur vous, ou plutôt en vous. Plus de risques de pertes ou de vol !
- Dans les assurances, dit Karl, on est très intéressé par cette technologie. Les vols de portables nous coûtent une fortune. Si tu as un implant RFID, on peut faire en sorte que ton téléphone détecte si ton implant est à proximité ou non. Et si ce n'est pas le cas, le téléphone se bloque, il peut même être programmé pour prévenir la police avec la localisation du voleur.
- Mais ça veut dire qu'on pourra nous suivre à la trace partout, dit Florence. Personne n'acceptera ça !
- Oh si, dit Louis. D'abord parce que ça représentera un confort certain. Nous avons un site expérimental en Espagne. On utilise ça dans les boîtes de nuit. Plus besoin d'avoir son porte-monnaie sur soi pour payer au bar. Et les gens font la queue pour se faire implanter. Les parents feront implanter leurs enfants parce qu'ils ont peur des pédophiles, les écoles les exigeront pour filtrer les entrées parce qu'ils ont peur des tueurs psychopathes, les hôpitaux les exigeront pour pouvoir tracer leurs malades, les prisons aussi, les compagnies d'assurances les exigeront pour prévenir les vols de portable, et enfin la pression sociale l'exigera pour vous, quand nous aurons mis dans la tête des gens que ceux qui sont honnêtes n'ont rien à cacher, et donc que ceux qui refuseraient les implants sont des délinquants potentiels. Ça mettra vingt à trente ans peut être, mais tout le monde va y passer. Les réfractaires vont se retrouver face à une multitude de petites frustrations, on fera en sorte de leur rendre la vie impossible, comme la RATP s'apprête à le faire avec ceux qui s'accrochent à leur carte orange.
- D'autant plus, dit Karl, qu'on peut déjà te suivre à la trace. Avec ton passe Navigo, ta carte bancaire, ton téléphone mobile, avec les caméras de surveillance qui peuvent lire une plaque d'immatriculation et bientôt reconnaître un visage. Ce n'est pas comme si tu vivais dans une maison de verre transparent, personne ne l'accepterait, c'est plutôt comme si tu vivais dans une maison faite de miroirs sans tain : on peut t'observer, mais toi tu ne vois que ton reflet dans la glace. Ce que l'implant va vraiment apporter de nouveau, c'est que si la police décide de t'arrêter, elle pourra le désactiver à distance comme on le fait pour les téléphones mobiles. Tu ne pourras plus rien payer, ni te déplacer.
- Tu pourras toujours payer en liquide.

- Sauf que tu ne pourras plus retirer d'argent. Même si tu passes à ta banque et que tu expliques que ton implant ne marche plus, ils vérifieront et ils verront que tu as été bloquée.
- En plus, dit Louis, je pense que d'ici là l'usage de l'argent liquide sera devenu un souvenir du passé. De toute façon, on va mettre des puces RFID dans les billets et les pièces. Vous en avez déjà dans les vêtements, les chaussures, la plupart des articles qui sont en vente dans la grande distribution. Aujourd'hui, on arrive à tracer un produit pendant tout son parcours grâce à ça. On le fait aussi pour les animaux, les animaux d'élevage bien sûr, mais aussi les animaux domestiques. L'espèce humaine est la prochaine sur la liste. On a bien mis dans la tête des gens la nécessité de la traçabilité, on a mis des étiquettes indiquant le parcours des produits que personne ne lit mais qui rassurent. Cela a permis de déployer toute l'infrastructure technique qui était nécessaire, et de la valider. Le reste n'est qu'affaire de temps et de relations publiques. En 2020, on prévoit que plus du tiers de la population sera « pucée », et cent pour cent dans les pays développés en 2030. Je me méfie des prévisions, mais celle là j'y crois.
- C'est un vrai cauchemar ! Ca fait penser à la marque de la bête dans l'apocalypse !
- Ca on l'a fait exprès, mademoiselle Bruno. Une très belle opération de relations publiques. On a même poussé le détail jusqu'à choisir les chiffres 6-6-6 comme délimiteurs dans les codes-barres. Comme ça, ça permet de montrer du doigt ceux qui s'opposent à ces technologies en les faisant passer pour des agités du bocal. Au départ, le choix de ces chiffres ne devait qu'à l'humour potache des ingénieurs, mais on a depuis bien exploité ce filon. Ca a fait vendre beaucoup de papier.
- Si je vous suis bien, votre vision de l'avenir, c'est une population génocidée aux quatre cinquièmes, transformée en une armée de robots télécommandés qui achètent ce qu'on leur demande et votent pour qui on leur demande.
- Tout a fait. Mais on leur offre en échange le bonheur consumériste. Celui de pouvoir frimer en classe avec sa nouvelle console de jeu, ou auprès des collèges avec ses nouvelles chaussures. Et ne vous inquiétez pas, il y aura des puces privilégiées. Il faut bien que la police ou les services secrets puissent faire leur travail et passer inaperçus. J'essayerai de vous en procurer une. Comme ça, vous pourrez faire certaines missions sans risquer de vous retrouver à passer une nuit au poste.
- Ca fait aussi partie de mon contrat, que vous puissiez m'obliger à avoir une de ces saloperies ? Karl, rassure-moi, tu n'as pas laissé faire ça, non ?
- Ton contrat t'oblige à faire tout ce qui sera nécessaire au bon déroulement de tes missions, dans les limites du raisonnable. On ne pourra pas t'obliger à te couper la jambe si tu devais te faire passer pour une unijambiste, mais on peut te demander de faire des choses qui sont considérées comme normales, comme par exemple changer de couleur de cheveux ou te faire un piercing. Comme il va être normal de porter ces implants, tu ne seras pas en position de refuser, désolé. Mais on n'en est pas encore là. Ne fais pas cette tête, quand tu pourras t'offrir la maison de tes rêves en Bretagne ou ouvrir ton centre de soins, tu verras les choses autrement.
- Surtout que cela pourrait aller vite, dit Louis. Si vous coopérez bien, vous devriez pouvoir monter votre entreprise d'ici moins de deux ans. J'en parlerai à Mylène, je suis sûr qu'elle se fera un plaisir de vous y aider. Elle vous a beaucoup apprécié, elle a décelé en vous des dons de magicienne. Ma femme croit dur comme fer à toutes ces histoires à dormir debout. Elle a même réussi à repasser le virus à ma fille. Si vous pouviez l'hypnotiser pour lui enlever ces foutaises de la tête...
- Mais vous même, vous m'avez dit que vous vous intéressiez au satanisme ?

- Oui, à l'Eglise de Satan d'Anton LaVey. C'est en fait une église athée et épicurienne, rien à voir avec les histoires de bonnes femmes qui intéressent la mienne. A une époque, elle traînait même avec une bande de cinglés qui se baladaient dans les bois à poil pour embrasser les arbres. Le plus drôle, c'est qu'il y avait du beau linge, là dedans. Imagine le père Bush à poil serrant un arbre dans ses bras.
- Non, dit Karl, j'aurais voulu voir ça ! Surtout avec ta femme. Le père Bush a dû bien se rincer l'œil.
- Non, ça c'était après, j'ai réussi à la persuader d'arrêter ce genre de conneries. Mais je sais qu'elle vient de temps en temps faire ses petits rituels dans mon donjon de Paris avec ses amies. Tant qu'elle ne casse rien et qu'elle range tout après, ça m'agace mais je laisse faire. Moi je suis un vrai agnostique. Je ne crois qu'à ce qui se démontre, ce qui peut se prouver. La science est ma seule église. Celle de LaVey m'a intéressé parce qu'elle se rapproche le plus de ma philosophie. Dieu est mort, buvons à sa mémoire.
- Les rituels que votre femme pratique, demanda Florence, ils ont été filmés ?
- Bien sûr que non. Quand nous sommes seuls chez nous, on arrête les caméras. Ça tourne seulement quand nous ne sommes pas là ou qu'on reçoit des gens. Vous vous intéressez à la sorcellerie ? Ne me dites pas que vous croyez aussi à ces sornettes.
- Non, je ne m'intéresse qu'à moi, vous savez. Bien, je vais prendre congé, on se revoit demain, Lassie ?
- Rue de la Boétie à quatorze heures, ça va ?

Dans le métro qui la ramenait chez elle, Florence fut prise de petits frissons malgré la chaleur en repensant à ce qu'elle venait de vivre. Non pas tant parce qu'elle venait de s'engager pour Fairchild, ça elle en avait fait son deuil, mais plutôt à propos de ce qu'il avait dit de Mylène. Elle ne l'avait pas sondée profondément, elle s'était arrêtée à la couche de crainte qu'elle avait tout de suite perçue. Mais comme le lui avait dit Karl, Mylène adorait se faire plaindre. Elle n'avait pas réalisé qu'elle pouvait prendre du plaisir à sa peur. Elle s'était trompée sur Fairchild et surtout sur Mylène. Et la perspective que Mylène puisse l'aider à monter son centre de soin ne lui faisait soudain plus du tout plaisir.

Chapitre 26

Florence avait passé la matinée dans les souks de Barbès à chercher des tenues qui conviennent à sa mission. Elle expliquait qu'elle voulait monter un spectacle, et montrait les photos que Fairchild lui avait laissées. Elle choisissait les tenues les plus kitch et clinquantes possibles, les essayait rapidement par dessus ses vêtements. Elle s'acheta en plus une de ces tuniques longues et ternes qui couvrent tout le corps, ainsi qu'un voile qui ne laissait voir que les yeux ; elle voulait les utiliser pour faire une entrée discrète et ménager l'effet de surprise quand elle les enlèverait devant son client.

L'après midi, elle retrouva Lassie dans le huitième arrondissement. La société où travaillait son amie était située dans un bel immeuble en pierre de taille, non loin d'une boutique qui vendait des fards de théâtre. Lassie sonna à l'interphone, et une jeune fille lui ouvrit.

- Salut Marie-Jo, tu vas ? dit-elle.
- Salut Karine, dit Lassie, ca va bien. Je te présente Florence, c'est elle qui va avoir besoin de tes services.

Florence réalisa qu'elle n'avait jamais entendu le vrai prénom de Lassie. Elle suivit les deux filles dans des couloirs mal éclairés aux plafonds en plâtre sculpté jauni par les ans, et encombrés de cartons et de piles de papiers et d'objets hétéroclites. Karine était une blondinette toute menue, toute nature, habillée d'un jean et d'une grande chemise d'homme, sans maquillage ni bijoux ; elle marchait les pieds nus en évitant les câbles qui traînaient sur le sol. On devinait une agitation sourde dans les bureaux attenants.

Elle les emmena dans un réduit où un distributeur de boissons ronronnait et leur proposa un verre. Le choix était réduit : café court ou long, avec ou sans sucre, eau chaude ou gobelet vide, mais la machine faisait un café honnête. Florence expliqua ce dont elle avait besoin et tendit les photos à Karine qui les regarda de l'œil attentif des professionnels.

- Bon, voyons, dit-elle. Pour la coiffure, il va te falloir une perruque. Il va falloir la faire faire. Ce genre de modèle n'est plus à la mode, c'est ce qui se faisait dans les années cinquante, c'est pas encore revenu. On est au mois d'août, on ne pourra pas l'avoir avant la rentrée.
- Laisse tomber, dit Florence. Mon spectacle devrait avoir lieu avant, je sais pas exactement quand, on a quelques tracasseries avec l'administration et avec eux on ne sait jamais combien ça va durer.
- Combien de temps vous allez jouer ?
- C'est de l'événementiel, ça sera fini à la rentrée.
- C'est embêtant parce qu'alors, sans perruque, il va falloir te faire une couleur et une permanente, une simple mise en pli ne durera pas assez longtemps, surtout que tu ne sais pas exactement quand aura lieu ton spectacle, moi je vais pas pouvoir me rendre disponible à la dernière minute, il faut que je te fasse quelque chose qui puisse tenir assez longtemps. Où alors, il faut que tu la fasses toi-même à la dernière minute avant chaque représentation.
- Je ne suis pas très douée pour ce genre de chose, à moins que Lassie puisse me donner un coup de main.
- Je ne serai pas là, on part à Ibiza jusqu'à la fin du mois avec Karl.
- C'est complètement naze, Ibiza, dit Karine, la dernière fois ou j'y ai été je me suis fait chier grave. Trop de cons au kilomètre carré. Pour en revenir à ta coiffure, je peux te faire une permanente, on va juste faire la couleur un peu avant pour ne pas trop fatiguer tes cheveux. Mais autant te prévenir, ça les esquinte, il faudra que tu fasses des soins.

- Ca s'enlève facilement ?
- Non, c'est fait justement pour tenir. On peut re-permanenter pour les lisser après, mais ça va être raide et moche, et ça va les esquinter encore plus, pareil si tu recolores. Il faut attendre, ça finit par s'estomper, ou bien tout couper. Avec le visage que tu as, ça devrait bien t'aller, les cheveux courts. Franchement, c'est ce que je te conseille. Tu en auras vite marre d'avoir ça sur la tête.
- Bon, tu peux me faire ça quand ?
- Pour la couleur, je peux te passer les produits pour que tu la fasses toute seule, je suis assez prise en ce moment, on a un gros tournage, mais on va tout de suite prendre rendez vous pour la permanente, d'ici une quinzaine. Fais ta couleur la semaine prochaine et ce sera bon.
- D'accord, et pour le reste ?
- Alors, pour tes ongles, ne le fait pas dans une onglerie, ils vont te mettre de la résine, c'est infernal à retirer et ça va te rendre la vie impossible, tu vas filer tes bas en t'habillant, tu n'arriveras plus à ramasser la monnaie chez le boulanger... je vais te faire des faux ongles en plastique que tu colleras avec un truc facile à enlever, ça se dilue à l'acétone. Par contre, ça ne tiendra pas très bien, faudra les recoller de temps en temps. Entraîne-toi avant, tu verras que ça change complètement la gestuelle. Tu sais te poser des faux cils ?
- Non.
- Passe dans la boutique à côté et demande à la vendeuse de te montrer. C'est pas si facile que ça. Là aussi, entraîne-toi ou fais toi aider.

Elles prirent congé de Karine après que celle ci ait trouvé un créneau de libre pour s'occuper de Florence et lui ait confié une liste de produits à acheter. Avant de la quitter, Lassie lui proposa de l'aider, à son retour d'Ibiza, à retrouver une apparence plus convenable pour sa reprise du travail en Septembre. Elle accepta volontiers, venir à la Banque coiffée ainsi après les dégâts causés par le courriel de Fairchild n'aurait pas manqué d'attirer l'attention sur elle et c'était ce qu'elle voulait à tout prix éviter. Encore, pour les cheveux courts, elle pourrait assumer. Elle les avait toujours portés mi-long, ça surprendrait un peu mais ça resterait justifiable. Elle pourrait toujours dire qu'elle avait attrapé des poux en vacances.

Florence alla dans la boutique de fards et se fit expliquer comment poser des faux cils. C'était en effet tout un art, et en prime la colle dégageait une forte odeur de poisson pas frais. Elle en acheta deux paires par sécurité, ainsi qu'un assortiment de fards et de produits.

En rentrant chez elle, elle fit le tour du quartier pour retrouver une affichette qu'elle avait aperçue et qui proposait des cours de danses orientales. Elle déchira la languette de papiers où était imprimé un numéro de téléphone.

Dans l'après midi, elle l'appela et s'inscrivit à l'unique cours collectif du mercredi. Elle voulait juste apprendre quelques rudiments. Puis elle composa le numéro d'Antoine et utilisa le code qu'il lui avait appris, plus par jeu qu'autre chose, pour fixer un rendez-vous ce soir, chez elle. Elle avait besoin de parler, de se distraire. Elle savait qu'en faisant cela, elle se mettait en danger vis à vis de Fairchild, il faudrait qu'elle prévienne bien Antoine de se tenir à carreaux. Et elle voulait aussi vérifier l'évolution de l'ouverture de son troisième œil. Elle craignait que le rituel n'ait pas bien pris, pas bien tenu. Il lui faudrait sans doute passer une deuxième couche.

Antoine arriva vers dix-neuf heures ; il s'était rasé pour ne pas piquer Florence, n'avait pas mis d'after-shave car Florence lui avait dit que ça l'écœurerait, avait pris une douche rapide

pour être frais avec Florence, avait mis sa veste crème parce que Florence lui avait fait une fois des compliments au bureau, s'était lavé les dents et la langue après avoir savouré lentement une cigarette pour que son haleine n'incommode pas Florence, avait pris sa brosse à dents au cas où il aurait envie d'en griller une ou que Florence accepte qu'il passe la nuit chez elle, avait pris soin de configurer son chat pour qu'il tienne jusqu'à demain au cas où, puis avait acheté une bouteille de vin blanc parce que Florence préférait le blanc au rouge. Et malgré cela il n'avait pas encore réalisé qu'il était tombé amoureux jusqu'à l'os.

Il n'avait pas vu les couleurs. D'habitude, quand il tombait amoureux, l'élue de son cœur lui apparaissait en couleur et le reste du monde en noir et blanc. Ou plutôt, elle lui apparaissait avec des couleurs différentes, plus brillantes. Avec Florence, il n'avait pas remarqué pareil phénomène. Et pour cause, il ne voyait plus qu'elle, il n'avait plus aucun point de comparaison.

Il hésita à en griller une sur le chemin entre le métro et le domicile de Florence. Il avait acheté des chewing-gums à la nicotine. Il essaya d'en mâcher un mais ça avait un goût de médicament au menthol et il le recracha vite. Mauvaise pioche, il aurait mieux fait d'acheter des pâtes au réglisse ou des pastilles de Vichy. Lorsqu'il arriva dans son appartement, il lui fit juste un baiser et entra poser sa bouteille. Elle portait une espèce de débardeur long, un collant noir opaque et une paire de mules, les cheveux tirés en arrière et sans maquillage. Elle aurait aussi bien pu être habillé avec un sac poubelle, il s'en foutait complètement et se dirigea vers elle pour la serrer dans ses bras.

- Donne-moi tes mains, dit-elle.
- Encore !
- Toujours, monsieur Cardan. C'est une condition *sine qua non*.

Elle lui prit les mains et ils s'embrassèrent longuement pendant qu'elle lui écrasait les paumes ; elle le scannait pour vérifier l'avancement de son travail. C'était comme elle l'avait craint. Le rituel qu'elle avait utilisé avait bien entamé le travail mais ne l'avait pas terminé, la paupière de son troisième œil avait été décollée mais elle restait fermée. Restait à trouver un stratagème pour réitérer l'opération.

Antoine ne sentait même plus la douleur légère qu'elle lui infligeait aux mains. Il était concentré sur ce qui se passait dans sa bouche. Il était une bouche, une langue, et le reste était déconnecté. Il ne le savait pas, mais il se plongeait de lui-même en état de transe, d'hypnose. Et il adorait ça. Il avait presque l'impression de voir dans la bouche de Florence avec sa langue. Ça lui rappelait cette scène du film *Microcosmos* où deux escargots font l'amour. En cet instant avec Florence, leurs langues étaient comme deux limaces qui s'aimaient. Il se demanda un instant s'il n'avait pas été limace dans une vie antérieure. On n'imagine pas à quel point ces petites bêtes peuvent avoir une vie sexuelle intense. Ni à quel point on peut avoir des idées débiles qui surgissent quand on roule une pelle à la femme qu'on aime.

- Eh, tu t'es déconcentré là, dit Florence.
- Excuse-moi, mais j'ai eu une drôle d'idée qui m'a traversé l'esprit. Ça m'a fait comme si je voyais avec ma langue, et j'ai eu l'impression d'être transformé en escargot.
- C'est très bien, ça prouve que tu arrives à focaliser ton esprit. Mais il ne faut pas que tu t'étonnes que ça transforme ton rêve, ta perception de la réalité. Il faut accepter de se retrouver transformé en grenouille ou en licorne.
- Ou en prince charmant, dit-il en lui caressant les joues.
- Mon très cher prince, vous êtes ce soir le prisonnier de votre belle princesse et j'espère que vous vous montrerez digne de cet honneur. Oyez, esprits de l'eau, de la terre, de l'air ou du feu, par ma volonté, mon prince charmant soit mon chevalier servant ce soir, amen ! Va ouvrir la boutanche et met moi des glaçons.

- Des glaçons dans du Gewurtz ! Cette fille n'a vraiment aucune éducation.

Elle lui expliqua ce qui s'était passé chez Karl, résuma la discussion qu'ils avaient eue, le contrat, la mission, et les considérations de Louis sur l'avenir de l'humanité tout en buvant le vin d'alsace ; il était plutôt médiocre, mais personne ne le remarqua.

- Pour cette histoire de contrat, dit Antoine, c'est sous seing privé, je ne vois pas trop comment il pourrait utiliser ça devant un tribunal, genre « voyez messieurs dame, cette personne s'est engagée à manipuler tel politicien et elle ne l'a pas fait, aussi je porte plainte ». Je pense que c'est juste quelque chose de symbolique, un geste d'engagement. Je ne suis pas juriste, mais je ne vois pas comment il pourrait l'utiliser. Ce qui n'enlève rien à sa capacité de nuisance.
- Moi aussi, c'est pour ça que je m'en suis un peu foutue quand j'ai signé. Mais ses menaces, ça, ça m'a fait peur. Il a les moyens de me rendre la vie impossible.
- Tu trouveras toujours des gens à tes côtés, moi, Yann...
- C'est gentil, mais s'il s'arrange pour que j'aie un accident, pour que je me retrouve défigurée, handicapée, je ne sais pas... Il y a pire que la mort.
- Je ne vois pas pourquoi il en arriverait là. Il compte t'utiliser, non ? Et tu sembles prête à jouer son jeu, même si il est gerbant. Il a l'air pervers, cruel, mais rationnel, donc prévisible. La rationalité, c'est une vulnérabilité.
- Pour l'instant, je joue son jeu parce que je suis piégée par mon intérêt. Entre être à la rue et faire la pute de luxe, je préfère pute de luxe. Tu te rends compte ? Je viens de signer un contrat pour être putain.
- Tu es ma princesse, regarde toi dans mes yeux. Donne moi tes mains aussi, je ne vais pas les pincer, juste les tenir pour te dire que je tiens à toi. Tu es juste une fille extra qui a des activités atypiques... De toute façon, tu es cent fois plus dans le vrai que Fairchild. Aussi puissant qu'il soit, c'est un calculateur froid, un rationnel pathologique. Et comme tel, il est condamné à échouer, à cause de Gödel.
- Qui ça ?
- Je ne t'en ai jamais parlé ? C'est un logicien de la fin du XXème siècle qui a prouvé que toute théorie rationnelle entraîne des questions sans réponse. La raison n'est qu'une partie de l'intelligence, sa partie digitale, numérique, celle qui est issue de la synergie de nos mains et de notre cortex, celle qui nous permet de raisonner, de nous projeter dans le futur ou de ruminer le passé. Mais il y a toute la partie analogique, l'intuition, l'empathie, le charisme ou le charme, le talent, la foi, le magnétisme, le don de guérir, d'apaiser, la capacité à anticiper, à deviner entre les mots, à communiquer par les gestes, à savoir si quelqu'un est malade ou en bonne santé, à deviner l'approche de la mort, ce qui nous permet d'échanger avec bêtes ou plantes, l'instinct, le pif, bref tout ce dont Fairchild semble être bien cruellement démuné. Et toi, tu as les deux.
- Côté rationnel, je me sens un peu limitée. En dehors de la compta et du COBOL...
- Tu sais raisonner, déduire, analyser, projeter. Après, la seule chose qui importe, c'est d'être généraliste, éclectique, curieux de tout. Qu'on ait des domaines d'expertise, c'est autre chose. Il n'y a rien de plus stupide qu'un expert de haut niveau. Il est incapable de voir la mosaïque dans son ensemble, il ne voit que sa facette fétiche.
- C'est ce que me disait Yann, un bon sorcier doit être un savant généraliste. Un sorcier qui lance des sorts pour enfoncer un clou au lieu d'utiliser un marteau, c'est un mauvais sorcier.
- Il peut lancer un sort pour éviter de se taper sur les doigts.

- Ca oui. Et pour que le clou ne se torde pas, et qu'il reste longtemps en place. On mange maintenant ?
- Je voudrais m'en griller une petite d'abord. Je peux fumer à la fenêtre ? Je me laverai les dents après.
- Cher chevalier servent, sachez que votre prochaine cigarette sera en bas de l'immeuble quand tu repartiras chez toi. Mais si tu veux repartir maintenant, libre à toi. Sinon je peux te proposer d'essayer d'apaiser ça. Tu me fais confiance ?
- Je redoute le pire, dit Antoine en sifflant son verre, mais je veux bien essayer. Mais si ça ne marche pas...
- Si ça ne marche pas, tu descendras fumer en partant vers le métro. Je dis ça, c'est vrai, pour te mettre la pression ; j'ai vraiment envie de passer la soirée avec toi, mais je veux être sûre que tu vas y mettre du tiens et je serais intraitable. Alors, accepte de faire l'effort d'y croire et de t'abandonner à moi. Je vau moins qu'une cigarette à tes yeux ? J'ai réussi à te faire oublier ton prénom ; je devrais bien pouvoir te faire oublier quelques temps ton envie de fumer. Tu n'as pas envie de n'avoir plus envie ?
- Si bien sûr, dit Antoine sans grande franchise.
- Alors regarde dans mes yeux et détend toi comme tu l'avais fait la dernière fois. Rappelle-toi ce que tu ressentais alors, essaye de revivre ça, détend tes muscles un à un, laisse-toi aller, abandonne-toi à moi, désire t'abandonner à moi, désire le.

Lorsqu'elle sentit qu'il était en transe, elle s'approcha de lui et l'enveloppa de ses bras.

- Respire l'odeur de mon corps, c'est ta cigarette, je suis ta gitane filtre d'amour, inspire moi en toi, emplis moi de toi...

Pendant qu'elle modelait son rêve pour transférer son désir de fumer, pour qu'elle puisse disposer d'un substitut naturel qui lui permette de contrôler son addiction, elle sondait sa libido. Comme elle l'avait déjà constaté, ses piles étaient à plat. Trop de tabac, d'alcool, de joints, de dépression, peut être aussi cette peur de l'échec qui vous paralyse comme on peut être paralysé par la crainte de tomber sur un sol un peu glissant. Elle s'éloigna de lui et le réveilla.

- Ca va ? demanda t-elle.
- Ca va ; comme la dernière fois, c'était vachement agréable, mais là j'ai la tête qui tourne un peu.
- Tu as fumé ta cigarette trop vite à la fenêtre, bois un coup, ça va passer. On va manger maintenant.

Ils préparèrent un repas rapide. Antoine avait du mal à s'éloigner de Florence. Il ressentait un besoin de plus en plus pressant à être proche d'elle. Il rapprocha sa chaise. Elle demanda :

- Ca fait combien de temps que tu n'as pas fait l'amour ?
- Là, je vais imiter le cri du loup : ooooouuuhhh. Je vais essayer d'être sincère ; c'est toujours gênant de parler de ça même si c'est plus facile d'avouer ça à une nana qu'à un mec, surtout les hétéros, ils n'ont connu qu'un seul mec dans leur vie alors ils ramènent tout à eux. Voilà. Ca a été le calme plat longtemps, à tel point que j'ai cru avoir perdu tout désir. Le désir, c'est revenu avec toi. Les érections, c'est autre chose.
- Je l'avais bien senti, tu sais.
- C'est ça qui m'agace avec toi, j'ai l'impression d'être transparent.
- Tu es transparent, et c'est pour ça que je t'apprécie, parce que je peux voir en toi. Et que j'y vois des choses qui me plaisent beaucoup, de la sincérité, de la franchise. J'ai confiance en toi, et j'ai désespérément besoin d'avoir quelqu'un en qui avoir confiance. Bien sûr, il y a Yann. Mais je ne peux pas m'échapper de cette merde avec Yann comme je peux le faire avec toi. Regarde-toi dans mes yeux. Tu te rappelles,

quand on était gosse, et qu'on disait « on dirait que tu es une indienne... on dirait que tu es... on dirait que... » et soudain la réalité changeait, c'était autre chose. Il suffisait de cette simple imprécation « on dirait que... » et on basculait dans un autre univers. C'est ça que je voudrais retrouver avec toi. Juste pour oublier ensemble cette merde. Avec Yann, c'est différent. C'est mon prof, j'ai complètement confiance en lui, mais c'est une relation de disciple à maître, c'est tout.

- C'est avec plaisir que je serais ton compagnon de jeu, sauf que certains de mes jouets sont brisés.
- Ca devrait pouvoir se recoller. Dis donc, entre ça et la clope, je ne vais pas chômer avec toi.
- Tu penses pouvoir y faire quelque chose ?
- Oui, mais à condition que tu me fasses totalement, aveuglément confiance, et que tu acceptes que parfois je te mente ou que je ne te dise pas les choses, que je te mette devant le fait accompli.
- N'est-ce pas ce que nous faisons tous ? Peut-il y avoir de la confiance si on ne tolère pas ça ? C'est juste une question de mesure. La confiance, c'est comme un château de carte, c'est long à construire et ça s'effondre vite, il faut savoir limiter ses trahisons pour que l'édifice ne s'effondre pas. Mais on trahit toujours, toi, moi, le pape et le dernier des mohicans.
- C'est un préavis de trahison que je te donne. La seule chose que je puisse te promettre, c'est que si j'ai le choix entre deux trahisons, je choisirais celle qui te fera le moins mal. C'est tout. Il y avait beaucoup de choses dans son contrat de merde. On m'a bien fait comprendre que si je parlais, ce serait la fin. De quoi, je te laisse imaginer. Et là, je suis en train de te parler. J'ai besoin d'en parler. Mais parfois, je te mentirai. Je m'en veux terriblement parce que je nous fais courir des risques à tous les deux. Acceptes-tu d'être mon complice malgré tout ça ?
- Oui bien sûr. Je te promets que je garde ça pour moi. A commencer vis à vis de Julie. Nous sommes juste des collègues de travail.
- Pour Julie, d'accord. Pour Fairchild, c'est plus compliqué. J'espère que tu vas me voir plus souvent que Julie, et ça peut conduire Fairchild à savoir que tu pourrais être mon petit ami. On se confie plus facilement à un petit ami qu'à une collègue de travail. Même si nous sommes aussi collègues de travail, nous commençons à nous voir plus souvent que la moyenne.
- Tu penses vraiment que Fairchild surveille ça ?
- Non, mais si jamais il venait à le faire, je préfère juste qu'il croit que tu es un de mes clients réguliers, après tout, je suis devenue une pute maintenant. On dirait que tu es un de mes clients.
- Et tu prends combien ?
- Pour toi, ce sera un tarif privilégié. Ce ne sera peut être jamais nécessaire, mais le cas échéant, est-ce que tu accepterais de me donner des preuves ?
- Comme quoi ?
- Des chèques, des photos... je sais pas. En fait j'en sais rien. De toute façon, ça ne sera pas nécessaire. Il n'en aura probablement rien à foutre. Je deviens complètement parano.
- Ecoutes, s'il faut faire un faux témoignage pour toi, je crois que je suis prêt à le faire. C'est pareil de mon côté, je ne peux rien te promettre d'autres choses que l'affection et le désir que j'ai pour toi. Tu as ma confiance.

- On va faire un pacte de confiance. On va se donner des gages, mais on va d'abord débarrasser.

Antoine l'aïda en essayant d'être le plus près possible d'elle. Ensuite, Florence alluma deux bougies, éteignit les lumières, plaça sa chaise à côté de lui et le pris dans ses bras comme un bébé, le berçant.

- Je veux que tu me donnes une preuve de confiance. Tu n'es pas obligé d'accepter, mais je vais te demander quelque chose d'un peu difficile, et il faudra que tu me fasses vraiment confiance car tu ne seras pas rassuré, mais il ne t'arrivera rien, je te le promets.
- Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?
- Tu te rappelles quand tu es rentré chez toi la dernière fois avec une tête de carnaval. Il ne t'es rien arrivé, non ?
- A part qu'on a dû me regarder bizarrement...
- C'est ce que tu imagines. Peut être quelqu'un t'a remarqué, mais peut être pas, tu ne sais pas. Mais ce que tu sais, c'est que rien ne s'est passé. Tu ne faisais pas attention et donc tu n'émettais aucuns signaux, sinon ceux d'un type fatigué et un peu éméché qui rentre chez lui après une soirée arrosée. Les petites bandes qui traînent par là t'on laissé tranquille, et pourtant, elles sont chaudes, tu as remarqué ?
- Electriques, tu veux dire.
- Imagine maintenant que tu sois cette fois maquillé comme un travelo qui rentre de faire sa nuit. Et que tu en sois conscient, et donc que tu te sentes un peu inquiet avec ces bandes autour de toi, ce qui fait que cette fois tu vas émettre beaucoup de signaux sans le vouloir. Comment crois-tu qu'ils vont réagir ?
- Je vais me faire violer, tu rigoles... C'est le genre d'histoire qui finit mal.
- Ecoute. Je peux faire que tu te promènes dans le quartier comme ça sans qu'il ne t'arrive rien, tout seul, à pied, maintenant. Et pourtant, je te jures que tu ressembleras au pire des trav'. Mais il faut que tu me fasses confiance, parce que je ne vais rien t'expliquer avant que tu n'ais accepté aveuglément. Et évidemment, si tu dis oui, tu t'engages à aller jusqu'au bout.
- Et toi, tu t'engages à ce qu'il ne m'arrive rien ?
- Fais moi confiance, c'est ça le test ; il n'y a pas d'autre engagement que la confiance que tu me portes. On va quand même mettre un gage ; quand tu rentreras, je veux bien m'engager à ce que tu passes la nuit ici, ça te va ? Mais autant te prévenir, j'aurais d'autres exigences. Ce sera en intérieur, cette fois. Ton chat tiendra jusqu'à demain ?
- Je pense que oui. Quand tu dis : passer la nuit ici, tu veux dire ici avec toi, ou ici tout court ?
- Ici avec moi, imbécile, et j'espère bien qu'on fera d'autres jeux, je n'ai pas du tout envie de dormir.
- Dans ces conditions, c'est oui, bien sûr.
- Alors enlève tes lunettes, installe-toi et laisse-moi faire.

Elle alla chercher ses accessoires dans la salle de bain mais, cette fois, pris le temps de charger tous les produits qu'elle allait utiliser. Cela ne dura pas plus d'une dizaine de minutes. Antoine avait pris le temps de se resservir un verre et s'était installé comme il l'avait fait la dernière fois.

- Bien, alors, encore une fois, tu vas retrouver l'état dans lequel tu étais lorsque je t'ai hypnotisé. Détends-toi, fermes les yeux.

Elle le berça de paroles jusqu'à ce qu'il retombe en transe. Ca allait de plus en plus vite maintenant. Comme elle l'avait déjà fait, elle entama sa psalmodie tout en effectuant sur son visage les gestes qui allaient ouvrir son troisième œil. Lorsqu'elle sentit que celui-ci réagissait, elle arrêta le rituel et se concentra sur l'apparence d'Antoine.

- Ce que je te fais maintenant, c'est que je te crée une vulnérabilité. Je fais bien en sorte que tu sois le plus voyant possible, j'agrandis tes yeux au maximum, je les charge le plus possible pour qu'on ne puisse pas te manquer. Tu es vulnérable, et je veux que tu ressenties ce petit frisson de savoir que tu n'es protégé que par la confiance que tu me portes.

Cela dura une bonne demi-heure. Antoine ouvrit un œil lourd, il avait l'impression d'être complètement défoncé. Lorsqu'il se regarda dans le miroir de la salle de bain, il eut un choc.

- Eh, tu ne m'as pas loupé ! Il est hors de question que je me trimballe dans Barbès comme ça tout seul ! C'est de la provocation, je vais pas faire dix pas sans avoir une bande de pit-bulls aux basques !
- Je t'ai dit qu'il ne t'arrivera rien et il ne t'arrivera rien. Je suis en train d'apprendre un nouveau rituel d'invisibilité et tu vas en avoir la primeur, personne ne te remarquera.
- C'était ça ton astuce ? Un rituel à la con ? Tu crois que je vais risquer mes fesses pour que tu puisses m'utiliser comme cobaye d'un rituel à la con ?
- Oui. Parce que le rituel n'est pas tout.

Elle alla chercher la tunique et le voile qu'elle avait acheté le matin et les lui montra.

- Ici, à Barbès, ce ne sont pas les femmes voilées qui manquent, dit-elle. Et les mecs leur foutent la paix. Avec ce truc, on ne verra que tes yeux, et une nana avec les yeux maquillés, ça ne choquera personne. Tu vas passer totalement inaperçu, du moins si tu suis mes conseils.
- Putain, c'est dingue, ça. C'est complètement dingue. Tu as vraiment des idées tordues. Tu as acheté ça exprès ?
- Non, j'en aurai besoin pour ma prochaine mission. Je t'en parlerai un peu plus tard. Bon, alors, tu l'enfiles, ce truc, qu'on voit ce que ça donne ?

Il enfila la tenue en groggant ; Florence l'aida à attacher le voile.

- Regardes-toi dans la glace. Bon d'accord, les lunettes pourraient être mieux, mais après tout il y a des tas de femmes qui portent ce genre de modèle. Par contre, la tunique est un peu courte pour toi et le revers du jean qui dépasse en dessous, ça le fait pas. Enlève ton jean, je vais te passer des collants, ça le fera mieux.

A la surprise d'Antoine, elle enleva son collant noir et le lui tendit.

- Tu devrais retirer ton caleçon aussi, tu seras plus à l'aise, ria-t-elle.
- C'est la totale ! Tu ne veux pas que je me mette en porte-jarretelle aussi ?
- Non, ça c'est pour ton retour. Si tu reviens bien sûr, dit-elle en riant. Bon, écoutes moi bien et fais attention, un collant ça s'enfile pas comme des chaussettes, tu vas me l'esquinter. Tu vas prendre ta carte bancaire et tu vas aller au distributeur de billet pour retirer une petite somme, dix ou vingt euro. Ici, les distributeurs donnent de petites coupures, prend le minimum, tout ça c'est juste pour me prouver que tu es bien sorti et pas resté caché dans l'entrée.
- J'ai vu qu'il y avait des banques sur le boulevard.
- C'est là où il y a le plus de monde, et ça te fera une petite trotte. Il y a des distributeurs plus près. Par contre, je ne vais pas te dire où ils sont, tu devras te débrouiller. Soit tu vas là où il y a du monde, soit tu cherches.
- Je peux demander.

- Surtout pas ! Tu ne dois parler sous aucun prétexte, ta voix te trahirait tout de suite. Quoi qu'il arrive, ne parle pas, même pas un soupir. Tu dois marcher en regardant en bas, pas tes pieds, un ou deux mètres avant. Imagine que tu aies des talons et que tu doives éviter les grilles dans lesquelles ils se prennent, ça t'aidera à regarder le sol. Fais toujours des petits pas, même si tu dois marcher vite.
- Hé bé, au moins je vais pouvoir me griller une cigarette dans la rue, je vais en avoir besoin.
- Certainement pas. Une femme voilée qui fume, tu n'y penses pas, tu ne veux pas aussi un gyrophare sur la tête ? Tu te ferais remarquer tout de suite. Suis mes conseils et tout ira bien. Si jamais ça ne va pas, fais demi tour et rentre. Je ne t'en voudrai pas si tu rentres bredouille, même si je serai très déçue. Essaie de te balader au moins un quart d'heure, vingt minutes. Je vais te prêter ma montre, la tienne est un peu trop voyante. Allez, courage ! Tu veux boire le verre du condamné avant de partir ? Je t'en ressers un et après je te mets à la porte. Et je te promets une surprise agréable si tu remplis ta mission.

Lorsqu'il se retrouva dans l'entrée de l'immeuble, Antoine eut un instant d'hésitation. Il respira profondément, ouvrit la porte qui lui sembla peser des tonnes, et se retrouva dans la rue. Il prit tout de suite à droite et commença à avancer, faire de petits pas, examiner le sol. Il y avait un groupe de quatre ou cinq adolescents un peu plus loin sur le trottoir, qui exhibaient avec bruit leur trop-plein d'hormones. Il changea de côté et se dirigea vers la rue de Clignancourt.

Il se passait quelque chose d'étrange. C'est comme s'il était en caméra subjective, comme s'il regardait tout ça dans un poste de télévision, comme s'il jouait sur une console de jeu. Même les couleurs et les bruits étaient différents, comme s'il avait pris des champignons magiques. Il croisait d'autres femmes voilées, il y avait encore beaucoup de monde à cette heure pour profiter de la fraîcheur après cette journée chaude et lourde. Certaines n'avaient qu'un foulard qui cachait leurs cheveux, d'autres étaient comme lui des Belphégors errants, comme dans ce vieux feuilleton de la télévision qui avait tenu la France en haleine dans les années soixante. Il observait leurs mains. Il était encombré des siennes. Il y avait bien des sortes de poches dans la tunique, c'est là qu'il avait rangé sa carte de crédit, mais Florence lui avait recommandé de ne pas mettre ses mains dedans ni de croiser les bras. De fait, aucune des femmes qu'il croisait ne mettait les mains dans les poches, certaines s'accrochaient à la lanière de leur sac, d'autres tenaient leurs bras fléchis. Il essaya de les imiter.

Il traversa la rue de Clignancourt et se dirigea vers le Boulevard Barbès en guettant le moindre regard hostile. Il n'y en avait pas. Il avançait vers l'artère en travaux dans l'indifférence générale. Cela lui donna de l'assurance, il commençait à reprendre possession de son corps. Ses yeux le piquaient un peu à cause des fards, et il avait cette sensation bizarre d'avoir les cils lourds et englués. De petits pas. Regarder le sol. Éviter les grilles. Slalomer entre les barrières et les planches des travaux. Il imaginait le parcours du combattant qu'une femme aurait dû faire dans cette rue avec des talons aiguilles. Finalement, le voile, c'était beaucoup moins contraignant.

Il trouva rapidement un distributeur de billet devant lequel il y avait la queue. Il se plaça derrière et regarda les pieds des personnes qui le précédaient. Devant lui, il y avait deux filles africaines qui riaient avec éclat, puis un grand black sapé d'une sorte de queue de pie qui attendait que la machine recrache sa carte. L'impression qu'il avait était curieuse. C'était comme s'il pouvait deviner ce qui se passait dans la tête des gens qui étaient autour de lui. Le grand noir était un noceur qui dépensait toute sa paye en fringues et sortie, paye qu'il gagnait le jour en portant des colis et des plis urgents. Les deux filles travaillaient dans un salon de

coiffure, l'une d'entre elles était enceinte et ne le savait pas encore. Le type qui passait le regard dans le vide était malade, il avait le SIDA. Celui qui fumait une cigarette appuyé au mur en tripotant son téléphone mobile était un mac. Son tour arriva, il retira dix euro et remonta le boulevard, faisant un détour pour rentrer, afin de profiter encore de cette sensation étrange. Elle ne le quitta pas jusqu'au domicile de Florence. Il remonta chez elle, et elle lui entrouvrit la porte.

L'appartement était plongé dans la pénombre, seulement éclairé par quelques bougies. Florence s'était changée. Elle portait une guêpière rouge foncé qui accentuait ses courbures et des bas laiteux retenus par des jarretelles. Ses yeux ressortaient dans le noir comme deux yeux de chat. Elle s'assit sur une chaise, en ne cachant rien de son intimité.

- Mission accomplie, dit-il en sortant le billet de dix euro.
- Déshabille-toi, reprends ton souffle et sers-nous un verre, tu as dû avoir une bonne montée d'adrénaline.
- Je vais te raconter ça, ça s'enlève comment ce machin ? C'était vraiment bizarre.
- Agréable ou désagréable ? dit-elle en l'aidant à enlever son voile.
- Franchement désagréable au début, puis il s'est passé quelque chose d'étrange, comme si je voyais tout ça à travers un poste de télé et que j'étais très loin.
- Etat de transe. Dissociation. Ton esprit se déconnecte et laisse ton cerveau animal se débrouiller, le temps de réfléchir au calme. C'est ce qui arrive souvent pendant les situations d'urgence.

Il avait sorti ses cigarettes et s'appêtait à en prendre une quand Florence l'invita.

- Attends, viens me raconter. Viens te mettre là, entre mes jambes. Assis-toi, mets ta tête là et racontes-moi.

Elle le fit placer à ses pieds de manière à ce qu'il ait la tête contre son sexe, en plaçant ses jambes autour de lui pour lui caresser le corps et projeta de nouveau ses charmes sur Antoine pour accentuer le transfert qu'elle espérait entre la cigarette et les signaux olfactifs qu'elle émettait vers lui. Il lui raconta comment il avait perçu des choses sur les gens qu'il croisait. Florence le sonda : son troisième œil était complètement ouvert. Il devait maintenant apprendre à gérer ce nouvel organe. Elle allait l'aider à ça.

- Ca t'a un peu excité ? demanda-t-elle. Tu as dû ressentir un petit picotement, non ?
- Oui, un peu, mais j'avais quand même un malaise. Ca s'est dissipé ensuite, mais j'avais vraiment la tête ailleurs avec toutes ces choses que je percevais. Et j'ai maintenant un vieux coup de barre. Je serais le plus heureux des hommes si je pouvais m'endormir là, contre tes jambes.
- Tu as peut-être un peu trop bu et moi aussi. On va achever la soirée en câlins, mais je ne veux pas qu'on aille tout de suite dormir. Il n'est pas tard du tout, tu sais. Et j'ai besoin de comprendre comment tu réagis pour trouver le moyen de réveiller ton sexe. Je commence à avoir de petites pistes, mais on devra sans doute en explorer beaucoup d'autres.
- Tu peux me dire lesquelles ?
- Oui et non. Non, car je veux te réserver la surprise. Oui, car je constate que ça ne te déplaît pas que je te fasse faire des choses. Alors je vais t'en faire faire jusqu'à ce que je trouve celle qui va te recharger. Mais je te préviens, ce ne sera pas toujours très agréable au début, mais fais-moi confiance. Donne-moi tes mains.

Chapitre 27

Washington, janvier 1924.

Il était Judas.

Le vieil homme malade se mourait. Il savait qu'il ne lui restait plus que quelques jours à vivre. Et il allait mourir en Judas : il avait trahi sa nation.

Il avait été le vingt-huitième président des Etats-Unis. C'était lui, le pacifiste convaincu, qui avait fait entrer son pays dans la première guerre mondiale. Et il l'avait fait en mentant au peuple, en utilisant ces techniques que Bernay avait surnommé les « relations publiques ». Le mensonge érigé au rang de discipline scientifique, en fait. Et c'était lui, l'idéaliste, qui en ce triste hiver de 1913, avait vendu en catimini son pays pour quelques piécettes.

Il leur avait fait confiance ; ils avaient financé grassement sa campagne en échange de lois qui lui avaient parues de bon sens. Privatiser la Réserve Fédérale, c'était mettre la politique monétaire des Etats-Unis à l'abri des fluctuations des politiques. Cela imposait à l'état une plus grande rigueur budgétaire et limitait ainsi le risque qu'il se lance dans des projets insensés en faisant fonctionner la planche à billets au risque d'étouffer l'économie par de la monnaie de singe. Ces gens là étaient les plus grands experts de la finance que le pays comptait. Ils faisaient l'admiration du monde entier. Ils avaient longuement réfléchi au meilleur système économique qu'on puisse offrir au pays. Et ils lui proposaient de le réaliser en faisant de lui l'homme le plus important du pays, lui offraient l'occasion d'écrire une page majeure de l'histoire glorieuse de son pays.

Il n'avait pas vu venir le loup. Ils étaient si convaincants, dressaient des perspectives si chatoyantes. Ils tenaient maintenant le pays par les bourses. En retirant à l'état l'un des plus importants de ses droits régaliens, ils devenaient les interlocuteurs incontournables pour toutes les grandes décisions.

Car un état a toujours besoin de fabriquer de l'argent. De parier sur l'avenir en investissant de nouvelles liquidités. Dans la mesure du raisonnable bien sûr, il y avait toujours des risques de dérapage. Mais maintenant, l'état ne pouvait plus fabriquer l'argent, c'étaient des banques privées qui le faisaient et l'état devait emprunter au prix fort. Il était condamné à s'endetter, et à voir l'argent public fuir pour rembourser les intérêts de la dette, pour le plus grand bonheur de ses chers financiers qui encaissaient le pactole.

C'étaient eux qui lui avaient suggéré de créer un impôt fédéral sur le revenu pour rembourser la dette, dont il dût cacher que la constitution l'obligeait à le rendre volontaire et non obligatoire. Les opérations de relations publiques l'avaient aidé à persuader une majorité de ses concitoyens de le payer. La quasi totalité de cet impôt partait directement dans la poche de rentiers qui avaient entre les mains un droit de veto financier sur toutes les décisions qu'ils allaient, lui et ses successeurs, prendre ensuite. Ce sont eux qui le persuadèrent, le contraignirent, d'entrer en guerre contre l'Allemagne et de créer ensuite la Société des Nations.

Il avait vendu son pays à une bande de requins sans scrupules. Mais ils ne voulaient pas s'arrêter là, ils visaient bien plus haut.

Il leur fallait le monde.

Et c'était lui, Thomas Woodrow Wilson, qui leur avait vendu la première pierre.

Il n'était pas Judas en fait, plutôt une sorte de Faust qui avait vendu son pays au Diable. Car le Diable, il l'avait aperçu dans leurs yeux. Et il allait mourir. Dieu puisse lui pardonner d'avoir été aussi aveugle.

Malgré la maladie et ses yeux qui ne voyaient plus guère, il coucha quelques mots dans son journal intime :

"I am a most unhappy man. I have unwittingly ruined my country. A great industrial nation is controlled by its system of credit. Our system of credit is concentrated. The growth of the nation, therefore, and all our activities are in the hands of a few men. We have come to be one of the worst ruled, one of the most completely controlled and dominated governments in the civilized world. No longer a government by free opinion, no longer a government by conviction and the vote of the majority, but a government by the opinion and duress of a small group of dominant men."

(Je suis un homme des plus malheureux. J'ai inconsciemment ruiné mon pays. Une grande nation industrielle est commandée par son système de crédit. Notre système de crédit est concentré. La croissance de la nation, donc, et toutes nos activités sont aux mains de quelques hommes. Nous sommes devenus l'un des gouvernements les plus mal guidés, l'un des plus complètement contrôlés et dominés dans le monde civilisé. Ce n'est plus un gouvernement guidé par la libre opinion, plus un gouvernement guidé par la conviction et la voix de la majorité, mais un gouvernement guidé par l'opinion et la coercition d'un petit groupe d'hommes dominateurs)

Chapitre 28

Florence descendit de l'autobus 85 à la hauteur des grands boulevards et se dirigea avec agacement vers l'adresse que lui avait indiqué Fairchild. C'était un grand immeuble avec une entrée monumentale de grand hôtel et un patio intérieur paysager où montaient des ascenseurs bulles. Il y avait un comptoir en marbre noir derrière lequel deux filles semblaient passer leurs journées au téléphone. Une grande pancarte grise indiquait la liste des sociétés qui avaient leurs locaux ici. Fairchild devait avoir des billes dans pas mal d'entre elles.

Elle se présenta à l'accueil et demanda si Monsieur Fairchild n'avait pas laissé un message pour elle ; on lui demanda une pièce d'identité, et on lui remit un sac plastique à l'enseigne d'une des entreprises, qui contenait plusieurs objets. Elle ne regarda pas ce que c'était et repartit tout de suite vers la rue Montmartre pour prendre l'autobus au retour. Elle n'ouvrit pas le sac avant d'être chez elle.

Il y avait une grande enveloppe et un sac en plastique noir. L'enveloppe contenait une belle somme en liquide, l'équivalent brut de son salaire mensuel. Il y avait aussi une lettre imprimée avec des instructions. Le sac contenait un téléphone mobile et un chargeur en vrac. Elle lut les instructions.

Elle devait d'abord brancher le téléphone pour qu'il se charge, l'allumer, taper le code qu'on lui indiquait et appeler immédiatement le premier numéro dans la liste de contacts pour signaler que la liaison fonctionnait. La liste ne comprenait qu'un numéro sans nom. Elle appela. Une voix qu'elle ne connaissait pas lui demanda de laisser un message après le bip sonore. Elle dit laconiquement « ça marche » et raccrocha.

Elle décida de s'offrir un déjeuner dans un petit restaurant pour se calmer et oublier ça. Elle prit plusieurs billets, glissa le reste dans un pot à épices et descendit en laissant le téléphone branché chez elle.

Elle s'assit à une table d'un restaurant italien et commanda des pâtes à la carbonara ainsi qu'une petite bouteille de vin. Et repensa à la soirée d'avant-hier avec Antoine. Elle était sûre que son troisième œil s'était complètement ouvert, et la petite expédition qu'elle lui avait organisée confirmait bien cela, ce qu'il avait perçu ne pouvait pas tromper. Mais le soir, tout s'était refermé. C'était étrange, tout se passait comme si le sort ne tenait que le temps qu'il porte les charges. Elle avait appelé Yann d'une cabine le dimanche après midi pour lui raconter, sans trop s'étendre sur les détails privés, et lui demander son avis.

Yann lui expliqua que le rituel qu'elle avait choisi était destiné aux cérémonies d'initiation pour les novices, afin de marquer l'ouverture définitive de leurs perceptions, et qu'il ne pouvait marcher que si le sujet était conscient de l'enjeu et qu'il coopérait. Là, elle n'avait probablement réussi qu'à créer une association, à ancrer une consigne. D'une certaine manière, si c'était bien cela, ce n'était pas forcément une mauvaise chose car l'ouverture des perceptions d'Antoine pourrait alors être contrôlée. Il n'aurait pas à se battre avec du ressenti parasite et utiliser son don seulement lorsqu'il le souhaiterait. Elle devait maintenant déterminer si l'association était basée sur la charge, auquel cas n'importe quel autre objet chargé en contact avec lui, des lunettes par exemple, suffirait à lui ouvrir l'esprit, ou bien si c'était lié à la situation. Ce pouvait même être les deux à la fois, ou complètement autre chose.

A son grand regret, la soirée s'était achevée vite. Elle aurait bien joué avec lui plus longtemps, mais il était à plat. Ça arrivait souvent quand on utilisait son don, ça pouvait vous vider complètement. Il s'était endormi comme un bébé contre son corps, et s'était réveillé avec la gueule de bois. Au moins il n'avait pas fumé avant son départ. Et l'avait invité à passer ce soir chez lui. Ça allait permettre à Florence d'évacuer l'agacement que lui avait procuré le paquet de Fairchild, de creuser un peu plus ce qui avait bien dû se passer avec son sort, et de

commencer à explorer les pistes qu'elle s'était fixées. S'il était aussi réceptif qu'elle l'imaginait et qu'il n'avait pas un coup de fatigue trop vite, cela présageait une soirée intéressante.

Elle passa l'après midi au cinéma de la place de Clichy, à regarder un dessin animé en images de synthèse qui parodiait de vieux contes de fées, avec un personnage de chat qui l'amusa beaucoup, puis passa un moment à traîner les boutiques avant de rentrer chez elle à pied par les Abbesses. Elle avait fait quelques emplettes au passage.

Elle hésita sur la tenue qu'elle allait mettre ce soir. Sa tentative d'avant hier n'avait pas donné les résultats qu'elle espérait. Il avait eu l'air beaucoup plus excité lorsqu'elle avait mis sa combinaison de vinyle. Elle fouilla dans son dressing et décrocha une autre combinaison, rouge celle là, la plia et la mit dans son sac avec d'autres accessoires Elle avait acheté une paire de lunettes de soleil en plastique rose bon marché, qu'elle chargea longuement et rangea avec le reste. Le portable était toujours branché en recharge ; elle repensa à ce qu'Antoine lui avait dit et alluma sa radio sur une station musicale.

Il était environ sept heures et quart quand elle arriva chez Antoine. Elle ne s'était pas changée depuis le matin et portait une veste sombre sur son débardeur, une jupe droite, un collant chair et des chaussures plates. Lui était complètement speedé, ayant été retenu au bureau et n'ayant pas eu de temps pour préparer le repas. Il avait mis un tablier pour protéger sa chemise et son jean, et s'activait à éplucher des légumes.

- Je vais faire des légumes à la vapeur avec un rôti, expliqua t-il, j'en ai pour un quart d'heure à finir ça, après on sera tranquille, ça cuit très vite.
- Tu serais beaucoup plus sexy si tu enlevais ton pantalon sous ton tablier, qu'on te vois les fesses.
- Si il n'y a que ça pour te faire plaisir...

Il enleva ses chaussures, son jean, ses chaussettes et son caleçon, et enfila une paire de mules. Elle prit en effet beaucoup de plaisir à le regarder s'activer les fesses à l'air dans la cuisine à l'américaine. Il lui servit un verre de blanc qu'elle dégusta en profitant du spectacle.

- Quand tu auras fini, je voudrais que tu fasses une recherche pour moi sur Internet.
- Sans problème, l'ordinateur est allumé, c'est lui qui passe la musique.
- Je croyais que tu avais mis la radio, dit elle en s'approchant de lui et en lui baladant le verre froid sur le postérieur. Cambre-toi un peu pour faire sortir tes fesses. Tu devrais te mettre sur la pointe des pieds.
- Je ne vais pas tenir longtemps comme ça !
- Alors je vais t'acheter des talons. Tu chausse du combien ?
- Du quarante et un. Pense aussi aux bas pour aller avec. J'ai presque fini, on va regarder sur le net.

Il se retourna, la pris dans ses bras et l'embrassa en prenant soin qu'elle ne renverse pas son verre. Elle n'avait pas mis de parfum et il se rendait compte qu'il commençait à se sentir accro à l'odeur de sa peau. Il sentit une pointe d'excitation monter.

- C'est le fait d'avoir les fesses à l'air qui t'émoustille, ou c'est la perspective de mettre des talons ? demanda t-elle.
- Non, mais c'est difficile à avouer. Le parfum de ton corps m'enivre. Ca me fait comme une drogue, comme si ça me rendait dépendant. C'est l'idée de devenir dépendant de ça qui m'excite. C'est bizarre, non ?
- Ca me plaît bien. Je peux même t'aider à devenir encore plus dépendant de moi, si tu le souhaites. Et à ce que je vois, tu ne peux pas me cacher que ça te plairait bien, non ?
- Sauf que l'idée d'être dépendant de quelque chose me répugne. J'ai déjà le tabac et le vin, ça suffit.

- Sans compter tout le reste, ta musique, ton ordi, ton chat aussi. La dernière fois, chez moi, tu n'as pas fumé. J'espère que tu ne fumeras pas non plus ce soir. Quand tu as envie d'une cigarette, viens te coller à moi et inhale moi. Mais là je sens que ton excitation retombe.
- C'est cette crainte de la dépendance. D'un côté, ça m'excite, de l'autre ça me bloque.
- Et si je t'y forçais ? Si c'était moi qui décidais de faire en sorte de te rendre dépendant ? De t'y amener par la ruse ou par la force ? Tiens, l'excitation revient. Si c'est moi qui te le fais, ça te déculpabilise. Je crois que j'ai eu la bonne pioche pour te rallumer.
- Je vais y réfléchir.
- Tu esquives encore.
- Oh, je sais bien que de toute façon, tu arriveras à faire de moi ce que tu veux, et ça aussi ça m'excite, même si ça me fait peur. Quand je pense à ce que tu m'as fait faire samedi...
- Ta peur participe au plaisir. Du moins à condition que tu aies confiance. On regarde sur Internet ?
- Tu veux rechercher quoi ?
- De la danse du ventre.

Antoine la regarda et éclata de rire.

- Excuse-moi, mais là il va falloir que tu m'en dises un peu plus. On est en plein surréalisme !
- C'est pour ma mission. Il veut que je séduise un type qui fantasme sur les danseuses orientales kitchissimes et bien en chair.
- Je suis impatient de voir ça ! Tu vas prendre des cours de danse du ventre ?
- Je commence après demain. Ajoute à ça qu'il va falloir que je me teigne en blonde pétasse et que je me fasse coiffer comme dans les années cinquante, avec des rouleaux. Autant que tu le saches, j'aurais du mal à te le cacher de toute façon.
- Après ce que tu m'as fait vivre, je tiens ma vengeance. Je te promets que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour t'aider à devenir une grosse pouf blondasse. Même que je te prendrai en photo, et que je la mettrai sur ma table de chevet.
- Sauf que la coiffure qu'on va me faire, c'est une permanente, ça ne s'enlève pas. Je n'ai aucune envie de me ramener au boulot comme ça, alors quand ça sera fini, je vais me couper les cheveux courts.
- Tu ne peux pas plutôt mettre une perruque ?
- J'ai écumé les magasins à la recherche d'un modèle qui conviendrait, mais c'est tellement démodé qu'on doit le faire faire sur commande. Et avec les vacances, ça fait des délais trop longs. Pas le choix.
- Tu ne peux pas te faire faire un truc provisoire ? Juste pour le temps de ta mission ?
- Les trucs provisoire, ça ne dure pas, c'est fait pour. Et là, je ne sais pas à quelle date ça aura lieu. Il faut quelque chose qui puisse tenir une dizaine de jours. Bon, tu regardes si tu trouves quelque chose là dessus sur Internet ?

Il fouilla un moment avec Google, mais ne ramena pas grand-chose, à part quelques vidéos de mauvaise qualité. Antoine dit :

- Elles sont toutes bien rondes.
- C'est ce que mon client désire.
- Tu vas vraiment prendre des kilos ?
- Juste un peu pour donner le change. Pour lui montrer que je suis bien obéissante.

- Alors il existe une autre méthode bien plus agréable et naturelle. Je remets mon pantalon, on va descendre chez Mous, l'épicier en bas, et on va acheter un gros sac de loukoums.

Dans sa boutique, Mous était avec un ami en train de regarder un match de foot sur une petite télé placée en hauteur au dessus de la vitrine ; l'image était assez mauvaise et les commentaires étaient en arabe.

- Salut Mous, dit Antoine, c'est le satellite ?
- Non, chut, j'ai piraté le câble. Si tu veux, j'ai des cartes. Tu reçois tout avec.
- Non merci, j'ai assez de chaînes comme ça. Tu peux me mettre un gros sac de loukoums ? Un peu de chaque.

Antoine le paya et remonta avec Florence. Il la serra dans ses bras pendant que la cabine d'ascenseur montait vers son appartement.

- Je t'ouvre, non, minou tu ne sors pas. C'est sa dernière lubie, il destoye le paillason du voisin. Et quand un chat a quelque chose dans la tête...
- ... il te harcèle jusqu'à obtenir satisfaction.

L'ordinateur continuait à diffuser de la musique, piochant au hasard dans les morceaux qu'Antoine avait copiés dans sa mémoire. Là, il en était aux White Stripes.

- Je mets les légumes et le rôti à cuire, dit Antoine en posant le paquet de loukoums dans la cuisine. On pourra passer à table dans vingt minutes.
- Dis, tu te rappelles de ces flashes que tu as eus quand tu t'es baladé dans Barbès ? Tu en as eu d'autres depuis ?
- Rien du tout. Pourquoi ?
- J'essaye de comprendre ce qui t'a provoqué ça.
- L'adrénaline, je suppose ? J'étais vachement sous pression.
- Non, car je t'ai un peu sondé, et ça a continué jusqu'à ce que je t'enlève tes peintures. Après, tu n'étais plus réceptif du tout.
- Et comment tu as senti ça ?
- Tu te rappelles ce que je t'ai expliqué sur le don. Il y a des personnes qui sont plus réceptives que les autres aux champs psychiques, qui entrent plus facilement en résonance avec les autres esprits, les autres êtres ; on dit qu'elles ont le don. Parfois ça peut se manifester par la capacité de guérir certaines maladies, il y a des gens qui passent les verrues ou les morsures de serpent ; parfois ce sont des prémonitions, des visions ou de la télépathie. Moi j'ai le don de pouvoir lire dans certaines personnes, et d'influer sur leur rêve, sur leur perception de la réalité. Toi, tu es né avec le don mais il est complètement ankylosé. Tu as un don en sommeil et le sang faible, et...
- Le sang comment ?
- Le sang faible, ça veut dire que tu n'as aucune protection naturelle contre les champs psychiques, contre les sorts. Quelqu'un qui a le sang fort, les sorts, ça lui passe par dessus la tête. Quelqu'un qui n'a pas le don et le sang fort, ça en fait un être dur, glacial, impitoyable ou cynique, on en trouve beaucoup chez les militaires et chez ceux qui aiment commander. Avec le don et le sang fort, ça donne de bons sorciers, mais aussi des gens manipulateurs, ça fait de bons commerciaux et de mauvais prêtres. Avec le don et le sang faible, ça fait des êtres hypersensibles, des écorchés vifs, on en trouve beaucoup chez les artistes et chez les bons prêtres. Enfin sans don et avec le sang faible, ça fait la majorité du troupeau de moutons, ceux qui gobent sans sourciller toute la merde qu'on leur vend.
- L'état, la guilde des marchands, le clergé et le tiers état...

- L'autre soir, ton don s'est réveillé quand tu es sorti et ça a duré jusqu'à ce que je te démaquille. Je voudrais bien comprendre pourquoi.
- Dans une situation aussi déstabilisante, ça ne me surprend guère qu'on ait ce genre d'hallucination.
- Sauf que ce ne sont pas des hallucinations, et que ça a continué après ta petite promenade. Tu n'étais plus du tout déstabilisé quand tu promenais ton nez entre mes cuisses.
- Tu as peut être utilisé du mascara magique ? Ou du khôl de perlimpinpin ?
- Peut être. Je voudrais vérifier.
- Ah non, je te préviens, il n'est pas question que j'aie me balader en bas de chez moi avec un tchador !
- Non, on va rester là, mais je veux juste faire un petit test. Tu peux mettre ces lunettes ?
- Oui, pourquoi ? Tu les as enduites avec un filtre d'amour ?
- Ce serait du gâchis, tu es déjà complètement amoureux, et je vais te rendre complètement accro d'ici quelques jours. C'est juste un test, pour voir si c'est le fait de porter quelque chose d'inhabituel qui a changé les choses. Tiens.
- Ca se vend, ça ?

Il attrapa les lunettes de soleil, enleva les siennes et les enfila à la place.

- Alors ? Madame me trouve t-elle à son goût ?
- Attend, je te scanne... non, c'est pas ça. On va essayer autre chose.

Elle sortit de son sac le fard à paupières qu'elle avait utilisé l'autre soir et lui enleva les lunettes.

- Essaie de t'en mettre toi même.
- Ca va être affreux, j'y vois rien et je suis pas du tout doué en peinture.
- Je t'arrangerai ça après. Bon, je te scanne... merde, toujours rien. Et si c'est moi qui te le mets... ah, je sens que ça bouge... voilà, c'est reparti. Tu as un coton et du démaquillant ? Je vais t'enlever ça... voilà, c'est refermé. Donc, c'est le fait que je t'en mette qui déclenche le phénomène. Quand je te maquille les yeux, ton troisième œil s'ouvre. Maintenant, on le saura si on en a besoin.
- Et pourquoi j'aurais besoin de ça ? C'était suffisamment déroutant l'autre soir, je n'ai pas envie de lire dans la tête des gens, c'est déjà assez le bazar dans la mienne. Je suis programmeur, pas voyant. Je vois même pas où j'ai mis mes lunettes.
- Les voilà. Ca sert quand on fait l'amour, parce qu'on peut mieux vibrer en harmonie.
- Ca veut dire que tu vas me peinturlurer à chaque fois qu'on fera l'amour ?
- C'est si désagréable que ça ?
- C'est juste complètement tordu. Il y a des fois où je me demande si tu n'es pas vraiment cinglée. Mais c'est aussi ça qui fait ton charme, avec toi, l'imprévu est de rigueur. Et j'espère que tu aimes la viande bien cuite, j'ai complètement oublié de surveiller le rôti.

La viande était juste à point et les petits légumes presque craquants. Il avait ouvert une bouteille de rouge pour accompagner le plat, mais Florence préféra s'en tenir au blanc.

- Donc, dit il, il veut que tu séduises ce mec, je suppose que c'est pour le faire chanter, non ?
- Bien sûr.
- Tu vas coucher avec lui ?

- Certainement pas ! Je lui fais quelques tours de pistes pour l'amadouer, et Fairchild va prendre des photos. Il a des caméras planquées partout chez lui. Après ça, je rentre et je me coupe la tignasse.
- Fais moi une faveur, offre moi ce petit plaisir vengeur d'assister à ta transformation. Tu me dois bien ça après ce que tu m'as fait faire. C'est à ton tour de me donner un gage, le suivant sera pour moi.
- Je n'attendrai pas jusque là pour te demander des gages, il va falloir que tu me fasses une avance, mais je veux bien t'accorder cette faveur, à toi qui disais que j'étais tordue, toi qui te délectes de me voir m'enlaidir, toi que la perspective que je te rende accro à mes dessous de bras excite...
- On est aussi tordu l'un que l'autre, c'est sans doute pour cela qu'on s'apprécie. Qui d'autre qu'un tordu comme moi pourrait s'intéresser à une vieille fille comptable qui pratique la sorcellerie et fait commerce de ses charmes pour arrondir ses fins de mois ?
- Et qui d'autre qu'une tordue comme moi pourrait s'enticher d'un ingénieur lunatique qui a foiré sa carrière et qui est impuissant ?
- On était fait l'un pour l'autre. Y'a pas de hasard.
- Je t'adore, dit elle en attirant son visage vers le sien, et pour ton petit problème je t'assure que si tu me fais totalement ...
- ... aveuglément ...
- ... confiance, ce sera vite oublié. J'ai commencé à repérer tes détonateurs, je vois mieux où il faut appuyer pour que ça s'allume. Il faut juste que tu arrêtes de grogner à chaque fois que je fais quelque chose.
- Je crois que je suis en train de tomber amoureux de toi...
- ... Tu l'es déjà, et pas qu'un peu ...
- ... et ton physique a tout pour me « compte en T », humour comptable. En parlant de ton physique, reprend de la viande, il faut que tu forcisses.
- J'ai déjà attaqué aux pâtes à la Carbonara ce midi.
- Et tu vas finir la journée aux loukoums. Tu vas avoir des fesses d'africaine et ça aussi ça m'excite bien. Arrête-toi juste avant les poignées d'amour.
- Je n'ai pas envie de jeter toutes mes fringues.
- Avec ce que Fairchild te donne, tu pourrais renouveler dix fois ta garde-robe, non ?
- C'est malin. Tiens, avale ça.

Elle lui brandit un verre de vin.

- C'est un philtre d'amour ?
- Bien sûr.
- A moins que ce ne soit un poison..

Il avala une grande rasade de vin.

- Pas un poison, je suis pas mort et... oh mon dieu mon dieu !

Il était en train de se courber en arrière en gonflant son ventre, puis il éclata de rire.

- Tu sais, dit-elle, j'ai projeté dans ce verre mon intention que ça te fasse quelque chose, et je ne te dirai pas quoi. Tu as maintenant dans le ventre un sortilège qui est en train de se déployer en toi, d'irriguer les cellules de ton corps, et qui va bien m'aider à faire de toi ce que je veux. Qui sait, tu vas peut être te retrouver transformé en crapaud ?
- Moi je préférerais en licorne m'dame.
- Si tu veux, je peux t'attacher un gode sur le front, tu verras, ça le fait bien.
- Tu as un sens de la poésie qui m'échappe.

- Et toi, il t'arrive de poétrer plus haut que tes possibilités. Fais gaffe, on finit par se faire un trou au milieu du dos. A propos de trou, tu as déjà fais l'amour avec un mec ?
- J'ai eu des avances, mais je n'ai jamais voulu. Blocage complet.
- Mais ça t'a tenté, non ?
- Peut être, un peu. Il y avait un petit picotement, mais pas suffisant pour que je franchisse le gué.
- Pas même un baiser, un câlin ?
- Non.
- Je vais te faire faire ça aussi.
- Ah non ! Ca suffit ! Et puis quoi encore ? Que je vienne faire le ménage chez toi en porte-jarretelles comme le black de la cage aux folles ?
- Oui, ça aussi tu vas le faire. Je t'apprendrai d'abord à repasser, parce que vu tes chemises tu en as besoin. Et tu vas le faire, parce que ton détonateur, c'est quand je te fais faire des choses qui te bloquent. Et que tu as envie que j'appuie sur le bouton. Le simple fait d'en parler, et je sens que tu frétilles. C'est pas encore l'obélisque, mais ça commence à ressembler à la tour de Pise, peinte par Dali.
- Il n'a jamais peint la tour de Pise, si ?
- Non, mais il a peint plein de trucs tout mou. Y'a un musée à côté de chez moi. Et des fois y'a une de ses toiles qui vient me rendre visite. Et c'est marrant, cette toile elle a très peur des pinceaux. Il était délicieux ton rôti, et j'ai beaucoup aimé tes petites fesses qui dépassaient de ton tablier... remet le et enlève ton futa, offre moi ce spectacle pendant que tu débarrasses.
- Allez, rien que pour toi, mais je vais fermer les rideaux d'abord, la nuit est tombée et je n'ai pas envie que les voisins se rincent l'œil.

Il alla à la fenêtre et fut pris d'un besoin pressant de fumer. Il tira les rideaux, et se mit à genoux devant Florence.

- J'ai besoin d'une taf, dit il, s'il te plaît.
- Commence par enlever ton fute. Si tu veux, j'ai amené une combinaison sexy, je peux la mettre.
- Je préférerais que tu sois juste nue. Si tu as froid, je te passe un pull.
- Pour que je l'imprègne bien et que tu puisses le respirer après.
- D'abord pour que tu ais juste chaud. Très chaud. Que ça te fasse transpirer. Oui, tu as raison, ça me plairait bien que tu m'offres un doudou. Je serai comme ces gosses qui refusent qu'on lave leur nounours parce qu'ils y retrouvent une odeur qui les rassure.
- On va voir, dit elle en détachant son jean.
- On va voir, dit il en lui dégrafant sa jupe.

Ils se déshabillèrent tous les deux en se caressant. Antoine enfila son tablier et débarrassa les plats pour apporter le fromage et les friandises qu'ils avaient achetées chez Mous, pendant que Florence observait ses fesses avec insistance. Il s'assit ensuite à califourchon sur ses genoux pendant qu'elle mettait ses bras autour de son cou. Elle détacha son tablier.

- Alors Antoine, tu m'as dit que tu souhaitais que je te rende accro, c'est ça ? dit elle en lui caressant le sexe.
- Oui.
- Dis : s'il te plaît Florence.
- S'il te plaît Florence.
- Bien, alors tu vas faire exactement ce que je vais te demander, sans ronchonner, sans conditions, d'accord ?

- D'accord.
- Allonge-toi sur le lit.

Ils passèrent dans la chambre et Antoine s'étendit sur la couette. Elle commença à induire la transe ; il basculait maintenant en quelques instants. Puis, sans cesser de parler, elle appliqua sur son visage les parties de son corps les plus odorantes, tout en fixant des images de plaisir dans son esprit. Il avait un début d'érection, mais elle sentait que son énergie était encore très faible. Elle le stimula avec ses pieds. Ça prenait un peu mieux. Puis elle s'accroupit sur lui, appliquant son sexe sur sa bouche tout en lui parlant, le caressant. Elle se redressa et sentit une crispation chez lui quand ses fesses passèrent devant son nez.

- Tu t'es déconcentré. On va recommencer l'induction.
- C'était super jusqu'au moment où tu m'as mis ton cul sur le nez.
- Tu as ressenti quoi ?
- J'ai senti quoi, tu veux dire. Une vieille odeur de cul.
- Je croyais que tu voulais devenir accro aux parfums de mon corps.
- Je ne pensais pas à celui là.
- Mais ça comprend celui là aussi, dit-elle en le caressant. Je ne fais pas de détail. C'est tout le lot ou rien. Il va falloir que tu apprennes à aimer ça aussi. Je vais t'y habituer doucement. Encore un autre truc à mettre sur ma liste. On va avancer doucement dans ce sens là et tu verras que bientôt tu vas m'offrir quelque chose que j'adore, ta langue sur mon petit trou.
- Non merci.
- Oui merci. Je sens bien que ça t'excite que je t'y amène. Laisse-toi conduire.

Elle induisit une nouvelle transe et le prépara pour qu'il accepte ce qui l'attendait. Il avait une érection plus forte, suffisante pour son plaisir, insuffisante pour le sien. Elle se mit de nouveau à croupetons sur lui et fit en sorte que son sexe et ses fesses fassent des mouvements d'aller et retour, tandis qu'elle continuait à lui parler en le stimulant. Ça n'était pas confortable pour elle et elle fut soulagée quand il éjacula. Elle lui demanda d'ouvrir la bouche, pris un peu de son sperme du bout des doigts et lui frictionna la langue avec. Elle faisait toujours ça avec les mecs, en pensant à toutes ces femmes qu'on avait obligé à avaler.

- Un à zéro pour toi.
- Pardon ?
- Tu me dois un orgasme. Tu en as un d'avance. C'est comme ça, les comptables. C'est une déformation professionnelle chez nous. Il faut toujours que l'actif et le passif soient équilibrés. Et pour l'instant, le passif c'est toi.
- Je n'ai ni ton imagination, ni ton expérience, ni ton énergie.
- Et maintenant, question énergie, je n'attends plus grand chose de toi avant un bon moment.
- Alors laisse-moi faire à mon tour.

Il se leva et alla chercher le sac de loukoums dans la pièce voisine.

- Allonge-toi, et met toi de telle manière que je puisse facilement accéder à ton sexe. Voilà le petit jeu que je te propose. Je vais te caresser, te faire des bisous intimes, tout en veillant à ce que tu aies toujours la bouche pleine. Tu vas manger jusqu'à ce que tu jouisses. Ouvre la bouche, laisse le sucre fondre, mâche lentement en pensant bien à ce que ça va faire à ton corps. Je veux que tu désires devenir une grosse pouf blonde, parce que après ce que tu m'as fait subir, tu vas m'offrir le plaisir de voir ta beauté se ruiner, et je veux que tu y prennes aussi beaucoup de plaisir.

- Je vois que tu commences à comprendre, dit-elle et elle mordit dans la confiserie qu'il lui tendait.

TROISIEME PARTIE

DEMAIN IL FERA NUIT

« Le peuple est un troupeau égaré, bien trop émotif, incapable de s'occuper de ses propres affaires, et qui doit être encadré, contrôlé et conduit par une avant-garde, une élite de décideurs éclairés. Les gens doivent être détournés vers des buts inoffensifs. Il faut les noyer, les assommer sous une masse d'informations qui ne leur laisse pas le temps de réfléchir. Il faut les persuader qu'ils sont incapables de provoquer des changements, il faut les convaincre que la révolte entraîne toujours le pire, il faut les faire voter de temps à autre, leur donner l'illusion de décider, l'illusion nécessaire. »

Walter Lippmann (1889-1974)

Chapitre 29

Louis Fairchild s'efforçait de rester éveillé. Il était accoudé au comptoir du bar qui se trouvait dans le lobby du grand hôtel de Manhattan où il avait ses habitudes. Le bar ressemblait à tous les autres, avec ses lumières tamisées, ses tables rondes entourées de fauteuils confortables, sa musique aseptisée qui jazzait sans âme, son serveur toujours sourire et jamais avare de bons tuyaux, ses cocktails standardisés et ses reproductions de tableaux modernes au mur.

Il luttait contre le décalage horaire qui lui donnait envie de dormir à sept heures du soir. Il savait ce qui l'attendait ; il allait s'effondrer vers neuf heures et demie, et se réveillerait vers trois-quatre heures du matin comme un cran d'arrêt qui s'ouvre. Il prendrait alors un somnifère qu'un de ses laboratoires produisait, étudié pour ce genre de situation : ça vous plongeait très vite dans un sommeil sans rêve mais c'était éliminé rapidement et on pouvait se réveiller ensuite en étant à peu près frais. Sa réunion commençait à dix heures, il se lèverait vers huit heures pour avoir le temps de savourer un petit déjeuner en lisant la presse.

- Louis, dit une voix derrière lui, quel plaisir ! C'est pour l'ONU que vous êtes ici ?
- Jeff, ravi de te revoir ! Quoi de neuf ?

Jeff faisait partie de la direction d'une grande entreprise de communication et de relations publiques dont les principaux clients étaient les agences gouvernementales et l'administration américaine. Il faisait travailler des commandos d'experts en menteries qui organisaient la diffusion des points de vue qui favoriseraient la mise en place des politiques que ces organismes avaient décidées. Le siège de sa société était à Washington ; là, il était en prospection.

- Je fais mon petit tour des popotes, dit il, aller serrer quelques mains, partager un verre ou un repas, avec nos honorables correspondants de la presse. Il faut entretenir les bonnes relations, et glisser à l'occasion quelques informations choisies, des indiscretions à ne répéter sous aucun prétexte mais qui viendront confirmer d'autres informations que nous avons fait circuler par un autre canal. *Business as usual*. Et toi ?
- Je suis juste de passage, une réunion à l'ONU pour faire le point sur des projets en cours.
- J'ai entendu qu'en France vous alliez faire un référendum sur le nouveau traité, c'est absurde.
- C'est une connerie de Chirac. Il va perdre, il va nous mettre au moins cinq ans dans les gencives avant qu'on puisse faire avancer les choses.
- Quand on a des projets de cette ambition, cinq ans de retard, c'est négligeable. A mon modeste niveau, j'ai des projets qui se comptent en dizaine d'années. On peut diaboliser un dirigeant en quelques mois, surtout si celui ci nous donne autant de bâtons pour le battre qu'un Chavez. Ca va être plus difficile avec le russe parce qu'on lui avait justement monté une image favorable quand il nous bouffait dans la main, mais là il recommence à mordre. On va le saigner pour lui apprendre qui est le maître. Tu verrais tout le fric qu'on claque dans les anciennes colonies soviétiques pour financer les mouvements pro-européens. Ca, c'est du long terme, dix, vingt, trente ans. La construction européenne, c'est cinquante ans de travail. Quand à l'objectif final, je doute que nous soyons encore là quand il sera atteint, s'il l'est un jour. Alors cinq ans...
- C'est assez rageant pour moi. Le nouveau traité aurait permis de faire passer plus vite certaines réglementations qui vont dans mon intérêt. La mode du bio et les médecines alternatives ont le vent en poupe et nous font de la concurrence, il faut absolument parvenir à industrialiser ça pour capter le marché. Et pour ça, on a besoin de

réglementations qui nous permettent de déposer plus facilement des brevets et qui obligent à des normes strictes qui favorisent notre industrie.

- Tu es trop impatient. Tiens, en parlant d'impatient, tu sais qu'il y a un gars de chez vous parmi nos clients ? Votre ministre agité qui veut être calife à la place du calife. C'est un conseiller de POTUS¹ qui nous l'a envoyé. On va faire un transfert de compétence en formant ses conseillers.
- On va tout faire pour le faire gagner, tu peux me faire confiance. Pour le référendum par contre, je sens que c'est plié. On va redoubler la pression jusqu'en mai, mais sans convictions.
- On peut parfois retourner l'opinion publique en quelques semaines. Il reste neuf mois, c'est beaucoup. Je trouve que vous avez démarré la campagne bien trop tôt. Ça laisse du temps à l'autre camp d'argumenter. Il aurait fallu une campagne courte avec un bon matraquage. Mais je trouve que tu baisses les bras bien tôt. Qu'est ce qui te fait dire ça ?
- Le problème, c'est qu'il y a beaucoup de gens qui jouent la carte du non tout en disant oui par devant. Tous ceux qui seraient ravis de voir Chirac mordre la poussière. Ils sont extrêmement nombreux. Et ceux-là n'en sont pas à cinq ans près, parce que ce n'est pas le projet qui les intéresse, ce sont leurs petites ambitions personnelles.
- Rien de nouveau sous le soleil. Et ta réunion, c'est à quel sujet, si ce n'est pas indiscret ? Toujours la réduction de la population ?
- Oui. Ça n'avance pas assez vite à mon goût.
- Tu es toujours trop pressé, ça te perdra.
- Parfois j'ai envie d'un grand coup de torchon, une belle épidémie, quelque chose de rapide. Les méthodes qu'on emploie ont un effet à dix, vingt ans, parfois plus. C'est frustrant d'effectuer ce travail pendant tant d'année avant de voir le résultat, j'ai l'impression d'être un prolétaire qui trime toute sa vie pour s'offrir un pavillon en carton à sa retraite.
- Ma mère disait, ne parle pas de ce que tu ne connais pas. Moi je trouve que les choses avancent. Sur les OGM, par exemple. Rappelle-toi de la vigueur des mouvements anti-nucléaires dans les années soixante-dix ; il nous a fallu trente ans pour retourner l'opinion, et aujourd'hui tout le monde considère que le nucléaire est une énergie propre, écologiquement correcte ; qui aurait pu imaginer cela après Three Miles Island et Tchernobyl ? C'est la même chose pour les OGM. Dans trente ans, ceux qui s'y opposent seront complètement marginalisés. Il faut toujours se placer dans une perspective à long terme, chose que nos politiques sont incapables de faire parce que leurs intérêts personnels sont toujours à très court terme. Ces gens là vivent toujours dans l'urgence.
- C'est bien pour ça que le Projet existe. Il nous a fallu des dizaines d'années de travail, mais maintenant l'idée que les démocraties sont incapables de répondre au défis du siècle est partagée par tout ce que cette planète compte de décideurs. Le modèle idéal, c'est la Chine qui nous le donne : c'est la plus vieille civilisation du monde, et ils parviennent à des performances remarquables. Bien sûr, il leur manque la façade démocratique, mais leurs sujets sont habitués à ça, ils n'ont jamais rien connu d'autre. Chez nous, nous devons la maintenir mais heureusement il y a des gens comme toi qui sont là pour entretenir l'illusion.

¹ POTUS : President Of The United States, le président des Etats-Unis.

- On travaille beaucoup là dessus, pour que les gens associent « démocratie » et « local ». Qu'un clampin vote pour le sheriff de son comté, ça ne dérange personne, du moment que les grandes décisions sont prises dans des organismes internationaux stables, par des gens sélectionnés pour leur compétence et leur adhésion au Projet, qui non seulement sont à l'abri des fluctuations de l'opinion publique, mais aussi font appel à des gens comme nous pour la fabriquer.
- Excuse moi, dit Fairchild en baillant, je suis décalé, je suis arrivé ce midi.
- Tu restes combien de temps ?
- Une semaine. Si je ne restais que deux ou trois jour et que je n'avais pas de rendez-vous le soir, je ne prendrais pas la peine de me recalcr. Il y a plein de choses à faire ici à quatre heures du matin.
- Tu fais les *after* en matinée, c'est ça ?
- Il y a quelques clubs où j'ai mes aises, mais je n'en raffole pas tant. Je profite plutôt du calme pour bosser sereinement. Avec Internet, je peux tout faire depuis ma suite.
- Mylène va bien ? Et Lucie ? Ca fait un moment que je ne l'ai pas vue, je ne vais plus la reconnaître.
- Lucie rentre à Yale l'an prochain. Je lui ai trouvé un parrainage pour les S&B. Quand à Mylène, elle est toujours dans ses trucs de bonne femme.
- Toujours intéressée par la sorcellerie, c'est ça ?
- Il y a des jours où je préférerais la voir chez les Scientologues, au moins ceux là ont le sens des affaires. Mettre un copyright sur un « texte sacré », ça c'est du business. Si l'église catholique avait pu faire ça avec les évangiles, le pape arriverait en tête chez Forbes, loin devant ce trouduc de Gates.
- On bosse aussi avec lui en ce moment. Ils ont pas mal de problèmes avec leur dernier projet, et les concurrents en profitent pour grignoter des miettes.
- Concurrents ? C'est quand même pas Apple qui leur fait de l'ombre, ils en sont actionnaires.
- Ce sont les logiciels libres surtout. On leur avait monté une campagne de dénigrement sur Linux et on s'est un peu planté. On a fait la connerie habituelle, on a trop mis en avant des arguments foirés, ça s'est vu. Alors ils paniquent un peu, surtout que leur prochain bébé sera difficile à vendre. Ca ne va apporter que des contraintes aux utilisateurs, il va falloir faire passer ça pour de la sécurité accrue, c'est du pain béni pour nous. Ils ont de très gros budgets. Bon, je vais te laisser, je dois dîner avec un éditorialiste et j'ai quelques informations à lui glisser dans l'oreille qu'une supposée relation de travail à Washington m'aurait confiées sous le sceau du secret pour confirmer une rumeur que nous avons fait courir sur Internet. Bon recalage, je suis là pour deux nuits, on va sûrement se recroiser.

Fairchild finit de siroter son cocktail de fruits légèrement arrosé puis monta dans sa suite et se fit servir un repas. On ne lui demanda même pas une signature.

Chapitre 30

Antoine était penché sur le clavier de son Mac. Il avait passé une journée ennuyeuse à tuer le temps avec ses collègues. Luc était déjà en vacances dans sa tête, il n'était sorti de sa léthargie que pour se lancer dans un cour magistral sur la meilleure manière de touiller le café dans la cafetière pour que le goût ressorte. Antoine avait eu quand même une discussion assez intéressante avec Ariel sur la religion, et notamment sur la fameuse Loi du Talion « Œil pour œil, dent pour dent » qui est à tort considérée comme une loi barbare, alors qu'elle définit un principe fondamental de la justice, celui de la proportionnalité : on ne peut pas demander une peine qui soit supérieure à la faute : si on vous pète une dent, la Loi du Talion ne disait pas qu'il fallait à tout prix en casser une chez l'autre, mais qu'on ne pouvait pas exiger plus en compensation. On ne pouvait pas exiger plus d'un œil pour un œil et une dent pour une dent. A part ça, il avait pensé à Florence.

Même s'il avait souvent avec elle l'impression d'être dans la bande dessinée Corinne et Jeannot, sa Corinne faisait l'amour avec lui, lui faisait du bien, même si elle l'avait mis dans des situations où il s'était senti extrêmement mal à l'aise. Et il prenait goût à cette impression de rêve dans laquelle cela le mettait. Elle employait l'expression d'état de transe pour désigner cet état. Lui, il n'avait de la transe que la vision de centaines de gosses sous ecstasy en train de danser jusqu'à tomber sur des coups de pompe électronique qui leur pétrissaient le ventre et des stridences métalliques qui leur saturaient les tympans dans une sorte d'IRM collective. Si transe c'était, celle ci était plus intime, et nettement plus excitante.

Il avait acheté deux exemplaires identiques d'un petit dictionnaire franco-italien ; il allait remettre le premier à Yann et l'autre à son correspondant italien. Ils pourraient alors communiquer en transmettant deux nombres par mots, le premier indiquant le numéro de la page où le mot était défini, l'autre sa position dans la liste. C'était un vieux code éprouvé utilisé depuis la nuit des temps. On pouvait même capter sur ondes courtes des radios où une voix d'hôtesse débitait à longueur de journée des suites de chiffres basés sur ce principe, et qui servaient aux nombreux services secrets et ambassades à communiquer. Si on avait pas le livre qui servait de clé, c'était extrêmement difficile à décrypter, même en se basant sur la fréquence d'apparition des mots dans une langue.

Le programme qu'il écrivait et qui était destiné à incruster de manière difficilement perceptible un message dans une image, pouvait aussi bénéficier de ce procédé. C'était un peu fastidieux, mais ça permettait de faire tenir un mot entier dans un seul pixel. Si on le voulait, on pouvait aussi incruster du texte en clair, qui occupait alors un pixel par lettre. Le programme se basait sur une clé pour répartir les pixels altérés par le message de manière uniforme sur la surface de l'image. Il ajoutait ensuite des leurres, du bruit, pour que l'image apparaisse d'une mauvaise qualité plausible. Il allait recommander à Yann de changer souvent de clé et d'en informer son correspondant en utilisant les dictionnaires comme code.

Le programme était dissimulé dans un logiciel gratuit de retouche d'image dont il avait téléchargé les sources sur Internet. Ces sources correspondaient à tout ce que les programmeurs avaient eu besoin d'écrire pour faire fonctionner le programme. On pouvait ainsi le modifier à sa guise, il suffisait de réécrire les parties des programmes qui vous intéressaient, puis de relancer la fabrication de l'application proprement dite, cette petite icône qu'on allait installer sur la machine cible. Tout cela était complètement automatisé. Le plus difficile était de se retrouver dans ces milliers de lignes de formules mathématiques connectées par des « si », des « sinon », des « quand » et des « tant que ».

En général, le code source qu'il récupérait sur Internet étaient écrit de manière exemplaire. Les programmeurs qui publiaient ça n'avaient pas envie qu'on les traite de blaireaux, ils voulaient au contraire afficher leur savoir faire ; l'orgueil était bien souvent la motivation

qu'ils avaient lorsqu'ils lâchaient le fruit de leur travail gratuitement au public : se construire une image pour pouvoir mieux se vendre ensuite. Cette manière de faire, qui était courante dans le monde scientifique et avait été pratiquée dès l'aube de l'informatique, avait été un moment passée de mode quand Bill Gates avait eu l'idée de génie de mettre un copyright sur les programmes et ainsi de vendre le seul droit de les utiliser sous contrôle. Il s'était construit une fortune colossale, et les autres avaient suivi, ce qui avait conduit à un véritable gel de l'innovation puisqu'il fallait cracher au bassinet à chaque fois qu'on voulait thésauriser sur un existant qui n'était pas le vôtre. Le retour des logiciels libres dans les années quatre-vingt avait donné un grand bol d'air, on pouvait enfin profiter d'un existant monstrueux et gratuit pour bâtir quelque chose de nouveau rapidement par assemblage. On passait aujourd'hui presque plus de temps à rechercher quelles pièces logicielles on allait emboîter qu'à écrire du code proprement dit. Bientôt, on en écrirait plus du tout.

Il inséra un CD vierge dans le lecteur du petit ordinateur et lança la gravure du programme qu'il avait écrit. Il allait ensuite l'installer et le tester sur le PC qu'il destinait à Yann. Quand le CD fut grillé, il installa son vieux PC sur la table et le recâblat, mis le contact et inséra le CD dans le tiroir du lecteur. La bécane se mit à débiter le fatras habituel de messages abscons indiquant chaque étape de la procédure de démarrage, puis elle lui demanda de s'identifier et afficha un écran d'une sobriété monacale. Antoine lança l'installation et put vérifier que son logiciel fonctionnait de manière identique sur cette machine que sur son Mac, c'était là la plus grande vertu du langage de programmation Java : ça marchait sans surprise sur n'importe quelle machine. Il était prêt à livrer ça samedi à Yann avec Florence.

Il ne l'avait pas revue depuis Lundi dernier et ne la reverrai pas avant Samedi. Il fallait qu'il se fasse violence pour ne pas décrocher le téléphone, mais il voulait absolument terminer ce travail. Ca touchait à sa fin. Il allait faire encore quelques tests de principe, mais dans l'ensemble il était confiant. Et pour fêter ça, il allait s'offrir l'appareil photo numérique dont il rêvait depuis plusieurs mois. Florence était son alibi, ce serait son premier modèle. Disponible en deux couleurs.

Elle avait accepté de lui laisser un doudou, le tee-shirt qu'elle avait porté pendant la nuit ; cela l'avait aidé à moins fumer au début, il lui suffisait de se plonger dans la boule de tissus et l'envie disparaissait comme par magie. Mais le parfum se dissipa vite et il reprit ses mauvaises habitudes. Ce soir il enchaînait clopes et verres de vin. Jugeant ses tests concluants, il retira le CD, le mit dans un boîtier, éteignit le PC, et sortit manger un morceau dans une crêperie.

Florence se regardait nue dans la grande glace de sa chambre. Ca ne se voyait pas quand on n'y faisait pas attention, mais ses yeux à elle faisaient une fixation sur le résultat d'une semaine de régime. Il ne s'était rien passé les premiers jours, mais on commençait à percevoir une différence.

Elle s'était rendu à son cours de danse, y avait rencontré une femme de son âge, Leila, avec qui elle avait sympathisé. Elle lui avait raconté qu'elle devait participer à un spectacle événementiel sur un salon, et qu'il fallait qu'elle prenne quelques rondeurs. Leila l'avait invité chez elle et lui avait fait un véritable repas de fin de jeûne, même si le Ramadan était encore loin. Elle s'était goinfrée au point d'avoir des ballonnements toute la nuit.

Depuis, elle avait constamment faim. Au point qu'elle commençait à vraiment s'inquiéter. Le matin, il lui fallait un petit déjeuner complet à la mode de Bretagne, pain frais, beurre salé et miel, puis elle avait un petit creux vers onze heures. Elle faisait un vrai repas vers une heure, et avait de nouveau faim à quatre heures et demie. Elle faisait alors un détour chez un glacier de son quartier, puis avait de nouveau faim vers huit heures. Elle se faisait alors un repas solide, et avait encore faim avant de se coucher. Hier, elle avait descendue une tablette de

chocolat avant de s'endormir. Et ça commençait à porter ses fruits, à tel point qu'elle regrettait d'avoir acheté des vêtements si tôt, elle aurait dû attendre un peu plus ou prendre la taille au dessus. Elle se fixa comme limite d'arrêter son régime dès qu'elle sentirait une tension un peu forte dans la tenue qu'elle allait porter. Les vêtements étaient assez amples, ça lui laissait de la marge.

Elle avait reçu trois appels sur son portable. C'était à chaque fois des voix de femmes différentes, qui lui demandaient si tout allait bien. Elle répondait qu'il n'y avait rien à signaler et raccrochait. On ne lui avait toujours pas indiqué la date de sa prestation.

En attendant, elle s'était fait plaisir. Leila était esthéticienne, elle avait un petit salon du côté de la Goutte d'Or; elle s'était offert des soins chez elle alors qu'elle ne mettait jamais les pieds dans les salons avant. Elle avait même pensé à se faire sa couleur par une coiffeuse, mais elle avait déjà acheté les produits et un vieux réflexe de comptable fauchée l'en dissuada. Elle se félicitait d'avoir rencontré Leila, qui adorait compulsivement le kitch et les breloques clinquantes et pourrait sans doute lui donner de précieux conseils, peut être même lui apprendre quelques phrases en arabe qu'elle pourrait placer, ou la conseiller sur les musiques qui pourraient servir de fond sonore à sa prestation. Demain, elle sortirait sa voiture et traverserait Paris pour passer prendre Antoine chez lui avant d'aller chez Yann. Il devait lui faire une introduction à l'informatique, elle s'attendait à un long exposé monotone et ennuyeux. Ensuite, elle allait rentrer chez elle avec Antoine, et ça, c'était beaucoup plus intéressant. Elle avait imaginé quelques surprises.

Antoine avait passé la matinée du Samedi à déchiffrer le mode d'emploi de l'appareil photo numérique qu'il venait de s'offrir. C'était hallucinant de complexité, à croire que plus on empile d'automatismes et plus ça demande d'attention et de soins. Il s'entraîna à prendre quelques photos de son chat et se limita prudemment à mémoriser le strict minimum des fonctions de base. Il s'était acheté une usine à gaz dont il allait utiliser un pourcentage infime des capacités, et pourtant il payait le tout. On ne pouvait plus faire de téléphones qui ne servent qu'à téléphoner, il fallait qu'ils fassent aussi lecteurs de musique, organisateur et presse-purée. Son appareil photo pouvait servir de calculatrice, de pendule, réveille-matin et minuteur, de banc de titrage, de sauvegarde de données, de bloc-notes, de retoucheur, de caméra vidéo, de visionneuse, de classeur, et de machine à perdre du temps. Il se demandait pourquoi on n'avait pas aussi ajouté quelques jeux d'apéritif genre Tétris comme c'était le cas dans son mobile. On y avait sans doute pas pensé.

Florence passa chez lui en début d'après-midi. Elle s'était garée sur la place de livraison en face de l'épicerie de Mous. Ils descendirent le PC et le mirent dans le coffre arrière, puis prirent la direction de l'autoroute de l'est. Durant le trajet, elle lui raconta sa semaine.

- Pour l'instant, dit elle, ça ne se voit pas trop que j'ai grossi, mais d'ici deux semaines, ça devrait être suffisamment visible pour que Fairchild puisse constater que j'ai bien suivi ses exigences. C'est tout ce qui m'importe. Après, ce sera une pomme le midi et un œuf dur le soir.
- J'ai acheté un nouvel appareil photo. Je tiens à te prendre ce soir, pour avoir un souvenir de toi avant d'avoir le plaisir de te voir te transformer en grosse pétasse blondasse.
- Je sens une pointe de sadisme dans ta voix qui ne me plaît pas du tout.
- Je t'ai dis, c'est ma vengeance pour ce que tu m'as fait faire à Barbès.
- Je t'ai accordé ta « vengeance », mais ne crois pas que ce sera sans conditions. Des épreuves comme celle que tu as eu à Barbès, tu vas y avoir encore droit. C'est comme ça qu'on va pouvoir te redonner un peu d'énergie sexuelle. Je ne suis pas psy, mais j'ai remarqué que tu étais excité à chaque fois que je te faisais faire quelque chose qui

correspond à un blocage chez toi. En fait, tu aimes que je viole ton surmoi. Et ça tombe bien, j'adore faire ça.

Yann les attendait sur sa terrasse. Il regardait dans une paire de jumelles le ballet des avions dans le ciel.

- Ils nous font une sacré pollution, dit Antoine, j'avais jamais remarqué à quel point ça pouvait cracher, ça recouvre presque complètement le ciel.
- C'est fait exprès, dit Yann. Ce sont des avions militaires, et ils épandent des sels métalliques dans l'atmosphère. On a vu ça apparaître il y a quelques années, ça a commencé aux Etats-Unis, puis ça s'est répandu dans les autres pays de l'OTAN.
- Je croyais que c'était les traînées que les avions laissent toujours...
- Si tu regardes les traînées de condensation qu'un avion laisse derrière lui, elles disparaissent assez vite. Ici, les traînées persistent très longtemps. En plus, elles sont parfois interrompues, ce qui n'arrive jamais avec les traînées de condensation, il faudrait que le pilote coupe les moteurs.
- Mais pourquoi font-ils ça ?
- Il y a des hypothèses plus ou moins fantaisistes, certains parlent de tentative de manipulation du climat, d'autres d'expérience de contamination à grande échelle. Plus vraisemblablement, je crois qu'ils mettent en place une sorte d'écran de fumée pour emmerder les satellites espions.
- C'est dégueulasse. On a déjà assez de merdes à respirer comme ça.
- Ce qui m'inquiète le plus, c'est qu'ils font ça sans informer les populations, comme si c'était sans risques pour elles, ce qui est faux, et que personne ne réagit. Tu les as entendu parler de ça, les écolos ?
- Ça fait bien longtemps que je ne les écoute plus. Tu peux me donner un coup de main pour monter le PC ?

Ils sortirent l'ordinateur du coffre de la voiture et allèrent l'installer sur une petite table à côté du téléphone. Antoine vérifia que la connexion fonctionnait et expliqua à Yann les manipulations à faire pour parvenir à crypter un message et à l'expédier. C'était assez simple, il avait mâché le travail en automatisant l'essentiel des procédures. Une heure après, Yann était capable d'échanger des informations avec son correspondant. Antoine lui laissa son numéro de téléphone et son adresse email, au cas où.

Yann fit du thé, et apporta une assiette de biscuits sur laquelle Florence se précipita, ce qui fit sourire Antoine.

- Donc, dit il, si j'ai bien compris ce que tu m'as dit la dernière fois, Fairchild fait partie d'une sorte de club des maîtres du monde qui jouent à Dieu avec la planète ?
- Tu simplifies beaucoup trop. Je t'ai dit qu'il y avait plusieurs clans, plusieurs nébuleuses. De tout temps, ce sont les élites qui ont écrit l'histoire, ça n'est guère nouveau. Ce qui est nouveau depuis les Illuminati, c'est l'aspect furtif de leurs actions. Et ce qui est nouveau depuis le début du vingtième siècle, c'est cet écran de fumée qu'ils sont parvenus à mettre en place avec la complicité des média.
- La propagande grise...
- Exactement. Ils ont réussi à créer une sorte de réalité virtuelle, à mettre dans la tête des gens un rêve de pacotille qui les empêche de comprendre ce qui se passe. Tu ne t'es jamais demandé pourquoi nos sociétés si avancées fabriquaient autant de stressés ? Le stress, ça n'existait pas autrefois, enfin si mais pas à ce point de permanence, c'était ponctuel. Mais aujourd'hui, avec cette réalité faussée, beaucoup de gens ressentent une dissonance entre ce qu'on leur a mis dans la tête et ce qu'ils vivent au quotidien, et c'est ça, entre autre, qui fabrique du stress. C'est très difficile d'en sortir, quand tu

vis dans un asile de fous et que tout le monde te regarde avec incompréhension : mais enfin, pourquoi es tu si déprimé, tu as tout pour être heureux, un frigo, une télé, une voiture, une bonne situation, une femme conforme aux modèles des magazines, des enfants qui ont tout ce qu'ils souhaitent, des téléphones, des consoles de jeux.

- Et en plus, ça fait marcher le commerce, on vend des anxiolytiques, des antidépresseurs... des drogues légales.
- Ou illégales. Ca permet d'occuper les gosses de banlieue, on préfère qu'ils vendent du hash plutôt que de braquer des appartements ou de faire des émeutes. Et ça permet aux états de financer des opérations pas très légales.
- J'ai entendu dire que la CIA avait facilité le trafic de cocaïne pour financer des opposants à certains régimes en Amérique du sud.
- S'il n'y avait que la CIA ! Tous les gouvernements ont intérêt à laisser circuler les drogues. Ca fait une soupape de sécurité. On ne fait pas tant d'effort que ça pour prévenir la consommation. Tu remarqueras qu'à chaque fois que la douane saisit de la drogue, ça fait un article dans les journaux. Quel intérêt ? C'est leur boulot, non ? En fait les douanes ne saisissent qu'une infime quantité de ce qui circule. Ils ne sont pas assez nombreux, et on veut que les frontières soient ouvertes. On pourrait parler de ça à la place, mais non. On ne retient que « saisie record », ce qui flatte les douanes dans le sens du poil, et ça donne l'impression que la répression est efficace.
- On pourrait aussi bien dépénaliser et encadrer. Aux Pays-Bas où on peut acheter des joints au bar du coin, la consommation de drogue est moins importante qu'en France, qui a pourtant une des législations les plus dures du monde en la matière.
- Et la plus forte consommation de médicaments psychotropes du monde. Il faut dire que dans un pays qui se dit le champion des « droits de l'homme », les dissonances sont particulièrement fortes. Va parler de la France des « droits de l'homme » aux algériens, aux sans-logis, aux expulsés, à ceux qui triment comme des bêtes et font trois heures de transport pour pouvoir toucher de quoi rembourser le crédit de leur auto. Quand j'étais jeune, je ne dis pas que la vie était meilleure, elle était dure, mais il régnait encore une certaine harmonie, il y avait des choses immuables auxquelles on pouvait s'accrocher, la famille, les traditions, la foi. On vivait plus sainement, on pouvait même boire l'eau des rivières. Aujourd'hui on ne peut même plus se baigner dedans. Et on se nourrit comme des cosmonautes en s'abrutissant devant des divertissements stupides.
- J'ai quand même du mal à croire que tout ceci ait été mis en place sciemment. Ca demande une organisation sans faille, des complicités à tous les niveaux...
- Hélas non. Ce sont des nébuleuses, des réseaux furtifs. La plupart des participants ne voient pas le tableau en entier, juste leur petite facette. Seuls quelques centaines, quelques milliers peut être, de personnes voient l'image en entier et sont conscientes de ce qui se prépare. De ce qu'ils appellent le Projet.
- Qui consiste en quoi ?
- C'est justement ce que nous essayons de déterminer. Nous avons beaucoup d'informations, mais le but final nous échappe, d'autant plus que ce que nous savons du Projet est cousu de fils blancs. Par exemple, tout semble indiquer qu'ils essayent, depuis l'époque de la Société des Nations, de mettre en place un gouvernement mondial qui soit constitué d'une élite ayant fait ses preuves, des dirigeants, des décideurs, des experts, sélectionnés pour leur obédience au Projet même si ceux ci ne le connaissent pas. Mais les empires sont des géants aux pieds d'argile, ils finissent toujours par s'effondrer et ça, ils le savent. S'ils créent un empire planétaire, c'est la

planète entière qui s'effondrera avec lui dans sa chute. C'est ça qui nous inquiète. Ca présage l'apocalypse.

- L'idée que le monde puisse être dirigé par un comité d'experts, c'est terrifiant. Quand on met des experts ensemble, les intelligences s'additionnent et les conneries se multiplient. On aboutit à des décisions complètement coupées des réalités, comme en informatique quand on a voulu mettre en place des réseaux de communication type X25, une usine à gaz inventée par un comité d'experts. Ca a été balayé par Internet, parce que ceux qui ont conçu Internet étaient des pragmatiques. Plutôt que d'imaginer un truc grandiose, ils ont mis en place un empilement hétéroclite de solutions simples à des problèmes concrets, un problème à la fois.
- Ces gens là sont obsédés par le concept de despotisme éclairé...
- C'est comme ça que Jacques Delors qualifie l'Union Européenne dans ses mémoires. On se demande juste qui va tenir la chandelle. Lucifer, peut être ?
- C'est un vieux concept. La Chine fonctionne comme ça. Si on excepte le coup d'état de Mao, les dirigeants chinois ont toujours été sélectionnés au mérite, par concours ou promotion interne, et ça a donné un modèle de longévité et d'efficacité. Sauf que la culture chinoise est pragmatique et imprégnée de bouddhisme et de confucianisme. Le bouddhisme a pour objectif d'apaiser les souffrances des hommes...
- « Vivons heureux en attendant la mort », comme le résumait Pierre Desproges.
- Exactement, et la devise de Confucius était « ne fait pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse ». C'est l'antithèse de la culture occidentale, judéo-chrétienne, qui est une culture de la souffrance et du sacrifice plutôt portée vers la spéculation et les théories. Une culture du mensonge aussi, Machiavel était européen. Quand tu rencontreras Iginio à Rome, il pourra t'en parler mieux que moi. La culture occidentale, c'est sa spécialité. Moi je m'intéresse plus aux cultures orientales.
- Et tu crois que des gens essayent de mettre en place sciemment une structure destinée à échouer, et à entraîner la planète avec ?
- Parmi ces gens, il y en a beaucoup qui croient sincèrement que ça va réussir, qu'ils vont créer un empire planétaire qui durera des milliers d'années pour le plus grand bien de l'humanité. Un type comme Fairchild, je suis sûr qu'il y croit quand il dit qu'il veut sauver la planète en distribuant des vaccins frelatés. Mais il y en a d'autres qui sont conscient de ce qui se produira, et qui souhaitent que le chaos triomphe. L'autre fois, je te disais qu'ils étaient guidés par une force maléfique. Ce sont ces bergers là que je traque, en surveillant les petits chiens comme Fairchild.

Antoine avait une envie irrésistible de fumer une cigarette. Ca lui était passé pendant le trajet, le parfum de Florence opérait son charme, mais ici, il était occulté par celui de Papus. Il abrégea la conversation, salua son hôte et sortit sur la terrasse en allumer une pendant que Florence s'attardait. Elle lui lança un regard noir quand elle le vit écraser son mégot à côté de la voiture.

- J'espère que tu as ta brosse à dents avec toi ? dit elle.
- Désolé, je n'ai pas pu me retenir. Le charme a fini par s'estomper et mes sales manies sont revenues. Mais je vais me brosser les dents quand on sera arrivé et je te promets que je ne fumerai pas en ta présence.

Ils firent quelques courses sur le chemin et arrivèrent chez Florence aux alentours de dix huit heures. Florence rangea les achats et attrapa une bouteille de champagne au frais.

- Ce soir, on enterre ma vie de châtain, dit-elle.
- Laisse-moi juste le temps de faire quelques photos de toi avant.
- Et de boire une ou deux coupes. Ca passera plus facilement.

- Buvons à la santé de ta splendeur passée et de ta vulgarité future.
- Arrête, tu commences à m'agacer.

Ils burent quelques coupes, Antoine la taquinant et elle sentant monter une forte envie de lui faire une vacherie. Puis elle lui dit qu'elle allait se mettre en peignoir pour pouvoir se faire le shampoing. Antoine demanda s'il pouvait la prendre en photo. Elle accepta, posa devant l'objectif et commença à se déshabiller.

- Je peux te prendre à poil ? demanda Antoine.
- Au point où j'en suis... Tu veux que je prenne la pose ? dit elle en se tenant droite, jambes écartées et mains croisés derrière la nuque, la tête légèrement tournée.
- Superbe, attend... voilà. Regarde ce que ça donne. Je sais pas où tu les as mis, tes kilos, mais ils sont invisibles. Peut être un peu les seins.
- Le reste a suivi en proportion, mais c'est surtout les seins qui ont pris.
- Pour moi, tu restes parfaite, dit il en la serrant dans ses bras.
- En tout cas ça te fait de l'effet, à quelque chose malheur est bon. Bon, on y va ? Je mets mon peignoir. Si tu veux, j'en ai un autre, mets toi à l'aise, c'est mieux pour les câlins, non ?

Elle lui tendit un peignoir chinois ; pendant qu'elle en enfilait un en éponge, il se déshabilla et mis sur ses épaules le vêtement noir aux motifs rouges et dorés. Florence prit un rouleau de film plastique alimentaire et un minuteur mécanique dans la cuisine, alla dans la salle de bain et attrapa une bouteille en plastique marron dans un sac posé au sol, ainsi qu'une paire de gants en latex. Elle lut les instructions avec attention.

- Bon, c'est pas trop compliqué, il faut juste faire attention à ne pas s'en mettre dans les yeux.

Elle mit les gants, mouilla ses cheveux, et commença à répartir le produit sur eux. Antoine la mitraillait en faisant de petits commentaires qui l'agaçaient de plus en plus. Après l'application, elle remonta ses cheveux sur sa tête et les entoura d'une pellicule de film plastique. La salle de bain était remplie d'une forte odeur ammoniacale.

- Et en plus ça fouette, dit Antoine, ça va me donner envie de fumer comme chez ton copain tout à l'heure, son cleb fouette à mort.

C'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. Il avait oublié qu'elle pratiquait les arts martiaux. Elle le lui rappela avec dextérité, l'immobilisant avec son bras et ses jambes au bord de la petite baignoire sabot. Avant qu'il réalise ce qui s'était passé, il se prenait un bon jet d'eau glacée sur le crâne. Ses lunettes glissèrent dans l'eau. Florence les posa sur le bord hors de sa portée.

- Eh ça va pas ? C'est glacé, cria t-il, tu me fais mal !
- Arrête de gigoter et tu n'auras pas mal. Je te fais un massage du crâne, c'est agréable, non ? dit elle en déversant le reste du produit sur sa tête.
- Eh enlève-moi ça tout de suite ! Je veux pas me ramener au bureau lundi comme ça !
- Arrête de pleurnicher tout le temps. Si tu te détends un peu, tu pourras profiter d'un massage tout gentil, tout doux, et ensuite tu auras droit à un long câlin pour te consoler. Ne penses pas à lundi, penses à ce que je te fais, tout doux, tout tendre. Et en plus ça t'excite. Alors laisse-toi faire, écoute ta queue pour une fois.
- Putain c'est pas vrai ! Le pire c'est que tu as raison, ça m'excite bien.
- Tu vas devenir blonde d'un soir. Si tu veux, demain, tu pourras les couper, tes cheveux. Ca t'évitera les réflexions d'Ariel ou de Luc. Maintenant, sois sage que je te mette le plastique, on va aérer, ce truc pue vraiment trop.

Elle lui emballa le crâne, enleva ses gants et régla le minuteur, puis alla ouvrir deux fenêtres pour créer un vague courant d'air. L'appareil d'Antoine était tombé sur le tapis. Elle le ramassa et voulu le prendre en photo. Il était hébété, perdu sans ses lunettes, se massait le bras qu'elle avait malmené avec sa main, et avec le peignoir défait, les cheveux englués dans le plastique sur sa tête et son érection qui retombait, il avait vraiment une tête d'extra-terrestre pataud.

- Ca marche comment ? Ca ressemble à un tableau de bord de Boeing ce truc.
- Tu appuies là pour sélectionner le mode, ici pour faire la mise au point, un peu plus pour déclencher, et après là si tu veux voir le résultat. Tu as vu mes lunettes ?
- Bouges pas, attends, voilà, c'est fait. Maintenant viens dans la chambre.

Elle l'entraîna par le bras et l'assit sur le lit, posa l'appareil sur la table de chevet, et se mit à côté de lui en le prenant par le cou et en le berçant. Lorsqu'il était sorti fumer sa cigarette chez Yann, elle en avait profité pour demander des conseils à son maître. Il lui avait noté quelques formules simples qu'elle voulait utiliser sur lui mais maintenant, dans la chambre, elle lui parlait doucement en lui caressant le sexe pour une toute autre raison.

- Je veux que tu ais envie d'être blonde, que tu ais envie d'être blonde, que tu te regardes dans la glace et que tu te trouves jolie...

Son sexe se redressait lentement. Elle attrapa un préservatif dans le tiroir de sa table de chevet, le lui enfila et s'installa à califourchon sur lui tout en continuant sa psalmodie. Il jouit juste avant que le minuteur ne sonne.

Elle l'entraîna dans la salle de bain pendant qu'il enlevait maladroitement le bout de plastique qu'il jeta dans la corbeille sous le lavabo, puis elle fit couler la douche, rinça ses cheveux, attrapa une autre bouteille en plastique dans le sac, et en appliqua la moitié du contenu sur sa tête. Elle fit ensuite de même sur la tête d'Antoine. Ils attendirent quelques instants en se faisant des caresses, puis rincèrent le tout. Florence prit un séchoir et se sécha la tête renversée.

Antoine la devinait à travers le brouillard de ses yeux. Il lui demanda ses lunettes. Ca faisait bizarre de la voir comme ça. La couleur était ostensiblement artificielle. Lorsque Florence eut fini de se coiffer, il avait l'impression d'être face à une autre personne. Ses sourcils foncés contrastaient de manière choquante avec la pâleur de sa coiffure. On avait l'impression d'une superposition d'image. Elle lui sécha les cheveux à son tour. Il se regarda dans la glace pendant que Florence pouffait.

- Tu es adorable, tu te plais ? demanda t-elle.
- C'est moins pire que ce que j'imaginai. Ca fait un peu Elton John. C'est le contraste avec les sourcils qui fait bizarre.
- C'est pour ça que le vais me les affiner, et tu ferais bien d'en faire autant. On va essayer d'arranger ça.
- Pas question ! Je vais me faire allumer au bureau Lundi.
- Un : ils vont voir tes cheveux et ne feront pas attention au reste. Deux : ça va atténuer le contraste. Et trois : c'est la dernière fois que tu vas me refuser quelque chose. Après c'est la porte. Je commence à en avoir marre de faire des efforts pour que monsieur retrouve un peu de sa vigueur perdue, pendant que toi tu passes ton temps à rechigner, à renâcler et à faire des manières. Tu crois que moi je ne vais pas m'en prendre, des réflexions, quand j'arriverai en septembre avec la boule à zéro ? Tu crois qu'on va me faire des compliments quand j'aurai des bourrelets et une coiffure de vieille pétasse ? Alors mon vieux tu vas être solidaire, sinon t'es pas près de revoir Montmartre.
- Ok, ok. D'accord. Je vais suivre tes caprices. C'est vrai qu'ils ont l'air efficaces. Je vais même te remercier pour ce que tu me fais.

- C'est mieux. Alors tu vas t'installer dans le canapé, tu vas enlever tes lunettes, mettre la tête en arrière et je ne veux pas t'entendre même si ça pince ou ça tire.

Elle alla chercher une pince à épiler dans la salle de bain, puis tourna un peu pour retrouver l'appareil photo d'Antoine dont elle prit un cliché. Elle s'installa à côté de lui.

- Tu m'as bien énervée, dit elle, je n'ai pas besoin de ça en ce moment. Il faut bien que tu comprennes que moi, j'aime dominer. J'en ai même fait mon métier maintenant. Si tu veux qu'on ait une relation, et tu le veux, fais en sorte qu'elle soit satisfaisante pour nous deux. Je prends du plaisir à te dominer, et toi tu prends du plaisir à faire l'amour avec moi parce que j'arrive à t'allumer comme ça. Où est le problème ? Parce qu'Ariel va te charrier un peu lundi ? J'avais pas du tout prévu de te faire ça aujourd'hui, j'avais prévu autre chose, mais maintenant que c'est fait il va falloir que tu vives avec. Ce sera un petit plus imprévu à ajouter à ce qui va suivre. Ca devrait même bien aller ensemble.
- Quoi encore ?
- Tu verras. Laisse-toi faire, c'est quand même pas difficile, non ? C'est moi qui fais tout le boulot, toi tu n'as juste qu'à te détendre et attendre que ça passe. Et arrête de te plaindre ou alors je te préviens que je vais les massacrer, tes sourcils, je vais les enlever complètement, comme ça tu pourras te déguiser en Marilyn Manson.

Elle n'avait pas été trop méchante avec lui. Ses sourcils étaient maintenant presque cachés par la monture de ses lunettes, et cela éliminait bien une bonne partie du contraste. Bien sûr, sans les lunettes, il était évident qu'ils étaient bien trop fins, mais ça, Antoine pouvait difficilement le voir puisqu'il entraînait dans le brouillard dès qu'il les retirait. Elle affina les siens devant la glace de la salle de bain à petit coup de poignet rapide. Elle ne laissa qu'un trait fin.

- Est ce que ça fait assez pute ? demanda t-elle à Antoine.
- Difficile à dire, j'ai jamais vu de putes démaquillées et en peignoir éponge. Mais oui, je suppose qu'avec une bonne couche de peinture et la tenue qui va avec, ça doit le faire. Et ça a un côté trash que je trouve très sexy.
- Et le trash, tu as l'air de découvrir que tu apprécies ça, non ?
- C'est vrai, je découvre. Avant, avec mon ex, c'était très différent. C'était surtout ma situation qui l'intéressait. Au lit, c'était papa-maman, elle me donnait toujours l'impression d'attendre que ça passe. A la fin, j'avais plus de plaisir à me masturber qu'à faire l'amour. Jamais elle ne s'est intéressée à ce que je pouvais ressentir.
- Et toi, tu t'es intéressé à ce qu'elle ressentait ?
- Pas vraiment, je l'avoue. J'étais juste content d'avoir une belle plante que mes copains m'enviaient, et qui était assortie au mobilier Ikea de l'appartement. Mais c'était pas trash du tout. Il n'était pas question de faire l'amour sans prendre une douche avant. Remarque, c'est pas désagréable de prendre une douche à deux. Et question look, Stéphanie, c'était un magazine féminin ambulante. Mais j'ai pas envie de parler de ça. C'est le passé, « *I don't fuck much with the past but I fuck plenty with the future* », j'en ai rien à foutre du passé, mais je fout à donf le futur, c'est Patty Smith.
- Justement, parlons de ton futur. Ton futur immédiat et celui à plus long terme. J'avais prévu ce soir de commencer ta préparation, ça a été un peu bousculé mais on va recadrer ça.
- Ma préparation à quoi ?
- Tu n'écoutes jamais ce que je dis, il va falloir que tu changes ça aussi. Je t'ai dit que je te ferai faire quoi ?
- Que tu allais violer mon surmoi, ça j'ai retenu. Ca me plait bien.

- Et ton surmoi, il te dit plein de choses qui te bloquent. Je le soupçonne d'être la voix de tête du concert qui te conduit à peiner à bander. Alors je vais le maltraiter, ce surmoi, en te faisant faire des choses qui te dérangent, et en m'arrangeant pour que tu y prennes du plaisir. Mais je t'ai dit autre chose.
- Tu m'as dit tellement de choses... désolé, j'ai oublié.
- Je t'ai demandé si tu avais fait l'amour avec un mec, tu te rappelles.
- Oui et.. oh non, tu ...

Elle lui mit la main sur la bouche.

- Attention, j'ai failli entendre quelque chose de déplaisant. Tu veux qu'on ait une relation satisfaisante ou non ? Alors écoute, je vais t'expliquer ce qui va se passer. Il y a deux grandes catégories de mecs gays. Ceux qui fantasment sur les mecs hyper virils, bodybuildés, genre le catalogue des rugbymen, et ceux qui fantasment sur les mecs très féminins. Pour toi, vu ton physique, la deuxième catégorie convient mieux. Alors je vais te préparer pour que tu sois prêt à te faire lever par ce genre de type. Ensuite, je t'emmènerai dans des clubs que je connais, et on pourra donner une grosse baffe à ton surmoi. Je pourrais t'y emmener tout de suite sans préparation, mais je tiens à ce que tu y prennes du plaisir, donc tu vas me laisser te préparer avant. Rassure-toi, je ne pense pas que tu vas virer ta cuti comme Frank, mon ex à moi. Tu es trop amoureux de moi. Mais maintenant, tu sais ce qui t'attend. Alors, que choisis-tu, ça où la porte ? Ta queue parle pour toi.
- Je sais pas, je suis complètement à l'ouest. Oui, ça m'excite, oui bien sûr je veux rester, mais je n'ai pas envie de ça. Je trouve que ça va trop loin...
- Tu préfères rester seul et impuissant, c'est ça ? Alors que tu es amoureux d'une femme qui est prête à t'aider, tu préfères esquiver, procrastiner. Tu couines, tu pleurniches, une vraie femmelette. J'aurais jamais cru qu'un brillant ingénieur comme toi puisse être une telle chiffe-molle. J'ai sans doute eu tort de te faire confiance. On va en rester là. La porte est ouverte.
- Non, je t'en prie, dit-il en la serrant dans ses bras. D'accord, tu as gagné. Je ne veux pas te quitter. Je t'aime.

Il en avait les larmes aux yeux comme si ce mot était trop douloureux à dire. Florence le prit dans ses bras à son tour et le berça. Il entra presque spontanément en transe maintenant. Elle sentait qu'on avait franchi un cap, et que maintenant il s'était trop engagé pour revenir en arrière.

- Bon, tu vas me faire confiance maintenant ? N'oublie pas ce que je t'ai dit. Je vais m'efforcer de faire en sorte que tu éprouves du plaisir aux petites misères que je vais te faire subir. Alors, fais-moi confiance et tu verras que tout se passera sans heurts. On boit une coupe de champagne à notre nouvelle couleur ? Ensuite, je t'offrirai un petit cadeau.
- Laisse-moi deviner : des chaussures à talons ?
- Non, ça c'est pour un autre jour.

Il remplit les coupes avec le champagne qui commençait à n'être plus très frais, et trinqua avec elle. Elle était presque méconnaissable et cela lui faisait une drôle d'impression lorsqu'il la regardait, mais c'était bien la femme qu'il aimait. Il n'avait maintenant plus aucun doute sur la question.

- J'ai prévu un programme pour toi, dit-elle. Ca va te préparer en douceur à ce qui t'attend. Ca va prendre quelques semaines, mais j'espère pouvoir t'organiser un baptême du feu pour Noël. C'est traditionnel, la dinde fourrée à Noël.
- Très drôle, et il consiste en quoi, ce programme ?

- Tu verras. On va commencer tout de suite. Finis ta coupe et mets toi à genoux sur le canapé. Et pose tes lunettes, tu n'en auras pas besoin.

Il s'installa ; elle posa un coussin devant lui et lui fit baisser la tête jusqu'à ce que sa joue touche le tissu, puis elle lui massa le dos.

- Il va falloir que tu restes un petit moment comme ça. J'ai quelques trucs à prendre.

Dans le brouillard de ses yeux, il devina qu'elle allait prendre quelque chose dans la salle de bain, mais ne put voir ce que c'était. Elle recommença à lui masser le dos, puis les fesses, les écarta, et il senti qu'elle lui mettait quelque chose d'humide, puis son doigt s'enfonça en lui. Elle commença ensuite des mouvements d'aller-retour, puis de rotation ; à un moment, elle lui demanda de pousser et enfonça un deuxième doigt. Il laissa échapper un petit cri de douleur, mais elle continua les mouvements, glissant, tournant, écartant les doigts, jusqu'à ce qu'il soit complètement détendu. Elle retira alors ses doigts, lui demanda de pousser et enfonça quelque chose entre ses fesses.

- Voilà, c'est ton petit cadeau du jour. Je te nettoie et je vais me laver les mains.
- Qu'est-ce que c'est que ce truc ?
- Ne me dit pas que tu ne sais pas ce que c'est ?
- Un gode ?
- Non, un plug. C'est fait pour rester en place. Ça va t'irriter un peu au début. Dans ce cas, enlève-le, attend un peu et remet du gel. Si vraiment ça irrite trop, on fera de petites pauses, mais il faut que tu essayes de le garder le plus longtemps possible. C'est un petit modèle, quand tu te sentiras à l'aise avec, on passera à la taille au dessus. Comme ça les mecs pourront te pénétrer plus confortablement, pou eux comme pour toi.
- J'ai l'impression d'avoir besoin d'aller aux toilettes...
- C'est normal. Fais attention, il aura tendance à vouloir se sauver. Si il tombe, tu me dois un gage. Met des slips serrés, ça le tiendra en place. Qu'est ce qu'on dit pour ce petit cadeau financé par notre sponsor, mister Fairchild ?
- Je suppose que je dois te dire merci.
- Et pour me remercier, tu vas préparer le repas et mettre le couvert. Je te surveille, si il tombe, c'est un gage.

Elle lui remit ses lunettes sur le nez et il se releva pour aller vers la cuisine. Le plug avait effectivement tendance à sortir dès qu'il essayait de l'oublier. Pendant qu'il préparait les plats, Florence tournait autour de lui, le caressant, le stimulant, s'amusant à bouger le plug, le retirant, l'enfonçant, tout en lui parlant. Il avait un mal fou à se concentrer sur ce qu'il faisait, entre les paroles de Florence, les caresses de Florence, le parfum de Florence autour de lui. Il avait une envie irrésistible de la prendre là, sur le canapé, plutôt que d'éplucher des pommes de terre. Heureusement, la préparation n'était pas trop longue et, le plat enfourné, il l'enlaça et se serra contre elle. Elle l'entraîna dans la chambre, lui mit une capote et il lui fit l'amour avec toute l'énergie qu'il put. L'orgasme qu'il eut était un pur moment d'éternité. Mais dans le feu de l'action, le plug s'était échappé.

- Un gage, dit elle en le lui remettant.
- Tout ce que tu veux, j'ai pris un pied d'enfer, répondit-il en retirant son préservatif.
- Tu ne t'étais jamais masturbé avec un doigt dans le cul avant ?
- Non, je n'y avais pas pensé, tu vois.

Antoine servit le repas. Il fut surpris de voir Florence prendre deux belles tranches de viande et les arroser copieusement de ketchup.

- Eh bé, ça t'a donné de l'appétit.

Les Bergers

- J'ai une faim de loup.
- Tu devrais peut être faire gaffe, si tu manges comme ça à chaque fois, je ne vais plus te reconnaître.
- Le but, c'est qu'on voit que j'ai pris du poids. Pour l'instant, tu le dis toi même, ça ne se voit pas assez. Tant que c'est comme ça, je continue.
- C'est peut être pas utile de noyer la viande de ketchup...
- Si, c'est indispensable. J'ai horreur du ketchup. Ca me permet de me caler sans éprouver de plaisir. Si j'associe plaisir et grosses bouffes, je ne vais plus pouvoir revenir au régime salade verte et grillade.
- Tu risques de devenir accro au ketchup.
- Je ne pense pas, c'est trop dégueulasse. Ca va, tu es satisfait de mon cadeau ?
- Je ne sais pas si je le supporterai toute la nuit. Je ne vais pas pouvoir m'endormir, et il va finir par se barrer.
- On le fera tenir en place et après je t'endormirai.

Ils refirent l'amour ce soir là et, pour la première fois depuis bien longtemps, Antoine dû faire des efforts pour prolonger le plaisir. Ca marchait. Elle réussissait à lui redonner le goût de ça. Si le prix à payer c'était de se mettre un jouet d'adulte dans le cul, c'était bien peu cher en regard du plaisir qu'elle lui donnait. Lorsqu'ils furent épuisés, elle lui enfila une culotte assez serrée qui maintenait bien l'engin en place, le prit dans ses bras et le fit dormir.

Chapitre 31

Quelque part en Afrique.

Hissa attendait son tour sous une chaleur atroce, son bébé attaché dans le dos. Son mari lui avait interdit de venir au camp mais elle l'avait fait quand même. Il se méfiait de tout ce qui venait des blancs. Mais elle faisait confiance au prêtre qui lui avait expliqué que le vaccin allait la protéger de certaines maladies. Elle avait parlé avec d'autres femmes qui étaient déjà venues au camp. Elles lui avaient dit qu'elles n'avaient pas eu mal, que l'infirmière avait été très gentille et qu'on leur avait donné un sac de nourriture. Une cinquantaine de femmes attendaient dans cette file chaotique que deux blancs tentaient difficilement de canaliser devant la tente blanche sur laquelle flottait un drapeau bleu. Ca criait, ça s'apostrophait, mais Hissa n'entendait pas. Quand elle attendait, elle se coupait du monde, pour ne plus ressentir la pesanteur du soleil, les irritations de la poussière et l'agaçant ballet des mouches.

Lorsqu'elle entra dans la tente, elle fut reçue par une jeune fille rousse. Hissa n'avait jamais vu de femmes avec des cheveux roux et une peau si laiteuse, elle trouvait ça bizarre, comme si la jeune fille était atteinte d'une maladie étrange. Elle parlait quelques mots de swahili et lui dit de ne pas s'inquiéter. Elle lui frotta le haut du bras avec un coton humide, puis lui enfonça avec énormément de délicatesse l'aiguille dans la peau. Hissa sentit comme une légère brûlure lorsqu'elle enfonça le piston, mais cela ne dura qu'un très court instant. La jeune fille lui remit ensuite un sac en plastique qui contenait du riz, du lait en poudre et de la farine, et lui demanda de signer un papier. Hissa fit une croix puis sortit par l'autre côté. Elle n'était pas restée plus de cinq minutes dans la tente.

Jana jeta la seringue à usage unique qu'elle venait d'utiliser et prépara celle destinée à la personne suivante. Elle trouvait dommage qu'on n'ait pas plutôt utilisé des pistolets hypodermiques, ces seringues allaient faire une grande quantité de déchets inutiles. Mais c'était un don d'un laboratoire européen. On ne fait pas la fine bouche quand on vous offre gracieusement une grande quantité de vaccins.

Elle avait toujours voulu faire de l'humanitaire, aider les autres donnait du sens à sa vie. Elle se sentait utile ici, au milieu de nulle part. C'était difficile, surtout pour elle avec sa peau qui ne supportait pas la brûlure du soleil. Elle affrontait vaillamment la rigueur du climat, étouffant le jour, glacial dès que le soleil disparaissait. Elle n'aurait jamais imaginé avoir besoin d'un pull le soir, heureusement qu'on les avait bien informés avant le départ. Elle fit entrer la personne suivante, une jeune femme d'environ vingt-cinq ans à qui elle débita la formule apprise phonétiquement pour la recevoir et la mettre en confiance.

Quelqu'un souleva le pan arrière de la tente et le chef de camp entra. Le docteur Zang était accompagné par son traducteur et par une femme en qui Jana reconnut la présidente de la fondation pour laquelle elle s'était engagée. On l'avait prévenu que la patronne allait faire sa tournée des popotes aujourd'hui. Zang lui présenta Jana.

- Bonjour mademoiselle, je suis Mylène Fairchild, je vous en prie, continuez votre travail avec cette jeune fille, nous discuterons un moment ensuite.

Mylène regarda avec intérêt Jana effectuer l'injection. Elle sentait avec plaisir que la jeune africaine ferait partie de celles qui, grâce à elle, n'auraient jamais d'enfant. L'hormone qu'on lui injectait avec le vaccin avait été étudiée pour ne pas être efficace à cent pour cent. Seul environ un tiers des femmes deviendraient définitivement stériles après le traitement, le reste se répartissait entre celles qui auraient beaucoup de difficultés à garder leur bébé et celles qui seraient complètement réfractaires au produit. Cela aurait vraiment paru bizarre que plus aucun bébé ne naisse dans la région après leur passage. Elle savait d'expérience qu'au contraire la baisse de la natalité serait perçue par les autorités locales comme un don du ciel, et que personne n'ira chercher plus loin que ça.

Elle demanda au traducteur de poser quelques questions à la jeune africaine. Non, elle n'avait pas eu mal. Oui, c'était bien les autres femmes qui l'avaient incitée à venir au camp, contre la volonté des hommes qui étaient majoritairement méfiants. C'était toujours les femmes qui étaient prescriptrices. Il y avait bien quelques garçons qui venaient se faire vacciner, mais c'était presque toujours des enfants ou des adolescents que leurs mères amenaient.

Elle posa ensuite en anglais des questions d'usage à Jana : elle venait d'Allemagne et était ravie de pouvoir aider les populations locales, même si les conditions de travail étaient difficiles. Mylène la félicita et l'encouragea, heureuse que sa jeune brebis ait bien intégré son conditionnement. Elle prit ensuite congé et sortit avec Zang en ayant l'impression de passer d'un four traditionnel à un micro-onde. Elle chassa en vain les mouches qui venaient se coller sur sa peau, attirées par son parfum.

- Vous vaccinez aussi les hommes ? demanda t-elle à Zang.
- Oui mais ils sont peu nombreux. Ce sont surtout les femmes qui viennent, vous savez.
- Je n'en vois aucun qui attend.
- Madame, ici, ce sont les femmes qui soignent les femmes et les hommes qui soignent les hommes. Eux, ils vont à l'autre bout du camp.

Mylène regarda en direction d'une palette de boîtes en carton marron empilées sous un film plastique qu'on avait placé sous un abri de fortune fait de toiles tendues.

- Ce sont des lots B, non ? Que font-ils ici ? Les lots A et B sont destinés aux hommes, ils devraient être à l'autre bout du camp.
- Je vous l'ai dit, il y a très peu d'hommes qui viennent. Nous avons ramené cette palette pour la donner aux femmes.
- Docteur Zang, vous êtes certainement un très bon médecin, mais vous ne comprenez rien à la logistique et au travail que je dois faire pour justifier notre action. Pourquoi croyez-vous que nous séparons les lots des hommes et des femmes ? Cela nous permet de faire des statistiques et d'anticiper les prochaines livraisons. Si vous mélangez les lots, vous polluez tout mon travail. Si vous n'avez pas assez de lots pour les femmes, demandez-les-moi. En attendant, mettez-moi cette palette sur un *pick-up* et emmenez là au dispensaire des hommes.

Zang ne discuta pas. Ca lui paraissait absurde, mais il fallait toujours se conformer aux desideratas de ses supérieurs. Ils avaient certainement de bonnes raisons, même si ça lui paraissait stupide qu'il ne puisse pas répartir les lots comme il l'entendait, en fonction des besoins. L'humanitaire, c'était un peu comme l'armée, si on voulait être efficace, il fallait obéir aveuglément aux consignes. Il donna des ordres en anglais à un grand type brun et barbu qui surveillait la foule bruyante devant le dispensaire.

Mylène était toujours extrêmement agacée lorsqu'on ne respectait pas ses instructions. Il était indispensable que ce soit ces lots qui soient administrés aux hommes. Leur composition était bien sûr différente. Sur des femmes, ils n'auraient aucun effet, le vaccin lui même n'était guère plus efficace qu'un placebo. Elle commençait à en avoir assez d'être là, dans cette chaleur intenable avec ces mouches qui n'arrêtaient pas de se poser sur vous en vrombissant. Elle avait vu ce qu'elle voulait, elle prit congé du docteur Zang et regagna dans une vieille Jeep le petit avion qui l'attendait sur une piste improvisée en terre battue. L'avion décolla en produisant un nuage de poussière jaune orangée.

Il se posa vingt minutes plus tard sur un aérodrome militaire aux portes de la capitale. Elle détestait ces petits bimoteurs à hélices où on était plus secoué que dans les montagnes russes et qui faisaient un bruit d'enfer, et retrouva avec soulagement le confort douillet du jet privé que Louis lui avait acheté il y a deux ans. Elle y avait un petit salon, une chambre et un cabinet de toilette confortable. Elle fit signe au pilote de décoller, se lava pour enlever la poussière et le souvenir des mouches, mit des vêtements propres, se remaquilla légèrement et

se fit servir un grand verre de Porto. Le vol allait durer cinq heures, elle allait arriver à Berne à temps pour assister à la réunion de son cercle. Elle attendait cela avec beaucoup de plaisir. Cela devenait de plus en plus difficile de pénétrer certains pays. Beaucoup de gouvernements avaient compris que la plupart des missions humanitaires n'avaient pour objectifs que de servir de vecteur au contrôle occidental, que ce soit par le type de mission qu'elle organisait, ou pour introduire des membres des services secrets sur place, sans compter l'exposition que cela pouvait offrir à des firmes qui s'offraient ainsi un support publicitaire de qualité leur donnant une image philanthropique à l'international, avec le concours de millions de bénévoles crédules comme cette fille. Elle rêvait un moment qu'on puisse transformer tout le troupeau en travailleurs bénévoles acceptant volontairement d'effectuer des tâches ingrates dans des conditions exécrables avec pour seul salaire des sandwiches et un bol de riz. Et qui en plus vous disent que ça donne du sens à leur vie. Elle sourit.

Il y avait un bel écran à cristaux liquides dans la cabine. Une fois en vol, l'appareil ne pouvait plus capter les satellites, mais le récepteur s'activait dès que l'avion était au sol et enregistrait plusieurs chaînes à la fois. Elle pouvait profiter des programmes avec un différé de quelques heures. Elle l'alluma et sélectionna une chaîne française.

C'était le journal de midi. Le présentateur commentait les protestations qui s'annonçaient pour la rentrée suite à une série de mesures destinées à assouplir le droit du travail.

- La *grogne* monte chez les syndicats et on peut déjà prévoir des mouvements sociaux qui vont *paralyser* le pays à la rentrée.

Bien, se dit Mylène. C'était ce qu'il fallait dire, parler de « grogne » pour faire passer les syndicalistes pour des ours mal léchés, insister sur la gêne que les grèves pourraient induire et surtout occulter leur revendications. Elle ne fut pas surprise qu'on invite ensuite l'expert de service qui enfonça un peu le clou.

- ... vous êtes professeur d'économie et auteur de plusieurs livres. Que pensez-vous de l'attitude des partenaires sociaux face à ces réformes ?
- Comme toujours dans ce pays, dès qu'on tente de faire des *réformes*, cela suscite la *grogne* des syndicats. Or, chacun sait que ce pays a *besoin* de réformes pour enrayer son *déclin*. Il va falloir que les politiques usent de *pédagogie* pour expliquer la nécessité de ces réformes...

Parfait, pensa Mylène. Les syndicats sont des ours mal léché qu'il va falloir éduquer un peu car ils ne comprennent rien. Et tout le monde va gober ce besoin vital de réformes qui, bien sûr, ne vont pas aller du tout dans le sens de leur intérêt mais qui sont si nécessaire pour enrayer un déclin que tout le monde pouvait constater puisque la vie leur devenait de plus en plus difficile à cause de ces mêmes réformes. Mais le PIB augmentait puisque les revenus des plus riches augmentaient monstrueusement, ce qui prouvait bien que les réformes fonctionnaient, et la boucle était bouclée. Du bon boulot, gougnafier.

Le reportage suivant la mit encore plus en joie. On avait trouvé un type, un chômeur astucieux qui avait trouvé des moyens de gruger les services sociaux pour se faire un revenu confortable avec lequel il avait même pu s'acheter une maison. Ca permettait, à partir d'un cas isolé, de mieux ancrer l'idée que la France était un pays d'assistés et de profiteurs. Amalgamé avec le reportage précédent, le message était clair : comme il y avait trop d'abus, il fallait réformer pour restreindre les avantages sociaux. Ceux qui les défendaient étaient des passésistes grognons qu'il fallait éduquer, ou des profiteurs qui s'enrichissaient sans rien faire sur le dos des honnêtes travailleurs. Ce que ce type faisait devait constituer un travail à temps plein, qui nécessitait de très bonnes connaissances des méandres juridiques des services sociaux français, on aurait même pu pour cela lui proposer un bon poste d'expert tant il avait fait ses preuves sur le terrain, mais ça c'était savamment éludé. Là encore, elle ne put qu'admirer le professionnalisme du directeur de l'information de la chaîne, qu'elle avait rencontré lors de la

dernière réunion du groupe de Bielderberg ; il était gonflé d'orgueil à l'idée d'être admis dans ce prestigieux cercle de pouvoir, au milieu des hommes d'états, capitaines d'entreprises ou magnats de la presse. Il était devenu un excellent chien de berger.

Elle éteignit et allongea ses jambes en les croisant légèrement, et repensa à cette femme qui était venue chez elle faire son petit numéro d'hypnose. Elle avait lu dans son esprit quand celle-ci avait eu des flashes dans le donjon, et ça s'était confirmé le lendemain lorsqu'elles avaient discuté. Mylène savait que Florence avait compris ce qui s'était passé même si elle n'avait pas capté tous les détails, et avait perçu un petit don chez elle, ainsi qu'une protection plutôt supérieure à la moyenne. On devinait qu'elle devait pratiquer la sorcellerie. Mylène estimait à vue de nez qu'elle devait être arrivée au deuxième niveau, peut être au troisième, ce qui faisait quand même une dizaine de niveaux d'écart avec elle-même. Ca n'avait rien de vraiment inquiétant, mais il fallait surveiller ça. Maintenant que son mari allait l'utiliser, on aurait peut être besoin de la contrôler si elle devenait trop curieuse.

De toute façon, quel était le risque ? Elle imaginait Florence débarquant dans un commissariat et disant « Excusez moi, je suis une dominatrice au service des Fairchild et j'ai eu l'intuition qu'ils ont assassiné un gosse dans un sacrifice rituel satanique... ». Même si, par miracle, elle parvenait à convaincre un flic d'enquêter, il faudrait qu'il déploie les grands moyens de la police scientifique pour trouver d'hypothétiques traces d'ADN qui auraient échappées au nettoyage. Et entre temps, Louis aurait téléphoné au ministre de l'intérieur pour lui demander que ses subordonnés ne l'importunent plus. Ils étaient cul et chemise, ces deux là, ils s'étaient tant rendus de services par le passé que leurs destins étaient liés à jamais. En prime, l'autre était tant boursoufflé d'égo, pétri de certitudes et complètement méprisant de l'irrationnel qu'elle pouvait le manipuler comme une marionnette.

Elle somnolait agréablement en savourant la fraîcheur relative de la cabine après la fournaise du camp ; le pilote avait graduellement baissé la température pour qu'elle n'ait pas l'impression de passer tout droit du four au frigo, et elle finit par s'endormir. Celui-ci la réveilla une heure avant l'atterrissage comme elle le lui avait demandé, afin qu'elle ait le temps de grignoter quelque chose avant l'arrivée. Elle allait se poser vers neuf heures du soir et devrait ensuite se rendre directement à son cercle.

L'avion atterrît sur la piste d'un aérodrome, civil cette fois. Une voiture avec chauffeur l'attendait sur le tarmac. Elle demanda qu'on la conduise à son cercle de bridge. Le chauffeur conduisit la voiture dans un entrelacs d'autoroutes jusqu'à un village de la banlieue de Berne et la déposa devant une belle maison en pierre taillée. La porte n'avait aucune plaque. Elle sonna. Un domestique en livrée lui ouvrit.

- Bonsoir, madame Fairchild. Les autres invités sont déjà arrivés. Votre cabine est prête. Il la conduisit dans une petite pièce à deux entrées en vis à vis meublée d'une penderie et d'un miroir, et referma la porte derrière elle. Mylène se déshabilla, rangea ses vêtements dans la penderie, et retira sa tenue pour la soirée. Elle mit sur ses yeux le masque en plumes qu'elle avait acheté autrefois à Venise, ainsi qu'une guêpière elle aussi parée de plumes, des bas ocres et des escarpins. Elle ouvrit ensuite l'autre porte et descendit l'escalier qui menait à la salle souterraine.

Elle entra dans une pièce assez grande éclairée par des bougies noires et rouges. Le cercle était constitué d'une dizaine de personnes. Même si'ils se connaissaient tous, la règle voulait qu'on soit masqué, qu'on s'appelle par un surnom. Et qu'on ne porte aucun vêtement qui puisse dissimuler les signes d'excitation car il fallait que tous puissent constater qu'ils prenaient plaisir au spectacle. Les règles variaient selon les cercles. Elle en avait parlé avec d'autres bergers. Il y avait des cercles sans cérémonies dont les assemblées ressemblaient à un conseil d'administration, et ceux, comme le sien, qui tenaient à préserver un rituel qui remontait à plusieurs siècles. Les conversations allaient bon train autour de la grande table

centrale mais on les entendait à peine, la pièce était revêtue d'un matériau qui absorbait les sons. Elle salua ses partenaires qui étaient tous, comme elle, masqués et habillés à la manière d'animaux, les femmes en oiseaux parées de plumes ou en poissons aux écailles luisantes, les hommes en loups ou en renard, certains portant même une queue en fourrure pendant entre leurs fesses. Elle se dirigea vers le bar situé au fond de la pièce, et demanda si elle n'arrivait pas trop tard. On lui dit qu'on venait juste d'apporter la friandise et qu'on était en train de la préparer dans le vestibule attendant.

Au bout de quelques minutes, un homme vêtu et maquillé pour ressembler à un tigre entra et frappa trois coups dans ses mains. On se serait presque cru dans un jeu télévisé. Ils se réunirent en cercle autour de la grande table. Deux hommes firent alors rentrer la friandise. L'assemblée se mit à murmurer une sorte de grondement pulsé.

C'était une jeune fille blonde d'une vingtaine d'années aux yeux bleus superbe. Elle était entièrement nue et semblait complètement hébétée par ce qu'elle découvrait. On la guida jusqu'à la table, on la fit asseoir dessus pour qu'elle s'allonge, puis on lui attacha les mains et les pieds en croix à l'aide de chaînettes fixées sous la table. Elle s'exécuta sans dire un mot, impressionnée plus qu'effrayée. Elle n'avait pas encore réalisé qu'elle ne sortirait pas vivante de la maison.

Le tigre poussa un chariot sur lequel étaient posés des instruments chirurgicaux et l'installa à côté de la table, hors de la vue de la jeune fille. Dans un haricot en inox, il saisit une compresse et nettoya délicatement son cou. Puis il y prit une seringue et enfonça l'aiguille dans sa veine. Les pulsations s'accéléchèrent au fur et à mesure que le piston s'enfonçait. La fille commençait à avoir de petits spasmes d'angoisse.

Le cocktail qu'on lui avait injecté était composé d'un décontractant musculaire puissant, d'une substance qui accélérail les battements du cœur et d'un hallucinogène léger. Il était dérivé d'une préparation qui avait été mise au point par le laboratoire de Louis pour que les services secrets l'utilisent lors de certains interrogatoires particuliers. Le décontractant vous enlevait toute force, on ne pouvait plus parler ou bouger et on respirait avec peine, ce qui provoquait une angoisse terrifiante. Les deux autres substances étaient là pour l'accentuer encore plus et inhiber toute possibilité d'y résister. Avec cela, le plus vaillant des guerriers accueillait la mort comme une libération. Quand à la jeune fille, elle allait très vite sombrer dans l'enfer de la folie. Le grondement atteint son paroxysme lorsque les muscles de la fille cessèrent de fonctionner. Tout le monde fit le silence pour pouvoir savourer pleinement sa souffrance.

Mylène sentit une goutte couler le long de sa cuisse, qui fut absorbée par la jarretelle de son bas. Elle vérifia les autres participants et constata qu'ils en étaient tous au même point. Elle aimait beaucoup voir ces hommes le sexe au garde à vous, ça lui donnait l'impression qu'ils jouaient aux petits soldats.

Le tigre prit sur le chariot un cylindre de métal relié par un câble à un appareil qui ressemblait à un poste de radio. Il l'enduisit de gel conducteur et l'inséra dans le sexe de la fille pour faire masse. Il alluma l'appareil qui se mit à émettre un sifflement aigu, brancha dessus un autre câble qui était relié à une sorte de stylet et fit quelques réglages. Puis il se pencha avec calme sur la fille et, à l'aide du stylet, dessina avec application les symboles du cercle sur son visage et sur son corps. On entendait un grésillement et on sentait une odeur de chair brûlée quand le stylet touchait la peau, cela laissait une cicatrice marron qui cautérisait tout de suite sous l'effet du courant électrique. Mylène s'enivrait de la souffrance de la fille ; c'était un bon cru cette fois, qui produisait une peur abondante et parfaitement délectable, des parfums capiteux d'angoisse aux fragrances de douleurs physiques pimentées de terreur. Elle sentit l'énergie la remplir. Elle ne put s'empêcher de porter sa main gauche à son sexe.

Le tigre remplaça le stylet par un instrument plus tranchant et fit de nouveaux réglages. L'assemblée se mit alors en file indienne. Il commença à découper un morceau du mamelon que le premier participant mit dans sa bouche. Le bistouri électrique coagulait les plaies tout en coupant comme un rasoir. Chaque participant eu droit à son petit morceau. Mylène se délecta d'un bout de lèvres qui conservait un parfum de gloss à la fraise un peu caramélisé, tandis que la doyenne de l'assemblée eut le privilège de déguster un clitoris arrosé d'un cru millésimé. La souffrance de la fille était à son apogée, son cerveau allait bientôt disjoncter, il fallait en finir avant qu'elle ne tombe dans les pommes et ne devienne inutilisable.

Le tigre lui trancha alors la jugulaire et inséra des petits tubes pour maintenir les plaies ouverte afin qu'elle se vide sans retenue. Chacun alla se servir à cette fontaine, certains préférant parfumer le sang d'un peu de vin, d'autres y ajoutant du poivre ou du Tabasco, voire de la vodka. Pendant que l'âme de la fille se diluait dans un infini de douleurs, ils se remirent en cercle et levèrent leur verre pour porter un toast au Projet.

Chapitre 32

Florence avait honte. Cela ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Elle dut faire des efforts pour fermer ses écoutilles et tenter de se rendre aussi invisible que possible mais ses cheveux lui donnaient maintenant l'impression d'avoir un casque en fil de fer sur la tête. Elle les avait recouverts d'un foulard et elle avait mis des lunettes de soleil, mais cela ne suffisait pas à lui faire oublier à quoi elle ressemblait maintenant que Karine s'était occupée d'elle.

Elle avait fait ça avec beaucoup de professionnalisme. Le résultat était tout à fait conforme aux modèles que Fairchild lui avait laissés. Karine lui avait donné des conseils de maquillage et montré comment poser ses faux ongles. Florence faisait son possible pour qu'on ne les remarque pas trop et surtout s'entraînait à gérer ses mouvements avec ces appendices.

Fairchild l'avait fait contacter juste après qu'elle ait quitté Karine pour lui donner la date de son intervention et l'avait informée qu'il avait déjà une autre mission à lui proposer après celle-ci. Fort heureusement, il ne lui restait pas beaucoup de jours à attendre avant sa prestation et elle pourrait rapidement retrouver une apparence plus conforme à sa personnalité. Mais en attendant, il fallait qu'elle vive avec ça. Si seulement ce con l'avait contactée quelques heures plus tôt, elle s'y serait prise autrement.

On était vendredi et Antoine était de permanence du soir. Il se partageait les astreintes avec Ariel qui, pour des raisons religieuses, ne pouvait rester tard au bureau ce jour là. Il lui avait proposé de passer chez elle vers dix heures, une fois sa permanence terminée.

Elle avait été gentille avec lui et le dimanche qui avait suivi la vacherie qu'elle lui avait faite en lui décolorant les cheveux, elle les lui avait coupés très courts, ce qui lui avait permis d'éviter les railleries de son collègue. Elle surveillait par contre qu'il porte bien régulièrement le « cadeau » qu'elle lui avait fait ; elle ne savait pas vraiment si elle irait jusqu'à le faire prendre par un mec, mais elle voulait qu'il le croie parce que ça permettait de le stimuler. Il continuait de fumer un peu lorsqu'il était éloigné d'elle, mais c'était sans commune mesure avec ce qu'il fumait avant. L'étape suivante serait de le faire cesser complètement. Pour l'instant, elle avait d'autres priorités.

Elle avait revu Leila plusieurs fois et celle-ci l'avait bien aidée à travailler sa gestuelle. Elle l'avait aussi gavée de bonne cuisine et de pâtisseries, ce qui fait qu'elle avait maintenant le moyen de prouver à Fairchild qu'elle avait bien fait tout le nécessaire pour satisfaire son client. Elle espérait juste qu'il ne lui demande pas de jouer un rôle d'anorexique la prochaine fois.

Rentrée chez elle, elle passa le reste de la journée à s'entraîner aux gestes quotidiens avec ses ongles, s'habiller, se maquiller, servir un verre. C'étaient tous les mouvements de ses mains qu'il fallait revoir. L'exercice était intéressant mais délicat. Au début, elle agrippait tout de travers, faisait tomber les objets qu'elle essayait de prendre, se griffait, et surtout avait l'impression qu'elle allait casser ses ongles à tout moment. Karine l'avait bien prévenue que la colle assurait le service minimum pour que justement elle puisse les enlever facilement. Elle lui en avait donné une grande dose en réserve, ainsi qu'un dissolvant pour les détacher, qui enlevait colle et vernis.

Elle se regarda dans la glace. Ses bras et ses cuisses étaient maintenant potelés, ses fesses et ses seins bien trop lourd à son goût, et elle avait des difficultés à fermer ses jeans qui faisaient apparaître de petits bourrelets à la taille. En attendant, elle avait une faim de loup et elle se prépara un repas copieux.

Antoine arriva un peu avant dix heures. Le système avait terminé la journée plus tôt que d'habitude car on était dans une période creuse et qu'il y avait moins de données à traiter que d'habitude. Elle avait revêtu sa tenue de danseuse orientale et s'était fort maladroitement fardée. C'était la première fois qu'Antoine la voyait ainsi et il eut un choc.

- Ah la vache, dit-il. C'est incroyable, je ne te reconnais plus.
- Je te plais, beau gosse, demanda-t-elle en lui tournant autour, balançant ses hanches comme elle l'avait appris.
- C'est complètement trash.
- Dois-je comprendre que ça te plaît ? Si tu veux coucher avec moi ce soir, il vaut mieux que oui. Et si c'est oui, ça veut dire que tu as des goûts de chiotte.
- Ma mère avait des coiffures un peu comme ça quand j'étais jeune, sauf que chez elle ça ne donnait pas la même impression.
- C'est fait pour être vulgaire, pour faire pute.
- Alors tous mes compliments, c'est parfaitement réussi. Et on voit bien les kilos en plus maintenant.
- Autant les cheveux ça va partir vite, autant les kilos il va falloir que tu les supportes un moment.
- Si ça s'arrête là, je crois que je pourrais les supporter.
- Je vais surveiller mon régime, maintenant. Ça devrait stabiliser les choses. Je devrais vite retrouver mon appétit d'oiseau. Tu as mangé ?
- J'ai avalé un sandwich dans le métro. Mais j'aurai peut-être une petite faim plus tard.
- Moi aussi, hélas. A part ça, Fairchild m'a contacté. Je vois mon client dimanche soir. Ça me laissera encore deux jours avant d'enlever tout ça.
- Tu aurais pu faire quelque chose de temporaire alors, non ?
- J'ai eu son coup de fil juste après être sorti de chez la coiffeuse. Ça fout la haine, non. Il veut aussi me donner une autre mission.
- Quel genre cette fois ?
- Aucune idée.

Il s'approcha d'elle et voulu l'embrasser. En lui passant la main dans les cheveux, il eut la sensation de caresser un tampon en paille de fer.

- C'est raide comme la justice, dit-il.
- C'est fait pour.
- C'est pas trop désagréable à porter ?
- C'est infect. C'est pour ça que j'espère que tu seras de bonne composition ce soir. J'ai besoin d'oublier ça.

Il la serra dans ses bras et ils roulèrent sur le canapé. Il la caressait, amoureux, désirant, et même si son énergie était toujours faible, il était en mesure de lui apporter du plaisir et d'en avoir lui-même, et c'était tout ce qui importait.

- Viens dans mes bras, dit-elle.
- Je veux toujours être à tes côtés.
- Tu le seras. Ton troisième œil commence à s'ouvrir maintenant, fais attention, ce que tu souhaites a de bien plus fortes chances de se réaliser.
- Alors je veux la puissance et la gloire ! Et toi à mes côtés. Et respirer ton corps, j'en ai plus besoin chaque jour. Je veux chaque matin me réveiller avec ton parfum autour de moi.
- Tu crois vraiment que ça me fait plaisir d'être résumée à mon parfum ? Et mon esprit, mon charme ? Mon être ?
- C'est indissociable. L'un n'existerait pas sans l'autre. Ton parfum, c'est toi. Ton aspect aussi, même après tout ce qu'il a subi. Tout ça, c'est ce que tu projettes de toi. C'est ce que je veux que tu projettes encore, encore plus. Je veux toi dans ton

intégralité, j'aime embrasser tes pieds, tes fesses, les inspirer, les boires. Je veux t'aimer et même aveugle, te reconnaître les yeux bandés.

- Alors je vais te bander les yeux. Je vais même t'attacher les mains. Je veux que tu m'aimes avec le reste. Ca te laisse de la marge. Dois-je demander si tu es d'accord ?
- Non. Fais-le. Je rêve d'être un chien puant qui te renifle entre les jambes.
- Je t'ai dit : fais gaffe, je t'ai ouvert le troisième œil, tes souhaits sont infiniment plus sûrs de se réaliser...
- Alors je veux être ton chien. Ton chat. Ton complice. Ton amant. Ton confident. Ton souffre-douleur. Ton paillason. Ton majordome. Ton homme. Ta femme...
- Commence déjà par être mon amant.

Elle alla dans le dressing chercher des cordes et un bandeau. Elle enleva ses lunettes, attacha le bandeau derrière sa tête et lui lia les mains dans le dos, puis le fit se lever et tourner sur lui même pour qu'il perde le sens de l'orientation.

- Maintenant tu as besoin de moi pour tout ou presque. Tu ne peux ni boire, ni fumer, ni même aller seul aux toilettes. Laisse-toi guider.

Elle le poussa et le fit tomber à la renverse sur le canapé, et se jeta sur lui.

Chapitre 33

Louis Fairchild lisait le journal à l'arrière du taxi qui le conduisait à son rendez-vous londonien. Les rues de la capitale anglaise étaient toujours aussi effervescentes et colorées. Il adorait cette ville beaucoup plus que Paris ou New York. C'était là qu'on trouvait le cœur de la finance mondiale ; New York était le cœur du commerce, Paris celui du luxe, Berlin celui des plaisirs. Dans l'idée qu'il se faisait du monde futur, de celui que le Projet tentait de mettre en place, chaque capitale régionale aurait sa spécificité, afin de contrebalancer l'uniformisation culturelle nécessaire à la libéralisation du commerce. Bientôt, toutes les villes se ressembleraient, on y trouvait déjà les mêmes enseignes, les gens y mangeraient les mêmes nourritures, porteraient les mêmes vêtements et se distrairaient avec les mêmes spectacles. Cela rendrait la vie des voyageurs plus facile, mais certains professionnels du tourisme craignaient que cela mette un frein à l'attrait des villes lointaines : pourquoi subir une dizaine d'heures d'avion si c'est pour retrouver la même chose que chez soi ?

La personne qu'il allait rencontrer était une vieille connaissance. Piotr était un des hauts responsables d'une multinationale un peu particulière : en façade, c'était une société financière spécialisée dans les placements à destination de l'Europe centrale et des pays de l'est. Derrière cette couverture se cachaient trafics d'armes, de drogues et de filles. C'était un de ses très bons clients, et il lui fournissait en échange de nombreux services.

Le taxi s'arrêta devant une grande tour de verre. Fairchild laissa une poignée de billets au chauffeur et entra dans le hall de l'immeuble. Il se présenta à l'hôtesse à l'accueil, on lui remit un badge et il emprunta un ascenseur pour se rendre au trente-deuxième étage. Piotr l'attendait, un type d'une petite cinquantaine d'année au visage dur et au sourire avare, habillé avec goût, qui passait inaperçu au milieu des autres cadres de la city.

- Bonjour Louis, bienvenue à Londres, dit-il dans un anglais teinté d'un léger accent slave.

Il le fit entrer dans un bureau d'où on avait une vue superbe sur la city, aux portes capitonnées et au mobilier sobre de verre et d'acier ; il y avait des étagères vitrées sur lesquelles on voyait quelques objets sans importance, une grande table de verre sur laquelle il n'y avait qu'un téléphone, et un petit bar dans un coin.

- Je te sers un whisky ? demanda Piotr.
- Juste un peu d'eau gazeuse, je ne bois jamais dans la journée.
- C'est raisonnable. Moi, je ne peux pas résister à ces excellents whiskys écossais.
- Les affaires vont bien ?
- Oh, nous avons apaisé les tensions avec nos amis italiens, ils voulaient le contrôle des Balkans, nous leur avons laissé le marché des jeux en échange d'une cohabitation pacifique. Les chinois nous posent quelques soucis, ils n'ont pas apprécié qu'on leur prenne celui de l'héroïne. Il faut remercier au passage nos amis américains qui ont relancé la production d'opium en Afghanistan. Comme ça transite par chez nous, ça nous a permis de casser les prix en Europe. Mais les chinois ont déjà toute l'Asie, il faut bien qu'il y ait de la place pour tout le monde. Ah, sinon, je t'ai trouvé ta fille, elle sera chez toi dimanche soir. Elle vient tout juste de terminer sa préparation, elle est très jeune, très belle, et très vierge.
- Naturellement vierge, ou recousue ?
- Naturellement, bien sûr. Mais on la recoudra après, à moins que tu ne souhaites la garder pour toi. Je te préviens, si c'est le cas, ce ne sera pas un cadeau de la maison.

- Ce n'est pas pour moi, c'est pour faire plaisir à un vieil ami. Sans indiscretion, tu leur fais faire combien de tours de billard à tes filles ?
- Pas plus de deux ou trois. Après on devine trop qu'elles ont déjà fait ça. Ca se négocie. Il y a des clients qui veulent créer l'effet de surprise, d'autres cherchent juste la sensation de déflorer.
- Mineure ?
- Seize ans, l'âge du consentement. Je ne fais pas en dessous. J'ai mes principes.
- Elle parle anglais ou français ?
- On lui a appris quelques phrases de français, puisque c'est à Paris qu'elle va être basée. Juste le minimum vital pour le travail qu'elle aura à faire. En tout cas pas assez pour être autonome. Elle va être très bien encadrée, une marchandise de cette qualité, c'est du haut de gamme, pas le genre qu'on met sur le trottoir ni même en salon. Elle a un imprésario qui lui prendra ses rendez-vous, à domicile ou dans un grand hôtel. C'est le genre de marché qui m'intéresse. On a aussi du bas de gamme, il faut se diversifier, mais je préfère le marché du luxe, plus rentable, et pratiquement sans risque d'accident industriel.
- Rien n'est sans risque, si on ne prend pas de risques, on ne fait pas d'affaires.
- Disons qu'ici le risque est mieux maîtrisé, puisqu'on travaille dans la discrétion absolue. Lorsque tu mets une fille sur le trottoir, tu risques toujours qu'elle passe la nuit au poste et qu'elle nous fasse une attaque parce qu'elle n'a pas pris sa dose. On a déjà eu quelques pertes, pour l'instant ça n'a pas eu de conséquences financières graves mais ça fait un manque à gagner. Avec le haut de gamme, on n'a jamais ce genre de problèmes, on a des clients riches, propres sur eux, et qui présentent peu de risques d'infections transmissibles.
- Tu les fais travailler sans protection ?
- Ca se négocie, pour les vierges c'est même une option assez courante.
- Et si ton client a le SIDA ?
- On contrôle régulièrement les filles, tu seras surpris d'apprendre qu'on n'a jamais eu de problèmes avec ça pour le haut de gamme. A l'opposé, on a eu des demandes qui m'ont laissé perplexe, et pourtant je croyais avoir fait le tour de la face sombre de la nature humaine.
- Comme ?
- Des hommes qui voulaient courir le risque d'attraper le SIDA et qui nous demandaient des filles séropositives avec certificat à l'appui pour avoir des rapports sans protection avec elles. Le plaisir de la roulette russe. On a même eu des hommes séropositifs qui voulaient une fille saine pour avoir le plaisir de la contaminer. C'est une niche marginale, mais s'ils sont prêts à payer le prix, exorbitant bien sûr, je leur fournis ce qu'ils me demandent. J'ai même un client près de chez toi, en Suisse, qui m'achète régulièrement des filles pour les égorger. Il paye bien, royalement même.
- Tu ne peux pas me dire qui c'est, je présume ?
- A ce tarif là, la discrétion est la règle absolue, même pour un vieil ami comme toi.
- Et je suppose que tu rentabilises ça en lui refilant des filles qui ont été tachées.
- Erreur, cher ami. Ce client là est intraitable. Il fait examiner les filles avant de les achever. Je pense qu'il doit avoir des ancêtres en Transylvanie, que c'est un vampire qui boit leur sang. Mais c'est un cas isolé. Sinon, on développe en ce moment un marché plus amusant dont on a piqué l'idée aux japonais. On a commencé à Londres, on va développer ça ensuite en Allemagne. Pour les pays latins, c'est un peu moins porteur, ils ont des blocages là dessus.

- Ca consiste en quoi ?
- Ce sont des boutiques-salons réservés à une clientèle exclusivement masculine. Ils sont pris en charge par une petite équipe qui les habille, les coiffe et les maquille avec beaucoup de talent, pour qu'ils aient le plaisir de passer un après-midi en fille. Ils peuvent comme ça prendre un verre avec d'autres filles comme eux, parler chiffon, danser, et parfois gouiner gentiment dans le backroom. On leur vend de la lingerie adaptée dix fois plus cher que celle de leurs femmes, des faux culs et des faux seins plus vrais que nature qui coûtent une fortune. C'est très rentable et la police nous fiche une paix royale, bien plus qu'avec les salons de massage. Mais revenons au motif de ta visite. Ce bon vieux Cheik Mohamad.
- Qu'est-ce qu'il t'a demandé exactement ?
- Une prestation tout à fait innocente. Il est presque impotent, il veut juste un joli spectacle privé qui lui montre les mœurs décadentes de l'occident, qui joue sur l'inversion des rôles, homme soumis et femme dominante. Ca l'excite de voir un occidental se faire humilier par une femme. Je ne fais pas dans le sado-maso, ce n'est pas mon fond de commerce, ça demande des filles qui aient la vocation et il y avait des structures déjà bien en place quand nous avons commencé à nous étendre en Europe de l'ouest. Je me suis dit que tu aurais peut être des contacts qui me permettrait de sous-traiter ça et d'empocher ma commission au passage. C'est vraiment juste du théâtre qu'il veut, avec un minimum de simulation quand même. Il n'est plus tout jeune, mais il a encore la vue perçante et il n'est pas né de la dernière pluie.
- Il veut ça pour quand ?
- Il a un magnifique appartement à Paris où il se rend de temps en temps. Il va probablement y aller vers Noël, c'est un véritable gosse, il adore les illuminations de la ville en cette période. Je n'ai pas encore de dates précises, mais j'espère le savoir bientôt.
- Je pense pouvoir lui donner satisfaction pour la dominatrice. Pour le soumis, il faudra peut être que tu me donnes un coup de main.
- Ca, c'est sans problème. Nous avons des milliers de jeunes éphèbes sur les trottoirs des capitales européennes. Rien que du caucasien de premier choix. Je ne fais que dans le blanc. Pour en revenir à Mohamad, l'idéal serait de jouer sur les interdits musulmans, ce qui me fait doucement rigoler quand on voit à quel point il picole...
- Il boit toujours autant ?
- Ca fait des mois que ses médecins lui disent d'arrêter, mais il ne veut rien entendre. Et tel que je le connais, il peut tenir encore des années comme ça. Bref, si ta dominatrice pouvait lubrifier son gode avec de la graisse de porc, ça serait un plus.
- Ca ne devrait pas poser de problèmes, reste à voir si notre ami Mohamad acceptera qu'on introduise ça chez lui.
- Non, il n'est pas question de le faire sur lui, juste sur le soumis.
- Tu m'as mal compris, dit Louis en riant.
- C'était de l'humour slave, répondit Piotr avec un petit sourire fugitif. Affaire faite ?
- Tu disposes de quel budget ?
- Ton prix sera le mien. Il ne regarde jamais à la dépense. Bon, si tu lui demandes le prix d'un avion de chasse, il tiquera sans doute un peu. Mais tu peux demander du cinq chiffres.
- En livres ?
- Lui paye en dollars. Il n'a pas encore compris que la chute du dollar était inéluctable. Mais rassure-toi, si tu veux des euro ou des livres, il n'y a pas de problèmes.

- Ca rembourse à peine mes frais.
- Mais tu as une vierge en cadeau bonus. Alors, affaire faite ?
- Affaire faite.
- Parfait ! A part ça, tes affaires ? Tu as de nouveaux produits qui pourraient m'intéresser ?
- Qu'est-ce que tu veux ? J'ai des abortifs, des stérilisants, toutes les hormones que tu peux souhaiter pour féminiser ou viriliser, faire gonfler les muscles ou augmenter les performances sexuelles, des toxines discrètes, des amnésiants, des anxiolytiques ou des anxiogènes... tu n'as qu'à demander. Tu veux augmenter le rendement de tes filles ? J'ai des produits qui pourraient les faire travailler vingt deux heures sur vingt quatre, si tu veux.
- Des amnésiants, ça m'intéresse. Tu peux effacer la mémoire sur combien de temps ?
- Juste à partir de la prise. Tu donnes ça à une fille, elle se retrouve complètement hébétée, elle ne se souvient même plus de son nom, tu peux lui faire faire ce que tu veux et le lendemain elle aura tout oublié. Ca bloque la mémorisation mais ça n'efface pas les souvenirs déjà mémorisés. Ca, on cherche encore. Ca fait partie des choses sur lesquelles on a investi des sommes colossales sans résultat, on se demande même si c'est possible. C'est comme les produits ethniques...
- Les produits ethniques ?
- Oui, ceux qui n'agissent que sur une ethnie en particulier. Les américains ont fait des recherches intensives là dessus. Tu sais ce qu'ils pensent des noirs, ils voulaient trouver un virus qui ne touche qu'eux, par exemple, en ciblant les pigments de la peau pour provoquer des cancers. Sauf qu'un virus, ça mute, et que des pigments, on en développe en bronzant. Ca n'a pas abouti à grand-chose. On espère arriver à un meilleur résultat avec les nano technologies. Une machine de la taille d'une poussière qui puisse détecter la présence d'un gène particulier et libérer une toxine, et qui pourrait être aussi capable de se reproduire et de se disséminer. Là, on pense qu'on arrivera bientôt à un résultat.
- On pourrait par exemple éliminer uniquement les asiatiques ?
- Tout à fait. Tu veux te débarrasser de la concurrence ? Fait attention, les chinois travaillent sur des projets similaires, ils pourraient bien trouver un truc qui ne tue que les slaves.
- Sauf, cher ami, que nous avons tous les deux les mêmes gènes. Nous sommes tous des caucasiens. Si ça me tue, ça te tue.
- On peut aussi baser ça sur les habitudes alimentaires, éliminer sélectivement les buveurs de vodka...
- C'est de l'impatience, ils font ça très bien eux même.
- Mais pour en revenir à mes produits, comment procédez-vous avec les filles que vous vendez sans protection, en cas d'accident ?
- Ca dépend. En général, on les avorte à l'ancienne, on a des femmes qui font ça très bien, à l'aiguille ou en massant le ventre jusqu'à ce que ça tombe. C'est ce qui me coûte le moins cher.
- Je t'avais parlé de notre méthode de stérilisation par implants ? Quand vous traitez les filles au HK, vous pourriez les implanter.
- Trop compliqué. Ca demande du matériel cher, du personnel formé. Dans nos centres de traitement, on n'a pas ça. Ils savent faire des injections, c'est tout. En plus, ça va gâcher les filles, elles seront plus vierges après, il va falloir les recoudre.

- C'est vrai, bon... Je n'ai pas de stérilisant efficace à cent pour cent, mais je peux mettre un contraceptif dans le HK.
- Non plus. On commence à l'utiliser aussi pour les garçons. Il faudrait gérer ça. On a déjà eu assez de mal à former nos impresarii, s'il fallait leur faire gérer des lots pour les garçons et des lots pour les filles, ça serait trop lourd pour eux. Mais si tu as un abortif efficace...
- Des pilules, à prendre juste après les rapports à risque.
- Non, moi, ce que je voudrais, c'est de l'injectable qui soit efficace quand on se rend compte que la fille est enceinte, même après plusieurs mois. C'est plus facile que de la forcer à avaler un truc après chaque rapport. Là, on l'immobilise, on la pique, elle peut retravailler de suite et elle crache ça dans les chiottes plus tard.
- Je n'ai pas ça, mais je peux mettre mes chercheurs là dessus. Ca ne devrait pas être trop compliqué de conditionner ce qu'on a sous forme injectable. Tu peux m'assurer un marché ? Ca concerne combien de cas par an ?
- Une petite centaine, quand même.
- Pas rentable. Continue à leur masser le ventre. Mais réfléchis à l'implantation. Tu étais aussi réticent pour le HK, tu vois les bénéfices monstrueux que tu as faits avec. Ca vaut peut être le coup d'investir, au moins pour celles qui ne sont pas vierges, non ? Regarde ce que ça te coûte de les faire recoudre, en les implantant en même temps, ça va faire quoi ? Dix pour cent de plus ?
- Pour le même prix, je peux les faire ligaturer en même temps, et c'est efficace tout de suite.
- Ca laisse des cicatrices.
- Tu tiens vraiment à me fourguer ta marchandise ! Ca se vend si mal que ça ?

Louis adorait jouer à la marchande avec Piotr. Il lui rappelait ses jeunes années quand il tenait toujours le rôle du bandit dans les cours de récréations. Dans sa vision du monde qui se mettait en place, la prostitution et la drogue jouaient un rôle important. Il fallait ces sortes de défouloir pour accepter la vie que les sujets auront, et cela participait au maintien de l'ordre : quand on est défoncé, on ne va pas manifester dans les rues. Louis avait beaucoup apporté à Piotr, l'aidant à s'implanter en Europe de l'ouest tout en tirant des bénéfices importants de ses services. Piotr lui fournissait des filles pour ses jeux ou pour tenir compagnie à ses relations professionnelles, et lui achetait des quantités importantes de produits, le HK bien sûr, mais aussi des précurseurs des drogues chimiques que Piotr écoulait dans les boîtes de nuit. Louis avait des scientifiques qui travaillaient à les mettre au point, il procédait ensuite à des transferts de compétence rémunérateurs pour que Piotr puisse les produire et les distribuer. La synergie entre les deux hommes était totale.

Il quitta Piotr en fin d'après-midi et reprit un taxi pour l'aérodrome d'où il s'envolait vers Berne. Il repensa au Cheik Mohamad. Si cette fille parvenait à faire ce qu'il avait prévu, il pourrait d'ici quelques mois sabrer le champagne. Et en faire profiter quelques amis.

Chapitre 34

En finir vite et bien, c'était ce que se disait Florence en arrivant devant la propriété des Fairchild. Elle gara sa voiture devant la maison attenante à la propriété dans laquelle habitaient les domestiques de l'homme d'affaires. On était en fin d'après-midi, il faisait doux, les journées avaient diminué et la nuit tomberait d'ici quelques heures. Elle sonna à la porte et une femme d'une cinquantaine d'année, habillée avec une tenue neutre et un tablier lui ouvrit.

- Bonjour, je suis Florence Bruno.
- Bonsoir, je suis Maria, nous vous attendions.

Les deux femmes entrèrent dans la maison. L'entrée donnait sur une pièce qui servait de salle à manger et de séjour, il y avait une table rectangulaire, un buffet, un poste de télévision dans un coin qui était allumé sur une retransmission sportive. Sur un canapé, un homme se détourna du spectacle et se leva pour saluer la nouvelle venue. A côté de lui, il y avait une jeune fille blonde aux yeux bleus qui semblait un peu perdue.

- Voici mon mari Stephan. C'est lui qui s'occupe du jardin et m'aide pour le reste. Elle, c'est Livia. Elle est là juste pour la soirée, pour tenir compagnie à monsieur David.

Florence sonda la jeune fille qui la salua dans un français approximatif. Elle sentait que celle-ci était vierge. Monsieur David n'appréciait pas que les danseuses orientales. Florence se referma pour empêcher le dégoût de l'envahir.

- Je vais vous montrer votre chambre, dit Maria.
- Je ne compte pas passer la nuit ici, vous savez.
- Mais vous voulez peut être vous préparer avant ? Monsieur David se repose sur la terrasse. Nous allons lui servir à dîner dans un moment. Quand il aura fini, vous pourrez aller faire votre numéro. Je viendrai vous chercher.
- Je vais aller faire réchauffer les entrées, dit Stephan avec un fort accent d'est en éteignant le téléviseur.

Maria glissa un mot à l'oreille de Livia qui se rassit. Florence la suivit dans une pièce voisine aménagée en petite chambre avec un modeste cabinet de toilette, un lit, une table de nuit avec une lampe, une armoire et une coiffeuse pour mobilier, des murs blancs à la chaux, un sol en parquet et un crucifix cloué au mur au dessus de la tête de lit. Une fenêtre donnait sur le parc de la propriété des Fairchild, et on pouvait apercevoir un homme assis sur la terrasse qui lisait un journal en buvant un verre, profitant des dernières lumières du soleil et de la température clémente des jours de fin d'été.

Maria s'excusa et quitta Florence qui la vit par la fenêtre se diriger vers la terrasse où l'homme venait d'allumer un cigare. Par la porte de la chambre, elle voyait Livia perdue dans ses pensées, les mains croisées au dessus de ses jambes qu'elle tenait légèrement serrées. Elle était vêtue d'une robe blanche dentelée qui lui donnait des allures de jeune communiant.

Florence referma la porte de la chambre, ouvrit le grand sac qu'elle avait apporté et alla disposer ses vêtements sur le lit et ses accessoires sur la coiffeuse.

Elle se prépara sans hâte, enfilant les vêtements, se maquillant et ajustant sa coiffure. Dans la glace, avec ses rouleaux blonds sur la tête, ses faux cils et sa bouche carmin, elle avait vraiment l'air d'une catin obsolète, d'une putain démodée ; ça la vieillissait d'un coup. Elle se leva et vérifia la tenue. Elle se serait bien imaginée être dans un clandé de Tanger à l'époque de Pépé le Moko, la couleur en plus. Elle enfila la tunique et mis sur sa tête l'espèce de cagoule en coton gris qui voilerait ses cheveux, mais n'ajusta pas tout de suite le voile qui allait couvrir le bas de son visage. Il lui restait à coller ses faux ongles, mais ça elle le garderait pour la fin.

Elle remit ses baskets en attendant la représentation qui ne devrait plus tarder, et se dirigea dans la salle à manger. Stephan était revenu et avait rallumé la télévision. Il fut assez surpris de la voir sortir habillée comme une bonne sœur de comédie musicale parodique. Elle lui demanda s'il serait possible qu'elle boive un verre d'alcool pour se donner du courage avant son entrée en scène. Il alla dans la cuisine et lui ramena un grand verre de vin rouge qu'elle but en maculant le bord de carmin gras taché de tanin.

Elle essaya d'échanger quelques mots avec Livia, mais elle ne comprenait pas ce qu'elle lui disait et se contentait de lui retourner un sourire timide en secouant la tête. Elle la sonda. Elle n'allait pas bien, les quelques gouttes de rosée sur son front et la légère tension qu'elle percevait le disaient clairement. Elle s'ouvrit et laissa son esprit vagabonder dans celui de la jeune fille. Elle capta des images de campagne montagnaise, le visage doux d'une infirmière penché sur elle, sa mère en robe paysanne, fichu sur la tête, qui portait des seaux, une sensation d'étouffement et d'angoisse, une injection apaisante, son père avec une chemise en coton lourd rayé et pantalon noir à bretelle qui menait un âne en fumant du mauvais tabac, encore une infirmière qu'elle embrassait avec force... Elle reprit possession de son corps, la fille commençait à se sentir angoissée. Elle parlait à Stephan dans une langue que Florence ne reconnut pas. Celui-ci alla chercher dans le buffet une boîte qu'il ouvrit et dont il sortit un flacon, une compresse et une seringue en plastique.

- Elle est malade, expliqua-t-il. Elle doit prendre un traitement tous les jours. Je vais lui faire une piqûre.
- Qu'est-ce qu'elle a ?
- Je ne suis pas médecin, je sais seulement faire les piqûres.

Il enleva le capuchon de plastique qui protégeait l'aiguille, piqua dans le bouchon du flacon et remplit le réservoir à moitié, puis il pris le bras de Livia et fit pénétrer le liquide dans son corps. Florence perçut très vite le soulagement que cela lui procurait. Elle jeta un coup d'œil au flacon que Stephan avait laissé posé sur la table. Il avait une étiquette anonyme et un code barre. Elle se dit qu'elle ne serait pas surprise d'apprendre que son médicament vienne des labos de leur hôte.

Stephan remis le capuchon sur l'aiguille et alla dans la cuisine ; on entendit le bruit d'un couvercle de poubelle. Il revint et rangea le flacon dans la boîte, puis il la rangea dans le buffet. Livia était maintenant complètement détendue.

- Voilà, dit-il, tranquille jusqu'à demain matin.
- Elle doit faire ça combien de fois par jour ?
- Sais pas. C'est elle qui demande quand elle va pas bien. Pas plus de trois fois par jour.
- Elle va rester ici combien de temps ?
- Elle repart après que le monsieur est parti demain matin. On vient la chercher.
- Elle va où après ?
- Sais pas.

Il se replongea dans la suite du match. On venait de marquer un beau but qui repassait au ralenti. Florence retourna dans sa chambre et finit de se préparer. Elle remit du rouge, attachait le voile, quitta ses baskets pour mettre des escarpins aux longs talons fins et colla ses faux ongles. Puis elle attrapa un petit sac, y glissa avec maladresse quelques fards pour pouvoir faire des retouches, sa colle à ongles et un disque de musique arabe que Leila lui avait prêté. Elle agita les mains pour sécher la colle en surveillant par la fenêtre le signal de Maria.

Celle-ci arriva quelques minutes plus tard. Elle regarda Florence d'un air étonné.

- Vous allez danser comme ça ? demanda-t-elle.
- Non, c'est juste pour l'entrée en scène. Je commence par un strip-tease. Vous pourriez mettre ce disque ? C'est la musique du spectacle.

- Monsieur est en train de finir le dessert. Je vous accompagne, je vais débarrasser et après je mettrai le disque.
- Le donjon en bas est ouvert ?
- Oui, la porte de la cave aussi et les lumières sont allumées. Vous savez y aller ?
- J'y suis déjà allée, je retrouverai. Les costumes sont là ?
- Sur un portant à côté de l'entrée. On va y aller maintenant. Stephan, tu pourras venir m'aider quand tu auras fini ça ?

Le trajet de la maison des domestiques à celle du maître fut un vrai supplice pour Florence. Elle avait l'habitude de marcher en talons hauts, elle le faisait même avec grâce, mais à l'intérieur seulement. Elle avait essayé quelques fois d'en porter dans la rue mais avait vite renoncé car cela ne lui procurait que des désagréments qu'elle n'était pas assez masochiste pour apprécier. Autant à l'intérieur elle appréciait l'effet qu'ils produisaient sur ses partenaires, le fait de pouvoir les regarder de haut et la sensation agréable qu'ils lui donnaient quand elle dansait, mais à l'extérieur c'était autre chose. Elle trébuchait à chaque pas, se rattrapant maladroitement à Maria au risque de se casser un ongle. Elle imaginait les femmes qui vivaient tout les jours ce calvaire, ça devait occuper l'essentiel de leur cervelle tant il fallait faire attention à tout dès qu'on devait bouger. Elle se dit qu'au retour elle marcherait pieds nus et tant pis si elle ruinait ses bas.

Maria la fit entrer dans la cuisine et partit dans la salle à manger débarrasser la table. Elle aperçu dans l'entrebâillement de la porte l'homme que Fairchild appelait David savourer un verre d'alcool brun en fumant un cigare. Maria l'invita à passer dans le living-room, le suivit et quelques instants plus tard on entendit le début du disque de Leila. Maria réapparut.

Elle la guida jusqu'au living, lui montrant au passage la porte d'accès au sous-sol et lui recommandant de laisser les lumières allumées, elle s'occuperait de tout ranger après. Florence fit son entrée devant un David surpris. Elle s'approcha en ondulant jusqu'à le frôler et commença à déboutonner sa tunique en pestant contre ces prothèses digitales qui lui rendaient la tâche bien plus difficile malgré l'entraînement. Sans le quitter des yeux, elle fit glisser la tunique, dégrafa le voile, puis retira le tout et fit un grand sourire au vieil homme qui la buvait des yeux.

Elle se mit alors à danser, le clouant du regard, ondulant ses mains ongulées avec des gestes hypnotiques pour prendre l'ascendant sur lui. Elle s'approcha et commença à lui parler doucement. Quelques minutes après, il était prêt à la suivre en bas.

Elle fit ce qu'on lui avait demandé : faire enfiler différentes tenues par l'homme, s'arranger pour qu'il prenne des poses et finalement, qu'il essaye des uniformes. Lorsqu'elle eut terminé, elle lui fit des suggestions pour qu'il reste ainsi tranquillement. Il y avait des cordes de bondage attachées à des anneaux au mur. Elle en prit une, la tendit devant elle, se tourna vers l'homme et lui fit ce qu'elle avait fait à Guido, elle lui noua l'aiguillette. Ensuite, elle alla vérifier en lui caressant l'entrejambe que le sort avait pris et que Livia serait encore vierge demain matin.

Il avait l'esprit assez fort. Elle savait que son sort ne tiendrait guère plus que quelques jours. Il se dirait qu'il devrait faire attention à l'alcool et aux cigares, qu'à son âge ça lui jouait de mauvais tours. Elle lui fit une suggestion dans ce sens, insistant presque maternellement qu'un grand garçon comme lui devait prendre soin de sa santé, puis le ramena vers le living-room maintenant silencieux. Elle fit un dernier tour de danse, ramassa ses affaires, salua David et partit vers la cuisine où Maria l'attendait. On entendait ronronner une machine, probablement un lave-vaisselle.

- J'ai terminé, dit-elle en remettant sa tunique, faisant exprès de forcer sur ses ongles en attachant les boutons sans réussir à les décoller.

- Je vais aller voir s'il veut quelque chose, ensuite nous rentrerons à la maison et j'amènerai la fille.

Maria partit au salon pendant que Florence s'escrimait sur ses ongles pour les retirer. Elle n'avait pas pris le dissolvant avec elle, pensant pouvoir les retirer avec facilité comme lorsqu'elle s'était entraînée chez elle et avec Leila. Mais là, par crainte qu'ils ne tiennent pas, elle avait forcé sur la colle et ça résistait bien. Elle laissa tomber lorsque Maria revint, enleva ses chaussures et rentra avec elle pieds nus. Maria lui expliqua qu'elle pouvait se faire un repas dans la cuisine, puis repartit avec la jeune fille. Florence s'enferma dans la chambre pour souffler un peu et se changer. Stephan était probablement parti se coucher, elle ne l'avait pas vu et le poste de télévision était éteint.

Elle s'était résignée à garder ses faux ongles jusqu'à son retour à Paris. Elle se démaquilla et se rinça à l'eau du petit lavabo du cabinet de toilettes. Puis elle remit ses vêtements de ville et ses baskets, et se dirigea vers la cuisine pour manger un morceau. La maison était vide et silencieuse, Maria tardait à rentrer. En passant devant le buffet, elle eut une hésitation. Elle fila dans la cuisine, rechercha la poubelle, y prit la seringue que Stephan avait jetée, revint dans la pièce, ouvrit le placard, prit la boîte tout en surveillant si Maria ne revenait pas, l'ouvrit, enleva le capuchon qui protégeait l'aiguille avec les dents, remplit le réservoir, remplaça la boîte et remit le capuchon. Puis elle alla dans sa chambre, pris un mouchoir en papier, enveloppa la seringue et la mit dans son sac. Maria rentrait alors qu'elle allait retourner dans la cuisine.

- Ah, vous êtes prête, dit Maria. Voulez vous manger un morceau avec moi avant de partir ?
- J'allais justement à la cuisine.

Maria sortit du réfrigérateur du pain de mie et de quoi le remplir et prépara deux sandwiches à même la table.

- Vous voulez boire un verre de vin avec, demanda t-elle.
- Non, je reprends la route.
- Je ne sais pas ce que vous lui avez fait, dit elle en se servant un verre de vin, mais monsieur était complètement groggy. Et il avait un drôle d'uniforme.
- Ses affaires sont restées en bas. Et je suppose que la présence de Livia va le réveiller. Votre patron fait souvent venir ce genre de jeune fille ici ?
- Parfois, parfois des garçons aussi. Ce sont des prostitués, ils sont payés pour ça.
- Livia n'est pas une prostituée. Je suis certaine qu'elle est vierge.
- Maintenant ils les envoient dans des cliniques où on leur refait l'hymen, vous savez.
- Mais elle est très jeune, il en vient souvent de si jeunes que ça ?
- Oh vous savez, maintenant avec la chirurgie esthétique, vous pouvez avoir l'air bien plus jeune que ce que vous avez. L'autre jour, il en est venue une, c'était que du synthétique. On aurait dit une poupée en plastique. Je suis même pas sûre que c'était une vraie fille en dedans, c'était trop exagéré.
- Vous l'aimez bien, votre patron ?
- Lui, c'est quelqu'un de très dur, il est souvent méchant mais il a une parole. Je le préfère à sa femme. Elle, elle a l'air gentille comme ça, on lui donnerait le bon dieu sans confession, mais je sais que ce n'est pas vrai. C'est une sorcière.
- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?
- Elle vient de temps en temps sans son mari, avec des amis à elle. Ils nous demandent de leur préparer un repas et de les laisser. On a entendu de drôle de trucs. Une fois on les a vus courir tout nu dans le parc, déguisés comme des animaux. C'est pas

catholique, ces trucs là. Elle a toujours été gentille avec nous, c'est vrai, mais moi, elle me fait peur.

- Stephan est parti se coucher ?
- Oui. Il a déjà mangé. Il se lève tôt demain. Et vous, ça fait longtemps que vous faites de la danse orientale ?
- Oh, c'est juste à l'occasion, ce n'est pas mon vrai métier.
- Vous faites quoi ?
- Je suis comptable.
- Ah, ça c'est un bon métier. C'est ce que j'aurais voulu que ma fille fasse, mais la seule chose qui l'intéresse, c'est de passer à la télé.
- Elle a quel âge ?
- Elle va avoir dix-neuf ans. Monsieur Fairchild lui a trouvé un travail d'hôtesse dans une de ses sociétés et il lui a promis de l'aider à s'inscrire à un de ces jeux idiots où on filme des gamins à longueur de journée. C'est son parrain, vous savez ? Ça fait plus de vingt ans qu'on est à son service, et j'espère que ça va durer longtemps. On le voit si peu, on est tranquille ici. Ça vaut bien de fermer les yeux sur ce qui se passe dans le parc, la nuit, quand Madame reçoit.
- Ca lui arrive souvent ?
- Non, c'est pas trop souvent. Une dizaine de fois en vingt ans.
- Et sa fille, Lucie ?
- La petite ? Tout le portrait de sa mère. C'est une sorcière aussi. Déjà petite, elle faisait de drôles de trucs avec les animaux, les chiens se taisaient quand elle les regardait.
- Elle participe aux soirées de sa mère ?
- Oui, depuis quelques années. C'est une drôle de façon d'élever ses enfants, vous ne croyez pas ? A notre époque, je comprends pas qu'on montre des trucs démoniaques aux enfants, c'est comme halloween ou les films qu'ils nous donnent. Comme si on voulait les habituer au Diable, au mal, à la laideur, rendre tout ça banal. Vous avez des enfants, vous ?
- Non, je n'ai pas voulu qu'un enfant naisse par ma faute dans un monde où la laideur est banale et la souffrance la norme.
- Nous payons le péché originel, Jésus a souffert pour nous sauver.
- Eh bien justement je vais me sauver, Maria. Merci pour le casse-croûte. Il se fait tard, je dois rentrer.
- Faites attention aux perdreaux sur la route. C'est les retours de week-end et ils font le plein.
- Je vais rentrer par les petites routes. Au revoir.

Au retour, elle réussit à éviter les autoroutes engorgées et se faufila par un dédale de vicinales et de départementales à peu près dégagées, le plan de banlieue ouvert sur le siège passager. Elle mit à peine moins de temps à rentrer, entre les feux, les ronds-points et les erreurs de trajets inévitables dans une banlieue où on ne vous indique que le nom du bled suivant sans vous préciser dans quelle direction on se dirige.

La première chose qu'elle fit en rentrant fut de plonger ses doigts dans l'acétone pour se débarrasser de ses extensions digitales. Elle avait cassé un des ongles en changeant de vitesse et ne comptait plus les fois où elle avait déclenché les essuie-glaces en mettant le clignotant. Puis elle alla dans la salle de bain, attrapa une paire de ciseaux et entrepris de couper ses rouleaux en tentant de préserver du mieux possible une bonne longueur de cheveux. Elle dut

s'y prendre à plusieurs fois pour arriver à un résultat à peu près présentable. C'était loin d'être parfait, elle s'offrirait demain les services d'une coiffeuse, et tant pis pour Lassie-Marie-Jo. Elle se regarda dans la glace et fut heureuse de constater que le résultat était nettement moins pire que ce à quoi elle s'attendait. Elle retrouvait son visage tel qu'il lui apparaissait lorsqu'elle plaquait et attachait ses cheveux en arrière. La couleur était toujours aussi artificielle, mais cela allait disparaître dès demain matin. Elle avait un petit creux ; elle grignota quelque chose et se mit au lit.

Le lendemain, lorsqu'elle alluma son portable, elle fut étonnée d'avoir un message en attente. Il avait été posté tôt ce matin et lui disait de passer prendre son enveloppe dans la journée à l'adresse habituelle. Après un passage chez le coiffeur et un arrêt dans une brasserie, elle se rendit dans l'immeuble d'affaire qui lui servait de boîte aux lettres. On lui remit une enveloppe à bulles marron, comme si elle renfermait un objet fragile. A l'intérieur, il y avait un CD et une grosse liasse de billets. Maria lui avait dit que Fairchild avait une parole. Il l'avait tenue.

Chapitre 35

- Imagine que tu sois dans un stade. C'est un match de foot, ça ne te passionne pas vraiment, tu regardes sans regarder, tu penses à autre chose. Soudain, un but est marqué, tu ne l'as même pas vu. Mais tous les gens qui sont assis autour de toi se lèvent soudainement en hurlant de joie. Qu'est-ce qui te demande le plus d'effort : te lever avec eux ou rester assis ?

Antoine écoutait Florence assise à califourchon sur ses genoux lui caressant le visage.

- Me lever, dit-il, sauf si tu es assise sur mes genoux.
- Jamais pendant les matchs de foot, moi j'aime bien ça, justement pour l'ambiance, pour me lever en criant de joie. Le jeu lui même, bof, je sais même pas ce que c'est qu'un pénalty. Mais l'ambiance, ça... Bon j'en reviens à ce que je disais. Ca demande pourtant plus d'énergie à ton corps de te lever que de rester assis. Mais tu es porté par de l'énergie psychique. Et encore là, c'est de l'énergie psychique diffuse. Mais imagine maintenant qu'en bon rebelle tu refuses de te lever, na ! Et que soudain, tous les spectateurs du stade se tournent vers toi, te pointent du doigt et crient « lève-toi, lève-toi » tous ensemble. Combien de temps tu tiens ?
- Pas longtemps. J'aurais tellement la trouille que je penserais avec mes fesses.
- Là, l'énergie psychique est focalisée sur toi. Selon l'intention collective de ceux qui font ça, ça peut te briser ou te guérir. Regarde ce qui se passe dans certaines églises où les fidèles guérissent des malades en se concentrant sur eux et en criant « Jesus ! », il y en a même aux Etats-Unis qui affichent leur taux de réussite.
- Mais quand tu parles d'énergie psychique, la seule énergie que je vois c'est celle du son qu'ils font en criant, c'est juste ça qui va me faire lever ou qui déclenche une réaction immunitaire.
- Tu ne te lèves pas à chaque fois que tu entends du bruit. C'est la signification de ce bruit, ce qu'il fait vibrer en toi, dans ton esprit, ce que ça met en résonance, qui te fait lever. Si tu préfères, je peux dire « onde », « fluide » ou « champ » au lieu d'énergie. Yann, lui, parle de champ. Quand au son, il est juste un des vecteurs du champ. Il y a le son, les signes, les parfums, le contact, et tout un tas de signaux subtils auxquels on ne fait pas attention, qui touchent à l'empathie, à l'intuition, au charme. Tout ce que la science ne saura jamais mesurer.
- Si, avec des statistiques. Il y a des sciences qui étudient ce genre de phénomènes, en sociologie, en psychologie. Ca intéresse beaucoup de monde, et quand je dis « intéresse », c'est au propre comme au sale. Ca donne du pouvoir.
- Un pouvoir que les sorciers et les chamanes utilisent depuis la nuit des temps.
- Comme toujours, on observe une pratique traditionnelle, on l'étudie un peu et si ça marche on la brevète. Personne n'a encore pensé à breveter le fait de souffler sur un bobo pour l'apaiser ?
- Bientôt on vendra en pharmacie des vaporisateurs d'air pour ça, on vend bien déjà de l'eau de mer en spray. Pour en revenir à mes champs psychiques, il faut comprendre qu'on baigne tous dedans, même si le vecteur n'est pas évident. C'est un peu comme une sorte d'internet biologique. Une mère peut sentir à distance que son bébé appelle au secours, même si elle ne l'entend pas.
- Et mon chat devine toujours à quel moment je vais rentrer. Mais quel est le vecteur ? Ca je l'ignore.
- Peut être n'y en a-t-il pas qu'un ? Lorsque je charme quelqu'un je me sers de ma parole, de mon regard, de mes gestes et du parfum de mon corps pour véhiculer mon

intention de le subjuguier. Ca fait partie des premiers niveaux d'initiation magique. Ressentir les champs psychiques, les utiliser, d'abord avec des techniques de proximité, puis de plus en plus à distance. Avec des hommes, mais aussi des animaux, des plantes. Dans les niveaux plus élevés tu interagis avec d'autres esprits, les esprits du vent, du feu ou des pierres. Et enfin avec des esprits plus désincarnés que ça.

- Et tu en es où ?
- Oh, tout en bas de l'échelle. Je maîtrise à peine les interactions de proximité. Ca suffit pour ce que je veux faire, pour les thérapies non alignées. Je n'ai pas envie de jeter des sorts maléfiques, de harceler les gens, ce genre de chose. J'ai juste envie de me faire une vie paisible en aidant des gens à aller mieux. Tout le contraire de ce que Fairchild me fait faire.
- En attendant, il n'est pas avare de ses honoraires.
- C'est vrai que quand j'ai vu ce qu'il y avait dans l'enveloppe, ça m'a déclenché un sacré zapping dans la tête, un peu comme si toutes les publicités que j'ai vues pour des produits que j'aurais peut être achetés si j'avais eu les sous s'étaient toutes mises à repasser en même temps. Et quand je suis redescendue sur terre, je me suis sentie vraiment pute. J'ai failli tout jeter.
- Mais tu ne l'as pas fait.
- Non, je me suis même acheté un petit MacBook. J'ai jamais eu d'ordinateur, je n'en ai jamais eu besoin. Mais il y avait un CD dans l'enveloppe et je voulais voir ce que c'était, seule.
- Tu aurais pu venir le voir chez moi, je n'aurais pas regardé.
- Oh, finalement, ce n'était que des bouts de vidéos de la soirée, visages floutés, avec les commentaires de Fairchild à côté. Il a dû y passer la nuit à monter ça, c'est pas possible autrement.
- Il a sûrement du personnel pour s'occuper de ça.
- Ca faisait drôle quand j'ai acheté l'ordinateur, de voir que je repartais avec ce truc cher et que la liasse ne paraissait presque pas entamée. Comme si c'était gratuit.
- Méfie-toi de ça. Tu es en train de passer du côté obscur de la force.
- C'est ce que je me suis dit. Il faut que je trouve un moyen de planquer ça discrètement, sinon je vais tout claquer en broutilles au lieu d'accumuler pour mon centre de soins. Si je mets ça dans une banque, je vais me sentir mal si les impôts mettent leur nez là dedans. Ils ont le droit de regarder dans tes comptes, tu sais ?
- Place ça au Luxembourg, c'est pas loin en voiture, ça fait une jolie ballade.
- Où chez les chinois, dans le XIIIème. Ils ont des banques très discrètes, il suffit de connaître quelqu'un qui...
- Je crois que j'aurais du mal à avoir confiance. La banque, c'est d'abord ça, la confiance, confiance qu'on pourra retirer son argent quand on veut, confiance que celle-ci vaut quelque chose...
- Un des avantages de travailler la magie, c'est qu'on devine beaucoup mieux si tu peux avoir confiance ou si on t'arnaque. Tu n'as plus peur de te faire avoir, même si tu achètes une voiture d'occasion. On arrive à deviner les intentions. L'intention, c'est ça le plus important, c'est ça que tu utilises lorsque tu veux jouer avec le rêve de l'autre, le façonner, le modeler, où que tu veux donner un petit coup de pouce au destin. Avec l'intention et l'art de la magie, tu transformes l'impossible en improbable, l'improbable en possible et le possible en certain.
- Jusqu'à une certaine limite. Tu peux me faire croire que je m'appelle Jérôme, mais cela tombera quand je croiserai des connaissances qui m'appelleront Antoine.

- Parce qu'il y aura dissonance. Et là, ça va être une dissonance franche. Mais imagine que tous tes amis jouent le jeu et t'appellent Jérôme. Tu vas ressentir une petite dissonance, un stress, mais ce sera tellement subtil que tu n'y feras pas attention. C'est comme ça qu'on arrive à altérer le rêve de toute une population. Bien sûr, les gens les plus intuitifs percevront la dissonance, comme toi tu commences à percevoir des dissonances entre ce que tu croyais et ce que ton instinct te dit.
- Comme lorsque tout petit on m'expliquait que les animaux n'avaient pas d'intelligence, juste des instincts. J'avais été choqué d'apprendre qu'on faisait souffrir des animaux pour des expériences scientifiques, mais mon père me disait que seuls les êtres humains pouvaient ressentir de la souffrance, que si les animaux criaient c'était juste un réflexe mécanique. Intuitivement, j'avais senti que quelque chose puait à propos de cette histoire. Mais comme tout le monde y croyait, j'ai mis un mouchoir dessus et j'ai adopté le point de vue général. Ça m'a demandé pas mal d'efforts et ça m'a laissé un goût amer. Aujourd'hui, plus personne n'ose affirmer que les animaux ne souffrent pas.
- Tu ressens la souffrance par un champ psychique. C'est un des signaux les plus forts qu'on puisse faire circuler, c'est celui qui est le plus facile à capter. Mais tu peux ressentir beaucoup d'autres choses. Les sorciers qui désirent attirer le malheur sur quelqu'un utilisent souvent un animal qu'ils font souffrir à mort ; ils placent ensuite le cadavre à proximité du lieu où ils souhaitent attirer le malheur. Ça s'appelle une charge. Toute matière est mémoire, et la charge retient le souvenir des souffrances de l'animal, qu'elle diffuse alentour. Les animaux sont les premiers à percevoir ça. Ils ne s'approcheront pas de la charge. Si on les oblige à rester à proximité, ils développeront un stress. Ensuite, ce sera le tour des hommes. Les bêtes vont tomber malades, les hommes auront des troubles inexplicables. Et un sorcier ne se contente pas que d'une charge. Il va les multiplier, et lancer des salves d'intention maléfiques. A force d'égratigner le destin, celui-ci finit par plier et le malheur s'abat. Heureusement, on peut utiliser des charges pour des choses bénéfiques.
- Des gris-gris, c'est ça ?
- En quelque sorte. Mais il faut faire extrêmement attention quand on joue à ça. On manipule des forces qui sont puissantes. C'est de la très haute tension. C'est un peu comme quand tu bricoles ton électricité, il vaut mieux mettre des gants ou couper le compteur, sinon tu risques ta peau. Fais attention à ça si tu te lances dans des rituels.
- Ca ne risque rien. Je ne sais pas où je peux me procurer de la bave de crapaud.
- Tu n'en as probablement pas besoin. Les rituels sont comme des sortes de méthodes mnémotechniques pour te plonger dans un état propice à projeter ton intention. Beaucoup de sorciers inventent leurs propres rituels. L'avantage des rituels clés-en-main, c'est qu'ils ont été utilisés souvent, qu'ils ont fait leurs preuves. Et plus souvent un rituel est utilisé avec succès, plus il devient efficace, un peu comme si tu repassais toujours le même pli, au bout d'un moment il devient permanent.
- Tu n'as pas un rituel qui m'apporte la richesse ?
- Tout de suite des considérations bassement matérielles. Commence par mettre une pièce en argent ou en or sous ton paillason. Tu peux aussi plier tes billets de banque dans le sens de la longueur. Ça ne te fera pas gagner au loto, mais ça t'évitera sans doute de finir aux restos du cœur.
- Plier les billets dans le sens de la longueur, ça, je le fais déjà. C'était une fille dans mon école qui m'avait dit de faire ça. Elle s'appelait Fauché, ça ne s'invente pas des trucs pareils. Ça ne m'a pas préservé des galères financières.
- Mais tu as toujours pu sauver les meubles, non ?

- C'est vrai. Je suis presque tiré d'affaire. Si je ne fais pas le con, dans trois ans j'ai remboursé mes dettes. Et là, je crois que je vais faire une sacré fiesta.
- Je peux t'aider, maintenant que je suis riche.
- Garde tes sous pour ton projet. Tant que j'ai du boulot, ça se rembourse doucement tout seul sans forcer. Après on verra. Je pourrais peut-être travailler avec toi dans ton centre de soins. Je te ferais ton site web, tes programmes de compta...
- Tu es super-romantique ce soir. Je te parle de magie, et toi tu me parles de fric et d'informatique.
- J'y reviens, à la magie. Il y a quand même quelque chose qui me dérange. Admettons que ce que tu m'expliques soit vrai...
- C'est vrai.
- ... et que Yann ait raison ...
- Il se trompe plutôt moins que la moyenne des gens.
- ... alors, s'il existe des bergers qui manipulent la réalité pour mieux asservir leurs moutons afin de leur tondre la laine sur le dos sans qu'ils rechignent, ça doit entraîner des dissonances pas possibles.
- C'est le cas. Prend Anne, par exemple. Une femme moderne, qui travaille, et se paye des plombs de transports pour se retrouver chez elle à faire tout le boulot, au point qu'elle m'a avoué qu'elle préférerait être femme au foyer. Elle est en pleine dissonance, entre le rêve faussé du « travailler pour être une femme libre » et la réalité quotidienne. Ca lui produit un stress pas possible. Au moins elle, elle ne prend pas de drogues, d'antidépresseurs ou de somnifères. Mais regarde tous ces gens qui en prennent, surtout des femmes d'ailleurs, parce qu'elles en ont bouffé jusqu'à la lie du rêve faussé. Chez les hommes, c'est plutôt les mythes de la carrière comme symbole de réussite sociale ou du progrès qui nous apporte chaque jour une vie meilleure...
- Jusqu'à ce qu'on vous jette comme une peau d'orange où qu'on réalise que le progrès apporte surtout des déchets et de l'aliénation.
- Mais comme on ne peut pas rejeter ces mythes auxquels on a tant cru, on gère ses dissonances à coup de cachetons, quand ce n'est pas la clope et la bouteille, hein, Antoine ?
- No comment. Tu pourrais te lever, s'il te plaît ? Je commence à avoir les jambes ankylosées.
- Toute réflexion sur mon poids sera très mal perçue.

Il alla se servir un verre de vin.

- Moi, dit-il, je te trouve délicieuse avec tes bras potelés, tes fesses généreuses et ta poitrine lourde. Ca te met en valeur. Je t'adore comme ça, ça me ferait suer que tu t'emmerdes avec des régimes alors que tu es magnifique. Et les cheveux courts, ça te va très bien. Ca te rajeunit.
- Merci. Moi ce qui m'inquiète, c'est que j'ai toujours de petits creux dans la journée, le soir.
- Mange une pomme ou du céleri si tu veux. Mais franchement, ça me ferait plaisir si tu pouvais m'indiquer un rituel qui te fasse oublier tout ça, que tu t'en foutes une bonne fois pour toutes, et que tu croques la vie à pleines dents. Tu vas te la pourrir, la vie, si tu fais gaffe à chaque fois que tu manges. Après tout, qu'est-ce que ça peut foutre du moment que ton charme opère ? Et moi, je suis complètement sous ton charme.
- Je sais. Je suis aussi victime de tous ces mythes qu'on a mis dans ma tête. En fait, je crois que ce dont j'ai envie, c'est d'effacer ce qu'on m'a obligée à me faire. Ces

rondeurs que tu dis apprécier, n'oublie jamais à qui tu les dois. En tout cas, moi, je n'oublie pas.

- Encore une charge que tu acceptes de porter. Balance-la. Fout-toi en. Tu es comme tu es, tu me plais ainsi, et si tu ne te trouve pas belle, regarde toi dans mes yeux. Dis-toi que même Marilyn Monroe se trouvait moche. Faut croire que Kennedy avait mauvais goût, et avec lui l'immense majorité des hommes, sans compter toutes les femmes qui ont essayé de lui ressembler. Regarde Lisa Minnelli, elle est moche comme un pou et pourtant elle dégage un charme fantastique. Regarde Marianne James, c'est un sex symbol, et il te faudrait encore pas mal d'années de régime Nutella-brioche pour atteindre son tour de taille. Alors fout-toi en. Même si tu avais la tronche de Lisa et le volume de Marianne, je serais toujours sous ton charme.
- Tiens, c'est une idée, ça. Je vais me faire une tête affreuse pour voir si tu me désires encore après.
- Chiche.

Elle alla dans la salle de bain et commença à se tartiner de fards criards, pas assortis et mal appliqués. Antoine regardait ça avec intérêt. Ca avait même tendance à l'exciter de voir avec quel talent elle ruinait la beauté de son visage. Au bout d'un quart d'heure, il ne la reconnaissait plus. Son visage était devenu un masque grotesque. Contre toutes attentes, il prit beaucoup de plaisir à lui faire l'amour ainsi.

Chapitre 36

La rentrée de Florence s'était passée sans surprise. Anne était revenue depuis deux jours, elle avait trouvé que sa nouvelle coiffure lui allait bien et Florence sentait que c'était sincère, même si elle avait bien perçu la surprise et l'incompréhension qu'Anne avait essayé de cacher.

Elle avait passé la matinée à papoter à droite à gauche, à faire le tri dans le courrier reçu et à s'amuser à penser à Antoine. Ce matin, lorsqu'ils s'étaient levés, elle avait joué avec lui et lui avait fait enfiler les collants qu'elle avait portés la veille. Elle s'était moqué de lui, avec ses poils plaqués sur les jambes sous le voile transparent, et l'avait préparé au jeu qu'elle lui destinait maintenant. Il avait accepté sans réticences, il acceptait maintenant presque tous ses jeux, il était temps de passer à quelque chose de nouveau.

C'est dans l'après midi qu'Anne lui annonça qu'elle était convoquée par sa direction. Elle savait ce qui l'attendait et l'accepta avec fatalité. Sa lettre de licenciement arriverait dans quelques jours, mais elle aurait droit à des indemnités bla bla. Elle l'avait annoncé à Anne qui avait piqué un coup de sang.

- Quoi ? avait-elle dit. Toi, tu vas me faire immédiatement ton CV que je l'envoie à ma boîte. On va bientôt reprendre l'affaire, on a besoin de gens qui connaissent le système, ils seraient bien cons de pas te prendre avec nous dans l'équipe. On va même faire une lettre de recommandation et la signer tous ensemble. Ca va pas se passer comme ça, je vais te le dire.

Florence savait que cela ne servirait à rien, ils avaient déjà une équipe en place et voulaient la limiter à trois personnes. Pourquoi la prendraient-ils ? Elle rédigea vaguement son CV, l'imprima et le donna à Anne avec ses remerciements. La seule intention d'Anne lui faisait du bien. Antoine l'avait prise dans ses bras et câlinée avec douceur. Elle se sentait de toute façon détachée de tout. Elle finit la journée en faisant des mots croisés, ostensiblement. Personne ne lui fit la moindre remarque.

Elle rentra seule ce soir là, elle n'avait pas envie de jouer. Elle ouvrit son réfrigérateur et en sortit la boîte en plastique dans laquelle elle avait mis la seringue dérobée chez Fairchild. Qu'est-ce qu'elle allait faire de ce truc ? Elle sentait qu'il y avait quelque chose de louche derrière ça, et que ça pouvait peut être lui donner un moyen de pression sur lui. Mais comment ? Faire analyser ça ? Où ? Et après ? Même si elle apprenait que c'était composé de dioxyde d'hydrogène et de chlorure de sodium, elle en ferait quoi ?

Elle s'était déjà concentré sur le cylindre de plastique, avait bien senti que cette fille en aurait besoin toute sa vie, et ça parce qu'on avait créé *intentionnellement* une vulnérabilité chez elle, comme elle en avait créé une infiniment moins grave pour Lassie. Qui avait fait ça, comment, elle l'ignorait. Elle avait juste l'image de cette infirmière qui paraissait attentionnée et dont Livia gardait un bon souvenir. C'était curieux. En tout cas, elle sentait que Fairchild était mouillé jusqu'au cou. Organiser des parties carrées pour ses relations de travail, ce n'est pas bien grave, mais participer à un réseau de prostitution en fournissant des produits expérimentaux, ça, c'était criminel. Car elle en était persuadée, le produit ne pouvait que venir de chez Fairchild. Elle n'en avait pas parlé à Antoine, ne savait pas si elle pouvait le mettre dans la confidence. Elle décida de ne rien décider pour l'instant et remisa la boîte dans l'armoire froide comme si elle mettait une assurance-vie dans un coffre.

Elle avait pris un rendez-vous dans le salon de Leila pour le lendemain soir. Antoine l'avait accompagnée chez elle à la sortie du bureau. Elle lui avait expliqué qu'elle allait lui présenter une amie. Ils se rendirent au salon. Antoine vit qu'il était le seul homme présent, des femmes

le regardaient avec ironie en échangeant quelques mots bas en français ou en arabe. Florence lui présenta Leila qui les fit entrer dans une cabine. Antoine compris ce que Florence avait manigancé quand il vit le bac de cire chaude à côté de la table recouverte d'un papier absorbant. Il ne rechigna pas, se déshabilla et s'étendit sur la table avec une pointe d'excitation et de honte. Leila commença par ses pieds et remonta le long des jambes pendant que Florence le taquinait et focalisait avec une pointe de sadisme son attention sur la douleur qu'il ressentait. Il supporta bien la douleur jusqu'en haut des cuisses et commença alors à se crispier. La séance de torture se prolongea jusqu'à ce que tout son corps soit glabre. Leila termina à la pince à épiler.

Il se regardait dans la glace de la chambre de Florence. Elle lui avait fait enfiler un body en vinyle luisant et lui avait offert une paire de bottines à talons moyens, l'avait maquillé et perruqué avec soin, et l'effet était surprenant. De loin, il ressemblait vraiment à une fille. Il fallait s'approcher de près pour distinguer quelques poils de barbe qui pointaient sous le fond de teint, sa pomme d'Adam, son absence de hanches et de poitrine et des cartilages un peu trop prononcés. Si on ne faisait pas attention, on y voyait que du feu.

Ils dinèrent rapidement, puis Florence lui prêta un imperméable et le mit en transe légère pour le préparer à la petite sortie qu'elle comptait lui faire faire ce soir. Cela fit à Antoine la même impression que lorsqu'elle l'avait envoyé faire le tour du quartier avec un voile, mais en plus intense cette fois. Il devait tout d'abord porter une attention extrême à sa démarche, ayant l'impression de trébucher à chaque pas dans ces chaussures qui devenaient une véritable torture, lui tordant les chevilles et lui égratignant la peau des pieds. Il faillit même avoir une crampe au mollet qui heureusement disparut d'elle même quand Florence le massa. Mais surtout, il avait l'impression d'avoir en permanence un projecteur braqué sur lui, sans la protection du voile. Il savait que c'était faux, et décida de ne plus penser qu'à parfaire sa démarche pour esquiver cette sensation à la fois gênante et excitante. Après un petit quart d'heure de marche, ils arrivèrent devant la porte opaque d'un club privé. Florence sonna, on les regarda à travers une ouverture dans la porte, puis un grand noir leur ouvrit et salua Florence.

Antoine se sentit soulagé quand la porte fut refermée. Il laissa son imperméable au vestiaire et regarda dans la salle. Le club était constitué d'une grande pièce sans fenêtre, peut être un ancien cinéma de quartier ou un café théâtre comme le laissait penser la scène au fond. Dans la salle et le long du bar, il y avait des hommes et des femmes dans des tenues si extravagantes qu'Antoine, après le soulagement de l'arrivée, se sentit soudain de nouveau mal à l'aise : il n'avait ni piercings, ni tatouages, ni cheveux colorés, ni talons vertigineux, ni combinaison moulante, ni maquillage extravagant, il ne portait ni menottes, ni colliers ni chaînes. C'était presque aussi gênant que dans la rue.

Antoine n'avait jamais mis les pieds dans un endroit pareil. Il savait que ça existait, mais n'aurait jamais eu l'idée de rechercher ce genre de place, surtout avec Fanny, qui l'aurait traité de pervers. Florence lui expliqua que pour ce soir, il devait seulement profiter du spectacle. Par la suite, il allait participer.

Pour l'instant, le spectacle était surtout dans la salle, qui était enfumée et mal éclairée. Sur scène, il y avait une cage et tout un attirail qui évoquaient à Antoine l'équipement d'une salle de gymnastique un peu particulière. Dans la salle, des clients dînaient sur de petites tables à la lumière d'une veilleuse. Florence s'assit sur un tabouret du bar et invita Antoine à faire de même. Il ne savait pas comment se mettre. Il finit par croiser ses jambes comme Florence le faisait.

On se serait presque cru dans la cour des miracles, sauf qu'ici il était clair qu'on avait à faire à des gens plutôt aisés. Le prix des consommations avoisinait celui d'une brasserie des Champs-Élysées. Le barman avait une tête de bouledogue patibulaire et était habillé comme

un Hell's Angel. Une fille à une table avait le visage couvert de piercings qui la faisaient ressembler à un phacochère, des pointes autour de sa bouche peinte en noir qui disaient : baisers tendres interdits, qui s'y frotte s'y pique. Un serveur aux bottes à plateforme et à la crête multicolore qui le faisait ressembler à un hybride de perroquet et d'échassier portait sur son visage un attirail orthodontique compliqué qui lui servait de bijou. La musique diffusait du hard rock à un niveau suffisant pour masquer les conversations, mais supportable à l'écoute. Florence commanda un coca et lui un verre de vin. Malgré la présence de Florence, il avait très envie d'une cigarette, même éteinte, pour se donner une contenance. Il y avait des petits rapiers avec des olives et des piques sur le bar. Il en prit une et commença à la mâchouiller.

- Tu viens souvent ici ? demanda t-il à Florence.
- J'y viens quelquefois, en général plus tard quand les gens ont fini de manger et que ça commence à s'agiter un peu. Ce soir, on va être raisonnable, c'est juste un premier contact, on ne va pas traîner.
- Cette fille avec les piercings, elle fait comment dans la journée ? Elle les enlève ?
- Elle ? Non, c'est une professionnelle assez sadique. C'est en quelque sorte sa tenue de travail.
- Elle fait comment pour embrasser quelqu'un avec ces pointes ?
- Elle fait mal. C'est ce que ses clients recherchent.
- Ca doit être marrant quand elle fait ses courses au supermarché !
- Elle envoi ses soumis faire les courses pour elle. De préférence dans une tenue bien humiliante. Tu pourras remarquer que j'ai été gentille avec toi, tu as un body superbe, un maquillage discret, de jolies bottines... Si tu regardes là bas, voilà ce qui aurait pu t'arriver.

Elle lui désigna quelqu'un qu'il eut du mal à distinguer dans la pénombre. Il devina que c'était un garçon. Il était vêtu d'un corset très serré qui lui faisait une taille de guêpe, le sexe et les fesses à l'air, des bas résilles et des bottes qui l'obligeaient à marcher sur les pointes.

- Il peut marcher avec ça ?
- Difficilement, dit Florence. Je suppose qu'ils sont venus en taxi ou qu'il les a mises en entrant. On ne tient pas longtemps avec un corset et des bottes comme ça. Je suppose qu'il s'entraîne depuis un bon bout de temps. Ca te tente ?
- Pas vraiment, j'ai déjà assez de mal avec les chaussures que je porte.
- Tes chaussures. Elles sont à toi maintenant, et tu devras t'entraîner régulièrement, le soir par exemple, jusqu'à ce que tu sois à l'aise avec. Met un pantalon assez long pour les recouvrir et va faire le tour de ton quartier. Essaie de marcher avec grâce, ce soir on aurait cru que tu étais bourré. Et là, c'est un talon pas trop fin, qu'est ce que ça aurait été avec des aiguilles.
- J'ai l'impression d'avoir un gros truc collé sous les pieds, comme quand tu fais de la randonnée et que tu ramasses un tas de boue sous tes chaussures.
- Oublie-les, tu devrais t'y faire vite, elles ne sont pas si hautes que ça, et le talon est suffisamment large pour que tu ne le prennes pas dans une grille. Tiens, ça s'anime un peu.

La fille phacochère dirigeait le type en corset et bottes de ballet vers la scène. Il avançait comme si il marchait sur un fil, utilisant ses bras comme balanciers pour ne pas perdre l'équilibre. Il se mit à quatre pattes pour monter les marches qui menaient sur l'estrade et dut s'accrocher aux barreaux de la cage pour se redresser, sous les coups de badine de son chaperon. Elle le fit entrer par l'arrière, attacha ses mains en hauteur et ses pieds en largeur, puis l'enferma. Elle le titillait du bout de sa badine, invitant d'autres dans la salle à participer

au spectacle. Un homme à la casquette de cuir monta sur scène, se plaça derrière la cage et pinça les tétons de son occupant.

- Regarde son sexe, dit Florence, il a une cage de chasteté. Ça se fixe autour du service trois pièces et ça maintient la bite en bas. Si tu ne bandes pas, c'est supportable, ça t'oblige juste à faire pipi assis. Sinon, ça fait un mal de chien. Et ça interdit tout plaisir sans l'accord de madame.
- J'espère que tu n'as pas envie de me mettre un truc pareil !
- Pour toi, ce serait contre-productif. J'ai eu assez de mal à te faire bander, c'est pas pour t'en empêcher, et maintenant que tu es épilé et que tu portes des collants, je ne pense pas que tu vas céder à la première fille venue, tu risques de lui faire une surprise qui mette fin prématurément à votre histoire d'amour. Sauf si c'est une dominatrice comme moi, bien sûr. Mais tu es amoureux de toutes façons, alors...
- Les bottes du type sont fascinantes.
- C'est un peu trop extrême à mon goût. Avant d'essayer ça, apprend à marcher correctement avec des talons ordinaires. Bon, tu as vu l'endroit. La prochaine fois, tu hésiteras moins à venir avec une tenue plus provocante. Et peut être même entrer dans la cage ?
- Je ne vois pas ce qu'il peut y avoir d'excitant à se faire tripoter par des inconnus.
- Tant que tu n'as pas essayé, tu ne peux pas savoir. Regarde le type, là bas. Il n'a pas l'air de s'ennuyer. Et vu comme il se tortille, ça doit chauffer dans son entrejambe.

La musique venait de changer et Antoine fut surpris d'entendre la reprise du Boléro de Ravel par Frank Zappa, déclinée en reggae, rock et fanfare. Avec ce qu'il voyait, ça faisait une bande son parfaitement surréaliste.

- Les gens qui sont ici, dit Florence, cherchent une bulle de rêve. Le rêve qu'ils trouvent ici est un exorcisme de toutes les frustrations, toutes les dissonances qu'ils ressentent dans leur rêve quotidien. Ça se développe de plus en plus, les machines à rêve. On a des clubs-hôtels dans des pays du tiers monde qui vous donnent l'illusion de vivre comme un millionnaire dans un palace, alors que les prestations qu'on vous offre ne dépassent pas celles d'une cantine d'entreprise. On a des spectacles de pseudo-musique classique avec costumes clinquants et pyrotechnie qui vous donnent l'illusion d'assister aux grandes eaux de Versailles avec le Roi-Soleil, alors que c'est un plagiat frelaté qu'on vous sert. On vous vend des plats tout prêts signés de grands chefs qui ne contiennent qu'une chimie savante d'arômes de synthèse pour faire passer des résidus de viandes insipides et de légumes blettes. On vous vend des aliments censés faire maigrir qui en fait vous donnent faim, quand ils ne vous donnent pas pire. Ici au moins, il y a quelque chose d'authentique, de spontané. C'est du rêve, bien sur, mais infiniment plus honnête que tout ce que je t'ai cité. Le gars qui se trémousse dans la cage, il y prend vraiment du plaisir.
- C'est ça, le monde qu'on nous prépare. Un rêve de réussite sociale et de liberté le jour, et un rêve de sexe et de luxe la nuit. Sauf que c'est tout en toc.
- Le monde du SM existe depuis longtemps, Sade ce n'est pas nouveau, mais c'était réservé à une certaine élite. Aujourd'hui, ça s'est démocratisé, mais ça a gardé un côté artisanal plutôt sympa. On n'a pas encore de chaînes de donjons, même si il y a toujours des chaînes dans les donjons. Ce n'est pas si en toc que ça.

La file phacochère était descendue de la scène et se dirigeait vers le bar. Elle salua Florence.

- Bonsoir Laure, lui répondit elle. Mon nouveau soumis est fasciné par tes piercings. Il se demandait quel effet cela devait faire quand tu embrassais.
- Il s'appelle comment ?

- Antoine.
- Je peux lui faire une démo, si tu veux.
- Vas-y mollo. C'est son baptême de l'air.
- Descend ! Met les mains dans le dos ! Penche la tête et ouvre la bouche !

Antoine eut un instant d'hésitation, regarda Florence qui inclina la tête en signe d'approbation. Il fit ce que Laure lui demandait, ouvrit la bouche et eut soudain l'impression qu'une bête fauve lui sautait à la gueule. Elle lui plaquait la tête d'une main contre sa bouche tout en lui tordant un bras dans le dos. Ses pointes meurtrissaient douloureusement sa chair pendant qu'il sentait sa langue explorer la sienne. Il sentit une montée d'excitation. Elle le relâcha.

- J'y ai bien ruiné son make-up, à ton soum, dit-elle avec un fort accent parigot. Il est bien mieux comme ça, avec du noir en travers de sa gueule. J'espère que t'as aimé, fils de pute, sinon j'te file un vrai coup de boule. Y pourrait dire merci ! Faut y apprendre la politesse ?
- Merci, dit Antoine.
- Merci qui ? Merci mon chien ?
- Merci madame.
- Faut y arracher les mots d'la bouche à c'lui là. Si tu veux, je peux te le dresser.
- Il débute. Laisse-lui le temps de découvrir. Lui, c'est du très soft et toi, tu fais dans le méchant. Ca ne boxe pas dans la même catégorie. Sinon, quoi de neuf ?
- J'commence à avoir un nom dans la place. J'fais même dans l'luxe. J'ai fais une séance avant-hier dans un super palace. T'aurais vu la gueule des larbins quand y m'ont vu débarquer. Y z'avaient réservé un salon, des bourges friqués, costard de luxe et tocantes m'as-tu vu. Y'avait deux putes, des filles de l'est. Elles sont toutes complètement camées, ces nanas, j'sais pas à quoi.
- Un truc qui s'injecte ?
- Oui, ça m'a fait bizarre quand j'les ai vues se fixer dans le cul aux chiottes, de mon temps c'était dans l'bras, là c'est nouveau.
- Tu leur as demandé ce que c'était ?
- Ben oui, mais elles m'ont regardé avec un air de mauvaise nouvelle, genre te mêle pas d'ça, j'ai pas insisté, j'avais autre chose à faire. En tout cas, c'est un truc nouveau qu'j'ai pas encore essayé. En ce moment, y'a tellement de trucs qui circulent, c'est dingue. La CC, avant, c'était du matos de luxe, aujourd'hui ça s'vend dans la rue. La drepou, c'est super discount. Y'a que le chichon qu'est toujours du rocaïn de merde. Tu comprends ça, toi ? On a Amsterdam à côté, et c'est la galère pour trouver d'la beuh correcte. Et l'ouverture des frontières, c'est que pour les immigrés ? Ca donne envie de voter FN.
- Fais gaffe, s'ils arrivent au pouvoir, tu seras la première à partir pour Drancy.
- T'inquiètes, j'ai des clients dans la maison. Sinon j'ai fait un film. Un fist sur une nana en gros plan. Bien défoncée aussi, la nana, et des deux bouts. Les mecs de l'équipe étaient super sympa et c'était bien payé. J'me dit qu'j'ai quand même eu d'la chance de foutre le camp d'chez moi. Sinon, c'était la charcuterie avec mes vieux, t'imagines. Quitte à travailler de la viande, je préfère ça. De toutes façons dans c'monde de merde, faut faire sa pute, et quitte à être pute, autant l'faire à donf, et nous les domi, on est les aristos des putes. Plutôt ça que caissière. Mais faut pas l'dire. Ca va susciter des vocations. Y'a d'plus en plus de filles qui s'y mettent en amatrice, ça nous fout la concurrence, c'est la mort du p'tit commerce.
- Tu n'as pas l'air de t'en tirer trop mal.

- Oh non, mais j'ai investi. J'ai un loyer pour mon donjon et des crédits pour l'équipement, et c'est du crédit au black, les banques elles me prêtent pas quand elles voient ma gueule, et le local, c'est mon mec qu'a signé l'bail. J'suis condamnée au rendement. Bon, j'y vais, y'a mon client qui va être trop cuit. Il a déjà éjaculé une fois dans sa cage, va falloir que j'le vide.

Elle remonta sur scène et commença à détacher l'homme enfermé dans la cage.

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire de came, demanda Antoine, tu ne veux pas te piquer ? Ou pire, me piquer ?
- Non, t'inquiète pas. C'est juste un truc qui m'intrigue. Une coïncidence.
- Ca a un rapport avec Fairchild, c'est ça ?
- Bonne intuition.
- Il fait aussi dans le trafic de came ?
- Ca t'étonne ? Tu sais, entre les médocs et la came, la seule chose qui change c'est la façon dont on les utilise. L'opium, la cocaïne, la morphine, ce sont aussi des médicaments, même l'herbe, c'est utilisé pour atténuer les effets indésirables de certains traitements.
- Il a essayé de te refiler des trucs ?
- Non. Mais l'autre soir, il y avait une fille, une fille de l'est aussi. Elle se piquait. Je l'ai un peu sondée. Je ne sais pas quel produit elle s'injectait, mais j'ai senti que sans ça elle pouvait crever. On lui avait fait quelque chose pour qu'elle ait besoin de ça.
- Mais pourquoi ? Depuis que je te connais, j'ai vu des trucs incroyables, mais que quelqu'un puisse prendre plaisir à rendre une nana malade pour qu'elle ait besoin d'un médicament toute sa vie, c'est...
- C'est un très bon moyen de l'asservir, surtout si elle n'a pas d'autres possibilités de se procurer le traitement que par ses employeurs. Le truc était dans un flacon qui portait une étiquette banalisée, comme si ça avait été imprimé sur une bécane de bureau. Je pense pas qu'on trouve ça en pharmacie.
- Laisse-moi deviner, tu as pris le flacon ?
- Non, la fille aurait pu en crever. Mais j'ai fait un prélèvement. Et je suis bien avancée, je ne sais pas quoi en faire.
- On peut peut-être le faire analyser ?
- Et après ? Ca t'avancera à quoi de savoir ce qu'il y a dedans ? En prime, le labo risque de se poser des questions.
- Tu devrais peut être en parler à Julie. Elle pourrait mener une enquête là dessus.
- Tu oublies que Fairchild n'hésitera pas à me liquider si je parle.
- Elle n'est pas obligée de citer ses sources. Elle peut dire que c'est une de ces filles qui lui a donné l'échantillon.
- Peut être. Je vais y réfléchir. On va rentrer. Si on veut pouvoir se lever demain, il ne faut pas tarder. On reviendra un autre jour.

Elle régla les consommations au bouledogue. Florence effaça l'éraflure noire que Laure avait faite en travers de la bouche d'Antoine. Cette histoire leur trotta dans la tête pendant tout le trajet, à tel point qu'ils ne remarquèrent même pas une bande de jeunes qui se moquaient méchamment de la démarche titubante de cette femme peu féminine et visiblement éméchée qui se faisait raccompagner chez elle par une amie.

Chapitre 37

Antoine pinçait son nez et soufflait fort alors que l'avion achevait sa descente vers l'aéroport de Fiumicino. C'était ce qu'il détestait le plus en avion, lorsque la pression dans la cabine augmentait lors de la descente ; ses oreilles se bouchaient alors, les sons n'étaient plus que des grésillements aigus et il ressentait une douleur atroce jusque dans les os de son visage. Alors il soufflait, toussait, se mouchait, avalait un peu d'eau pour tenter d'équilibrer la pression dans son oreille interne avec celle de l'atmosphère. Certains commandants de bord la rétablissaient progressivement, d'autres le faisaient plus brutalement. Là, il était tombé sur une brute. Il fut soulagé d'entendre deux petits « plop ! ». La douleur cessa aussitôt et le son fut rétabli juste au moment où les roues du train d'atterrissage touchaient le sol.

Il avait bataillé ferme avec son employeur pour pouvoir voyager comme il le souhaitait. Il ne voulait pas partir le matin même de sa première réunion avec TellTech, se lever à quatre heures pour monter dans un taxi réservé la veille, passer les contrôles de sécurité de plus en plus tatillons avec un regard de fin de nuit blanche, arriver le costume froissé et la mine assortie quand ce n'était pas la tasse de café qui se renversait sur votre chemise à la faveur d'un trou d'air, tout ça pour assister à des réunions soporifiques où il devrait lutter contre une torpeur envahissante et repartir le soir pour arriver chez son chat à onze heures, épuisé. Il voulait arriver la veille, avoir le temps de se poser, prendre un bain chaud, un bon repas, une nuit reconstituante, un petit déjeuner copieux en lisant le journal, des petits bonheurs simples qui aident à bien démarrer une journée qu'il voulait productive. Il commençait une nouvelle mission, c'était sa seule chance de faire une bonne première impression.

Il voulait aussi passer le week-end à Rome pour pouvoir rencontrer le mystérieux correspondant de Yann. La réunion avait lieu un vendredi. Ses employeurs avaient été sensibles à l'argument qu'en prenant un retour le dimanche ils bénéficiaient d'un tarif touristique qui compensait largement le prix d'une nuit d'hôtel. Ils avaient accepté pour le billet, mais pas pour les nuits d'hôtel qui resteraient à ses frais. C'était d'une mesquinerie complète mais Antoine y était habitué, ça devenait tellement la norme dans son milieu professionnel, et probablement au delà. C'était dans l'air du temps.

Ses collègues avaient organisé un pot de départ pour tourner la page ; Ariel, Romain et Anne resteraient en place, pour eux rien ne changerait d'autre qu'un surcroît de travail et des sujets de conversation en moins. Luc ne savait pas encore à quoi on le destinait, probablement un boulot semblable dans un autre service. Florence avait accepté l'offre qu'on lui avait faite de partir à cette occasion moyennant une indemnité plutôt que d'attendre la charrette de Noël et lui, il était à Rome pour qu'on lui explique le travail qu'il aurait à faire pour assurer le passage de l'ancien monde au nouveau.

Débarqué dans un terminal fraîchement construit et totalement impersonnel, il traversa d'interminables couloirs équipés de trottoirs roulant hors-service, monta dans le premier taxi venu et indiqua l'adresse de l'hôtel où il avait réservé sur Internet. Le taxi serpenta dans une circulation anarchique ; ici, les signaux routiers étaient purement décoratifs, le passage aux carrefours se faisait au culot sous le regard bonhomme des carabiniers. Son expérience de la conduite en Italie lui avait appris que seuls les véhicules munis de plaques étrangères étaient tenus de respecter le code de la route.

Le taxi traversa la Via del Mare et bifurqua un peu plus loin pour le déposer devant l'entrée d'un hôtel d'une grande chaîne américaine où il avait pu bénéficier d'une réduction à l'aide des points qu'il accumulait sur sa carte de crédit du temps où il était riche. Un portier vint lui ouvrir la porte. Il n'avait qu'une petite valise de cabine et un cartable et refusa qu'on lui porte ses bagages. Il n'avait pas donné de pourboires depuis tellement longtemps et développé un tel réflexe de réfréner toutes dépenses qu'il préférait éviter les situations où c'était l'usage.

Comme il en avait l'habitude en voyage, il s'adressa à la réception en anglais. On lui répondit dans un français parfait, ce qui le vexa beaucoup, lui qui pensait que son accent n'était pas trop identifiable.

- Monsieur Cardan, dit il en scrutant l'écran de son ordinateur, eh bien... je ne vous vois pas dans la liste des réservations...

Et merde, pensa Antoine, ça commence bien. Trouver une piaule de dernière minute à Rome, c'était mission impossible. Les hôtels y étaient pleins toute l'année ou presque. Ca lui était déjà arrivé, en d'autres temps et lieux, de passer une nuit dans une salle d'attente de gare, faute de chambre. C'est le genre d'expérience qu'on n'a pas envie de renouveler.

- Non monsieur, je ne vous vois pas non plus pour un autre jour...
- Mais je vous ai envoyé un fax et un email, et vous me l'avez confirmé...
- Vous pouvez me montrer le message ?
- Non, je n'avais rien pour l'imprimer chez moi.
- Vous êtes sûr que vous avez réservé chez nous ?
- Absolument sûr.
- Alors, attendez... nous avons deux établissements... oui, voilà. Vous êtes réservé pour le Golf, pas le Roma. Je vous appelle un taxi, c'est à deux pas.

Les plaisirs du voyage, se dit Antoine. On croit que tout est arrangé, bordé, vérifié, et il y a toujours quelque chose qui dérape. Et là, ce n'était pas bien grave. Il se rappelait de la fois où il avait été voir un client en Allemagne ; il avait appris que le plafond de sa carte de crédit était atteint au moment de payer sa note d'hôtel. Un grand moment de solitude.

Il monta dans un nouveau taxi qui le déposa dix minutes après devant un nouvel hôtel plus moderne, large et peu élevé, construit au bord d'un terrain de golf dans ce qui ressemblait à une ancienne zone industrielle en cours de réhabilitation. On mit à sa disposition une chambre spacieuse dont les fenêtres donnaient sur une pelouse verte qui faisait oublier la grisaille du voisinage. Une bulle de verdure artificielle dans un immense terrain vague.

Après une rituelle tournée d'inspection de la literie, du minibar et des cosmétiques de courtoisie dans la salle de bain, il s'apprêta à se faire couler un bain chaud et moussant lorsque le téléphone sonna. Un signor l'attendait à la réception. Il ne comprit pas bien le nom qu'on lui annonçait.

Antoine enfila sa veste et se rendit dans le lobby. A côté du comptoir de la réception, il y avait un petit homme assez âgé aux cheveux gris mi-longs, mince à en être sec, au visage allongé en serpe qui lui fit penser à celui de Zappa. Il devina que c'était Iginio et s'en étonna. Il avait donné à Yann les coordonnées de l'autre hôtel. Peut être ce type avait fait le même parcours que lui, ou avait téléphoné, il ne savait pas, en tout cas il n'avait pas perdu de temps, Antoine ne pensait pas avoir de contacts avec lui avant vendredi soir.

- *Signor Cardano ?* dit le petit homme.
- Je... *no parlo italiano. Signor Iginio ?*
- *Si.* Je parle français. Vous avez fait bon voyage ?
- Très bon, merci. Je ne m'attendais pas à vous rencontrer si vite.
- Je voulais juste vérifier que vous étiez bien arrivé. Nous aurons besoin de plus de temps pour discuter. Je suppose que vous voulez vous reposer après votre voyage.
- Je vais me coucher tôt, mais nous avons le temps de boire un verre.
- Installons-nous plutôt un peu plus loin dans le lobby. Les serveurs de bars m'agacent à laisser trainer leurs oreilles partout.

Il y avait de petites tables rondes avec des fauteuils moelleux. Ils s'installèrent à l'une d'elle, un peu en retrait. Un serveur en uniforme passa leur proposer de prendre une boisson. Iginio

le chassa sans le regarder mais Antoine le rattrapa et commanda un bourbon, en souvenir du bon vieux temps. Iginio et lui échangèrent des propos mondains en attendant que le whisky leur fût servi avec un assortiment de fruits secs. Le serveur nota le numéro de sa chambre et lui fit signer la facture.

- Yann vous a-t-il expliqué ce que je comptais faire ? demanda-t-il.
- Il m'a simplement indiqué qu'un ami à lui était à Rome à partir de jeudi et qu'il aimerait visiter le Vatican. Mais avec Yann, nous nous comprenons entre les lignes. Je sais que vous allez nous aider à communiquer sur Internet.
- Exactement. Je dois installer pour ça un programme sur votre ordinateur et vous en expliquer le fonctionnement. Ca vous permettra de vous échanger des messages dissimulés dans des informations banales, des photos de vacances par exemple. Mais ça ne marchera que pour des messages assez courts. Si vous avez besoin d'expédier de gros documents, il faudra trouver autre chose.
- On va commencer par des choses simples. Yann et moi nous n'avons pas besoin de parler beaucoup pour nous comprendre. Il suffit parfois d'une simple allusion à un texte pour dire beaucoup de choses.
- Justement, je vous remettrai un livre. C'est un dictionnaire franco-italien. Yann a le même. Comme ça, vous pourrez faire référence à des mots en indiquant la page et la position.
- C'est un vieux code encore utilisé par l'église.
- Et pas que par l'église. Ca permet en prime d'envoyer plus de mots dans une image que si le message était écrit directement. Vous devriez pouvoir échanger plusieurs lignes de texte par image. Le programme ajoute du grain à la photo, comme si elle était de mauvaise qualité. Plus le message est long et plus la dégradation est visible. Si elle est trop apparente, coupez le message en morceaux et expédiez plusieurs photos.
- Nous communiquons déjà beaucoup d'une manière analogue, en dissimulant nos messages dans des images. Par exemple, lorsque Yann m'a annoncé qu'un ami à lui venait à Rome, j'ai tout de suite compris de quoi il s'agissait car il m'avait dit qu'il connaissait quelqu'un qui pourrait l'aider à mettre en place une communication sûre par le réseau. Ensuite, il m'a parlé de ce « cher dieu du soleil égyptien » et il ne m'a pas fallu longtemps pour deviner le nom de votre hôtel. Enfin, c'est mon instinct qui m'a fait choisir celui-ci plutôt que l'autre.
- Et comment connaissez-vous mon nom ? Vous m'avez fait appeler à la réception...
- Vous avez un ancêtre célèbre ici. Nous en avons un peu parlé.
- Mais comment saviez-vous qu'il faisait allusion à mon nom quand il vous en a parlé ?
- Ca, je ne peux pas vous l'expliquer.
- Vous avez perçu son intention de vous dire mon nom, c'est ça ?
- On peut le dire comme ça, oui. Pour installer votre programme, je suppose que le mieux serait que vous veniez au Vatican samedi matin. Combien de temps vous faut-il ?
- Un peu plus d'une heure. Je présume que vous avez une connexion à Internet et un lecteur de CD ?
- Bien sûr. Alors, passez vers dix heures à cette adresse. Montrez cette carte au chauffeur de taxi et au gardien à l'entrée. Il me fera prévenir. Ca nous laissera le temps de discuter et ensuite vous pourrez visiter le musée si vous le souhaitez. Mes bureaux sont juste à côté.

Antoine jeta un coup d'œil à la carte de visite. Elle était sobre, un nom, une adresse, pas de sigle ni de logo. Quand il releva les yeux, Iginio avait disparu.

Il finit son verre et repartit dans sa chambre, se fit couler un bain et s'y plongea avec délectation. Ensuite, il se rhabilla, ouvrit grand la fenêtre et s'alluma une cigarette en regardant tomber les derniers rayons du soleil. Il fumait beaucoup moins, mais loin de Florence son addiction reprenait le dessus.

Il s'offrit un repas copieux au restaurant de l'hôtel. C'est en Italie qu'il avait découvert qu'il pouvait aimer les artichauts, avant il rangeait ça dans la catégorie « long à cuire, chiant à manger, pas terrible au goût et beaucoup de déchets », mais les petits artichauts marinés en entrée ou en sauce avec des pâtes l'avaient fait changer d'avis. Il en prit en *antipasti*, puis avec l'incontournable plat de pâtes, et termina avec un poisson accompagné de *verdura*, le tout arrosé d'un bon vin rouge local. L'estomac plein, il se rendit au bar pour savourer sur la terrasse un verre de *grappa* avec une cigarette, malgré la fraîcheur du soir. Revenu dans sa chambre, il s'endormit d'un bloc et se réveilla le lendemain avec un brouillard épais dans la tête qu'un petit déjeuner tonique fit disparaître.

Le taxi le déposa à neuf heures devant un immeuble d'affaire de la périphérie de Rome. Il présenta son passeport à l'accueil et un homme assez grand d'une cinquantaine d'années descendit l'accueillir. On lui donna un badge et ils prirent un ascenseur pour monter dans les bureaux de la société qui développait le nouveau système.

Antoine était étonné de voir qu'il n'y avait guère plus d'une dizaine de personnes qui travaillaient ici sur un plateau d'une petite centaine de mètres carrés qui bourdonnait des bruits des voix, des téléphones et des machines. Seul le grand chef avait droit à un bureau isolé. Un coin du plateau avait été aménagé en cafétéria. On lui offrit un café à l'italienne, sorte de potion magique concentrée gorgée de sucre et de caféine, qui se gobait en deux gorgées et vous faisait l'effet d'une décharge électrique. Il y avait un des employés qui fumait une cigarette en parlant dans son *telefonino*, et Antoine se permit d'en allumer une. On lui fit signe que non. Le type qui téléphonait bénéficiait d'un privilège.

On l'informa qu'il allait assister à une réunion vers dix heures mais qu'en attendant il fallait qu'il attende ici. Vers neuf heures et demie, il entendit une sorte de gong synthétique et vit tous les employés se réunir en cercle au milieu de l'*open space*, l'homme à la cigarette se plaçant au centre. Il regarda cela avec surprise. Le fumeur privilégié prit la parole en italien. Antoine devinait quelques mots, il était question d'objectifs, de résultats... Puis il donna à tour de rôle la parole à chaque employé qui déroulait à tour de rôle ce qui ressemblait à une sorte de confession. A la fin, il refit un *speech* sur le ton d'un entraîneur sportif et fit scander au groupe le nom de la société, puis il tapa dans ses mains et le cercle se brisa, certains employés revenant à leur bureau, d'autres se massant autour d'un mur ou étaient collés des dizaines de *Post-It*. L'homme qui l'avait accueilli revint vers lui.

- Vous avez l'air surpris, lui demanda t-il.
- Je me suis un moment demandé si je n'étais pas tombé dans une secte.
- Oui, ça surprend un peu ces réunions de motivation. On en fait une tous les matins, la présence de tous est obligatoire et si quelqu'un est absent ou en retard, il doit payer une amende. Le *coach* nous rappelle nos engagements d'objectifs, et nous devons à tour de rôle indiquer à quel point de réalisation nous en sommes, et à quoi nous nous engageons pour la journée.
- Et si vous ne tenez pas vos engagements, vous avez aussi une amende ?
- C'est l'équipe qui est collectivement responsable. Si un employé s'engage sur un objectif et ne l'atteint pas, nous perdons tous nos primes. C'est pour ça que si un collègue flanche, tout le monde va faire pression sur lui pour qu'il renégocie ses propres objectifs ou qu'il mette les bouchées doubles. Et ça marche ! Depuis que nous avons mis en place cette méthode, nous avons une productivité décuplée pour nos équipes.

- Je n'avais jamais entendu parler de cette méthode, mais je parie que ça vient des Etats-Unis.
- En effet. C'est dérivé d'une méthode de conduite de projet informatique qui fait partie des méthodologies « agiles ». En fait, avec ça, on a plus besoin d'encadrement, l'équipe s'encadre elle-même. En plus, tout le monde est au courant de ce que font les autres, ça évite de se retrouver avec des personnes irremplaçables.

C'est merveilleux, se dit Antoine, on a inventé le poulailler où les poules se plument elles-mêmes. Comme ça on peut les mettre plus vite au four. Son hôte le guida vers une salle de réunion qui lui rappela celle de la Banque, sans fenêtres, une grande table ovale noire entourée de chaises pliantes, des murs blancs et un vidéoprojecteur accroché au plafond. Il s'installa sur le côté et fut bientôt rejoint par trois autres personnes qui le saluèrent en italien ou en anglais. Ils avaient tous un ordinateur portable qu'ils posèrent sur la table et ouvrirent. Antoine était le seul à n'avoir qu'un bloc-notes et un stylo. Il se sentait aussi gêné que lorsqu'il avait été dans ce club avec Florence et que sa tenue lui paraissait voyante par excès de discrétion.

Son hôte se plaça en bout de table dos au mur blanc qui servait d'écran. Il brancha son portable sur un câble qui sortait d'un trou au milieu de la table, alluma le vidéoprojecteur, puis ferma la porte et tamisa les lumières. Sur le mur s'affichait le logo de la société qu'Antoine avait déjà vu à la Banque.

Il se livra à une présentation brève de la société qui laissa les autres participants de marbre. TellTech était une de ces entreprises constituée de petites entités disséminées en Europe, qui travaillait au départ pour la défense et qui s'était diversifiée par la suite dans le monde bancaire, fort de son expérience de la sécurité. L'orateur enchaîna sur une présentation générale du nouveau projet qui n'apprit rien de bien nouveau à Antoine. Il luttait contre l'envie de débrayer et de rêver à autre chose en s'efforçant de prendre des notes et de poser des questions.

Ses collègues l'abandonnèrent pour la pause de midi. Il se retrouva seul dans une *trattoria* voisine qui servait une nourriture correcte et un vin lourd comme du mercure. Il fit une petite marche dégrisante avant de retourner dans les bureaux.

L'après midi fut plus productive. Deux techniciens lui expliquèrent quelles étaient les données dont ils auraient besoin. Antoine accumula un bon stock de tableaux et de schémas. Restait à voir à quoi correspondaient ces informations dans l'ancien système, et comment on allait pouvoir les adapter. Il repartit à son hôtel avec une ramette de feuilles en plus dans son cartable, et une liste des coordonnées de ses correspondants.

Il avait la tête lourde et passa la soirée comme la veille, bain chaud et repas copieux à l'hôtel. Après une nuit sans rêves et un solide petit déjeuner, il sauta dans un taxi et lui montra la carte qu'Iginio lui avait donnée. Le taxi se fraya un chemin dans une circulation dense et anarchique, mais ne prit pas comme Antoine s'y attendait la direction de la place Saint-Pierre. Il le déposa devant une petite porte située de l'autre côté de la cité du Vatican. Antoine paya et se dirigea vers l'entrée. La porte était ouverte et il y avait un gardien à l'intérieur. On se serait cru dans un vieux commissariat.

Le gardien examina la carte qu'il lui tendait, lui demanda son passeport puis passa un coup de fil. Quelques minutes après, Iginio vint le chercher et le guida dans un enfillement de couloirs et de portes jusqu'à un bureau aux murs masqués par d'immenses bibliothèques vitrées. De la fenêtre on apercevait les jardins. Iginio ferma la porte et alla s'asseoir derrière un bureau dont Antoine fut incapable de dire l'époque ; vénérable, sans doute.

- Bien, dit Iginio, nous sommes tranquilles pour parler. Racontez-moi comment vous avez rencontré Yann.

Son regard avait changé. Plus dur, plus froid, plus transperçant que ce qu'il avait perçu à l'hôtel. Il n'essaya pas de lui mentir. Iginio arrivait à lui tirer les vers du nez avec une facilité déconcertante. Antoine se dit que ce type aurait fait un flic hors du commun. Mais peut être était il flic ? Après tout, Antoine ignorait son rôle au Vatican. Il devait bien y avoir une police ici aussi.

- Que savez-vous des bergers ? demanda Iginio.
- C'est un groupe de gens qui écrivent l'histoire dans l'ombre.
- C'est à peu près cela. Mais des gens qui écrivent l'histoire dans l'ombre, il y en a toujours eu. Pourquoi pensez-vous qu'ils nous préoccupent tant aujourd'hui ?
- Parce qu'ils sont sur le point de mettre en place une sorte d'empire mondial, et que si cet empire s'effondre, c'est toute la planète qui suit.
- C'est une des raisons. L'autre est liée au fait que la construction même de cet empire est telle qu'il s'effondrera. Parce qu'il est basé sur une manipulation de la réalité qui entraîne des dissonances qui finiront par briser ses structures comme un son aigu peut briser du verre. De tous temps, des élites ont dirigé les peuples avec des mensonges, relisez l'Art de la Guerre de Sun-Tzu ou le Prince de Machiavel. Mais avant, ces élites agissaient à visage découvert. On savait qui était le prince. Les mensonges s'appuyaient sur le patriotisme ou sur la religion. Ici, tout a changé. On bâtit des mensonges sur du vide. Un empire mondial est condamné à être multi-culturel malgré tous les efforts qu'on fait pour uniformiser la culture. S'il y a plusieurs religions et pas de patrie, sur quoi allez vous vous appuyer pour construire vos mensonges ? Alors on fabrique du mythe à longueur de colonnes, la « menace » terroriste aujourd'hui, les extra-terrestres demain.
- Mais les gens ressentent une souffrance quand ils perçoivent que la réalité qu'on leur construit ne correspond pas à ce qu'ils ressentent.
- Tout d'abord, on éduque aujourd'hui les gens à ne pas écouter leurs intuitions, ou plutôt à n'écouter que les « intuitions » consuméristes qu'on leur a inculquées. Et si quelqu'un perçoit la dissonance, il va fabriquer une explication pour la justifier. De plus on dispose aujourd'hui de nombreux produits qui diminuent l'intuition et rendent les gens plus aptes à accepter une réalité faussée. Pourquoi croyez vous qu'on ajoute à l'eau courante des fluorides ?
- Parce que c'est bon pour les dents...
- En usage externe, oui. Mais ingérés, les fluorides sont des neurotoxiques qui diminuent l'intuition. Ce sont les Nazis qui découvrent cela. Mais le plus grave, à mon avis, c'est que parmi ces bergers, il y en a qui se nourrissent de la souffrance.
- Comment cela ?
- Certains de ces bergers, pas tous, sont des intoxiqués de la souffrance. Ils en ont besoin comme un drogué a besoin de sa came. Il leur en faut toujours plus. Alors ils en fabriquent. Et pour eux, la perspective de l'effondrement d'un empire planétaire correspond à l'extase ultime, avec le cortège de souffrances qu'elle entraînera. Ils feront tout pour que cela se produise.
- Vous pensez que ce type dont je vous ai parlé, Fairchild, est l'un d'entre eux ?
- C'est un chien de berger. Les vrais bergers sont ailleurs, autour de lui, mais lui n'est qu'un valet de rang. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'est pas dangereux.
- Qu'est-ce qui pourrait, d'après vous, contrer leurs plans ? Informer ? Argumenter ?
- Vous pouvez toujours essayer, vous prêcherez dans le désert, si vous commencez à être entendu cela provoquera une contre réaction qui vous broiera, et plus vous argumenterez plus vous provoquerez de réactions. On fera des amalgames pour vous

discréditer. Lorsque quelqu'un a un mythe bien ancré dans la tête, il va déployer des trésors d'imagination et de mauvaise foi pour défendre ce à quoi il a cru. Non, le seul moyen de contrer la mauvaise foi, c'est la foi authentique.

- C'est ce que l'Eglise essaye de faire ?
- Sans grand succès. Nous avons une histoire bien lourde à porter. Lorsque vous visiterez le musée, vous y verrez une belle collection de globes terrestres, certains forts anciens. Lorsque l'église a forcé Galilée à abjurer, elle savait pertinemment qu'il avait raison, mais il fallait entretenir le mythe de la terre plate, car remettre ce mythe en question, c'était ouvrir la boîte de Pandore de la remise en question de tout le reste. Comme aujourd'hui, remettre en cause les mythes du progrès, de la supériorité du modèle occidental, de la guerre contre le terrorisme, d'Al-Qaïda, de la liberté, des droits de l'homme, de la démocratie, tout cela vous vaudra d'être forcé d'abjurer publiquement, si on ne vous brûle pas tout vif. Regardez toutes ces lois qu'on fait voter pour pénaliser ceux qui voudraient penser différemment. Regardez ces gens qui veulent éduquer leurs enfants loin de ces mythes et qu'on force à rentrer dans le rang à coup d'assistants sociaux qui vont expliquer de force aux gamins qu'il faut s'incliner devant les bienfaits de la télévision ou d'internet.
- On n'en est pas encore à enfermer les parents qui élèvent leurs enfants traditionnellement.
- Ah bon ? N'est-ce pas dans votre pays qu'il y a une polémique sur le voile ? N'est-ce pas dans votre pays qu'un professeur a été condamné pour avoir fait des recherches en histoire qui contredisent en partie la vérité officielle ?
- Mais ces filles sont forcées à mettre le voile ! Et ce type est un révisionniste qui...
- Vous préféreriez qu'elles soient forcées à être de bonnes consommatrices asservies ? Et même si ce monsieur est un révisionniste, on doit alors pouvoir démonter ses arguments sans faire appel à la justice, puisqu'il doit forcément avoir tort, non ? Vous voyez, vous aussi vous n'avez pas encore totalement échappé à la Matrice. Vous devriez peut être reprendre une autre pilule rouge. En attendant, montrez-moi comment fonctionne votre programme.

Un peu dérouté, Antoine installa le programme et fit à Iginio un cours particulier pour lui expliquer comment l'utiliser et notamment comment échanger des clés de cryptage avec son correspondant en utilisant le dictionnaire. Iginio fut particulièrement intéressé par le fait que le programme était *open source*, et qu'il était possible de le modifier à loisir. Il demanda s'il pouvait le distribuer à d'autres correspondants et se fit expliquer la procédure d'installation. Les échanges qu'il allait faire avec Yann n'étaient qu'un test. Une fois qu'il eut obtenu toutes les informations qu'il souhaitait, Iginio lui offrit un café et demanda :

- Monsieur Cardan, imaginez que vous ayez des enfants et que vous souhaitiez les élever hors de ce système, en leur donnant des armes pour s'en préserver. Que feriez-vous ?
- Eh bien, je crois tout d'abord que je m'installerais dans un endroit très isolé, suffisamment pour justifier de les éduquer à la maison.
- Cela vous vaudra de nombreuses visites de petits chiots de garde. Et ensuite ?
- J'essayerai de leur donner un bon niveau en sciences, notamment en psychologie et psycho-sociologie, pour les prémunir contre les techniques de manipulation. En économie aussi, en histoire, en philosophie, plus qu'en sciences exactes qui finalement ne servent pas à grand-chose dans la vie courante.
- Vous avez pourtant remarqué que c'est là dessus qu'on insiste le plus dans les programmes d'éducation, non ?

- C'est vrai. Je leur apprendrai aussi à développer leur intuition, leur empathie. Et cela passe par la foi, la foi dans les mystères, peut être aussi la magie, en tout cas le respect de certaines traditions.
- On va vous accuser d'entraîner vos enfants dans une secte. On vous les enlèvera.
- C'est pour cela qu'il faut s'isoler. Aux Etats-Unis, on respecte ces communautés religieuses comme les Amish qui vivent encore comme au moyen-âge.
- Ce sont des réserves, plus folkloriques qu'autre chose. Ces gens là ne sont pas prosélytes, et ils sont souvent eux même manipulés car justement ils ignorent trop le fonctionnement du système. Des réserves, il y en aura toujours, relisez le Meilleur des Mondes. Vous allez donc créer votre petite réserve, isolée, faible, sans grand avenir.
- Mais il peut y avoir d'autres réserves. Peut être peut on les fédérer, d'une certaine façon.
- Par Internet ?
- Pourquoi pas.
- Alors, dit Iginio en souriant, réfléchissez à ça. Je suis sûr que vous allez trouver quelque chose pour votre enfant.
- Je n'ai pas d'enfants, et pas l'intention d'en avoir, ma compagne non plus.
- Qui sait ce que l'avenir nous réserve. En attendant, merci de votre travail et de vos patientes explications. Je vais vous raccompagner jusqu'au musée, vous n'aurez qu'à suivre le flot de touristes pour trouver la sortie. Nous ne nous sommes rencontré que pour cela, n'est-ce pas ?

Iginio le raccompagna à travers le labyrinthe des couloirs de la cité en lui montrant quelques merveilles, tableaux rares, pièces mystérieuses. Puis il ouvrit une lourde porte qui donnait sur un couloir richement décoré dans lequel une foule dense avançait. Il le laissa là, et Antoine se fondit dans la foule des touristes.

Chapitre 38

Lorsque la radio s'alluma dans la chambre d'Antoine ce matin, il eut l'impression de prendre un coup de poing dans le ventre. Il avait vaguement suivi les élections américaines la veille au soir, et s'était endormi avec l'idée que le candidat démocrate était élu. Là, il avait l'impression de revivre ce qu'il avait vécu quatre ans plus tôt. Durant la nuit, les chiffres avaient soudain basculés. Le candidat donné vainqueur avait été battu. L'homme le plus détesté de part le monde avait été reconduit dans ses fonctions pour quatre ans.

Cela lui semblait complètement invraisemblable. Comment quelqu'un que les sondages donnaient au plus bas pouvait il avoir été réélu ? Les commentaires ne parlaient que d'une chose : les sondages devaient forcément s'être trompés. Des commentateurs insistaient sur le désir de sécurité des américains, sur les changements d'opinion de dernière minute. On mettait en avant cette grande démocratie qui ne se décidait pas en fonction des études d'opinions. Personne n'évoqua la possibilité d'une fraude.

Et pourtant, il en avait vu passer des articles sur Internet où on signalait qu'ici et là des électeurs avaient été radiés des listes sans réelle justification. Comme par hasard, c'était toujours dans des quartiers pauvres à majorité démocrate. Certains observateurs faisaient état d'irrégularités. Le comptage des voix dans certains états avait été confié à des sociétés privées. Et puis il y avait ces machines à voter, opaques, sans possibilité de recomptage, qui donnaient toujours des résultats suspicieux. N'avait on pas constaté parfois qu'elles indiquaient plus de votes que d'électeurs inscrits ? Et Antoine était bien placé pour savoir combien il était facile de tricher avec l'informatique.

Tout d'abord, ces machines s'appuyaient sur le système d'exploitation Windows, qui était régulièrement montré du doigt pour ses failles de sécurité. Ensuite, les programmes qui comptaient les votes étaient produits par des sociétés privées qui refusaient de laisser examiner le code source au nom de la protection des secrets industriels. Bref, on avait là une boîte noire à laquelle on devait faire aveuglément confiance. Lorsque vous retirez de l'argent à un distributeur de billets, vous recevez un reçu et vous pouvez vérifier sur votre relevé de compte que l'on ne vous avait pas débité plus que ce que vous avez demandé. Mais avec une machine à voter, il n'y avait rien de tel. Sans compter les personnes âgées ou tout simplement mal à l'aise avec la technologie qui pouvait se tromper si facilement. Et tout ça pour quel intérêt ? Connaître plus tôt le résultat ? Valait-il mieux avoir un résultat instantané douteux ou attendre vingt-quatre heures de plus pour avoir un résultat fiable ?

Dans tous les pays modernes, on pratique des sondages sortis des urnes. On interroge les personnes qui viennent juste de voter et on leur demande pour qui elles ont voté. Certains refusent, d'autres mentent, mais l'immense majorité répond sincèrement. Pour les autres, on connaît précisément le taux d'affabulateurs ou de gens qui tout simplement ne souhaitent pas avouer qu'ils ont voté pour un candidat extrémiste. On ajuste les résultats. Cela permet de garantir un résultat fiable à deux points près en moyenne. Bien sûr, les statistiques et les probabilités ne sont pas des sciences déterministes, il arrive exceptionnellement qu'on dépasse la marge d'erreur. Mais les foules sont étonnamment prévisibles, et ces cas de figure relèvent de l'accident.

Il alluma son ordinateur et fouilla sur Internet à la recherche d'une comparaison entre les sondages sortis des urnes et les résultats des décomptes. La plupart n'avaient pas encore été publiés, mais il voyait déjà des écarts qui pouvaient attendre dix pour cent. Dans n'importe quel pays d'Afrique, on aurait hurlé au bourrage des urnes. Là, on affirmait c'était les instituts de sondage qui s'étaient trompés. C'était tout simplement impossible, mais les journalistes semblaient ignorer volontairement la réalité des statistiques.

Même ses collègues étaient contaminés. Aucun, absolument aucun, ne voulait entendre l'hypothèse d'une fraude. A chaque fois, on lui opposait les mêmes clichés, les gens qui mentent quand on les interroge, ceux qui ne veulent pas avouer leur vote, le caractère aléatoire des probabilités, les décisions qui changent à la dernière minute, la peur du terrorisme qui conduit à voter pour le candidat le plus sécurisant, le fait que dans une grande démocratie comme les Etats-Unis il ne pouvait pas y avoir de fraude, ça c'était en Russie que ça se produisait, on le voyait bien. Où ça ? A la télévision bien sûr. Ils n'arrêtaient pas de le montrer. Mais aux Etats-Unis ? Certainement pas, d'ailleurs n'avaient-ils pas des machines pour compter les votes ? Une machine, ça ne se trompe pas, ça compte sans états d'âme. On se moqua même de lui en lui faisant remarquer qu'il était paranoïaque.

C'est ça. Paranoïaque. Et adepte de la théorie du complot.

Le soir, il zappa sur les chaînes pour constater avec une certaine angoisse que c'était partout le même son de cloche. Des experts se succédaient sur les plateaux avec toujours les mêmes discours normalisateur. Un présentateur un peu plus lucide parla de ces internautes qui faisaient état de manipulations, de résultats faussés, mais aussitôt on écarta d'un revers de manche ces remarques. Internet n'était qu'un vaste café du commerce qui ne faisait que refléter la névrose grandissante des citoyens, et leur difficulté à accepter la réalité après une déception. Il fallait avoir le recul d'un analyste pour accepter avec froideur le verdict des urnes et la décision souveraine du peuple américain.

Pour Antoine, tout cela dégageait une odeur pestilentielle. Il savait qu'en ce moment, ils étaient des millions à se demander qui était le plus fou dans cet asile d'aliénés qu'était devenu le monde. Les bergers avaient décidé que le candidat républicain était le plus à même de servir leurs desseins et avaient fait en sorte que cela se produise, et maintenant que l'affaire était faite renvoyaient leurs sujets d'un soufflet de la main, circulez, y'a plus rien à voir. La guerre continuera, la dette américaine plongera encore plus, la crise économique qui couvait allait pouvoir se dérouler comme prévu. Tout allait pour le mieux, le bateau coulait normalement.

Chapitre 39

L'automne était maintenant finissant, constata Florence en regardant les arbres dégarnis alors qu'elle conduisait vers la propriété des Fairchild. Il lui avait demandé de passer pour prendre connaissance de sa nouvelle mission et en bon soldat, elle s'y était résignée. Cette fois-ci, elle n'avait fait aucun effort sur sa tenue et portait un jogging qui n'était pas de toute première fraîcheur, les cheveux courts ébouriffés et le visage au naturel.

Elle sonna à l'interphone et reconnut la voix de Maria qui lui ouvrit. Elle entra dans la propriété avec sa voiture et alla se garer devant la maison. Maria était sur le porche et la regardait avec étonnement.

- Je ne vous reconnaissais pas, dit-elle. Monsieur et madame sont au salon, ils vous attendent.

Elles entrèrent et Maria la conduisit auprès du couple Fairchild qui buvait du thé en écoutant un morceau de musique classique que Florence ne reconnut pas. Elle les salua, s'assit et Maria lui servit un thé avant de se retirer.

- Je vous félicite pour votre travail, dit Fairchild. David s'est montré très coopératif, nous n'avons pas eu besoin de publier les photos. Votre mission est une réussite.
- Vous m'en voyez ravie, dit Florence en soupirant.
- J'espère qu'il en sera de même de la prochaine.
- De quoi s'agit-il ?
- De faire une sorte de numéro de théâtre devant un spectateur privilégié. Vous n'aurez même pas besoin de le manipuler comme David. Et il n'y aura pas de photos cette fois-ci.
- J'espère que vous n'allez pas me demander cette fois de me déguiser en je-ne-sais-quoi. J'ai assez de mal comme ça à perdre les kilos que vous m'avez demandé de prendre.
- Cela tombe bien car votre nouveau client est aussi amateur de rondeurs que David. Il faut dire que c'est dans sa culture.
- Qui est-ce ?
- C'est le dirigeant d'un petit califat au proche orient. Quelqu'un d'assez paradoxal, il se dit farouchement antioccidental et attaché aux traditions, mais il vient régulièrement profiter des charmes du couchant et boit comme un trou. Mais de fait, il s'est toujours opposé avec vigueur à ce que des sociétés occidentales puissent exploiter les ressources de son pays, ce qui agace fortement certains de mes amis.
- Je suppose qu'il est assis sur un gisement de pétrole.
- Pétrole et gaz, oui. Exploités par une société nationale qui distille ça au compte-goutte et au prix fort, alors qu'on pourrait atteindre des niveaux de productivité extraordinaire. Heureusement, son fils, qui doit lui succéder, a été formé dans nos meilleures universités et est prêt à se montrer beaucoup plus ouvert que son père. Hélas, le vieux s'accroche à son trône alors qu'avec tout le whisky qu'il descend, il aurait dû être confit dans l'alcool depuis longtemps. Tous les médecins disent qu'il va y passer depuis une bonne dizaine d'années, mais il a toujours bon pied bon œil et certains commencent à s'impatienter.
- Et que dois-je faire de ce vieux pochtron ? Le faire boire jusqu'à ce qu'il tombe ?
- Pas du tout. Il se trouve qu'il a demandé qu'on lui organise une soirée privée, un spectacle un peu particulier, ou il pourra savourer la décadence de la société occidentale. Il aimerait voir un homme blanc se faire humilier par une femme.

- Et il a déjà choisi sa victime ?
- Non, ça il s'en fiche du moment que c'est un occidental. On vous fournira un partenaire si vous ne pouvez pas le faire vous même. Vous l'humiliez, de préférence en jouant sur les tabous musulmans, je ne sais pas, enduisez le de rillettes par exemple.
- Et qu'est-ce que vous comptez tirer de ça ?
- Ca va précipiter sa chute.
- Comment ? Si vous ne prenez pas de photo, vous voulez quoi ? Que je témoigne que ce type s'est offert un spectacle SM que n'importe qui peut voir dans les clubs de la capitale ? Vous pensez vraiment que ça va le faire abdiquer ?
- Vous n'y êtes pas du tout.

Il sortit de sa poche un petit sachet en plastique transparent qui contenait une pilule minuscule et le lui tendit.

- Je veux que vous mettiez ça dans son verre, dit-il.

Florence était estomaquée. Elle regarda Mylène qui ne disait rien, hermétique.

- Vous plaisantez ? Vous voulez que je l'empoisonne ? C'est hors de question.
- L'empoisonner ? Qui vous parle de ça. Ca se remarquerait tout de suite, on vous soupçonnerait immédiatement et on finirait par remonter jusqu'à moi. Non, cette pilule n'est pas un poison, si vous l'ingérez, vous continueriez à vous porter comme un charme. Du moins tant que vous vous contenterez de boire de l'eau. Par contre, sur un foie malade, ce produit aura des effets plus dévastateurs, mais pas tout de suite. Votre client aura le temps de profiter de Paris à Noël et de rentrer tranquillement dans son pays. Et quelques jours après, les médecins auront confirmation de ce qu'ils prédisent depuis des années. Cela ne surprendra personne, tout le monde s'y attend. Ca va juste donner un petit coup de pouce à un destin déjà écrit.
- C'est dégueulasse.
- Non, ça n'a aucun goût. Et ça se dissout tout de suite.
- Avant de vous rencontrer, je n'imaginai pas qu'on puisse faire preuve d'un tel cynisme. Et je ne comprends pas non plus quel intérêt vous avez à précipiter sa chute si de toute façon elle est programmée. Pourquoi ne le laissez-vous pas mourir naturellement ?
- Parce que mes amis ne sont pas les seuls sur l'affaire. Il a été approché par les chinois, qui s'intéressent aussi beaucoup à son pétrole. La Chine n'en produit pas, et ses besoins augmentent de plus en plus. Elle a absolument besoin de sécuriser ses approvisionnements, et les chinois ont fait des offres qui risquent de tenter fortement le cheik. Pour l'instant, il traîne encore des pieds pour signer, son fils fait tout pour l'en dissuader mais si cela dure, le vieux va finir par céder. J'espère qu'avec ce que nous allons faire, cela n'arrivera pas. Non pas tant parce que cela priverait mes amis d'une rente, mais parce qu'il faut à tout prix freiner la montée en puissance de la Chine. Vous dites que je suis cynique, mais j'ai une conscience géopolitique, mademoiselle Bruno. Vous voudriez vivre dans un monde dominé par la Chine, vous ? Aujourd'hui, on arrive encore à les contenir en tenant le robinet d'essence, on ne vas pas leur laisser une seule opportunité de prendre le contrôle d'une ressource, fût-elle aussi secondaire que celle du sultanat. Cela coûtera la vie d'un vieil homme malade, c'est franchement sans importance comparée, par exemple, au million de victimes de la guerre d'Irak. Les américains font dans le rouleau compresseur, moi j'agis avec subtilité, par petites touches.

- Rendez-vous compte, dit Mylène, que le sultanat a refusé toute aide humanitaire occidentale alors que des milliers d'irakiens s'étaient réfugiés là à cause de la guerre. On aurait pu offrir à ces gens des médicaments, des vaccins...
- Et les stériliser au passage, c'est ça ?
- Oui bien sûr mademoiselle, ajouta Mylène, mais par la méthode douce. Les américains ont employé des méthodes plus massives, plus expéditives, en déversant des tonnes d'uranium appauvri en Irak qui provoquent des grossesses non viables ou des enfants difformes, en privant la population d'eau potable ou d'assainissement, en bloquant l'accès aux soins... Nous autres européens faisons les choses en douceur, nous ne sommes pas des cow-boys. Il est absolument nécessaire de diminuer la natalité chez les arabes et les noirs, c'est une des plus élevée du monde. Que préférez-vous ? La méthode américaine ou la nôtre ?
- Ni l'une ni l'autre. Quelque part, la méthode américaine a le mérite d'être franche. Ils ne s'avancent pas masqués comme vous.
- Vous croyez ? dit Louis. Regardez pourtant comment a été vendue la guerre d'Irak. On n'a jamais révélé les objectifs de cette guerre. Si on avait annoncé au monde qu'on allait envahir un pays pour priver les chinois et les russes de pétrole tout en empêchant l'émergence d'une puissance arabe au Proche-Orient et en réduire la natalité de manière drastique, qu'on allait y instaurer une situation de chaos durable pour briser l'unité du pays et faire que ses habitants s'entre-tuent, je doute que cela ait été accepté. La guerre d'Irak a été un succès exceptionnel.
- Ce n'est pas l'impression que cela donne.
- Mais c'est parfaitement voulu ! Pourquoi croyez-vous qu'on ait choisi pour président des Etats-Unis un type avec un tel profil de crétin ? C'est justement pour faire passer comme un échec personnel ce qui est en fait un succès collectif exceptionnel, mais qu'on ne peut pas revendiquer comme tel parce que ses objectifs sont masqués. Aujourd'hui les Russes et les Chinois ont été éjectés d'Irak, le pays a été si savamment détruit et divisé qu'il ne pourra plus jamais prétendre à être une puissance régionale, et sa population va être ramenée à un niveau soutenable d'ici une génération. Les Russes et les Chinois l'ont bien compris, pourquoi croyez vous qu'ils ont passé si vite des accords avec l'Iran ?
- Qui est le prochain pays dans la ligne de mire...
- Bien sûr que non. C'est la Russie, le prochain. L'Iran suivra lorsque la Russie sera neutralisée, du moins si on arrive à convaincre nos alliés au Proche-Orient de ne pas appuyer trop vite sur le bouton. Mais je m'éloigne. Revenons à notre cheik. Préparez-lui un joli spectacle et faites tomber ce cachet dans son verre. Ca se dilue en une seconde, pschitt ! Une seconde, et vous changez le cours de l'histoire.

Le téléphone sonna dans la pièce à côté et Louis s'excusa et partit répondre. Florence resta seule avec Mylène. Celle ci lui demanda :

- Cela fait longtemps que vous pratiquez la sorcellerie ?
- Je vous demande pardon ? dit Florence, interloquée.
- La sorcellerie. Ne me mentez pas, je sais que vous la pratiquez.

Florence essaya de la sonder rapidement mais se heurta à un mur.

- Ne jouez pas à cela avec moi, dit Mylène. Vous ne lirez dans mon esprit que ce que je souhaite que vous y lisiez. Le vôtre est bien protégé mais si je voulais je pourrais prendre totalement votre contrôle. Alors répondez-moi.
- Je suis désolée, madame, mais je ne pratique que des techniques de médecine alternative. Ca ne m'intéresse pas de jeter des sorts.

- Oui bien sûr, et c'est pour faire de la médecine douce que vous avez développé vos dons naturels, pour pouvoir sonder vos patients. C'est pour cela que vous vous entraînez sur des cobayes soumis à modifier leur perception de la réalité comme vous l'avez fait sur Lassie et sur d'autres. C'était amusant ce que vous avez fait à ce pauvre néerlandais qui n'en demandait pas tant, sans compter les taquineries que vous avez faites à votre amoureux. Car c'est vous qui l'avez rendu amoureux, parce que vous aviez besoin d'une présence dévouée à vos côtés après ce que mon mari vous a fait.
- Comment savez-vous cela ?
- Oh, ça n'a rien de sorcier. Vous pensez bien que nous avons fait une enquête sur vous. Il y a des caméras de surveillance dans votre rue. J'ai beaucoup ri quand j'ai appris que vous l'aviez envoyé se promener avec un voile. Je regrette beaucoup de ne pas pouvoir assister à ce que vous allez lui faire devant le cheik.
- Mais il est hors de question que ce soit avec lui que ...
- Ce qui me confirme que c'est bien votre amant, et pas juste un client régulier. Et vous tenez à lui plus que je ne le supposais.

Elle la regarda droit dans les yeux et Florence eut l'impression de prendre un coup de bouloir dans la tête. Elle résista tant qu'elle put et fut sauvée par le retour de Louis qui obligea Mylène à relâcher la pression.

- Désolé, dit-il, mais les affaires n'attendent pas. Mademoiselle Bruno ? Ca ne va pas ? Vous n'allez pas nous faire un malaise maintenant.
- Non, dit Florence qui reprenait ses esprits, je digère juste ce que vous m'avez demandé de faire. Vous me garantissez qu'il n'y a aucun risque que je me fasse prendre ?
- A moins qu'on ne vous voit mettre le cachet dans son verre, non. Même si quelqu'un d'autre le goûtait, il ne lui arriverait rien. Mais personne ne le goûtera, ses serveurs respectent les principes du Coran et ne boivent pas d'alcool. L'action du produit ne se verra pas avant plusieurs jours, et il sera complètement éliminé avant. Il faudrait qu'on lui fasse une prise de sang le lendemain et qu'on recherche explicitement cette molécule pour s'en rendre compte. Autant dire que vous ne courez aucun risque, et moi non plus. Puis-je compter sur vous ?
- Ai-je le choix ?
- Disons que je préférerais vous voir plus motivée. Ce monsieur n'est pas quelqu'un de très sympathique. Pensez que dans son pays, les femmes sont toutes voilées, n'ont pas le droit de conduire et ne doivent même pas sortir sans être accompagnées par un homme. Cela devrait vous parler, non ? En accélérant sa succession, vous allez permettre à des milliers de femmes de s'émanciper. En une seconde, pschitt, vous allez libérer des milliers de femmes du joug des traditions islamiques. N'est-ce pas là une noble cause ?
- Mais le veulent-elles ? Ne serait-il pas mieux qu'elles décident elles-mêmes du destin qu'elles souhaitent ?
- Vous me faites rire. Vous croyez vraiment qu'une femme puisse vouloir vivre comme cela ?
- Je n'en sais rien, je pense seulement que c'est à elles de décider.
- Et comment le pourraient-elles ? Vous, vous avez une opportunité de le faire. Pensez à ces femmes. Faites le pour elles.

Florence regarda le sachet, et le rangea dans son sac. Oui, c'est vrai, les arguments de Louis la touchaient. Mais elle sentait une dissonance. Ils lui avaient embrouillé l'esprit, mais elle sentait qu'il y avait quelque chose qui clochait là dedans. Elle repensa à Anne. Et à Leila qui

lui avait dit qu'elle portait parfois le voile juste pour que les mecs lui foutent la paix. Et à l'aliénation chatoyante du mode de vie occidental qu'on promettait à ces femmes. Et à ces Irakiennes qu'on avait « libérées » à coup de bombes et qui avaient vu leurs enfants crever les membres arrachés par une déflagration. Elle ne savait plus quoi penser. Si elle ne faisait pas ce qu'on lui demandait, le fils du cheik finirait tôt ou tard par arriver au pouvoir. Simplement, ce serait peut être la Chine qui passerait devant les occidentaux sur ce coup là. De toute façon, ça ne changerait pas grand-chose. C'était juste un crime de plus. Sauf que cette fois c'est elle qui le commettrait.

- Puis-je compter sur vous ? demanda Louis.
- J'ai signé un contrat dans lequel je ne suis obligée qu'à des missions de manipulation ; je crains que nous ne sortions de ce cadre.
- Il s'agit bien d'une manipulation.
- Il s'agit d'un meurtre.
- Pas du tout. C'est lui qui se tuera comme il se tue déjà à petit feu. Si vous étiez actrice dans un film d'horreur et qu'un spectateur au cœur fragile meure lors de la projection, vous n'y seriez pour rien. Je pourrais faire preuve de plus de persuasion, dit Louis, mais je pense que vous êtes suffisamment raisonnable pour que cela ne soit pas nécessaire.
- Je suis sûre que vous allez très bien vous en tirer, dit Mylène avec un petit sourire.
- Je suppose, continua Louis, que vous souhaitez rencontrer le soumis un peu avant la séance, pour mettre au point un scénario.
- Ce ne sera pas nécessaire, dit Florence. Je me débrouillerai.
- Je vous communiquerai la date et les modalités courant décembre. Vous toucherez une avance et une somme confortable une fois que nous aurons confirmation que votre mission a été menée à bien.

Louis appela Maria et fit raccompagner Florence à sa voiture. Lorsqu'elle eut quitté le salon, il se tourna vers Mylène.

- C'est une forte tête mais j'espère qu'elle va le faire, dit-il.
- J'en suis certaine, dit Mylène, ne t'inquiète pas pour ça. Et une fois qu'elle aura fait ça, elle ne pourra plus rien nous refuser. J'ai parlé avec elle pendant que tu téléphonais. Je te garanti qu'elle ira jusqu'au bout.

Florence conduisit quelques kilomètres et s'arrêta sur le bas-côté un peu avant la bretelle d'accès de l'autoroute. Elle prit une grande inspiration. La tête lui tournait un peu, comme si elle avait une baisse de tension. Ce qu'on lui demandait n'était pas si difficile que ça, faire une démonstration SM avec un partenaire et laisser tomber un cachet dans le verre de quelqu'un, c'était sans problème. Ce qui l'inquiétait, c'était que le sentiment de dégoût qu'elle avait ressenti tout d'abord s'était transformé en une espèce d'excitation malsaine. Elle n'aimait pas ça du tout. Elle avait toujours l'échantillon de drogue prélevé chez Fairchild. Il était temps qu'elle trouve un moyen de l'utiliser, de mettre fin à cette histoire. Antoine lui avait proposé d'en parler avec Julie. Elle réfléchit à un moyen de l'engager sans trop en dire. Après quelques minutes de réflexion, elle reprit la route.

Arrivée chez elle, elle passa un coup de fil à Antoine. Il n'était pas chez lui. Elle laissa un message sur son répondeur pour lui faire comprendre qu'elle souhaitait le voir. Depuis qu'il était rentré de Rome, elle avait l'impression qu'il faisait une sorte de crise mystique. Il n'arrêtait pas de parler de religion, de foi, du fait que selon lui la foi était la seule voie possible pour se prémunir des mauvais bergers. Elle le laissait faire et trouvait même ça

parfois amusant, notamment quand il lui avait demandé de lui ouvrir le troisième œil pour aller prier au Sacré-Cœur. Le voir déambuler au milieu des touristes pour s'agenouiller devant l'autel avait quelque chose d'assez surréaliste. Elle réfléchit encore à son entrevue et essaya de revoir le film de ce qui s'était passé avec Mylène. Elle lui avait fait quelque chose. Elle n'avait pas pénétré trop profond dans son esprit, juste assez pour stimuler quelques mauvais ferments de perversité pour être sûre qu'elle accomplirait sa mission jusqu'au bout sans scrupules. Elle devait maintenant lutter contre ce virus qui était en elle, bien présent, bien réel, et qui allait à l'encontre de ses principes profonds. Elle se retira dans le cagibi qui lui servait d'antre et entama une prière d'apaisement.

Antoine l'appela en début de soirée et lui proposa de passer chez lui. Elle prit la ligne quatre et débarqua dans son appartement vers huit heures du soir. Elle ne lui raconta pas tous les détails de son entrevue avec Fairchild, juste qu'elle devait faire un numéro de théâtre, une démonstration de soumission devant un cheik arabe. A sa grande surprise, Antoine se proposa pour jouer son partenaire.

- Je n'ai pas envie, dit il, que tu fasses ça avec n'importe qui. Et après ce que tu m'as fait faire dans ce club, c'est presque amusant d'imaginer faire la même chose devant un vieux con plein de fric.

Il faut dire qu'elle l'avait un peu bousculé depuis leur première visite dans le club privé. Ils y étaient retournés deux fois. Et avaient été plutôt loin dans l'exhibition. Antoine tombait maintenant en transe sans efforts, elle avait pu l'amener à accepter de faire en public des choses que les gens honnêtes ne font même pas en privé. Et il s'était bien amusé. Mais là, elle allait commettre un crime et en acceptant de le prendre comme complice, elle le mouillait à un point inacceptable. Elle se dit qu'après ce que Mylène lui avait fait, c'était peut être le moyen de contrer le sort qu'elle lui avait jeté : en acceptant qu'Antoine soit son partenaire, elle pourrait beaucoup plus facilement résister au plaisir pervers que la femme de Fairchild avait suscité en elle, et se conduire en accord avec ses principes. Antoine allait lui servir de contre-sort, de contre poison. Elle refusa par principe, mais dans son inconscient, elle avait déjà accepté. Elle pourrait toujours dire que le vieux cheik n'avait pas touché à son verre. Tant pis pour la somme promise.

Elle lui demanda de rencontrer Julie, pour lui parler de l'échantillon. Il l'appela sur son portable. Elle était absente de Paris pour quelques semaines. Ils prirent rendez vous avec elle dans son appartement du Marais lors de son retour, mi décembre.

Chapitre 40

La vague avait balayé les autres événements comme un fleuve de boue emportant tout sur son passage, noyant les écrans du monde entier d'images en boucle de destruction et de gens éplorés. Les vidéos amateurs s'enchaînaient, entrecoupées de reportages sur les souffrances des familles de victimes. Alors que l'information, vue d'occident, aurait juste pu faire la une des journaux télévisés, elle envahissait tout l'espace, on ne parlait plus que de ça. Le monde était tenu en haleine par un ressassement totalement vain d'images toutes identiques. Le reste de l'actualité avait disparu. Il ne se passait rien d'autre dans le monde que ce qui était arrivé sur les côtes d'Asie. Brusquement, c'était comme si la terre avait arrêté de tourner.

Lucie Fairchild zappait avec satisfaction d'une chaîne à l'autre. C'était encore plus réussi que le onze septembre. Ici, même les chaînes de Russie, de Chine ou des pays arabes s'y mettaient. Les spectateurs n'avaient plus que ça à voir. Sur une chaîne africaine, elle réussit quand même à apercevoir un court reportage sur un match de football qui fut vite occulté par un retour à la vague, aux pleurs, une nouvelle vidéo amateur qui venait d'arriver, et on recommence ; et cela allait durer des jours.

Elle en ressentait une grande satisfaction. L'alibi de la guerre contre le terrorisme allait bien finir par s'épuiser. On ne pourrait pas éternellement désigner les musulmans comme boucs émissaires, il faudrait bien tôt où tard les faire revenir dans le troupeau. Le projet, développé sous Reagan, d'utiliser une menace extra-terrestre avait finalement été écarté : même si on savait aujourd'hui simuler une attaque de soucoupes volantes, même si on arrivait à coup de micro-ondes pulsées à dessiner des figures comme au spiropgraphe dans un champ de blé, même si on arrivait à dissimuler des prélèvements furtifs de bétail aux fins de mesurer l'impact d'essais militaires sous une couverture d'expériences de supposés *aliens*, les études psychologiques montraient que la pénétration de cet alibi était insuffisante. On avait trop discrédité ceux qui croyaient aux petits hommes verts et même si on tentait de redresser les choses, il faudrait beaucoup de temps pour que l'idée qu'il puisse y avoir une armée venue de Bételgeuse prête à assujettir la terre soit largement acceptée. Au moment où on avait mis en place les procédures de propagande pour bloquer toute tentative sérieuse d'investiguer le phénomène OVNI, fournissant aux militaires un écran de fumée imparable pour leurs propres recherches, on n'imaginait pas qu'on puisse un jour s'en mordre les doigts.

A l'époque, dans les années folles, on prenait très au sérieux les OVNI et les phénomènes paranormaux. Mais quand Orson Welles provoqua une panique monstrueuse avec son émission de radio « La Guerre des Mondes », les autorités décidèrent qu'il fallait que l'opinion publique soit persuadée que ces phénomènes n'existaient que dans l'imagination fertile des auteurs de bandes dessinées. Une opération de propagande fut mise en place et en quelques années l'intérêt pour les extra-terrestres fut marginalisé. Plus personne ne voulait y croire, et les militaires ne se privèrent pas de profiter de cela, désignant comme simples d'esprit ceux qui prétendaient avoir vu des phénomènes bizarres dans le ciel alors qu'ils avaient observé le vol d'un appareil expérimental.

Il y avait pourtant bien des phénomènes inexplicés qui faisaient soupçonner l'existence de visiteurs extra-terrestres, mais ceux ci semblaient montrer à notre égard autant d'intérêt et de menace qu'un entomologiste pour une fourmilière. Les quelques rares cas où on avait pu avoir des contacts, récupérer des débris, des échantillons, n'avaient apportés que la certitude que ces bestiaux étaient sacrément plus avancés que nous, qu'ils avaient les moyens de nous éradiquer si ils le souhaitaient et donc qu'ils ne le souhaitaient pas, qu'ils se foutaient comme de leur premier scaphandre de dialoguer avec nous et qu'eux aussi étaient faillibles.

Des groupes de travail avaient planché pour déterminer l'ennemi idéal. Pendant la guerre froide, c'était le communisme qui servait d'épouvantail. Après la chute du mur de Berlin, ce

fut le terrorisme islamique : l'Islam avait des caractéristiques idéales, c'était une culture de la soumission au contraire de la culture judéo-chrétienne qui était une culture de la domination, et c'était une culture qui bannissait les procédures financières qui avaient permis aux élites occidentales de prendre le pouvoir dans l'ombre ; les pays musulmans étaient soit pauvres et meurtris par la colonisation, soit des pétro-dictatures caricaturales ; on avait un terrain facile à rendre repoussant. On fit en sorte que les mots Islam et terrorisme soient associés dans les esprits en mettant le projecteur sur des attentats parfois provoqués, occultant au passage ceux qui n'étaient pas le fait des musulmans, en Irlande ou en Corse. Aujourd'hui, l'opération avait parfaitement réussi, l'Islam était majoritairement perçu en occident comme une religion opprimante et totalitaire, à tel point qu'un écrivain pouvait dire impunément au nom de la liberté d'expression que l'Islam était la religion la plus conne, injuriant publiquement des milliards d'individus, malgré les lois restreignant cette même liberté d'expression lorsqu'elle allait à l'encontre d'autres croyances.

Lucie était fascinée par la stupidité incroyable du troupeau, par la facilité déconcertante avec laquelle on pouvait lui faire gober tout et n'importe quoi. Ces gens n'avaient guère plus à ses yeux de valeur que des animaux d'élevage. Elle ne s'identifiait pas à eux, elle était un être humain, eux c'était des singes, un troupeau de singes domestiques qu'elle allait devoir administrer pour que les vrais humains comme elle en tirent un maximum de profit.

Pour cela, un ennemi était indispensable. On le savait depuis la nuit des temps, rien de tel qu'un bon épouvantail pour anesthésier l'esprit critique. Car il en restait parfois, de l'esprit critique, malgré le bombardement que les sujets subissaient. Mais cela restait marginal, les techniques de modelage de masse étaient d'une efficacité redoutable. A force de répéter qu'il fallait « penser par soi-même », plus personne n'acceptait d'être convaincu par des débats contradictoires, rendant ainsi les sujets totalement vulnérables à la propagande. On avait réussi en moins d'un siècle à implanter une Nouvelle Culture, totalement individualiste, brisant irrémédiablement le tissu social pour aboutir à isoler chacun dans les certitudes qu'on lui fournissait à la pelle.

L'ennemi islamiste allait tôt ou tard faire son temps. Des groupes d'experts avaient planché pour définir le nouvel ennemi idéal qui allait lui succéder afin de préparer la mise en place d'un gouvernement mondial contrôlé par les élites, avec une monnaie unique, une culture unique sans passé, un marché unique, pour un troupeau unifié.

L'ennemi idéal, c'était vous, moi, l'humanité dans son ensemble. En imprégnant les esprits avec les menaces climatiques et écologiques, on insufflait l'idée que l'humanité entière était le principal responsable, on faisait de tout un chacun, vos amis, vos voisins et vous même un terroriste en puissance. L'impact médiatique de ces catastrophes était énorme. Des experts démontreraient vite qu'elles étaient dues à l'activité humaine, ce qui n'était pas faux sauf que l'activité qui serait montrée du doigt ne serait pas celle qui était la cause réelle du phénomène. L'important était de culpabiliser tout le monde, de transformer tout un chacun en un petit flic, surveillant ses voisins : comment ? Vous ne trieux pas vos déchets ? Et l'avenir de la planète ? Et ceux qui feraient remarquer que la meilleure solution pour résoudre le problème des déchets passait par l'élimination de leur production seraient montrés du doigt comme des marginaux gauchistes ennemis du progrès.

Grâce à cela et à la crise économique qu'on préparait, on allait pouvoir mettre en place les instruments régaliens nécessaires à l'établissement de l'empire Terre : la monnaie bien sûr, une taxe mondiale à coloration écologique, et une force de l'ordre à coloration humanitaire. Le droit international serait dit par des institutions supranationales déjà en place. Il y avait des tribunaux internationaux dont il suffirait d'étendre les pouvoirs. L'OTAN allait être élargi et utiliserait l'alibi du « droit d'ingérence » pour coloniser les régions dissidentes. Les pays non-alignés étaient diabolisés et finirait par entrer dans le rang, on organiserait même des

réjouissances lorsque cela se produirait. On montrerait des scènes de liesse, tous ces sujets heureux de rentrer dans le moule, la Matrice, le Borg.

La Russie commençait à réaliser ce qu'ils étaient en train de mettre en place. La Chine l'avait compris depuis longtemps. L'Iran et certains pays d'Amérique latine le percevaient mais étaient empêtrés dans des idéologies qui les empêchaient de se montrer convaincants. Tous ces pays finiraient par tomber car ils ne disposaient pas des outils de communication de masse, ni du contrôle de la monnaie qui permettait à l'empire Terre de s'établir sous la direction des élites occidentales. Il allait y avoir des luttes, mais Lucie n'avait aucun doute sur l'issue de la bataille. Ce n'était qu'une question de temps.

Cela lui promettait des moments délectables. Car un empire n'existe et ne se maintient que par la coercition, fut-elle enveloppée du velours de la manipulation. Il y allait avoir des massacres, des déportations, des révoltes, du sang. Et puis, un jour, l'empire Terre s'effondrerait, entraînant un océan de souffrance qui conduirait à l'apocalypse. Et c'était elle qui allait être au cœur de tout cela. Car elle faisait maintenant partie des élus.

Elle n'était pas étonnée de voir combien peu d'étudiants de Yale, y compris parmi ceux qui étaient entrés aux Skulls and Bones, étaient conscients du Projet. Eux-mêmes avaient bien été imprégnés de Nouvelle Culture, même si ils venaient de milieux extrêmement favorisés. Ils n'étaient pas plus d'une dizaine dans tout le campus à être conscients des enjeux, seulement deux à voir plus loin que l'établissement de l'empire. L'immense majorité des étudiants ne visaient que des objectifs personnels, une brillante carrière et toujours plus de profits. Ils étaient pour la plupart agnostiques ou bien pratiquaient avec plus ou moins de ferveur une religion monothéiste classique. Elle était probablement la seule à avoir une conscience du magique. Sur les conseils de sa mère, elle avait décidé de taire ses croyances, se présentant comme athée, et de pratiquer des rites dans la plus complète discrétion. Quand aux « rites » pratiqués par les S&B, ils tenaient plus de la séance de bizutage qu'autre chose.

Elle appela Sue et lui proposa de passer la soirée avec elle. Sue était entrée à Yale en même temps qu'elle et elle l'avait choisie comme compagne. Elle savait qu'on mettait au point des méthodes bio-technologiques qui allaient permettre à deux femmes de procréer sans utiliser de semence masculine. Sue ne le savait pas encore, mais elle serait la mère de leur futur enfant. Lucie ne voulait pas s'encombrer d'une grossesse mais elle tenait à ce que ses gènes soient transmis à sa descendance, et Sue avait le pédigrée adéquat pour les compléter. Lucie savait que Sue ne pourrait plus lui refuser quoi que ce soit. Elle avait fait le nécessaire pour cela.

Chapitre 41

La vague avait aussi frappé Antoine, noyant ses écrans d'images toujours ressassées. Il était atterré par ce déferlement de pathos inutile. Quel intérêt de présenter des heures de pseudo-reportages larmoyants sur une famille en deuil ? Quelle information cela apportait-il ? On aurait pu faire de la pédagogie sur la formation des tsunamis, expliquer pourquoi les systèmes d'alerte n'avaient pas fonctionné, mais au lieu de cela on ne montrait que de la souffrance. Le degré zéro de l'information était atteint. Et on ne parlait que de ça, sur toutes les chaînes, comme si rien d'importance ne s'était passé dans le monde.

Il était rentré la veille à Paris après avoir passé Noël en famille pour trouver son poste de télévision éclaboussé de l'eau sale d'un voyeurisme répugnant. Comment ces rédactions osaient elles parler de journalisme alors qu'elles n'apportaient que le spectacle malsain de la douleur ? De toute façon, on ne voyait plus que cela, aujourd'hui. On n'informait plus, ce n'est pas assez vendeur. On faisait de la pornographie. On suivait une famille éplorée, on lui collait une équipe aux basques qui la filmait vingt quatre heures sur vingt quatre à l'affût de la moindre larme. Car il fallait que ça pleure, il fallait que ça souffre. Une famille qui aurait vécu son deuil dans la dignité, c'est nul, trouves-en moi une qui passe mieux ; tiens, là, il y a un gosse qui a perdu ses parents, maquille-le bien pour qu'il ait l'air blême et explique lui qu'il ne les reverra plus jamais pour qu'il nous fasse une jolie fontaine bien touchante. N'hésite pas à le violenter un peu si nécessaire, ou à lui donner un billet.

Vendre de la peur et de la souffrance, c'était le nouveau métier des médias. Un business florissant qui ne profitait pas qu'aux fabricants de mouchoirs en papier. Ça faisait vendre du canard, des alarmes, des portes blindées, des caméras de surveillances et surtout ça faisait accepter des politiques liberticides. Ça rendait même les gens demandeurs. Oh oui, monsieur le ministre, avec tout ce qu'on entend, mettez nous plus de pandores dans nos rues, c'est avec plaisir que j'accepterai un contrôle d'identité tous les jours en sortant de chez moi. J'ai si peur des jeunes, des immigrés, des marginaux, des terroristes, sans compter le dérèglement climatique qui nous menace tous ! Merci de surveiller tous mes mouvements, de me suivre à la trace, je me sens tellement plus en sécurité ainsi.

Mais il ne fallait pas présenter n'importe quelle souffrance, il fallait occulter celles qui n'étaient pas productives, ou les reléguer dans des émissions de fin de soirée, comme ce reportage qu'il avait vu sur une famille qui s'était endettée jusqu'aux dents pour pouvoir s'offrir une télévision, des portes blindées et des alarmes, des téléphones mobiles pour leurs enfants parce que comme ça on peut toujours savoir où ils sont. Mais le reportage en restait à un niveau bien superficiel. Pas question de dire que l'endettement était nécessaire pour que le système financier fonctionne, puisque la création de monnaie s'appuyait sur le crédit. Pas question de dire aussi que c'était l'influence de la télévision si chèrement payée qui avait entraîné cette famille dans la spirale des dettes. Pas question de dire que cette famille payait au prix fort son aliénation. Et que tout ceci résultait d'une volonté délibérée d'asservissement furtif pour le plus grand profit d'une bande de requins qui tiraient les ficelles avec la complicité des politiques et des groupes de presse.

Il repensa au « Meilleur des Mondes » de Huxley : par la propagande, faire en sorte que les sujets soient demandeurs de leur propre oppression. On y était. Des gens comme Fairchild y travaillaient dans l'ombre. Mais il ne pouvait croire que leurs plans réussiraient, bien qu'il soit atterré devant l'ampleur que cela avait pris. Il devait y avoir une faille. Un indécidable Goëdelien qui viendrait gripper la machine.

Il y avait des pays et non des moindres qui allaient résister. La Russie reprenait du poil de la bête sous les coups de badine du prince Vladimir. La Chine n'avait aucune intention de se mettre à genoux devant l'occident, bien au contraire. Des pays du proche-orient redressaient

la tête face à l'humiliation de la guerre d'Irak. L'Amérique du sud entrait en résistance. L'empire Terre serait mort-né, en tout cas dans la forme que Fairchild et compagnie imaginait.

Mais l'occident, lui, était perdu. Il avait sombré dans l'aliénation et la décadence. Il fallait entrer en résistance, trouver des modes de vie alternatifs discrets. Vivre différemment, mais cachés. Et fédérer tous ceux qui emprunteraient la même voie.

Ces gens-là manipulaient le rêve, altéraient la réalité, à un point tel que très peu en occident seraient prêts à admettre que tout ce à quoi ils croyaient était faux. Que la menace du terrorisme était provoquée, entretenue et démesurément exagérée. Que l'insécurité était instrumentée pour fabriquer la peur qui vous fait craindre vos voisins et vous donne envie de vous replier sur vous-même. Que les belles idées des droits de l'homme, de la libération des femmes, du progrès, de l'écologie étaient toutes perverties pour servir des intérêts mercantiles. Que l'aide aux pays pauvres était un instrument de colonisation. Que la pauvreté et le chômage étaient nécessaires au fonctionnement du système et que personne ne songeait sérieusement à y remédier malgré les annonces récurrentes de nouveaux plans qui ne servaient qu'à lever plus de taxes. Que sans endettement il n'y aurait plus d'argent. Qu'être dans le vent est une ambition de feuille morte. Mais aussi que la science n'expliquera jamais le monde, ni même ne pourra résoudre tous les problèmes, que la magie existe bien, que les croyances traditionnelles reposent souvent sur une expérience validée par le temps que déjà en leur temps les églises avaient détourné à des fins de contrôle social et d'exploitation.

Il ne pouvait s'empêcher d'être frappé par la similitude entre ce que ces nouveaux maîtres du monde mettaient en place et la façon dont les religions avaient structuré des sociétés. En fait, on assistait à l'émergence d'une nouvelle religion, la religion libérale et consumériste. Elle faisait de l'individu un quasi-dieu, « vénère-toi toi-même, avec notre nouvelle gamme de produits », et de l'abondance de superflu une nouvelle raison de vivre, « n'attendez pas car nous pouvons financer le bidule de vos rêves en quatre fois sans frais ». Une religion avec ses mythes, les droits de l'homme, le progrès, la démocratie ; avec ses miracles, la main invisible des marchés qui régule l'économie, et ses démons, la crise qu'on subit et contre laquelle on ne peut rien. Face à cette religion, seule une autre religion pouvait apporter une réponse. Mais les religions existantes étaient pourries jusqu'à l'os. Il fallait quelque chose d'autre.

En bon ingénieur, il commença à esquisser un cahier des charges. C'était par le crédit que les maîtres du monde agissaient. La première exigence devait être de refuser l'usure, comme cela avait été le cas dans le passé. On n'avait autorisé l'usure que pour favoriser l'expansion industrielle, or c'était cette expansion qui menaçait la planète. L'usure devait donc figurer dans les péchés capitaux en bonne place. Au minimum, on ne devait pas pouvoir prêter de l'argent qu'on n'avait pas, encore moins avec intérêts. A sa connaissance, une seule des grandes religions imposait encore cela et c'était l'Islam. Islam, *one point*. Rien que ça, ça justifiait que l'Islam ait été choisi comme bouc émissaire.

Un autre principe qui lui paraissait fondamental, c'était de condamner fortement la cupidité, à ses yeux le plus grand facteur de souffrance en ce monde. Il fallait empêcher qu'on puisse s'enrichir au delà de ses besoins. Encore une fois, l'Islam marquait un point, lui qui érigeait l'obligation du don comme un de ses piliers. Un demi-point en fait, quand on voyait l'opulence criarde dans laquelle certaines familles arabes se vautraient. Le christianisme, le catholicisme en tout cas, était éliminé d'office ; on en reparlerait lorsque le pape habiterait dans un deux-pièces en banlieue.

Le principe suivant, c'était la lutte contre la souffrance, justement. Là le Bouddhisme marquait un point, lui dont c'était le fondement, lui qui affirmait que l'apaisement passait par le détachement des choses matérielles. On revenait alors à la cupidité : le bouddhisme la condamnait implicitement. Le christianisme avait bien débuté par un message d'amour, mais

celui ci avait été largement perverti et c'est l'image du christ souffrant pour sauver l'humanité qui avait pris le dessus. Exit le christianisme. Quand à l'Islam, seul le courant soufi lui paraissait remplir ce critère, qui prônait la spiritualité par l'amour. Bouddhisme, *one point*. Le Bouddhisme et l'Islam étaient maintenant ex-æquo, le christianisme dans sa forme actuelle était complètement *out*. Il le barra.

Mais l'attachement de l'Islam à la Bible le gênait. La Bible contenait trop de mythes fondateurs de la civilisation occidentale, trop de violence, de domination. C'est finalement le bouddhisme qui lui paraissait avoir le plus de qualités. Et puis, c'était la seule religion qui admettent la double confession : on pouvait être bouddhiste et juif comme Leonard Cohen, ou bouddhiste et chrétien comme Gérard Manset, deux de ses auteurs favoris ; il se demanda si Robert Wyatt n'était pas bouddhiste et communiste...

Enfin, il lui paraissait tout aussi fondamental de reconnaître la magie. Toutes les religions monothéistes la condamnaient franchement, d'une certaine façon pour concurrence déloyale. Les spiritualités qui reconnaissaient la magie, la sorcellerie, étaient toutes païennes à des divers degrés. De plus, le paganisme présentait un avantage décisif : il n'avait pas de textes sacrés, canoniques, pas de crédo, pas de profession de foi, pas de rites imposés, pas de clergé, pas d'ayatollahs, pas de pape. Il avait un côté anarchiste qui plaisait énormément à Antoine et qui lui paraissait à même d'aider à ce qu'il prenne racine dans un monde individualiste et sceptique. C'était un culte proche de la nature, une religion bio, simple et sans chichis. Le paganisme avait sa préférence, au final, même s'il gardait la carte Bouddhisme dans sa manche. Et puis, après tout ce qu'il avait vécu avec Florence, il avait pris goût à l'esthétique gothique, il trouvait les donjons nettement plus sexy que les couvents.

La divinité la plus ancienne que l'humanité ait vénérée était le soleil, qui s'était incarné, si on peut dire, sous divers avatars dont Horus en Egypte, Mythra en Perse, Dyonisos en Grèce ou Jésus un peu partout. Tous nés le vingt-cinq décembre, au solstice d'hiver, lorsque le soleil semble mourir à l'horizon vers la Croix du Sud, puis renaît et que les jours rallongent, apportant la vie, accompagné par Sirius, l'étoile de l'est et les trois étoiles-roi d'Orion. Tous nés d'un miracle, ce miracle quotidien qui fait que le jour se lève tous les matins, miracle astronomique qui servait de fondation ésotérique aux mythes exotériques des grandes religions.

Le christianisme n'était qu'un travestissement humain du culte ancestral du soleil, né à l'aube de l'ère des poissons, deux mille cent cinquante ans après que Moïse ait ouvert l'ère du bélier laquelle suivait celle du Taureau, le Veau d'Or de l'ancien testament, ère qui allait bientôt finir, en l'an deux mille cent cinquante, pour céder sa place à celle du Verseau.

Un travestissement humain qui avait servi à conforter cette parole dont Antoine se méfiait comme de la peste : « Dieu a créé l'homme à son image », parole qui pouvait si facilement se comprendre comme « nous avons été créé à l'image de dieu, ce qui fait de nous l'espèce élue, ce qui nous place au dessus des animaux et nous donne le droit d'exploiter la nature comme bon nous semble ». La reconnaissance de l'animalité de l'homme, le refus du statut d'espèce élue, était absolument nécessaire si on voulait réaliser l'harmonie avec la nature, se réconcilier avec la planète.

Oui, finalement, le culte païen du soleil-dieu était le plus à même de séduire les masses et de contrecarrer ces religions manipulatoires qui ne servaient aux yeux d'Antoine que des intérêts de puissance, de domination. Et au moins, le soleil, tout le monde pouvait le voir, qu'on ait la foi ou non. Il fallait revenir au culte de la nature, quasiment à l'animisme. Dans les années soixante, soixante-dix, il y avait eu un mouvement, une prise de conscience qui allait dans ce sens. Elle avait vite été polluée et discréditée, n'en restait plus que sa forme mercantile, le New-Age. Il fallait relancer cela, mais sous une autre forme, en prenant d'autres voies.

Le paganisme n'avait pas de texte sacré, mais il allait bien en falloir, des textes, pour communiquer la bonne parole. Il se souvint de Richard Stallman, l'inventeur du logiciel *emacs*, fondateur de la Free Software Foundation et rédacteur de la licence qui allait donner son essor aux logiciels *open-source* comme Linux. Il l'avait vu bénissant des ordinateurs lors d'une conférence à la Cité des Sciences de la Villette pour les exorciser des démons des logiciels commerciaux. La licence que Stallman avait inventée utilisait les lois du *copyright*, le droit de copie qui avait été créé non pas pour garantir le droit de copier mais au contraire pour le limiter, en les détournant pour offrir ce que Stallman appelait le *copyleft*, c'est à dire l'interdiction d'empêcher la copie d'un logiciel sans autorisation de l'auteur. Cela garantissait que si un auteur décidait que son travail serait mis gratuitement à disposition de tous, il pouvait ainsi empêcher qu'on le détourne à des fins mercantiles. Il était clair que tout « texte sacré » devait être distribué avec une licence de ce type. La bonne parole devait rester gratuite, c'était la garantie d'échapper à l'étiquette « secte ».

Il commençait à mieux voir les contours de sa religion idéale. Elle plaçait l'homme dans la nature et pas au dessus. Cela lui rappelait l'hypothèse Gaïa, développée par Kepler dès le XVII^{ème} siècle et popularisée par James Lovelock à la fin des années soixante, qui considérait la terre comme un méta organisme dont l'homme constituait une des cellules, sauf que lui ne limitait pas le méta organisme à la seule planète terre mais l'étendait à l'ensemble de l'univers, matériel et immatériel. Il n'avait pas d'autre nom à donner à ce méta organisme que Dieu.

Le culte du soleil ou de la nature, n'était qu'un moyen de s'approcher de Dieu. Le soleil n'était pas un dieu, juste une idole, une icône, un médium. Ça l'avait frappé de constater à quel point les jeunes urbains élevés dans le confort et la virtualité, se sentaient mal à l'aise dans la nature lorsqu'elle n'était pas transformée par l'homme. Cela faisait remonter des craintes qu'on leur avait inculquées depuis la petite enfance. Il repensa à toutes ces histoires où des enfants se perdent dans les bois, ces films d'horreur avec des serpents et des araignées. Jamais on ne montrait de films mettant en scène un enfant aux prises avec une console de jeu devenue folle, ou perdus dans un supermarché. C'était pourtant bien plus fréquent aujourd'hui. Il repensa au *Meilleur des Mondes*, à ces bébés à qui on donnait des chocs électriques lorsqu'ils choisissaient des images de fleur ou d'oiseau pour leur inculquer l'aversion de la nature. Il ne fallait pas qu'ils puissent être tentés par ce qui pouvait les détourner des dieux et des mythes qu'on leur destinait. Qu'ils ne se sentent à l'aise que dans un monde artificiel, technologique et aseptisé. Qu'ils ne s'éloignent pas à plus de quelques mètres d'une prise de courant.

Il se rappela de cette nuit qu'il avait passé dans ses années estudiantines ; ils avaient fait une escapade avec quelques amis dans la région de Grenoble, dans une vieille deux-chevaux dont les essuie-glaces devaient être actionnés à la main à l'aide d'une molette située sur le tableau de bord. Ils s'étaient retrouvés dans un refuge près d'un col isolé et avaient passés la soirée à recueillir des champignons magiques sur les bouses de vache des pâturages environnant. Ça lui avait donné une chiasse majuscule, il avait passé l'essentiel de la nuit sur le trône avec l'impression qu'une entité extra-terrestre monstrueuse était en train de l'absorber par le fondement. Ça s'était calmé au petit matin, et il avait pu enfin profiter d'un moment d'accalmie et savourer un lever de soleil magnifique sur les montagnes avec pour fond sonore la *Musique pour dix-huit musiciens* de Steve Reich. Il avait eu alors une sensation incroyable de plénitude, l'impression de faire corps avec l'univers ; lui qui se demandait toujours pourquoi, pourquoi les choses sont-elles ainsi, avait là une réponse simple et tout à fait satisfaisante : les choses sont ainsi parce qu'elles sont. Le seul pourquoi qui lui restait, c'était pourquoi avait-on ce besoin étrange d'aller plus loin que ça.

Comment tout cela avait il commencé ? On avait inventé le calcul dans des temps très anciens, alors qu'on commençait à domestiquer les animaux et à en faire commerce. C'est le

commerce qui avait amené les hommes à se grouper en citadelles, à créer des guildes, à mettre en place des structures de pouvoir, à inventer l'écriture, la navigation, l'appropriation par la guerre, la science qui offre encore plus de pouvoir, l'argent, la création d'argent. L'usure... C'est là que ça avait commencé à dérapé. Qu'on avait pu débloquent des fonds pour construire des flottes, s'étendre, Marco Polo, Christophe Colomb, la route des indes, les explorateurs, puis l'ère industrielle, la maîtrise de l'énergie, la colonisation, les guerres mondiales... Tout ce qui avait abouti au système diabolique qui régissait aujourd'hui le monde et qui ne pouvait se maintenir sans crises, sans chômage, sans misères et sans guerres. Un système intenable qui ne pouvait fonctionner sans une expansion infinie insoutenable dans un monde fini. Et qui s'appuyait sur des mythes comme une nouvelle religion, mythes dont la critique ou pire, la négation, vous conduisait au bûcher social.

Le système était magnifiquement auto-entretenu. Si quelqu'un remettait en cause les mythes ou les dogmes, les chiens de berger se chargeaient de le désigner à la vindicte publique en agitant les épouvantails d'usage par le biais d'amalgames et de mauvaise foi. Qu'un prix Nobel français d'économie remette en cause le sacro-saint dogme de la construction européenne et on insistait *ad nauseam* sur le fait qu'un affreux parti d'extrême droite s'était inspiré d'un de ses ouvrages pour son programme économique, ce qui étiquetait aussitôt le blasphémateur d'une marque brune écœurante dans le rêve populaire. Inutile après cela qu'il essaye d'argumenter, plus personne n'écoutait les arguments, d'où qu'ils viennent, puisqu'il fallait « penser par soi-même » : on n'allait pas se laisser convaincre par quelqu'un qui fricote avec l'extrême droite, quand même ! On savait bien qu'aussi séduisants ses arguments puissent être, ils étaient nécessairement douteux, d'autant plus qu'un sympathique « expert », un éditorialiste reconnu et un sémillant intellectuel nous affirmaient avec des mots simples qu'il avait tort, sans qu'il leur soit besoin de développer des théories fumeuses. D'ailleurs tout le monde était d'accord avec eux, savait bien qu'ils avaient raison.

Comme on savait tous que les droits de l'homme étaient la plus belle des choses, que l'union européenne apportait la paix et la prospérité, que les états fabriquaient l'argent et abusaient de la planche à billet, que la dette résultait de la gabegie des gouvernements, que la concurrence faisait baisser les prix, que la France était un pays d'assistés, que les chômeurs étaient des fainéants qui ne voulaient pas travailler, que tout les malheurs du monde étaient la faute à mai soixante-huit et à ces marginaux de hippies, que nos impôts allaient directement dans la poche des politiques, que les guerres pouvaient libérer les peuples, que la presse privée était plus objective que la presse d'état, que les aliments industriels étaient sains, que si c'est nouveau c'est sûrement mieux, que si c'est plus cher c'est sûrement mieux, que la France était en déclin, que les français refusaient la réforme en s'accrochant à leurs privilèges, que le travail avait libéré les femmes, que l'information n'était fiable que lorsqu'elle provenait de journalistes professionnels de préférence occidentaux puisque les médias russes, arabes ou asiatiques étaient tous biaisés, qu'Internet était un repère de pédophiles et de conspirateurs qui croyaient aux petits hommes verts, que la science occidentale expliquait le monde et était seule habilitée à détenir la vérité, que la politique n'avait pas sa place à l'école ou dans l'entreprise, que seuls les médicaments soignaient, que les risques industriels étaient maîtrisés, que les accidents du travail étaient une cause marginale de mortalité, que le tri sélectif était un geste citoyen, que l'aide humanitaire était désintéressée et qu'une taxe carbone résoudrait le problème du dérèglement climatique.

Tout le monde savait ça, mon bon monsieur, ma bonne dame. Sauf qu'Antoine était maintenant persuadé que tout cela était faux. Des clichés, des idées reçues, martelées et rabâchées à longueur de programmes, qui ne résistaient pas une minute à une analyse sérieuse. Encore fallait-il aller la chercher, cette analyse, dans des ouvrages universitaires, des livres à petits tirages, des pages cachées au fin fond d'Internet, des rares émissions de réflexion qui passaient à une heure du matin, quand elles passaient tout court. En lisant entre

les lignes. En comparant avec ce qui se passait ailleurs. Ca demandait du temps, de la réflexion, il fallait remettre en question tellement de choses, ça paraissait tellement incroyable tant l'ampleur du mensonge était monstrueuse. Plus c'est gros, plus c'est beau, plus ça passe, plus ça s'incruste. Tout était pourtant là, à portée de la main. C'était ça qui rendait le mensonge diabolique, c'est qu'en fait on avait tous les moyens de le découvrir mais qu'on ne voulait pas savoir. C'était si confortable de penser comme tout le monde, même si ça conduisait à entrer en dissonance avec son ressenti. On avalait alors des pilules bleues ou grises et tout rentrait dans l'ordre. Merci docteur, je me sens beaucoup mieux maintenant, j'arrive à dormir et à faire mon travail sans m'énerver, j'avais si peur de le perdre et de ne plus pouvoir rembourser le crédit de la télé, de la voiture, de la console de jeux, des téléphones mobiles, d'internet, de la cuisine équipée, des vacances dans un club, de l'abonnement à une salle de gym, de l'ordinateur, de l'encyclopédie en trente volumes que je ne lirais jamais mais qui sera sûrement utile à mes gosses, des frais de rentrée, des frais de cantine, des frais de transports, des arriérés d'impôts, du loyer, de l'électricité, du chauffage, de la bouffe, des fringues, des médicaments, des clopes, de l'alcool, de mon psy...

Il suffisait pourtant de fouiller un peu et de relier les points pour comprendre. Comprendre que le système monétaire ne fonctionnait qu'en produisant plus de pauvreté, de crises, de guerres. Que l'histoire était en grande partie un mythe. Que les « lumières » de la civilisation occidentale n'étaient que des ténèbres. Et que tout ceci était savamment entretenu par un réseau diffus mais omniprésent qui partait de l'école, se prolongeait dans les médias, dans la presse, dans la pression sociale. Et, d'une certaine manière, tout le monde le savait, le ressentait. C'était juste trop douloureux de l'admettre, et trop dangereux de s'y opposer. Il glissa un disque sur sa platine. Il voulait partager ce sentiment avec d'autres, dans une sorte de communion solitaire...

Everybody knows that the dice are loaded

Everybody rolls with their fingers crossed

Everybody knows that the war is over

Everybody knows the good guys lost

Everybody knows the fight was fixed

The poor stay poor, the rich get rich

That's how it goes

Everybody knows

Everybody knows that the boat is leaking

Everybody knows that the captain lied

Everybody got this broken feeling

Like their father or their dog just died

(Tout le monde sait bien que les dés sont pipés / Chacun les lance en croisant les doigts / Tout le monde sait bien que la guerre est terminée / Tout le monde sait bien que les bons ont perdu / Tout le monde sait bien que le combat était arrangé / Les pauvres restent pauvres, les riches deviennent riches / C'est comme ça / Tout le monde le sait / Tout le monde sait bien que le bateau prend l'eau / Tout le monde sait bien que le capitaine a menti / Tout le monde a cette perception cassée / Comme si leur père ou leur chien venait de mourir)

Leonard Cohen – Everybody knows

Cohen s'était converti au Bouddhisme et Antoine reconnaissait à cette religion sans dieu des vertus particulières. Les religions théistes lui apparaissaient toutes comme portant en elle la

perversion du pouvoir, mais à la différence de la pseudo-religion qui se mettait en place, elles reposaient sur des principes qui lui paraissaient nettement plus vertueux. Encore fallait-il revenir à la vision fondamentale qui les avait fondées, et écarter ce qu'elles étaient devenues par la suite entre les mains d'hommes avides de puissance et de domination.

Il essaya de dresser les grandes lignes qui lui semblaient guider cette vision, d'énumérer les principes, les postulats, les axiomes qui constituaient les fondations de sa propre foi.

Admettre qu'il existait et existerait toujours des mystères, des questions sans réponses. Si vérité il y a, elle a la taille de l'univers et est trop grande pour tenir dans une tête. On peut s'en approcher en multipliant les points de vue, mais on finit toujours par se trouver en face du mystère et il faut alors savoir abandonner au risque de se perdre dans un labyrinthe mental sans sortie.

Admettre que l'homme n'est qu'une espèce parmi les autres, qu'il n'existe pas d'espèce élue, que tous les êtres méritent un respect égal, de l'amibe au prix Nobel. Le respect n'admet pas de hiérarchie. Admettre que tous les êtres connaissent la souffrance et la satisfaction. Même une plante souffre quand on lui arrache une feuille. L'empathie, le fait de pouvoir ressentir la souffrance ou la satisfaction d'un autre être que soi, est le seul guide qui nous permette de distinguer le bien du mal.

Admettre que la mort est nécessaire à la vie. On ne survit pas sans tuer. Même si on se nourrit exclusivement de plantes, on est obligé de les faire souffrir, voire de les tuer, pour les manger. On pourrait se limiter aux seuls fruits tombés de l'arbre, mais ces fruits portent en eux la vie d'un nouvel arbre qu'on va alors prendre. Comme on n'a pas d'autre choix, il faut s'imposer de ne tuer ou faire souffrir un autre être que pour assurer sa propre survie, et demander pardon pour ce qu'on a fait.

Admettre que tous les êtres sont connectés entre eux dans une sorte de grand réseau qui nous permet de partager du ressenti et d'alimenter notre intuition. S'interdire d'abuser de ce réseau pour manipuler les autres à leur insu, mais y être à l'écoute et savoir l'utiliser pour apporter de l'aide.

Il avait ses grandes lignes, il s'arrêta là ; il n'avait pas l'ambition d'écrire un nouvel évangile. Mais comment partager cela, le diffuser ? Utiliser la technologie, Internet ? Pourquoi pas, mais sans grand espoir. Cela allait donner un blog de plus, qui serait noyé dans la masse. Il voyait bien de plus en plus de sites, de vidéos, qui allaient dans le sens d'une prise de conscience, mais tout cela était parasité à tel point qu'il était difficile d'accorder beaucoup de crédit à ce qu'on trouvait, même si il y avait de nombreuses informations utiles. Il y avait trop de bruit, et les grands media faisaient tout pour amalgamer les quelques parcelles de clairvoyance avec des délires facilement moqués. Cela pouvait même se retourner contre vous.

Non, il fallait agir de façon plus subtile. Suggérer, par petites touches, grain de sel après grain de sel. Il relut ses notes et repensa à tout ce que Florence et Yann lui avaient appris sur la magie. Finalement, c'était peut être la chose la plus utile qu'il pouvait faire.

La lune était descendante, le moment était propice. Il alluma une bougie, baissa les lumières. Et se mit à prier.

Chapitre 42

Le rapport du labo était sans appel. C'était bien la même molécule que celle qui avait été trouvée sur Kosznic. Joulain repassa au ralenti la discussion qu'il avait eue avec Julie. Il la connaissait depuis longtemps, ses parents étaient des amis et elle avait déjà travaillé plusieurs fois avec lui auparavant. Quand elle l'avait appelé en lui expliquant qu'elle faisait un reportage en *free-lance* sur les nouveaux réseaux de prostitution en lui demandant si il pouvait l'aider, il avait tout de suite accepté. Il ne s'était pas douté qu'elle allait lui rapporter un échantillon qui allait réveiller une affaire qu'il avait déjà passé par pertes et profits. Le gosse mutilé ; la fille épileptique. Et on lui confirmait que l'épilepsie était décidément bien répandue dans ce milieu, et ça ne pouvait pas être une coïncidence.

Il avait essayé de lui tirer les vers du nez, mais elle protégeait ses sources. Elle lui avait dit qu'elle tenait l'information d'une fille qui jouait les maîtresses haut-de-gamme auprès d'hommes influents, dont son patron. Que celle-ci, dont il n'avait pu obtenir l'identité, avait participé à une partie fine où une jeune prostituée, apparemment vierge, était destinée à un riche client. Que la fille avait besoin de se faire des injections régulières de ce produit. Que le flacon montrait qu'il s'agissait d'une drogue non commercialisée fabriquée par un laboratoire occidental, peut être même un de ceux que le boss de Julie contrôlait.

Les organisateurs du réseau ne pouvaient pas limiter leurs recrutements aux seuls épileptiques. Il était plus vraisemblable de croire qu'ils avaient trouvé un moyen de provoquer cela chez leurs « employés » pour pouvoir les tenir en leur procurant le remède à leurs souffrances. Mais pourquoi alors les filles n'auraient elles pas contacté des médecins pour échapper à leurs mac ? On pouvait les suivre, les soigner. Non, il y avait autre chose. Son intuition lui disait qu'elles avaient besoin de ce produit là et pas d'un autre, et on ne pouvait pas se le procurer ailleurs que par les réseaux. Elles n'avaient pas d'autre choix que de faire ce qu'on leur demandait, sinon c'était la mort.

Et le produit venait de l'ouest. Un putain de labo avait mis au point cette drogue, avait vu les profits qu'il pouvait en tirer et l'écoulait en lousdé vers les réseaux occidentaux. Ça ne le surprenait pas du tout ; dans un pays où un chef d'état se permet d'autoriser la distribution de sang contaminé par le SIDA en toute connaissance de cause sans être inquiété le moins du monde, c'était même presque anodin en comparaison. Le marché du tabac se portait bien, des milliers d'employés continuaient à respirer de l'amiante à Jussieu ou dans la tour Montparnasse, les vieux immeubles parisiens avaient toujours des tuyaux en plomb, les bagnoles rejetaient des tonnes de gaz toxiques dans l'atmosphère, des circulaires discrètes recommandaient aux forces de police de fermer les yeux sur les salons de massage et les petits vendeurs de haschich alors qu'on faisait une publicité énorme sur les nouvelles mesures répressives, alors pourquoi ne pas fabriquer une drogue pour aider les souteneurs ? Après tout, ce sont des clients solvables.

Fairchild, le patron de Julie, était un intouchable, un ami personnel de son ministre de tutelle. Joulain était dans la dernière ligne droite avant la retraite, il n'avait pas envie de se lancer dans une course poursuite qu'il savait perdue d'avance. Il en avait rencontré quelques uns, de ces petits seigneurs protégés par leurs relations ; il n'avait jamais eu affaire avec celui-là, mais il se rappelait de quelques affaires où son nom était apparu. Sa curiosité l'emporta. Il appela une vieille connaissance à lui qui travaillait aux renseignements généraux et lui demanda de lui faxer ce qu'ils avaient sur lui. Une heure après, celui-ci le prévenait que le dossier était trop important pour être faxé, mais qu'il pouvait le lui laisser consulter sur place. Joulain pris rendez vous dans l'après midi même.

Il se rendit à pieds rue des Saussaies malgré le temps exécrable. Son contact occupait un petit bureau pas vraiment moderne aux murs cancéreux et au mobilier métallique qui n'avait pas dû changer depuis l'occupation.

- Salut Roger, dit Joulain.
- Salut la joule, pas encore à la retraite à ce que je vois, on joue les prolongations ?
- Encore deux ans à tirer avant la quille. Après je partirai taquiner le goujon.
- En attendant, tu pêches du gros, à ce que je vois.
- Oh, c'est juste que le nom de ce type est apparu dans un dossier. Je n'ai aucune charge contre lui mais il peut peut-être me servir de témoin.
- Si c'est les charges qui te manquent, on a de quoi fournir. Mais question protection, il est blindé. Il faudrait vraiment l'accuser de haute trahison pour lui mettre le grappin dessus.
- T'as quoi sur lui ?
- Bon, je ne t'ai rien envoyé parce que ça doit rester entre nous. Après tu fais ce que tu veux, moi, je ne t'ai jamais rencontré, en tout cas pas pour ça.
- Tu peux me faire confiance.
- Honnêtement, je te conseille d'oublier ce type. Il t'intéresse pour quoi ?
- Il semblerait qu'il ait un lien avec un réseau de putes que j'essaye de remonter.
- On s'est intéressé à lui à cause de ses amitiés, figure toi. C'est un pote de notre cher ministre, et il y a quelqu'un au château qui aime bien savoir qui il fréquente. Et celui là traîne une jolie batterie de casseroles. Des magouilles financières au moment du onze septembre qui laissent penser qu'il a de bons informateurs chez les terroristes. Sans compter des mœurs plutôt salées. Si tu veux un lien avec les putes, je peux te dire qu'il consomme, et pas que pour lui. Bon, commençons par les généralités.

Il sortit un épais dossier d'un tiroir de son bureau.

- Nationalité française, son père était british, sa mère française. Les parents ont divorcé, la mère est revenue à Paris. Papa était financier, conseiller des Rotchild à la Banque d'Angleterre. Maman, elle, faisait partie d'une famille plus modeste, père pasteur parpaillot, mère sans profession. Le pater lui a versé une jolie pension alimentaire pour éduquer le petit qui a fini par de brillantes études chez les rosbifs. Il y a rencontré sa future femme, Mylène Berger, vieille famille d'origine autrichienne, calviniste de souche, installée en Suisse, héritière fortunée. Une bonne affaire. Le couple a un train de vie relativement modeste pour son standing, ils n'ont même pas de yacht, ni même de piscine dans leur propriété de Paris, la honte, quoi. Tout leur fric est placé on ne sait où, mais je ne crois pas que ce soit sur un livret A.
- Ca me le rend presque sympathique.
- C'est bien dans la tradition calviniste. Pour vivre heureux, vivons cachés. Vu du dehors, ce sont juste de bons bourgeois. Mais j'échangerai bien un de leurs comptes en banque contre le mien. Sinon, il est à la tête d'une holding qui possède pas mal de titres de presse en France, en Belgique et en Suisse francophone. Il dirige un des géants de la pharmacie en Suisse, détient des parts dans plusieurs groupes d'armement dont un gros fournisseur de l'OTAN. Après ça devient plus opaque. Ajoute qu'il est régulièrement invité dans des institutions internationales comme Bielderberg.
- Bon, c'est un gros plein de fric. A part ça, des détails plus, disons, atypiques ?
- Il aime les putes, apparemment sa femme ne suffit pas à fournir. Plus sulfureux, il a été un moment copain avec cet américain qui a écrit la Bible Satanique.
- Tiens donc...

- Oui, et il a eu l'humour douteux d'appeler sa fille unique Lucie. Lucie Fairchild, l'enfant de Lucifer. En fait, sa fille se fait appeler Lucie-Anne, ça passe mieux.
- Question pharmacie, il n'aurait pas ouvert des labos dans les pays de l'est récemment ?
- Oh, ça fait déjà un moment que les industriels délocalisent leur production vers des pays à bas salaire. Il n'a pas dû faire exception à la règle.
- Ses petites catins, il les recrute où ?
- On a pas trop fouillé là dedans. En tout cas, c'est du premier choix, pour ce qu'on a pu voir. Quand on a les moyens... Le plus drôle, c'est que pour le fisc, ce monsieur a des revenus, je ne dirais pas modestes, faut pas exagérer, il paye l'impôt sur la fortune juste avec sa propriété de Chevreuse, mais plutôt dans le bas du haut. En fait, tous ses avoirs sont bien planqués en Suisse ou au Luxembourg, derrière des sociétés écrans. C'est pour ça qu'on a fini par laisser tomber pour ses boursicotages, ça se perdait dans des méandres tels qu'il aurait fallu des siècles pour obtenir les preuves en béton nécessaires pour déclencher une enquête internationale.
- Ce genre de type a les moyens de se planquer.
- Aujourd'hui, c'est devenu virtuellement impossible de coincer quelqu'un pour des motifs financiers. L'époque où un comptable pouvait faire tomber Al Capone est totalement révolue. Faudra que tu te contentes d'arrêter les voleurs de poule.
- C'est pour ça que je suis bien content de prendre ma retraite. Tu peux m'en dire un peu plus sur ses relations avec le petit chose ?
- Vieille histoire, amitié indéfectible. Je vais être obligé d'être muet sur le sujet parce que c'est très chaud. Je peux juste te dire que si tu es après Fairchild simplement parce que ce type profite d'un réseau de call-girls, je te conseille de laisser tomber, tu vas juste t'attirer des emmerdes.
- C'est un peu plus compliqué. Si je ne me trompe pas, il y a des réseaux qui utilisent une nouvelle drogue pour cadenasser les filles, un truc qui peut te tuer si tu n'en prends pas. Et ça semblerait provenir d'un des labos de ce gars.
- C'est pas nouveau, depuis le temps que les macs piquent les filles...
- Sauf que là, c'est un produit que tu ne peux pas acheter dans la rue si tu veux quitter ton mac.
- Tu as réussi à t'en procurer ?
- Juste un échantillon.
- Ecoute, quand tu vois les produits qui circulent chez les sportifs, que les labos en inventent tous les jours de nouveaux pour déjouer les tests de dépistage, et ça au vu et su de tous, je veux pas te décourager mais tu ne coinceras jamais ce type. Si ça se trouve, c'est aussi lui qui alimente le Tour de France. Tu as déjà vu un patron de labo pharmaceutique se faire épingle pour avoir fabriqué de l'EPO ? Non ? Ben là c'est pareil.
- Tu as sans doute raison. Je vais arrêter quelques voleurs de poules en attendant sagement de me ranger des voitures.
- Fais quand même attention. Même les voleurs de poules peuvent avoir des relations haut placées.

Joulain regagna son bureau. Il attrapa un café tiède au passage et décrocha son téléphone.

- Salut Julie, c'est Joulain, je te dérange pas ? demanda t-il.
- Non, pas du tout. Tu as du nouveau ?

- Tu peux passer me voir ?
- Dans une demi-heure, ça va ?
- Une vraie demi-heure ?
- Juré, promis.

Joulain fut surpris de la voire débarquer moins de trois quarts d'heure plus tard. Au rythme où ça s'améliorait, elle arriverait peut être à se servir d'une montre avant la ménopause.

- Alors, qu'est-ce que tu as trouvé ? demanda t-elle.
- Assis toi, on va reprendre. La femme qui t'a raconté ça, tu peux m'en dire un peu plus ?
- Juste ce que je t'ai déjà dit, j'ai juré de ne pas donner son nom. C'est une femme la quarantaine, qui faisait des séances de domination en amatrice.
- Tu m'as dit qu'elle bossait dans la banque, c'est ça ?
- Oui. Fairchild l'a fait chanter pour qu'elle travaille pour lui.
- Qu'est-ce qu'il lui trouvait de particulier pour y attacher autant d'importance ?
- Elle est hypnotiseuse. Il pouvait l'utiliser pour manipuler des relations.

Il se mit à ricaner en regardant ses notes.

- C'est du James Bond, ton histoire. Donc, il l'embauche, elle vient faire un tour chez lui et elle y croise une autre pute.
- Oui, une gamine encore vierge, qui avait besoin de se piquer avec ça.
- Et elle a tiré un échantillon pendant que les autres avaient le dos tourné. Comment tu l'as rencontré cette domi ?
- Par un ami commun.
- Petit amis ou client ?
- Ex collègue et je dirais un peu amant aussi. Mais ça c'est juste de l'intuition.
- Mais qu'est ce qui lui fait dire qu'il y a d'autres filles qui prennent ça ?
- Euh, elle me l'a dit sûrement mais je sais plus trop... Merde, j'ai un trou, ça me reviendra. Elle m'a dit que la fille parlait mal français, mais elles ont pu échanger quelques mots sans doute.
- Et le flacon portait une inscription, voyons...
- HK quelque chose.
- Quatorze. Et un code-barre. Pas le numéro du code barre ?
- Je pense pas qu'elle s'en souviene. Voilà, c'est tout ce que je sais. Et toi ?
- Tu te rends compte que je n'ai qu'un témoignage de seconde, voire de troisième main, avec des témoins aussi digne de foi qu'une pute peut l'être et dont je ne connais même pas l'identité ; et pour seul indice une seringue avec au moins trois séries d'empruntes dessus, dont probablement les tiennes, remplie d'un médicament contre l'épilepsie qu'on soupçonnerait d'être utilisé comme drogue. Ajoute à cela que l'on présuppose sans aucune autre base que le fait qu'on se trouvait alors dans la baraque de Fairchild, que c'est lui qui serait à l'origine du produit. Ledit Fairchild, ton patron, qui est l'ami personnel de mon patron. Je fais quoi, avec ça ?
- Tu as fait analyser le produit ?
- Oui, comme je t'ai dis, c'est un genre de médicament contre l'épilepsie. Elle était épileptique, ta pute. Dossier classé, sans suite. Ca vaut même pas une main-courante.
- Tu n'aurais pas fait analyser l'échantillon si ça n'avait pas eu de valeur à tes yeux.
- Eh, c'est le métier qui rentre, à ce que je vois. C'est vrai, ça m'a rappelé une autre affaire, vois-tu. Un gosse retrouvé mort, mutilé comme pour un rituel satanique, et qui

avait le même truc dans le sang. Et, coïncidence, mister Fairchild a fricoté avec des satanistes. Mais sans plus de preuve, je ne peux que constater des coïncidences troublantes. Après tout, les coïncidences, ça arrive aussi.

- Sauf que là ton instinct te chatouille.
- Et mon pif me dit de laisser tomber parce que ça pue vraiment. Je suis un flic de base, moi. Ni James Bond, ni Superman, juste un Derrick à la française. Mais fait-le, ton article. Va discuter avec les filles, elles seront certainement plus disertes avec toi qu'avec nous. Explique que ce réseau utilise une nouvelle drogue pour assujettir les filles, que cette drogue viendrait sans doute de chez nous, laisse des sous entendus et regarde les réactions.

Lorsque Julie fut partie, il soupira et se dirigea vers la broyeuse à papier. Le compte-rendu du labo y disparu en quelques secondes.

Chapitre 43

La Laguna aux vitres fumées attendait dans une rue discrète à deux pas de l'immeuble de Florence. Celle-ci avait été prévenue qu'on passerait la prendre et un coup de fil quelques minutes avant lui avait indiqué l'emplacement du véhicule. Elle ouvrit la porte arrière, déposa son sac et se glissa à l'intérieur. Deux hommes en costume sombre occupaient les places avant, avec des visages qu'on préférerait ne pas voir sourire. Ils ne la saluèrent pas. L'homme sur le siège passager se tourna vers elle.

- Vous avez la pilule ? demanda t-il.
- Oui, bien sûr, répondit Florence.
- Montrez-la-moi.

Elle plongea la main dans son sac et en sortit le petit étui de plastique transparent.

- La confiance règne, dit-elle.
- On m'a demandé de m'assurer que vous ne l'aviez pas oubliée.

La voiture démarra et se dirigea vers le sud de Paris. Florence avait prévenu qu'elle devait passer prendre son partenaire à Montparnasse avant de se rendre dans les appartements du cheik pour y interpréter leur mise en scène. Cela faisait des semaines qu'elle préparait Antoine, et il connaissait maintenant son rôle par cœur. Elle allait le mettre légèrement en transe avant le début du spectacle, pour être sûre qu'il n'aurait pas un accès d'angoisse à la dernière minute. Même si ils avaient répétés devant le public initié du club privé, la réaction pouvait être très différente devant un spectateur aussi singulier.

La voiture se glissait rapidement dans le trafic, le chauffeur n'hésitant pas à prendre quelques libertés avec le code de la route. Après avoir traversé la seine, Florence envoya un SMS à Antoine pour le prévenir qu'ils arrivaient. Lorsque la voiture s'engagea dans sa rue, il attendait devant la porte de son immeuble sous une pluie fine et froide, avec un imperméable et des lunettes de soleil qui lui donnaient des allures de voyeur devant une sortie d'école. Elle ouvrit la porte et se déporta sur le côté pour le laisser monter.

- Messieurs dames, dit il.
- Enlève tes lunettes, on peut pas faire plus discret en pleine nuit.

Il glissa ses lunettes dans la poche de son imperméable. Depuis quelques temps, à la demande insistante de Florence, il essayait de s'habituer aux lentilles de contact et en portait ce soir là.

Le chauffeur remonta vers les invalides en zigzaguant entre les files et les couloirs de bus et s'arrêta dans une rue discrète. Il indiqua une lourde porte cochère.

- C'est là. On vous attend.

Florence imaginait que le cheik habitait dans une demeure ostensible, du côté de la place Vendôme, et elle se retrouvait devant un petit hôtel particulier qui n'avait rien de remarquable. Il y avait une loge de gardien, elle se présenta à un individu en tenue de groom d'hôtel, la peau sombre et la barbe grisonnante taillée courte, qui lui demanda ainsi qu'à Antoine une pièce d'identité, les examina avec attention puis les glissa sous le comptoir de sa loge. Il ne leur ouvrit pas la grande porte, mais leur indiqua une issue donnant sur la cour intérieure. Vu de celle-ci, l'hôtel ressemblait plus à l'idée que Florence se faisait des appartements de quelqu'un qui vivait sur un joli matelas de pétrodollars. L'extérieur était discret, l'intérieur était tout son contraire. Cela dégoulinait de marbres et de dorures, de moulures et de décorations en tout genre. Il n'y avait ni portrait ni sculptures figuratives en conformité avec la religion du maître des lieux, mais les natures mortes et les paysages qu'on devinait signés par des maîtres y étaient abondants. Le mobilier était un mélange curieux d'orient et d'occident. Une domestique vint à leur rencontre alors qu'ils avançaient vers l'escalier de la porte principale et les emmena dans une pièce de service. Elle les informa

qu'ils devaient attendre ici et être prêts quand on viendrait les chercher, sans leur indiquer de durée.

Florence sortit de son sac les accessoires qu'elle avait apporté et commença à se préparer pendant qu'Antoine tournait nerveusement en rond comme un ours en cage.

- J'ai eu un coup de fil de Julie, dit-il.
- Elle a pu avancer ?
- Pas vraiment. Le produit que tu as dérobé est un médicament contre l'épilepsie. Rien de plus. Affaire classée.

Florence le regarda puis secoua la tête.

- Je sais bien que ce que j'ai ressenti n'est pas une preuve rationnelle, mais je suis persuadée que ce produit n'est pas un simple médicament, et qu'on a fait quelque chose à cette fille pour qu'elle en ait besoin.
- Peut être, mais ça ne nous avance guère. Je ne vois pas comment nous pourrions utiliser ça contre Fairchild, même si on révèle qu'il invite des prostituées chez lui, ça n'aura aucune importance, ce type est inconnu du grand public, tout le monde s'en fout.
- J'ai de plus en plus l'impression d'être prise dans une nasse.
- Ecoutes, d'ici un peu plus de deux ans j'aurais fini de rembourser toutes mes dettes et toi aussi. On peut mettre nos appartements en location et se tirer d'ici. Il y a plein de pays où ce type n'ira pas t'embêter et où on peut vivre comme des princes avec ce qu'on touchera.
- C'est une option. Bon, déshabille-toi et enfile ce peignoir, ils peuvent venir nous chercher à tout moment.

Florence essaya de ne plus penser à ce qu'Antoine venait de lui dire. Elle avait voulu croire que la seringue subtilisée chez Fairchild allait pouvoir lui apporter un moyen de faire pression sur lui, peut être une échappatoire ; elle se rendait compte de sa naïveté. Elle fit le vide dans son esprit et se concentra sur ce qu'elle avait à faire maintenant, comme une actrice avant de monter en scène qui ne doit plus penser qu'à son rôle.

Dehors, dans la voiture, les deux hommes attendaient en écoutant les nouvelles à la radio. Le passager avait ouvert une fenêtre et fumait distraitement une cigarette tandis que le chauffeur tapotait nerveusement le volant.

- Ca fait un moment qu'ils sont là dedans, j'espère qu'ils ne vont pas y passer la nuit, dit-il.
- Je vais aller me chercher un sandwich, je te prends quelque chose ?
- Ouais, un complet. Avec une bière.

Le passager descendit pendant que la radio débitait des résultats sportifs. Dehors, une pluie fine et froide tombait sans faiblir. Le chauffeur appuya sur un bouton pour refermer la vitre de la portière de son acolyte, qui revint quelques minutes plus tard avec un sac plastique. Les deux hommes se mirent à grignoter leurs sandwichs sans les sortir de l'étui en papier pour éviter que des miettes ne tombent.

- Ca fait longtemps que tu travailles pour le patron ? demanda le passager.
- Une dizaine d'années.
- Ca arrive souvent qu'il te demande de trimballer des putes ?
- Des fois. En général c'est plutôt du beau linge.
- Tu connais les gus qui habitent là ?
- Non, et c'est pas mon problème. Si je peux te donner un conseil, pose pas trop de questions.

Le passager se tût et se concentra sur la dégustation de son sandwich baguette dont la mayonnaise s'écoulait dans le fond de l'étui.

A l'intérieur, la domestique venait chercher Florence et Antoine et les conduisit vers une grande salle au décor un peu kitsch au fond de laquelle trônait dans un fauteuil un vieil homme gras et barbu habillé d'une tenue traditionnelle qui évoqua à Antoine les aventures de Tintin au pays de l'or noir. Il y avait un autre homme qui se tenait debout à ses côtés vêtu d'une djellaba blanche. Florence se courba pour le saluer tandis qu'Antoine se tenait en retrait, nu sous son peignoir, l'esprit distant comme si tout cela n'était qu'une espèce de rêve bizarre. Le cheik fit un signe de la main et l'homme à ses côtés traduisit qu'il était temps de commencer. Florence commença le spectacle par une séance de travestissement. Elle ordonna à Antoine de retirer son peignoir. Le cheik émit un petit gloussement amusé en apercevant le sexe d'Antoine. Florence devina aussitôt pourquoi. Elle était venue ici persuadée qu'elle ne mènerait pas sa mission jusqu'au bout, qu'elle se débarrasserait du cachet avant de sortir ; elle venait de perdre ses derniers scrupules. Ce type la dégoûtait.

Elle fit enfilier à Antoine une tenue de soubrette. Il y avait un petit bar dans un coin de la pièce. Elle lui ordonna de prendre un verre et de servir le cheik.

- Sa majesté désire t-elle quelque chose à boire ? demanda t-elle au serviteur.

Celui ci se pencha à l'oreille de son maître qui lui fit signe de la tête.

- Servez lui un whisky avec de la glace, traduisit le serviteur.

Antoine prit un verre, le posa sur un petit plateau d'argent, attrapa une bouteille de whisky déjà bien entamée et remplit le verre au quart pendant que Florence glissait la main dans son sac et coinçait la petite pilule dans le creux entre l'index et le majeur de sa main droite.

Antoine était en train de mettre un deuxième glaçon dans le verre, elle le recouvrit de sa main en desserrant légèrement les doigts.

- Ca suffit, dit-elle.

Personne ne remarqua rien, pas même Antoine. Il y eut à peine quelques bulles qui disparurent alors qu'Antoine apportait le plateau vers le cheik et s'agenouillait pour le servir. Celui ci s'empara du verre, très satisfait.

Florence poursuivit le spectacle tel qu'elle l'avait répété, simulant plus qu'autre chose les pratiques habituelles d'une séance de domination. Le sheik sirotait son verre, ne perdant pas une miette du spectacle, alors que son serviteur attendait, impassible. La performance dura un peu moins d'une heure. A la fin, ils saluèrent comme un couple d'acteurs et prirent congé de leur hôte.

Dans la pièce de service, Antoine était en train de se rhabiller pendant que Florence accusait un coup de barre.

- Ca ne va pas ? Ca s'est plutôt bien passé, non ? dit-il.
- Je... J'ai un petit passage à vide. Bon, on remballe, j'ai hâte d'oublier tout ça.

Le trajet du retour fut silencieux. La Laguna les déposa devant l'immeuble de Florence. Antoine et elle montèrent dans le petit appartement sans échanger un mot. Il commençait à ressentir une sorte de nausée en repensant à ce qu'ils avaient fait ; il se blottit contre Florence, mais elle semblait être ailleurs.

- Il faut arrêter avec ça, lui dit-il. Trouver un moyen de se tirer d'ici, tu ne peux pas continuer à faire des trucs pareils. C'est complètement répugnant.
- Qu'est ce que tu veux que je fasse ? Tu crois que ça me fait plaisir ? Je suis vraiment désolée de t'avoir entraîné là-dedans. J'ai... je ne comprends pas moi même comment j'ai pu accepter ça. Je n'aurais même pas dû t'en parler.
- On va trouver un moyen. Encore quelques mois à tenir et on va pouvoir se tirer d'ici.

Les Bergers

- Fairchild me retrouvera toujours, et toi aussi maintenant. Il sait très bien qui tu es, où tu habites, où tu travailles. Le mieux serait peut être que nous nous séparions, sinon je crains que tu ne t'enfonces dans une merde inextricable.
- Je ne crois pas. Ce type est intouchable, il le sait. Je ne représente pas une menace pour lui et toi non plus. Si tu ne réponds plus à ses appels, qu'est-ce qu'il peut faire ? Te faire perdre ton travail ? C'est déjà fait. Se débarrasser de toi ? Quel intérêt ? Même si tu racontais toute ton histoire, ça aurait quelles conséquences ? Un simple procès en diffamation et il aurait gain de cause.

Florence alla fouiller dans le réfrigérateur et commença à faire deux sandwiches avec un reste de viande froide et de salade. Elle en tendit un à Antoine. Ils n'avaient pas mangé de la soirée, mais l'appétit n'y était pas.

Cette nuit-là, ils firent l'amour presque mécaniquement. Antoine avait espéré que cette aventure commune allait les rapprocher encore plus, il se demandait maintenant si au contraire quelque chose d'irréparable n'avait été brisé.

Chapitre 44

Paris - Février 2005.

Il s'était posé sur la croix qui surmontait une tombe à une dizaine de mètres du petit groupe. Yann observa le corbeau qui les regardait ; celui-ci s'envola en poussant un cri lugubre. Il faisait un froid glacial, le ciel était bas et plombé mais la pluie fine avait cessé. A ses côtés, Antoine était décomposé. Ils avaient à peine échangés quelques mots pendant la cérémonie. On venait de sceller la plaque qui fermait la case du columbarium où avait été déposée l'urne funéraire. Elle comportait une simple inscription, un nom, l'année de naissance et celle de décès.

Yann n'en revenait pas de ne pas avoir vu cela venir, il se rappelait même d'une correspondance d'Iginio qui lui disait qu'il prévoyait qu'Antoine aurait un enfant avec elle ; il ne savait pas qu'elle était tombée enceinte à la suite d'un accident de capote. Il s'était tellement plongé, concentré, dans les textes que son correspondant Italien lui avait fait parvenir grâce au système de cryptage qu'Antoine avait mis au point qu'il n'avait pas perçu les signaux d'alertes qui lui parvenaient jusqu'au moment où ils se firent aussi intenses qu'une décharge électrique. Il s'était alors précipité dans sa vieille guimbarde et avait roulé aussi vite que possible jusqu'à Montmartre. Les pompiers étaient déjà sur place et avaient éteint l'incendie qui s'était déclaré suite à l'explosion du gaz. Tout était fini. Il ne restait plus rien de l'appartement de Florence, son corps avait été réduit à un tas de chairs brûlées. Si elle avait écrit une lettre de suicide, il n'y en avait nulle trace.

Antoine était en Italie lorsque cela s'était produit. Dès le coup de fil de Yann, il avait annulé son séjour et était rentré par le premier avion qu'il avait pu attraper même si il savait que cela ne servait plus à grand-chose de se presser maintenant. Il n'arrivait pas à y croire. Bien sûr, il avait senti que Florence était de plus en plus distante, qu'elle ruminait des idées noires, mais il n'imaginait pas un seul instant qu'elle aurait été jusqu'à en finir avec la vie. Ces derniers temps, son travail ne lui avait pas permis d'être très présent à ses côtés.

Yann s'était occupé de toutes les formalités funéraires. Florence n'avait plus qu'une cousine pour toute famille, qui avait fait le déplacement avec son conjoint jusqu'à Paris pour régler les problèmes de succession. Anne était là aussi, ainsi que d'autres collègues de la Banque. En tout, il n'y avait pas plus d'une dizaine de personnes.

Antoine alluma une cigarette ; il s'était remis à fumer sans même réfléchir, un geste inconscient, comme si ça allait de soi. La cérémonie terminée, il échangea quelques mots avec Anne. Yann lui proposa de le déposer chez lui en passant, mais Antoine refusa poliment. Il avait la tête vide et préférait finir la journée seul. Il rentra chez lui en taxi.

Il fit une caresse au chat qui se montra particulièrement affectueux, restant collé à ses côtés comme si il sentait que son maître avait besoin de sentir un peu de chaleur contre sa jambe. Antoine posa ses affaires, se servit une grande rasade de whisky et alluma une autre cigarette. Qu'est-ce qui lui restait de Florence, à présent ? Quelques morceaux de tissus, c'était tout. Il n'avait même pas une photo d'elle. Enfin si...

Il alluma son ordinateur et ouvrit le fichier qui contenait la copie du courrier électronique qui avait circulé à la Banque. Il eut un haut-le-cœur, le fit glisser dans la corbeille électronique du Mac, puis l'effaça complètement. Ensuite il remplit un sac poubelle avec tous les objets qui pouvaient lui rappeler Florence et descendit le jeter. Après quoi, il enchaîna les whiskies et les clopes jusqu'à sombrer dans l'inconscience.

Epilogue

Julie a achevé son article sur les nouveaux réseaux de prostitutions au début de l'été 2005. Elle ne put jamais trouver la moindre preuve que la drogue en question provenait des laboratoires de Fairchild. L'article fut publié pendant les vacances dans *Paris-Soir* dans une version écourtée qui mettait l'accent sur les aspects les plus sordides et tomba dans l'oubli. Le quotidien voyant ses ventes baisser fit de moins en moins appel à ses services et elle dut piger dans d'autres publications pour boucler ses fins de mois.

Anne travaille toujours à la Banque mais dans un autre service. Le système informatique dont elle s'occupait a été mis au rebut. Romain est parti en mission dans un centre de calcul du sud de Paris et connaît la joie de faire près de quatre heures de transports chaque jour. Sa mission terminée, Ariel a voulu aller s'installer en Israël avec sa famille. Ils ont tenu deux ans, sans trouver de travail et sont rentrés en France. Il travaille maintenant à donner des cours dans un centre de formation pour adultes avec un salaire à peine suffisant pour vivre qu'il complète par de petits articles dans des journaux techniques. Quand à Luc, on lui a proposé une bonne prime en échange de son départ et il a ouvert un bar avec son frère en province.

Yann s'est lancé dans l'écriture d'un roman fantastique intitulé « Les enfants de Lucifer ». Il continue ses recherches avec la complicité d'Iginio et puise abondamment dans les informations qu'il reçoit pour nourrir l'histoire qu'il raconte.

Lucie-Anne Fairchild est rentrée comme stagiaire au Front Monétaire International grâce à l'appui de son nouveau directeur, un Français amateur de jeunes femmes que son père connaissait bien. Elle travaille avec des économistes de haut rang à l'élaboration d'une proposition de création d'une autorité mondiale de régulation monétaire, un gouvernement économique occulte en fait, qui sera officiellement présenté comme la seule réponse réaliste à la crise économique de 2008.

Quand à Antoine, après la mort de Florence, il s'est radicalisé. Sa mission terminée, il a démissionné de la société pour laquelle il travaillait, a mis son appartement en location et est parti s'installer dans une maison isolée de la banlieue de Tours. Il a entamé des contacts avec d'autres radicaux et a fini par partir rejoindre un groupe d'entre eux dans le sud de la France. Sa compagne a donné naissance à un petit garçon qu'il a nommé Iginio. Un jour, la brigade anti-terroriste a fait une descente musclée chez eux ; elle trouva des documents au combien compromettants : des livres sur le « Nouvel Ordre Mondial » et un mystérieux programme de cryptographie ; circonstances aggravantes pour la police, ils ne disposaient pas de téléphones portables, ce qui prouvait de toute évidence leur intention de dissimuler leurs traces. Il fut mis en examen puis écroué en novembre 2008 pour participation à une entreprise terroriste. Il a été relâché un an après faute de preuve, mais reste toujours sous surveillance judiciaire.

Bibliographie sélective

Techniques de propagande, psycho-sociologie

- La fabrication du consentement, Noam Chomsky et Edward Herman, ed. Agone
- Les illusions libérales, Jean-Leon Beauvois, PUG

Magie, sorcellerie

- Pouvoirs sorciers, Dominique Camus, ed. Imago
- La bible satanique, Anton LaVey, ed. Camion Noir

Kurt Gödel

- Gödel Escher et Bach, Douglas Hofstadter, InterEdition
- Les démons de Gödel, Pierre Cassou-Nogues, Seuil

Economie, finances

- Anti-manuel d'économie, Bernard Maris, Breal
- La grande désillusion, Joseph Stiglitz, Livre de Poche
- Sites internet de la Banque de France et de la Federal Reserve

Conspirations

- La face cachée du onze septembre, Eric Laurent, Pocket
- Site internet reopen911.info
- Site internet de Jean-Pierre Petit www.jp-petit.org
- Site internet whatreallyhappened.com
- Site internet du PNAC www.newamericancentury.org
- Site internet canadien globalresearch.ca